

**PROLETAIRES DE TOUS LES PAYS UNISSEZ-VOUS !**

## **ENVER HOXHA**



### **ŒUVRES CHOISIES**

**PUBLIEES PAR DECISION DU COMITE  
CENTRAL DU PARTI DU TRAVAIL D'ALBANIE**

**INSTITUT DES ETUDES MARXISTES-  
LENINISTES PRES LE COMITE CENTRAL DU  
PARTI DU TRAVAIL D'ALBANIE**

**VOLUME I**

**NOVEMBRE 1941 - OCTOBRE 1948**

**Edition électronique réalisée par Vincent Gouysse à partir de l'ouvrage  
publié en 1974 aux Editions « 8 NËNTORI », Tirana.**

**[WWW.MARXISME.FR](http://WWW.MARXISME.FR)**

# Sommaire

**PREFACE (p. 5)**

## **PREMIERE PARTIE**

**1942**

**RAPPORT PRESENTE A LA PREMIERE CONFERENCE CONSULTATIVE DES CADRES ACTIFS DU PARTI COMMUNISTE D'ALBANIE** (8 avril 1942) (p. 7)

- 1) La situation dans le Parti (p. 9)
- 2) Le travail de formation politique et théorique (p. 15)
- 3) Sur la situation numérique au sein du Parti (sur les cadres) (p. 16)
- 4) La discipline au sein du Parti (p. 18)

**APPEL ADRESSE AUX PAYSANS ALBANAIS** (juillet 1942) (p. 19)

**EDITORIAL DU PREMIER NUMERO DU «ZËRI I POPULLIT»** (25 août 1942) (p. 22)

**FACE A L'ECHEC DE LEURS PLANS LA LUOGOTE-NENZA ET LES TRAITRES CHERCHENT UN MODUS VIVENDI** (novembre 1942) (p. 24)

**CIRCULAIRE ADRESSEE AUX ORGANISATIONS DU PARTI DE LA REGION DE TIRANA EN VUE DU RENFORCEMENT DU PARTI ET DE SON ESPRIT REVOLUTIONNAIRE** (novembre 1942) (p. 31)

**1943**

**AINSI LUTTE LE PEUPLE ALBANAIS** (Par monts et par vaux avec les détachements de partisans et de volontaires qui combattent avec acharnement l'occupant fasciste) (janvier 1943) (p. 35)

**LETRE AU COMITE REGIONAL DU PARTI COMMUNISTE D'ALBANIE DE KORÇË SUR L'ATTITUDE A OBSERVER ENVERS LE «BALLI KOMBETAR»** (janvier 1943) (p. 38)

**«LES DIRECTIVES DE L'INTERNATIONALE COMMUNISTE ET LA LUTTE DE LIBERATION NATIONALE»** (Rapport présenté à la réunion du CC du PCA) (février 1943) (p. 42)

**LETRE AU COMITE REGIONAL DU PARTI COMMUNISTE D'ALBANIE DE KORÇË A PROPOS DE LA DISSOLUTION DU GROUPE DU «ZJARRI» ET DE LA REEDUCATION DE SES MEMBRES** (7 mars 1943) (p. 53)

**CIRCULAIRE RELATIVE A L'ORGANISATION DE L'ARMEE DE LIBERATION NATIONALE** (10 avril 1943) (p. 56)

**CIRCULAIRE RELATIVE A LA CREATION DE L'ORGANISATION ANTIFASCISTE DES FEMMES ALBANAISES** (14 avril 1943) (p. 57)

**INSTRUCTION AU COMITE DU PARTI COMMUNISTE D'ALBANIE DE LA REGION DE VLORË SUR LES MESURES A PRENDRE POUR LIQUIDER LA FRACTION DE SADIK PREMTE** (3 mai 1943) (p. 59)

**CIRCULAIRE CONCERNANT LA LIQUIDATION DE LA FRACTION DE SADIK PREMTE DANS L'ORGANISATION DE VLORË** (11 juin 1943) (p. 61)

**CIRCULAIRE RELATIVE A LA CREATION DE PLUS GRANDES FORMATIONS PARTISANES ET EN PARTICULIER DE LA 1<sup>ère</sup> BRIGADE DE CHOC** (20 juin 1943) (p. 67)

**SALUT ADRESSE A LA PREMIERE CONFERENCE DE L'ORGANISATION DE LA JEUNESSE COMMUNISTE ALBANAISE** (juin 1943) (p. 69)

**LETRE AU COMITE REGIONAL DU PARTI COMMUNISTE D'ALBANIE DE TIRANA SUR LA NECESSITE D'ANIMER L'ORGANISATION ET DE RENFORCER LE TRAVAIL POLITIQUE ET D'ORGANISATION** (1<sup>er</sup> août 1943) (p. 71)

**LETRE ADRESSEE AU COMITE REGIONAL DU PARTI COMMUNISTE D'ALBANIE DE GJIROKASTËR SUR L'ATTITUDE A OBSERVER ENVERS LES MISSIONS MILITAIRES ANGLAISES** (16 août 1943) (p. 74)

**LETRE DU CC DU PCA AU COMITE REGIONAL DU PCA DE VLORË SUR LA CONSTITUTION DE L'ETAT-MAJOR GENERAL DE L'ARMEE DE LIBERATION NATIONALE ALBANAISE, SUR LES ENTRETIENS AVEC LE «BALLI KOMBËTAR» ET SUR LA DENONCIATION DE L'OPPORTUNISME D'YMER DISHNICA A MUKJE** (17 août 1943) (p. 75)

**RAPPORT PRESENTE A LA SECONDE CONFERENCE DE LIBERATION NATIONALE (DE LABINOT) SUR L'ATTITUDE A OBSERVER ENVERS LES DIFFERENTS COURANTS SE TROUVANT EN DEHORS DU MOUVEMENT DE LIBERATION NATIONALE** (6 septembre 1943) (p. 79)

**DIRECTIVES CONCERNANT LA SITUATION CREEE APRES LA CAPITULATION DE L'ITALIE FASCISTE** (10 septembre 1943) (p. 87)

LETTRE AU CAMARADE HAXHI LLESHI SUR L'INSTAURATION DU POUVOIR POLITIQUE ET MILITAIRE A KRUJË ET DANS LA REGION DE DIBËR ET SUR L'ATTITUDE A OBSERVER ENVERS LA MINORITE MACEDONIENNE (24 septembre 1943) (p. 93)

LETTRE AU COMITE REGIONAL DU PARTI COMMUNISTE D'ALBANIE DE BERAT, CRITIQUANT SON COMPORTEMENT OPPORTUNISTE ENVERS LE «BALLI KOMBËTAR» ET LUI DONNANT DES DIRECTIVES SUR LE RENFORCEMENT DES CONSEILS DE LIBERATION NATIONALE (26 septembre 1943) (p. 95)

LETTRE A VUKMANOVIC TEMPO EN REPOSE A SES ACCUSATIONS CALOMNIEUSES CONTRE L'ETAT-MAJOR DU GROUPE DE LA REGION DE DIBËR ET LE COMITE CENTRAL DU PCA (23 octobre 1943) (p. 98)

DIRECTIVES SUR LE RENFORCEMENT DES LIENS AVEC L'UNION SOVIETIQUE, SUR L'ATTITUDE A L'EGARD DU «BALLI KOMBËTAR», DU «LEGALI-TETI» ET DES MISSIONS MILITAIRES ANGLAISES, SUR LE RENFORCEMENT DU FRONT, DES CONSEILS ET DE L'ARMEE DE LIBERATION NATIONALE, ET SUR LE RENFORCEMENT DU PARTI ET DES AUTRES ORGANISATIONS ANTIFASCISTES (3 novembre 1943) (p. 99)

LETTRE AU COMITE REGIONAL DU PCA DE BERAT CONDAMNANT SES FAIBLES LIENS AVEC LE COMITE CENTRAL ET LE COMPROMIS AVEC LES ALLEMANDS (5 novembre 1943) (p. 112)

LETTRE AU COMMISSAIRE POLITIQUE DU BATAILLON DE BËRZESHTË SUR LA NECESSITE DE SE PROCURER DES VIVRES ET D'ELEVER L'ESPRIT DE COMBAT DU BATAILLON (8 novembre 1943) (p. 113)

## 1944

LETTRE AU CAMARADE NAKO SPIRU SUR LA SITUATION CREEE PAR L'OFFENSIVE D'HIVER DE L'ENNEMI ET SUR LA NECESSITE DE RENFORCER LA PROPAGANDE ET LA PRESSE DU PARTI (février 1944) (p. 114)

LETTRE AU CAMARADE NAKO SPIRU LUI ANNONÇANT QUE L'ETAT-MAJOR GENERAL DE L'ALNA EST SORTI DE L'ENCERCLEMENT ET QUE L'ALNA PASSE A LA CONTRE-OFFENSIVE (mars 1944) (p. 118)

LETTRE AU CAMARADE MEHMET SHEHU AU SUJET DE LA PRESERVATION DES PRINCIPAUX CADRES POLITIQUES ET MILITAIRES (14 avril 1944) (p. 120)

LETTRE A LA SECTION POLITIQUE DE LA 1<sup>ère</sup> BRIGADE DE CHOC SUR L'EDUCATION ET LA FORMATION IDEOLOGIQUE ET POLITIQUE DES COMMUNISTES ET DES PARTISANS (22 avril 1944) (p. 121)

INSTRUCTIONS SUR LE FONCTIONNEMENT ET LES TACHES DES ORGANISATIONS DU PARTI DANS L'ARMEE DE LIBERATION NATIONALE (avril 1944) (p. 122)

RAPPORT PRESENTE AU 1<sup>er</sup> PLENUM DU COMITE CENTRAL DU PARTI COMMUNISTE D'ALBANIE (15 mai 1944) (p. 129)

RAPPORT AU 1<sup>er</sup> CONGRES ANTIFASCISTE DE LIBERATION NATIONALE (24 mai 1944) (p. 143)

CIRCULAIRE RELATIVE A LA POPULARISATION DES DECISIONS DU 1<sup>er</sup> CONGRES ANTIFASCISTE DE LIBERATION NATIONALE DE PERMET (15 juin 1944) (p. 150)

REPOSE A LA NOTE DU GENERAL WILSON, COMMANDANT SUPREME DES FORCES INTERALLIEES EN MEDITERRANEE (12 juillet 1944) (p. 153)

CIRCULAIRE CONCERNANT CERTAINES MODIFICATIONS AUX FORMES D'ORGANISATION DU PARTI DANS L'ALNA (17 août 1944) (p. 155)

RAPPORT PRESENTE A LA II<sup>e</sup> REUNION DU CONSEIL GENERAL ANTIFASCISTE DE LIBERATION NATIONALE D'ALBANIE (20 octobre 1944) (p. 158)

DECLARATION DU GOUVERNEMENT DEMOCRATIQUE D'ALBANIE DEVANT LA II<sup>e</sup> REUNION DU CONSEIL GENERAL ANTIFASCISTE DE LIBERATION NATIONALE D'ALBANIE (23 octobre 1944) (p. 168)

DISCOURS PRONONCE AU 1<sup>er</sup> CONGRES DE L'UNION DES FEMMES ANTIFASCISTES ALBANAISES (4 novembre 1944) (p. 169)

NOTRE ARMEE DE LIBERATION NATIONALE (novembre 1944) (p. 171)

DISCOURS PRONONCE A L'OCCASION DE LA JOURNEE DE L'INDEPENDANCE ET DE L'ENTREE DU GOUVERNEMENT DEMOCRATIQUE A TIRANA (28 novembre 1944) (p. 174)

## SECONDE PARTIE

## 1945

NOTE ADRESSEE AUX GOUVERNEMENTS DES PUISSANCES ALLIEES, LA GRANDE-BRETAGNE, L'UNION SOVIETIQUE ET LES ETATS-UNIS D'AMERIQUE, AU NOM DU GOUVERNEMENT DEMOCRATIQUE D'ALBANIE DEMANDANT LA RECONNAISSANCE DU GOUVERNEMENT DEMOCRATIQUE D'ALBANIE ET L'ETABLISSEMENT DE RELATIONS DIPLOMATIQUES (4 janvier 1945) (p. 179)

**LA JEUNESSE DANS LA LUTTE ET LE TRAVAIL** (5 mai 1945) (p. 181)

**DISCOURS PRONONCE A L'INAUGURATION DE L'ECOLE DU PARTI** (25 mai 1945) (p. 183)

**RAPPORT PRESENTE AU IV<sup>e</sup> PLENUM DU COMITE CENTRAL DU PARTI COMMUNISTE D'ALBANIE** (17 octobre 1945) (p. 185)

**SALUT AU 1<sup>er</sup> CONGRES DES SYNDICATS** (31 octobre 1945) (p. 200)

**NOUS DEMANDONS QU'ON NOUS LIVRE LES CRIMINELS DE GUERRE** (23 décembre 1945) (p. 201)

#### 1946

**DISCOURS PRONONCE A L'ASSEMBLEE CONSTITUANTE A L'OCCASION DE LA DEMISSION DU GOUVERNEMENT** (11 janvier 1946) (p. 202)

**INTERVIEW ACCORDEE AUX JOURNALISTES DE LA CAPITALE** (26 janvier 1946) (p. 203)

**RAPPORT PRESENTE AU V<sup>e</sup> PLENUM DU COMITE CENTRAL DU PARTI COMMUNISTE D'ALBANIE** (21 février 1946) (p. 206)

**PROGRAMME DU PREMIER GOUVERNEMENT DE LA RP D'ALBANIE PRESENTE A L'ASSEMBLEE POPULAIRE DE LA RP D'ALBANIE** (24 mars 1946) (p. 223)

**DEMANDE ADRESSEE A LA CONFERENCE DES MINISTRES DES AFFAIRES ETRANGERES A PARIS, CONCERNANT LE DROIT DE L'ALBANIE A PARTICIPER A LA DISCUSSION DU TRAITE DE PAIX AVEC L'ITALIE** (27 avril 1946) (p. 232)

**THESES POUR LA REVISION DU II<sup>e</sup> PLENUM DU COMITE CENTRAL DU PCA** (Rapport présenté à la réunion du Bureau politique du CC du PCA) (9 juin 1946) (p. 233)

**DISCOURS PRONONCE A LA CONFERENCE DES INVALIDES DE GUERRE** (9 juillet 1946) (p. 246)

**RAPPORT SUR LE PROJET DE LOI GENERAL CONCERNANT LES CONSEILS POPULAIRES, PRESENTE A LA V<sup>e</sup> SEANCE DE L'ASSEMBLEE POPULAIRE** (5 août 1946) (p. 248)

**DISCOURS PRONONCE A LA SEANCE PLENIERE DE LA CONFERENCE DE LA PAIX A PARIS** (21 août 1946) (p. 253)

**RAPPORT SUR L'ACTIVITE ET SUR LES NOUVELLES TACHES DU FRONT DEMOCRATIQUE, PRESENTE A LA SECONDE REUNION DE SON CONSEIL GENERAL** (7 octobre 1946) (p. 264)

**TELEGRAMME AU SECRETAIRE GENERAL DE L'ORGANISATION DES NATIONS UNIES POUR PROTESTER CONTRE LA VIOLATION DES EAUX TERRITORIALES DE LA RP D'ALBANIE DANS LE DETROIT DE CORFOU PAR LES NAVIRES DE GUERRE DE GRANDE-BRETAGNE ET CONTRE L'ENTREE DE NAVIRES DE GUERRE DES ETATS-UNIS DANS LE PORT DE DURRËS SANS LE CONSENTEMENT DU GOUVERNEMENT DE LA RP D'ALBANIE** (11 novembre 1946) (p. 281)

#### 1947

**TELEGRAMME AUX MINISTRES DES AFFAIRES ETRANGERES DE L'URSS, DES ETATS-UNIS, DE L'ANGLETERRE ET DE LA FRANCE DEMANDANT QUE LA RP D'ALBANIE SOIT INVITEE COMME MEMBRE A PART ENTIERE A LA CONFERENCE DE LA PAIX AVEC L'ALLEMAGNE** (12 janvier 1947) (p. 282)

**DISCOURS A L'ASSEMBLEE POPULAIRE A L'OCCASION DE L'OUVERTURE DE LA III<sup>e</sup> SESSION ORDINAIRE DE LA 1<sup>ère</sup> LEGISLATURE** (12 juillet 1947) (p. 283)

**L'ALBANIE ET LE VOTE AU CONSEIL DE SECURITE DE L'ORGANISATION DES NATIONS UNIES** (21 août 1947) (p. 298)

#### 1948

**RAPPORT PRESENTE A LA CONFERENCE DU PARTI DE TIRANA SUR L'ANALYSE ET LES CONCLUSIONS DU XI<sup>e</sup> PLENUM DU CC DU PCA** (4 octobre 1948) (p. 301)

L'importance des lettres du Parti bolchevik adressées au CC du PCY et de la Résolution du Bureau d'Information (p. 301)

Le plénum de Berat et ses résultats (p. 303)

La situation après le plénum de Berat et les thèses du Secrétaire général du Parti pour la révision de ce plénum (p. 314)

Nos relations économiques avec la Yougoslavie et leur développement (p. 319)

Nos rapports avec l'Union soviétique et l'attitude de la direction yougoslave à l'égard de ces rapports (p. 330)

L'analyse du VIII<sup>e</sup> plénum du CC du PCA et nos graves erreurs (p. 333)

La question de la «fraction à la tête du Parti» (p. 344)

## PREFACE

*Les «Œuvres choisies» en plusieurs volumes du camarade Enver Hoxha en français sont publiées par décision du Comité central du Parti du travail d'Albanie.*

*Le premier volume comprend des œuvres écrites de 1941 à 1948. Pour plus de clarté il est divisé en deux parties. La première réunit des écrits de la période de la Lutte de libération nationale (novembre 1941-novembre 1944), la seconde des écrits de la période de la reconstruction du pays et de l'essor de la révolution socialiste (décembre 1944-octobre 1948).*

*Les œuvres de la période de la Lutte antifasciste de libération nationale traitent de problèmes relatifs à la création, à la reconstruction et à la vie intérieure du Parti communiste d'Albanie (aujourd'hui Parti du travail d'Albanie) en tant que parti révolutionnaire marxiste-léniniste de la classe ouvrière. Le lecteur y verra dans quelles circonstances le Parti du travail d'Albanie a été fondé, comment il est demeuré le seul parti de la classe ouvrière et le seul parti politique dans le pays, comment il a réussi, en un espace de temps relativement court après sa fondation, à assumer sans partage la direction des masses populaires dans la Lutte antifasciste de libération nationale pour la garder à jamais.*

*Les écrits de la période de la guerre reflètent l'élaboration de la ligne politique du Parti communiste, sur la base des principes marxistes-léninistes fondamentaux et de l'expérience révolutionnaire constamment accumulée dans le pays.*

*L'expérience révolutionnaire du PCA et des masses populaires dans la Lutte antifasciste de libération nationale atteste que, dans les situations révolutionnaires, tout parti marxiste-léniniste de la classe ouvrière est en mesure de s'ériger en véritable guide des masses, d'organiser la révolution et de la conduire à son accomplissement s'il sait élaborer une ligne politique juste, qui tienne compte des tendances objectives de l'évolution de la situation, des aspirations et des exigences politiques des masses, et s'il est capable de mettre en œuvre cette ligne avec sagesse et résolution.*

*Les questions fondamentales de la ligne politique du Parti, que le lecteur trouvera traitées dans les Œuvres d'Enver Hoxha, concernent la détermination du but stratégique du Parti, de l'ennemi principal, du rôle dirigeant de la classe ouvrière et de ses alliés dans la lutte, la définition et l'exécution des tâches essentielles tendant à la réalisation de cet objectif. Afin d'atteindre son but stratégique, le PCA s'est fixé trois tâches fondamentales : unir le peuple dans un Front unique de libération nationale ; organiser l'insurrection générale armée et créer une Armée de libération nationale en tant qu'armée régulière du peuple et du jeune Etat albanais ; détruire l'ancien pouvoir politique et ériger un pouvoir nouveau, le pouvoir révolutionnaire des conseils de libération nationale. C'était là trois composantes d'un même processus révolutionnaire, et chacune de ces tâches a été menée à bien en liaison organique avec les deux autres dans une lutte sans compromis contre les occupants fascistes et leurs valets dans le pays.*

*Une part importante dans les écrits de la période de la guerre revient aux prises de position du PCA à l'égard des alliés extérieurs du peuple albanais insurgé, prises de position fondées sur les principes révolutionnaires suivants : attitude différenciée à l'égard des Alliés, non-ingérence de n'importe lequel de nos alliés dans nos affaires intérieures, appui sur nos propres forces. Il y est traité des liens, fondés sur ces principes, de la Lutte de libération nationale du peuple albanais avec la lutte antifasciste mondiale, en premier lieu avec la Guerre patriotique de l'Union soviétique et avec la lutte de libération des peuples voisins de Yougoslavie et de Grèce.*

*Dans les écrits de la période de l'après-guerre (1945-1948), les problèmes traités concernent le développement ininterrompu de la révolution populaire de l'étape anti-impérialiste démocratique à l'étape socialiste ; le renforcement et le perfectionnement de la base politique du nouveau régime en Albanie dans la lutte contre les ennemis du dedans et du dehors ; la reconstruction du pays ; la destruction de l'ancienne base économique et la mise sur pied de la base économique du socialisme,*

*l'organisation, sur des bases socialistes, du développement planifié de l'économie ; l'essor de la révolution dans le domaine de l'enseignement et de la culture, ainsi que la défense de la Patrie. Ils ont trait également à des problèmes de la politique extérieure du Parti, à son attitude internationaliste révolutionnaire, visant à l'établissement de rapports fraternels avec l'Union soviétique et les pays de démocratie populaire et au renforcement de l'amitié et de la coopération avec eux, à la lutte à mener pour assurer au peuple albanais dans l'arène internationale tous les droits qu'il avait conquis au prix de tant de sang versé et de tant de sacrifices.*

*Dans ces œuvres, le lecteur aura une image de la lutte conforme aux principes que le PCA et le gouvernement de la RPA ont menée, sur le plan national et international, contre l'impérialisme avec à sa tête l'impérialisme américain, et contre les activités anti-albanaises et anti-marxistes de la direction révisionniste yougoslave.*

*Grâce à cette lutte, le PCA a défendu l'indépendance nationale et a assuré le développement du pays dans la voie du socialisme ; il a en même temps défendu sa propre indépendance et sa juste ligne marxiste-léniniste contre les ingérences brutales de la direction révisionniste yougoslave et contre les menées trotskistes et hostiles de ses agents en Albanie.*

*Les œuvres d'Enver Hoxha mettent en lumière la manière magistrale et créatrice dont le PCA a appliqué le marxisme-léninisme dans les conditions concrètes de la situation intérieure du pays et de la situation internationale.*

*Ces œuvres portent le sceau de leur époque. Il est donc indispensable, pour bien en saisir le contenu, d'avoir présentes à l'esprit les circonstances dans lesquelles elles ont été écrites. Elles sont réparties par ordre chronologique.*

*Les écrits du premier volume sont tirés et traduits des cinq premiers tomes de l'édition albanaise des Œuvres d'Enver Hoxha.*

## PREMIERE PARTIE

### RAPPORT PRESENTE A LA PREMIERE CONFERENCE CONSULTATIVE DES CADRES ACTIFS DU PARTI COMMUNISTE D'ALBANIE

[8 avril 1942]

*[La première Conférence consultative des cadres actifs du Parti communiste d'Albanie commença ses travaux le 8 avril 1942 à Tirana. Elle les poursuivit pendant trois jours. Le rapport principal y fut présenté par le camarade Enver Hoxha. La résolution adoptée définit les tâches à remplir pour renforcer le Parti, établir et resserrer ses liens avec les masses et pour les mobiliser dans la Lutte de libération nationale.]*

Camarades,

La dispersion organisationnelle relative qui continue de se faire sentir au sein de notre organisation et le fait que notre Parti ne se soit pas encore renforcé sur ce plan sont à imputer à la persistance de l'esprit de groupe. Vous avez appris, camarades, par la résolution de la Conférence des principaux groupes communistes d'Albanie, quelle était la situation de l'activité communiste dans notre pays. *[La Conférence des groupes communistes d'Albanie se tint dans la clandestinité du 8 au 14 novembre 1941 à Tirana. Dès le premier jour il y fut pris la décision historique de la fusion des groupes et de la fondation du Parti communiste d'Albanie (PCA). La réunion entendit des rapports sur l'activité de chacun des groupes, sur les succès et les insuffisances du mouvement communiste en Albanie et sur des questions d'importance vitale qui se posaient au Parti. Au cours du débat sur les problèmes idéologiques, tactiques et organisationnels, des divergences prononcées se firent jour entre les représentants des groupes. Les thèses anti-marxistes et liquidatrices des chefs du groupe des «Jeunes» furent combattues sévèrement et dans un esprit de principe notamment par le camarade Enver Hoxha. On y condamna les points de vue sociaux-démocrates qui commençaient à être répandus en Albanie par les renégats du mouvement communiste, la ligne et l'activité trotskiste du groupe du «Zjarri», qui s'intitulait «Parti communiste albanais», ainsi que les conceptions étrangères à la vraie doctrine qui s'étaient fait jour dans les rangs des groupes communistes. La réunion approuva une résolution qui faisait une analyse approfondie et une appréciation marxiste-léniniste de la situation internationale et du mouvement communiste en Albanie, déterminait les bases idéologiques et organisationnelles sur lesquelles était fondé le PCA et traçait les lignes fondamentales de son programme et de sa tactique révolutionnaire.]* Vous y avez vu aussi les graves erreurs que ces groupes ont commises. C'est à ces erreurs que l'on doit de ne pas avoir encore pu établir, chez nous, un travail régulier, ni progressé au rythme voulu.

Les hésitations, le relâchement, les rivalités, une manière opportuniste d'envisager les questions, avaient, entre autres facteurs, rendu la situation difficile pour notre mouvement. Chacun n'œuvrait que pour son propre compte, chacun pensait que la manière d'agir la plus opportune était de constituer des groupes et de s'ériger en «parti», vilipendant les autres, montant en épingle toutes leurs «erreurs», les accusant de tous les «torts», et se targuant d'être seuls «dans le vrai».

Comme vous le savez, nous avons eu plusieurs groupes, notamment ceux de Korçë *[Le groupe communiste de Korçë fut créé en juin 1929. C'était la première organisation révolutionnaire de la classe ouvrière albanaise, mais elle manifestait des faiblesses idéologiques et organisationnelles marquées. Des éléments antimarxistes s'y étaient également infiltrés. Les matériaux sur le communisme que ses membres étudiaient n'étaient pas tous marxistes, il s'y trouvait aussi des écrits trotskistes et anarchistes. En raison de ces insuffisances il demeura isolé du mouvement ouvrier et dans les limites de la seule ville de Korçë. Après le retour de l'éminent militant communiste Ali Kelmendi d'Union soviétique où avait été créé dès 1928 le groupe communiste albanais, l'activité du*

*groupe communiste de Korçë entra dans une phase nouvelle. Ses membres combinaient maintenant le travail légal avec le travail clandestin ; ils participaient activement aux associations légales d'ouvriers et d'artisans dont ils firent des organisations révolutionnaires ; ils se mirent à traduire la littérature marxiste authentique, à étendre leur activité aux autres villes, en particulier à Tirana, où fut créée une branche dirigée par le camarade Enver Hoxha, et qui devint un centre important du mouvement communiste et antifasciste dans la capitale.], de Shkodër [Le groupe communiste de Shkodër fut créé en 1934 à Shkodër et il s'étendit à d'autres villes. Le chef du groupe était un intellectuel aux conceptions théoriques erronées et politiquement peu formé. Arrêté par le régime de Zogu, il céda devant le juge d'instruction et trahit tous les camarades du groupe. L'activité du groupe était limitée aux milieux scolaires, artisanaux et à certains centres ouvriers. Il lui manquait une ligne politique claire, une forme organisationnelle bien définie et une discipline et un respect du secret sagement conçus. Dans les cellules du groupe de Shkodër comme dans les autres groupes, circulaient en plus des écrits marxistes, des écrits trotskistes et anarchistes.], des «Jeunes» [Le groupe des «Jeunes» fut créé en 1940, à la suite des divisions et des faiblesses qui s'étaient manifestées dans le mouvement communiste. Il agit au début comme une fraction du groupe communiste de Korçë et plus tard seulement comme un groupe à part. Il avait à sa tête des éléments aux conceptions trotskistes et anarchistes marquées. Il grossit ses rangs d'éléments intellectuels d'origine bourgeoise et petite-bourgeoise. Sa direction avança une plate-forme idéologique et politique antimarxiste. Elle estimait qu'en Albanie il n'y avait pas de prolétariat, qu'il n'y existait pas de lutte de classes, et qu'il y manquait donc les bases pour la formation d'un parti communiste. A ses yeux, la paysannerie était conservatrice, réactionnaire et elle ne pouvait pas devenir l'alliée de la classe ouvrière, les liens des cadres avec les masses et leur travail auprès d'elles étaient dangereux, et le pouvoir fasciste était utile en ce qu'il susciterait le développement du capitalisme et l'accroissement du prolétariat.], et il s'est même trouvé deux anciens membres du groupe communiste de Korçë, qui ont constitué une espèce de petit groupe, en rassemblant quelques personnes qui étaient sous leur coupe et en les gardant «pour eux». Il s'agit des camarades A. et M. Nous avons connu aussi deux groupes trotskistes : ceux de Fundo [Llazar (Zai) Fundo, déserteur, ennemi du mouvement communiste albanais, de l'internationale communiste et du peuple albanais.] et de Qendro [Aristidh Qendro. Il déserta le groupe communiste de Korçë, et, devenu le chef d'un petit groupe trotskiste à Tirana, se mit au service de la réaction et des occupants.] et, enfin, un groupe d'opportunistes liquidateurs : le «Zjarri» (mais nous reparlerons plus loin de ces groupes et de ces personnes).*

Voilà quelle était la situation chez nous à la veille de la Conférence des principaux groupes. Cet état de choses ne pouvait plus durer, il convenait de passer à une forme d'action nouvelle, mieux organisée, qui ne pouvait être assurée que par la constitution du Parti.

A notre avis, nous avons trouvé la façon d'agir la plus appropriée, celle qui s'imposait dans les circonstances données. Nous avons eu recours au système de l'union de bas en haut, sous une direction unique, choisie parmi les éléments les moins contaminés par l'esprit chicaneur des anciens groupes et qui offraient les plus sûres garanties de pouvoir appliquer la ligne du Parti. Nous nous sommes mis à la tâche. Mais nous ne devons pas oublier qu'en dépit du grand travail que nous avons accompli, beaucoup de ces anciens éléments nuisibles n'en ont pas moins pénétré dans nos rangs, et il y en subsiste, encore aujourd'hui, un bon nombre. Des camarades issus des divers groupes (qui, au temps de ces groupes, s'étaient peut-être montrés d'excellents «militants» et des «agitateurs» dévoués à la cause de leur groupe), ont manifesté d'assez grandes faiblesses comme membres du Parti. C'est qu'on n'avait pas eu jusque-là l'occasion de les connaître et il se trouve même dans nos rangs maints éléments nuisibles et instables. Il apparaît que l'esprit malsain de groupe est plus puissant que nous ne l'avions pensé au début. En particulier, un bon nombre de ces éléments sont demeurés à Tirana où le travail tendant à la liquidation des groupes est le moins satisfaisant, pour la principale raison que c'est ici que se trouvent tous les représentants des groupes, et les plus querelleurs d'entre eux, et qu'ils peuvent difficilement s'accorder avec la nouvelle ligne d'organisation. Leurs anciennes positions ébranlées, ils ne se sont pas encore bien rendu compte de la nouvelle situation créée et ils poursuivent ainsi leur travail dans l'ancien esprit de groupe, hors de la ligne du Parti, en entravant l'activité et le développement normal de celui-ci.



Ce n'est un secret pour aucun communiste qu'il s'est formé deux courants, dont l'un a accepté de soutenir le Parti et s'est mis ardemment à la besogne en en appliquant la ligne, alors que l'autre a des réserves sur toutes les questions, émet des critiques (il s'est, en fait, employé à empêcher le développement normal du Parti, lui mettant des bâtons dans les roues et entravant son action). Ces éléments proviennent de divers groupes, mais surtout de celui des «Jeunes» (particulièrement à Tirana), lequel a pour représentants Anastas et Xhepi [*Anastas Lula, ancien chef du groupe des «Jeunes». A la réunion des groupes communistes, en novembre 1941, avec l'ancien chef adjoint du groupe, Sadik Premte (Xhepi), il tenta d'empêcher la création du Parti communiste d'Albanie. Après la fondation du Parti, tous deux combattirent par tous les moyens la ligne politique du Parti et de son Comité central. A la première Conférence consultative des cadres, le PCA leur recommanda pour la dernière fois de renoncer à leur activité antimarxiste et d'appliquer les directives du Parti. Mais ils persistèrent dans leur voie et organisèrent au sein du Parti une fraction dangereuse. En juin 1942, la Conférence extraordinaire du Parti annihila la fraction trotskiste et en exclut les chefs hors du Parti. Ceux-ci ayant poursuivi leur activité de trahison, la première Conférence nationale du PCA devait les déclarer ennemis du Parti et du peuple.*], qui, bien que s'étant engagés à cesser leurs activités passées et à agir conformément aux directives du Comité central provisoire, maintiennent toujours leurs anciennes liaisons.

Jusqu'à présent, nous avons pensé qu'il suffisait d'effectuer un patient travail de persuasion parmi ces camarades pour les amener à se soumettre à la discipline et à comprendre la nécessité d'appliquer fidèlement les directives. Il nous faut maintenant adopter une nouvelle voie, celle de l'épuration des éléments nuisibles au Parti, de tous ceux qui en gênent le travail et le développement. A notre avis, il faut absolument passer par cette voie si nous ne voulons pas retomber dans les anciens bourbiers, si nous voulons une discipline unique dans le Parti et le développement de celui-ci. Il importe de mener une lutte intransigeante contre toutes les déviations, indépendamment de leur origine et des groupes où elles se manifestent. Il ne nous est pas permis de glisser vers les anciennes positions sociales-démocrates selon lesquelles : «Mieux vaut une paix précaire qu'un conflit même à perspective favorable». Il est également nécessaire de combattre tous ceux qui attaquent le travail du Parti de l'extérieur, (Z) [*Le groupe trotskiste du «Zjarri», fut formé en Grèce en 1936. Il mena une activité hostile intense contre les groupes communistes et le PCA, et fut définitivement démantelé au début de 1943.*], car nous devons bien avoir conscience que seul un tel combat nous permettra de renforcer le Parti. Nous devons démasquer les éléments nuisibles devant les masses populaires. Tant que nous ne les aurons pas confondus devant le peuple, ils pourront même duper d'honnêtes gens.

## **1) LA SITUATION DANS LE PARTI**

Il n'existe pas encore dans le Parti une parfaite compréhension de sa structure d'organisation et de son rôle dirigeant. Cela est dû à de nombreuses raisons et en particulier au fait que les camarades n'ont pas bien approfondi le marxisme-léninisme, qu'ils ne comprennent pas l'importance de la liaison de la théorie avec la pratique, ou qu'ils ont une connaissance imparfaite des questions fondamentales qu'un communiste organisateur, agitateur et propagandiste, doit nécessairement posséder. Il est clair que les choses ne peuvent pas marcher ainsi. Il nous faut travailler intensément dans toutes les directions pour élever le niveau de formation des camarades, les promouvoir et leur permettre de devenir des dirigeants. Mais nous n'y parviendrons en aucune manière, si nous ne lions pas le travail théorique au travail pratique, car «sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire». (*V. I. Lénine, Œuvres, éd. alb., t. 5, p. 434.*) En d'autres termes, nous devons avancer sur la voie que nous a tracée notre éducateur immortel, Lénine, nous devons aller de l'avant sur la voie de la liaison de la théorie avec la pratique, de la liaison du développement théorique avec le travail pratique. Il ne nous est pas permis de négliger l'une aux dépens de l'autre, de sous-estimer l'une et de surestimer l'importance de l'autre. Dans une direction comme dans l'autre, notre travail retarde, il retarde à tel point que c'en est choquant. Ce n'est que si l'on veut fermer les yeux à l'évidence que l'on ne s'en apercevra pas.

L'insuffisance de préparation est à l'origine de graves erreurs initiales dans le travail, et il faut voir là l'origine de l'esprit malsain de groupe qui subsiste.

Pour mieux comprendre cette question, il est bon de jeter un regard en arrière, sur l'historique de ce problème. Nous nous efforcerons de ne pas entrer dans les détails, de ne toucher qu'aux questions les plus importantes, celles qui exercent dans l'ensemble une influence évidente sur le cours des affaires du Parti. Nous nous devons d'évoquer ces questions, fût-ce dans leurs grandes lignes, encore qu'une partie d'entre elles appartiennent au passé. A notre avis, il nous faudra continuer de les soulever assez longtemps encore, tant que ne sera pas extirpé l'esprit de groupe, tant que nous ne nous serons pas pleinement engagés dans le travail du Parti. Mais il ne faut pas entendre par là que nous devons constamment piétiner surplace et fouiller dans le passé, ni nous borner à dénoncer telle ou telle erreur de groupe ; mais de l'expérience du passé il nous faut tirer ce qui est le plus bénéfique pour le présent et l'avenir.

L'absence de liaisons solides et de préparation en matière d'organisation, le défaut d'unité, le manque de confiance dans la cause de la lutte de la classe ouvrière et du peuple laborieux, l'irresponsabilité des camarades, la défiance à l'égard des directives de portée historique du Komintern [*Les directives de l'Internationale communiste, relatives au mouvement communiste albanais, furent élaborées sur la base des décisions du VII<sup>e</sup> Congrès du Komintern, qui se tint du 25 juillet au 25 août 1935. Elles parvinrent en Albanie en 1937.*] et l'inexécution de celles-ci, les rivalités et l'existence de clans, l'influence de la bourgeoisie, la tendance à dissimuler sa qualité de communiste et bien d'autres raisons encore, ont été autant de facteurs qui ont attisé les anciennes rancunes des groupes, au point qu'ils en sont même arrivés à porter leur différend dans la rue.

Il en est résulté qu'individus et groupes ont travaillé sans plan, sans contrôle, sans devoir répondre de leur action devant qui que ce soit. Il a été commis des erreurs organisationnelles si graves qu'on ne pourra les rectifier qu'avec difficulté et au prix d'un long effort. Les vestiges de telles erreurs en matière d'organisation et notamment, en plus de l'esprit ergoteur des anciens groupes, le sectarisme et la mesquinerie, entravent le vigoureux développement du travail d'organisation du Parti et la réorganisation de son travail dans le sens requis. Aussi est-il nécessaire d'engager une lutte décisive contre ces vestiges (sectarisme, incompréhension, confusion), qui sont totalement étrangers à l'esprit du Parti et du mouvement ouvrier, mais qui, malheureusement, subsistent encore chez nous. Nous ne permettrons pas que des éléments malfaisants, ambitieux et irresponsables sapent le travail du Parti, détruisent ce que nous avons construit au prix de tant d'efforts. Nous ne permettrons pas que les vieilles maladies persistent et que l'on s'en tienne aux enseignements périmés. On a constaté et l'on constate encore chez nous des phénomènes curieux en matière d'organisation. On a souvent vu des gens se lier à certains éléments, tomber sous leur emprise, les servir et avoir une confiance aveugle en eux. Et ces éléments sont passés maîtres dans le travail de groupe. Sous le couvert des anciennes pratiques de clandestinité propres à l'époque des groupes, ils ont approché certains camarades et ils s'évertuent aujourd'hui à en contacter d'autres, de diverses manières et avec une grande habileté. Il se trouve parmi eux des camarades peu évolués ou peu conscients de l'importance de la question, qui croient tout ce que leur débitent les anciens dirigeants des groupes ou leurs anciens membres ergoteurs et qui placent la personnalité des dirigeants au-dessus du mouvement- au-dessus du Parti.

Voilà le mal qu'il nous faut combattre à tout prix avec une extrême énergie. Nous ne pouvons laisser subsister cet état de choses. Les camarades doivent se persuader qu'il faut absolument faire confiance au Parti, l'aimer, lui et son œuvre. Il a fallu organiser de longs débats sur la nécessité du travail auprès des masses. Ces camarades n'ont pris conscience que fort lentement de la nécessité et de la possibilité de mener ce travail. Ils n'en ont pas saisi toute l'importance. Ils ont prétendu qu'il était impossible de travailler dans ce sens sous le fascisme. Ils objectaient que, «avec le système d'organisation qui est le nôtre, on pourrait à la rigueur travailler en Grèce et dans certains autres pays», ou bien que «c'est peut-être là une forme de travail dépassée et que, pour notre part, nous ne devons pas nous exposer», etc., que «nous ne devons pas participer aux actions, car nous serions découverts par la police», que «nous ne voulons pas perdre d'hommes et que si quelqu'un veut participer à des actions de ce genre, il n'a qu'à s'y lancer tout seul», autrement dit ils ont refusé de travailler et de se présenter en tant que communistes devant les masses, ils ont nié l'opportunité des actions. Mais de quelle manière songeaient-ils donc arriver à la révolution ? Nous n'en avons pas une idée nette. Une seule chose,

cependant, nous paraît claire, c'est que de cette manière on ne pourra jamais arriver à la révolution et que d'un tel travail on ne peut espérer rien de bon.

Cette ligne, nous l'avons dépassée, mais la situation en matière d'organisation n'en reste pas moins difficile. On ne peut y porter instantanément remède, car cette ligne, à la longue, a poussé des racines. Elle se manifeste encore, bien que sous une forme nouvelle. De telles conceptions sont des vestiges des anciennes formes de travail et elles demeurent totalement étrangères au mouvement révolutionnaire ouvrier. Nous devons à tout prix les combattre énergiquement (au sein du groupe des «Jeunes» et de celui de Shkodër).

Selon une autre opinion qui a également cours parmi certains camarades, on devrait pouvoir discuter de nos problèmes avec n'importe quel élément. Ils prétendent aussi que nous ne sommes pas en mesure de combattre l'ennemi car «nous ne sommes pas assez forts». Cette attitude les a fait tomber dans une grave erreur et glisser vers des positions conciliantes, ce à quoi ils ont également été poussés par un esprit de tolérance et de familiarité excessive.

C'est tout ce que j'avais à dire à ce sujet.

Les camarades du Comité central provisoire [*La Conférence des principaux groupes communistes albanais élit un Comité central provisoire de 7 membres. Le camarade Enver Hoxha fut chargé de le diriger, bien qu'il n'y fût désigné aucun secrétaire.*] se sont rendus en divers lieux et y ont réorganisé le travail, créé les cellules communistes (au sein desquelles ont été réparties les diverses tâches et activités). Le Comité central provisoire n'a pas seulement accompli un travail d'organisation. Il a, en fait, réalisé l'union des organisations des diverses régions et les a mises en liaison avec le Comité central. Visitant ces diverses localités et organisations, il a apporté aux camarades tout son concours. En réalité, il a dirigé tout le travail d'organisation, prodiguant ses conseils et donnant des directives. Il a défini ses positions sur toutes les questions et, par ses proclamations, a tracé la ligne politique du travail et vivifié l'organisation. Sa tâche était importante et ardue. Il avait pour mission de constituer le Parti et vous savez bien, camarades, que ce n'est pas là une tâche simple ni facile, en particulier dans un domaine où, à chaque pas, peut surgir une contradiction. Il a combattu le sectarisme et engagé la lutte contre les déviations, il a combattu les mesquineries et l'esprit de clocher, et au cours de ce travail ont surgi des problèmes que le Comité central a résolus. Certes, le Parti ne se constitue pas en un seul jour. Il y faut nécessairement un certain temps. Le Comité central mènera la lutte sur le terrain pratique de l'organisation en sorte que, de cette lutte même, naisse réellement l'unité. Aussi le Comité central a-t-il décidé que, de pair avec le travail d'organisation du Parti, il fallait entreprendre des actions, organiser des manifestations, etc., à travers quoi les camarades s'instruiront, se forgeront, se lieront avec les masses, etc. Dans ce travail, nous avons eu constamment à affronter de multiples difficultés, mais elles ne nous ont pas arrêtés, nous les avons jusqu'ici toujours surmontées avec succès. Nous voulons véritablement un Parti unique, nous voulons transformer nos organisations, de petites cellules isolées qu'elles sont actuellement, en de grandes organisations de Parti, étroitement liées aux masses et qui auront poussé leurs racines en elles. Nous voulons des organisations qui, par l'exemple de leur lutte, incitent à l'abnégation et se gagnent la confiance des milieux où elles fonctionnent. Il nous est interdit de laisser subsister la moindre trace des anciennes formes de travail. Il faut que partout l'on sente l'esprit du Parti, du travail communiste. Il importe de créer des organisations si puissantes qu'elles soient invulnérables aux attaques de l'ennemi. Nous devons nous lier avec les masses et nous fondre si bien en elles que l'ennemi ne puisse nous atteindre.

Huit comités directeurs ont été créés en divers points du pays, et nous avons étendu nos ramifications partout (dans les grandes villes). Dans certaines zones, nous disposons de comités régionaux organisés.

Nous sommes encore, certes, bien loin du but que nous nous proposons, mais ce travail peut tout de même être tenu pour un succès assez important, eu égard aux circonstances extérieures et intérieures dans lesquelles est menée notre activité. En outre, les camarades du Comité central se sont vus

contraints d'assumer également des tâches secondaires, ils ont dû organiser le travail dans les cellules, bien que cette tâche incombe en fait aux dirigeants locaux. De plus, ils se sont entretenus avec chaque camarade en particulier, ont eu de longues discussions avec eux, s'appliquant à persuader ceux, assez nombreux au début, qui avaient un sujet quelconque de mécontentement. Leur insatisfaction était surtout suscitée par les élections aux comités régionaux. Mais ces camarades ne se bornaient pas à critiquer le système d'élections, ils allaient jusqu'à se dresser contre les camarades dirigeants et ne supportaient pas la discipline. Ils ont ainsi créé des difficultés au sein du Parti, donnant naissance à des tendances à l'activité antiparti. Voyez, camarades, quelle haute conscience ils ont de leur qualité de membre du Parti! Ils sont mécontents parce qu'eux-mêmes n'ont pas été élus aux postes de direction! Et comment savent-ils qu'ils n'ont pas de représentants aux comités ? Il est évident que la discipline a été enfreinte et le secret violé. C'est l'ancien type de liaison qui a été maintenu. Ces camarades se sont mis dans la tête que leur groupe a été tout à fait mésestimé. Et c'est là, soi-disant, la raison de leur indignation. Tous ces prétextes leur ont été suggérés par leurs anciens chefs, car le Parti ne leur a pas fourni la moindre raison de douter à ce sujet. Ils ont reproduit des matériaux de propagande sans l'approbation des comités régionaux, mais après en avoir certainement avisé les anciens dirigeants du groupe (Anastas Lula et Xhepi), et ils n'ont diffusé ces matériaux photocopiés que parmi leurs anciens camarades. D'aucuns en sont venus à échafauder de petites théories selon lesquelles «le travail dans les campagnes est impossible ; quand on est face à face avec les paysans, ils vous donnent raison, mais dès que vous leur tournez le dos, ils vous tirent la langue et se moquent de vous». D'autres prétendent «qu'il faut lancer toute l'organisation dans les campagnes», ou «qu'il faut désigner des camarades qui soient libres de tout travail de Parti et ayant pour seule mission d'exécuter des attentats contre des agents de la cinquième colonne et des espions» (professionnels de l'attentat) etc., que «les camarades dans les cellules manquent d'initiative» et enfin que «l'Union soviétique fait de la politique tout comme les pays bourgeois».

Si ce n'étaient là que leurs propres opinions, la question serait des plus simples à résoudre, mais, par malheur, ces idées ont commencé à se propager et à former une espèce de ligne, une ligne que l'on voit se manifester une nouvelle fois à la direction d'un groupe (celui des «Jeunes»).

Mis en demeure de dire pourquoi ils maintenaient leurs anciens contacts, ils ont répondu qu'ils étaient indignés des tripotages qui se pratiquaient dans leurs cellules, et que c'était pour cela qu'ils avaient maintenu ces contacts. Mais est-ce là l'unique motif de leur mécontentement ? Au cours de nos entretiens avec eux, ils ont eux-mêmes admis que leur attitude était erronée et ils se sont engagés à mettre un terme à leurs anciennes liaisons, mais le temps nous a appris à ne plus juger les gens qu'à leurs actes. Ces camarades ne sont pas seuls à être mécontents. Certains éléments issus de la classe des «agas» et des «beys» [*Titres du régime féodal militaire turc. Le titre d'«aga» était conféré aux officiers inférieurs et moyens, celui de «bey» aux officiers supérieurs ou aux hauts fonctionnaires. Après la proclamation de l'Indépendance on appelait en Albanie «beys et agas» tous les riches propriétaires de la campagne et de la ville.*] le sont également. Ils persistent à employer les anciennes formes de travail qui, comme leur classe, sont étrangères au mouvement ouvrier. A ces «agas» se sont associés aussi quelques ouvriers. Oui, c'est vrai ! En cette occasion également, on a vu se confirmer de vieilles vérités. Ils usent, entre autres, d'une phraséologie creuse, et vont jusqu'à nous qualifier de trotskistes. Nous leur disons franchement que ce sont eux qui se sont enlisés dans le marais du trotskisme. Tous les éléments antiparti sont voués à s'unir dans la lutte contre le Parti. Quant à nous, nous devons à tout prix les expulser impitoyablement de nos rangs.

On les a entendus se plaindre qu'ils ne pouvaient supporter de recevoir des ordres du comité régional, sous prétexte que celui-ci comprend des camarades *ouvriers non évolués*. Admettons que certains comités régionaux n'aient pas le degré de préparation requis. Mais pourquoi alors ces camarades mécontents ne demandent-ils pas des explications aux instances supérieures ? Il nous semble qu'ils cachent en eux quelque autre grief, qu'ils n'admettent pas la ligne du Parti, quoiqu'ils l'acceptent en paroles. Il est vrai que des camarades ouvriers, encore très jeunes et insuffisamment préparés, mais dont les qualités sont une sorte de garantie de leur promotion aux fonctions de direction, ne sont pas en mesure de répondre à certaines questions ou de résoudre certains problèmes d'ordre purement intellectuel. Et pourtant, en une brève période de temps, ces camarades ont bien compris la ligne du

Parti et ils l'appliquent scrupuleusement. Ils connaissent et appliquent la ligne politique mieux que ces intellectuels qui ont étudié la brochure sur «l'évolution économique de certains pays». Il arrive, certes, que les organismes dirigeants du Parti eux-mêmes commettent des erreurs, que leur comportement dans leurs contacts avec les camarades et les gens en général ne soit pas irréprochable, du fait des tendances à l'autoritarisme qui subsistent parmi eux. Ces attitudes ne sont pas conformes à l'esprit du Parti, elles nous font du tort et il y faut mettre un terme. Les instances supérieures doivent contrôler le travail des instances inférieures et faire en sorte que de telles manières d'agir ne se renouvellent plus.

En outre, nous sommes pour la plus grande initiative possible des communistes, car ce que nous recherchons aujourd'hui, c'est de voir les communistes devenir des dirigeants et non des automates ; nous ne devons pas nous contenter du seul travail de nos divers organes. Il arrive très souvent que certains camarades, du fait de leurs contacts avec les couches bourgeoises et petites-bourgeoises et sous l'effet des conceptions de ces couches, soient sujets à diverses influences et qu'ils appliquent des conceptions étrangères au mouvement révolutionnaire. Il faut en voir la cause dans leur faible degré de préparation.

Revenons maintenant à deux personnes dont nous avons parlé plus haut : l'une d'entre elles a souscrit point par point à la ligne du Parti, tandis que l'autre, qui s'était d'abord prononcée en faveur de l'élection du Comité central et intéressée à cette élection, a manifesté son mécontentement de ne pas avoir elle-même été élue à ce Comité, en demandant pourquoi «seuls les ouvriers, et non pas les intellectuels, peuvent faire partie du Comité central». En fait, les intellectuels qui se sont dépouillés de l'esprit de groupe et qui possèdent les qualités requises, peuvent fort bien y accéder. Cet homme, qui avait auparavant des attaches avec le groupe de Korçë et qui, maintenant s'est lié d'amitié et entretient des rapports avec tous les groupes, est mécontent des élections aux comités. On l'entend dire des choses étranges, mais en ce qui le concerne, un seul point est évident, c'est qu'il n'a pas une claire conception du Parti et qu'il est incapable de faire la distinction entre communistes et nationalistes. Il en arrive même à critiquer nos tracts qui, selon lui, ne sont pas suffisamment empreints de nationalisme. Curieux ! Subissant l'influence des nationalistes, il estime que notre lutte actuelle n'est qu'une lutte de solidarité internationaliste, qu'elle n'a pas pour objectif le plus grand bien du peuple albanais ! Il a aussi dans la tête d'autres idées de ce genre qui se passent de commentaires.

Il s'est refusé à communiquer les noms des hommes avec lesquels il est en contact. [*La Conférence des principaux groupes communistes en vue de la création du Parti avait décidé que leurs dirigeants devaient transmettre au Comité central toutes les liaisons qu'ils entretenaient avec les membres de leurs groupes.*] Il prétend qu'ils ne sont pas encore préparés, et pourtant ils le sont suffisamment pour être en liaison avec lui ! Il y a parmi eux des éléments jeunes et mûrs auprès desquels il n'est pas en mesure de mener un travail de communiste, d'abord parce que ceux-ci sont trop nombreux et ensuite, entre autres raisons, parce qu'il est lui-même dans la clandestinité. De sorte que ces éléments demeurent longtemps sans liaisons, sans contacts. Mais ce qui est essentiel, c'est qu'il n'effectue pas auprès d'eux un travail communiste régulier. Il entretient, à Peqin, des contacts avec des personnes dont il n'a pas encore communiqué les noms. Il était en rapport avec des gens à Ishëm, mais il n'en avait pas fait part au Parti, qui a fini par les découvrir tout seul. Nous conseillons à ce camarade de ne pas continuer sur cette voie, car cette manière d'agir est répréhensible et intolérable.

Il a pour devoir de transmettre sans retard au Parti ses liaisons, de lui faire connaître tous les hommes avec lesquels il est en contact (le Parti ne lui enlèvera pas ses amis). S'il ne se soumet pas à la discipline du Parti, le Parti prendra à son endroit les décisions qui s'imposent.

Nous avons toujours pensé qu'il fallait s'employer à corriger les camarades. Mais nous devons reconnaître que nous sommes fautifs de ne pas avoir décidé, dès le début, de dénoncer ouvertement ces agissements blâmables. Nous justifions ce manquement par le désir que nous avons de corriger les hommes. Nous avons enregistré des succès en ce domaine et nous persisterons dans cette voie. Nous nous guidons sur les enseignements de notre grand éducateur Lénine : «Petit groupe compact, nous cheminons par une voie escarpée et difficile, nous tenant fortement par la main. De toutes parts, nous

sommes entourés d'ennemis, et il nous faut marcher presque constamment sous leur feu. Nous nous sommes unis en vertu d'une décision librement consentie, précisément afin de combattre l'ennemi et de ne pas tomber dans le marais d'à côté, dont les hôtes, dès le début, nous ont blâmés d'avoir constitué un groupe à part, et préféré la voie de la lutte à la voie de la conciliation. Et certains d'entre nous de crier : Allons dans ce marais ! Et lorsqu'on leur fait honte, ils répliquent : Quels gens arriérés vous êtes ! N'avez-vous pas honte de nous dénier la liberté de vous inviter à suivre une voie meilleure ! Oh oui, messieurs, vous êtes libres non seulement de nous inviter, mais d'aller où bon vous semble, fût-ce dans le marais ; nous trouvons même que votre véritable place est précisément dans le marais, et nous sommes prêts, dans la mesure de nos forces, à vous aider à y transporter vos pénates. Mais alors lâchez-nous la main, ne vous accrochez pas à nous et ne souillez pas le grand mot de liberté, parce que, nous aussi, nous sommes «libres» d'aller où bon nous semble, libres de combattre aussi bien le marais que ceux qui s'y dirigent». (*V. I. Lénine, Œuvres, éd. alb., t. 5, p. 417.*)

Parlons, maintenant, camarades, d'un groupe qui est très éloigné du Parti et qui a totalement sombré — il s'agit du groupe du «Zjarri» qui s'intitule lui-même «parti». Les zjarristes soutiennent qu'ils sont des communistes légaux. Comme vous pouvez en juger, camarades, ils constituent une catégorie à part. Il s'agit d'un groupe totalement liquidateur, opportuniste, enlisé dans ce marais liquidateur opportuniste depuis 1935, depuis le moment où il s'est donné le nom de parti.

Ses chefs ont échafaudé un arsenal de théories et de thèses très nocives, auxquelles pourrait souscrire n'importe quel réactionnaire, voire même Mustafa Kruja. [*Mustafa Merlika (Kruja), agent de longue date du fascisme italien, Premier ministre du gouvernement collaborationniste de décembre 1941 à janvier 1943.*] Ces théories se ramènent plus ou moins aux thèses suivantes : «nous ne devons pas faire d'agitation ni de propagande, car le moment est peu propice pour un tel travail», «l'URSS fait aujourd'hui preuve d'une certaine tolérance, par exemple dans le domaine de la religion», «en Union soviétique les communistes se replient et nous devons faire comme eux, ne pas nous lancer dans des actions» (à les en croire, ils ont reçu des directives du Komintern à ce sujet !), «pour cette raison, nous ne devons entreprendre d'actions que quatre jours avant l'expulsion des Italiens» (ils disent «Italiens» et non pas «occupants fascistes»), «les communistes ne doivent pas entreprendre d'actions pour le moment, car ceux qui le font aujourd'hui ne sont pas communistes» (quand devra-t-on alors passer à l'action ?). Les communistes ne devraient pas, prétendent-ils, agir pour le moment. Mais cette thèse sibylline suscite une question : quand donc devraient-ils agir ? On nous répond : quatre jours seulement avant la révolution ! Comme de tels propos sont risibles dans la bouche d'hommes mûrs ! Ils ont établi des contacts avec le gouvernement de Mustafa Kruja. [*En décembre 1941, le chef du groupe du «Zjarri», Zisi Andréa, signa avec le Premier ministre collaborationniste Mustafa Kruja un accord aux termes duquel il s'engageait à ce que le «Parti communiste albanais» (c'est ainsi qu'il intitulait son groupe trotskiste du «Zjarri») ne combattrait pas le fascisme.*] Ils demandent : «Qui nous garantit que l'URSS l'emportera ?» Ils s'alignent sur les positions des fascistes allemands quand ils affirment que «la lutte des communistes en Albanie (notre lutte) sert le panslavisme russe», car l'URSS combattrait, soi-disant, pour le panslavisme. Puis ils déclarent encore «qu'il ne faut pas diffuser de tracts, car notre peuple ne sait pas lire, et que le moment n'est pas opportun pour le faire», «que ceux qui organisent des manifestations, rédigent des tracts et exécutent des actions armées, ceux-là ne sont pas des communistes, mais des terroristes !» Ils prétendent que «le moment de combattre n'est pas arrivé, que le moment de faire la révolution n'est pas venu», «que c'est seulement lorsque nous aurons notre gouvernement et notre armée communistes, que devra éclater la révolution», etc., etc. Et les jugements de ce genre abondent. Je vous citerai pour finir un exemple caractéristique. Les zjarristes déclarent : «Ceux qui entreprennent aujourd'hui des actions seront condamnés par le tribunal du peuple». Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'ils se trahissent par leur propre attitude. Mais s'ils s'obstinent dans cette voie et glissent vers les positions de la cinquième colonne et des espions, et ils peuvent fort bien y glisser, ce sera alors eux que le tribunal du peuple jugera.

Camarades, il nous faut ouvrir l'œil, car il y a dans notre pays des trotskistes, comme les a définis le Komintern lui-même, notamment Fundo, de triste renom, et Qendro, qui est lié aux trotskistes grecs. Tous deux médisent du Komintern et de sa ligne, et du camarade Staline. Nous ne pouvons sous-estimer le danger qu'ils représentent. Ils s'infiltrèrent de diverses manières parmi nous, et tentent par tous

les moyens de diffuser leurs «idées». Ces «idées», ils trouvent mille façons de les propager. Aussi ne devons-nous pas en sous-estimer l'importance, mais les combattre toujours plus impitoyablement et les démasquer devant le peuple. «Nous devons flétrir ce rebut de la société et le clouer au pilori de l'infamie et de l'opprobre» (Histoire du PC(b) de l'URSS).

La lutte menée jusqu'ici contre eux se réduisait à presque rien et d'aucuns ont adopté à leur égard une attitude libérale, conciliante. Voyez donc ! On se réconcilie même avec les trotskistes. On entretient même des rapports avec eux et on les héberge chez soi. Des communistes n'auraient pas dû agir ainsi (ces communistes ont du reste eux-mêmes reconnu leur faute).

## **2) LE TRAVAIL DE FORMATION POLITIQUE ET THEORIQUE**

Il a été accordé fort peu d'importance à l'instruction, à la promotion et à la bolchévisation des cadres. Aux autres problèmes encore moins.

Pour pouvoir nous orienter dans la situation complexe qui est la nôtre aujourd'hui, nous devons être armés de la tactique et de la théorie du prolétariat, des enseignements légués à l'humanité par Marx et Engels, et que Lénine et Staline ont enrichis et développés.

Si les cadres ne sont pas à la hauteur requise, ce n'est pas parce que les camarades n'étudient pas ou qu'ils se refusent à cet effort, mais parce que les œuvres dont l'étude est nécessaire à la classe ouvrière et aux cadres communistes n'ont pas été traduites par des camarades compétents. On a bien traduit quelques brochures et opuscules, dont certains d'origine douteuse. Parmi ces livres il en est de bons, mais on a omis de traduire les textes les plus nécessaires : «L'Histoire du Parti communiste (bolchevik) de l'Union soviétique», les «Principes du léninisme», ainsi que le rapport présenté par Dimitrov au VII<sup>e</sup> Congrès du Komintern, etc. C'est à cette lacune qu'est imputable le très bas niveau théorique et politique des camarades. Certains camarades, parce qu'ils ont lu quelques livres, se targuent d'être fort savants et ils se sont même mis à écrire des articles, déviant du marxisme-léninisme et échafaudant des théories nouvelles comme «la théorie de classe» [*Il s'agit de l'appréciation erronée que les chefs du groupe communiste de Shkodër et du groupe des «Jeunes» faisaient de la situation et de la lutte de classes en Albanie. Selon eux, l'Albanie n'était pas entrée dans la phase du développement capitaliste, par conséquent la classe ouvrière n'était pas constituée en tant que telle, et la classe la plus avancée était celle des artisans ; ainsi, selon leurs «thèses» il n'existait pas de lutte de classes dans le pays.*] et «la théorie des cadres». [*«La théorie des cadres» était empruntée aux «archio-marxistes», membres d'une organisation anti-marxiste en Grèce, qui se rallièrent en 1930 à l'Internationale de Trotsky et se comportèrent au cours de la Seconde Guerre mondiale comme des larbins du fascisme et du nazisme. Selon leur «théorie», les communistes ne devraient mener aucune activité d'organisation et de mobilisation parmi les masses, mais se confiner dans leurs cellules, ne s'occuper que de l'éducation théorique, de la «formation des cadres», et ne se lancer dans l'activité révolutionnaire qu'une fois cette formation achevée.*]

Nous ne nous étendrons pas sur l'analyse des erreurs des camarades qui ont rempli des fonctions de direction dans le passé et qui sont à l'origine de la dégradation d'un grand nombre de cadres, en les négligeant, en ne veillant pas sur eux, ou en les instruisant dans l'esprit malsain de groupe. On comprend bien que ce sont eux qui sont responsables de cet état de choses.

Mais nous commettrions nous-mêmes une grave erreur en imputant tout ce qui ne marche pas aux pratiques du passé. Nous devons rechercher une bonne part de cette responsabilité dans les faiblesses présentes de notre travail. Utilisons l'expérience accumulée, tirons-en profit, instruisons-nous-en, et poussons notre travail toujours plus loin, plus avant. Nous devons nous attaquer sérieusement à cette tâche. La question du développement et de la formation des camarades ne doit pas être uniquement laissée à leur propre initiative. Il leur faut étudier collectivement, sans négliger pour autant l'étude individuelle. Sur ce point, le Parti doit exercer un contrôle attentif et prodiguer son aide.

Les camarades ouvriers peuvent difficilement élever leur niveau de formation par leur seule initiative. Lorsqu'ils sont rentrés chez eux, fatigués de leur travail, ils répugnent à se mettre à lire, car ils ne sont guère accoutumés à l'étude et ils gaspillent ainsi un temps très précieux. Par contre, les intellectuels, eux, de par la nature même de leurs occupations, ont toutes les facilités dans ce domaine. Il faut donc créer pour les ouvriers des possibilités d'étudier à la fois collectivement et individuellement. Nous devons leur faciliter cet effort en préparant à leur intention des matériaux d'étude appropriés. Objectivement, les difficultés dans ce domaine sont surtout dues au manque de livres adéquats pour les ouvriers. Ainsi donc, notre travail clochera encore pour un certain temps, mais nous espérons voir bientôt achever la traduction de «l'Histoire du Parti communiste (bolchevik) de l'Union soviétique» et des «Principes du léninisme». Par l'étude de ces œuvres, les camarades étendront leurs connaissances politiques et théoriques et se prépareront à leurs futures fonctions de direction. Il existe aussi d'autres difficultés, qui résultent notamment des conditions de travail difficiles et de l'insuffisance des moyens d'impression. Nous prévenons les camarades qu'ils ne doivent pas se contenter de l'unique exemplaire de chaque écrit que leur fait parvenir le Comité central. Mais ils doivent les reproduire tous en un grand nombre de copies, à la main ou à la machine. Il arrive que les camarades ne se donnent même pas la peine d'étudier les matériaux qu'ils reçoivent, livres, tracts, etc. Il se trouve même des communistes qui diffusent les tracts sans les lire. Alors que peuvent-ils bien avoir à dire aux citoyens ? Parfois, dans les cellules, on se borne à parler de la diffusion des tracts sans en évoquer même le contenu. Il ne faut plus que cela se produise. Tous les membres du Parti doivent lire et étudier nos tracts, car ils y trouveront la ligne politique du Parti. C'est seulement en étudiant les matériaux du Parti, que nous nous instruirons. Dans les cellules, il faut que des exposés soient présentés sur tous les matériaux du Parti. A l'égard des écrits du Parti, nous devons modifier l'attitude que nous avons observée jusqu'ici, les étudier et non pas les laisser pendant des mois en des endroits inappropriés, où ils peuvent être trempés par la pluie, rongés par les rats, et subir d'autres dégâts. Les organes du Parti devront faire preuve du plus grand soin à ce sujet, organiser la distribution des matériaux comme il se doit, car la confusion en ce domaine, ainsi que d'autres manifestations de négligence de la part de certains camarades, qui mettent entre les mains des jeunes éléments des livres, que, dans bien des cas, ceux-ci ne comprennent pas, aident les coteries à gagner ces éléments à eux.

Pour pouvoir devenir des dirigeants, nous devons étudier collectivement dans les cours et les cercles de formation, mais sans renoncer pour autant à l'étude individuelle. Les camarades qui font partie des organes dirigeants du Parti doivent veiller à ce travail et le contrôler. Que chaque cours ou cercle institué soit dirigé par les camarades les mieux préparés et auparavant les moins atteints de l'esprit de groupe, ou mieux encore, par ceux qui s'en sont complètement dépouillés. Les anciens membres des groupes, atteints par l'esprit malsain de coterie et ceux qui sont imprégnés de cet esprit, ne devront se voir confier la direction d'aucun cercle, d'aucun groupe de formation politico-idéologique, ni d'aucun travail parmi la jeunesse. On agira ainsi dans le seul but d'empêcher que l'esprit de groupe n'atteigne aussi d'autres éléments. Le Comité central s'est fixé pour tâche de fournir au plus tôt à l'organisation les matériaux nécessaires (traductions de l'«Histoire du Parti communiste (bolchevik) de l'Union soviétique», des «Principes du léninisme», etc.).

### **3) SUR LA SITUATION NUMERIQUE AU SEIN DU PARTI (SUR LES CADRES)**

Des rapports des camarades, il apparaît que le nombre des membres du Parti est encore faible et que leur qualité même n'est pas au niveau requis. Le Parti ne groupe aujourd'hui qu'un petit nombre de camarades. On constate à cet égard une attitude étroite et sectaire. Pourquoi ne pas rallier à nous tous ceux qui remplissent les conditions voulues ? Nous devons rechercher les motifs de cette pratique dans des comportements restés sectaires, mais aussi dans notre passivité, dans le fait que nous ne savons pas encore choisir les hommes. Nous devons dominer la tendance à l'accroissement numérique et chercher surtout à grossir nos rangs de fidèles combattants. On entend souvent dire de certaines personnes que ce sont des «amis», des «camarades», de «braves garçons», et on use d'autres épithètes pour indiquer que ce sont des communistes, mais on fait preuve de fort peu d'initiative et d'habileté pour les organiser. Ces gens sont disciplinés, dévoués, actifs, mais ce sont des communistes en dehors du Parti. Certains de nos camarades les jugent insuffisamment «préparés», ne remplissant donc pas les conditions requises. Mais que demandent ces camarades ? Il convient de mettre un terme à cette



pratique. Il faut que les camarades dévoués, disciplinés, ceux qui peuvent devenir de bons membres du Parti, les ouvriers surtout, y soient admis. Et cela concerne aussi bien le prolétariat que la paysannerie. Nous ne devons toutefois pas aller trop loin dans ce sens et accueillir en notre sein de simples sympathisants et des éléments non préparés pour devenir membres du Parti. En ce qui concerne les admissions au Parti, il faut que ses organes vérifient bien que les candidats réunissent toutes les conditions exigées, car la période actuelle est périlleuse pour le Parti, et l'ennemi pourrait introduire dans nos rangs des éléments provocateurs. En cette période, le problème d'organisation est le problème majeur. Et notre première tâche est de renforcer le Parti sur ce plan. Dans nos rangs peuvent être accueillis les éléments conscients, loyaux, dévoués, inflexibles, disciplinés, intrépides et au passé sans tache. Faute de ces qualités, personne ne peut devenir membre du Parti, personne ne peut acquérir le droit de se réclamer du nom de Lénine et de Staline et d'en tirer fierté.

Les organes du Parti doivent prendre soin des hommes et être continuellement en contact avec les organisations. Il leur faut se maintenir en liaison constante avec les organisations et être à tout moment au courant de la situation au sein de celles-ci, sinon, on verra persister l'ancien état de choses. Nous nous battons avec les cadres dont nous disposons jusqu'à ce que le Parti s'en forme de nouveaux, et ceux-ci naîtront précisément dans la lutte. Nous devons donc suivre de près et contrôler tout ce qui se passe dans l'organisation. C'est au sein des masses que se trouvent les loyaux combattants et les communistes qui se mettront à la tête du combat et le dirigeront jusqu'à la victoire.

a) Comme un bon nombre d'entre nous rallieront les guérillas, nous devons préparer nos remplaçants. Bien entendu, nous ne pouvons pas tous gagner la montagne et laisser la masse à la merci des mystifications des espions et de la cinquième colonne. Il est absolument nécessaire de choisir ceux qui vont nous remplacer ; il nous faut, aussi vite que possible, et cela est effectivement possible, élever le niveau de préparation de nos suppléants afin que l'organisation ne s'affaiblisse point lorsque ceux qui ne peuvent plus rester dans les villes iront rejoindre les guérillas de partisans. Nous devons en particulier nous préparer des remplaçantes parmi les femmes. Des femmes doivent faire partie de tous nos organes dirigeants. Sur ce point, évitant de retomber dans nos anciennes erreurs et bannissant tout sectarisme, nous devons nous persuader de toute l'importance du travail parmi les femmes, qui sont appelées à remplir un rôle important dans toutes nos activités.

b) Notre jeunesse est encore organisée selon les anciennes formes de travail. Du fait de l'imparfaite compréhension de la ligne du Parti par les organes de la Jeunesse, celle-ci est dispersée et elle offre en certains lieux un terrain propice à l'activité des anciens membres ergoteurs des groupes. Appliquant en effet leur ancienne méthode de travail, ceux-ci attirent à eux la jeunesse (ils ont effectivement rallié à leurs cellules un bon nombre de jeunes communistes). Pour leur part, les dirigeants de la Jeunesse n'ont pas bien compris le combat de notre jeune génération. Cela les a empêchés de mener une lutte énergique contre les anciennes pratiques des coteries parmi les jeunes et dans les groupes de formation politico-idéologique. Ici, à nouveau, les coteries ont mis à profit la situation en pratiquant dans notre dos leurs vieilles formes de travail, en constituant des groupes de formation politico-idéologique sectaires et en ravivant l'esprit de groupe. Nous ne pouvons tolérer que les anciennes formes de travail continuent d'être pratiquées parmi la jeunesse, car celle-ci constitue le réservoir le plus important du Parti, qui y puise ses forces nouvelles. Par tous les moyens et de toutes nos forces nous devons nous efforcer de réaliser l'unité de la Jeunesse communiste albanaise. Une de nos tâches principales consiste à mobiliser largement la jeunesse citadine et rurale. La Jeunesse communiste albanaise a pour mission de mobiliser toute notre jeunesse populaire. Nous avons maintenant adopté une nouvelle forme de travail parmi les jeunes et je ne m'étendrai pas sur ce sujet. Le camarade de la Jeunesse en traitera lors de son intervention. *[Outre le rapport principal présenté par le camarade Enver Hoxha à la Conférence consultative furent aussi présentés des rapports sur les questions militaires, sur la jeunesse, sur l'organisation des moyens d'impression, etc.]*

c) Le travail à mener parmi les ouvriers est extrêmement important. Nous devons à tout prix pénétrer parmi les ouvriers et les pauvres des villes et travailler parmi eux, parmi le prolétariat. Notre Parti doit être constitué en majorité d'ouvriers. Nous devons dorénavant mettre un terme à l'ancienne pratique

qui ne tient pas compte de cette exigence. Ne nous y trompons pas. Personne ne peut, aussi bien que les prolétaires, que les ouvriers, diriger, combattre et travailler de toute son âme pour la cause du communisme. Nous devons aussi nous rendre dans les campagnes, auprès des paysans pauvres, des paysans semi-prolétarisés, qui sont fort nombreux dans notre pays. Il faudra y envoyer nos organisateurs les plus patients et persuasifs, nos meilleurs propagandistes et agitateurs. En effet, il nous est aujourd'hui nécessaire de mobiliser les campagnes autour de notre Parti, car c'est un parti combattant et les masses populaires demandent à combattre. Nous devons à tout prix instruire ces masses et leur inculquer les notions les plus nécessaires. Nous devons savoir les aborder, traiter franchement et attentivement avec elles des questions les plus concrètes et qui les touchent de plus près. Nous ne devons pas leur tenir le langage que leur tiennent, par exemple, les camarades de Vlorë, qui qualifient les conseils de libération nationale de soviets. *[En février 1942, le Comité central du PCA donnait la directive de constituer partout les conseils de libération nationale, organes du Front de libération nationale et de l'insurrection populaire en même temps qu'organes du pouvoir populaire révolutionnaire.]* C'est là une erreur et une déviation de gauche.

d) En ce qui concerne les actions, on en a bien accompli quelques-unes, mais elles ne revêtent pas un large caractère communiste. Les actions de sabotage ont été fort rares en regard de ce qu'il aurait été possible de faire. Nous devons avoir clairement conscience que nos actions sont étroitement liées à celles qui sont exécutées dans d'autres pays, qu'elles ont un caractère international et préparent en même temps notre peuple à la lutte pour sa libération. Les diverses formes d'action : manifestations, actes de sabotage, etc., contribuent à populariser notre Parti, à populariser son combat.

Toutes nos organisations ont l'obligation de mener des actions armées et chacune d'elles s'est vu offrir des possibilités d'en exécuter, mais il a été observé une attitude trop tolérante à leur égard. Les quelques actions qui ont été effectuées n'ont pas été suffisamment popularisées. Il faut dire que l'une des raisons qui ont entravé l'exécution d'actions armées réside dans le fait que nous n'avons pas encore organisé notre armée. Cette question a été fréquemment évoquée dans nos organisations et on y a affirmé la nécessité impérieuse de constituer des unités et guérillas de partisans, mais on n'en voit encore apparaître nulle part. Le camarade chargé de la ligne militaire traitera de cette question dans son rapport sur l'Armée. D'autres rendront compte de leurs activités dans ce secteur. Ce qu'il importe avant tout de souligner avec force, c'est que toute attitude hésitante en cette matière est à bannir et qu'il faut passer aux actes, à la constitution de notre armée, aux actions de combat.

#### **4) LA DISCIPLINE AU SEIN DU PARTI**

*Il n'est pas d'organisation sans discipline. Mais la discipline établie dans notre Parti communiste, avant-garde de la classe ouvrière, doit en particulier émaner de la conscience élevée des membres du Parti, des fils les plus conscients de la classe ouvrière et du peuple travailleur. Les dures conditions du travail clandestin exigent de nous une discipline plus rigoureuse. Sans une discipline de fer et sans l'unité de notre Parti communiste, qui est en butte aux attaques d'ennemis nombreux et puissants, nous ne pourrions mener victorieusement notre lutte.*

*Ce sont principalement des éléments étrangers, introduits dans notre Parti avec l'intention de le saper du dedans, qui enfreignent la discipline dans notre travail communiste ; cette discipline est violée aussi par des gens qui ne se sont pas affranchis de leur milieu petit-bourgeois, c'est-à-dire qui ne sont pas encore mûrs pour devenir membres du Parti, par des arrivistes de divers types. Si nous ouvrons un peu les yeux, il ne nous sera pas difficile de les repérer.*

Nous insistons sur ce point, car ces temps derniers, on assiste dans notre Parti à de fréquentes et brutales infractions à la discipline, on y relève, de la part de certains camarades, une incurie inadmissible, qui atteste une prise de conscience imparfaite, car on ne saurait expliquer autrement la persistance de l'esprit de groupe. On note ensuite une tendance à critiquer des vétilles, tendance qui se manifeste au début «occasionnellement» pour finir par devenir une «ligne» de conduite.

Les instances devant lesquelles la critique doit se faire et la manière dont elle peut être faite sont bien connues de tous. En dehors de ces circonstances, il n'est pas de critique saine, et celle-ci prend la forme d'une critique mesquine, d'une critique malsaine. On remarque que certains camarades déprécient les autres, taisent leurs propres erreurs, se bornent à critiquer sans faire d'autocritique. Ils cherchent ainsi à se grandir, se targuent d'être «plus forts», «plus évolués» et mettent en évidence leur connaissance du marxisme-léninisme.

De tels comportements équivalent à un retour à la période passée, à la lutte entre groupes et aux affrontements. Cela signifie ramener le Parti en arrière. Il nous faut critiquer, critiquer sans répit cet état de choses retardataire, le critiquer non pas dans l'esprit des anciens groupes, mais en cherchant à le liquider et à élever ainsi le niveau de notre travail.

Je voudrais ajouter que le respect du secret en matière d'organisation s'est généralement relâché et on est passé d'un extrême à l'autre. On a beaucoup parlé de ce sujet et le camarade qui présentera le rapport sur les questions techniques et la nécessité de la clandestinité en traitera tout à l'heure.

*Œuvres, t. 1.*

## **APPEL ADRESSE AUX PAYSANS ALBANAIS**

**Juillet 1942**

**PAYSANS ALBANAIS !**

Les flammes de la guerre déferlent à travers le monde, des millions d'hommes ont pris les armes et ont engagé une bataille gigantesque.

D'un côté sont rangées les forces des ténèbres, les forces pillardes et sanguinaires fascistes qui s'efforcent d'asservir le monde, de sucer le sang des peuples; de l'autre, les forces de progrès, les forces de la liberté guidées par les valeureux peuples de l'Union soviétique ayant à leurs côtés les peuples démocrates d'Angleterre et d'Amérique et tous les peuples asservis qui brisent l'élan des hordes sanguinaires fascistes et se préparent à les ensevelir.

Et le plus lourd fardeau de cette effusion de sang, la plus cruelle qu'ait connue l'humanité, de ce carnage voulu et provoqué par les brigands fascistes, pèse sur les campagnes et les paysans. C'est sur le peuple laborieux que retombe la charge la plus lourde de chaque guerre. Chaque année des milliers de familles paysannes manquent de pain et des objets de première nécessité; la misère, le deuil et la faim règnent dans leurs foyers.

Vous êtes-vous demandé quelquefois, frères paysans d'Albanie, la raison de la pauvreté, de la misère, de la faim et de l'ignorance, qui, depuis des siècles vous affligent et qui d'année en année et de jour en jour deviennent plus effroyables ?

Paysans d'Albanie, vous qui saignez et trimez toute l'année, rivés à la terre que vous trempez de votre sueur par tous les temps, sous la pluie ou la neige, mal vêtus et sans manger à votre faim, après l'oppression et l'esclavage qui ont été votre lot pendant des siècles, le fascisme sanguinaire et les traîtres à notre peuple, les ennemis jurés des ouvriers et des paysans, cherchent maintenant à vous jeter pour toujours dans le malheur, dans la plus profonde ignorance et dans l'esclavage éternel.

L'envahisseur fasciste italien s'est rué sur notre pays comme un fauve affamé, il s'est rué sur nos campagnes pour nous asservir, pour nous piller, pour mettre notre pays à feu et à sang et pour nous

anéantir. Il s'est emparé de nos plaines et de nos montagnes, de nos coteaux et de nos vallées, et sur le sol que foule sa botte odieuse l'herbe ne repousse plus. L'ombre de la guerre s'est étendu sur notre beau pays. Les fascistes abhorrés ont transformé notre pays en un champ de bataille, ils ont détruit nos villes et nos campagnes, ils ont semé l'épouvante et le malheur; les bombes de leurs avions ont pris pour cible nos populations et nos villages ; ils ont pillé notre cheptel et nos richesses pour nourrir les bourreaux de notre peuple.

FRERES PAYSANS ALBANAIS !

Les fascistes infâmes qui ont occupé notre pays [*Le 7 avril 1939, l'Italie fasciste attaquait l'Albanie et, en quelques jours, l'occupait. Malgré la trahison du roi Zogu et de sa clique, le peuple albanais ne s'inclina pas. Des groupes de patriotes combattirent les armes à la main contre les agresseurs dès le premier jour de l'invasion.*], appuyés par les traîtres comme Mustafa Kruja et consorts, cherchent à nous ravir nos terres pour en faire le bien de ces brigands ; Mustafa Kruja, un des plus grands actionnaires des sociétés italiennes qui nous pillent, fait tout son possible pour mettre la main sur les ressources de notre pays; les banques italiennes s'efforcent de nous voler les terres qui doivent être votre bien puisque c'est vous qui les travaillez et les arrosez de votre sueur. Ces gens-là veulent que nos paysans deviennent des esclaves affamés. Ils veulent nous enlever tout ce que nous avons, s'abreuver de notre sang et nous laisser mourir de faim pour pouvoir nous écraser plus facilement. Ils pillent les ressources de notre sol et de notre sous-sol pour entretenir leur armée, pour nourrir leurs hordes sanguinaires qui oppriment notre pays. Ils se sont emparés de notre pétrole de Kuçova et de Patos, ils nous volent nos minerais, notre maïs, notre blé, notre bétail, ils saccagent nos forêts et s'approprient notre laine.

Le fascisme sanguinaire et les traîtres à notre peuple cherchent à nous dénationaliser, à supprimer notre langue maternelle ; ils mettent tout en œuvre pour corrompre nos jeunes ; ils cherchent à liquider les belles traditions de notre peuple valeureux: la générosité et la fidélité à la parole donnée, pour les remplacer par les turpitudes du fascisme et son immoralité; ils cherchent à nous humilier, à déshonorer nos femmes et nos sœurs.

L'occupant fasciste et ses agents, avec à leur tête le traître Mustafa Kruja, ensanglantent notre peuple. Ils mobilisent de force les fils des paysans et du peuple et les envoient au front pour le compte des bourreaux Hitler et Mussolini ; ils mobilisent les éléments les plus vils du peuple albanais dans la milice et la police pour les engager dans la guerre la plus terrible, la guerre fratricide.

L'ennemi et ses instruments les plus infâmes, entre autres le gouvernement de trahison de Mustafa Kruja, *emprisonnent et tuent les fils de notre peuple. Ils s'efforcent de nous dresser contre les peuples voisins qui luttent pour leur liberté. Ils veulent nous diviser en orthodoxes, musulmans et catholiques.*

FRERES PAYSANS ALBANAIS !

Dans cette lutte sacrée que notre peuple mène pour conquérir sa liberté une fois pour toutes, vous représentez le plus important facteur de notre victoire. L'ennemi sait fort bien que vous êtes les forces vives du pays, il sait que l'union de vos forces avec notre peuple tout entier signifie la fin rapide et terrible du fascisme. C'est pour cela que l'ennemi et les traîtres s'emploient de toutes leurs forces à vous pressurer, à piller vos biens et à vous faire mourir de faim. *L'occupant fasciste cherche à vous voler tout ce que vous avez, il vous a privés d'huile, il cherche à vous prendre votre blé, votre maïs, votre pétrole, la laine de vos moutons et votre bétail.* Le traître Mustafa Kruja organise la mise à sac des biens des paysans dont le sort est étroitement lié à notre sol. Il veut vous saigner à blanc pour ravitailler les brigands de Mussolini et de Hitler. Il cherche à alimenter leur budget d'occupation et, cette année, il vous oblige à livrer le plus de denrées possible. *L'ennemi veut vous acheter un nouveau contingent de céréales, mais avec l'argent que vous recevrez de lui, vous ne pourrez vous-mêmes rien acheter. Il a décuplé les impôts et il augmente constamment la taxe sur le bétail.* Mustafa Kruja a

maintenant jeté son masque. Il menace d'user de la force si on ne lui livre pas le grain, et il promet la potence à tous les paysans qui veulent garder leur récolte pour nourrir leurs enfants.

Le traître Mustafa Kruja cherche à vous bourrer le crâne et, avec une démagogie éhontée, il vous parle d'une «Grande Albanie» [*Afin de renforcer leurs positions dans les Balkans, les occupants italiens, soutenus par les traîtres au pays, réveillèrent les vieilles querelles nationales et le chauvinisme des classes réactionnaires des pays balkaniques, pour attiser l'inimitié entre notre peuple et les peuples voisins yougoslave et grec et le détourner de la Lutte de libération nationale. L'Italie étendit sa zone d'occupation en créant la «Grande Albanie» qui comprenait une partie des territoires albanais que la Conférence des Ambassadeurs des puissances impérialistes réunie en 1913 à Londres avait laissés en dehors de ses frontières. Mais les communistes et notre peuple ne donnèrent pas dans le piège de la démagogie fasciste. Ils dénoncèrent cette politique et suivirent la voie de la lutte contre les occupants fascistes et de la coopération avec les peuples voisins dans la lutte de libération contre l'ennemi en se fondant sur le droit d'autodétermination des peuples.*], d'une «Kosove libérée».

Aux ruses et à l'oppression de l'ennemi nous devons riposter par les armes, notre lutte doit devenir de plus en plus âpre, nous ne devons laisser aucun répit à l'ennemi, nous devons le harceler sans cesse pour qu'il ne soit pas libre d'agir contre notre peuple. Chaque véritable Albanais doit avoir conscience du devoir qui lui incombe envers notre peuple. Il doit, avec fierté et abnégation, hâter le jour de la libération de la patrie.

Paysans, le danger de famine vous menace. Aussi *gardez votre grain pour vous et vos enfants. Aidez vos proches et ne remettez pas, au titre de la dîme, un seul grain au gouvernement, qui vous le revendrait plus tard dix fois plus cher. Unissez-vous dans chacun de vos villages et avec les autres villages, et défendez les armes à la main votre grain et les autres produits que le gouvernement cherche à vous arracher. Le grain que vous avez produit au prix de tant d'efforts est à vous et à nul autre. Vous ne devez donc le remettre à personne. Cachez-le, cachez aussi toutes vos autres denrées parce qu'elles sont à vous et à vos enfants. Cachez-les parce qu'en hiver la famine fera des ravages dans vos foyers.*

*En refusant de livrer le grain, de payer les impôts et la taxe sur le bétail, vous accomplissez une partie de votre devoir envers la patrie et dans le même temps vous gardez vos produits pour vos familles qui sont menacées de la famine. Agir ainsi, c'est contribuer à la lutte du peuple albanais et rapprocher le jour de la libération. Nous avons confiance dans la victoire et dans nos forces unies, car, comme le dit un adage populaire, l'union apporte la victoire.*

## PAYSANS D'ALBANIE !

Dans cette guerre sans quartier où les destinées de l'humanité sont en jeu, le peuple albanais, fidèle à ses traditions séculaires, à son esprit de combattant épris de liberté, suit les traces de ses aïeux qui ont lutté pour la liberté de la patrie contre les occupants et les traîtres.

Le peuple albanais a déclaré une guerre sans pitié aux ennemis jurés de son pays.

Dans les campagnes et les villes les fils du peuple luttent vaillamment contre l'odieux occupant et les traîtres, ils arrosent de leur sang les rues des villes et des villages d'Albanie, ils tombent glorieusement pour la liberté de notre pays, ils vont au gibet le sourire aux lèvres parce qu'ils ont fait leur devoir envers le peuple, parce qu'ils ne pouvaient vivre sans liberté, parce qu'ils ne supportaient pas de voir leur peuple sous le joug le plus odieux qu'ait connu notre pays. L'élan insurrectionnel de notre peuple s'élève de jour en jour, notre peuple s'unit, il se renforce pour frapper sans pitié l'ennemi et les traîtres. Le peuple albanais forme un front uni dans le combat pour la liberté, il unit ses forces à celles de l'Union soviétique, patrie des ouvriers et des paysans, à celles des peuples démocrates anglais et américain ; il combat côte à côte avec les autres peuples asservis par le fascisme, et il participe à la guerre pour sauver l'humanité des barbares fascistes. A l'exemple de nos aïeux qui, sous le drapeau de

Skanderbeg [*George Kastriot-Skanderbeg (1408-1468), héros national, qui combattit 25 ans durant contre les Turcs.*], luttèrent sans répit contre l'envahisseur, engageons la bataille sous ce même drapeau contre l'odieux occupant fasciste et les traîtres pour la véritable libération du peuple albanais.

PAYSANS, NE REMETTEZ PAS LA DIME, NE LIVREZ PAS UN SEUL GRAIN DE BLE, UN SEUL FLOCON DE LAINE !

NE PAYEZ PAS LA TAXE SUR LE BETAIL NI LES AUTRES IMPOTS !

AIDEZ LA LUTTE DU PEUPLE ALBANAIS CONTRE L'OCCUPANT EN PARTICIPANT A LA GUERRILLA ET EN FAISANT DES SABOTAGES !

A BAS LE FASCISME PILLARD, LE CHIEN COUCHANT MUSTAFA KRUIJA ET LES MILICIENS !

A BAS LES FRATRICIDES ET LES INSTRUMENTS AVEUGLES DE LA GUERRE FRATRICIDE !

VIVE L'UNION DU PEUPLE ALBANAIS !

VIVE LA LUTTE DU PEUPLE ALBANAIS CONTRE LES OCCUPANTS !

VIVE L'ALBANIE LIBRE !

VIVE LE PARTI COMMUNISTE D'ALBANIE, PORTE-DRAPEAU DE LA LUTTE POUR LA LIBERTE !

Le Comité central du Parti communiste d'Albanie

*Paru pour la première fois dans les «Documents principaux du PTA», t. 1, Tirana, 1960*

*Œuvres, t. 1.*

## **EDITORIAL DU PREMIER NUMERO DU «ZËRI I POPULLIT»**

*[Organe du Parti communiste d'Albanie, fondé par décision du CC du PCA et dirigé par le camarade Enver Hoxha.]*

**25 août 1942**

Le «ZËRI I POPULLIT» a une mission, un but : rassembler tout le peuple albanais, rassembler tous les *éléments honnêtes et antifascistes*, sans distinction de *religion, de groupe ou de courant politique*. Le «Zëri i Popullit» est décidé à combattre l'occupant.

Pourquoi le «Zëri i Popullit» paraît-il ?

Pour indiquer à notre peuple la voie de son salut, pour lui montrer quels sont ceux qui ont mis le peuple albanais sous le joug ; ceux qui lui ont apporté mille maux et qui, en 1939, ont dévasté notre pays; ceux qui, en un an, ont mis à feu et à sang la moitié de l'Albanie ; qui ont affamé le peuple en le dépouillant de tous ses produits ; qui ont enlevé l'huile de nos oliviers, la laine de nos moutons, le pétrole de notre sol, et qui ont privé le paysan de pain et de sel. L'occupant et le fascisme italiens nous ont apporté tous ces malheurs et la guerre elle-même n'est que le produit du fascisme.

Au moyen du journal «Tomori» [*Quotidien fasciste qui parut de mars 1940 à septembre 1943.*] et de ses plumitifs à gages, avec à leur tête le chacal Hilmi Leka [*Directeur du journal fasciste «Tomori» et ministre de la culture du gouvernement collaborationniste de Mustafa Kruja.*], le fascisme italien

cherche à nous convaincre que nous devons nous contenter de ce que nous avons, car nous sommes en temps de guerre. Mais ces messieurs au ventre plein oublient de dire que ce n'est pas nous qui avons voulu la guerre, mais le Duce et l'occupant fasciste.

Le peuple albanais n'a jamais invité les assassins de Rome. D'ailleurs, l'occupant devrait se souvenir de la manière dont le peuple albanais les a «reconduits» en 1920. *[Il s'agit de la bataille livrée par le peuple albanais contre les occupants impérialistes italiens à Vlorë en 1920. Elle se termina par la victoire des forces patriotiques qui jetèrent les occupants à la mer et libérèrent entièrement la ville de Vlore et toute la région.]* Le Duce et les plumitifs du «Tomori» l'auraient-ils oublié ?

Qui a fait saigner notre peuple ? Qui l'a poussé à la guerre fratricide ? L'occupant fasciste. Après avoir occupé notre territoire et foulé aux pieds tous les droits que nous avons acquis au prix de tant de sang versé, il a armé et mobilisé les éléments les plus vils de notre peuple dans les rangs de la milice, des carabiniers et de la police pour les lancer aux trousses des fils de ce peuple, de la fine fleur de notre jeunesse et de nos combattants qui versent leur sang pur pour un but unique et sacré : *une Albanie indépendante, libre et démocratique.*

Le sang de nos fils a coulé dans les villes et les villages, à Shkodër, Durrës, Tiranë, Korçë et Kruja. Des dizaines de jeunes sont tombés sous les balles traîtresses de l'ennemi et des chiens couchants de la cinquième colonne.

Aujourd'hui des centaines de jeunes Albanais sont enfermés dans les sombres prisons des bourreaux qui ont trahi le peuple et la race albanaise; des centaines de jeunes Albanais sont internés dans les îles arides de l'Italie fasciste.

Depuis que les fascistes ont foulé le sol de l'Albanie notre peuple n'a pas connu un seul beau jour. Mais il a su lutter vaillamment, il leur a tenu tête avec bravoure, et il sait pourquoi il s'est imposé des sacrifices. Ceux qui sont tombés les armes à la main, les emprisonnés, les internés et les partisans qui se battent dans nos montagnes sont le meilleur témoignage de la haine que notre peuple voue à l'Italie fasciste.

C'est tout cela que notre journal, véritable tribune populaire, dira au peuple albanais.

Le «Zëri i Popullit» démasquera l'agent n°1 du fascisme, Mustafa Merlika Kruja. Le «Zëri i Popullit» démasquera les instigateurs de la lutte fratricide.

Le «Zëri i Popullit» dénoncera sans pitié la démagogie fasciste du «Tomori» et de ses plumitifs.

Le «Zëri i Popullit» rassemblera autour de lui toutes les forces vives du peuple albanais, les énergies de tous ceux qui ont compris une fois pour toutes :

*Que la liberté se conquiert, car personne ne vous en fait don.*

Le «Zëri i Popullit» sera la tribune qui ouvrira ses colonnes à tous les *combattants de la liberté*, sans distinction de classe et de religion, à tous les Albanais qui entendent nous aider à libérer vraiment l'Albanie non pas avec des paroles mais avec des actes.

Le «Zëri i Popullit» sera la véritable tribune de l'appel aux armes pour la *Lutte de libération nationale*, la tribune où sera rapportée et exaltée la lutte que nous menons contre l'occupant cruel.

Le «Zëri i Popullit» sera la tribune d'où l'on dira au peuple la vérité toute nue.

Le «Zëri i Popullit» montrera au peuple quels sont nos amis dans le pays et à l'étranger.

Nous savons que dans sa lutte pour la liberté notre peuple n'est pas seul et qu'il a de par le monde beaucoup d'amis forts et résolus. Avec nous sont tous les peuples épris de liberté dans le monde, depuis le peuple de la Chine héroïque, jusqu'aux peuples héroïques de Yougoslavie et de France.

Trois grands Alliés combattent à présent pour un seul but : *écraser le fascisme.*

L'Union soviétique, avec l'Armée rouge des paysans et des ouvriers guidée par Staline, est à la pointe de cette lutte. Après elle viennent les deux grandes démocraties [*C'est ainsi qu'on appelait à l'époque l'Angleterre et les Etats-Unis d'Amérique, qui luttèrent contre les Etats fascistes, pour faire la distinction entre leur régime de démocratie bourgeoise et le régime politique fasciste instauré en Allemagne, au Japon, en Italie et ailleurs.*] : l'Angleterre et les Etats-Unis, deux immenses puissances économiques, qui préparent l'ouverture d'un second front en Europe. [*Le second front en Europe devait être ouvert par les alliés de l'Union soviétique : l'Angleterre et les Etats-Unis, dans le courant de 1942. Mais les gouvernements américain et anglais ne tinrent pas leur engagement. Le second front ne fut ouvert qu'en juin 1944.*]

Il y a quelque temps 28 Etats ont adhéré au «Pacte de Londres» [*Le «Pacte de Londres» fut signé en mai 1942 entre l'Union soviétique et la Grande-Bretagne. C'était un traité d'alliance dans la guerre contre l'Allemagne hitlérienne et ses satellites en Europe ainsi que de coopération et d'assistance mutuelle après la guerre.*] qui garantit aux peuples la liberté et la paix collective, qui garantit aux peuples l'anéantissement définitif du fascisme sanguinaire.

Le «Zëri i Popullit» sera la tribune de l'Union, où sera illustrée notre lutte pour la liberté, en même temps que la lutte des peuples d'Europe épris de liberté.

Nous, du «Zëri i Popullit», n'avons pas d'autre ambition.

*Paru pour la première fois dans le «Zëri i Popullit», N°1, 25 août 1942*

*Œuvres, t. 1.*

## **FACE A L'ECHEC DE LEURS PLANS LA LUOGOTE-NENZA ET LES TRAITRES CHERCHENT UN MODUS VIVENDI**

*[LUOGOTE-NENZA : Appareil administratif du régime d'occupation italien en Albanie, qui exerçait les pleins pouvoirs au nom de Victor-Emmanuel III et de Mussolini.]*

**Novembre 1942**

Le peuple albanais a bien présent à l'esprit toutes les manœuvres que le fascisme et ses instruments, traîtres au pays, n'ont cessé d'ourdir contre lui au cours de ces années de servitude de sa patrie bien-aimée. Dès que le fascisme eut foulé notre sol, et bien qu'il ait manœuvré de la façon la plus infâme et la plus ridicule à la fois pour tromper notre peuple et atteindre ainsi plus facilement ses buts, tous les Albanais, jeunes et vieux, ont clairement compris quelles étaient ses visées. Et le peuple albanais ne s'en est pas laissé conter. Ces manœuvres, il les a dénoncées l'une après l'autre, et il a porté et continue de porter de rudes coups au fascisme et aux traîtres.

Nous voulons ici éclairer notre peuple sur les menées auxquelles se livre le fascisme pour nous asservir, pour nous diviser, pour nous dresser les uns contre les autres et pouvoir ainsi mieux gouverner et dominer.



Commençons par le commencement. Nous ne nous arrêterons pas sur la façon dont le peuple albanais a accueilli les troupes italiennes, mais la venue de l'Italie dans notre pays nécessite un commentaire. Après avoir jeté à la mer les cadavres de leurs soldats qui avaient essayé de débarquer dans les ports de Durrës, Vlorë et Sarandë, et après avoir nettoyé le sang qui avait rougi la côte, les fascistes firent leur entrée, musique en tête, avec des guirlandes et des fleurs. Mais les plumes des chapeaux des bersaglieri luisaient comme autrefois à Caporetto et à Guadalajara [*Les troupes révolutionnaires républicaines y écrasèrent en mars 1937 les divisions de l'Italie fasciste qui attaquaient en direction de Madrid.*] et plus tard en Abyssinie, en Erythrée, en Somalie et ailleurs. Dans leurs bateaux ils avaient aussi apporté les faisceaux du licteur repeints à neuf, ainsi que des décorations en fer blanc, car ils croyaient avoir à faire à des zoulous que l'on pouvait tromper avec quelque verroterie.

On nous envoya également le Comte Ciano [*Galeazzo Ciano, ministre des Affaires étrangères de l'Italie fasciste de 1936 à 1943.*], astiqué comme une fille de boîte de nuit, et ce freluquet aux cheveux brillantines qui, un an auparavant, avait été le témoin de Zogu à son mariage, s'est efforcé, la main sur le cœur, de nous convaincre que les Italiens étaient venus chez nous pour nous libérer des «tyrans de notre peuple». Mais le peuple albanais n'en a rien cru et les *pepinos* [*Les fascistes italiens.*] ont été obligés de changer de refrain sur leur mandoline. Comme tous les envahisseurs qui tendent à asservir les peuples mais qui sont encore loin d'avoir atteint leur but, le fascisme italien, lui aussi, avait besoin de temps et de tranquillité pour débarquer des troupes, des munitions, pour mettre la main sur tous les biens de notre peuple et, enfin, pour l'envoyer se faire tuer pour son compte. Pour parvenir à ses fins il s'est mis au travail, secondé par les hommes à sa solde. On a commencé à nous casser les oreilles avec la civilisation romaine (entendre la civilisation fasciste). On s'est mis à ouvrir des dopolavoro. [*En italien dans le texte. Cercles de loisirs organisés par le fascisme pour tromper les travailleurs.*] Sans consulter les intéressés, le Parti fasciste albanais [*Il fut créé par les fascistes italiens en avril 1939, aussitôt après l'occupation de l'Albanie. C'était une filiale du Parti fasciste italien qui fonctionnait sous sa direction.*] dressait des listes et obligeait les gens à s'inscrire de force à ce parti. On entreprit la fascisation des écoles. On créa la GLA. [*La GLA (Gioventù del Littorio Albanese) — La jeunesse du licteur albanaise, organisation fasciste de la jeunesse.*] Des voyous braillaient : «Duce !» et «Comte Ciano !», «fascisme !» et «alala !». Ces voyous se pavanaient dans les sinistres uniformes fascistes. On mit en chantier les casernes dont avait besoin l'armée fasciste et certains édifices pour les chefs fascistes; on entreprit le pillage systématique des richesses du pays. Des sociétés italiennes, des banques et des aventuriers de tout poil déferlèrent sur notre pays. On organisait le réseau de vampires qui allaient sucer le sang du peuple albanais. De temps à autre, le Comte Ciano venait rendre visite à Jacomoni [*Francesco Jacomoni, ministre plénipotentiaire de l'Italie fasciste en Albanie sous le régime de Zogu, il fut lieutenant-général du roi d'Italie après l'invasion jusqu'en mars 1943.*] pour recueillir les fruits de cette mise à sac et, enfin, on vit même arriver l'ex-empereur d'Ethiopie, le gnome Victor-Emmanuel. C'était une ultime manœuvre du fascisme. Mais le peuple albanais ne perdit pas le nord. Il était résolu, et il entreprit d'organiser la résistance et de démasquer le fascisme. Le Parti fasciste albanais devint un centre d'espions. Les dopolavoro et la GLA n'étaient fréquentés que par des fascistes. Ceux-ci s'étaient efforcés d'encadrer la jeunesse albanaise dans les «ballila» [*C'est ainsi que les fascistes appelaient les enfants organisés par eux.*] ou les «avanguardisti» [*Membres de l'organisation fasciste des jeunes jusqu'à l'âge de 17 ans.*], de lui apprendre à marcher et à penser «en fasciste», mais elle leur montra ce qu'elle pensait et elle le fit si bien, par des grèves et des manifestations, que les projets d'italianisation des écoles et de propagation de la culture fasciste furent jetés à la poubelle. Le peuple se rendit compte que la légère augmentation des salaires des ouvriers due aux travaux de construction de routes et de casernes n'avait été qu'une bulle de savon. En effet, le coût de la vie ne cessait de monter, le pouvoir d'achat diminuait et toutes les ressources du pays étaient systématiquement mises à sac.

Dès lors notre peuple s'était dressé et il engagea de sanglants combats de rue contre l'occupant et les traîtres. L'attentat qui eut pour auteur un jeune albanais contre le gnome Victor-Emmanuel mit également un terme aux visites du Comte Ciano et des autres vampires fascistes. [*En mai 1941 à Tirana, l'ouvrier albanais Vasil Laçi tenta à la vie de Victor-Emmanuel III en visite en Albanie.*]

Pour diviser notre peuple et préparer la guerre contre la Grèce le fascisme utilisa aussi la religion. Il chercha à dresser musulmans, orthodoxes et catholiques les uns contre les autres, mais il n'obtint que le résultat opposé. «L'Albanais a pour religion l'Albanie.» Les fascistes crurent que ce n'étaient là que de vaines paroles. Pour les vendus ce ne sont peut-être que des mots, *mais le peuple albanais, lui, les porte profondément empreintes dans son cœur, et elles ont été baignées du sang des martyrs de la Renaissance nationale albanaise, du sang de Papa Kristo Negovani, Petro Nini Luarasi, Koto Hoxhi, Naim Frashëri* etc. La guerre contre la Grèce a mis dans un piteux état le faisceau des licteurs et a fait tomber les plumes des bersaglieri. Mais c'est nous qui avons dû payer les pots cassés. Mustafa Merlika Kruja, Djevat Kortcha (lisez Korça, et ne vous étonnez pas si Son Excellence le ministre de l'Instruction publique écrit son nom phonétiquement en une langue étrangère, car il considère que le peuple albanais n'est pas civilisé), Irfan Ohri, Ndue Paluca, Filip Fishta, Vangjel Koça, Terenc Toçi. etc., ne représentent pas le peuple albanais. Le peuple ne supporte pas que des aventuriers se moquent de lui. Il engage le combat, il organise la résistance, fourbit ses armes et la *Luogotenenza* doit changer de tactique. Sa première manœuvre a échoué, car les bandits fascistes avaient fait leurs calculs sans tenir compte du principal intéressé, et il s'est trouvé que celui-ci, *le peuple albanais, les attendait au tournant, et il leur a crié : Assez !*

La nouvelle manœuvre du fascisme diffère complètement de la première parce qu'elle est fondée sur la terreur. En leur criant : *Assez ! le peuple albanais a troublé le sommeil des fascistes et des traîtres, qui se sont mis à trembler et à parer au danger. Si le fascisme se voit contraint de recourir à la terreur, il n'oublie pas pour autant la démagogie; il doit user de la terreur mais en sauvant la face de la Luogotenenza dans son prétendu rôle d'«ami généreux du peuple albanais».*

Jacomoni, larbin fidèle du Duce, doit se réserver une issue pour entreprendre, le cas échéant, une nouvelle manœuvre qui pourrait, selon lui, réussir. En d'autres termes, *l'occupant fasciste a compris comme deux et deux font quatre que le peuple albanais lui a déclaré la guerre, que sa position devient critique, que ses dépôts de munitions ne sont plus en sécurité, que son armée est en danger, qu'en Grèce ses positions sont ébranlées, qu'il lui devient impossible d'aider ses troupes qui se trouvent en Yougoslavie, bref, que tous les peuples des Balkans qu'il opprime deviennent pour lui un terrible danger. Les généraux fascistes ont déclaré bien haut que le fascisme doit également combattre sur le front des Balkans.*

L'Albanie est donc le centre nerveux de ce front balkanique et c'est ici que doit être cherché le remède à la situation créée. Le fascisme a cru le trouver en portant au pouvoir l'homme le plus abject, l'assassin le plus cruel, le bandit fieffé, le traître et le quisling [*Quisling, Premier ministre et chef des fascistes norvégiens, il trahit, en 1940, son pays en aidant l'Allemagne hitlérienne à l'occuper. Son nom devint synonyme de traître et de collaborateur 'Unis l'Europe asservie.'*] de notre pays, Mustafa Merlika Kruja. Le fascisme avait gardé en réserve ce vieil espion qu'il avait bourré de lires pour pouvoir se servir de lui lorsqu'il se trouverait lui-même en mauvaise posture. Et ce larbin fidèle du fascisme a assuré à Jacomoni «qu'il pouvait mener le peuple albanais par le bout du nez, et qu'il était capable (sic) de faire très rapidement de l'Albanais le plus simple un fasciste convaincu». Oui mais voilà : *ce bourreau ne connaissait pas bien le peuple albanais, alors que le peuple albanais connaissait fort bien ce sale espion.*

Mustafa Merlika Kruja a dû déchanter. Le fascisme et lui-même ont vu que le Parti communiste, le parti du peuple qui peine au travail et qui souffre, guidait d'une main ferme les masses de notre peuple vers la victoire, vers la liberté et le salut. Le fascisme et les traîtres ont vu que le sang de nos camarades tombés pour la liberté du peuple a coulé dans les villes et les villages et qu'il a trempé le cœur et les saines énergies des Albanais.

Ils ont vu que le Parti communiste d'Albanie était à la pointe de la lutte de notre peuple auquel il éclairait la voie avec le flambeau de la liberté ; que le sinistre Mustafa Merlika Kruja a repris son travail de traître et qu'il se pose en nationaliste (sic) comme si le peuple ne savait pas qu'il avait été un des membres du gouvernement de Durrës [*Ce gouvernement fut constitué en décembre 1918. Il était*

*formé d'agents albanais de l'impérialisme italien.] (vendu aux Italiens), comme s'il ne connaissait pas l'anti-patriote qui avait combattu le Congrès de Lushnjë [Le Congrès de Lushnjë, qui se réunit le 28 janvier 1920, dénonça le Traité secret de Londres de 1915 qui prévoyait le démembrement de l'Albanie et demanda l'indépendance complète du pays. Il proclama la déchéance du gouvernement traître de Durrës et élut le nouveau gouvernement national.], comme si le peuple ne savait pas que l'homme de Zara [Ancien nom de Zadar, ville de la côte dalmate sur l'Adriatique, ancienne colonie italienne, siège du groupe des fascistes albanais émigrés, dirigé et financé par les fascistes italiens, avec à sa tête Mustafa Kruja.] était richement entretenu par Mussolini, à qui il avait envoyé un message de félicitations à l'occasion de la signature du «Pacte de Tirana» [Le «Pacte de Tirana» fut signé en novembre 1926 à Tirana entre l'Italie fasciste et le gouvernement d'Ahmet Zogu. Ce «pacte» légalisait l'intervention de l'Italie dans les affaires intérieures de l'Albanie. Au nom du groupe des fascistes albanais résidant à Zara, Mustafa Kruja envoya en cette occasion à Mussolini un message spécial de félicitations.] entre l'Italie fasciste et Zogu, comme si enfin le peuple ne reconnaissait pas en lui l'homme qui avait préparé l'invasion du 7 avril, et qui, avec l'espion Qazim Koculi [Commissaire extraordinaire de Mustafa Kruja dans la lutte contre la population de Vlorë en janvier 1943. Après la défaite subie par les fascistes italiens et albanais dans cette lutte, Qazim Koculi fut tué par les fascistes eux-mêmes.], cherchait à convaincre les Albanais que «l'Italie viendrait en Albanie pour nous libérer».*

Le traître Mustafa Merlika Kruja pensait qu'il était facile d'asservir les Albanais.

«Que cherche le peuple albanais, que mon laquais Djevat Kortcha qualifie de «sauvage» ? Et que cherchons-nous ?» s'est demandé Mustafa le traître. Et naturellement il a trouvé la réponse, aidé cette fois-ci par un autre de ses laquais, un certain Kotte [Konstandin Kotte, membre du cabinet de Mustafa Kruja et directeur du journal «Roja kombëtare» (La Garde nationale).], qui autrefois n'avait pas un sou en poche et qui maintenant nage dans l'argent et les titres :

*«Le peuple albanais veut la liberté, il cherche à nous anéantir. Il est guidé par une main de fer, par le Parti communiste d'Albanie, qui nous frappe et nous dénonce sans répit. Le Parti communiste est en train de réaliser l'union authentique de toutes les tendances politiques du pays qui nous détestent. L'orage qui s'abattra sur nos têtes s'approche à grands pas. Quant à nous, poursuit le traître, nous voulons vivre sans tracas. Peu importe que le peuple souffre, qu'il s'étiole, qu'il meure, pourvu que nous atteignons nos buts. Et pour cela il faut que le fascisme, auquel nous sommes étroitement liés, triomphe et que l'occupant italien s'implante solidement en Albanie. Sinon, nous serons dans de mauvais draps. Pour parvenir à nos fins, nous devons recourir à la terreur contre les communistes, et, pour le moment, à la démagogie envers toutes les tendances politiques qui s'unissent contre nous.»*

Le traître s'est donc affublé du masque nationaliste, tandis que la *Luogotenenza* se frottait les mains, convaincue que le stratagème de Mustafa Merlika Kruja et de ses acolytes fonctionnerait.

Cette manœuvre, à peine entamée, a fait complètement fiasco.

Les traîtres braillaient : «Nous luttons pour l'Albanie libre et indépendante dans le cadre (lire : sous le joug) de l'empire (lire : ex-empire) fasciste ; n'écoutez pas ce que disent les communistes ; ce sont des vendus, et nous ne le sommes pas. Ils veulent détruire la famille, nous la respectons et voulons la consolider. Ils foulent aux pieds l'honneur des femmes tandis que nous, nous le respectons (à l'exemple probablement de Kolë Bibë Mirakaj, moraliste et ministre de ce sale endroit qui s'appelle «fascio», nom que le peuple albanais emploie pour désigner... un autre endroit ; de Kolë Biba, qui sait fort bien, tout comme le peuple albanais, de quelle façon et à quel point le fascisme respecte l'honneur des femmes). Nous sommes un gouvernement nationaliste (sic) et avec le Duce nous créerons une Albanie heureuse. Et nous vous en donnons une preuve. Nous vous rendons votre drapeau albanais original pour lequel vous organisez des manifestations et vous vous faites tuer dans les rues. Vaut-il la peine de faire tout cela pour un simple drapeau ? On n'a jamais vu ça sous des régimes fascistes. Pour nous, peu importe de jeter dans la poubelle les faisceaux du lecteur dont nous avons encadré avec tant de pompe

votre aigle bicéphale. Ce qui nous intéresse, c'est que le peuple albanais vive tranquille, qu'il se contente de ce qu'on lui donne pour que le fascisme puisse piller en toute quiétude, que la jeunesse albanaise soit étouffée et que le peuple aille se faire tuer pour les bourreaux Mussolini et Hitler.» Mais personne n'a donné dans le panneau ; le peuple albanais n'a pas avalé la pilule du drapeau authentique, parce qu'il sait que c'est lui qui, au prix du sang versé et des sacrifices, fera flotter le drapeau de Skanderbeg sur une Albanie libre, sans fascistes et sans traîtres. La propagande contre les communistes ne rend plus, car le peuple sait fort bien que les communistes sont ses fils et ses filles les plus honnêtes et les plus vaillants, et qu'ils combattent uniquement pour sauver le peuple albanais des griffes de l'ennemi. L'occupant fasciste et les traîtres se sont efforcés de mobiliser notre peuple pour l'envoyer se faire tuer en Lybie et sur le front russe pour le compte de Mussolini. Le peuple albanais se souvient fort bien des discours de Mustafa le traître dans des banquets, de ses ardents discours et de ses fréquentes visites dans les casernes et dans les montagnes de l'Albanie, où la «glorieuse» armée du Duce avait combattu contre les Grecs avec tant de «vaillance» que les bersaglieri en avaient perdu leurs plumes. Le peuple a lu les articles des vendus du «Tomori» qu'on nous servait comme des soi-disant déclarations de soldats albanais qui tombaient dans les sables de la Lybie en exaltant le Duce, de soldats albanais «qui combattaient vaillamment contre les bolcheviks». Ces discours et ces articles portaient la marque des traîtres, et bien que l'ennemi les signât Fetah Baruti, il n'y avait pas de barut [*Barut (en albanais dans le texte) — poudre.*], parce que notre peuple ne se laisse pas duper par de telles balivernes. L'Albanais ne donnera sa vie que pour la liberté de l'Albanie et non pas pour Hitler et Mussolini. Cette mobilisation ayant échoué, le fascisme et les traîtres commencèrent à parler de l'«épouvantail serbe et grec», de la «Grande Albanie» et de la «Milice albanaise».

La question de la «Grande Albanie» est la question de l'Albanie tant éprouvée, c'est le tourment de nos frères de Kosove. Cette «Grande Albanie» fasciste est un triste jeu dans le dos de notre peuple et de la population de la Kosove (lorsqu'ils parlent de la «Grande Albanie», ils en excluent une partie de la Kosove et de la Çamëria, mais non parce qu'on n'y trouve pas d'Albanais ; peu leur importe du reste que nous ne recouvrions pas ces territoires, puisque, au fond, Nedic [*Chef du gouvernement collaborationniste serbe de 1941 à 1944.*], qui s'est emparé de cette partie de la Kosove, est fasciste, lui aussi, et le gouvernement fasciste d'Athènes est un laquais du fascisme). Les discours et les visites commencèrent. Des experts (en brigandage) furent envoyés dans la malheureuse Kosove pour la piller et la mettre à sang, comme si les crimes et les vols de la Belaruka [*Bandes du comité terroriste yougoslave «Belaruka», créées en Yougoslavie sous le règne d'Alexandre Karageorgevic.*] et des Stojadinovic ne suffisaient pas. [*Milan Stojadinovic, premier ministre de Yougoslavie de 1935 à 1939. D'un chauvinisme extrême, il signa en mars 1937 avec le gouvernement fasciste italien un accord sur la «neutralité» yougoslave, laissant ainsi l'Italie libre d'agir contre l'Albanie.*] Les chacals du fascisme et les plumitifs stipendiés comme Hilmi Lekaxhi [*Altération voulue du nom de Hilmi Leka, (lek, en albanais, unité de monnaie, d'où lekaxhi, homme vénal).*] et Vangjel Koça claironnaient que cette année nous aurions du pain en abondance, que le blé de Kosove remplirait les greniers de l'Albanie (entendre : les poches des chefs fascistes ; qu'on se reporte aux manifestations qui se sont déroulées à Vlorë, Elbasan, Korçë, Gjirokastër où l'on a demandé du pain dans la période même du battage). Les traîtres criaient donc à tue-tête que nous aurions du blé à profusion et au lieu de cela ils se sont mis à piller le blé, la laine et le bétail de notre peuple. Le peuple albanais ne pouvait plus supporter ces infamies. Il a pris les armes pour défendre la Patrie, pour défendre la terre qu'on cherche à lui arracher, pour défendre le blé qu'on veut lui voler, pour défendre l'honneur de la famille, l'honneur des femmes albanaises. Les rues des villes et des villages ont été baignées du sang des valeureux patriotes, des combattants de la liberté, que le fascisme et les traîtres qualifient de «vendus», et nos montagnes se sont remplies de groupes de partisans et de volontaires de la liberté. [*A mesure que le peuple s'unissait dans le Front de libération nationale et qu'étaient mis sur pied les conseils de libération nationale, s'étendait et s'intensifiait aussi la lutte armée de partisans. A son premier stade, elle était menée par les sections de guérilla urbaine. Avec la formation des guérillas proprement dites le mouvement de partisans s'amplifia et s'intensifia. Des communistes des villes, de jeunes communistes et des sympathisants ayant fait leurs preuves dans les combats des sections de guérillas, furent envoyés dans les campagnes avec pour mission de former les guérillas. Autour de ce noyau, celles-ci grossirent leurs rangs grâce surtout à l'afflux de paysans. Le village devint leur principale base et source. La guérilla avait à sa tête un commandant et un commissaire politique.*]

L'ennemi a senti le poing de notre peuple. Il a compris que ses tentatives étaient vaines, qu'il lui fallait aviser, mais dans le même temps la *Luogotenenza* devait tenter de tromper le peuple, et elle lui dit : «Les Italiens n'ont rien contre vous, ils vous aiment, et vous devez régler ces affaires entre vous. Pour notre part, nous changeons même le nom du Parti fasciste albanais en Parti national (sic) fasciste albanais. Oubliez l'ennemi principal, poursuivait la *Luogotenenza*, et entredéchirez-vous, c'est pour pousser à cela que j'ai Mustafa Kruja et compagnie.» Et Mustafa Kruja a mis à exécution le plan de son patron. Il a mobilisé la milice fasciste albanaise. La plupart des voyous et des voleurs sont venus grossir les rangs de la police et des espions, et tous ces ignobles individus ont engagé une lutte fratricide. Le traître massacre le peuple, tue nos fils et déshonore nos foyers. Des centaines de patriotes sont jetés en prison pour le seul motif qu'ils veulent voir l'Albanie libre. Mais le peuple albanais ne craint ni la prison, ni l'internement, ni les balles, ni le gibet. Dans le cœur de notre peuple il n'y a, pour le fascisme et les traîtres, que de la haine ; de la haine et une soif de vengeance. Le peuple albanais s'est uni comme un seul homme contre l'occupant. Le Front de libération nationale a été formé et il se consolide dans le feu de la lutte. *[Le 16 septembre 1942 eut lieu à Peza, à proximité de Tirana, une conférence réunissant, outre les communistes, des nationalistes des différents courants. Le seul parti politique participant à la Conférence était le Parti communiste d'Albanie, qui en était aussi l'organisateur. La Conférence élut le Conseil général de libération nationale et approuva à l'unanimité la plate-forme de la Lutte de libération nationale élaborée par le PCA. C'est là que furent jetés les fondements du Front de libération nationale.]*

Les fascistes, avec à leur tête Jacomoni, Merlika et Kolë Biba, sont en plein désarroi. A la *Luogotenenza* les conférences se succèdent. On cherche une nouvelle recette, une issue, un modus vivendi.

Pour égarer les naïfs et ceux qui espèrent encore dans un compromis avec l'occupant, la *Luogotenenza* a dépêché auprès d'eux ses espions Terenc Toçi, Kolë Biba ainsi que le général Gabrielli *[Chef du cabinet militaire auprès du lieutenant-général fasciste à Tirana.]* et Del Monte *[Fasciste italien, agent du SIM (Service secret militaire italien).]* pour qu'ils s'entretiennent avec eux et les persuadent en caressant leurs rêves chimériques.

L'espion Terenc Toçi, qui feint d'avoir le cœur ulcéré et semble porter sur ses épaules tous les malheurs du peuple albanais, répète par-ci par-là ce que lui a appris Jacomoni. Cet agent de la *Luogotenenza* chuchote que «cela ne peut plus continuer», que «ce Mustafa Merlika se comporte mal», que «la *Luogotenenza* aime l'Albanie», qu'il «faut arranger quelque chose» parce que «vraiment les faisceaux des licteurs ne sont pas faits pour les Albanais», qu'«il faut changer ceci», qu'«il faut changer cela». Bref, Terenc Toçi ne dit ni plus ni moins que ceci : «Qui est assez bête (tout le monde sait que Terenc Toçi est le plus vil espion qui soit sorti de Calabre *[Région de l'Italie méridionale, habitée aussi par des Albanais ou arbëresh, émigrés de l'Albanie aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles pour échapper aux persécutions et aux massacres des occupants turcs. Terenc Toçi, arbëresh calabrais, était un chef fasciste italien.]*) n'a qu'à m'ouvrir son cœur, et le lendemain il sera au frais ; quant à ceux qui apprécient mon travail, je les présenterai à cet autre espion qu'est Papalilo pour qu'il en fasse des espions à gages.» Mais les Jacomoni, Terenc Toçi, Mustafa Merlika et autres ordures se trompent. Le peuple connaît ses ennemis.

Le jeu de la *Luogotenenza* ne trompe personne. *Le fascisme occupant est notre ennemi, et vous, vous êtes ses sales instruments. Vous êtes tous coupables de crimes, (tu même titre que Jacomoni. Le peuple albanais ne fait pas de compromis avec vous. Le fusil nous sépare et nos fusils triompheront. Vos manoeuvres pour diviser les Albanais n'ont aucun succès. Personne ne peut détruire le Front de libération nationale né de notre peuple, personne ne peut détourner la jeunesse albanaise de la voie glorieuse de la lutte pour la liberté, même par vos menaces à l'adresse des enseignants albanais, parce que nos enseignants ne vous craignent pas, parce qu'ils ont conscience de leur devoir envers la patrie et le peuple. Ce devoir, ils l'ont appris de ceux qui ont versé leur sang pour la liberté, et ils ne s'attendent pas que les Italiens et les espions des Italiens le leur apprennent. La jeunesse albanaise rejette avec mépris toutes vos tentatives et crache sur votre feuille de chou intitulée «L'écho de la vérité»* *[Revue*

*fasciste qui parut vers la fin d'octobre 1942. Elle ne Publia que quelques numéros.], «organe des groupes d'action de la jeunesse nationaliste (sic) albanaise (resic)» qui est soi-disant publiée clandestinement. [En italien dans le texte.]*

Le peuple a immédiatement flairé l'odeur de trahison et de corruption qui s'en dégageait, et il a jeté cette feuille là où sont jetées des feuilles de ce genre, au... «fascio».

Voyons comment cette géniale entreprise, qui a fait un fiasco complet, a mûri dans l'esprit du diplomate (sic) Jacomoni. Les fascistes voient avec effroi que la jeunesse albanaise suit les traditions glorieuses de notre peuple et qu'elle est à la pointe de la lutte contre l'occupant. Ils ont donc pensé qu'il fallait la diviser. Mais comment ? C'est à ce moment qu'on a vu apparaître dans les salons de la *Luogotenenza* un certain Del Monte (espion italien) qui, pendant que ses compatriotes «remportaient succès sur succès dans la guerre contre les Grecs», rassemblait des fonds soi-disant pour les sinistrés albanais de la guerre, pour les mettre tout simplement dans ses poches.

Pendant ce temps, Kolë Bibë Mirakaj (le moraliste du fascisme), Ndue Paluca, Vangjel Koça et Filip Fishta, avec trois ou quatre étudiants dégénérés qui fréquentaient à Rome l'université de la Via Veneto conféraient en petit comité et formaient un groupe de jeunes nationalistes (sic) pour amorcer la manœuvre de scission. A ce groupe ils donnaient le nom de BRUFESH [*BRUFESH, Union de la Jeunesse universitaire fasciste albanaise.*], ce qui dans leur langue fasciste veut dire : *Banditi Rinnegati dell'Unione Fascista Skipetar* c'est-à-dire Brigands et traîtres de l'union fasciste albanaise. Et ce sont eux qui, avec l'argent de la *Luogotenenza*, publièrent cette feuille de chou. Ces «nationalistes purs» (ils se veulent tels) ont dirigé leur lutte : 1) contre les communistes, 2) contre les nationalistes qui sympathisent avec les communistes et 3) contre les nationalistes attentistes (cher lecteur, tu as sûrement compris qui sont ces finauds, mais attention ! ce n'est pas tout). Dans la feuille en question, où les situations sont analysées avec une «maîtrise» et des arguments écœurants, vous ne trouverez pas un mot sur Mussolini, sur le Comte Ciano, sur le fascisme, sur les tubes du fascisme que Kolë Bibë (le moraliste du fascisme) appelle les faisceaux du lecteur ; vous ne trouverez pas un mot sur Victor-Emmanuel, sur Rome ou sur César ; vous ne trouverez même pas un mot sur Terenc Toçi, qui, au cours d'une réunion et sans que personne ne lui ait rien demandé, a déclaré pour rassurer un peu les gens : «Je n'ai jamais été un espion». Dans cette feuille on verra que «cette jeunesse nationaliste (sic) et pure (resic)» et les «véritables nationalistes» qui se sont attelés à l'activité créatrice (lire : les traîtres qui se sont attelés à la destruction de notre pays) se présentent en brandissant le drapeau de Skanderbeg (ainsi que nous l'avons dit plus haut, pour nous donner le change, les faisceaux du lecteur ont été supprimés). Comme cette «jeunesse nationaliste et pure» est intelligente ! Elle est du reste aussi courageuse qu'intelligente, car elle va même jusqu'à demander des explications au gouvernement.

1.- «Où sont les monuments aux héros de la nation ?!!» Ils ont bien fait de mettre des points d'exclamation. Ainsi le peuple ne prendra même pas la peine de leur répondre. Résidus de poubelle, tout cela n'est que de la frime !

2.- «Pourquoi les organes gouvernementaux ne font-ils pas une petite visite dans les caves de certains messieurs accapareurs qui ont accumulé des vivres pour dix ans ?» (Ici nous devons souligner quelque chose qu'a oublié la «jeunesse nationaliste et pure»). En lisant le mot accapareur, le peuple doit bien se garder de penser aux «véritables nationalistes» comme Mustafa Merlika et ses frères, à Jacomoni et à sa clique, à Terenc Toçi et à Rocco, à Jonuz Shijaku, Guljelm Luka et autres. Les accapareurs, ce ne sont pas eux. L'accapareur ce serait Meti, le tenancier d'un petit bar, qui «a accaparé» 1/2 kg de café, ce serait Osman, qui «a accaparé» 5 kg de haricots pour nourrir ses enfants, ce serait Smaili qui tient au vieux marché un petit restaurant et qui «a accaparé» 5 litres d'huile pour les jours difficiles ! Ce sont eux ces accapareurs que le gouvernement de Merlika recherche et qu'il condamne pour abus. Voilà quels sont les accapareurs que la «jeunesse nationaliste et pure» désigne à la vindicte publique. Ce sont contre ces «trafiquants» que le «Tomori» lui aussi écrit des articles. Car ce sont ces «gredins»

de boutiquiers, de restaurateurs, de cafetiers, de portefaix et de cochers qui sont coupables puisqu'ils cherchent à vivre aux crochets du peuple, ce ne sont pas les fascistes, les Merlika etc. et autres traîtres.

Le fascisme est vraiment tombé bien bas ! Toutes ses manœuvres ne donnant rien, il revient à ses anciens procédés et il recourt à la persuasion. Mais personne ne l'écoute. Alors c'est à nous qu'il appartient de leur donner un conseil. Et nous assurons les fascistes et les traîtres que s'ils suivent notre conseil tout le peuple les croira certainement.

Qu'ils montrent au peuple les souffrances et la misère du peuple italien qui depuis vingt ans gémit sous la botte fasciste, qu'ils rapportent les actes de brigands de la clique fasciste, qu'ils montrent comment les bandits qui ont pour nom Duce, Ciano, etc. souillent l'honneur du peuple italien. Qu'ils montrent au peuple les crimes innombrables que, avec à leur tête l'archi-bourreau Hitler, ils commettent en Europe.

Que Jacomoni et consorts dénoncent les vols et les crimes qu'ils commettent dans le dos de notre peuple, qu'ils dévoilent toutes les affaires sordides que l'on manigance dans les salons de la *Luogotenenza*. Que Mustafa Merlika et ses complices dénoncent la trahison, les cruautés et les abus auxquels ils se livrent aux dépens du peuple albanais, que Merlika révèle les sommes qu'il a reçues du Duce pour son oeuvre infâme et les revenus que lui assurent ses acolytes italiens en pillant notre peuple. Que le «fameux moraliste du fascisme» Kolë Biba, qui aboie à qui veut l'entendre que le communisme «détruit la famille», nous montre, faits à l'appui, comment, lui, il «sauvegarde l'honneur de la famille».

*Paru pour la première fois dans le «Zëri i Popullit», N<sup>os</sup> 5-6, novembre 1942*

*Œuvres, t. 1.*

## **CIRCULAIRE ADRESSEE AUX ORGANISATIONS DU PARTI DE LA REGION DE TIRANA EN VUE DU RENFORCEMENT DU PARTI ET DE SON ESPRIT REVOLUTIONNAIRE**

[Novembre 1942]

Chers camarades,

En ces moments si difficiles, alors que notre Parti dirige le peuple dans une guerre à mort, la plus cruelle que l'humanité ait connue, en ces moments où le monde entier s'est dressé pour abattre la bête furieuse, le fascisme, qui ensanglante et tente d'asservir les peuples, nous regrettons de constater que certains camarades se déroberont à leur tâche, et qu'ils semblent avoir oublié leur devoir plein de responsabilité envers notre Parti et notre peuple. Ces camarades s'imaginent que la guerre actuelle peut être gagnée en consacrant au travail militant une ou deux heures par semaine, ils croient avoir rempli leur mission et mérité le titre élevé de membre du Parti en participant une fois par semaine ou tous les quinze jours à la réunion de la cellule, et se contentent, le reste du temps, de suivre, les bras croisés, les événements qui évoluent si rapidement. De cette manière, ils ne peuvent que demeurer à la traîne du mouvement.

Dans notre organisation de Tirana [*Depuis la création du Parti jusqu'au début de 1943, le camarade Enver Hoxha, en même temps qu'il dirigeait le Comité central provisoire du PCA, assumait la fonction de Secrétaire politique du Comité régional du PCA pour Tirana.*] on ne remarque pas chez tous les camarades l'élan révolutionnaire qui devrait les animer ; on note au contraire, chez certains d'entre eux de l'apathie, de l'indolence, un esprit petit-bourgeois qui va parfois jusqu'à une complète indifférence à l'égard du travail qui leur a été assigné, *travail que chaque militant communiste, attaché de toute son*

*âme au Parti et prêt à mourir pour lui, doit accomplir très consciencieusement, avec abnégation et avec la discipline consciente qui caractérise les vrais communistes.* Les rapports envoyés par les cellules confirment nettement ce relâchement dans le travail. *Ces rapports reflètent en général plutôt de la négligence de la part des camarades qu'une incapacité au travail.* Dans les réunions des cellules, où il faut discuter sérieusement de tous les problèmes de notre pays, déterminer les méthodes d'action et de combat, assigner aux camarades des tâches à accomplir avec une précision rigoureuse, et étudier les méthodes de travail et d'organisation des groupes d'éducation, des conférences de sympathisants et des larges masses du peuple, on se borne le plus souvent à des débats sur des sujets futiles, qui n'apportent aucun fruit et on le fait sans esprit révolutionnaire. On y mène un travail «à la va-vite», on a surtout le souci «d'en finir avec la réunion» et de «rédiger le rapport au comité», sans penser nullement que la cellule est l'école du Parti, que la cellule est l'âme, la vie du Parti, la garante de la bonne marche du travail et de la conquête de la victoire, sans penser que c'est dans la cellule que bat le pouls du Parti et que se prépare le triomphe de la cause sacrée pour laquelle sont tombés, tombent et tomberont encore des millions de camarades.

Nous vivons en des temps critiques, où les masses sont constamment en mouvement et où se présentent le maximum d'occasions favorables pour mener notre activité. Mais les camarades ne profitent pas de ces occasions. On néglige les masses du peuple, en invoquant des prétextes injustifiés et futiles, qui ne sont pas dignes des membres d'un parti communiste du type de Lénine et Staline, en prétendant par exemple qu'«on n'a pas le temps», qu'«on doit aller au bureau» ou qu'«on a affaire à la boutique» ou encore que «des gens vous attendent chez vous» et en avançant d'autres excuses de ce genre.

Certains camarades ne s'intéressent pas du tout aux groupes de sympathisants, ils ne pensent guère à former les nouveaux cadres, mais se contentent de rapporter aux cellules : «j'ai un groupe de trois personnes» ou «j'ai un autre groupe de quatre personnes». Il est de ces groupes de sympathisants qui n'ont pas été réunis une seule fois, on n'a rien fait pour les éduquer, pour élever leur niveau. Ce ne sont que des masses de sympathisants, vivement désireux de travailler et de lutter, mais, malheureusement, délaissés, et les camarades invoquent le prétexte habituel : «nous n'avons pas d'endroit où nous réunir».

La question militaire est complètement négligée, comme si nous étions déjà à l'époque du communisme, à l'époque où la société de classes aura disparu, et l'on semble oublier que nous sommes engagés dans la guerre la plus féroce. La formation des sections de guérilla a été négligée, et il n'est pas même fait mention du recrutement de volontaires et de partisans. La jeunesse aussi a été abandonnée et les camarades considèrent superflu de s'y intéresser, car, prétendent-ils, l'organisation de la jeunesse est là pour cela. «Que l'organisation de la jeunesse se débrouille elle-même avec les jeunes», disent certains camarades, «nous avons d'autres chats à fouetter». Quant aux groupes d'éducation que la Jeunesse leur a confiés pour qu'ils les éduquent, les camarades, en général, non seulement ne s'y intéressent pas et ne les convoquent pas, mais ils les dédaignent, en opposant à la volonté de travailler des jeunes leur qualité de membres du Parti et en prétendant qu'«ils sont occupés à d'autres affaires plus importantes». Mais il a été constaté que ces éléments qui portent le titre de membre du Parti, sont précisément ceux-là mêmes qui, non contents d'être inactifs, sabotent même les initiatives de leurs camarades et les directives du Parti.

Le travail auprès des femmes également a été laissé dans un état lamentable. Les camarades s'imaginent que seules des femmes doivent travailler auprès des femmes, et seulement des jeunes auprès des jeunes, et souvent nous recevons de certains camarades des rapports ainsi conçus : «Je suis en contact avec trois sympathisantes», «moi, j'en ai deux», «j'ai cinq jeunes filles», «qu'une camarade s'en charge». Pourquoi agit-on ainsi ? La raison est simple : on veut se débarrasser de ce fardeau, on ne veut pas se créer de tracas, on veut être libre d'aller au bureau ou au magasin et jouir de la vie sans tracas ; et cette raison est aussi simple qu'est simple la directive du Parti qui nous indique comment travailler parmi les femmes.



En ce qui concerne le matériel d'imprimerie et la littérature du Parti, tous les camarades élèvent la voix, demandent et critiquent : «Où est le journal ? Pourquoi le journal ne paraît-il pas ? Pourquoi la revue ne paraît-elle pas ? Les communiqués ne nous suffisent pas ; il nous faut des livres !» Mais ils ne réfléchissent pas, ils ne se creusent pas la cervelle pour se demander d'où tombent ces journaux, ces revues et ces livres que nous réclamons avec tant d'autorité et sur un ton de critique sévère : tombent-ils du ciel, ou sont-ils préparés par des camarades ? Tous se montrent exigeants, mais personne ne s'intéresse à ce malheureux matériel d'imprimerie, l'une des principales armes de notre lutte ; personne ne se préoccupe de trouver un local pour faire imprimer ces matériaux, malgré les directives fréquentes du Comité central sur ce travail si important. Non seulement on ne se soucie guère d'aider à ce travail, mais il y a des camarades qui ne permettent pas qu'on laisse les communiqués chez eux ne fût-ce qu'une demi-heure, jusqu'à l'arrivée d'un camarade qui les distribuera aux membres de l'organisation. Comme vous le voyez, ce ne devrait être là qu'un petit sacrifice pour quelqu'un qui a la qualité de membre du Parti, mais, malheureusement, dans l'organisation il y a des membres qui se refusent à faire même ce sacrifice.

*Quant à la pratique du secret, elle n'existe presque pas, tout à fait comme si notre organisation était dans la légalité, et même plus. Il n'est pas de tâche, de mission, d'action assignée, ou de mouvement décidé qui ne soit appris de tous; l'inobservance du secret va jusqu'à la provocation inconsciente. Quand on charge quelqu'un d'un travail, il se hâte d'aller en parler à un camarade, sinon il n'en dormirait pas. Quand on lui révèle le lieu où se cache un camarade clandestin, il ira immédiatement le raconter à un camarade, car il en perdrait l'appétit ; si l'on parle d'un sujet quelconque en réunion de cellule, toute l'organisation l'apprend ; quand une action est exécutée tout le monde sait quels en ont été les exécutants, mais quand un désastre se produit, si des camarades sont tués ou capturés, si le matériel d'imprimerie est saisi, tous écarquillent les yeux, étonnés, et disent : «Comment est-ce possible ? Qui est le provocateur ?» Camarades, c'est nous qui sommes les provocateurs inconscients, ce sont nos chuchotements, notre violation du secret qui a amené le désastre.*

En général, pour se décharger de toute responsabilité, pour se soustraire au travail, les camarades raisonnent comme ceci : «le comité régional s'y intéressera», «le comité s'en chargera», «la maison où abriter le matériel d'imprimerie, le comité la trouvera», «le travail auprès des jeunes, le comité s'en occupera», «le travail parmi les femmes, le comité le fera», «la question de la sécurité, le comité la réglera», «le communiqué, le comité le publiera», «les livres, le comité les fera traduire», «les manœuvres de l'ennemi, le comité les démasquera» et enfin, quand quelque chose ne marche pas, «c'est la faute au comité régional» !

Les camarades du comité régional sont des camarades comme vous, et ils vivent dans des conditions de clandestinité plus difficiles que les vôtres. Ils peuvent commettre des erreurs, mais ceux qui raisonnent comme on vient de le dire, commettent, eux, une très grosse faute en ne travaillant pas. Que peut faire le comité régional si la cellule lui pose des questions comme celle-ci : «Nous avons trouvé de l'alcool à 16 leks le litre, est-ce cher ou bon marché ?» Les camarades qui posent des questions semblables ne peuvent-ils pas aller s'informer eux-mêmes si c'est cher ou bon marché, est-ce au comité régional de s'occuper de cela ! Que peut faire le comité régional si l'activité d'une cellule de 6 camarades pour deux semaines se résume dans le rapport suivant que nous vous faisons connaître comme un modèle d'inactivité totale : «Nous proposons qu'à l'occasion du 7 Novembre (le rapport nous est parvenu le 10 novembre), soient collectés des paquets de dons destinés aux partisans». «Le capitaine F.A. (inconnu du Comité) s'est rendu à tel endroit.» «Nous vous donnons le nom d'une personne qui a dit que «trois camarades ont participé au Conseil de libération nationale» ».

Chers camarades,

Cette façon de procéder doit prendre fin au plus tôt. Ces faiblesses dans notre travail doivent être éliminées une fois pour toutes. Nous ne pouvons tolérer dans notre Parti des éléments qui considèrent le Parti de Lénine et Staline comme une ruche de la II<sup>e</sup> Internationale, comme un *refugium peccatorum*, comme un groupement où traînent des éléments indolents, endormis, des tripoteurs, des

arrivistes, des gens ayant une âme de petit-bourgeois, des poltrons et des personnes manquant d'esprit de sacrifice, des éléments qui s'imaginent que notre Parti est une république de camarades où la discipline et la règle du secret sont ignorés.

Nous ne les avons pas tolérés et ne les tolérerons jamais; les sanctions du Parti s'abatront implacablement sur eux.

Nous nous adressons à vous, chers camarades, camarades qui aimez le Parti de toute votre âme, qui êtes prêts à tout moment au sacrifice suprême pour notre cause sacrée, nous nous adressons à vous qui, jour et nuit, pensez et luttiez pour le triomphe de nos armes, nous nous adressons à vous pour vous dire d'avoir toujours présentes à l'esprit et dans le cœur les paroles du grand camarade Staline, notre guide génial : *«Préservez l'unité de notre Parti comme la prune de nos yeux»*. (J. V. Staline, *Œuvres*, éd. alb., t. 6. p. 48.) Sauvegardons notre Parti et faisons-en une organisation forte, rendons-le digne de notre III<sup>e</sup> Internationale, rendons-le capable de diriger notre peuple tant éprouvé ; et il ne dépend que de nous d'y réussir. Il dépend de nous que le travail soit parfaitement accompli, que notre organisation soit solide comme l'acier, que notre Parti communiste soit, comme le dit Staline : *«L'avant-garde de la classe ouvrière, qui doit rassembler dans son sein les meilleurs éléments, faire siens leur expérience, leur esprit révolutionnaire et leur fidélité sans bornes à la cause du prolétariat.»* (Idem. p. 174.)

Camarades résolus du Parti, on ces moments si critiques, toute faiblesse dans le travail, toute défaillance serait comme un coup de poignard dans le cœur du Parti, toute négligence, tout manque de discipline serait comme une balle dans le cœur du Parti et ce serait un coup de poignard et une balle dans vos cœurs, parce que vous êtes le Parti. Camarades résolus du Parti, Staline nous enseigne que : *«Le Parti n'est pas seulement le détachement d'avant-garde de la classe ouvrière. S'il veut réellement diriger la lutte de celle-ci il doit être aussi le détachement organisé de sa classe. Les tâches du Parti, dans les conditions du capitalisme, sont extrêmement étendues et variées. Le Parti doit diriger la lutte du prolétariat dans les conditions extrêmement difficiles du développement intérieur et extérieur; il doit mener le prolétariat à l'offensive lorsque la situation impose cette offensive ; il doit soustraire le prolétariat aux coups d'un adversaire puissant, lorsque la situation impose la retraite ; il doit inculquer à la masse innombrable des ouvriers sans parti et inorganisés l'esprit de discipline et de méthode dans la lutte, l'esprit d'organisation et la fermeté. Mais le Parti ne peut s'acquitter de ces tâches que s'il est lui-même la personnification de la discipline et de l'esprit d'organisation ; que s'il est lui-même un détachement organisé du prolétariat. Sans ces conditions, il ne saurait même être question d'une direction véritable des masses immenses du prolétariat par le Parti. Le Parti est le détachement organisé de la classe ouvrière»*. (J. V. Staline, *Œuvres*, éd. alb., t. 6, pp. 177-178.) Il est donc absolument inadmissible que notre travail soit désorganisé, ne fut-ce qu'un moment, il est inadmissible que le travail de cellule soit négligé, il est inadmissible que les groupes de sympathisants [Groupes de personnes très proches du Parti et qui avec le temps devaient en devenir membres. Plus tard on les a appelés groupes de stagiaires du Parti.] soient délaissés, qu'on néglige de les convoquer régulièrement, de les éduquer, d'élever leur niveau de préparation, il est inadmissible que nous nous dérobbions aux directives et que nous négligions le travail dans n'importe quel secteur.

Camarades résolus du Parti, il ne vous est pas permis de rester, fût-ce un moment, à l'écart des larges masses du peuple, vous devez être présents dans toutes les occasions où les gens se rassemblent, travailler auprès des ouvriers et des paysans et ne jamais laisser, comme le jour où l'ennemi a pendu notre camarade Shyqyri Ishmi, les masses de paysans se faire dire par les espions et les miliciens que le pendu était «un vil communiste, un criminel qui veut détruire la famille, la religion» et d'autres ignominies de ce genre.

Camarades résolus du Parti, préservez les matériaux du Parti, lisez-les, diffusez-les ! Que nos journaux et nos tracts, les bulletins et les feuilles du Parti parviennent jusqu'à la chaumière la plus reculée, que la voix de la justice et l'appel au combat atteignent toutes les oreilles et tous les cœurs.

*Camarades résolus du Parti, camarades qui êtes prêts à tout instant à verser votre sang comme de vrais soldats de Staline, serrez vos rangs, préservez le Parti et vos compagnons, soyez vigilants et impitoyables envers les ennemis et les traîtres, observez le plus jalousement possible la règle du secret, parce que notre travail et notre lutte ne sont pas des sujets de bavardages et de vantardise, mais une terrible bataille contre un ennemi féroce ; soyez sans merci pour les provocateurs, les indolents, les poltrons, les carriéristes et autres éléments opportunistes, qui tentent par mille moyens d'entraver et de démolir le travail à l'intérieur du Parti.*

Chers camarades, le Parti a confiance en vous, car c'est en vous que réside sa force, il est fermement convaincu que vous vous mettez à la tâche avec un esprit de discipline, avec zèle et abnégation et que, de la sorte, notre Parti, d'un pas sûr, conduira notre peuple à la victoire.

Salutations amicales Pour le Comité régional de Tirana

*Malo [Un des pseudonymes du camarade Enver Hoxha au cours de la Lutte de libération nationale.]*

*Œuvres, t. 1.*

## **AINSI LUTTE LE PEUPLE ALBANAIS**

*(Par monts et par vaux avec les détachements de partisans et de volontaires qui combattent avec acharnement l'occupant fasciste)*

**Janvier 1943**

Les montagnes et les villages de l'Albanie voient se répéter l'histoire, ils voient se renouveler les efforts des patriotes de notre Renaissance nationale, ils voient jeunes et vieux le fusil à l'épaule, ils voient les soldats du peuple rassemblés dans des détachements et, guidés par l'idéal de la liberté, porter des coups à l'ennemi exécré de notre pays, au fascisme sanguinaire. Les portes des cabanes s'ouvrent et les villages d'Albanie accueillent les soldats du peuple, leurs propres fils, les bras ouverts. Les paysans d'Albanie s'enrôlent dans les détachements de partisans et de volontaires. Ils sortent les armes de leur cachette pour défendre leur patrie, leur pain, leur honneur et pour conquérir la liberté. Les détachements de partisans et de volontaires qui sont l'armée du peuple vont dans tous les villages, et partout où ils se rendent, ils brisent la résistance de l'ennemi et le désarment, ils distribuent aux paysans le grain que leur ont enlevé le fascisme et les traîtres pendant que de jour en jour, ouvriers, paysans, instituteurs, étudiants et d'autres patriotes albanais viennent grossir les rangs de l'armée du peuple. Les détachements apportent avec eux l'esprit de la liberté et ils accroissent l'enthousiasme de ceux qui sont décidés à combattre.

Voilà comment notre peuple accueille sa propre armée, qui ne connaît pas d'obstacle et va partout le fusil à l'épaule et arborant le drapeau de la liberté. Les événements que vivent les soldats du peuple sont si nombreux qu'on ne saurait les rapporter tous. Nous en choisirons seulement quelques-uns qui témoignent du grand enthousiasme de notre peuple dans la lutte contre l'ennemi abhorré qui a asservi sa patrie.

La guérilla de partisans de Martanesh [*Région de l'Albanie centrale.*] est sur le point de se mettre en route pour un coup de main. Les partisans se préparent en chantant, ils fourbissent leurs armes, rangent dans leur sac des balles et un morceau de pain. Tous sont souriants ; un seul visage est triste, celui de Mustafa, le plus jeune soldat de l'armée du peuple. Il n'a en effet que 15 ans. Il pleure tristement dans un coin d'une cabane. Le commandant de la guérilla lui a donné l'ordre de rester, car la marche forcée que le détachement va entreprendre est trop dure pour son âge. Mustafa brûle de combattre. Il a

supplié le commandant, il a supplié ses camarades de l'emmener. Mais tous invoquent la discipline. Au moment où le groupe s'est mis en route, il est sorti sur le seuil de la cabane et, les yeux remplis de larmes, il a regardé partir ses compagnons d'armes, maudissant le sort de ne pas être plus âgé.

Pour arriver à l'endroit où aura lieu l'action, la guérilla traverse plusieurs villages. Au village S. les paysans se sont rassemblés et un camarade leur rappelle pourquoi ils ont pris le maquis. Il leur parle de la lutte sacrée pour la libération de la patrie et leur dit que le jour est arrivé de prendre les armes et de lutter contre l'occupant fasciste. Du cercle des paysans monte une fervente clameur. Un jeune paysan d'environ vingt-cinq ans se lève alors, s'avance vers le commandant et lui dit : «Je veux aussi m'enrôler dans l'armée du peuple, je suis prêt à mourir pour la liberté de la patrie». Et sans attendre de réponse, il court prendre son fusil. Les autres paysans vont chercher du pain et se mettent à le distribuer aux partisans. Près d'une misérable cabane une vieille femme arrête un partisan et lui dit : «Attends mon petit, je vais te donner un peu de pain ; que Dieu vous accorde longue vie ; sans vous, l'ennemi nous aurait volé tout notre maïs». La vieille femme rentre alors dans sa cabane et en ressort avec un pain et des olives. Le partisan prend le pain, embrasse la vieille et s'en va, mais au tournant du sentier quelqu'un l'appelle. C'est la vieille qui vient à nouveau vers lui avec une cuillère de beurre pour qu'il en beurre son pain. O cher peuple, devant ta générosité, le cœur de l'armée du peuple s'émeut, et elle marche en chantant au combat pour libérer la patrie et le peuple albanais.

C'est en chantant que les partisans des guérillas de Gjirokaštër partent, eux aussi, au combat. Ils passent par Sopot où les bergers reçoivent à bras ouverts les héros antifascistes, car ils savent que ce sont eux qui se battent réellement pour cette liberté dont ils jouissent eux-mêmes dans les montagnes et dans les sentiers escarpés où l'ennemi n'ose pas s'aventurer. Le détachement partisan de Kurvelesh [*Région de l'Albanie du Sud.*] traverse un village de la Labëri, où s'étaient rassemblés de nombreux délégués des campagnes de cette région renommée pour la vaillance de ses habitants ; il s'y rend pour assister à une conférence que doit donner le commissaire politique du détachement. Au milieu des paysans qui écoutent en silence les justes paroles que prononce le combattant de la liberté se trouve aussi un vieillard aux cheveux blancs mais à l'œil d'aigle. Sans doute l'émule d'un de ces braves dont la population de la Labëri chante la valeur. Le commissaire politique portait sur son calot l'insigne des partisans : le drapeau rouge à l'aigle bicéphale surmonté de l'étoile rouge. Lorsque la conférence a pris fin le vieillard est sorti de la foule et est allé embrasser le combattant, puis il lui a dit : «Mon fils, peu m'importe de savoir ton nom. Je désire seulement te dire que l'Albanie est le pays des Çerçiz et des Selam [*Des Çerçiz — pour Çerçiz Topulli —, et des Selam — pour Selam Musa, le premier, commandant d'une guérilla de patriotes qui combattit contre les Turcs, le deuxième, commandant d'une unité de volontaires dans la bataille de Vlorë en 1920 où il tomba on héros.*] et avec de tels fils elle saura se libérer des chiens qui l'ont envahie. Laisse-moi embrasser l'insigne que tu portes sur ton calot, et te demander de m'en faire cadeau.»

Le commissaire politique a alors ôté son insigne et l'a offert avec plaisir à ce vieillard de quatre-vingts ans. Celui-ci a embrassé l'emblème et l'a fourré dans sa grosse pèlerine.

Avant d'entrer dans son village, le vieux s'est arrêté près d'une haie ; il a sorti de sa poche l'insigne que lui avait offert le jeune combattant et l'a épingle sur sa toque blanche, puis il est entré fièrement dans son village et est allé raconter aux paysans ce que lui avaient dit les «garçons».

Les guérillas de partisans de Gjirokaštër ont ouvert tous les entrepôts où étaient amassées les céréales représentant la dîme, pour les distribuer aux paysans ; quant aux miliciens des postes de contrôle, que Tahir Kolgjini [*Préfet fasciste de Gjirokaštër.*], agent de Merlika Kruja, avait mis en place pour pressurer la population, ils s'en sont retournés honteusement au chef-lieu, car le maquis sentait trop la poudre.

Dans les villages de cette région et sur les montagnes environnantes on ne voyait circuler que des partisans. Un beau matin, les paysans de Libohova, voyant arriver un groupe nombreux de civils armés, se dirent que c'étaient sûrement des partisans qui venaient chasser les miliciens et leur

distribuer le grain, et sans plus attendre ils allèrent prendre des sacs et s'avancèrent vers les nouveaux venus. Lorsque le groupe se fut approché à quelques pas les paysans saluèrent le poing levé en criant «Mort au fascisme». Mais au lieu du sourire habituel des soldats du peuple et de leur réplique «Liberté au peuple», les civils armés leur répondirent par un grossier juron. Ce n'étaient pas des partisans mais des hommes de Merqez Ali, un individu dégénéré à la solde du traître Mustafa Kruja, des mercenaires recrutés par l'ennemi pour réprimer le mouvement de notre peuple. Voilà comment est formée la milice. Et c'est en parlant d'eux que la population de la région de Gjirokastër dit avec raison : «Nous sommes débarrassés des brigands, parce que le préfet les a déguisés en miliciens qu'il garde dans les villes».

La guérilla de partisans de Vlorë part pour une opération. En cours de route, elle rencontre un berger qui garde ses chèvres. Il les appelle et leur demande de s'arrêter un moment parce qu'il a quelque chose à leur dire. Les partisans s'étant arrêtés, le berger dit alors à leur commandant : «Je sais que vous allez faire sauter les dépôts de l'ennemi. Je voudrais venir avec vous. Le temps de rentrer mes chèvres et je suis là». Le commandant lui répond qu'il l'emmènerait volontiers mais qu'il n'avait pas le temps d'attendre, car il devait se trouver sur les lieux de l'opération à l'heure convenue. Les partisans se séparent du berger après le salut habituel : «Mort au fascisme, Liberté au peuple».

Une demi-heure plus tard, à leur grand étonnement, les partisans retrouvent le berger devant eux le fusil sur l'épaule. Il avait ramené ses chèvres chez lui à toute vitesse et d'une traite il avait rejoint la guérilla pour se battre lui aussi contre l'occupant. L'héroïque guérilla des partisans de Skrapari se trouvait au lieu dit Th. avant d'entreprendre l'opération au cours de laquelle elle devait mettre en déroute 1500 miliciens de Merlika Kruja. A un moment, le commissaire politique voit venir vers lui un paysan à bout de souffle. Il l'accueille affectueusement et lui demande ce qui arrive. Le paysan lui répond : «Camarade, vous êtes encerclés» et il lui indique les positions où s'étaient postés les miliciens. Alors le commissaire l'embrasse et lui demande ce qu'il a décidé de faire, s'il a l'intention de retourner à son village ou de se battre avec eux. La réponse est simple : «Je viens avec vous». Lorsque le détachement réussit à briser l'encerclement et que les miliciens sont écrasés, le paysan, qui s'était battu comme un lion, s'approcha du commissaire, lui met amicalement la main sur l'épaule et lui dit : «Je voudrais te prier, camarade, de m'inscrire moi aussi au Parti communiste d'Albanie».

Les guérillas de partisans de Korçë ont balayé tous les postes de carabiniers et de miliciens qui avaient été installés sur les montagnes d'Opar, Devoll, Kolonjë, Mokër etc. Dans ces régions on n'entend plus retentir que le pas libérateur des partisans. A Çezme, un village de la région de Mokër, une guérilla de partisans a un engagement avec l'ennemi, qu'il oblige vite à battre en retraite, libérant le village. Mais au cours de ce combat un vieux paysan est blessé. Le commandant se rend à son chevet et l'embrasse, le réconforte. Le vieillard lui dit : «Peu importe ! Que les jours qui me restaient à vivre s'ajoutent aux vôtres !». Et au moment où le commandant va le quitter, le vieillard le salue par ces mots : «Que le Duce crève comme un chien !»

Au cours d'un coup de main les partisans du Devoll ont mis en déroute les carabiniers et ont incendié leur poste. Il s'y trouvait un soldat italien, rescapé. Avant de s'éloigner il dit en italien au commandant partisan : «Camarade, permettez-moi de prendre une photo de ce poste en flamme. Je suis heureux de voir brûler les bureaux et les documents de ce pouvoir fasciste qui nous a asservis, et je veux en garder le souvenir».

Dans un village de Devoll, autour de la cheminée de la maison d'un paysan pauvre, les partisans font sécher leurs vêtements trempés par la pluie. Tout à coup, la porte s'ouvre et un vieil homme entre dans la chambre. Il salue le poing levé et crie «Mort au malade !» C'est un de ces vieux qui a vu les héroïques groupes armés de la Renaissance nationale qui luttèrent contre «le malade du Bosphore». *[C'est ainsi qu'on appelait l'Empire ottoman à la fin du siècle dernier.]* Maintenant il voit se répéter l'histoire, il voit l'occupant de notre pays qui expire, et, très naturellement, il rattache le présent au passé. Les partisans font place au vieillard qui est épuisé de sa longue marche. Il vient en effet de Korçë. Les partisans lui demandent s'il y a du nouveau dans la ville. Le vieux, en fumant sa cigarette,

répond avec un plaisir évident : «Ils l'ont incendié». «Qu'ont-ils incendié ?» demandent les partisans avec étonnement. «Ils ont incendié ce gremlin, comment l'appelle-t-on, nom de Dieu, ce cochon qui ne nous donne pas de sel». Les partisans éclatent de rire, parce que le gremlin en question n'est autre que le «fascio» de Korça, qui a été incendié par les partisans. La population a exulté lorsque la guérilla a mis le feu aux bureaux du fascio de la ville. On ne parlait partout que du courage et de la hardiesse des partisans.

Dans une maison les hôtes conversent avec leurs invités. La maîtresse de maison apporte quelques charbons ardents et les jette dans le brasero. Mais un petit morceau de charbon incandescent tombe sur le tapis. Le maître de maison ne manque pas l'occasion de dire : «Qu'est-ce que tu fais ? Tu ne prendrais pas notre maison pour les bureaux du fascio ?» Une guérilla de partisans entre triomphalement dans le village de Kreshova (région de Mokër). Les paysans se sont tous rassemblés sur la place pour accueillir l'armée du peuple. Au milieu de la foule, un vieillard tient dans ses mains tremblantes un vieux drapeau.

Le commandant s'adresse aux paysans. Il leur rappelle tout le mal que l'occupant fasciste fait au peuple albanais. Le discours terminé, le vieillard s'approche du commandant et lui dit : «Prenez ce drapeau, vous le méritez. Il a trente ans, c'est le drapeau des vieilles guérillas albanaises. Je le gardais dans ma malle. Mais le jour est arrivé de le remettre à nos fils héroïques». Le commandant prend le drapeau, l'embrasse et dit au vieillard : «Nous tiendrons toujours haut levé le drapeau que tu nous as offert et qui est celui des héroïques groupes armés de Spiro Bellkameni et Mihal Grameno [*Chefs des insurgés albanais au début du XX<sup>e</sup> siècle, qui luttèrent contre la domination turque et les chauvins grecs.*]. Ce cadeau sacré est dans des mains sûres. Sur le champ rouge de ce drapeau où sont gravées les victoires remportées par nos pères, nous écrirons de notre propre sang le vœu éternel de notre peuple, la véritable libération de l'Albanie».

*Paru pour la première fois dans le «Zëri i Popullit», N<sup>os</sup> 11-12, janvier 1943*

*Malo*

*Œuvres, t. 1.*

## **LETTRE AU COMITE REGIONAL DU PARTI COMMUNISTE D'ALBANIE DE KORÇË SUR L'ATTITUDE A OBSERVER ENVERS LE «BALLI KOMBËTAR»**

*[Organisation traîtresse créée par la bourgeoisie réactionnaire et les grands propriétaires terriens avec le soutien des occupants fascistes. Elle rassembla des intellectuels bourgeois réactionnaires, de grands propriétaires terriens et de gros commerçants, des membres du clergé réactionnaire, des paysans riches, etc... Elle visait à saper l'unité du peuple autour du PCA et à s'opposer directement au FLN en se mettant ouvertement au service des Allemands.]*

**[Janvier 1943]**

Chers camarades,

Nous avons bien reçu votre lettre et nous nous rendons parfaitement compte de la situation confuse qui règne dans votre région comme du reste dans toutes les autres régions du pays, et qui est provoquée par les menées du «Balli kombëtar». Pour régler cette question *nous devons comprendre ce qu'est ce «Balli kombëtar», entrer en contact avec ses représentants responsables et mettre avec eux les points sur les «i» ou séparer l'ivraie du bon grain, car c'est une véritable méli-mélo, bien que les gros*

bonnets du «Balli» veulent se faire passer pour un groupe homogène guidé par une seule et même idée. Le «Balli» est un ramassis [*En français dans le texte.*] d'éléments aux tendances diverses et confuses mais qui ont pour dada [*En français dans le texte.*] le mot nationalisme. Fazlli [*Personnalité du «Balli kombëtar» dans la région de Korçë.*] ne s'est point trompé en disant que le «Balli» englobe des idées allant «de la dictature (on est tenté de lui demander de quelle dictature il s'agit) au socialisme». Seulement Fazlli a oublié de dire que ces éléments n'ont dans la tête aucun principe clair; d'où l'absence, chez eux, de toute attitude «fixe», solidement définie. Ces éléments, qui vont «de la dictature au socialisme» ont donc élu chacun une personne ou plutôt se sont élus eux-mêmes à un comité central et se sont donné pour chef Lumo Skëndo. [*Pseudonyme de Mithat Frashëri, chef de l'organisation traîtresse du «Balli kombëtar».*] Ce comité central est le général non qualifié d'une «grande» armée (car tout Albanais qui n'est pas communiste, disent-ils, appartient au «Balli», et même non organisé il en fait partie de cœur), une armée nombreuse mais indocile, parce que le peuple ne s'abreuve pas à l'eau de leur moulin. Mais voyons ce qui se passe à l'intérieur de ce «Balli kombëtar» qu'ils appellent une organisation. Le «Balli kombëtar» est, au dedans, un panier de crabes ; un certain nombre de ses membres se disent de gauche et prétendent être le vrai «Balli». Ils disent qu'ils veulent combattre l'occupant, et ils l'écrivent, en opposition aux points de vue de leur comité central, dans l'organe du «Balli» [*Lutta e çlirimit kombëtar» (La lutte de libération nationale)-organe mensuel du «Balli kombëtar» (novembre 1942-août 1943).*] qu'ils contrôlent (bien entendu, ils ne sont pas communistes, simplement ils tirent à hue et à dia). D'autres veulent aussi combattre, mais pas comme nous le faisons ; d'autres encore ne veulent pas combattre du tout, de crainte de se consumer, mais demandent qu'on s'organise pour défendre les «frontières ethniques», d'autres sont pour l'adage «99 ruses pour une prouesse», d'autres sont partisans de sonner l'alarme et d'autres, enfin, sont pour les grands mots, mais pas pour les actes. Sur eux tous souffle «le vent de l'union sacrée» en paroles, tous admirent notre lutte, tous respectent Lumo Skëndo, tous le reconnaissent pour chef, mais aucun d'eux n'est d'accord avec ses opinions, tous disent vouloir le sommer de changer d'orientation, mais tous sauteraient à la gorge de quiconque formulerait à son adresse une critique raisonnable et justifiée, même une critique qu'ils lui font eux-mêmes. Telle est, sans exagération, la direction du «Balli», qui a des ramifications dans les diverses régions et dont la situation est parfaitement reflétée par celle qui existe à Korçë avec Fazlli à sa tête.

Il convient donc de bien éclairer ce qu'il y a là-dedans, car il s'agit là d'un grand obstacle ; il ne faut pas perdre de vue que ces gens ont une influence personnelle en Albanie, et qu'ils ont réussi à faire naître dans le peuple l'opinion qu'il existe une organisation nationaliste et que les communistes doivent s'entendre avec elle. Notre Parti a donc délégué auprès du «Balli» des camarades en leur donnant le pouvoir de s'entretenir avec ses représentants et de prendre avec eux les décisions qui s'imposent. Nos camarades se sont mis en contact avec eux, soit par le truchement de leurs délégués, soit directement avec leurs dirigeants. N'oublions pas qu'il y a parmi eux pas mal de bons éléments résolus, qui sont réellement pour l'union et la lutte. Ce sont en général les éléments de gauche, et ils nous affirment avoir mis en demeure leur comité central [*Le «Balli kombëtar» aussi s'était créé un «comité central».*] de choisir : ou l'union et la lutte, ou leur défection du «Balli». Nos camarades se sont mis en contact avec d'autres éléments nationalistes (nous faisons bien entendu, allusion aux pezzi grossi [*En italien dans le texte.*], car, pour ce qui est des couches de petites gens, nous nous en occupons nous-mêmes). Ces éléments les ont accueillis très chaleureusement, presque en les embrassant, ils ont fait l'éloge des communistes, du Parti, et ont affirmé qu'ils sont de tout cœur pour l'union avec nous, etc., etc., en ajoutant cependant que nos camarades devraient d'abord consulter le «Balli kombëtar». Maintenant, les contacts officiels se poursuivent et ils prendront une forme définitive dans 15 ou 20 jours, car ces amis ont retardé chaque rencontre d'une ou deux semaines et cela est dû au fait que les chefs de file de leur comité central semblent enclins à tergiverser jusqu'à la défaite du fascisme. Nous attendons, certes, des résultats de ces entretiens, mais nous n'en espérons pas moins que le «Balli» se scindera, car un château de cartes finit toujours par s'écrouler. Les «grands politiciens» qui ont été délégués pour s'entretenir avec nos camarades, formulent les mêmes critiques que Fazlli, mais on a vite fait de les mettre au pied du mur, car leurs allégations sont sans fondements. Par exemple, au sujet de la Conférence de Peza, lorsqu'on leur dit que cette conférence a été le premier pas vers l'union et l'organisation de la lutte, qu'à cette conférence ont participé des nationalistes résolus, qui avaient pris les armes et avaient déjà tiré sur l'ennemi, et aussi des nationalistes [*On appelait généralement*

*nationalistes les patriotes qui aimaient leur patrie et voulaient la voir libérée des occupants étrangers, mais dont les objectifs à plus long terme n'étaient pas révolutionnaires. Les pseudo-patriotes aussi s'intitulaient nationalistes. C'est pour cette raison que les vrais patriotes, pour ne pas être confondus avec les éléments traîtres et réactionnaires, étaient appelés «nationalistes sincères» ou «nationalistes patriotes».]* qui font maintenant partie du «Balli kombëtar», et que si le «Balli kombëtar» n'y avait pas été invité, c'est pour la bonne raison qu'il n'existait pas encore (s'ils prétendent qu'il existait, nous leur répondrons que l'existence d'un parti politique qui ne se manifeste pas, ne fût-ce que par un tract, ne peut pas être lue dans les cartes), ces messieurs se trouvent à court d'arguments et Us admettent, car ils n'osent pas la nier, l'importance de cette conférence. Mais à leurs arguties contre la conférence, nous saurons trouver facilement remède, car s'ils n'acceptent pas ce gâteau, nous leur dirons que nous sommes disposés à leur en préparer un autre, dans l'intérêt de la liberté de notre peuple, et ils seront alors obligés de prendre nettement position.

Comme pour les guérillas de Bazi [*Abaz Kupi (Bazi i Canes), commandant de bande zoguiste. Agent des services secrets anglais, principal représentant de l'organisation traîtresse du «Legaliteti» (parti zoguiste). Il fut envoyé par les Anglais en Albanie en 1941, afin de saboter la Lutte de libération nationale. A la Conférence de Peza il accepta pour la forme le programme du Front de libération nationale et fut élu membre du Conseil général de libération nationale puis membre de l'Etat-major général de l'Armée de libération nationale. A l'occupation de l'Albanie par les nazis allemands (septembre 1943) il devint le collaborateur de ces derniers.*], de Myslim [*Myslim Peza, commandant de la guérilla de partisans de Peza et membre du Conseil général de libération nationale. Héros du peuple.*] et de Mestan [*Ancien commandant de guérilla de partisans. Durant la guerre il fut hésitant et manifesta des tendances à se rallier au «Balli kombëtar». Au lendemain de la guerre il s'unit aux groupes contre-révolutionnaires organisés par les impérialistes anglo-américains.*], qui, à leurs dires, les auraient ralliés, ne vous étonnez pas si, un beau jour, vous les entendez dire que toutes les guérillas de partisans sont passées de leur côté. Seulement Pasho Kolaneci [*Commandant de bande balliste.*] pourra attendre longtemps avant qu'on lui envoie des armes de Peza, et il devra se contenter des toques blanches [*Les hommes des bandes du «Balli» avec pour emblème un aigle sur le devant.*] que les autres lui ont envoyées. Vous aurez l'occasion de lire bien des bobards dans leur journal, mais ne vous inquiétez pas, comme nous-mêmes ici ne nous sommes pas fait de souci lorsqu'ils écrivaient que «La bande de Safet Butka [*Représentant et commandant de bande du «Balli kombëtar».*], forte de 1000 hommes, court au secours de Vlorë». Si Vlorë avait attendu laide de cette bande, il y a belle lurette que l'herbe lui serait arrivée jusqu'aux yeux, comme on dit chez nous.

Camarades, excusez-moi de vous écrire sur ce ton au sujet d'une affaire si importante, mais c'est la seule manière de traiter les dires de ces «politiciens», car ce ne sont effectivement que des sornettes.

Nous devons toutefois avoir bien conscience que : *nous ne pouvons pas mener la lutte tout seuls, nous devons avoir avec nous le peuple entier et par conséquent envisager sérieusement l'affaire de ces nationalistes. [La juste attitude du Parti communiste d'Albanie à l'égard des nationalistes qui avaient alors de l'influence parmi les différentes couches de la population, notamment à la campagne, fut d'une importance particulière pour sa liaison avec le peuple. Le PCA fit une différenciation entre nationalistes réactionnaires et vendus, d'une part, et nationalistes patriotes, de l'autre. Il neutralisait peu à peu les premiers et les démasquait aux yeux du peuple ; il attirait les seconds à lui, mais sans jamais oublier leur instabilité.]* Le Parti a entamé des pourparlers avec le «Balli kombëtar». Les représentants de celui-ci devront se décider et définir leur attitude, bonne ou mauvaise, mais nous espérons aboutir à un bon résultat. Par ailleurs, si nous ne parvenons pas à unifier nos points de vue, nous persisterons dans nos efforts pour persuader une partie de ses membres ; quant aux autres, autrement dit ceux qui ne veulent pas combattre, nous tâcherons de les neutraliser et de les empêcher de passer à l'ennemi. Il en découle pour nous une tâche très difficile et délicate, qui exige tact politique, sang-froid et dignité, car nous ne devons jamais oublier que nous avons pour devoir d'aller persuader ceux qui ne nous comprennent pas. Toutefois, s'ils nous mettent des bâtons dans les roues, nous n'aurons plus aucun égard pour eux et nous les frapperons à la tête : nous ne souillerons jamais le nom du Parti. Par conséquent, en ce qui concerne Fazlli et les autres nationalistes, évitez pour le moment les heurts directs et les discussions stériles avec eux, sans leur faire, bien entendu, aucune



concession et en vous en tenant toujours aux directives que vous avez sûrement analysées avec tous les camarades. Vos entretiens avec eux ne doivent pas vous faire suspendre les actions armées ni le travail ; s'ils critiquent nos actions armées et l'emblème des partisans, répondez-leur comme vous l'avez déjà fait auparavant, mais toujours avec sang-froid. Quant à Pasho Kolaneci, qui semble tenter de passer dans leur camp, il serait bon de l'avoir avec nous, et opportun que des camarades à nous lui soient proches. Ne perdez pas de vue que notre union se réalisera par la lutte.

C'est pourquoi, s'ils ont réussi à circonvenir Pasho, c'est de votre faute à vous, et à vous seuls, tout au moins en principe, car je ne connais pas la situation à Gorë. Quoi qu'il en soit, si nos camarades savaient s'y prendre, il est probable que Pasho ne se ferait pas emberlificoter. De toute façon, vous devrez gagner l'affection et la confiance des hommes des guérillas de volontaires, car finalement Pasho Kolaneci se rendra compte par sa propre expérience que les toques blanches restent des toques blanches et ne se transforment jamais en fusils.

Quant à Gani [*Ancien commandant de guérilla de partisans. Destitué de son poste pour incapacité et faiblesse, il déserta et passa au «Balli kombëtar».*], nous ne savons pas ce qu'il a fait pour que vous l'ayez destitué de son poste de commandant ; bien sûr, vous devez y avoir été contraints pour des raisons sérieuses, et vous avez bien fait. De toute façon, à mon avis, vous ne devrez pas vous engager trop loin avec Fazlli, tant que l'affaire n'aura pas pris une tournure définitive. Gani n'est pas membre du Parti, et il s'agit sûrement d'un ambitieux sans valeur.

Ne vous étonnez pas si les gens du «Balli» s'emparent des ordures que nous jetons à la poubelle pour en faire des héros ; ils feront un héros de Gani, ils feront des héros de Fallo [*Dhimitër Fallo, renégat du mouvement communiste, représentant du «Balli kombëtar» et collaborateur de l'occupant allemand.*] et de Fundo, mais nous saurons les remettre à leur place, malgré les menaces du général Fazlli, comme vous l'appellez. Toutefois, camarades, notre patience ne durera pas indéfiniment, faites donc de voire mieux pour défendre notre Parti et notre lutte, mais comportez-vous toujours avec sang-froid quand vous avez affaire aux nationalistes.

Pour ce qui concerne Fetah [*Représentant qualifié du groupe du «Zjarri». Malgré tous les efforts du PCA pour le rallier au Front de libération nationale en même temps que sa guérilla, il passa au «Balli kombëtar».*], son cas est plus délicat. Vous devez essayer de toutes vos forces de le persuader qu'il s'est engagé dans une fausse voie, parce que sa situation, étant donné qu'il a formé une guérilla (?) et qu'il combat, est aux antipodes de celle du «Zjarri».

Par ailleurs, vous devez frapper violemment le groupe du «Zjarri» et le démasquer sans merci. Le dernier numéro du «Zëri i Popullit» publie un article [*Combattu et dénoncé par le PCA, en mars 1943, ce groupe fut liquidé. Le coup de grâce lui fut porté par le camarade Enver Hoxha dans son article intitulé «Quelques mots sur certains valets du fascisme : le groupe du «Zjarri»», publié dans le «Zëri i Popullit» en janvier 1943.*] sur ces ordures, lisez-le et prenez nettement position contre le «Zjarri».

Les camarades en question ne viendront pas pour le moment mais vous-mêmes soyez prêts ; on vous avertira ; il se peut cependant que la chose soit annulée. Quoi qu'il en soit, nous vous aviserons.

Salutations à tous

*Taras [Un des pseudonymes du camarade Enver Hoxha au cours de la Lutte de libération nationale.]*

*Œuvres, t. 1.*

## «LES DIRECTIVES DE L'INTERNATIONALE COMMUNISTE ET LA LUTTE DE LIBERATION NATIONALE»

*[En décembre 1942, le PCA recevait les directives du Comité exécutif de l'Internationale communiste sur la Lutte de libération nationale.]*

(Rapport présenté à la réunion du CC du PCA)

[février 1943]

A la veille de la Première Guerre mondiale, le peuple albanais n'était pas suffisamment uni pour faire face à la situation nouvelle qui se créait en Europe. Les grandes puissances impérialistes, en conflit entre elles, et qui préparaient le carnage de la Grande guerre, s'ingéraient dans les affaires de notre pays et, dans ces conditions, aucune solution juste ne pouvait être apportée à la question albanaise. Au cours du conflit, le territoire albanais fut violé en partie par les Alliés, et, pour le reste, par les empires centraux et leurs suppôts. Le sol albanais devint un champ de bataille et le peuple, dont les impérialistes voulaient se servir comme de chair à canon, souffrit le martyre. La guerre finie, l'impérialisme étranger chercha de nouveau à faire du peuple albanais un objet de marchandages. Les desseins de l'Italie en particulier, à laquelle le Traité secret de Londres *[Le «Traité de Londres» fut secrètement conclu le 26 avril 1915 entre les gouvernements de l'Entente (Angleterre-France-Russie) et l'Italie. Par ce traité, l'Italie se voyait reconnaître la pleine souveraineté sur la ville de Vlorë, sur son arrière-pays et l'île de Sazan. L'Albanie était d'autre part mutilée d'une grande partie de son territoire partagé entre les Etats voisins.]* de 1915 (qui fut rendu public par les Soviétiques) reconnaissait le droit de s'étendre en Albanie, devinrent dangereux pour l'avenir du peuple albanais, d'autant plus que Rome maintint son armée sur une partie de notre territoire. Devant ce péril, le peuple albanais, passant à l'action avec ses modestes forces, engagea la lutte contre l'occupant et les traîtres. Le Congrès de Lushnjë réunit les véritables représentants du peuple, des patriotes honnêtes, qui jetèrent les fondements de l'indépendance et de l'Etat albanais. Ce congrès fut le couronnement des combats et des sacrifices de notre peuple conduit par d'honnêtes nationalistes, le couronnement de la Lutte de libération nationale pour la conquête de ses droits politiques. Le gouvernement traître de Durrës, instrument de l'Italie, fut renversé par l'élan révolutionnaire du peuple. La population de la ville de Vlorë et les paysans des environs prirent les armes, et, avec eux, des milliers de volontaires venus des quatre coins du pays, tous animés par la volonté commune de chasser l'occupant, livrèrent une bataille héroïque et jetèrent les envahisseurs à la mer. *[Il s'agit de la bataille de 1920 contre les Italiens.]* Cette bataille a laissé une profonde empreinte dans l'esprit du peuple albanais et attisé sa haine contre l'occupant.

Le gouvernement populaire alors au pouvoir à Tirana ne sut pas faire face aux problèmes économiques, sociaux et politiques intérieurs, pas plus qu'à la situation extérieure. La jeunesse albanaise commença à s'organiser.

La société «Bashkimi» *[La société «Bashkimi» fut créée par les patriotes et démocrates révolutionnaires en octobre 1922. Elle déploya une vaste activité politique pour la mobilisation des masses du peuple dans la lutte pour la démocratisation du pays. Elle joua un rôle marquant dans l'organisation de la Révolution démocratique de juin 1924 qui renversa le gouvernement du féodal Ahmet Zogu.]*, qui se proposait de combattre les traîtres réactionnaires à l'intérieur et de conjurer le danger impérialiste extérieur, fut mise sur pied. Constituée d'éléments qui avaient à cœur la cause de la nation, elle s'efforça de diriger le peuple, de l'éduquer politiquement pour le mettre en mesure de défendre ses intérêts économiques, sociaux et politiques, foncièrement populaires et démocratiques. Soutenue par l'impérialisme étranger, la réaction renversa le gouvernement par la force et prit en main la situation en imposant la dictature personnelle de type «bachibouzouk» d'Ahmet Zogu *[En décembre 1924, les forces contre-révolutionnaires dirigées par Zogu, venant principalement de Yougoslavie et soutenues directement par les impérialistes et les troupes réactionnaires serbes et de gardes blancs,*

*attaquèrent les forces du gouvernement de Fan Noli, issu de la Révolution démocratique de juin, et le renversèrent. En Albanie fut établie la dictature de Zogu, qui opprima et appauvrit les masses du peuple. En avril 1939, il sabota l'organisation de la résistance du peuple albanais contre les envahisseurs fascistes italiens, pilla tout l'or du pays et s'enfuit à l'étranger.]* et de sa clique. Le caractère réactionnaire de son régime et les liens qu'il devait nouer par la suite avec l'Italie, suscitèrent un vif mécontentement parmi les patriotes albanais. De concert avec les émigrés vivant à l'étranger, ils organisèrent des révoltes pour renverser Zogu et écarter le danger italien. Malheureusement, toutes leurs tentatives échouèrent, parce que ces éléments n'avaient pas gagné la grande masse du peuple. Leurs chefs, souvent dépourvus de la fermeté requise, n'organisèrent pas une action d'envergure, ils ne surent pas préparer préalablement le peuple, qui haïssait le régime de Zogu et l'Italie fasciste. Le danger de l'invasion fasciste italienne devenait imminent, et le peuple albanais se refusait à subir le triste sort de l'Abyssinie ou de l'Espagne. Utilisant à la fois la force et la trahison, et mettant à profit la funeste politique du gouvernement d'alors, qui avait lié sa destinée à la sienne, l'Italie fasciste tenta d'asservir notre pays. Le peuple albanais accueillit l'envahisseur fasciste en faisant feu sur lui. Le 7 avril 1939, à Durrës, à Vlorë, à Sarandë et à Shëngjin, du sang albanais fut versé pour la défense de la patrie. La jeunesse et le peuple se sont battus dans une lutte inégale contre l'occupant. Le peuple albanais avait parfaitement compris pourquoi l'envahisseur fasciste était venu en Albanie; il ne connaissait que trop ses visées impérialistes ; il se rappelait les atrocités, les souffrances, les pillages et les internements de 1920. Il savait que le fascisme, par les traités économiques et politiques léonins qu'il avait imposés à l'Albanie sous le régime de Zogu, avait provoqué la ruine de l'économie du pays, de son commerce, de son agriculture et de son élevage. Avec l'établissement de l'Italie fasciste en Albanie, les spoliations, les pratiques les plus viles, les humiliations morales, les internements, les emprisonnements et les assassinats ont repris de plus belle. L'occupant fasciste italien a mis la main sur l'appareil de l'Etat albanais, et l'a italianisé. Partout, et en particulier aux postes de direction, des fonctionnaires italiens ont remplacé les administrateurs albanais, qui ne sont plus que des fantoches sans aucune responsabilité. Les écoles, bases de l'éducation de la jeunesse albanaise, ont été, elles aussi, peu à peu italianisées. La justice albanaise a été remplacée par des tribunaux militaires d'exception. La gendarmerie et l'armée albanaises ont été supprimées. L'administration est devenue un instrument aux mains du commandement des carabinieri et de la Luogotenenza pour opprimer le peuple albanais. Les sociétés italiennes ont déversé leurs capitaux en Albanie ; il a été mis la main sur le commerce et les moyens de transport. Les banques et les sociétés agricoles spéculent aux dépens de la population laborieuse et se sont emparées des terres des paysans albanais. Bref, l'occupant fasciste a mis la main sur l'Etat albanais et sur les richesses du pays. Tel est le bilan de l'activité des fascistes chez nous. Voilà pourquoi le peuple albanais n'a que de l'aversion pour l'occupant. Voilà pourquoi il a engagé la résistance qui s'est exprimée sous diverses formes : propagande, agitation, grèves, manifestations, actes de sabotage de guérilla. La jeunesse a été la première à engager le combat et elle s'est mise à la pointe de la Lutte de libération nationale du peuple albanais contre l'occupant. Le peuple albanais a bien compris que c'est seulement en combattant qu'il pouvait conjurer le danger de voir la nation albanaise balayée de la face de la terre par l'occupant fasciste, il a compris que seule la Lutte de libération nationale lui permettrait de conquérir sa liberté. Tous, grands et petits, en ont pris conscience. Chaque fois que l'occasion s'en est présentée, le peuple albanais n'a pas manqué de manifester ouvertement sa haine contre l'occupant et de le frapper; il l'a frappé moralement, en sabotant la propagande mensongère menée par la voix du Parti fasciste albanais et de la *Luogotenenza* ; il lui a porté des coups meurtriers en sabotant son appareil d'oppression et son appareil militaire. Le peuple albanais a toujours été prêt à se jeter dans la lutte. Il lui suffisait d'avoir des chefs décidés. On en a maints témoignages : les manifestations du 28 novembre 1939, celles du 28 novembre 1941 et 1942, le sabotage de la guerre contre la Grèce [*En octobre 1940, les troupes italiennes, partant de l'Albanie, attaquèrent la Grèce. Le peuple albanais, loin de se solidariser avec l'agression fasciste contre la Grèce, fit tout son possible pour aider le peuple grec frère dans sa lutte de libération. L'action des communistes et des patriotes fit complètement échouer le plan fasciste de mobilisation des Albanais. Les soldats albanais envoyés de force par les fascistes italiens au front grec, refusèrent de combattre et désertèrent en masse. Des actes de sabotage furent exécutés par le peuple albanais dans les arrières de l'armée italienne.*], les manifestations du 7 avril, les manifestations de Tirana et de Korçë contre le fascisme et contre les tentatives de diviser le peuple albanais, les manifestations pour le pain, les manifestations à Tirana, Durrës, Kavajë, Elbasan à la suite des représailles à Vlorë, les

manifestations à l'occasion de la mort du martyr Shënasi Dishnica, qui ont eu lieu à Tirana et à Fier (les magasins ont été fermés, employés, étudiants et ouvriers ont quitté bureaux, écoles et ateliers, et tous ensemble sont descendus dans la rue pour manifester contre le fascisme). A Skrapar et à Vlorë les paysans se sont joints aux guérillas pour combattre les forces fascistes.

La terreur fasciste n'a pas effrayé le peuple albanais. Au contraire, sa haine contre l'occupant et les traîtres n'a fait que croître. Peu à peu, la Lutte de libération nationale s'est généralisée. Le fascisme reçoit des coups dans les villes comme dans les campagnes. Dans la lutte que le peuple albanais mène aujourd'hui, le rôle dirigeant principal revient au Parti communiste qui y participe activement et sans avoir attendu en spectateur que les masses du peuple aient d'abord bougé. Les communistes se sont mis au premier rang, et le sang qu'ils ont versé prouve leur détermination dans cette lutte du peuple albanais. Le Parti communiste est devenu la force motrice du mouvement du peuple contre l'occupant et les traîtres. Dès sa fondation, il a expliqué le sens des actes du fascisme en Albanie et ses visées. Le peuple albanais, qui jusqu'alors n'avait pas eu de parti dirigeant proprement dit, a fait siens les mots d'ordre et les directives du Parti communiste et il a engagé la lutte en se fondant sur eux. Avant la formation du Parti, ni les communistes, ni les nationalistes honnêtes n'avaient été à même de mettre le peuple en mouvement et de le diriger dans la lutte contre le fascisme. Ils n'avaient pas atteint le niveau d'organisation indispensable pour combattre le fascisme italien comme il se doit...

L'Internationale communiste s'était intéressée depuis longtemps à promouvoir une activité communiste dans notre pays. Après 1924, un certain nombre de jeunes émigrés politiques se rendirent en Union soviétique pour s'y instruire et devenir des militants communistes, ce qui devait leur permettre, une fois revenus dans leur pays, de devenir des pionniers du mouvement révolutionnaire du peuple albanais contre l'impérialisme étranger et les féodaux locaux. Cependant, la plupart de ceux qui revinrent en Albanie négligèrent ces tâches, ils oublièrent la haute mission dont le prolétariat international les avait chargés. Un certain nombre d'entre eux devinrent des opportunistes, des sociaux-démocrates et, par leurs thèses, leur comportement et leurs actes, ils compromirent aux yeux du peuple le travail communiste. Le peuple attendait d'eux qu'ils le nourrissent de valeurs saines, un travail de vrais communistes. Mais certains d'entre eux créèrent des coterie, inculquèrent l'esprit de groupe dans l'âme des jeunes communistes ardemment désireux de mener une activité militante. Seul un camarade, Ali Kelmendi, qui offrit sa vie pour la cause du communisme et dont nous tous, communistes, devons toujours honorer la mémoire, a propagé la ligne juste de l'Internationale communiste. Lui seul a accompli sa tâche de pionnier communiste comme il convient. Partout où il se rendait il pénétrait dans les masses et y formait des cercles. A Korçë il a posé les premiers fondements de l'organisation d'un travail véritablement communiste, en mettant en mouvement les ouvriers.

L'Internationale communiste avait déjà envoyé une fois des directives [*Il s'agit des directives que l'Internationale communiste avait envoyées au mouvement communiste albanais en 1937.*], mais elles ne furent malheureusement pas mises en œuvre, car il existait alors chez nous des groupes divers et des opinions divergentes, la préparation politique de beaucoup de camarades était insuffisante, en sorte qu'un certain nombre d'entre eux n'acceptèrent pas ces directives, et ceux qui les acceptèrent ne les appliquèrent pas. Ainsi donc, comme on le voit, les directives furent sabotées, parce qu'elles ne trouvèrent pas un terrain favorable. Aujourd'hui, l'Internationale communiste nous envoie pour la seconde fois des directives, mais celles-ci nous trouvent unis, avec des cadres dirigeants sûrs, une ligne politique bien définie et juste ; en d'autres termes, elles nous trouvent préparés et forts. Toutefois, pour en arriver là, le Parti communiste a dû surmonter bien des obstacles dans sa voie. Le Parti communiste d'Albanie a réussi à unir les groupes, à éliminer les éléments faibles, les éléments attachés à l'esprit de groupe, les fractionnistes, les opportunistes, les indolents, il a réussi à doter les camarades d'une ligne politique et d'une éducation saines, d'un esprit léniniste-stalinien, à les lier à la masse du peuple et à leur faire entreprendre des actions d'envergure, grèves, manifestations, actes de sabotage, actions de guérillas, agitation et propagande, etc., contre l'occupant. Le Parti communiste est devenu la colonne vertébrale de la Lutte de libération nationale du peuple albanais contre le fascisme italien. Les communistes n'ont cessé de verser leur sang dans cette lutte. Le Parti communiste a réussi à éliminer toute incertitude sur la victoire, incertitude que les occupants, les traîtres et la cinquième colonne cherchaient à répandre par une propagande fallacieuse et d'intimidation. Le Parti communiste est un

parti issu de la lutte : de la lutte des groupes et de celle contre l'occupant. Ce double combat a permis aux camarades d'acquérir de l'expérience pour la lutte idéologique comme pour la lutte pratique. Ils ont pu ainsi trouver la véritable voie communiste. Cette lutte a épuré, renforcé et grossi les rangs du Parti, elle l'a rendu monolithique et capable de diriger le mouvement de notre peuple contre l'occupant. L'Internationale communiste, ayant constaté le travail scrupuleux effectué par notre Parti, l'a reconnu comme un de ses membres. Les efforts de nos camarades n'ont donc pas été vains. Nous avons été acceptés comme membre justement parce que nous avons travaillé sur la base des directives de l'Internationale communiste et celle-ci, aujourd'hui, en reconnaissant officiellement notre Parti, consacre notre travail de communistes. Cette reconnaissance, à l'heure actuelle, revêt une grande importance, car elle a lieu en temps de guerre, à un moment très difficile, et notre Parti communiste a conquis ce droit par son travail consciencieux, sain et juste, et grâce au sang versé par ses membres. Nous devons en être fiers, parce que nous avons pleinement mérité ce droit qui nous a été reconnu. Mais ce droit entraîne aussi des obligations et la première de nos obligations est de renforcer les rangs du Parti avec des cadres sûrs et d'agir conformément aux directives de l'Internationale communiste. Soyons décidés dans notre travail, car on fait la guerre avec des actes et non avec des paroles. L'ennemi est fort. Nous devons savoir le combattre et être préparés à le faire. Nous devons éliminer les éléments opportunistes, sociaux-démocrates, fractionnistes, trotskistes, les saboteurs des directives des organes supérieurs et de l'Internationale communiste. Nous devons nous garder des éléments du «Zjarri» et de ceux du type de Z.F. et A.Q. Ces éléments, qui se mettent en avant avec de prétendus mots d'ordre communistes, sont souvent plus dangereux que l'ennemi déclaré. Ils suscitent des divergences dans les opinions des camarades communistes et la défiance à l'égard de directives du Parti. Leurs slogans anti-léninistes et antistalinien, contraires à la ligne actuelle de l'Internationale communiste, divisent le Front commun de libération nationale, en séparant les communistes des nationalistes. Ils sont contre la Lutte de libération nationale du peuple albanais et, par leurs slogans extrémistes et antimarxistes, ils font naître dans les milieux nationalistes le doute sur les buts des communistes, y alimentant l'idée que les communistes ne luttent pas pour la libération de l'Albanie, mais uniquement pour le communisme; ils ne reconnaissent pas la lutte commune que mènent aujourd'hui l'Union soviétique avec les grandes démocraties et les autres peuples opprimés ; ils ne reconnaissent pas la coalition générale de tous les peuples contre le fascisme, l'impérialisme le plus dangereux et le plus barbare que le monde ait jamais connu. En poursuivant une telle politique, ils se font les instruments de l'occupant. En aucune manière on ne doit s'entendre avec eux. Il faut au contraire les dénoncer comme des traîtres qu'ils sont, et les faire condamner comme tels par le peuple.

Il n'est plus permis à notre Parti d'abriter des éléments qui veulent démolir son travail, qui veulent l'empêcher d'avancer sur la voie de la Lutte de libération nationale du peuple albanais. Nous devons nous montrer vigilants et n'avoir aucune pitié pour ces éléments qui cherchent à mettre des bâtons dans les roues de notre Parti. Ils méritent le plus lourd des châtiments.

Il ne nous est plus permis à présent de commettre des erreurs ni de méconnaître les directives données par les organes supérieurs, en lesquels nous devons avoir, aujourd'hui plus que jamais, la plus grande confiance. Désormais nous répondons de nos actes non seulement devant le peuple albanais, mais aussi devant le prolétariat international, devant l'Internationale communiste. Seul un parti organisé et éduqué politiquement de cette manière peut être digne du titre de membre de l'Internationale communiste. Et il dépend de nous et de notre travail communiste de mériter ce titre.

Les directives que nous envoie l'Internationale communiste sont les suivantes :

1. Organiser et développer la Lutte de libération nationale du peuple albanais contre les Italiens et les Allemands.
2. Créer et renforcer le Front de libération nationale en y englobant tous les patriotes, et en nous abstenant pour le moment des mots d'ordre qui débordent du cadre de la Lutte de libération nationale de l'Albanie.

3. Promouvoir à la direction de la guerre de partisans outre les communistes, le plus grand nombre de patriotes et, de nationalistes honnêtes.

En analysant ces directives nous nous rendons compte qu'elles nous indiquent notre voie présente, nos tâches à court terme et qu'elles nous ouvrent aussi de vastes perspectives pour pénétrer dans les masses et mobiliser tout le peuple albanais contre l'occupant. Nous avons pour devoir d'organiser cette lutte et de la mener en commun avec notre peuple, parce que notre Parti est un parti du peuple, qui a inscrit à son programme la défense des intérêts du peuple. Mobilisons donc le peuple, mettons-le en mouvement et orientons toutes ses énergies révolutionnaires vers un objectif commun bien défini: la lutte contre l'occupant, contre le fascisme italien et le fascisme allemand. La Lutte de libération nationale n'est pas une lutte de cadres mais une lutte des larges masses, inspirées et dirigées par le Parti. On voit donc que le Parti communiste en tant qu'avant-garde de cette lutte, en tant que partie la plus consciente du peuple albanais, à une tâche délicate à accomplir, celle de diriger tout le peuple, en accord avec les éléments nationalistes conscients et décidés. Le Parti a inscrit en tête de son programme la Lutte de libération nationale et il met toute son énergie à développer, à organiser et à diriger toutes les forces antifascistes de notre peuple contre les occupants italiens et allemands. Le peuple hait l'occupant et, de notre côté, nous devons mobiliser le peuple ainsi que tous les éléments de diverses tendances politiques nationalistes et, en même temps, neutraliser les forces que nous ne pouvons mobiliser. Aucune réserve de forces ne doit rester à la disposition de l'occupant. L'envahisseur doit être isolé et combattu avec la plus grande vigueur et, à cette fin, nous devons faire en sorte que la haine du peuple se matérialise en une lutte ouverte contre le fascisme. Le peuple albanais aime la liberté et, comme il a été dit plus haut, il a lutté sans réserve au cours de son histoire contre l'impérialisme étranger qui a cherché à asservir notre pays. Il exécère le fascisme italien comme son ennemi direct, mais il abhorre aussi le nazisme allemand, comme un complice du premier. Tous deux doivent être dénoncés. Le Parti communiste d'Albanie a compris dès le début l'importance que revêt la Lutte de libération nationale pour l'éducation politique du peuple, pour son affranchissement du fascisme. Mais pour atteindre ce dernier objectif, il faut d'abord briser les chaînes que l'occupant a mises au peuple, et ces chaînes ne peuvent être brisées que par la Lutte de libération nationale qui unit toutes les forces populaires combattantes. La révolution bolchevique, a dit Staline, n'aurait pas triomphé si le prolétariat russe n'avait bénéficié de la sympathie et du soutien des peuples opprimés par le régime tsariste. Mais pour s'assurer cette sympathie et ce soutien, il lui fallait d'abord briser leurs chaînes et les libérer de la botte de l'impérialisme tsariste, leur ennemi commun. C'est ainsi qu'il a été possible d'instaurer le régime soviétique et de créer cette magnifique organisation de coopération entre tous les peuples qu'est l'URSS. De même, aujourd'hui, si les peuples opprimés ne combattent pas l'ennemi commun, l'ennemi le plus dangereux, le fascisme, ils ne pourront jamais conquérir leur liberté, et le prolétariat international ne pourra jamais faire sa propre révolution. Le peuple albanais non plus ne pourra jamais conquérir sa liberté s'il ne liquide pas d'abord le fascisme, l'ennemi commun qui opprime les paysans, les ouvriers, les intellectuels, les commerçants et les petits capitalistes, bref, le peuple. Le Parti communiste d'Albanie ne pourra jamais réaliser son propre programme maximal s'il n'anéantit pas d'abord le fascisme, qui opprime le peuple, empêche son développement économique et politique, et le prive de la liberté.

Voilà donc quelle est l'importance de la Lutte de libération nationale pour le peuple albanais et pour le Parti communiste d'Albanie.

On ne peut organiser et développer la Lutte de libération nationale qu'en mobilisant le peuple sur des questions concrètes et actuelles, qui le concernent directement et qu'il a en vue tous les jours, sur les questions pour lesquelles il est prêt à consentir n'importe quel sacrifice. Il faut que toute l'attention du peuple, toute sa volonté, toute son énergie convergent vers un objectif déterminé, la lutte contre l'occupant fasciste barbare et oppresseur, contre les traîtres et ses instruments, contre l'occupant fasciste, qui lui ravit son grain, sa terre, sa maison, ses biens, son commerce et le prive de son pain quotidien.

La mobilisation de toutes les forces patriotiques doit se faire à la fois d'en bas et d'en haut.

Dans la mobilisation d'en bas, la première place revient à la paysannerie. Elle est la classe la plus nombreuse de notre peuple, elle est aussi la plus éprouvée, celle qui se voit tous les jours plus appauvrie par l'occupant fasciste, qui la dépouille de son grain et de sa terre. Le fascisme l'a maintes fois utilisée, en profitant de son ignorance, comme une réserve de forces contre la Lutte de libération nationale (par exemple en la recrutant dans la milice, dans les forces mercenaires, etc.). Ses forces sont immenses et elle doit devenir le principal pilier de la lutte. Mais il faut la mettre en branle, lui expliquer l'importance de cette lutte, lui en faire bien prendre conscience. Nous n'avons pas assez travaillé auprès de la paysannerie, nous ne nous sommes pas donné la peine d'aller dans les campagnes et de prêter une oreille attentive aux doléances des paysans. Nous avons travaillé dans les centres habités mais pas assez dans les régions rurales, dans les villages, que dans bien des zones nous avons négligés. Là où nous sommes allés et avons su travailler, nous avons rencontré la plus grande sympathie et reçu la plus grande aide. Notre paysan a de bons sentiments, il est honnête et révolutionnaire, il suffit de savoir toucher en lui le point sensible pour le faire s'attacher à la Lutte de libération nationale. Nous devons lui expliquer que la cause de ses souffrances est à présent le fascisme, et que seule la destruction de ce dernier lui permettra d'améliorer sa condition.

Nous n'avons pas bien su rassembler et organiser les masses ouvrières. Le Parti communiste d'Albanie doit être un parti d'ouvriers et de paysans, car les uns et les autres sont les éléments les plus dévoués à notre cause. Pour pouvoir mobiliser les ouvriers, nous devons les rapprocher de nous, nous devons vivre comme eux, vivre avec eux et marcher avec eux contre le fascisme, qui les laisse sans travail, les jette sur le pavé et, aujourd'hui plus que jamais, les affame. Il existe de grandes possibilités de travailler auprès de la classe ouvrière, car elle est la classe qui, plus que toute autre, a fait sienne la Lutte de libération nationale. Elle doit y participer activement et en prendre la tête.

Les intellectuels regardent notre mouvement avec sympathie, mais une partie d'entre eux sont des opportunistes et ils se sont souvent faits l'instrument de l'occupant, en se laissant séduire par la vie facile. Nous ne devons cependant pas oublier qu'un certain nombre d'entre eux se sont mis à la tête de notre mouvement et sont bien décidés à combattre l'occupant fasciste qui a opprimé les vrais intellectuels. L'intellectuel qui réclame la liberté d'opinion, la liberté d'action, doit être le premier à briser les chaînes du fascisme, lequel empoisonne les esprits et corrompt les âmes. Les intellectuels ne se sont pas encore fait une idée claire de notre mouvement, et nous devons prendre à tâche de les rapprocher de nous, de les éclairer sur tout ce qui leur semble obscur, de leur montrer la véritable voie à suivre aujourd'hui. Les énergies de nos intellectuels, souvent dispersées dans des directions mal définies, doivent être drainées et dirigées contre un objectif déterminé, contre le fascisme, le plus grand ennemi du développement de la pensée.

La jeunesse est devenue le porte-drapeau de la lutte actuelle. Elle a été la première à secouer le joug de l'occupant. Son âme pure n'a pas su supporter l'atmosphère étouffante et corruptrice dans laquelle voulait la plonger le fascisme. Elle a refusé de faire le jeu de l'occupant. Son œil intrépide n'a jamais connu la peur. Elle s'est toujours lancée en avant avec un zèle et une abnégation sans pareils. Elle a consenti les plus grands sacrifices et a fourni les héros d'une nouvelle épopée albanaise. La Lutte pour la libération de la patrie a pris racine dans son âme, elle est devenue sa foi, son idéal.

La jeunesse des villes, et notamment la jeunesse scolaire, s'est mobilisée dans sa quasi-totalité. Loin de la faire dégénérer et de la corrompre, l'éducation fasciste n'a réussi, au contraire, qu'à la révolter et à démasquer la propagande mensongère de l'occupant, qui cherchait à détruire en elle tout sentiment national.

La jeunesse ouvrière, aujourd'hui exploitée à l'extrême par le système fasciste, ne s'est pas rassemblée ni organisée comme il se doit, bien qu'elle soit toujours prête et résolue à se lancer avec un esprit de discipline prolétarien dans n'importe quelle action.

La jeunesse paysanne, dans son ensemble, est restée en retard, et la faute en retombe sur les camarades du Parti, qui ne lui ont pas attaché l'importance, ni porté l'intérêt voulus. La jeunesse paysanne peut

remplir un rôle essentiel dans la guerre de guérilla. Avec la femme paysanne, elle apportera l'aide la plus solide aux combattants de la liberté.

La femme albanaise, opprimée par le fascisme, par les traditions et les lois bourgeoises et féodales, est, plus que quiconque, sensible à notre lutte, qui lui fait entrevoir aussi sa propre libération ; elle est prête à consentir n'importe quel sacrifice pour son mari, pour son frère, pour son fils qui combattent. En aidant la Lutte de libération nationale de maintes manières, en se faisant infirmière ou en prenant les armes, comme l'ont fait les femmes soviétiques, elle est appelée à jouer un des rôles principaux dans ce combat. Nous devons constituer le front antifasciste commun des femmes albanaises. Et le travail de nos compagnes servira d'exemple à toutes les femmes du peuple, parce qu'elles aussi ont pris conscience de cette lutte.

La mobilisation d'en haut peut être faite à travers l'union avec toutes les tendances politiques antifascistes. A la suite du débarquement des Italiens en Albanie, un certain nombre de nationalistes sont restés plus ou moins passifs devant la propagation de l'influence fasciste ; d'autres, par contre, ont adopté une attitude active contre le fascisme, en aidant le mouvement de libération nationale activé par la jeunesse, dont les manifestations furent les premiers signes d'une résistance active. La guerre italo-grecque a détruit le prestige de la puissance fasciste aux yeux du peuple et des nationalistes, et ceux-ci ont commencé à mieux comprendre le mouvement antifasciste. Avec l'entrée en guerre de l'Union soviétique, la guerre impérialiste déclenchée par le fascisme a revêtu un autre caractère, celui d'une guerre de libération. L'Union soviétique se battait pour défendre ses propres territoires, et sa résistance contre les Allemands suscita de grands espoirs de victoire parmi les peuples opprimés. Le Parti communiste d'Albanie engagea ouvertement la lutte contre l'occupant, et les éléments nationalistes honnêtes apportèrent une aide résolue à cette lutte. Les nationalistes se rendirent compte que pour assurer le salut de l'Albanie, le peuple n'avait qu'une seule voie : s'unir et combattre l'occupant, comme le faisaient les autres peuples opprimés, et poursuivre cette lutte de pair avec celle que menaient l'Union soviétique et les grandes démocraties. Le slogan «le moment n'est pas encore venu», dont certains éléments qui se disaient nationalistes, avaient fait hier leur devise, n'eut plus cours. Le Parti communiste engagea la lutte et progressa à grands pas. Ses mots d'ordre étaient bien accueillis par le peuple, car ils traduisaient ses aspirations. Un certain nombre de nationalistes nous accusèrent d'être des extrémistes, de soi-disant pencher trop à gauche, et certains autres en tirèrent prétexte pour ne pas participer activement à la Lutte de libération nationale aux côtés du Parti communiste. Les nationalistes honnêtes sympathisèrent avec notre Parti, avec notre mouvement, ils partagèrent notre détermination de combattre le fascisme. En ce qui concerne les mots d'ordre sur lesquels on s'est fondé pour nous accuser d'extrémisme, le Parti communiste les a lancés pour les raisons suivantes :

1. — pour raffermir les convictions des cadres qui venaient de sortir de la lutte des groupes, et leur permettre ainsi de se former une conscience vraiment communiste ;

2. — pour faire comprendre au peuple ce que représentent le communisme, l'Union soviétique, l'Armée rouge et le camarade Staline, étant donné que les communistes des groupes avaient travaillé en sous main et que l'activité communiste n'avait pas été suffisamment popularisée. Cette popularisation était désormais nécessaire pour extirper des esprits tous les préjugés anticommunistes que la classe bourgeoise et le fascisme y avaient inculqués, pour faire acquérir au peuple albanaise la confiance dans la victoire des peuples de l'Union soviétique, et l'amener à prendre exemple sur elle dans sa Lutte de libération nationale.

La situation internationale évoluait peu à peu en faveur des Alliés. En Albanie même, les actes de sabotage, les actions armées, les opérations des guérillas de partisans (à la première opération de Skrapar), avaient commencé. La Lutte de libération nationale prenait un grand essor. La situation était déjà mûre pour la création d'un front commun de libération nationale, et la plupart des nationalistes résolus jugeaient une telle entreprise opportune. Sur l'initiative du Parti, des délégués venus de toutes les régions de l'Albanie, les représentants de toutes les tendances du nationalisme albanaise, du Parti communiste d'Albanie, de la jeunesse nationaliste, de la jeunesse communiste et de la jeunesse



populaire féminine albanaise, guidés par le but sacré de la libération de l'Albanie du joug de l'Italie fasciste et des traîtres vendus à l'étranger, après avoir attentivement examiné la situation extérieure et après avoir, en particulier, souligné la volonté commune et la nécessité d'organiser toutes les énergies et de les unir dans la Lutte de libération nationale, ont élu le Conseil général de libération nationale (provisoire), qui a assumé la tâche d'instituer des conseils dans toutes les régions du pays. L'importance de cette conférence [*La Conférence de Peza, qui se réunit le 16 septembre 1942.*] a été grande, car elle a uni le peuple tout entier dans la lutte contre l'occupant. Nous devons poursuivre notre action suivant l'exemple de la Conférence de Peza. Cette conférence a été le premier pas, et le moment est venu d'en accomplir un second, pour aller de l'avant. Cela a été notre premier contact avec les nationalistes, et les avantages qu'on en a retirés ont été importants. Les masses populaires se sont mises en mouvement; les nationalistes, qui jusqu'à hier restaient inactifs, ont commencé à se rapprocher de nous et à sympathiser avec notre mouvement. Le cercle de nos sympathisants et de nos amis s'est élargi, notre mouvement a gagné en ampleur et s'est généralisé. Nombre de désaccords et de malentendus entre les nationalistes et le Parti communiste ont été éclaircis. Le peuple ne considère plus le communisme comme un épouvantail ni les communistes comme des gens «sans patrie», ainsi que voudrait les présenter l'occupant fasciste. Cela a été, sur le plan de l'organisation, le premier pas en vue de la création d'un front commun et un grand succès pour le Parti communiste, encore qu'il n'ait pas été concrétisé comme il se doit, car tous les nationalistes ne se sont pas mis d'accord, un certain nombre d'entre eux doutant de la victoire du Front antifasciste à la suite de l'offensive allemande de l'été.

Les conseils qui ont été constitués ont une grande importance pour la lutte: ce sont, de tous les organes du pouvoir, les plus démocratiques, et ils mobilisent toute la population, toutes les couches et toutes les tendances dans la lutte contre le fascisme.

Voici comment les définit la résolution adoptée à la Conférence de Peza :

*«Dans les localités non encore libérées les conseils sont des organes de lutte, ils unissent toutes les forces populaires de libération, ils s'occupent du travail d'agitation et de propagande, dirigent la lutte politique contre l'occupant, mobilisent les masses populaires pour la lutte de libération et procèdent en même temps à la mobilisation des moyens matériels nécessaires à la lutte; les conseils seront des conseils des larges masses, susceptibles de les rassembler. Les conseils procurent des armes aux partisans et aux volontaires de la liberté et leurs fournissent les vivres nécessaires. Ils popularisent la Lutte de libération nationale, signalent aux unités combattantes les mouvements de l'ennemi, le nombre de ses effectifs, etc. Ils mettent sur pied et organisent la presse, la propagande, le travail d'agitation, ils organisent des actes de sabotage (contre les réquisitions de céréales ou de laine, contre la perception de la dîme, etc., contre toute ingérence de l'occupant, contre les banques, les sociétés anonymes, les monopoles, les sociétés agricoles). Ils mènent une lutte organisée contre la Banque agricole, contre les sociétés anonymes qui cherchent à ravir leurs terres aux paysans, contre ceux qui cèdent leurs terres aux Italiens sous diverses formes de concessions, contre tous les agents qui spéculent aux dépens du peuple avec l'appui de l'occupant. Les conseils démasquent tous les profiteurs et les intermédiaires de l'occupant, ils popularisent l'insurrection générale, comme une étape finale, un aboutissement de la guerre de partisans, ils préparent et organisent l'opinion publique, hommes et femmes, jeunes gens et jeunes filles.*

*Dans les territoires libérés, les conseils de libération nationale s'occupent de la conduite des affaires publiques, mais pas des affaires militaires. Ils assurent le maintien de l'ordre, dirigent la lutte contre les traîtres, contrôlent le déplacement des personnes, combattent la criminalité, les vols, etc. En collaboration avec les organes militaires, ils combattent la cinquième colonne, veillent à la vie économique en général et au ravitaillement de la population, organisent le commerce et les finances, procurent aux guérillas de partisans et aux unités de volontaires [*Après la Conférence de Peza, outre les guérillas de partisans, dans les régions libérées furent aussi créées des guérillas territoriales de volontaires. C'étaient des unités d'autodéfense, irrégulières, qui prenaient les armes chaque fois que les unités de partisans faisaient appel à leur concours pour lancer une attaque importante ou riposter**

*aux opérations de l'ennemi. Elles servaient aussi de réserve pour compléter les effectifs des unités régulières de Partisans.] les vivres et les fournitures nécessaires, assurent le fonctionnement des écoles et veillent à l'éducation populaire, reproduisent les matériaux de propagande et d'agitation, et rassemblent le matériel technique nécessaire, imprimeries, postes de radio, etc. Ils organisent la mobilisation politique pour la Lutte de libération nationale, s'emploient à renforcer leur propre efficacité, combattent chaque ennemi et parent à tout danger. Ils rendent la justice sur des litiges de peu d'importance et ils sont tenus en particulier de réconcilier les familles ennemies les faisant renoncer à la vendetta. L'importance des conseils de libération est grande. C'est à travers eux qu'est gouverné le pays, que le peuple se mobilise pour la lutte et l'insurrection. C'est en cela que consiste leur importance».*

Nous constatons donc que le Parti communiste d'Albanie a appliqué minutieusement les directives de l'Internationale communiste sur la création et le renforcement du Front de libération nationale avec la participation de tous les patriotes, encore que le succès en ce domaine n'ait pas été complet. Ce n'est que lorsque nous aurons réussi à organiser toute la masse du peuple que nous pourrons dire avoir exécuté la directive du Komintern. Aujourd'hui, il y a chez nous un groupe de nationalistes, qui s'appelle le «Balli kombëtar». Il réunit des hommes de toutes les tendances politiques, mais il ne possède pas encore une organisation solide. Il comprend des hommes de condition modeste qui veulent combattre réellement le fascisme, qui ont compris l'importance de la Lutte de libération nationale, mais d'autres aussi qui sont indécis et qui penchent plus ou moins vers l'opportunisme et l'occupant. Il est de notre devoir de nous entretenir avec eux, de les persuader de la nécessité de collaborer avec nous et de mener une lutte ouverte contre l'envahisseur.

Il y a aussi des nationalistes isolés et qui n'ont pas encore compris le sens de la Lutte de libération nationale. Nous devons les rapprocher de nous, leur expliquer le sens de notre combat et les convaincre de s'y rallier.

Il y a ensuite les zogistes, et avec eux aussi nous devons faire une politique de rapprochement et de coopération.

Il y a aussi le clergé catholique, qui est bien organisé et qui représente une force politique se trouvant plus ou moins sous l'influence de l'occupant. Pour le bien de notre cause, nous devons rapprocher de nous les membres du clergé, leur tendre la main et convaincre de coopérer avec nous tous les éléments qui ont compris l'action infâme de l'occupant et qui sont décidés à le combattre.

Il y a encore le groupe du «Zjarri», dont on a parlé plus haut.

Il y a enfin les germanophiles, qui jouent le rôle de la cinquième colonne et cherchent à désagréger le Front de libération nationale. Nous devons les démasquer comme des fascistes, comme des traîtres vendus à l'ennemi.

Comme on le voit, l'éventail de ces forces est assez large et il exige un travail réfléchi et persévérant. Les communistes doivent participer activement à cette lutte et expliquer à tous pourquoi ils se battent. Ils parlent franchement et disent la vérité à tous : ils luttent pour la libération nationale, contre l'ennemi commun, le fascisme, pour le droit du peuple à disposer de lui-même, pour une Albanie démocratique populaire. Ce ne sont pas des mots d'ordre extrémistes, des mots d'ordre de révolution communiste que nous devons lancer, mais des mots d'ordre de libération nationale, sinon nous risquons de provoquer des failles dans le front commun. Les communistes se battent aujourd'hui pour la liberté de l'Albanie et non pour le communisme. A présent nous passons à l'action avec des mots d'ordre de libération nationale, tout en préservant l'individualité du Parti. Nous devons populariser nos actions, nos héros et l'Union soviétique, en tant qu'avant-garde de la lutte de libération des peuples asservis. Que nos mots d'ordre soient des mots d'ordre des plus larges, pleins de signification, clairs, mais se maintenant toujours dans le cadre de la Lutte de libération nationale. En voici certains exemples :

Vive l'union du peuple albanais dans la lutte contre l'occupant et les traîtres au pays !  
Mort à l'occupant fasciste et aux traîtres à notre Patrie !  
Hors d'ici l'occupant fasciste !  
Vive l'union jurée du peuple albanais contre l'occupant !  
Vive la fraternité des peuples asservis en lutte contre l'occupant !  
Vive l'Armée de libération nationale de partisans et de volontaires de la liberté !  
Vive la grande alliance antifasciste !  
Vive le Front antifasciste de libération nationale !  
Vive l'Albanie libre et démocratique !  
Vive le Conseil général de libération nationale !  
Vive le Parti communiste d'Albanie, qui combat réellement pour la libération de l'Albanie !  
Vive l'Union soviétique, porte-drapeau de la lutte contre le fascisme, pour la libération des peuples asservis !

Ce sont des mots d'ordre de libération nationale, des mots d'ordre élargis, qui diffèrent de ceux des nationalistes chauvins, mais qui ne font pas perdre son individualité au Parti. Nous devons éveiller parmi les larges couches de la population (paysans, ouvriers et autres) le plus grand intérêt pour nos mots d'ordre et notre lutte. A ceux qui nous demanderont ce qu'est le Parti communiste, ce qu'est le communisme et comment il sera instauré en Albanie, nous devons répondre en communistes, les éclairer sur leurs préoccupations et leur expliquer comment il sera porté remède à leurs peines. Nous ne sommes pas des opportunistes et nous n'avons pas oublié nos tâches à long terme, mais il nous faut auparavant accomplir nos tâches immédiates : celles de la Lutte de libération nationale.

Le rôle du Parti dans cette lutte doit être un rôle d'animateur, de dirigeant, et ce rôle, il ne doit pas le remplir en paroles ou par des décrets, mais par un travail concret, en pénétrant dans les masses, dans leur vie quotidienne et en se rapprochant des nationalistes. Il faut que les communistes soient avant tout vaillants, résolus, et qu'ils suivent une ligne politique claire sur les questions actuelles qui intéressent le peuple. Le Parti est le pilier principal de la Lutte de libération nationale, mais il faut que les nationalistes honnêtes et résolus prennent aussi une part active à la direction de ce mouvement. Le Parti communiste et les nationalistes, unis en un bloc antifasciste à la ligne et aux buts bien définis, dirigeront le peuple dans la lutte contre l'occupant. La situation politique extérieure, tout comme la situation intérieure, est très favorable pour une étroite collaboration avec les nationalistes. Sur le front soviétique, l'Armée rouge se montre plus forte que jamais. Son offensive prend de très grandes proportions, désastreuses pour le nazisme allemand et ses suppôts. Partout en Europe les peuples opprimés respirent enfin et commencent à se soulever. Les gouvernements collaborationnistes et les traîtres chancellent. En Méditerranée l'empire fasciste n'est plus, les puissances alliées sont sur le point de liquider les forces italo-allemandes en Tunisie, et la menace sur l'Italie apparaît imminente. La situation intérieure de notre pays a connu de grands changements. Le gouvernement Mustafa Kruja, le gouvernement de la terreur fasciste, incapable de faire lace à la situation créée par la Lutte de libération nationale du peuple albanais, vient de donner sa démission. L'occupant fasciste sent le gouvernail lui échapper des mains et il tue ses propres hommes. Il se livre à des représailles clans l'espoir d'enrayer par la terreur la lutte qui se poursuit contre lui. Mais ici encore il échoue, parce que le peuple ne le craint pas (les récentes manifestations l'ont montré). Le nouveau gouvernement, à l'instigation de la *Luogotenenza*, s'efforce en recourant à des compromis, de diviser le front commun de lutte. L'occupant et les traîtres témoignent par là leur faiblesse. Le peuple a compris leur jeu et, plus que jamais, il est décidé à les combattre. Les récentes manifestations montrent que le peuple est uni et prêt au combat. Cette poussée vers l'unité, qui vient d'en bas, influera à coup sûr sur les nationalistes qui tergiversent encore. L'union d'en bas entraînera tout naturellement, si nous savons travailler, l'union en haut, en sorte que la lutte de libération se généralisera.

Cette lutte est actuellement menée par des sections de guérillas, des guérillas de partisans et de volontaires. Le rôle des unités de partisans est immense et les membres du Parti sont une des sources qui alimentent leurs rangs. Les communistes sont en première ligne, mais la guérilla de partisans doit comprendre aussi le plus possible d'hommes du peuple et de nationalistes : ce n'est pas une armée du Parti, c'est une armée du peuple. Chaque guérilla de partisans possède sa cellule et un commissaire politique, mais cela ne veut pas dire que cette unité ne doit comprendre que des cadres. Dans les guérillas, les communistes se battent non seulement avec leurs armes, mais aussi par la plume, par l'agitation, la propagande et les conférences. Les guérillas mobilisent le peuple, elles mobilisent la paysannerie et défendent leurs intérêts. Aux communistes incombe un rôle dirigeant et fondamental dans la Lutte de libération nationale, et ils doivent le remplir avec conviction, avec assurance, avec clairvoyance politique, de manière disciplinée et sans esprit d'aventure, pour se gagner la sympathie de tous les membres de l'unité et de la zone où elle opère. La guérilla de partisans doit avoir un caractère populaire et, à cette fin, nous devons faire accéder, nous dit la directive, à la direction de la lutte de partisans, outre les communistes, le plus grand nombre possible de patriotes et de nationalistes sincères. La Conférence de Peza a admis que l'Etat-major général devait sortir de la lutte et être composé d'éléments communistes et nationalistes résolus à combattre. Le Parti a organisé des unités de guérillas, mais celles-ci ne comprennent pas assez de nationalistes. Les guérillas de partisans doivent être des unités du peuple, elles doivent inclure tous ceux qui veulent combattre, sans égard à leurs tendances politiques. De ces unités nous passerons plus tard à une armée populaire quand on sera en mesure d'engager des corps d'armée au combat. Il faut que les états-majors comprennent aussi des nationalistes honnêtes pour que notre mouvement ait un caractère aussi large que possible. Les communistes ne doivent être mus par aucune arrière-pensée.

Le peuple connaît les communistes comme des hommes qui se présentent pour ce qu'ils sont : que les communistes n'éprouvent donc aucune gêne envers les nationalistes résolus, et qu'au contraire la plus grande sincérité règne entre combattants qui luttent pour un but commun. La lutte commune, le sang versé en commun, créeront la confiance mutuelle et nous irons de l'avant jusqu'à la victoire du peuple sur l'occupant. On voit donc combien les tâches des communistes sont importantes. On attend d'eux des actes et non des paroles. Pour mettre en œuvre toutes ces directives de l'Internationale communiste, nous devons être bien organisés, avoir des idées claires, chasser du Parti tous ceux qui ne comprennent pas la ligne de la Lutte de libération nationale et qui sabotent ces directives. Si nous ne formons pas le front commun, nous ne pourrions remporter la victoire; l'occupant fasciste nous isolera et trouvera ensuite le moyen de nous détruire. Ces directives, qui nous fixent pour but de rapprocher de nous les nationalistes et non pas de les éloigner, doivent être scrupuleusement appliquées. Ne démasquons donc et ne combattons que ceux qui font le jeu de l'occupant. A l'égard des nationalistes, notre comportement et notre ligne politique doivent être tels que nos mots d'ordre ne blessent jamais leurs idées ni les principes. Nous devons avoir conscience que la Lutte de libération nationale représente notre vie d'aujourd'hui et de demain, que sans la mener à fond nous ne pourrions aller de l'avant, mais qu'au contraire nous serons anéantis. Ces directives doivent être parfaitement appliquées, car, sinon, nous risquons d'être entraînés dans une lutte fratricide, de voir le peuple divisé en deux camps, l'un communiste et l'autre nationaliste; c'est le plus grand mal que nous pourrions faire à notre peuple, à notre Parti et à la cause pour laquelle nous luttons. L'occupant met tous ses espoirs dans notre discorde éventuelle et il s'efforce de la provoquer ; il sait qu'un peuple uni et résolu à combattre ne se laisse ni intimider ni abattre, fût-ce par les mesures de représailles les plus barbares. C'est pourquoi nous devons appliquer avec la plus grande détermination les directives, si claires et si justes, que nous envoie l'Internationale communiste. Soyons sûrs que, si nous les mettons réellement en œuvre, nous irons constamment de l'avant, le Parti se renforcera, nous détruirons l'occupant fasciste, notre peuple conquerra sa liberté et nous serons ainsi à même, demain, de réaliser notre programme maximal.

Œuvres, t. 1.

## **LETTRE AU COMITE REGIONAL DU PARTI COMMUNISTE D'ALBANIE DE KORÇË A PROPOS DE LA DISSOLUTION DU GROUPE DU «ZJARRI» ET DE LA REEDUCATION DE SES MEMBRES**

7 mars 1943

Chers camarades,

Nous vous faisons part de ce qui suit et vous enjoignons d'agir comme nous vous l'indiquons. Il est question du groupe du «Zjarri».

Le groupe du «Zjarri» s'est rendu au Parti sans conditions. Cela est dû à la pression que les membres de ce groupe ont exercée sur leurs dirigeants et au fait que ces derniers ont enfin compris que le travail qu'ils menaient était un travail fractionnel et que leur existence en tant que groupe les menait à la catastrophe. D'autre part, pour le Parti c'est un succès, d'abord parce qu'il liquide ce groupe et ensuite parce qu'il encadre dans ses propres rangs des communistes dirigés jusque-là suivant une ligne erronée et qui, rééduqués, deviendront de bons communistes.

On vous a souvent parlé du groupe du «Zjarri», dont la ligne était véritablement erronée, du point de vue politique comme sur le plan de l'organisation, et ce pour des raisons diverses, en particulier parce qu'il n'employait pas une juste méthode de travail.

«Zjarri» (Zisi Andréa) a introduit dans son groupe des idées étrangères à notre ligne. Il a commis de graves erreurs politiques, notamment en ce qui concerne la Lutte de libération nationale. Il a voulu se masquer sous un nationalisme pourri et il a tenté de se lier à Mustafa Kruja, sans compter d'autres erreurs du même genre, qui ont entraîné à leur tour des fautes en matière d'organisation. En se camouflant, en renonçant à son indépendance et par son compromis avec M. Kruja, il a, par sa conception erronée de la Lutte de libération nationale, mis son groupe à la remorque du «Balli kombëtar». Les membres de ce groupe, comme ils [*Les membres du groupe du «Zjarri».*] l'avouent eux-mêmes, ont même été les promoteurs de la formation du «Balli kombëtar».

«Zjarri» a trompé les camarades en invoquant certains liens (notamment avec le Parti communiste grec). Mais même si ces liens ont existé, il les a présentés sous un faux jour et il a conduit les camarades dans cette direction erronée pour réaliser ses sombres desseins, pour s'entendre, entre autres, avec M. Kruja. Mais il se peut aussi que «Zjarri» ait prétendu faussement avoir entretenu ces liens avec le parti grec, dans des intentions cachées.

Les camarades qui ont cru à l'existence des liens de «Zjarri» et à la ligne qu'il avait fixée, ont commis des fautes:

a) A propos de l'unité des communistes en Albanie. Aussi bien le Parti que le groupe [*Du groupe du «Zjarri».*] avaient recherché un rapprochement qui aurait prélué à l'unité, mais ce rapprochement a été saboté par «Zjarri» (Z. Andréa). Au cours des contacts qu'il a eus avec trois de nos camarades [*La première rencontre entre les représentants du PCA et du groupe du «Zjarri» pour discuter de sa fusion eut lieu en janvier 1943.*], les deux parties ont commis une erreur en désignant une personne qui devait assurer la liaison entre le Parti et le groupe.

Cette manière d'agir et de maintenir les contacts était tout à fait erronée et le Comité central l'a rejetée. Les camarades, cependant, n'ont pas communiqué cette décision de notre CC au groupe du «Zjarri», ce qui a entraîné la rupture des contacts avec ses membres.

b) A propos de la ligne à suivre avec les nationalistes. Les membres du groupe ont travaillé effectivement à contrecarrer la coopération avec les nationalistes honnêtes qui souhaitaient réaliser l'unité de la Lutte de libération nationale. En contribuant à la constitution du «Balli kombëtar», ils ont empêché ainsi la collaboration entre les nationalistes honnêtes et le Parti, ils ont créé l'impression qu'il existait deux sortes de communistes : des communistes farouches combattants et des communistes pacifistes, laissant croire ainsi que l'attitude de principe communiste s'édulcore dans les eaux du nationalisme de droite. Ils ont formé des guérillas distinctes en un temps où il existe en Albanie des guérillas de partisans, qui constituent l'armée authentique du peuple; ils ont adhéré aux différents slogans nationalistes et ont publié une espèce de littérature truffée d'erreurs. Ils ont créé un comité central, des comités régionaux, ainsi que des cellules de trois membres; autant d'initiatives erronées du moment qu'existait le Parti fondé selon les principes de Lénine et de Staline.

Les camarades ne devront donc jamais oublier tout ce qui vient d'être dit, quelle que soit notre attitude à l'égard de ces nouveaux camarades qui seront admis dans le Parti, et de quelque manière qu'ils y soient encadrés.

Par-dessus tout, notre vieille expérience doit nous être d'une grande aide en cette affaire. Les camarades du groupe du «Zjarri» qui s'intégreront à nous en sont au stade où nous en étions à l'époque des groupes.

Notre Parti s'est remis de cette maladie et les camarades sont à même de guérir et d'élever à leur propre niveau ces nouveaux camarades qui nous viennent d'un groupe que nous combattions. Ces camarades sont très arriérés sur le plan politique et organisationnel ; ils ont été induits en erreur et ils ignorent encore ce qu'est le Parti et le véritable amour du Parti, mais, par ailleurs, pour la plupart, ils veulent le communisme, ils sont communistes et ils aiment le Parti.

Quel a été le moyen dont le Parti s'est servi pour guérir les camarades contaminés par l'esprit malsain de groupe ? Tout d'abord, on s'est mis en devoir de les convaincre, de les éclairer, de susciter en eux l'amour pour le Parti et pour les camarades, de leur inculquer l'esprit de discipline, le respect du secret, de leur faire rompre tout lien personnel en matière d'organisation ; on a fait preuve de la plus grande vigilance pour empêcher les éléments dangereux de prendre pied et, enfin, on a épuré les éléments hésitants, antiparti, fractionnels ou empreints de la mentalité de groupe.

Telle sera la méthode de travail à employer à l'égard de ces nouveaux camarades qui ont tant besoin d'éclaircissements, de conseils et d'appui. Il faut expliquer et ré-expliquer constamment aux nouveaux camarades qui viendront à nous ce qu'est le Parti, ce qu'est la discipline, ce qu'est la règle du secret, la cellule, ce que sont les liens d'organisation et la ligne du Parti, la ligne de la Lutte de libération nationale, les directives de l'Internationale communiste. Il faut faire preuve de lucidité, de patience, de force de persuasion au plus haut degré, car leurs vues sur toutes ces questions, comme du reste leur ligne organisationnelle, étaient totalement erronées. Il faut leur créer toutes les possibilités pour qu'ils puissent élever leur niveau théorique et politique, il faut mettre entre leurs mains tous les matériaux du Parti pour qu'ils s'éduquent. Les persuader, les persuader et les persuader encore. Mais avant tout, les camarades doivent redoubler de vigilance, être toujours sur leurs gardes pour défendre le Parti comme la prunelle de leurs yeux, préserver l'unité, sauvegarder leurs rangs et étouffer dans l'œuf toute maladie qui pourrait se manifester.

Ces nouveaux camarades, il faudra les mettre au travail, leur apprendre à travailler, exiger d'eux des résultats, bref, nous montrer envers eux des dirigeants sûrs et des communistes véritables, qui ont à cœur d'élever le niveau des bons camarades, de corriger ceux qui sont fourvoyés, et qui sont prêts à expulser les éléments antiparti.

Comme nous l'avons signalé plus haut, ce groupe a été le promoteur de la création du «Balli kombëtar» et quelques-uns de ses membres ont travaillé sous un masque de nationaliste. Et maintenant comment doivent-ils se comporter ?

Ceux d'entre eux qui ont adhéré au «Balli kombëtar» continueront de travailler en tant que fraction dans le «Balli». Cette fraction devra s'efforcer, d'un commun effort avec les nationalistes révolutionnaires qui s'y trouvent, d'amener le «Balli kombëtar» à accepter de collaborer étroitement avec le Parti, et à faire partie des conseils de libération nationale. Elle devra s'employer en outre à faire convoquer une large conférence avec la participation de notre Parti, du «Balli kombëtar» et des nationalistes honnêtes sans parti. Par-dessus tout, il faut que notre fraction secoue le «Balli kombëtar» et l'oblige à participer directement à la lutte contre l'occupant.

Que la fraction combatte au sein du «Balli kombëtar» tous les éléments enclins au compromis avec l'occupant et neutralise les indolents et les poltrons, qu'elle fasse en sorte que les guérillas du «Balli kombëtar» fraternisent totalement avec nos guérillas. Il faut faire pression sur le «Balli kombëtar» pour lui imposer l'idée d'un commandement unique de la Lutte de libération nationale, il faut y combattre le point de vue des réactionnaires de cette organisation sur la création d'une armée et d'une gendarmerie, car l'armée et la gendarmerie du peuple se forment dans les montagnes et non dans les casernes de l'occupant fasciste. C'est ainsi que notre fraction devra agir au sein du «Balli kombëtar»; pour le reste cela va sans dire, le travail se poursuivra régulièrement.

De quelle manière allez-vous prendre en charge ce groupe ? Les camarades de leur soi-disant comité central sont en train de discuter de ces questions. Une fois qu'ils auront mis au courant leurs éléments régionaux par l'entremise des responsables de leur travail, ils nous remettront la liste de leurs liaisons en chaque lieu et nous vous en donnerons alors communication par un mot de passe pour que vous vous mettiez en contact avec le responsable du groupe dans votre région.

Ce responsable vous remettra les «forces» qui relèvent de lui, avec armes et bagages. Il serait bon qu'un de nos camarades se rende dans leurs cellules et s'assure de leur liquidation organisationnelle. Pour ce faire, tâchez de convaincre la personne avec qui vous mettrez en contact. Dans le cas contraire, contrôlez attentivement la liste des camarades qu'on vous remettra et, si vous avez quelque doute sur certains d'entre eux, discutez-en avec ce ou ces responsables, en cherchant à les persuader que, pour la bonne marche du travail, il vaut toujours mieux tenir compte plutôt de la qualité que de la quantité, que les éléments irrésolus pourront faire une période de stage dans des groupes d'éducation et ne pas tarder à être admis au Parti dès qu'ils s'en montreront dignes.

Dites au responsable en question qu'il vaut mieux maintenir un camarade pendant un certain temps dans un groupe d'éducation plutôt que d'être obligé plus tard de l'exclure du Parti et, d'autre part, faites-lui observer que la responsabilité en cette matière retombe sur lui, puisque c'est lui qui connaît mieux les camarades. Avec les camarades qui viendront à vous, formez des cellules de 6 à 7 personnes en y introduisant 2 ou 3 de nos camarades, dévoués et résolus, capables de travailler comme il a été dit plus haut.

Ne dispersez pas les nouveaux camarades dans les anciennes cellules.

Cessez donc dès maintenant de les combattre et de les critiquer et fraternisez avec eux jusqu'à ce que vous les encadriez.

Lisez attentivement cette lettre pour prévenir toute erreur éventuelle.

Avec notre salut amical

*Selami [Un des pseudonymes du camarade Enver Hoxha au cours de la Lutte de libération nationale.]*

*Œuvres, t. 1.*

## **CIRCULAIRE RELATIVE A L'ORGANISATION DE L'ARMEE DE LIBERATION NATIONALE**

**10 avril 1943**

AU COMITE REGIONAL... *[Les points de suspension figurent dans le document.]*

AU CAMARADE...

Nous sommes en pleine période d'organisation de l'Armée de libération nationale. A cette fin et pour pouvoir diriger le mouvement de libération nationale qui se développe et prend l'ampleur d'une insurrection, il est nécessaire de créer de plus grosses unités et des états-majors d'un rang plus élevé. Comme il en a été délibéré, la création de l'état-major principal et d'autres états-majors est indispensable. La pratique a démontré que les guérillas ne peuvent continuer d'exister et d'opérer en étant dirigées par leurs seuls commandants. Il faut donc créer des états-majors des zones opérationnelles... *[L'état-major de zone ne fut créé que pour les régions de Vlorë et Gjirokastër sous le nom d'«Etat-major de la 1ère Zone d'opérations Vlorë-Gjirokastër». Dans les autres régions furent créés des états-majors régionaux ou des états-majors de groupe.]* Cette initiative a été jugée opportune et la zone... sera l'objectif militaire de votre activité. Une petite mise au point avant de commencer à expliquer comment seront formés les états-majors. Devant nous s'ouvrent de grandes perspectives pour l'organisation de plus grandes unités de l'Armée de libération nationale de partisans et de volontaires albanais (ALNPVA). A présent, il ne s'agit pas seulement d'effectuer des coups de main de portée réduite, l'objectif est de libérer l'Albanie. Et cela ne saurait se réaliser avec un petit nombre de guérillas. Il nous faut une armée régulière. Pour ce faire, il convient de procéder à une large mobilisation et à la création de guérillas, de bataillons, de régiments et d'encore plus grosses unités. Passons maintenant aux questions techniques de la formation des états-majors de zone.

1) A cette fin, il faut préparer le terrain avec les nationalistes honnêtes de la zone concernée en leur expliquant la nécessité de créer cet état-major. Vous devez faire ce travail de concert avec l'organisation de...

2) Ceux qui nécessairement doivent faire partie de l'état-major sont: le commandant (qui de préférence doit être un nationaliste honnête), le commissaire politique et ses adjoints (si vous disposez suffisamment de cadres pour avoir aussi un vice-commissaire politique tant mieux, sinon, vous vous en passerez), le secteur opérationnel, c'est-à-dire un homme et si possible son adjoint qui s'entendent en plans de combat (si le premier est nationaliste, le second, c'est-à-dire son adjoint, devra être sans faute membre du parti). Voilà quels sont ceux qui doivent absolument faire partie de l'état-major de zone. Dans l'état-major on pourra également inclure quelques autres éléments influents du secteur civil. L'état-major a pour tâche de diriger toutes les opérations qui seront menées dans cette zone. Cet état-major devra être consulté par tous les autres états-majors ainsi que par les unités inférieures. Ses membres, les éléments indispensables, sont groupés en un même endroit, d'où ils dirigent les opérations dans la zone. Cela ne doit pas être pris à la lettre. Lorsqu'il y a des opérations importantes à accomplir, une partie de l'état-major ou l'état-major tout entier peut se rendre sur place pour diriger des opérations. Cette zone ne peut être divisée en plus de deux ou trois parties. Le régiment doit avoir son propre état-major dont la composition sera identique à celui de la zone; il doit maintenir avec l'état-major de la zone une liaison vivante par deux estafettes des plus sûres, et qui soient membres du Parti. Celles-ci feront le courrier entre leur unité et l'état-major de la zone, dont émaneront les instructions et les plans de combat. C'est ainsi qu'opéreront également les guérillas et les bataillons jusqu'à la création des régiments. Deux courriers, des plus résolus, effectueront la liaison avec l'état-major principal de l'ALNPVA. Nous devons établir également la liaison avec les états-majors des régions frontalières. Chaque état-major de zone doit avoir une intendance qui s'occupera du ravitaillement et de l'habillement des troupes de la zone. Les diverses unités devront remettre leur butin de guerre à l'état-major de la zone, qui les distribuera suivant les besoins.



Je ne m'étendrai pas sur les tâches du commandant et du commissaire politique car vous les connaissez. Je ne m'occuperai que des questions opérationnelles. Les hommes désignés dans ce secteur dressent les plans de guerre (offensives, retraites, etc.) sur la base des renseignements qu'ils ont recueillis et de leur propre connaissance de la situation, et ils les soumettent à l'état-major. C'est à ce dernier qu'il appartient de décider. Après quoi, les instructions ou les ordres nécessaires sont donnés aux unités de la zone concernée. Le commissaire politique, ou son adjoint, est en contact avec le Parti par le truchement du secrétaire politique du comité régional où se trouve l'état-major. D'autre part, l'organisation du Parti dans l'Armée doit marcher à plein régime. Cette activité est appuyée, guidée et contrôlée par le commissaire politique ou le vice-commissaire.

L'organisation de l'état-major de zone est une question urgente pour votre région. Je vous répète que l'état-major doit comprendre aussi des nationalistes honnêtes influents et qui sont vraiment décidés à lutter contre l'occupant et les traîtres au pays.

Comme nous en sommes convenus, envoyez-nous au plus tôt les noms des personnes susceptibles de faire partie de l'état-major principal de l'ALNPVA.

Entre-temps, tout en organisant l'état-major, ne suspendez pas les actions; poursuivez-les conformément aux plans établis.

Salutations amicales Pour le Comité central

*Shpati [Un des pseudonymes du camarade Enver Hocha au cours de la Lutte de libération nationale.]*

P.S. — Vous recevrez sous peu des instructions détaillées. Que les indications de cette lettre vous aident jusqu'à ce que nous vous envoyions les directives nécessaires.

*Paru pour la première fois dans les «Documents principaux du PTA», t. 1, Tirana, 1960.*

*Œuvres, t. 1.*

## **CIRCULAIRE RELATIVE A LA CREATION DE L'ORGANISATION ANTIFASCISTE DES FEMMES ALBANAISES**

**14 avril 1943**

Chers camarades,

Dans la lutte contre l'occupant fasciste, dans cette lutte décisive pour notre peuple, la femme a un rôle essentiel à jouer. *[Environ 6.000 femmes et jeunes filles prirent part, les armes à la main, à la Lutte de libération nationale.]* S'agissant là d'un important facteur de la Lutte de libération nationale, l'organisation du Parti se voit assigner certaines tâches dont l'une des plus importantes est la formation du front antifasciste de la femme albanaise.

Pour former ce front nous devons rassembler les larges masses féminines de toutes les catégories et de toutes les couches sociales. Le meilleur moyen de les réunir est d'organiser des conférences. Mais ces conférences ne doivent pas être des réunions académiques où l'on traite de problèmes étrangers à la vie pratique. Ces rassemblements doivent être organisés à propos des questions concrètes qui intéressent les femmes et qui sont pour elles un objet de revendication ou de protestation — le pain, les internements, les exécutions sommaires, etc. Au cours de ces réunions et de ces conférences on ne fera pas seulement de la haute politique, mais on parlera des besoins de la femme, de l'oppression à

laquelle elle est soumise, de l'ennemi odieux qu'est le fascisme, de la nécessité de le combattre et des tâches qui incombent aux femmes dans cette lutte de libération. La lutte même nous fournira d'abondants matériaux de travail. Les communiqués, les proclamations et les appels doivent être expliqués de temps à autre de façon simple et compréhensible. Par le moyen de ces matériaux et aussi de ceux des organes du Parti et de la jeunesse, on éveillera chez les femmes la haine de l'occupant, on soulignera ses actes barbares, incendies, assassinats de femmes et d'enfants, etc. A ces réunions on parlera également de l'hygiène, de la bonne manière d'élever les enfants, du travail et des tâches d'une bonne ménagère. Cela pourra leur paraître inutile et déplacé, mais les camarades membres du Parti ou celles qui sont aptes à ce travail doivent faire preuve de patience et amener leurs compagnes à se persuader de la nécessité de ces instructions. A la formation de ce front contribueront aussi les divers cours pour la suppression de l'analphabétisme, en particulier dans les campagnes, les cours de couture et les cours d'infirmières — ces derniers sont indispensables et doivent être organisés sans retard, la lutte devenant de jour en jour plus âpre. Il convient de souligner qu'aux réunions, aux cours et aux conférences doivent participer toutes les femmes qui veulent contribuer de quelque manière à la lutte contre le fascisme, toutes les femmes des campagnes et des villes de toutes les tendances et courants politiques — antifascistes, zoguistes, ballistes, croyantes, qui veulent combattre l'ennemi. En ce domaine, il ne faudra faire preuve d'aucun sectarisme. Dans les villes où il y a des femmes qui subissent l'influence du «Balli kombëtar», il faut collaborer avec elles sans réserve et sincèrement.

De ces conférences sortiront les conseils antifascistes des femmes. Ces conseils seront formés de la façon suivante : de la conférence du quartier émanera le conseil du quartier, qui sera élu seulement par les femmes. Chaque conseil de quartier désignera une de ses membres au conseil de la ville. Le nombre de membres de ce conseil sera établi suivant les besoins. On pourra également former des conseils au niveau du métier ou de la profession. Des conférences et des réunions des villages sortira le conseil du village qui sera en liaison avec le conseil de la ville. Cette façon de procéder pour la formation des conseils est démocratique, c'est la meilleure et on doit l'adopter de préférence. Mais ce n'est pas la seule. Dans les cas où, à cause de la répression de la réaction, il est impossible d'opérer de la sorte, les femmes les plus capables et les plus actives éliront d'abord le conseil de la ville d'en haut. Ce conseil aura pour tâche d'organiser les conseils des quartiers, et il en désignera les membres, qui ne seront donc pas élus par les femmes du quartier. Chaque conseil de quartier doit comprendre une camarade membre du Parti, s'il y en a, mais le conseil de la ville doit absolument en compter une parmi ses membres. Ces conseils seront la véritable expression de la volonté des femmes. Ils auront pour devoir de rassembler le plus possible, autour du Front antifasciste des femmes, les masses féminines des villes et des campagnes. Ce sont eux qui s'occuperont de l'agitation et de la propagande, qui fourniront aux guérillas tout ce dont elles ont besoin, qui s'occuperont des cours et qui inciteront les femmes et les jeunes filles à rallier les formations de partisans et de volontaires. Les camarades seront les meilleures combattantes et un exemple pour toutes les autres femmes.

Lorsque cela sera possible, un membre du conseil des femmes de la ville siègera aussi au conseil régional de libération nationale. Ces réunions devront être mises à profit au point de vue organisationnel. On y formera des groupes éducatifs composés des jeunes filles et des femmes les plus méritantes et les plus résolues. C'est parmi elles que seront recrutées les nouvelles camarades qui viendront grossir les rangs de l'organisation.

Salutations amicales

Pour le Comité central

*Valbona [Un des pseudonymes du camarade Enver Hoxha au cours de la Lutte de libération nationale.]*

*Paru pour la première fois dans les «Documents principaux du PTA», t. 1, Tirana, 1960.*

*Œuvres, t. 1.*

## **INSTRUCTION AU COMITE DU PARTI COMMUNISTE D'ALBANIE DE LA REGION DE VLORË SUR LES MESURES A PRENDRE POUR LIQUIDER LA FRACTION DE SADIK PREMTE**

**3 mai 1943**

*[La fraction dirigée contre le Parti et la Lutte de libération nationale dans la région de Vlorë fut organisée par le traître Sadik Premte en avril 1943.]*

AU COMITE REGIONAL

Vlorë

Les divers rapports que vous nous avez fait parvenir nous ont placés devant une triste réalité, devant la situation critique que traverse cette organisation. Celle-ci se trouve aux prises avec une fraction montée par l'infâme élément antiparti Sadik Premte, que l'on a dû expulser du Parti sans pitié. Nous avons conseillé constamment à cette organisation de faire preuve de la plus grande vigilance et de prendre les mesures les plus énergiques pour écraser sans merci toute tentative hostile de la part de cet élément traître.

Sans cesse et en chaque occasion nous avons souligné à toutes les organisations, à tous les camarades, et à vous en particulier, le grand danger que les éléments factieux représentent pour le Parti. Diverses circulaires vous ont démontré clairement le travail de sape systématique et les sabotages continus du groupe dirigé par les traîtres Anastas Lula et Sadik Premte. On vous a expliqué, en particulier, le rôle entièrement négatif de Xhepi (Sadik Premte) et il vous a été souligné avec insistance que c'était l'élément le plus dangereux, le plus perfide et le plus intrigant de tous les éléments antiparti. Précisément pour cette raison, la vigilance à son égard, et, finalement, son élimination définitive devaient être l'une des préoccupations essentielles de l'organisation et en particulier des camarades dirigeants. Les faits démontrent que vous n'avez nullement agi dans le sens qui vous était indiqué.

En ces moments les plus critiques de notre histoire, quand le sang coule à flots, que les armées de l'occupant incendient nos villes et nos villages et massacrent notre peuple sans pitié, quand il nous appartient de tout mettre en œuvre pour renforcer notre Parti et le rendre digne de guider ce mouvement sacré, les faits nous révèlent au contraire que votre organisation se trouve dans un état déplorable. Le mépris et l'insouciance avec lesquels a été traitée la question organisationnelle ont affaibli votre organisation et y ont permis la formation d'une fraction, avec à sa tête le traître Xhepi.

L'organisation de la région de Vlorë, où la population a pris les armes et lutte avec acharnement côte à côte avec nos camarades, cette organisation donc, au lieu d'être solide, disciplinée et de n'admettre en son sein que des éléments éprouvés au combat, a laissé Xhepi plonger ses racines et organiser le sabotage du Parti à la barbe des dirigeants et des camarades. Cette situation ne peut être imputée qu'à votre négligence, et c'est une négligence qui engage vos responsabilités.

Pendant des mois, d'après les rapports qui nous sont parvenus, personne n'est allé contrôler ni instruire les camarades des cellules, qui ont été livrés à eux-mêmes. Ces éléments, assurément résolus et recrutés suivant des principes solides, mais négligés et non éduqués comme il convient dans l'esprit du Parti, dans son esprit de discipline et selon les directives du Comité central, sont devenus malgré eux un champ d'action pour les éléments contaminés par l'esprit de coterie et qui déployaient une activité hostile au Parti. Il est superflu d'invoquer des excuses en disant : «nous manquons de camarades», «on nous en a promis mais on ne nous en a pas envoyé». Notre peuple dit bien : «Il faut frire dans sa graisse» et «il faut agir dans la limite de ses moyens». Cela peut fort bien s'appliquer à nous également. On vous a souvent dit que les camarades devaient être formés sur place, qu'il faut leur faire assumer des responsabilités, les aider et promouvoir des jeunes, qu'il ne faut pas attendre que le

Comité central envoie des camarades que lui-même ne peut trouver que dans les diverses organisations qui sont toutes elles-mêmes de jeunes organisations et ont besoin de ces éléments. Chez vous on n'a pas travaillé suivant ce critère. Non seulement les éléments sains qui aiment sincèrement le Parti n'ont pas été placés à des postes de responsabilité, mais dans certains cas on a travaillé selon des critères erronés, en permettant de se mettre en vedette à des éléments douteux, dont le passé n'est pas sans tache. Ces éléments ont été désignés à des postes importants dans le Parti ou à la direction de la lutte. Des éléments qui avaient été expulsés du Parti y ont été réintégrés sans l'approbation du Comité régional, ce qui est contraire aux règles. Tous ces éléments, placés à la légère par le Comité régional à des postes importants du Parti, ont naturellement soutenu la fraction organisée par Xhepi. Il importe de trouver immédiatement un remède à la situation qui s'est ainsi créée. Les mesures doivent être impitoyables, radicales et immédiates.

Suivant vos rapports, Xhepi, l'organisateur de la fraction, est secondé dans cette sale besogne de sape par Vangjo, Difi, Pâli [*Les plus proches collaborateurs de Sadik Premte dans l'organisation de la révolte contre le Parti.*] et d'autres éléments de second plan. Ces quatre hommes que je viens de citer, ont repris leur activité destructrice et antiparti. Ils se sont adressés à tous leurs vieux amis, et ont cherché à les convaincre qu'il fallait organiser à tout prix une conférence pour renverser le Comité régional, prendre les affaires en main, assumer les commandements des détachements et s'imposer par la force. D'autre part, Xhepi a également contacté H.L. [*Hysni Lepenica, représentant du «Balli kombëtar» dans la région de Vlorë.*] qu'il a convaincu de son innocence. Il a propagé parmi les camarades la panique et le défaitisme. Dans ces conditions l'attitude du Parti doit être exemplaire. Il faut écraser la tête de ces serpents le plus vite possible. Le Parti doit se montrer à la hauteur des circonstances. Son nom doit susciter la crainte dans les rangs des ennemis du dehors et du dedans, en même temps que redonner courage au peuple et lui inspirer confiance et attachement. Voilà comment il faut agir : Xhepi et Pâli doivent être passés par les armes sur-le-champ en tant que traîtres, fractionnistes et ennemis jurés du Parti et du peuple. Dans le même temps, il faut arrêter Vangjo, Difi et tous les autres éléments impliqués dans cette affaire et les juger sans délai. Ce tribunal devra être composé de quelques membres résolus du Parti et notamment du Comité régional. Il faudra tirer au clair l'attitude de Vangjo, Difi et des autres, leur participation à cette affaire et leurs responsabilités dans cette fraction. Pour Vangjo et Difi la sanction minimale devra être l'expulsion du Parti, leur destitution de toute fonction, leur maintien dans la guérilla sous une surveillance constante. S'ils se déclarent solidaires de Xhepi, s'ils ne se repentissent pas de ce qu'ils ont fait et continuent d'observer une attitude antiparti, eux aussi devront être passés par les armes. Les autres inculpés devront être jugés avec le plus grand sang-froid et recevoir les peines qu'ils méritent. Ceux qui seront condamnés à la peine capitale devront être démasqués devant le peuple pour leur trahison. Tout cela doit être fait très rapidement. Dans le même temps et sans retard, d'autres mesures sont à prendre pour faire face à cette situation. Que l'on renforce, aussi bien dans l'organisation que dans les diverses zones, les points où l'on envisage une secousse et que tout écart soit frappé sans pitié. Que les commandements soient épurés de tous les éléments douteux et hésitants et remplacés par des éléments fidèles au Parti. Renforcez la discipline. Deux personnes devront être envoyées auprès de H.L. pour lui exposer les raisons qui ont conduit aux mesures prises contre ces traîtres et le persuader de leur bien-fondé. Les camarades du Comité régional et le camarade Besnik [*Pseudonyme de Hysni Kapo, membre du CC du PCA et secrétaire politique du Comité régional du Parti à Vlorë.*] sont chargés de l'application de ces directives. Tous les camarades de l'organisation doivent se conformer rigoureusement à leurs ordres. Des instructions spéciales envoyées au camarade Besnik lui indiquent comment il devra organiser le Comité régional et le travail de l'organisation. Il vous appartient de mettre en œuvre ces mesures, de liquider cette situation et d'extirper cette fraction. Vous aurez à répondre devant le Parti du bon accomplissement de cette tâche.

Salutations amicales Pour le Comité central

*Shpati*

*Œuvres, t. 1.*

## **CIRCULAIRE CONCERNANT LA LIQUIDATION DE LA FRACTION DE SADIK PREMTE DANS L'ORGANISATION DE VLORË**

**17 juin 1943**

*[La fraction fut liquidée en mai 1943 grâce à l'intervention directe du Comité central du Parti, après que le camarade Enver Hoxha se fut rendu sur les lieux, et à la participation active des communistes de la région de Vlorë, dirigés par les camarades Hysni Kapo et Mehmet Shehu.]*

AU COMITE REGIONAL ET AUX CAMARADES DE L'ORGANISATION DE VLORË

Sur la base des différents rapports présentés par le comité régional de votre organisation, et du rapport du délégué du Comité central spécialement envoyé dans la région de Vlorë pour enquêter sur place sur la situation créée par le traître et ennemi du Parti Sadik Premte (Xhepi), nous vous envoyons cette lettre afin qu'elle soit lue à toute l'organisation et qu'il soit procédé comme nous vous l'indiquons ci-dessous.

Dès le jour de la formation du Parti, les éléments attachés à l'esprit malsain de groupe, sous la conduite de Sadik Premte et d'Anastas Lula, ont cherché, en usant de toute leur ruse, à détruire les fondements de notre jeune Parti. Ils ont eu recours à tous les moyens pour semer parmi les camarades la défiance envers le Parti, la défiance envers les organes dirigeants, la défiance à l'égard de l'organisation de notre mouvement et de notre lutte, et ils ont incité à ne pas exécuter les directives du Comité central.

A l'égard de ces éléments, le Parti a employé la méthode de la persuasion. Pendant une longue période, il les a mis en garde et a attiré leur attention sur le fait qu'une telle activité menée consciemment de leur part, était un travail antiparti, que cette voie les conduirait à des positions périlleuses, et que, enfin, dans cette éventualité, des sanctions draconiennes allaient devoir être prises à leur rencontre.

La première Conférence consultative des cadres du Parti, dont vous avez lu et analysé la résolution, a adopté une décision enjoignant à tous les éléments contaminés par l'esprit de groupe et hésitants, de faire acte d'obéissance, de renoncer à leur ancienne façon d'agir et d'appliquer les directives du Parti. Cette même résolution soulignait que pour faire face aux tâches qui nous incombent et aux événements qui évoluent avec une grande rapidité, il doit absolument exister dans notre Parti une parfaite unité de vues et d'action, une unique vision des choses aussi bien dans le travail politique que dans l'organisation elle-même. Malgré tous les efforts du Parti pour remédier au mal qui avait atteint ces camarades, le temps et les faits ont montré que ceux-ci ont poursuivi leur ancienne besogne de groupe. Ils se sont toujours opposés aux directives du Parti, à la directive, conforme à la morale prolétarienne, condamnant le vol, aux directives relatives au travail à mener auprès des paysans, à la ligne de la Jeunesse, au respect de la règle du secret et aux actions armées. Leur mécontentement s'est manifesté constamment sous forme de critiques à l'égard des camarades du Parti et notamment de ses organes dirigeants. De plus, leur action a revêtu un caractère collectif et organisé.

Aux moments les plus critiques que traversait le Parti, lorsque la réaction nous frappait sans merci, et que nos camarades, et des meilleurs, tombaient au champ d'honneur pour exalter le nom de notre Parti et libérer le peuple albanais du joug étranger, Sadik Premte et Anastas Lula ont cherché une fois de plus à réaliser leurs ambitions sordides par un travail antiparti, en tentant de s'emparer des postes dirigeants pour reprendre ainsi leur vieille besogne de bandits.

Le Comité central du Parti, tenant compte de tous ces facteurs et prenant acte du fait que ces éléments n'étaient guère disposés à se corriger et à regagner la voie communiste authentique, et ce même à l'issue d'une conférence *[Il s'agit de la Conférence extraordinaire du Parti, qui se réunit à Tirana en juin 1942. Elle examine la question de la destruction du courant fractionniste et liquidateur des ex-dirigeants du groupe des «Jeunes» Anastas Lula et Sadik Premte. La Conférence décida de les*

*exclure, eux et leurs collaborateurs, du Parti. La lutte contre les membres de la fraction fit aussi ressortir d'autres pratiques qui entravaient le travail du Parti et son renforcement. A ce moment, le CC condamna l'activité scissionniste de Mustafa Gjinishi, Koço Tashko et autres, qui étaient mécontents de n'avoir pas été élus membres du CC et des comités régionaux du Parti. Il dénonça aussi les tendances à la sécession du comité régional de Gjirokastër, où le principal instigateur de ces courants pernicious était Bedri Spahiu, alors secrétaire politique du comité régional.] à laquelle ont participé Sadik Premte, Anastas Lula et d'autres camarades, le Comité central donc a décidé de prendre une position formelle sur l'épuration des rangs du Parti et de sévir implacablement contre les éléments antiparti de tout bord, quel que soit l'habit dont ils s'affublent. Après cette conférence, Anastas Lula, Sadik Premte et un certain nombre d'autres camarades ont été expulsés des rangs du Parti; cependant, on a formulé à ces éléments le vœu qu'ils se rendront compte de leurs graves erreurs et qu'ils les corrigeront en dehors du Parti, encore qu'ils ne les aient pas corrigées en son sein.*

Toutes les organisations du Parti ont été prévenues du grand danger que représente l'esprit malsain de groupe pour le Parti, et tous les camarades ont été engagés à mener une lutte acharnée contre ces éléments, car ils s'efforceront par tous les moyens de saper systématiquement notre travail solidement établi en recourant au sabotage et souvent même à la provocation en faveur de l'ennemi. Les éléments attachés à l'esprit de groupe représentent le mal intérieur le plus nocif pour le Parti, parce qu'ils cherchent à s'emparer de la citadelle de l'intérieur, en utilisant et en mettant en action tout ce qui n'est pas communiste. Il a été souligné à tous les camarades du Parti qu'ils doivent faire preuve de la plus grande clairvoyance à l'égard de ces éléments, bien se garder d'eux, de chacun de leurs gestes et de chacune de leurs paroles, et ne jamais oublier cette vermine, fût-elle en dehors des rangs du Parti, parce que, comme le dit le camarade Staline : *«La maladie la plus dangereuse est celle qu'on oublie».* (J. V. Staline. Œuvres, éd. alb. t. 13. p. 348.) La meilleure façon de combattre ces éléments c'est de renforcer nos organisations, d'élever le niveau de formation des camarades du Parti jusqu'à celui des vrais communistes, c'est d'appliquer scrupuleusement les directives du Comité central du Parti, c'est d'oeuvrer inlassablement et systématiquement pour éduquer soigneusement les nouveaux cadres pour les rendre capables de travailler et de lutter. Le renforcement des organisations du Parti avec des éléments décidés, bien préparés sur les plans politique, théorique et organisationnel, est sûrement fatal pour les éléments attachés à l'esprit malsain de groupe, car ce genre de microbe se manifeste et se multiplie généralement dans un corps faible ; il lui est, par contre, impossible de survivre dans un corps sain et vigoureux. Notre Parti communiste doit être un parti du type léniniste et stalinien, un parti doté d'une unité indestructible et d'une discipline rigoureuse et consciente.

Pour ce qui est de l'organisation de Vlorë en particulier, on n'a cessé de signaler, tant aux camarades dirigeants qu'aux militants de base, le danger qui provient des éléments attachés à l'esprit malsain de groupe. On leur a expliqué l'attitude totalement négative et antiparti de Sadik Premte. Il leur a été souligné avec insistance que Xhepi est l'élément le plus dangereux, le plus sournois et le plus malhonnête de tous les éléments antiparti, et que, pour cette raison, les camarades dirigeants et les camarades de l'organisation devaient, entre autres, surveiller attentivement ses activités.

Malheureusement, les camarades, loin de le surveiller comme il se doit, ont presque totalement manqué de perspicacité. Leur travail a été entaché de faiblesses et de négligences qui ont favorisé l'activité félonne de Xhepi et de ses acolytes. Nous devons donc établir sérieusement le diagnostic de cette maladie, car c'est seulement alors que nous lui trouverons un remède, que nous pourrons détruire le microbe et renforcer ainsi le Parti.

Dans votre organisation on a presque oublié le danger que constituent les éléments attachés à l'esprit de groupe, alors que c'est précisément dans ce district que se trouve Sadik Premte, l'un des éléments les plus dangereux et les plus indignes. Dès le début, il n'a pas été adopté une attitude assez ferme à son égard. Son expulsion du Parti et le préjudice qu'il avait causé au travail avaient été notifiés à mi-voix aux camarades (pas à tous) et on ne s'était même pas soucié de souligner aux membres du Parti et à tous les sympathisants le danger qui pouvait provenir d'un pareil élément. Par ailleurs, le maintien par Xhepi d'une attitude constamment négative ne vous a nullement amenés à penser que cet élément,

à qui on avait consacré tant de temps dans l'espoir de le persuader et qui, loin de revenir sur le droit chemin, se dirigeait au contraire vers la trahison la plus infâme, que cet élément donc devait être démasqué devant le peuple. Vous avez continué à observer à son égard une attitude négligente. Xhepi a travaillé systématiquement, en sourdine, comme un microbe répugnant contre le Parti, en profitant des défaillances des camarades dirigeants et des militants de base. Vos erreurs et vos négligences à son égard ont été assez graves.

Tout d'abord le travail d'organisation, qui est l'aspect le plus important, essentiel de notre action, a été négligé. Dans un parti communiste du type léniniste et stalinien, toutes les questions sont étroitement liées entre elles et leur solution, conformément aux directives, est la condition de son succès dans toutes ses œuvres. Mais si l'on n'attache pas la plus grande importance à la question de l'organisation, si l'on n'envisage pas comme il se doit cette question, qui est le fondement et le point de départ de toute action, le travail en pâtira à coup sûr, et dans la plupart des cas il risque de se solder par un échec.

Les camarades de Vlorë n'avaient pas apprécié à son juste poids cette affaire d'une importance si vitale pour notre Parti, et ce sont leurs défaillances qui ont donné lieu à la situation créée par les traîtres Sadik Premte et ses acolytes. Il est difficilement concevable que, précisément dans la région de Vlorë où le peuple a pris les armes et se bat avec acharnement aux côtés de nos camarades, l'organisation, au lieu d'être forte, disciplinée et composée d'éléments éprouvés dans le feu du combat, permette qu'un traître comme Xhepi s'emploie à prendre racine et à saper le Parti. Cette situation anormale ne peut avoir pour source que l'insouciance coupable de tous les camarades de l'organisation de Vlorë. Pendant plusieurs mois on ne s'est pas occupé du tout ou presque de contrôler ni d'élever le niveau de formation des camarades dans les cellules. Ils ont été abandonnés à leur sort. Ces éléments, assurément résolus et recrutés selon de sains principes, mais que l'on a négligés en s'abstenant de les éduquer dans l'esprit du Parti, dans sa discipline, et de les instruire selon les directives du Comité central, sont devenus un champ d'action pour les éléments des anciens groupes dans leurs efforts pour saper le Parti.

La cellule doit être pour chaque membre une véritable école communiste, où il profite de l'expérience quotidienne de la lutte de tous les camarades, se dote de la théorie marxiste-léniniste et cultive dans son âme des sentiments bolcheviques élevés. Mais pour les camarades de Vlorë la cellule a été une chose sans importance, un semblant d'organisation où ils se réunissent de loin en loin, et quand ils le font, non pas pour discuter des questions avec le sérieux propre à un communiste, à qui incombe la lourde charge d'être l'avant-garde de notre peuple, mais de façon purement formelle. Il apparaît donc que ces camarades, qui ont notre cause à cœur, qui aiment le Parti de toute leur âme et sont prêts à verser leur sang pour lui, ont adopté une façon de penser et d'agir qui leur est propre, en s'imaginant que, quoi qu'ils fassent, ils agissent toujours pour le bien du Parti. Ces camarades n'ont pas vécu la vie du Parti tout au long de sa lutte et de ses batailles, et leur idéalisation du Parti ne repose pas sur de solides fondements. Il s'ensuit que lorsqu'un camarade responsable ou un simple membre de l'organisation commet une faute ou une erreur (et ces cas dans la région de Vlorë ne sont pas exceptionnels), ils éprouvent dans leur cœur de communistes non encore parfaitement formés une profonde déception. Ils sont désorientés et risquent de glisser inconsciemment dans le borborygme des éléments attachés à l'esprit de groupe, qui se serviront d'eux pour leurs sinistres buts antiparti. Bien entendu, lorsque ces camarades non encore formés ne trouvent pas, dans leur déception et leur désarroi, un réconfort ni un bras vigoureux qui les tire de la situation confuse dans laquelle ils ont été entraînés, qui les ranime, les éclaire et qui fortifie leur volonté pour faire d'eux de vrais communistes, ils deviennent les instruments de ces éléments et les victimes des ennemis du Parti.

Le peu de souci montré pour le travail dans les cellules et, en conséquence, la négligence dans le travail de formation de leurs membres ont eu de fâcheux résultats. Ces camarades ignorent les directives du Parti, ils méconnaissent la discipline rigoureuse et consciente, la critique et l'autocritique communistes saines, ils ignorent la valeur du travail d'organisation et celle du centralisme, ils sont devenus incapables de distinguer l'intérêt supérieur du Parti de leur intérêt personnel et de leurs

propres ambitions, d'aimer leurs compagnons d'un sentiment sain, sincère et pur de communiste, de haïr enfin et de combattre impitoyablement l'infâme élément antiparti. Les camarades de Vlorë, peu attachés à ces principes bolcheviques et abandonnés par les camarades dirigeants qui ont la charge de leur éducation, ont favorisé, consciemment ou inconsciemment, le travail de traître de Sadik Premte.

Par ailleurs, les camarades dirigeants de la région de Vlorë ont souvent œuvré selon des critères erronés, en favorisant la promotion d'éléments suspects, au passé douteux, d'éléments ambitieux, et en assignant même à ces éléments des fonctions importantes dans le Parti et dans l'Armée. Les camarades dirigeants de Vlorë ont voulu avec raison promouvoir ces camarades dans l'intérêt du travail, mais ils ont oublié que si dans notre Parti règne, certes, la confiance, on y pratique aussi le contrôle. Or le travail de contrôle a fait défaut. Contrôler efficacement le travail des camarades c'est assurer la bonne marche des affaires du Parti et renforcer ses cadres. Un communiste authentique est heureux de voir contrôler minutieusement l'exécution de la tâche qu'on lui a assignée. Il sait qu'on ne le fait pas pour exposer ses erreurs, ni pour le rabaisser ou l'humilier, mais pour le corriger, l'instruire et l'élever. Cette activité de contrôle a été négligée par les camarades dirigeants de Vlorë et les camarades de l'organisation. Cela a conduit certains esprits malsains ainsi que des éléments idéologiquement peu préparés et non éduqués dans l'esprit du Parti, à commettre des erreurs fréquentes. Ces erreurs ont suscité chez certains un mécontentement, qui a d'abord tourné en haine contre un ou deux camarades. Plus tard, alimenté par les éléments antiparti, ce sentiment s'est mué en mécontentement contre les instances dirigeantes du Parti.

Les règles de la clandestinité ont presque complètement fait défaut pour ce qui est des questions organisationnelles et militaires. Dans la région de Vlorë, tout le monde savait comment fonctionnait l'appareil du Parti, et des noms de camarades étaient cités comme étant soi-disant ceux des dirigeants.

De même, on n'a pas compris comme il convient le rôle d'avant-garde de notre Parti. Les camarades de Vlorë ne se sont pas suffisamment rendu compte que les membres du Parti sont la partie la plus consciente du peuple, les vrais dirigeants des masses. Ils ont confondu les rôles et ils se sont mis à leur remorque. Des erreurs ont été commises dans l'application des directives concernant la Lutte de libération nationale et l'on a souvent confondu les conseils de libération nationale avec les cellules du Parti. On n'a pas reconnu l'importance des conseils ni le rôle spécial qui leur revient dans cette lutte; et plus d'une fois le peuple a été mêlé aux affaires intérieures du Parti.

Toutes ces faiblesses dues aux camarades dirigeants et aux camarades de l'organisation de Vlorë ont servi d'arme aux éléments attachés à l'esprit de groupe, conduits par Sadik Premte et Pâli pour ourdir leur ignoble besogne.

Pour parvenir à leurs fins, Sadik Premte et Pâli avaient entrepris, en toute conscience et de façon systématique, un travail de sape du Parti. Ils s'étaient fixé pour but de rassembler autour d'eux une grande partie des camarades, de renverser avec eux le comité régional, de prendre en main le travail d'organisation, en même temps que les commandements des guérillas. Dans l'espoir d'entraîner dans leur travail de traîtres des camarades militants dans d'autres régions que celle de Vlorë, ils ont écrit au comité régional de Gjirokastër, tentant par là d'imposer leur volonté au Parti. A cette fin, les traîtres trotskistes Sadik Premte et Pâli s'étaient entendus aussi avec des éléments en dehors du Parti, qui leur avaient fourni des armes, donné des conseils et facilité leur besogne.

Cet acte de rébellion contre le Parti, acte inspiré et dirigé par Xhepi et Pâli, avait pour auteurs principaux : Vangjo (commandant de guérilla et responsable de cellule), Qazim Çakëri (surnommé Difi, commissaire politique et responsable de cellule), Xhemil Çakëri (commissaire politique) et Zeqo. Le Parti, avec le plus grand esprit de justice, avait promu ces camarades, les élevant au-dessus de la qualité de simple membre, et leur avait confié des postes importants. Mais leur ambition effrénée, leur esprit indiscipliné et leur désobéissance à l'égard des organes dirigeants et des commandements les ont conduits à se rallier à Xhepi et à Pâli. Ces éléments entretenaient des rapports étroits avec Sadik Premte et Pâli, qui avaient étudié leurs points faibles et mesuré aussi l'importance et l'influence



que ces camarades pouvaient avoir dans les rangs du Parti et dans l'opinion publique. En sorte que Sadik Premte et Pâli se sont servis d'eux pour couvrir l'exécution de leur plan. Constamment en éveil, s'informant de tout ce qui se passait dans l'organisation dans l'attente du moment propice pour frapper le Parti dans le dos, ils flattèrent leurs ambitions et les poussèrent insidieusement contre les camarades supposés être les responsables du travail dans la région. Ils les incitèrent à s'élever contre les décisions prises, contre les directives du Parti, contre les actions armées, contre la ligne de la Lutte de libération nationale et les amenèrent à matérialiser leur rancune contre le Parti en une action délibérément hostile. Ils les armèrent pour combattre l'organe dirigeant, qu'ils qualifiaient de «clique de traîtres» et de «bande de criminels». Ces éléments malsains et ambitieux, avec à leur tête Xhepi et Pâli, entreprirent en toute conscience la lutte contre le Parti. Ils se rendaient continuellement chez beaucoup de camarades, suscitant et alimentant en eux de la rancune contre le comité régional. Violant toutes les règles d'organisation et de discipline, ils les préparaient enfin à participer à une conférence qui devait être convoquée à l'insu du Parti pour juger le comité régional et imposer leur loi. Ces messieurs, cherchant à tromper les camarades innocents, lancèrent à propos de la convocation de cette conférence, le slogan habituel qui caractérise leur ignoble travail de trotskiste : *«Nous le faisons pour le bien du Parti — (ce serait donc pour le bien du Parti qu'ont aussi été violées toutes les lois et les règles disciplinaires établies par le Parti) — nous n'avons rien contre le Parti, mais les chefs et les organes dirigeants sont des cliques de traîtres et des criminels»*. La trahison ne mène jamais loin, surtout dans notre Parti, où les camarades décidés et qui lui sont attachés de toute leur âme le défendent avec vigilance. Ainsi, le coup de poignard que les traîtres Sadik Premte et Pâli se préparaient à lui porter avec la complicité de Vangjo, Difi, Xhemil, Zeqo, fut paré à temps, et le Parti prit sans tarder les mesures pour remédier à la situation. Il poursuivit implacablement les traîtres Sadik Premte et Pâli et convoqua les autres, pour leur faire faire leur autocritique et prendre contre eux les sanctions correspondant aux fautes qu'ils avaient commises. La découverte de leur trahison suscita la panique dans les rangs des rebelles, dont une partie, entrevoyant l'abîme où les conduisaient Xhepi et Pâli, se rendirent au Parti. Les autres furent arrêtés, et Xhemil Çakërri, arrêté pour la même faute, trouva accidentellement la mort en même temps que Dysheku, victime du plan qu'ils avaient monté pour frapper le Parti.

Sadik Premte et Pâli, voyant leur projet s'écrouler, et prévoyant le châtement implacable qui frapperait leur trahison, se retirèrent en toute hâte dans la région de Mesaplik et de Dukat, où ils alarmèrent la population par les propos les plus vils et les calomnies les plus infâmes à l'égard du Parti et des camarades. Ces traîtres espéraient trouver ainsi un appui auprès du peuple pour sauver leur vie, regagner un soutien qu'ils avaient cru pouvoir obtenir des camarades trompés par eux, et qui s'était effondré comme un château de cartes. Ultime manœuvre pour se protéger, ils cherchèrent à dresser le peuple contre le Parti. Ils révélèrent au peuple tout le travail d'organisation, les noms des camarades supposés être des dirigeants, ainsi que les liaisons de caractère organisationnel. Ils recoururent à de viles calomnies pour discréditer le Parti et les camarades. Dans le même temps, Xhepi et Pâli s'efforcèrent de préparer le peuple pour lancer une attaque armée contre les camarades du Parti et les guérillas de partisans, exploitant même la mort accidentelle de Xhemil Çakërri et de Dysheku pour tenter de susciter chez les proches de ceux-ci un sentiment de vengeance. Mais chaque jour qui passait apportait une nouvelle défaite aux traîtres et une victoire au Parti et à sa grande justice. Le peuple fut éclairé sur la situation et sur le travail de traître de Xhepi et de Pâli. Il se rendit clairement compte que c'étaient des ennemis du Parti et du peuple et il laissa seule cette vermine de notre pays, ces hommes qui se sont maintenant terrés, comme de vrais criminels qu'ils sont, dans un coin du village de Gjorm, attendant, comme Damoclès, que tombe sur eux l'épée qui les éliminera à jamais. Les bandits trotskistes, Xhepi et Pâli, ainsi que deux ou trois de leurs complices, s'efforcent de trouver un ultime appui chez les paysans de Gjorm. Mais il va sans dire que ces villageois patriotes, qui ont lutté aux côtés des camarades du Parti contre l'envahisseur barbare, loin de les soutenir, repousseront ces traîtres qui se sont dressés contre le Parti et qui recherchent la défaite de notre peuple. La justice du Parti est implacable pour des traîtres trotskistes comme Xhepi et Pâli, comme pour tous ceux qui lieront leur sort à celui de ces bandits.

Par ailleurs, notre Parti, ayant toujours pour principe de tendre la main aux camarades qui ont été victimes des éléments attachés à l'esprit malsain de groupe, emploie avec eux, malgré les erreurs très

graves qu'ils ont commises, la méthode de la persuasion. Il s'efforce par tous les moyens de les sortir du marais où ils se sont enlisés. Le Parti leur montre le droit chemin qu'ils doivent suivre, il leur offre la possibilité de se corriger, de prouver leur repentir pour leurs fautes, pour le préjudice qu'ils ont porté à notre lutte, et de témoigner, par leurs efforts et leur combat, leur attachement au Parti et à sa cause.

Vangjo et Zeqo se sont rendus au Parti. Ils ont fait leur autocritique, en reconnaissant leur grande faute et la trahison qu'ils préparaient contre lui. En conséquence, par décision du Comité central, ils ont été exclus du Parti, qui leur a donné l'occasion de montrer, par leur action dans les rangs des guérillas de partisans, leur repentir, leur dévouement et leur amour pour le Parti et le peuple. Qazim Çakëri (Difi) a été exclu du Parti. Mais il a refusé de s'enrôler dans les guérillas de partisans, comme le lui enjoignait le Parti pour qu'il montre par ses actes qu'il était conscient de ses fautes et donne des preuves de son repentir. Il devra donc être tenu sous la surveillance la plus sévère, et si jamais Ton relève la moindre activité de sa part contre le Parti, il faudra prendre contre lui des mesures draconiennes. Toujours est-il qu'il convient, pour le moment, d'agir à son égard par la persuasion.

Cette épreuve doit servir de leçon à toutes les organisations du Parti et notamment à l'organisation de Vlorë.

Tous les camarades sont en mesure de constater et de comprendre jusqu'à quel point peut être poussée l'activité criminelle des éléments encore atteints par l'esprit malsain de groupe. Voici ce que dit le camarade Staline à propos de ces éléments trotskistes et traîtres : *«Depuis longtemps déjà ils ne sont plus un courant politique dans le mouvement ouvrier, ils sont devenus une bande sans principes et sans aucune idéologie, des saboteurs, des agents qui sèment la diversion, des espions et des criminels professionnels»*. (J. V. Staline : *«Sur les défauts dans le Parti et les mesures à prendre pour liquider les trotskistes et les autres éléments à double face»*, rapport présenté au mois de mars 1937 au Plénum du CC du PC(b) de l'URSS (édition russe 1954).) Ces éléments vendent leur patrie, leur honneur, ils trafiquent de tous les secrets du Parti pour arriver au pouvoir, ils mettent le feu à tout l'édifice, ils se lient aux ennemis du Parti et de la patrie, ils ouvrent les portes à l'ennemi uniquement pour réaliser leurs desseins infâmes, leurs desseins de criminels de la plus vile espèce. Ces éléments trotskistes dissimulent sous un masque qu'ils veulent rendre aussi séduisant que possible leur véritable physionomie d'ennemi juré du peuple. Les ignobles trotskistes que sont Xhepi et Pâli font partie de cette bande de capitulards qui se couvrent de phrases «révolutionnaires» hystériques et provocatrices et, par ailleurs, finissent toujours par rejoindre les ennemis du Parti.

Les traîtres Xhepi et Pâli ne perdaient aucune occasion de débâter contre la ligne politique du Parti, qu'ils combattaient par des phrases gauchistes, en l'accusant d'être trop «modérée» à l'égard des autres courants politiques. Xhepi a fait tout son possible pour saboter les efforts et les résultats du travail des camarades, en démantelant tous les conseils de libération nationale d'une région. Par son attitude provocatrice, il a poussé le peuple dans les bras de la réaction. Xhepi et Pâli couvraient d'injures divers éléments aux tendances politiques non communistes dans le mouvement de libération nationale afin d'affaiblir ce mouvement. Leurs actes ont révélé l'objectif qu'ils se proposaient d'atteindre: l'affaiblissement du Parti, son démantèlement et une étroite collaboration avec des éléments hostiles au Parti. Les faits montrent qu'ils s'étaient étroitement liés à de tels éléments et qu'ils recevaient d'eux des armes.

Mais maintenant leur masque a été arraché, leur vrai visage de bandits est apparu devant tout le monde, leurs desseins infâmes ont été mis à nu. Par des mensonges, ils ont pu entraîner dans leur activité criminelle ignoble un certain nombre d'hommes isolés. Ils ont cherché à tromper le peuple, mais ils n'ont pas et n'auront jamais les masses avec eux parce qu'*«ils ont peur, dit le camarade Staline, de montrer leur vrai visage à la classe ouvrière, et qu'ils n'osent pas révéler leurs véritables desseins. Ils lui dissimulent soigneusement leur physionomie politique, de crainte qu'elle ne se rende compte de leurs vraies intentions, qu'elle ne les condamne comme des éléments ennemis et les rejette»*. (J. V. Staline, *op. cit.*)

Notre lutte contre ces vils ennemis doit être menée avec le plus grand acharnement. Et pour pouvoir combattre victorieusement cette odieuse maladie, nous devons les haïr et les frapper sans merci partout où nous les trouverons et chaque fois qu'ils se manifesteront. Mais on ne peut combattre ces éléments en se bornant à constater les faits et en restant les bras croisés. Il faut, pour cela, travailler, faire preuve de la plus grande clairvoyance et exercer le contrôle le plus minutieux grâce à une action incessante. Nous devons savoir que les éléments attachés à l'esprit malsain de groupe ne perdent pied et ne déposent les armes que lorsque notre organisation du Parti est solide, lorsque nos camarades sont résolus, bien préparés sous tous les aspects, et qu'ils combattent avec vaillance et intelligence dans tous les secteurs d'activité. La réalisation de cet objectif est en notre seul pouvoir. Il ne dépend que de nous de maintenir notre organisation pure de tout élément antiparti. Il ne dépend que de nous, en tendant tous nos efforts, de faire de notre organisation un corps d'une extrême vitalité, d'aider les camarades, de les promouvoir au rang de communistes authentiques, de les doter des hautes vertus marxistes-léninistes, de les nourrir des directives du Comité central du Parti et de leur insuffler dans le cœur et dans le sang les paroles de notre grand camarade Staline: «Sauvegardons notre Parti comme la prunelle de nos yeux».

C'est ce que le Comité central du Parti communiste d'Albanie vous demande et il est convaincu que les camarades de l'organisation de Vlorë comprendront leurs erreurs et leurs faiblesses, qu'ils trouveront rapidement le moyen d'y remédier, comme il sied à des communistes, qu'ils amélioreront leurs conceptions en matière d'organisation, et progresseront en ce domaine. Le Comité central du Parti est convaincu que dans la lutte interne contre les éléments attachés à l'esprit malsain de groupe comme dans la lutte externe, les communistes albanais se forgeront, qu'ils tiendront haut levé le drapeau de Lénine-Staline et feront en sorte que le nom du Parti inspire la terreur aux ennemis intérieurs et extérieurs, de même qu'il exalte le courage, la confiance et l'amour du peuple pour lui.

MORT AU FASCISME — LIBERTE AU PEUPLE

Pour le Comité central du Parti communiste d'Albanie

*Shpati*

*Paru pour la première fois dans les «Documents principaux du PTA», t. 1, Tirana, 1960.*

*Œuvres, t. 1.*

## **CIRCULAIRE RELATIVE A LA CREATION DE PLUS GRANDES FORMATIONS PARTISANES ET EN PARTICULIER DE LA 1<sup>ère</sup> BRIGADE DE CHOC**

**20 juin 1943**

Chers camarades,

Maintenant qu'à la suite de la création des zones et de leurs états-majors, la Lutte de libération nationale gagne en ampleur, il convient de former au plus vite des bataillons composés de 2 à 4 guérillas.

Dans le même temps, il faut choisir un certain nombre des meilleurs partisans des guérillas de la région qui ont pris part à une ou plusieurs actions, et les envoyer dans un lieu fixé où sera formée la 1<sup>ère</sup> Brigade de l'Armée de libération nationale de partisans et de volontaires.

Pour mener à bien cette tâche si importante il faudra demander aux commissaires et aux commandants de désigner leurs meilleurs combattants, selon le nombre fixé par le Comité régional.

Cette directive, toutefois, ne doit pas être prise trop à la lettre. La constitution de la 1<sup>ère</sup> Brigade et le recrutement de ses effectifs devront donner de l'impulsion à la formation des bataillons de la zone, et ne l'entraver en aucune façon. La constitution de la 1<sup>ère</sup> Brigade ainsi que celle des bataillons susciteront et renforceront la confiance dans l'essor de notre lutte et dans sa proche transformation en insurrection générale.

Dans la 1<sup>ère</sup> Brigade et dans les bataillons des diverses zones le peuple verra le solide et sûr embryon de l'Armée de libération nationale de partisans et de volontaires albanaise. Il faut donc populariser la 1<sup>ère</sup> Brigade parmi les combattants.

Cette directive, par son importance même, exige de la rapidité dans le recrutement des éléments et dans la formation des bataillons. Mobilisez donc le plus vite et le plus largement possible tous ceux qui veulent combattre, en particulier des jeunes.

Nous vous envoyons une circulaire en 10 copies. *[Il s'agit d'une circulaire du CC du PCA du 17 juin 1943 (voir dans ce volume, p. 61).]* Ce document est d'une grande importance et il doit être étudié avec le plus grand soin par toutes les cellules de l'organisation et par les comités régionaux.

Il est inutile d'en tirer d'autres copies, mais je vous le répète, tous les camarades devront être bien informés de sa teneur et il faudra qu'elle soit étudiée avec attention parce qu'elle est très importante.

Salutations cordiales

*Shpati*

N.B. — Le bataillon doit englober de deux à quatre guérillas et comprendre au moins 50 hommes. Le bataillon a un commandant et un commissaire politique ainsi qu'un commandant adjoint et un vice-commissaire. Les états-majors des bataillons relèvent de l'état-major de la zone. La brigade comptera dans ses rangs des combattants venus de toute l'Albanie et aura le caractère d'une armée régulière. Votre région doit envoyer 120 hommes pour la brigade. Sous le commandement du camarade Mehmet Shehu ils se mettront en route pour Vithkuq (Korçë) où ils devront se trouver le 25 juillet 1943. Ces combattants d'élite seront équipés des meilleures armes.

Avant le 30 juin vous devrez avoir envoyé aux baraquements de Zvarisht (Korçë) un camarade sûr qui ait aussi de «l'oreille», car il suivra un cours spécial. En même temps que lui, vous enverrez à ces baraquements le télégraphiste que vous nous avez mandé une fois pour l'affaire de la radio.

Ces camarades séjourneront dans nos parages environ un mois.

Le camarade Vjosa *[Pseudonyme du camarade Mehmet Shehu, membre suppléant du CC du PCA et secrétaire à l'organisation du Comité régional du Parti à Vlorë, nommé commandant de la 1<sup>ère</sup> Brigade de choc de l'ALNA.]* restera dans cette zone-ci, c'est pourquoi vous devrez arranger les choses là-bas avant son départ et surtout pourvoir à son remplacement à Mallakastër.

*Paru pour la première fois dans les «Documents principaux du PTA», t. 1, Tirana, 1960*

*Œuvres, t. 1.*

# **SALUT ADRESSE A LA PREMIERE CONFERENCE DE L'ORGANISATION DE LA JEUNESSE COMMUNISTE ALBANAISE**

**Juin 1943**

*[La première Conférence nationale de la Jeunesse communiste albanaise se tint du 9 au 13 juin dans les environs de Skrapar.]*

**MORT AU FASCISME-LIBERTE AU PEUPLE**

**A LA PREMIERE CONFERENCE NATIONALE DES MILITANTS DE LA JEUNESSE  
COMMUNISTE ALBANAISE**

Camarades,

La glorieuse Armée rouge et les peuples héroïques de l'Union soviétique, guidés de façon géniale par le grand camarade Staline, ont fait mettre à genoux les hordes de Hitler. Les coups de l'Armée rouge, des armées des alliés anglo-américains, des partisans et des volontaires de l'Europe asservie préparent la destruction du fascisme et la libération des peuples.

Notre peuple, qui a connu des souffrances et des malheurs sans nombre, voit dans la Lutte de libération nationale la voie de sa renaissance. Nous, communistes, fils de ce peuple, avons engagé toutes nos forces dans cette lutte. Nous voulons sauver notre pays de l'esclavage fasciste, nous voulons libérer notre peuple. Il n'y a qu'une seule voie de salut, c'est celle que notre peuple a choisie, c'est celle que nous suivons, c'est la lutte incessante et sans quartier contre l'occupant fasciste.

La jeunesse albanaise s'est engagée avec enthousiasme dans cette lutte sacrée. Elle a flétri et combattu le compromis qui aurait abouti à la guerre civile et aurait enterré notre indépendance et elle s'est portée à la pointe de la Lutte de libération nationale. Aux moments les plus difficiles de sa lutte contre l'occupant et la réaction intérieure en furie, le Parti communiste d'Albanie a trouvé auprès de la jeunesse de notre pays l'appui le plus précieux pour préserver son existence et se renforcer, pour étendre et raffermir la Lutte de libération nationale.

La Jeunesse communiste albanaise a su mobiliser, organiser et conduire les masses de jeunes vers leur libération, vers la conquête d'un monde nouveau délivré de la servitude et du fascisme, d'un monde qui ne peut être réalisé que par la Lutte de libération nationale. La jeunesse communiste a donné un exemple de sacrifice et d'abnégation, un exemple de vaillance et d'intransigeance dans la lutte, et de haine de l'occupant et des traîtres; elle a versé son sang sans réserve et offert ses martyrs à notre patrie bien-aimée.

Le Comité central du PCA rend hommage à la mémoire des jeunes martyrs, à la mémoire des dirigeants de la Jeunesse communiste tombés au champ d'honneur, à la mémoire de Qemal Stafa, secrétaire politique du CC de la Jeunesse communiste albanaise et de Misto Marne, membre du CC de la Jeunesse communiste albanaise.

Camarades de la jeunesse,

La Lutte de libération nationale nous pose des tâches nouvelles et ardues. Nous devons renforcer et intensifier notre lutte contre l'occupant. Nous devons renforcer et consolider les rangs des détachements partisans et volontaires pour former une armée puissante, l'Armée de libération nationale du peuple albanais, garantie de la libération de notre patrie. Nous devons remplir les rangs de notre armée de jeunes, de jeunes qui soient impatients de se dresser contre l'occupant abhorré.

Camarades de la conférence,

Notre chère patrie est asservie. Elle appelle la jeunesse à engager le combat. Il est de notre devoir et avant tout du vôtre, camarades de la conférence, de mobiliser et d'organiser la jeunesse dans cette lutte sacrée. Vous devez guider la jeunesse, vous devez la former et la renforcer au travail et dans la lutte pour en faire une force plus grande et plus vivante pour notre jeune Parti communiste ; vous devez l'éduquer afin d'en faire une source inépuisable d'éléments sains qui viendront grossir et renforcer les rangs de notre Parti. Vous devez diriger avec la plus grande attention la Jeunesse communiste, cette organisation si précieuse et si chère au Parti ; vous devez la défendre contre tout ennemi.

Camarades,

Nous devons soutenir notre jeune Parti et frapper sans pitié ses ennemis extérieurs et intérieurs. Nous devons écraser les courants et les éléments trotskistes et attachés à l'esprit malsain de groupe, les intrigants et les poltrons, qui s'efforcent d'affaiblir nos rangs.

Camarades de la conférence,

Tenez compte de l'exemple de la jeunesse héroïque de l'Union soviétique, de la jeunesse de Lénine et de Staline. Faites connaître à la jeunesse albanaise la lutte héroïque de la jeunesse soviétique, son abnégation et ses sacrifices, son travail, ses succès.

Le CC du PCA vous salue et vous souhaite du succès.

VIVE LE GRAND CAMARADE STALINE !

VIVE L'INVINCIBLE ET GLORIEUSE ARMÉE ROUGE !

VIVE L'UNION SOVIÉTIQUE, BASTION DE LA LIBERTÉ !

VIVE LA PUISSANTE COALITION ANGLO-SOVIÉTO-AMÉRICAINNE !

VIVE LA LUTTE DE LIBÉRATION NATIONALE DES PEUPLES ASSERVIS !

VIVE L'UNION DU PEUPLE ALBANAIS !

VIVE LA LUTTE DE LIBÉRATION NATIONALE DU PEUPLE ALBANAIS !

VIVE LE PARTI COMMUNISTE D'ALBANIE !

VIVE L'UNION DE LA JEUNESSE ANTIFASCISTE ALBANAISE !

VIVE LA JEUNESSE COMMUNISTE ALBANAISE !

VIVE LA 1<sup>ère</sup> CONFÉRENCE NATIONALE DES MILITANTS DE LA JEUNESSE COMMUNISTE ALBANAISE !

Pour le CC du PCA

*Shpati*

*Paru pour la première fois dans les «Documents principaux du PTA», t. 1, Tirana, 1960.*

*Œuvres, t. 1.*

# LETTRE AU COMITE REGIONAL DU PARTI COMMUNISTE D'ALBANIE DE TIRANA SUR LA NECESSITE D'ANIMER L'ORGANISATION ET DE RENFORCER LE TRAVAIL POLITIQUE ET D'ORGANISATION

1<sup>er</sup> août 1943

AU COMITE REGIONAL DE TIRANA (pour le camarade Hysen) [*Pseudonyme du camarade Gogo Nushi, membre du CC du PCA et secrétaire politique du Comité régional du Parti de Tirana.*]

Nous ne sommes pas du tout au courant de ce qui se passe chez vous ! Ni des résultats des entretiens avec le «Balli kombëtar», ce qui est l'essentiel, ni de l'attitude de ses hommes depuis la chute de Mussolini ! Quel effet ont produit ces événements dans les milieux de Tirana, dans les milieux fascistes et du gouvernement, dans le peuple ? Quelles sont les possibilités de travail qui s'offrent à la suite de la situation ainsi créée, etc. ? Vous ne nous dites rien de toutes ces choses-là. Nous avons appris que J. Ç. a pris le maquis avec de nombreuses autres personnes et des carabiniers (!) Mais à quoi bon ! Nous ne possédons pas le moindre renseignement, nous ne pouvons pas utiliser dans l'intérêt de notre lutte ce fait pour lequel on a déployé tant d'efforts. Nous ne savons même pas où cet homme se trouve. Et même s'il a réellement gagné la montagne, qui sait où il s'est fourré, alors que sa place devrait être ailleurs. Vous ne nous informez même pas là-dessus, et, bien entendu, vous avez pensé encore moins à l'escorter jusqu'ici. On ne fait pas la guerre en constatant et en enregistrant les événements, il faut les mettre à profit aussitôt et au maximum.

*Remuons-nous, camarades, et secouons le bureaucratisme sinon nous sommes perdus.*

I. Ne considérez pas les choses avec étroitesse d'esprit, ne regardez pas seulement le district de Tirana, ayez une vision plus large des choses. Ce qui se passe à Tirana a des répercussions sur les autres régions également. C'est pourquoi dégagez-vous du cercle étroit où vous vous êtes enfermés, et laissez à d'autres les menues affaires et la «grosse» besogne. Confiez des tâches aux jeunes camarades; ne craignez rien, ils accompliront le travail mieux que les anciens.

II. Renforcez l'organisation et rendez-la plus combattante, ne lui communiquez pas l'indolence dont certains d'entre vous sont peut-être atteints. Il est temps que les cellules se réveillent, il est temps que les groupes de sympathisants ainsi que les amis du Parti se secouent de leur somnolence. L'organisation doit travailler comme une ruche, s'acquitter de tâches précises, suivant des instructions clairement définies et poursuivre un but précis. C'est en agissant ainsi que vous montrerez que vous êtes de vrais dirigeants. A votre organisation incombe le rôle le plus important, car elle est au centre, là où se dérouleront les événements les plus importants et où seront prises les grandes décisions. C'est pourquoi, tous, depuis l'organisation de la jeunesse jusqu'à celle des femmes, doivent être animés d'une vive ardeur au travail et au combat, et être prêts à de prochains événements d'une importance majeure pour notre pays et notre Parti :

a) Que des conférences politiques soient organisées partout par les camarades et les sympathisants (pas mal de camarades invoquent des excuses en disant : «j'ai du travail, je suis occupé à mon bureau, ou j'ai des obligations familiales.» Ceux qui invoquent de tels empêchements, même en ces heures que nous vivons, envoyez-les promener, car ce ne sont pas des communistes).

b) Que les cellules se réunissent régulièrement et qu'on leur donne chaque fois des instructions sur le travail de la semaine, des instructions précises et qu'on ne se contente pas d'indications vagues et de grands mots ; qu'on leur fixe un travail pratique, concret, qui soit profitable à notre mouvement et à notre Parti. Il ne faut plus qu'il y ait de réunions de cellules inutiles. Il nous faut des réunions animées, où l'on débâte avec le plus grand sérieux les problèmes que soulèvent les événements qui se

précipitent et les problèmes qui demandent une solution. *Plus que jamais les camarades doivent s'armer et devenir des révolutionnaires.*

Il faut attacher la plus grande importance aux groupes de sympathisants et en faire des réserves des cellules, leur principal auxiliaire ; c'est là que se formeront et s'instruiront les nouveaux cadres.

c) Ne négligez pas de vous intéresser toujours plus à la jeunesse et de promouvoir son éducation. Vous commettriez un crime en ne vous y appliquant pas. Vous devez la renforcer, faire d'elle une combattante, l'arme la plus forte du Parti. Ne ménagez rien pour drainer une si grande source d'énergies pures et saines, qui seront d'un grand poids dans la balance des événements futurs. Pensez à l'avenir, ayez en vue la jeune génération et le rôle qui lui incombe, renforcez les groupes d'éducation, faites en sorte que les réunions des militants de base soient toujours plus vivantes et aussi larges que possible.

d) Organisez et renforcez les sections de guérillas des villes. Qu'elles deviennent effectivement une force puissante et préparée pour les combats de rue. Il faut armer ces unités de fusils et de grenades. Nous envisageons même de les équiper d'armes automatiques. Tenez prêts 5 ou 6 hommes qui ne soient pas dans la clandestinité et qui appartiennent à ces unités, car ils seront appelés à s'entraîner aux combats de rue et à l'usage des divers explosifs que nous vous fournirons. Ces hommes deviendront les instructeurs d'équipes spécialisées, qui seront formées à partir des sections. Il faut éduquer au mieux ces sections, étudier minutieusement le plan de la ville, les points stratégiques, aussi bien dans la ville qu'aux alentours, et transmettre ces plans à l'Etat-major.

e) *Organiser le service de renseignements.* Comment doit être organisé et comment doit opérer ce service ? Il faut qu'il soit attaché au comité régional. Un membre de ce comité le dirigera ou pour le moins rassemblera tous les renseignements recueillis. Il y aura donc un responsable de ce travail. Il choisira des camarades capables, intelligents et résolus, qui devront être chargés de cette tâche à l'insu l'un de l'autre et qui ne seront en liaison qu'avec lui. Ces camarades devront organiser et étendre le réseau en s'adjoignant des sympathisants, des amis et des gens du peuple. Tous les éléments de cette seconde catégorie travailleront individuellement en maintenant la liaison avec un camarade désigné. Les renseignements fournis par le peuple, les amis, les sympathisants, les camarades, seront ainsi concentrés entre les mains du responsable de ce service.

Le réseau des informateurs s'intéressera à toutes les activités, en particulier :

1.- Aux mouvements de l'ennemi (par exemple : aujourd'hui sont passés 30 convois de l'ennemi venant de Durrës à destination d'Elbasan; ils transportaient des hommes ou du matériel, etc.) ;

2.- A l'importance des effectifs de la garnison ennemie aux casernes, dépôts de munitions ou de vivres, aux bureaux des commandements, du SIM [*SIM (Servizio informativo militare). Service de renseignements militaires de l'Italie fasciste.*] (trouvez un plan de Tirana, marquez-y en rouge leur emplacement, et envoyez-le-nous) ; à l'aérodrome (nombre d'avions, mouvement des appareils, dépôts d'essence) ; aux ponts, aux points stratégiques, etc. ;

3.- Au mouvement des forces allemandes : provenance et destination. Y en a-t-il à Tirana ? Combien ? Combien quittent la ville ? Notez le numéro que porte chaque soldat sur sa veste, son col ou ses épaulettes, la couleur de sa veste ou de ses épaulettes, les galons et autres insignes qu'il peut avoir sur son calot ou sur la poitrine. Dessinez ces signes, même maladroitement, notamment si vous voyez sur leur poitrine des emblèmes divers, aigles de différentes formes, ou autres. Ces renseignements, en particulier ceux concernant les Allemands, doivent nous être envoyés par le premier courrier, car ils sont d'une grande importance pour l'identification des divisions allemandes nouvellement arrivées et de leur lieu de provenance ;

4.- Il identifiera la cinquième colonne, recueillera des renseignements et des documents sur ses éléments, en surveillera les liaisons et le travail ;



5.- Il identifiera les espions, les agents des Italiens, des Allemands et des éléments à la solde de l'ennemi ;

6.- Il identifiera les ennemis de notre Parti, leurs liens, leur entourage, etc., etc.

Tout renseignement de caractère militaire sera envoyé à l'Etat-major, et ceux qui concernent le Parti, au Comité central. Ce travail est d'une haute importance. Aussi le service en question doit-il être mis sur pied et commencer à fonctionner dans les dix jours à partir de la date de cette lettre.

Vous trouverez ci-joint une lettre. Il s'agit d'un ordre de l'Etat-major concernant la région de Tirana. Conseillez aux camarades d'adresser à l'Etat-major un rapport circonstancié sur la situation militaire de la région, sur nos forces armées. Quels en sont les effectifs ? Est-il possible d'y former des bataillons ? La mobilisation y est-elle possible ? Qui sont les commandants des guérillas ? Sont-ils à la hauteur de leur tâche ? Quelles observations ont-ils à faire sur eux et quelles sont leurs propositions ? Quelles remarques sur les armements et sur les besoins en armes dans cette zone ? Peut-on acheter des armes là-bas ?

Ecrivez, camarade Hysen, au comité régional de Durrës pour qu'il y organise un service de renseignements (les camarades de là-bas devront nous communiquer au plus tôt des informations sur les mouvements dans le port et sur ceux de l'armée allemande, comme nous vous l'avons indiqué à vous-mêmes ci-dessus) et des sections de guérillas. Vous-même, camarade Hysen, devrez vous rendre de temps à autre à Durrës pour y contrôler le travail ou convoquer les responsables de là-bas, les aider et leur donner des conseils.

Nous vous envoyons une liste de médicaments. Essayez de vous les faire remettre sous forme d'aide par les pharmaciens de la ville, car nous en avons besoin pour l'hôpital qui sera prochainement mis sur pied. J'espère que vous avez assez d'amis pharmaciens pour pouvoir collecter cette petite quantité de produits...

Qu'on contrôle l'attitude de Çiça, interrogez-le au sujet de l'affaire de Pâli. L'expérience de Vlorë ne doit pas vous avoir servi de leçon, car vous semblez glisser vers les mêmes erreurs. *[Des faiblesses avaient été constatées dans l'organisation du Parti de la région de Vlorë, et elles furent mises à profit par la traction de Sadik Premte.]* Les grands plans que vous aviez échafaudés ne suffisaient pas pour liquider Pâli ! Vous avez fait vos calculs en oubliant les intéressés. Vous croyez que Pâli est isolé et sans amis qui puissent l'avertir. Donc, moins de paroles ronflantes sur l'exécution des ordres, et plus de travail. Les ennemis du Parti ne peuvent être combattus que par un travail systématique et rapide, et non par des plans et des super-plans.

Ouvrez l'œil et veillez à votre organisation, frappez sans merci ceux qui combattent le Parti de l'intérieur.

Où en est l'affaire de la cellule de Peza et des querelles qui y ont eu lieu ? *[Il s'agit de la lutte qui se poursuivait dans la cellule du Parti à Peza entre les communistes aux vues saines, qui défendaient la ligne du Parti, et Mustafa Gjinishi, qui se tenait sur des positions opportunistes et menait une activité scissionniste.]* Il me semble que le Comité central a bien le droit de savoir ce qui se passe dans chaque organisation. Vous devez nous faire parvenir immédiatement le rapport que vous a apporté le Dr. Rosho de Peza, ainsi qu'un exposé des mesures que vous avez prises pour l'organisation du travail là-bas.

— Que les autres guérillas de la région soient approvisionnées en imprimés et en littérature politique.

— Nous vous avons écrit de nous envoyer un aperçu de votre situation financière, ainsi que des sommes qui vous restent.

Nous ne savons pas si vous avez pris une position politique à l'égard des événements qui se précipitent. A ce que nous constatons, vous semblez vous être totalement désintéressés de la question de la propagande. En deux mois nous n'avons reçu que deux ou trois communiqués, et bien pauvres.

Vous devez attacher à la propagande la plus grande importance et assumer vos responsabilités, en prenant position à l'égard de tous les événements. Nous n'avons aucun renseignement en ce qui concerne la presse du Parti. Est-ce que le «Zëri i Popullit» paraît ? Peut-être attendez-vous que les articles vous viennent de nous ou vous tombent du ciel ? Quels livres avez-vous fait imprimer ? Vous devez nous faire parvenir 5 exemplaires de chacune de vos publications pour le Comité central.

Avec notre salut amical

Pour le Comité central du Parti communiste d'Albanie

*Shpati*

*Œuvres, t. 1.*

## **LETTRE ADRESSEE AU COMITE REGIONAL DU PARTI COMMUNISTE D'ALBANIE DE GJIROKASTËR SUR L'ATTITUDE A OBSERVER ENVERS LES MISSIONS MILITAIRES ANGLAISES**

**16 août 1943**

*[A partir du mois de mai 1943 arrivèrent en Albanie, sans être invités, des représentants du Haut Commandement interallié en Méditerranée, qui justifiaient leur venue comme étant dictée par leur intérêt pour la lutte contre les hitlériens. Ils s'engagèrent en paroles à aider l'Armée de libération nationale albanaise avec des fournitures militaires. Mais leurs buts étaient essentiellement politiques. Ils menèrent une activité de sape, soutinrent et aidèrent toutes les forces réactionnaires. Le PCA considérait cette intervention comme un danger pour le triomphe de la révolution et l'indépendance du pays et il adopta une attitude nette contre cette intervention.]*

Un major anglais doit venir dans la région de Gjirokastër. Ces officiers se rendent dans cette région à leurs propres fins et pour fourrer leur nez dans nos affaires intérieures. Ils n'ont tenu aucune de leurs nombreuses promesses de nous envoyer des armes et de l'argent. Ils ont tendance à interroger n'importe qui, n'importe quel partisan, n'importe quel commandant de guérilla pour chercher à comprendre ce qui se passe dans les affaires de notre armée et de notre mouvement, et pour ensuite s'y immiscer.

Nous devons leur attacher quelques camarades sûrs qui les accompagneront dans leurs déplacements. Au cours de ces déplacements ils ne devront contacter que les personnes que vous jugerez bon qu'ils rencontrent. Qu'on leur donne très peu d'informations sur nos affaires intérieures !

Salutations

*Shpati*

*Œuvres, t. 1.*

**LETTRE DU CC DU PCA AU COMITE REGIONAL DU PCA DE  
VLORE SUR LA CONSTITUTION DE L'ETAT-MAJOR GENERAL DE  
L'ARMEE DE LIBERATION NATIONALE ALBANAISE, SUR LES  
ENTRETIENS AVEC LE «BALLI KOMBËTAR» ET SUR LA  
DENONCIATION DE L'OPPORTUNISME D'YMER DISHNICA A  
MUKJE**

**17 août 1943**

Le camarade S. nous a mis au courant de la situation dans votre région en ce qui concerne aussi bien notre organisation que l'armée. Nous espérons, pour ce qui est de la première, qu'avec de la volonté et un travail persévérant, vous obtiendrez de bons résultats. En ce qui concerne l'armée, nous vous félicitons de la formation de l'Etat-major de la Zone et de son entrée en fonction. Ce sera là une garantie du renforcement de notre armée et de notre influence.

Il y a cinq jours, nous vous avons fait parvenir une circulaire vous informant de la diffusion à Tirana d'un tract qui a dû vous être envoyé pour que vous le reproduisiez. *[Cette circulaire condamnait l'accord conclu à Mukje dans la rencontre entre Ymer Dishnica et Mustafa Gjinishi d'une part, et les chefs de file du «Balli kombëtar» de l'autre, et dont les termes étaient contraires aux orientations données par le CC du PCA. Par cette circulaire, le CC recommandait au Parti de rejeter le tract signé par le «Comité pour le Salut de l'Albanie», qui rendait public l'accord de trahison de Mukje.]* Il était accompagné d'instructions sur la manière d'agir à ce propos. Je vous donnerai quelques explications pour vous permettre de bien comprendre ce qui s'est passé, ce qui est à l'origine de ces faits et ce que nous devons faire pour en neutraliser les conséquences. Je ne vous ai rien écrit sur le déroulement des discussions de Peza, c'est un manquement de ma part mais c'est parce que nous avons été très occupés. La formation de la 1ère Brigade, les premiers pas de notre travail avec l'Etat-major, le travail du Parti dans le secteur de Korçë ainsi que mes nombreux déplacements ne m'ont pas laissé le temps de vous écrire. A Labinot, se sont réunis tous les membres du Conseil général *[La réunion du Conseil général eut lieu le 4 juillet 1943.]* à l'exception de Kamber Qafmolla et de Ndoc Çoba *[Plus tard, il devait désertier et se mettre au service des occupants allemands.]*, qui ont eu peur de venir. Le Conseil, après avoir examiné la situation, a décidé de constituer un Etat-major, ayant pour commandant Spiro Moisiu, pour commissaire Enver Hoxha et pour membres : Abaz Kupi, Myslim Peza, Baba Faja, Haxhi Lleshi, Baca (Ramadan Çitaku), Ymer Dishnica, Sejfulla Malëshova, Mustafa Gjinishi, Bedri Spahiu, Dali Ndreu... Il a été discuté de l'élargissement du Conseil général de libération nationale et l'ancien conseil a été, par décision unanime, reconduit dans ses fonctions, cooptant en outre Sejfulla Malëshova et Haxhi Lleshi. Le Conseil a choisi sa présidence, qui a été chargée d'organiser une large conférence ayant pour mission d'élire un conseil plus vaste, devant inclure d'autres éléments ayant fait leurs preuves durant cette année de lutte. Un autre point discuté a été l'attitude de sabotage du «Balli». Là-dessus, l'accord s'est fait. Abaz Kupi a élevé quelques objections à propos de l'étoile en prétendant que cet emblème ne répondait pas à la volonté du peuple, etc., tout en déclarant que, pour sa part, il n'était pas opposé à l'emploi de l'étoile, «parce que, a-t-il dit, vous l'avez arrosée de votre sang et scellée de vos sacrifices». Il a ajouté que «nous pouvions la mettre où nous voulions, mais pas sur le drapeau». Après quelques discussions, nous sommes tombés d'accord. Nous lui avons expliqué que ce n'était pas le peuple qui avait soulevé la question de l'étoile, mais les ballistes, dont nous connaissons bien les desseins, et que nous ne pouvions pas l'ôter rien que pour leur faire plaisir. Nous pourrions en discuter avec eux quand ils seront décidés à livrer bataille et à participer aux combats contre l'occupant, mais pas maintenant qu'ils se battent contre nous et non contre l'envahisseur. Abaz s'est rendu à nos raisons. Il a également été décidé de lancer un nouvel appel au «Balli» et d'inviter quelques-uns de ses chefs pour leur communiquer ouvertement les buts et les décisions du Conseil général de libération nationale. Nous avons désigné nos délégués pour les entretiens éventuels avec eux : Abaz Kupi, Myslim *[Myslim Peza.]*, Ymer *[Ymer Dishnica]*, Mustafa Gjinishi et Kamber Qafmolla, si ce dernier acceptait la position du Conseil sur tout ce qui a été décidé à Labinot. Nous avons également fixé les points sur lesquels porteraient les pourparlers avec le «Balli». Ils se ramènent

à ceci : le «Balli kombëtar» doit cesser la lutte contre les conseils et s'engager immédiatement dans la lutte de libération par des actes et pas seulement en paroles, accepter de prendre part aux conseils de libération nationale et de participer à une large conférence comprenant, outre le Conseil général de libération nationale et les représentants du «Balli», un grand nombre d'autres patriotes honnêtes. En même temps, le «Balli» doit chasser de ses rangs les fauteurs du compromis, comme Ali Këlcyra et consorts. *[Un des chefs de l'organisation traîtresse du «Balli kombëtar». Avec l'autorisation du comité central du «Balli», il signa, au mois de mars 1943, avec le commandant des troupes fascistes italiennes d'occupation, Dalmazzo, un protocole secret prévoyant la coordination des opérations de leurs forces respectives contre les forces de libération nationale.]* En particulier, il a été recommandé à Ymer Dishnica et à Mustafa Gjinishi de bien veiller à leur attitude de se comporter en communistes qu'ils sont et de ne pas se laisser duper par le «Balli», ses manœuvres et son jeu.

Dix jours après la conclusion des travaux de Labinot nous avons reçu la première lettre d'Ymer, dont voici la substance : Au cours d'une première rencontre *[La première rencontre avec les leaders du «Balli kombëtar» eut lieu le 26 juillet 1943.]* avec Lumo Skëndo et Hasan Dosti *[Représentant du «Balli kombëtar», criminel de guerre au temps de la Lutte de libération nationale. Il s'enfuit à l'étranger où il se mit, pendant un certain temps, à la tête d'une organisation réactionnaire au service des Anglo-Américains.]*, après bien des discussions et des hésitations de leur part, il a été décidé de porter les conclusions de ces négociations sur un procès-verbal signé par les deux parties et dont voici les points essentiels. Ymer nous les énonce dans sa lettre et je vous les transcris textuellement car ils revêtent une grande importance.

I. Lutte immédiate contre l'occupant fasciste.

II. Les deux organisations acceptent l'idée fondamentale de créer un comité dénommé «Comité pour le Salut de l'Albanie».

III. Lutte pour une Albanie vraiment libre, indépendante et démocratique.

IV. Le comité a aussi à son programme la libération de l'Albanie dans ses frontières de 1913 ; en ce qui concerne les autres zones peuplées d'Albanais, il réclame le droit universel à l'autodétermination des peuples, garanti aussi par la Charte de l'Atlantique. Puis, dans sa lettre,

Ymer s'étend en considérations et en remarques sur les hommes du «Balli», il parle des menées du «Balli» qui tente d'«entrer dans l'histoire sans combattre», de «prendre les rênes du mouvement» et ainsi de suite. Puis il ajoute ses propres commentaires, observant «que les événements se précipitent», «que la chute du Duce aura de grandes répercussions», «que le monde entier est en fièvre», «qu'eux aussi étaient en fièvre» etc., etc.

Mais cette lettre, il n'a même pas eu le temps de la terminer, parce qu'il est allé rencontrer les délégués du «Balli» dans un village du Dajti. Voilà donc quelle était la teneur de sa lettre et nous n'avons rien compris ni à cette lettre ni aux discussions dont il parle, pour pouvoir l'aider. Nous y avons relevé seulement quatre points très secs, dont le second, en dépit de son obscurité, figurait quand même au procès-verbal, alors que la lettre ne faisait aucune mention des points établis par nous à Labinot et qui devaient être discutés. Le délai que nous avions fixé pour la mission de nos représentants étant échu, et le résultat annoncé dans la première lettre insignifiant *[En français dans le texte.]*, nous leur avons écrit de rentrer.

Nous avons reçu une seconde lettre d'Ymer nous faisant savoir que dans la deuxième réunion *[La seconde réunion avec les leaders du «Balli kombëtar» eut lieu au mois d'août 1943 à Mukje près de Kruja.]* qu'ils ont eue avec le «Balli» ils ont surtout été embarrassés par deux points : d'abord «l'Albanie ethnique» et la proclamation de l'indépendance puis l'annulation des décisions de l'Assemblée du 12 avril. *[Pour camoufler l'annexion, les fascistes italiens convoquèrent le 12 avril 1939 à Tirana, une «Assemblée constituante», qui proclama «l'union personnelle» de l'Albanie avec*

*l'Italie, et le roi d'Italie Victor-Emmanuel III roi d'Albanie. Elle désigna un gouvernement fantoche albanais avec à sa tête le grand propriétaire terrien et collaborateur Shefqet Vërlaci.]* «Nous avons surmonté le premier obstacle, écrit-il, celui de l'«Albanie ethnique» grâce à une formule ambiguë, semblable à celle que j'évoquais dans ma première lettre». «Quant à la seconde difficulté, poursuit Ymer, nous l'avons résolue en chargeant un comité définitif à désigner avant le 8 août, de statuer sur ce point.» Voilà qu'elle était, sans plus, la teneur de la seconde lettre ; rien sur la diffusion éventuelle d'un tract, ni aucune sollicitation d'un avis de notre part à son sujet ; il se contentait de nous dire que nous devions nous rapprocher de Tirana ou leur faire parvenir nos directives avant le 8 août. Nous leur avons répondu que nous n'étions pas d'accord sur la manière dont ils menaient les discussions, que ce n'était pas le moment de proclamer l'indépendance de l'Albanie, que le «Balli» devait d'abord déclarer la guerre à l'Italie, qu'il cherchait par ces manœuvres à effacer son honteux passé, à «entrer dans l'histoire» et à passer l'éponge sur l'Assemblée du 12 avril, car tous ses principaux représentants en avaient fait partie. D'autre part, nous leur rappelions les tâches qui leur avaient été assignées et les points sur lesquels ils devaient discuter, en leur conseillant de s'en tenir strictement à ces points-là. Mais ils n'ont même pas attendu notre réponse et, les 6 et 7 août, ils ont diffusé un tract signé par le «Comité pour le Salut de l'Albanie», où l'on parle de tout sauf de la lutte contre le fascisme et du combat que mène notre Parti. On y traite de la «lutte pour une Albanie indépendante, démocratique et populaire», et de l'application du principe de l'autodétermination des peuples, universellement reconnu et garanti par la Charte de l'Atlantique, ainsi que de la lutte pour une «Albanie ethnique». Ce tract représentait pour nous une capitulation devant le «Balli», parce qu'il ignorait totalement nos efforts et notre combat, et qu'il méconnaissait les conseils de libération nationale et les mots d'ordre avec lesquels nous avons dirigé et animé la lutte. En revanche, le «Balli» qui a commis tant d'infamies, y apparaissait comme le sauveur de l'Albanie. Après la publication de ce document nous avons envoyé à toutes les organisations du Parti la circulaire que vous avez certainement reçue et sur laquelle vous vous êtes guidés dans votre action.

Naturellement, ce fait aura des répercussions sur notre travail, parce que nous ne consentirons en aucune manière à nous aligner sur les positions dictées par le «Balli» et acceptées par le Docteur. Nous ne changerons aucun de nos mots d'ordre, ni la forme ni l'appellation des conseils de libération nationale. Nous continuerons notre combat encore plus âprement sous ces mêmes mots d'ordre et sous le drapeau de la Lutte de libération nationale. C'est pour cette raison que le tract publié au nom du «Comité pour le Salut de l'Albanie» doit être dénoncé. Quant à l'union, nous n'y souscrivons qu'aux conditions énoncées ci-dessous :

1. Lutte contre l'envahisseur fasciste et contre tous ses laquais.
2. Union dans la lutte, mais non dans une lutte purement démonstrative que le «Balli» mènerait dans le seul but d'effacer d'anciennes fautes, de s'approprier le drapeau de la lutte et de la saboter d'une nouvelle manière, après l'échec de sa première tentative ; union dans une lutte véritable, implacable et incessante contre le fascisme et les traîtres.
3. Au cours de cette lutte, telle qu'elle a été définie au point précédent, nous aboutirons à la formation d'un état-major opérationnel commun pour toute l'Albanie ainsi que d'états-majors opérationnels de zones.
4. Les conseils de libération nationale sont des organes du pouvoir, de ce pouvoir qui est issu du peuple et de la lutte; ils ont été élus démocratiquement par le peuple, et, en tant qu'organes du pouvoir démocratique et populaire, ils doivent être reconnus par tous.
5. Lutte pour une Albanie indépendante, démocratique, où le peuple lui-même, à l'issue de cette lutte, décidera de la forme du régime.
6. Respect de la Charte de l'Atlantique et du Traité de Londres et de Washington entre l'URSS, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, aux termes duquel, la question de la Kosove et de la Çamëria devra être résolue après la guerre par les peuples de Kosove et de Çamëria eux-mêmes qui décideront de leur sort. Nous ferons tout notre possible pour créer une situation favorable au règlement de cette question dans la plus grande équité. Tant que le fascisme n'est pas liquidé, notre premier devoir patriotique est

d'encourager et d'aider le peuple de Kosove et de Çamëria à engager le combat contre l'occupant et ses suppôts, parce que ce n'est qu'ainsi qu'il pourra garantir sa propre existence et assurer son droit à l'autodétermination.

7. Nous sommes pour une lutte commune avec tous les courants politiques qui mènent dans le pays un combat incessant, direct et implacable contre l'occupant fasciste et ses acolytes.

8. Nous ne collaborons pas avec le «Balli kombëtar» en bloc tant qu'il aura dans ses rangs des éléments liés à l'occupant, qui sabotent la Lutte de libération nationale, qui combattent le Front de libération nationale et le Parti communiste, et tant qu'il gardera dans son sein des criminels et des brigands.

9. Nous collaborons avec tous les éléments qui n'ont pas commis de crimes contre le peuple et qui, après avoir adopté les positions de l'occupant, ont abandonné une fois pour toutes les positions erronées où les avait conduits la propagande de l'ennemi et se sont vraiment engagés dans la voie de la lutte.

Il nous est impossible de vous dire tout ce que nous pensons des conséquences et des situations diverses qui pourraient résulter de cette prise de position. Vous devez approfondir la question et en dégager vous-mêmes les conclusions ; nous ne pouvons que vous donner des conseils généraux sur la manière d'agir pour parer à cet état de choses, et même pour le surmonter en notre faveur ; c'est là où se révéleront la résolution des communistes et leur capacité à affronter les situations les plus difficiles.

La première chose à faire est de renforcer l'organisation et d'empêcher que ne se manifeste la moindre hésitation ou le moindre mécontentement. Vous devrez vous acquitter de cette tâche en expliquant clairement à tous notre juste ligne, en soulignant que ce sont les délégués et non pas le Comité central qui sont responsables des écarts de cette ligne. Une ou deux personnes peuvent se tromper, mais le Parti, lui, ne se trompe pas, et il ne permet pas qu'on foule aux pieds ou qu'on déforme sa ligne politique. Il faut, d'autre part, que toute l'organisation se mobilise immédiatement et que le Parti serre les rangs; que des réunions, larges et animées, soient organisées avec la population, pour lui montrer quelle est notre attitude et quelle est celle du «Balli»; il faut démasquer enfin tous ceux qui se sont rendus coupables de tripotages et d'actions indignes et demander au peuple qu'il déclare ouvertement que toute collaboration avec de pareilles gens est impossible. Expliquez par exemple tout ce qu'Ali Këlcyra a fait, dites que c'est un homme indigne, qu'il a combattu le mouvement, qu'il a conclu un compromis avec l'occupant, qu'il fait aussi partie du «Balli» et que, par conséquent, nous ne pouvons pas collaborer avec cette organisation tant qu'elle n'aura pas expulsé de tels éléments. Vous ferez savoir à la population que nous n'acceptons la collaboration et l'union que sur la base des points que nous venons d'énoncer. Mobilisez les conseils, les amis, les membres du Parti, les sympathisants, et que tous se mettent à l'œuvre. Réalisez aussi la première circulaire que nous vous avons envoyée et agissez en vous y conformant pour renforcer l'organisation. Nous vous ferons bientôt parvenir deux tracts que vous devrez reproduire, diffuser largement et expliquer partout, au cours de réunions et de meetings que vous organiserez avec la population. L'un de ces tracts est signé du Comité central en réponse aux accusations lancées par le «Balli» et l'autre, rédigé par le Conseil, éclaircira encore notre attitude. Vous devez avertir le plus tôt possible Gjirokastër de notre position, de façon que là aussi on agisse de la même manière... A propos de l'Armée, nous écrivons spécialement au commandement de la zone de la part de l'Etat-major général.

Le 15 courant, a été célébrée la fête de la formation de la brigade avec un très grand succès. Plus de mille personnes ont assisté à la cérémonie, et le défilé a été applaudi avec un grand enthousiasme par la population, par tous les membres des conseils de la région, qui s'étaient hâtés de venir assister à la fondation de la première unité de notre armée régulière. Et en effet, camarades, cette unité offrait l'image d'une formation militaire régulière. De nombreux discours ont été prononcés ; on a entonné des chants, puis on a organisé une grande partie de campagne où l'on n'entendait que chants, discours ou expressions de haine contre l'envahisseur. C'est là une date dans l'histoire de notre mouvement. Cet exemple devra être vite suivi par toutes les autres régions.

Nos amis, les Alliés, ne tiennent pas du tout les promesses qu'ils nous ont faites ; ils ne nous larguent que fort peu d'armes, pour ne pas dire pas du tout. La situation dans les diverses régions est inchangée. L'organisation d'ici a pas mal de défauts et transige trop sur les principes ; nous espérons que pendant le peu de temps qu'elle restera en ces lieux, la brigade donnera une impulsion au travail.

Vous trouverez ci-inclus une lettre. Le pli vous sera apporté par un partisan de la brigade. Vous avez 800 livres sterling que vous a données l'Anglais, vous en remettrez 500 à ce partisan et vous l'aidez à acheter une quantité de céréales qui sera déposée pour la 1ère Brigade aux endroits qui vous sont indiqués. Ces vivres ne doivent pas être touchés. Retirez le reste de l'argent et employez-le pour l'achat d'armes, qui devront être gardées à la disposition de l'Etat-major général. Le télégraphiste qui est venu une fois puis est reparti, doit regagner au plus tôt sa première destination ; qu'il ne vienne pas avec l'idée de rentrer chez lui, mais qu'il sache qu'il devra rester ici. Quand il sera arrivé à l'endroit convenu, qu'il demande à voir Nexhip, celui-ci l'adressera où il faut.

Nous n'avons pas encore rencontré le docteur Ymer, mais nous le verrons bientôt et nous vous informerons à ce sujet. Vous devez nous donner votre opinion sur tout ce que nous vous écrivons, faute d'une réunion du Comité central, que nous avons du reste l'intention de convoquer au plus tôt et à propos de laquelle nous vous préviendrons en temps voulu.

Je vous envoie mes salutations amicales et celles de tous les camarades, en particulier de Halim. *[Pseudonyme du communiste internationaliste yougoslave Miladin Popovic. Libéré par les communistes albanais à l'automne 1941 d'un camp de concentration fasciste, il resta en Albanie pour maintenir la liaison entre le Parti communiste d'Albanie et le Parti communiste de Yougoslavie, et soutint l'attitude internationaliste du CC du PCA. En septembre 1944, par ordre de la direction du PCY, il quitta le pays et, au mois de mars 1945, trouva la mort dans un attentat monté par le service secret yougoslave.]*

Taras

Après l'erreur commise par le Docteur, les camarades du CC sont unanimes ; tous désapprouvent le tract et l'action du Docteur.

Taras

«Documents principaux du PTA» Tirana, 1960, t. 1.

## **RAPPORT PRESENTE A LA SECONDE CONFERENCE DE LIBERATION NATIONALE (DE LABINOT) SUR L'ATTITUDE A OBSERVER ENVERS LES DIFFERENTS COURANTS SE TROUVANT EN DEHORS DU MOUVEMENT DE LIBERATION NATIONALE**

**6 septembre 1943**

*[La II<sup>e</sup> Conférence de libération nationale se réunit à Labinot (Elbasan) du 4 au 9 septembre 1943. Elle s'attacha surtout à la question du renforcement du pouvoir démocratique populaire. Elle approuva les statuts et le Règlement des conseils de libération nationale et lança le mot d'ordre «Que les conseils de libération nationale soient reconnus comme le seul pouvoir du peuple en Albanie». Elle élut le Conseil général de libération nationale, dénonça publiquement l'accord de Mukje, comme un acte contraire aux principes de la Conférence de Peza et décida de démasquer jusqu'au bout l'activité hostile du «Balli kombëtar».]*

Nous sommes arrivés presque au dernier point. Il revêt une importance particulière. Je demande à tous de garder leur sang-froid dans leurs interventions sur ce point. Soyons clairs et nets là où il le faut, et montrons-nous à la hauteur de cette conférence. Je ne m'étendrai pas longuement. La lutte a commencé au lendemain même de l'occupation de notre pays par l'Italie fasciste. Nous nous sommes mis à lutter pour défendre notre honneur, notre patrie, notre histoire. Au début, la lutte fut une résistance passive, par la suite elle a gagné en élan et en ardeur. Nous voulions nous unir autour d'un idéal, d'un drapeau. Mais le combat ne pouvait être mené par un groupe, par une minorité. Il fallait que le peuple uni y participe tout entier. Nous n'y sommes pas parvenus tout de suite.

Le Parti communiste a été l'unique parti qui s'est présenté ouvertement au peuple, le seul parti qui ait mobilisé ses membres et ses cadres vers un seul but: la libération du pays. Le Parti communiste avait conscience que rien ne pouvait être fait sans le peuple. Il engagea la lutte et s'unit aux premiers patriotes qui avaient compris qu'il fallait combattre. Ce fut une union sans distinction de croyances religieuses ni de partis. La confiance mutuelle s'établit, et les communistes, qui avaient consenti d'immenses sacrifices, étaient ceux qui inspiraient la plus grande confiance. La lutte prit un plus vigoureux élan. Le peuple comprit en versant son sang dans la rue qu'il était assez fort pour empêcher le fascisme de l'opprimer. Le Parti communiste avec quelques nationalistes guidés par les mêmes aspirations et le même but sacrés, convoquèrent la Conférence de Peza, à laquelle furent invités de nombreuses personnes. Il y avait parmi eux des éléments honnêtes, sans tache. Certains d'entre eux avaient de la sympathie pour Zogu. D'autres encore, qui avaient adhéré à divers partis en 1924, ne s'étaient pas déclarés publiquement, tels Lumo Skëndo, Aziz Çami [*Il devint par la suite un représentant en vue du «Balli kombëtar» et, après l'arrivée des occupants allemands, mena avec eux au nom de cette organisation des pourparlers en vue de la création d'un corps de police destiné à réprimer les forces révolutionnaires.*], Skender Muço, Thoma Orollogaj, qui sont aujourd'hui les éléments les plus en vue du «Balli kombëtar». Lumo Skëndo envoya son délégué. Abaz Ermeni fut invité, mais il ne vint pas, ou plutôt ses amis ne lui permirent pas de venir, bien qu'il se fût trouvé à Tirana deux jours auparavant. Quant à Skender Muço, nous étions d'accord sur sa participation, mais lui non plus ne se présenta pas au début. A Peza, il fut donc décidé de combattre l'envahisseur sans compromis, d'organiser les conseils de libération nationale en tant qu'organes de lutte, et de jeter les bases de la lutte. De ces conseils devaient faire partie tous les gens honnêtes, et leurs membres seraient nommés à titre provisoire, pour être remplacés plus tard par des éléments issus de la lutte. Leurs portes restaient ouvertes à tous les partis politiques qui pourraient être éventuellement créés. Les guérillas devaient rester sous la conduite de ceux qui les avaient créées jusqu'à la formation de l'Etat-major général. Aziz Çami et Skender Muço arrivèrent à la fin de la conférence. Bien que la réunion fût terminée, on leur lut la résolution à laquelle ils souscrivirent sans objection.

Les conseils commencèrent à être mis sur pied. C'est alors qu'apparut le «Balli kombëtar». Comment cette organisation se présentait-elle au peuple ? Son premier tract donna l'impression qu'elle adhérerait à la lutte contre le fascisme. Le Conseil général de libération nationale, par l'intermédiaire de ses représentants, l'invita à lui envoyer des délégués. Ils déclarèrent ne pas reconnaître la Conférence de Peza, car c'était, à leurs yeux, une conférence communiste. Quand on leur fait observer que la Conférence de Peza n'était pas une conférence communiste, ils objectent que le Parti y est allé organisé, tandis que les nationalistes ne l'étaient pas. En fait, Abaz Kupi, Baba Faja [*Mustafa Xhani, membre du Conseil général de libération nationale et de l'Etat-major général de l'ALNA au cours de la guerre, député à l'Assemblée populaire après la libération, il fut perfidement assassiné par les ennemis du peuple au mois de mars 1947.*], M. Peza, Ndoc Çoba, etc, ne sont pas des communistes. Nous disons d'autre part à ces gens-là : Puisque vous êtes une «organisation puissante» pourquoi n'adhérez-vous pas au Conseil ? Vous pourriez y intervenir pour contrôler ses activités et éviter que le Parti communiste ne conduise le pays «à la ruine». Le «Balli kombëtar» n'a pas reconnu la Conférence de Peza ni le Conseil général de libération nationale. Pourquoi? Pour répondre à cette question il faut examiner cette affaire à fond. A mon avis, il faut en rechercher la raison dans le fait que le «Balli kombëtar» comprend des éléments aux principes mal définis. Ils se proclament démocrates et socialistes, sans avoir la moindre idée de ce que sont la démocratie et le socialisme. Ils ne sont animés par aucun véritable idéal. Ils sont seulement liés entre eux. Le «Balli» est guidé par un comité central composé d'éléments réactionnaires au passé malpropre et parfois même sinistre. Certains d'entre eux,



qui avaient émigré, ont mangé à tous les râteliers, ils ont touché de l'argent de tous les pays, ils se sont entendus avec Giro [*Giovanni Giro, chef fasciste italien, expert des affaires albanaises dans les plans du gouvernement fasciste italien pour l'invasion de l'Albanie.*] et consorts pour renverser Zogu, ils ont fondé leur action sur l'Accord de Munich et ont bénéficié du soutien politique de l'Axe. Ces éléments ont créé le «Balli» et ils l'utilisent pour riposter à la formation des conseils de libération nationale. Ils s'imaginent devoir absolument jouer un rôle en Albanie et croient pouvoir prendre en main les rênes de l'Etat avec le minimum de sacrifices de leur part et avec énormément de sacrifices de la part du peuple, et passer ainsi d'un fauteuil à l'autre. Bien que le «Balli kombëtar» ait tenté de saboter le mouvement de libération nationale, le Conseil de libération nationale a frappé 3 à 4 fois à sa porte. Le «Balli» accepte «la collaboration avec le Parti communiste mais non pas avec le Conseil de libération nationale». Il se refuse à reconnaître le Front de libération nationale. Nous avons insisté pour que non seulement le Parti communiste et le «Balli», mais aussi tous les patriotes prêts à verser leur sang pour la libération de la patrie prennent part au Front de libération nationale. Nous avons proposé aux représentants du «Balli» qu'un délégué du Conseil de libération nationale, un autre du «Balli» et un troisième du Parti communiste se réunissent pour discuter de la manière de réaliser l'union concrète du peuple, mais ils ont refusé. Chacun a travaillé séparément. Nous leur avons ensuite proposé pour le moins une coordination des actions entre nous, qui participions à la lutte, et eux, qui n'y participaient pas activement et n'avaient guère l'intention d'y participer. Notre but était de lutter ensemble. Si le «Balli» avait participé à la lutte, l'union aurait été réalisée au nom des souffrances communes. Ali Këlcyra n'aurait plus trouvé un terrain propice pour créer des difficultés encore que la coordination des actions que nous proposons ne représentât qu'une entente minimale. Le «Balli kombëtar» a mené contre le mouvement de libération nationale une lutte systématique. Il l'a accusé d'être communiste. Apparemment, les gens du «Balli» livrent une lutte idéologique. S'ils ont agi ainsi ce n'est pas parce qu'ils ignoraient la vérité, mais parce qu'ils voulaient scinder le mouvement et semer la discorde au sein du Front de libération nationale. Alors les armées de l'Axe semblaient prendre le dessus et ces gens n'avaient aucune confiance dans la victoire des Alliés, ni dans la grande alliance. En refusant de combattre le fascisme, ils rejetaient en fait les principes de la Charte de l'Atlantique et acceptaient les slogans de Mustafa Kruja, la guerre contre la Grèce et la Yougoslavie, et le compromis avec l'ennemi pour se défendre soi-disant contre le danger grec et yougoslave. En même temps, le «Balli kombëtar» commença à intriguer en lançant les plus grossières calomnies contre les communistes et en cherchant à tromper les masses sur la nature du mouvement de libération nationale. Il s'entendit avec l'Italie pour combattre notre mouvement. Ses hommes avaient des contacts avec le gouvernement de M. Kruja et rêvaient de prendre eux-mêmes le gouvernement en main, mais voyant M. Kruja, qui avait souillé ses mains avec le sang du peuple, complètement démasqué, ils feignirent de rompre avec lui, malgré les avantages qu'ils tiraient de ce compromis. Le compromis, cependant, continua avec l'accession au pouvoir de Maliq Bushati. [*Un des leaders du «Balli kombëtar», premier ministre collaborationniste en 1943.*] Les hommes du «Balli» furent même appelés au palais pour donner à Jacomoni leur avis sur la meilleure manière de gouverner le «peuple albanais», sur les ministres et le premier ministre les plus aptes à payer les pots cassés par M. Kruja. Le «Balli» porta ainsi au pouvoir Maliq Bushati, dont l'installation fut marquée par un nœud de compromis, d'intrigues et d'actes de trahison. Les patriotes tombaient, les villages brûlaient et pendant ce temps, le «Balli» concluait un compromis avec Jacomoni et Dalmazzo. Par le protocole signé avec ce dernier, Ali Këlcyra laissa le champ libre à l'armée italienne pour poursuivre les guérillas du mouvement de libération nationale. Les troupes de Dalmazzo incendièrent les villages de la région de Vlorë. Le «Balli kombëtar» crut ainsi avoir gravement éprouvé le mouvement de libération nationale, qu'il considère comme communiste. Ali Këlcyra indemnisait avec l'argent de l'Italie les paysans de leurs maisons incendiées, en prétendant que leurs villages avaient été brûlés par les communistes. Mais qu'en est-il, en fait, de ces quatre coups de fusil tirés à Gjorm? [*A la bataille de Gjorm, village de la région de Vlorë, qui se déroula du 1er au 3 janvier 1943, contre les occupants italiens, Hysni Lепенica, l'un des leaders du «Balli kombëtar» dans la région, fit semblant, sous la pression des masses, de se rallier aux forces de libération nationale, alors qu'en fait il tenta de saboter cette bataille. Le «Balli kombëtar» chercha à s'approprier le mérite de la bataille de Gjorm afin de tromper les masses, mais sans succès.*] Hysni Lепенica était contre notre lutte, mais le peuple l'a mis au pied du mur en lui disant : «De deux choses l'une, ou tu te bats et tu es avec nous, ou tu ne te bats pas et tu es contre nous». Voilà l'épopée dont les ballistes se vantent tant.

Ces éléments se comportent comme des espions des plus vulgaires. Et de cela nous avons des preuves, des actes signés par des commandants de bandes du «Balli», comme Bektash Cakrani, Qazim Selfo etc. Nous disposons d'un document signé par eux (voir la lettre). *[En février 1943, Bektash Cakrani, personnalité en vue du «Balli kombëtar» dans la région de Mallakastër, signa avec le commandement de la garnison italienne de Fier un accord d'action commune contre les détachements de partisans.]* Ali Këlcyra se rendait partout au nom du «Balli kombëtar», incitant la population à prendre les armes contre les partisans et les volontaires. Là où il trouvait des réactionnaires, le «Balli kombëtar» avait gain de cause et là où nos forces s'étaient bien établies il faisait tout son possible pour contrecarrer notre lutte en disant : «Le moment n'est pas encore venu, il faut ménager nos forces. L'Italie est une grande puissance. Nous ne devons pas oublier les Grecs et les Yougoslaves et le danger qu'ils représentent». Par ailleurs, le «Balli» cherchait à préserver et à maintenir en place les institutions qui défendaient le fascisme. Il était contre la liquidation des autorités civiles et militaires au service de l'occupant, car il avait conscience de ne pouvoir organiser son pouvoir sans elles. Il s'employait anxieusement à mettre sur pied une gendarmerie albanaise pour l'utiliser comme une force de la réaction contre le mouvement de libération nationale. D'autre part, il croyait qu'avec la création de la gendarmerie, les paysans n'oseraient pas bouger et se lancer dans la lutte contre le fascisme.

Le «Balli» était pour une «armée albanaise». Quand nous disions que l'armée albanaise devait se créer dans les montagnes et non pas dans les casernes du fascisme, le «Balli kombëtar» lançait des tracts pour empêcher les volontaires de prendre le maquis en prétendant que l'armée devait d'abord être créée dans les casernes, et gagner les montagnes seulement quand le «Balli kombëtar» lui en donnerait l'ordre.

Le «Balli» a voulu maintenir en vigueur les anciennes lois, entre autres le prélèvement de la dîme. Nous nous y sommes opposés, et le paysan a fini par ne plus livrer un grain de blé à l'occupant. Quand nous appelions les paysans à ne payer aucun impôt à l'envahisseur, le «Balli kombëtar» leur disait : «Payez, sinon ils mettront nos villages à feu et à sang».

La lutte du «Balli kombëtar» contre le mouvement de libération nationale revêtait chaque jour de nouvelles formes. Le Conseil de libération nationale a fait preuve d'une grande patience. Tous les membres du mouvement ont cherché à montrer au «Balli» la juste voie, dans l'espoir qu'il abandonnerait celle qui mène au compromis. Mais le «Balli kombëtar» a cherché à ménager la chèvre et le chou. Ces derniers temps, au Sud et au Nord, il a beaucoup durci sa lutte contre nous. A présent toute son activité est dirigée uniquement contre nos forces. A Gjirokastër, Dervish Rexhepi et Rasim Babameto ont fait tout leur possible pour étouffer notre mouvement. A Libohovë, ils ont provoqué l'intervention des troupes italiennes et ont combattu nos guérillas. Ils ont brûlé des villages chrétiens de la minorité grecque dans le but de l'éloigner de notre mouvement. Mais les minoritaires ont donné des preuves de leur attachement à la liberté de l'Albanie. Le «Balli» s'est employé alors à éteindre le mouvement dans cette région. Il avait fait ses comptes sans le Front de libération nationale, dont les combattants et les militants ont su démasquer les ballistes en organisant de nombreuses réunions avec la participation de la population. Le peuple a compris quels étaient les buts des bandes du «Balli», qui se sont dispersées et dont les commandants se promènent maintenant librement dans les villes. A Vlorë, le «Balli kombëtar» se vante sans pudeur de «ses hauts faits», tandis qu'au contraire il y a commis milles infamies. Par exemple quelles sont en réalité ces batailles autour desquelles le «Balli» fait tant de tapage ? Ses membres s'égosillent à magnifier la bataille de Gjorm avec Hysni Lepenica, la bataille de Selenica avec Isuf Luzaj, la bataille de Mollas avec Tefik Cfiri. Ils prétendent que ce sont eux qui ont livré ces batailles contre l'occupant, alors qu'en réalité à Vlorë, à Korçë, Elbasan et ailleurs, ils ne se sont battus que contre nous. A Gjorm, Hysni Lepenica, comme nous l'avons dit plus haut, a pris part à contrecœur à la bataille et nous avons combattu côte à côte, mais la bataille de Selenica, c'est nous qui l'avons livrée. Les unités de partisans et de volontaires ont capturé 80 carabiniers et une quantité d'armes. Isuf Luzaj n'a même pas tiré un coup de fusil. Ce ne fut pas le «Balli» qui a livré la bataille de Mallakastër mais nos unités de Vlorë et de Myzeqe. Et quant à Tefik Cfiri et Skender Muço, ils ont observé une attitude hostile envers nous.

Le Conseil de libération nationale a appelé le «Balli kombëtar» à participer à la lutte. Le «Balli» a envoyé sa réponse non pas au Conseil mais au Parti communiste, parce qu'il identifie le Front de libération nationale avec le Parti communiste, qui, selon lui, s'y camouflerait. Dans son tract de réponse, le «Balli kombëtar» adopte la même attitude que l'occupant fasciste. Le tract est ici, à votre disposition, et vous pourrez le lire vous-mêmes à l'issue des débats. Le «Balli kombëtar» prétend que le Parti communiste ne fait rien d'autre que de l'accuser d'avoir glissé au compromis. Mais le Parti communiste a fait bien d'autres choses, et cela tout le monde le sait. Quant au comportement du «Balli», il suffit de rappeler l'accord avec Dalmazzo pour prouver qu'il est disposé au compromis. Les gens du «Balli» invitent les communistes à «revenir au culte de la patrie». Et qui a le front de s'adresser à eux de cette façon ? Ces hommes vendus à l'occupant et qui nient à Qemal Stafa [*Membre du CC du PCA, secrétaire politique de la Jeunesse communiste albanaise, il fut tué le 5 mai 1942 en combattant contre les occupants. Héros du peuple.*], à Vojo Kushi [*Membre du PCA, commandant des unités de guérilla de Tirana. Héros du peuple.*] et à leurs camarades leur qualité de patriotes. Ces hommes qui sont contre la lutte et qui se livrent à la même besogne que la milice fasciste. Selon eux, les guérillas de partisans se battraient contre le peuple albanais et non contre l'occupant. Ils ne parlent pas du tout des guérillas de libération nationale, mais seulement du Parti communiste. Ces falsificateurs de l'histoire méconnaissent le mouvement de libération nationale du peuple albanais. C'est là une attaque dirigée contre le Front de libération nationale, une provocation visant à déclencher la guerre civile. A Skrapar, nous avons tenté de nous unir aux détachements du «Balli» pour les faire participer, eux aussi, aux actions, mais sans résultat. Les bandes du «Balli» se sont tournées contre nous, elles ont tué le commandant Ramiz Aranitasi [*Membre du PCA, commandant d'une guérilla de partisans. Héros du peuple.*] et ont donné refuge à son assassin. A Korçë, le «Balli» a mené une propagande fondée sur la distinction entre «musulmans et giaours» ; d'autre part, Safet Butka et consorts ont entrepris ouvertement la lutte contre nous. Nous disposons de documents qui prouvent leur trahison. [*Le document dont il s'agit est une lettre du poste des carabinieri italiens d'Ersekë en date du 3 février 1943, adressée à la questure royale de Korçë et lui faisant savoir que Safet Butka, l'un des chefs du «Balli kombëtar» dans la région de Korçë, menait une intense activité de sabotage contre la Lutte de libération nationale.*] Les hommes du «Balli» à Korçë se promènent aux côtés des espions du fascisme venus de Yougoslavie et de Grèce. Les faits attestent que le mouvement de libération nationale est contre l'occupant, alors que Safet Butka, lui, est seulement contre la rupture des fils télégraphiques et téléphoniques, contre les attaques des postes de gendarmerie et ainsi de suite. Et ne parlons pas des procédés de gangsters dont usent les ballistes pour ramasser de l'argent.

Le «Balli kombëtar» nous envoie des «ultimatums» nous sommant d'abandonner des lieux que nous contrôlons, bien qu'il sache que dès que nous quittons nos positions l'occupant se hâte de mettre le feu aux villages, comme cela est advenu à Voskop. Nous sommes donc amenés à soupçonner le «Balli kombëtar» de collaborer avec les occupants fascistes contre nous. Quand nous avons affronté les troupes de l'occupant de Voskop, les bandes du «Balli» ont attaqué nos forces dans le dos. Et leurs chefs nous menacent, si nous attaquons l'ennemi dans les régions sous leur contrôle, de nous attaquer eux-mêmes par derrière (p.ex. Pasho Kolaneci). Et Hasan Velçani et Haki Blloshmi à Mokër nous ont adressé les mêmes menaces. Signalons qu'Abaz Ermeni a écrit à Safet Butka : «Si nous continuons à ne pas attaquer l'occupant, les Anglais, qui demandent des actions, appuieront l'autre partie. Attaquez, dit-il, l'ennemi, sans écouter ce que dit le Comité central de Tirana dans son ordre du 29.VI.1943».

Ces documents que je cite sont peu de choses. Nous en avons d'autres ; chaque région en a des centaines. Nous voyons clair dans les affaires du «Balli». Il s'est manifestement engagé dans la trahison. Nous devons absolument dessiller les yeux à ceux qu'il a trompés, et les ramener sur la voie juste.

Le Conseil de libération nationale avait pour but de créer une union solide, une union de combat, et non pas d'entraver la lutte. Dans cette intention il décida de dépêcher une délégation auprès du «Balli kombëtar» afin d'élucider son attitude et de voir s'il songeait sérieusement à l'union. Le Conseil désigna comme membres de la délégation : Abaz Kupi, Ymer Dishnica, Mustafa Gjinishi et d'autres, et leur définit les points principaux sur lesquels devait se fonder une telle union. Les conditions étaient les suivantes : la participation du «Balli» à la lutte contre l'occupant; la cessation par le «Balli» de sa

lutte contre le mouvement de libération nationale et le Parti communiste ; la participation du «Balli», après qu'il se serait engagé dans la lutte active, à une large conférence où seraient mis sur le tapis et discutés de nombreux problèmes concernant l'union. Cette délégation entra en contact avec le «Balli kombëtar». Plusieurs d'entre vous peuvent avoir assisté aux rencontres de Zalli i Herit et de Mukje. Nos camarades n'ont pas su y défendre la ligne du Front de libération nationale, ils ont cédé à la volonté du «Balli», qui a réussi à imposer ses points de vue. On voit clairement (le tract le prouve) qu'en cette occasion le Conseil de libération nationale a eu le dessous. Pourquoi nos camarades sont-ils allés à cette rencontre ? Ils y sont allés pour convaincre le «Balli» de participer au combat et pour faire cesser ses attaques contre le mouvement de libération nationale et contre le Parti communiste. Or, à cette réunion il a été discuté de l'«Albanie indépendante», de «l'Albanie ethnique», et on a passé sous silence la lutte actuelle.

Le 26 juillet 1943 a été signé le premier procès-verbal. Le «Balli» veut, par quelques attaques démonstratives, occuper les fauteuils en se prévalant de la lutte d'autrui. Il a cru le moment venu pour prendre le pouvoir. Avec la chute du Duce, il s'est imaginé que tout était fini, comme Mussolini l'avait pensé après la défaite de la France. Le «Balli kombëtar» s'empressa alors de claironner à ses membres l'ordre de prendre le maquis.

Le «Balli» s'est efforcé de nous influencer et de nous imposer ses opinions. Et au lieu de discuter de la lutte à outrance contre l'occupant, on a discuté de la création d'un comité. On a commencé par la queue. On a ainsi créé un «Comité pour le Salut de l'Albanie», et la première erreur de nos camarades a été de s'asseoir autour de la même table que ces gens qui nous ont tant combattus et nous ont accusés de ne pas avoir de patrie.

On a parlé de lutte immédiate. Le «Balli» parle toujours de lutte, mais il se borne à en parler. Les membres du «Balli» eux-mêmes qualifient Ali Këlcyrà de traître mais par ailleurs, ils le tiennent pour le plus patriote des démocrates.

On parle de l'indépendance complète de l'Albanie. On en a parlé longuement à Mukje aussi. On veut fiévreusement proclamer «l'indépendance» et effacer par là le 12 avril 1939. Mais ce sera le peuple albanais qui proclamera son indépendance et non pas le «Balli», qui a collaboré avec le fascisme. Le «Balli» voudrait passer l'éponge sur le 12 avril 1939, parce que les trois quarts des ballistes avaient souscrit à l'accord en vertu duquel la couronne d'Albanie était offerte à Victor-Emmanuel, tandis que nous, nous ne l'avons jamais reconnu. Et le peuple non plus n'a jamais reconnu l'occupation fasciste, ni Victor-Emmanuel comme son roi.

On a donc discuté longuement de la question de l'indépendance, et on a discuté aussi de la question de la Kosove. Cette affaire a été utilisée également par Mustafa Kruja comme pomme de discorde, comme un sujet de querelle et de division.

Le Conseil de libération nationale a suivi sur la Kosove et la Çamëria une ligne et une politique très claire et il s'en tient à cette politique, car elle est la plus juste. Notre lutte de libération nationale est une lutte de peuples, une lutte commune, menée côte à côte avec les Alliés contre l'Axe. Une alliance solide scellée dans la lutte et par le sang versé vaut plus qu'une feuille de papier. L'important c'est de poursuivre ensemble, unis, cette lutte, en oubliant le passé, parce que sur nos têtes pèse la menace d'un même ennemi; ensuite, nous qui aurons combattu ensemble, fraternellement, nous aplanirons fraternellement nos divergences. Le peuple albanais, qui a souffert, ne voudra pas asservir ni démembrer un autre peuple qui a souffert comme lui, et la réciproque est vraie. Cette lutte a uni les peuples. Nous jouissons de la protection de l'Union soviétique, le défenseur des petits pays et de tous les peuples. Certes, la question de la Kosove ne peut pas être ignorée. Mais les populations elles-mêmes de Kosove s'entendront entre elles, et elles décideront de quel côté aller. Le mouvement de libération nationale a pour devoir de faire prendre conscience au peuple de Kosove de ses aspirations, en le persuadant que c'est seulement par sa lutte qu'il se délivrera de l'occupant fasciste et échappera à un éventuel occupant yougoslave du genre de Mihajlovic. *[Ministre de la guerre en 1942 dans le*

*gouvernement fantoche yougoslave à Londres. Il collabora avec les Allemands contre le mouvement de libération nationale yougoslave et terrorisa le peuple de Kosove.]* Nous devons agir en sorte que le peuple de Kosove choisisse, comme nous le désirons nous-mêmes, librement sa voie et combatte une Yougoslavie qui voudrait l'asservir. A cette réunion, nos camarades se sont fourvoyés. Nous disons franchement notre opinion. Ces camarades se sont montrés opportunistes. Dans le deuxième procès-verbal, le «Balli kombëtar» a réussi à faire modifier certains articles. L'un d'entre eux notamment a été formulé en ces termes : «lutte immédiate contre l'occupant et contre tout autre envahisseur éventuel». *[Par les mots «contre tout envahisseur éventuel», le «Balli kombëtar» avait pour but de détourner l'attention de la lutte contre les occupants fascistes italiens avec lesquels il collaborait, en qualifiant d'ennemis les plus dangereux de l'Albanie «les occupants serbes et grecs», ce qui était en opposition avec les instructions que le Conseil général de libération nationale avait données à sa délégation. Cf. dans ce volume p. 173.]* Nos délégués ont discuté, mais ils n'ont pas su défendre leurs points de vue et ils ont signé le procès-verbal. Il y fut ajouté aussi un autre point : «L'Albanie ethnique». Ainsi fut acceptée la thèse du «Balli kombëtar», qui ne mène pas une lutte de libération nationale, mais qui se borne à nous combattre. Et notre délégation a par là renié notre lutte, notre programme, et les décisions de la Conférence de Peza. Au troisième point, où ne figurait que le mot «démocratique», fut ajouté le mot «populaire». Au quatrième point il est fait mention d'un «gouvernement provisoire», ce qui traduit la hantise de gouverner du «Balli kombëtar». Il a été décidé de constituer un «comité provisoire», puis un «comité définitif» qui «déciderait la libération de l'Albanie».

Ce sont ces procès-verbaux que la délégation du Conseil de libération nationale a signés. Comme on le voit, nos camarades se sont trompés, ils sont tombés dans l'opportunisme, ils n'ont pas su s'en tenir aux directives qu'ils avaient reçues du Conseil. Une proclamation a été publiée, qui couronne leur travail (il est donné lecture du tract). Le mouvement de libération nationale y est ignoré, et il y apparaît un «Balli kombëtar» qui n'a pas tiré un coup de fusil, et un «comité» qui dirige la lutte. Le «Balli», qui a longuement lutté contre nous, est porté aux nues et il n'est pas fait mention du mouvement de libération nationale. Il n'y est question ni du fascisme, ni des actes barbares commis par les Italiens. Nous n'avons plus de raisons d'attendre. Nous ne pouvons plus permettre que notre mouvement soit méconnu, que nos sacrifices soient méconnus, que nos conseils de libération nationale soient méconnus, comme ils l'ont été à Mukje.

Ici notre délégation est gravement coupable. Le Conseil général de libération nationale n'est pas d'accord avec eux, et les délégués ont compris qu'ils avaient commis une lourde erreur. Le «Balli kombëtar» a réussi à leur faire admettre ses tripotages et ses obsessions. Comment devons-nous agir à son égard ? Comme je l'ai dit, la situation exige que tous les éléments progressistes s'unissent dans la lutte. Nous voulons une union forte, solide, et cette union ne peut se réaliser que dans le combat. Nous nous unissons au «Balli kombëtar» quand il se mettra sérieusement en action, quand il se battra et versera son sang contre l'ennemi, quand il n'aura plus dans ses rangs des éléments vendus, opportunistes, quand il n'aura plus de brigands ni de criminels, quand ses rangs seront nettoyés (Ali Këlcyra, Safet Butka, Tefik Cfiri et d'autres doivent en être balayés). Nous dénoncerons devant le peuple les éléments de ce genre, comme des instigateurs à la guerre fratricide, parce qu'ils nous menacent par des lettres et des tracts, parce qu'ils écrivent des injures à notre adresse et nous combattent par les armes. Nous collaborerons avec le «Balli kombëtar» quand les éléments honnêtes, qui en font partie, auront compris où les chefs du «Balli kombëtar» les ont conduits avec leur esprit pourri, car parmi les ballistes il y a des éléments qui ne se sont pas aussi souillés que leurs chefs. C'est seulement quand le «Balli» aura donné des preuves manifestes de sa juste orientation que nous pourrions nous unir à lui. Mais le «Balli kombëtar» devient un «refugium peccatorum», un refuge d'assassins, de réactionnaires. Irfan Ohri et ses agents sont en train de s'y rallier, ainsi que tous ceux qui étaient au service du fascisme, comme Shefqet Vërlaci et consorts. Ils veulent étouffer le mouvement de libération nationale et imposer de nouveau les forces des ténèbres afin d'échapper demain au jugement du peuple pour leur trahison. Le «Balli kombëtar» avance sur une voie complètement erronée, en espérant que le peuple albanais ne découvrira jamais ses machinations. Mais nous ne permettrons pas que les éléments réactionnaires du «Balli kombëtar» viennent détruire nos conseils dans les lieux où sont tombés nos camarades. Nous les condamnerons avec la plus grande rigueur. A présent le peuple a compris qui nous sommes et ce que nous voulons, il nous appuiera et se

ralliera à nous. Nous répondrons aussi au «Balli kombëtar» à propos du «comité» créé et des accusations qu'il nous porte, mais ce que nous devons faire avant tout, c'est organiser les conseils, renforcer l'Armée, faire prendre conscience au peuple, mener une âpre lutte contre tous les traîtres. Le Conseil [*Le Conseil général de libération nationale.*] n'a pas accepté le «comité» et j'espère bien que cette conférence ne l'acceptera pas non plus. Nous devons réaliser l'union avec les éléments honnêtes et non avec des gens indignes.

Le Front de libération nationale et le PCA qui le guide, ont, comme vous le voyez, fait tout leur possible; ils ont montré une grande patience, ils se sont efforcés par tous les moyens, au prix même de sacrifices, de convaincre le «Balli kombëtar» de participer à la lutte contre l'occupant pour la libération du peuple. Mais le «Balli kombëtar» s'est lancé dans la lutte contre le peuple, contre le Front, contre le PCA. Le «Balli kombëtar», ou le Balli tradhëtar [*Tradhëtar, en alb. traître.*], s'est rallié aux occupants. C'est donc lui qui a coupé les ponts. Et nous combattons ses mauvais éléments sans pitié, comme des traîtres et des collaborateurs de l'occupant qu'ils sont.

De même que nous avons combattu et vaincu le fascisme italien, Mustafa Kruja et la milice, nous combattons et vaincrons aussi le «Balli kombëtar», si ses éléments qui sont fourvoyés ne se repentissent pas et ne regagnent pas le droit chemin. Je demande que chacun de vous exprime son opinion à ce sujet, mais ne croyez pas que la question principale soit celle du «Balli». La question essentielle est la lutte contre l'occupant. Le problème du «Balli» ne vient qu'au second plan.

Nous tâcherons de rallier aussi d'autres courants au mouvement de libération nationale. C'est ainsi que nous avons, par exemple, déjà gagné à nous la minorité grecque. Ses régions sont maintenant occupées par le même ennemi que le nôtre. Cette minorité a dû lutter à notre côté. Notre lutte est aussi sa lutte, et nous sommes opprimés par le même ennemi. La population de Dropull l'a bien compris. La minorité grecque s'est montrée à la hauteur de la situation, elle a combattu avec dévouement et a défendu les intérêts de la patrie contre les Grecs réactionnaires.

Nous avons aussi l'affaire des chefs de Dibër : le camarade Haxhi Lleshi et d'autres vous en parleront; mais je voudrais moi-même dire quelque chose à leur sujet. Ils ont collaboré et collaborent ouvertement avec les occupants. Nous n'avons pas manqué de les démasquer devant le peuple, afin qu'ils renoncent au «pacte» qu'ils ont signé avec l'occupant pour faire échec à notre mouvement, à la guerre de guérilla et à nos actions. Nous leur avons recommandé individuellement et publiquement de participer aux conseils, de constituer eux-mêmes des conseils. Ils ont cru pouvoir échapper à la lutte par des compromis et ainsi obtenir quelques bons postes, mais ils n'avaient pas compris que le fascisme est perfide (on l'a bien vu avec le cas de Qazim Koculi). [*Après la défaite des fascistes italiens et albanais à Gjorm, Qazim Koculi fut tué par les fascistes mêmes.*] Le fascisme les a attaqués séparément, ou il a conclu des compromis avec certains d'entre eux. Comment devons-nous agir avec les éléments qui ne sont pas totalement compromis ? Avec eux, comme avec ceux qui ne sont pas avec l'occupant, nous devons rechercher l'union. Quant à ceux qui ont tué et brûlé, nous réglerons les comptes avec eux par les armes.

En ce qui concerne le clergé catholique de Shkodër et des régions montagneuses, nous nous efforcerons de le détourner de la lutte contre le mouvement de libération nationale, et si nous n'y parvenons pas, nous le combattons sans pitié.

Nous devons réussir à détacher des traîtres les gens qu'ils ont trompés, les gens des couches pauvres qui se mettent au lit sans souper. Si nous faisons l'effort voulu, nous y parviendrons également.

Il y a beaucoup, beaucoup de patriotes et de nationalistes isolés qui n'ont pas pris part à la lutte. Ce sont des gens de mentalités diverses. Ils ont fait la première guerre d'une autre manière. Ils ont peur pour eux-mêmes, et ils ont peur de nous. Nous devons leur tendre la main, les réunir, les éclairer, leur demander d'aider la lutte, quelque modeste que soit leur aide, les rassembler autour des conseils de libération nationale.

Nous devons, dans notre action, nous guider toujours sur les principes définis à la Conférence de Peza. Nous devons expliquer au peuple notre travail et notre voie, afin qu'il ne vienne pas à nous aveuglement, mais après avoir bien compris ces principes. Nous-mêmes devons ainsi aller vers le peuple, faire en sorte que le pouvoir des conseils de libération nationale soit l'unique pouvoir, parce qu'il est le seul pouvoir démocratique. Ainsi nous accéderons au pouvoir démocratique le plus juste, ce pouvoir pour lequel nous sommes prêts à offrir ce que nous avons de plus cher, notre vie.

*Publié pour la première fois dans les «Documents des organes supérieurs du pouvoir révolutionnaire de libération nationale (1942-1944)» Tirana, 1962*

*Œuvres, t. 1.*

## **DIRECTIVES CONCERNANT LA SITUATION CREEE APRES LA CAPITULATION DE L'ITALIE FASCISTE**

**10 septembre 1943**

A TOUS LES COMITES REGIONAUX DU PARTI

Chers camarades,

Vous êtes certainement au courant de la situation qui s'est créée. Nous vous la rappelons quand même et vous indiquons l'attitude et les mesures à adopter en particulier en ce qui concerne la situation intérieure.

La grande offensive soviétique, lancée suivant un nouveau style et sur un front de plus de mille kilomètres, progresse. Des villes et des régions entières ont été libérées. Cette puissante poussée a refoulé les Allemands qui se retirent en subissant de très lourdes pertes. Les prévisions du camarade Staline, qui avait déclaré : «nous libérerons en peu de temps nos terres occupées par l'occupant fasciste allemand et lui infligerons les défaites les plus cuisantes», se réalisent. Les villes de Kharkov, Bielgorod, Oriol, Stalino et tout le bassin du Donetz sont aux mains de l'héroïque Armée rouge. Les forces armées soviétiques, qui grossissent et se renforcent de jour en jour, équipées des armes les plus modernes, marchent vers l'Ukraine. Devant les chars et les avions soviétiques, devant la brillante et géniale stratégie de notre grand camarade Staline, les meutes hitlériennes et la stratégie prétendue invincible des Allemands ont subi un échec honteux. L'Armée rouge, couverte de gloire et conduite par le Parti bolchevik de l'URSS, s'appête à libérer rapidement les peuples asservis et elle leur prépare un avenir heureux.

L'Italie a «capitulé sans condition». Les défaites politiques et militaires subies par le fascisme tant en Afrique qu'en Sicile et ailleurs ont entraîné la chute piteuse de Mussolini et l'accession au pouvoir du gouvernement réactionnaire de Badoglio. Une des principales raisons qui contraignirent le gouvernement Badoglio à capituler [*Le gouvernement Badoglio accéda au pouvoir en juillet 1943 et fut destitué en juin 1944.*] est l'essor du mouvement du peuple italien, les grandes grèves des ouvriers (du prolétariat) du Nord, dirigées par l'héroïque Parti communiste italien et par les autres partis progressistes. (Notons en passant, et cela est caractéristique, que Radio-Londres ne mentionne nullement le Parti communiste italien, mais le Parti socialiste italien<sup>1</sup> comme guide de ce mouvement. Elle attribue d'ailleurs ce même rôle de guide au Parti socialiste polonais et aux autres partis «progressistes», «sociaux-démocrates», «agraires» etc., et cela afin d'inciter à la création de tels partis dans d'autres pays, de diviser les forces populaires qui luttent pour leur libération et de les détourner de l'objectif de leur lutte. Ainsi, la chute de Hitler et de Mussolini ne devrait pas avoir de graves conséquences pour les réactionnaires et les capitalistes de Londres et de New York. Le prolétariat, et

en premier lieu les forces populaires, seraient dispersés et la méfiance naîtrait dans les masses. C'est de cette manière que les forces réactionnaires ont agi au cours de la Première Guerre mondiale avec les partis sociaux-démocrates et sociaux-chauvins, avec à leur tête Kautsky, Scheidemann, Tsereteli, Tchernov, Legien et consorts. Mais les partis communistes ont l'expérience de la première guerre et ils sauront s'orienter dans cette situation).

L'alliance entre les peuples anglais et américain d'une part, et l'Union soviétique, d'autre part, est une réalité qui s'est fortement consolidée dans la guerre contre le fascisme. Elle marque une phase particulière et caractéristique de cette guerre, et en même temps que se renforce cette alliance entre les peuples anglais, américain et les peuples de l'Union soviétique, se raffermir aussi l'alliance des peuples asservis.

Hitler voulait instaurer sa domination sur tous les pays du monde. Il menaçait donc l'existence nationale de l'Angleterre et des Etats-Unis. Ce fut là d'ailleurs une des raisons essentielles de la conclusion de l'alliance anglo-soviéto-américaine. Nous ne devons pourtant pas oublier que les gouvernants anglais ont longtemps repoussé cette alliance proposée par l'Union soviétique jusqu'au moment où les intérêts britanniques ont été directement menacés par l'impérialisme allemand. C'est dans une telle situation que s'est naturellement conclue cette alliance si forte, avec à sa tête l'Union soviétique. Autour de cette coalition se rassemblèrent alors des forces antifascistes toujours plus nombreuses.

Dans les couches supérieures «du peuple» et au sein même du gouvernement anglais il se trouve des éléments réactionnaires qui veulent installer des forces réactionnaires dans les pays opprimés. Aussi ont-ils formé ou tentent-ils de former à Londres des gouvernements réactionnaires pour les installer au pouvoir après la chute de Hitler dans les pays asservis. Ces mêmes milieux, qui autrefois avaient porté Hitler et Mussolini au pouvoir cherchent maintenant à faire dévier le courant de la guerre actuelle menée contre ceux-ci vers la création d'une prétendue Europe nouvelle, c'est-à-dire vers un nouveau Versailles. *[Foulant aux pieds les droits du peuple albanais, les grandes puissances impérialistes, signataires du Traité de Versailles (juillet 1919), laissèrent en dehors des frontières de l'Albanie, de vastes territoires albanais pour satisfaire les convoitises des gouvernements chauvins des pays voisins, valets des puissances impérialistes.]* Ainsi ont-ils formé à Londres des gouvernements réactionnaires des peuples opprimés qu'ils prétendent être représentatifs, alors que l'on sait fort bien que de tels gouvernements ne sont que des instruments dans les mains de la réaction pour écraser le mouvement de libération nationale de ces peuples. Il n'est pas à exclure que l'on cherche à constituer à Londres un gouvernement albanais de ce genre ou que l'on aide ceux qui voudraient en former un dans le pays même. C'est pourquoi je mets en garde les camarades afin que, dans une telle éventualité, ils sachent prendre la position voulue. Certaines personnalités britanniques des milieux gouvernementaux ainsi que quelques grands journalistes comme le «sociologue» de l'«Europe nouvelle» Beveridge *[Economiste réactionnaire anglais, ardent défenseur de l'ordre capitaliste.]*, ont promis de ranimer l'«Europe nouvelle» en lui envoyant des secours en vêtements, en vivres, en médicaments etc. Nous sommes contre la façon dont cette aide est donnée et contre les tendances qu'elle recèle. Les camarades doivent comprendre clairement ces questions et les étudier attentivement de façon que leur travail d'agitation ne soit pas dirigé contre l'Angleterre et les Etats-Unis en général, avec lesquels nous sommes alliés dans cette guerre, mais contre les éléments réactionnaires des gouvernements de ces pays.

Après la capitulation inconditionnelle de l'Italie, une nouvelle situation est apparue non seulement dans ce pays mais chez nous également. Les Allemands s'efforcent après la capitulation de l'Italie d'accaparer tout le pouvoir et d'occuper ainsi l'Albanie «occupée». Cette situation donne lieu à des heurts entre les troupes allemandes et italiennes. D'autre part, nous sommes amenés à modifier notre attitude envers l'armée italienne, que nous voyons maintenant d'un autre œil. Nous devons profiter des contradictions qui s'approfondissent de jour en jour. Si cette armée italienne ne nous combat pas, nous l'appellerons à se rallier à notre lutte sous le mot d'ordre de la «fraternité combattante contre l'Allemagne hitlérienne» et nous considérerons les soldats italiens comme des compagnons d'armes.



*[A l'appel de l'Etat-major général de l'ALNA, les invitant à mettre bas les armes et à se rallier à l'ALNA dans la lutte contre les hitlériens, répondirent seulement 15.000 soldats et officiers italiens, dont 1.500 furent encadrés dans les détachements de partisans albanais. Les autres furent conduits dans les zones libérées du pays, où selon les recommandations du PCA, le peuple les accueillit et les entretint fraternellement, sans égard aux atrocités que l'armée fasciste italienne avait commises en Albanie. Par ailleurs, les principaux responsables de ces atrocités étaient sévèrement condamnés partout où ils étaient capturés. La plus grande partie de l'armée italienne en Albanie se rendit aux Allemands qui envoyèrent la plupart des soldats dans des camps de travaux forcés en Allemagne. De nombreux officiers et soldats furent massacrés.]* Dans le cas contraire, c'est-à-dire s'ils continuent à nous attaquer, nous les combattons avec le même acharnement que nous combattons les Allemands.

Auparavant déjà, une certaine différenciation avait commencé à s'opérer au sein de la réaction. Ce processus s'affirme maintenant de plus en plus mais non en notre faveur; il tend plutôt au renforcement de la réaction. On voit se rassembler autour du «Balli» des éléments réactionnaires de plus en plus nombreux. Ensemble, ils cherchent à prendre le pouvoir et à établir un gouvernement réactionnaire. Ils s'empressent de se renforcer pour profiter de l'éventualité d'un débarquement des Alliés.

Un débarquement des Alliés dans les Balkans et même en Albanie n'est pas à exclure. *[On parlait alors d'un débarquement imminent des forces alliées dans les Balkans. Les Anglo-Américains ne débarquèrent dans les Balkans ni en 1943, ni au début de 1944. Lorsque le Haut Commandement allié en Méditerranée demanda dans l'été et à l'automne 1944 de débarquer des troupes en Albanie à des fins déterminées, c'est-à-dire pour sauver la réaction intérieure d'une destruction complète et empêcher la victoire de la révolution populaire, le Commandement de l'Etat-major général de l'ALNA n'autorisa pas un tel débarquement.]* C'est pourquoi nos organisations doivent travailler pour faire face à une telle éventualité. Il faut, en cas de débarquement des Alliés, que les conseils de libération nationale s'affirment comme le véritable pouvoir du peuple, qu'ils mobilisent tout le peuple autour d'eux et qu'ils ne permettent pas à d'autres forces, comme le «Balli kombëtar», d'avoir de l'influence sur les populations. Il faut que l'Armée de libération nationale soit très forte, qu'elle ait tout le peuple derrière elle et qu'elle ne permette pas l'existence d'autres groupements militaires dirigés contre elle, comme par exemple le «Balli kombëtar». Vous devez savoir que les forces alliées de débarquement soutiendront toutes les forces albanaises qu'elles trouveront devant elles, sans préférence pour celles du mouvement de libération nationale, et je dirai même, si l'on en juge d'après l'affaire Darlan, qu'elles donneront la préférence aux réactionnaires. *[Amiral réactionnaire français, ex-commandant en chef des forces armées du gouvernement fasciste de Vichy. En novembre 1942 il se rendit aux Américains en Afrique du Nord, qui, dans leurs desseins impérialistes, le nommèrent commissaire de l'Afrique du Nord Française.]* Pour éviter cela, les forces de libération nationale doivent commencer dès maintenant à s'imposer partout et, en cas de débarquement, elles doivent, à travers les conseils et l'Armée de libération nationale, se présenter aux Alliés comme le seul pouvoir du peuple albanais. Les Alliés ne devront prendre pied en Albanie que pour écraser avec leurs forces armées l'Allemagne et ses suppôts. Le gouvernement du pays doit être entièrement entre les mains du mouvement de libération nationale et les Alliés doivent bien en avoir conscience. C'est pourquoi il faut que, dès aujourd'hui, toutes les organisations travaillent de toutes leurs forces dans ce sens.

Vous savez que l'accord conclu avec le «Balli kombëtar» à propos de la création du «Comité pour le Salut de l'Albanie» a porté préjudice au mouvement de libération nationale et à notre Parti, et qu'en tant que tel il a été désapprouvé par notre Comité central. Il y a longtemps déjà que vous en avez été informé. Cet accord nous a placés dans une position embarrassante. Au moment où il aurait fallu dénoncer ouvertement l'activité du «Balli kombëtar» en faveur des occupants fascistes, où l'on aurait dû le présenter au peuple comme une organisation qui cherche à semer la division et qui sabote systématiquement tous nos efforts pour réaliser une solide union du peuple, nous lui avons mis entre les mains l'atout que constitue cet accord, un accord fait sur mesure pour lui et qui lui permettra encore mieux d'intriguer au sein du peuple. C'était le moment où il aurait fallu accélérer la différenciation dans les rangs du «Balli kombëtar», pour séparer le peuple du «Balli», pour en détourner les éléments honnêtes qui avaient été victimes de ses chefs réactionnaires, des voies opportunistes antipopulaires et antipatriotiques de sa politique. Et par cet accord nous avons permis au «Balli» de s'unir encore plus

étroitement aux éléments qui faisaient pression dans ses propres rangs dans le sens d'un accord avec nous, nous lui avons permis de resserrer et de renforcer ses rangs et de conserver ses liens avec cette partie de la population qui, dupée et manquant d'une claire vision politique, continue à le suivre. La réaction et les chefs de file du «Balli» en particulier, s'apprêtent maintenant à scinder les rangs de la Lutte de libération nationale et à consolider leurs propres positions par des manœuvres politiques. A cet effet, ils envisagent la création d'un parti social-démocrate. A la pointe de cette manœuvre ils ont placé des éléments comme Skënder Muço et Hysni Lepenica qui, réactionnaires de fait, sont malheureusement considérés comme des démocrates par une partie du peuple. Nous devons être attentifs et éviter que la portion du mouvement de libération nationale qui n'a pas encore une claire compréhension de la question de l'union et de la manière dont elle peut et doit être réalisée avec le «Balli» et les autres courants hors de notre mouvement, ne tombe dans ce piège; nous devons être attentifs envers ceux qui sont entrés dans les rangs de notre Parti sans un sérieux travail préparatoire et qui ont été en liaison étroite avec des éléments hostiles à la Lutte de libération nationale ; nous devons être prudents envers les éléments qui proviennent de l'ex-groupe du «Zjarri».

Pour éclaircir la situation et adopter la position qui s'impose dans cet état de choses il a été nécessaire de convoquer le Conseil général de libération nationale et la II<sup>e</sup> Conférence nationale de libération nationale. La rapidité avec laquelle il fallait agir et les conditions dans lesquelles nous nous trouvons, ne nous ont pas permis de réunir un très grand nombre de délégués. Une unanimité de points de vue, en particulier quant à l'attitude à observer à l'égard du «Balli kombëtar», s'est dégagée de cette conférence. Bien que nous comptions vous envoyer très bientôt la résolution qui y fut adoptée, nous vous donnons en substance les points essentiels des décisions qu'elle comporte :

«Le «Balli kombëtar» est une organisation qui a vu le jour en tant que réaction contre le mouvement de libération nationale ; il participe à la manœuvre mise au point par l'ennemi pour diviser le peuple albanais et faire éclater la guerre civile. Toute la réaction, avec ses divers courants, s'est engagée ou s'engage dans ses rangs.

Notre attitude envers le doit être ferme et juste. On doit dénoncer sans pitié sa politique opportuniste, combattre sa campagne démagogique pour l'union et expliquer encore mieux que seul le mouvement de libération nationale a travaillé de toutes ses forces pour une véritable union ; que l'union intéresse, beaucoup plus que quiconque, ceux qui sont pour la lutte et pour la liberté du peuple; que l'union ne peut pas être réalisée quand les deux parties s'engagent dans deux voies opposées, que l'union doit être fondée sur des bases solides, ou qu'alors, ce n'est pas une union, mais une division. Nous demandons que le renonce à sa politique erronée et qu'il rallie les rangs du Front de libération nationale, en acceptant le programme du Conseil. Néanmoins, et pour ne pas laisser échapper la moindre possibilité d'union du peuple albanais, nous sommes prêts à accepter une collaboration sur des bases plus larges avec l'organisation du «Balli kombëtar», mais une collaboration subordonnée aux conditions minimales suivantes : 1) lutte immédiate et continue contre l'occupant fasciste italien et allemand ; 2) lutte aux côtés des grands Alliés anglo-soviéto-américains, des peuples opprimés et en particulier des mouvements de libération nationale des peuples voisins de Yougoslavie et de Grèce ; dans le cadre de la lutte commune des peuples épris de liberté et sur la base de la Charte de l'Atlantique et des Traités de Londres et de Washington, accepter la politique d'autodétermination des peuples ; quant à la question de Kosove, elle sera résolue suivant le des peuples de Kosovo ; 3) reconnaître les conseils de libération nationale comme le seul pouvoir démocratique populaire et insister sur ce point ; 4) le doit épurer ses rangs des éléments qui ont des liens avec les occupants fascistes, des espions, des criminels, des spéculateurs qui trafiquent avec les cliques de spéculateurs de l'ennemi pour priver notre peuple de pain dans les pénibles conditions économiques de la guerre ; 5) faire cesser immédiatement la lutte et la propagande anticommunistes et contre le Parti communiste, qui vont à rencontre de la lutte pour l'instauration d'une démocratie populaire en Albanie.

La plus grande partie des notables [*Chefs de clans dans certaines régions montagneuses où subsistaient des survivances du système tribal.*] de la région de Dibër, de nombreux bayraktars du Nord et beaucoup de personnes influentes de l'Albanie méridionale et centrale s'en tiennent à des

positions qui se rapprochent de celles du «Balli kombëtar». Les notables de Dibër ont conclu un entre eux et un accord avec l'ennemi qui est analogue au protocole Dalmazzo-Këlcyra. La question de l'union ou de la collaboration avec eux et avec tous ceux qui sont hors du mouvement de libération nationale se pose de la même façon que pour le «Balli kombëtar».

En ce qui concerne la capitulation de l'Italie, la conférence a décidé d'appeler les Italiens à se rendre à nous, en notre qualité de force alliée des Anglo-Soviéto-Américains. S'ils persistent dans leur attitude antérieure à notre égard, nous continuerons aussi à nous comporter envers eux comme auparavant et plus durement encore. Toutefois, il faut bien se dire que notre ennemi principal est maintenant l'Allemagne et que le soldat italien veut par-dessus tout rentrer chez lui. Mais nous devons donc l'appeler à s'unir à nous contre les Allemands ou, sinon à nous remettre ses armes. Nous devons insister pour que l'armée italienne soit désarmée. Toujours en relation avec la nouvelle situation, il faut, dans les zones libérées en particulier, que les conseils de libération nationale exercent vraiment le pouvoir et qu'ils éliminent l'influence des autres courants. A cette fin, il convient de renforcer les conseils de libération nationale au point de vue organisationnel, de créer des conseils dans chaque village, commune, sous-préfecture et préfecture (et, en ce qui concerne ces dernières, non pas pour les chefs-lieux mais pour toute l'étendue de leur juridiction)».

Nous pensons qu'il ne sera pas possible d'arriver à un accord avec le «Balli kombëtar». Nous estimons également que le «Balli» s'est engagé sur une voie qui le mènera à un affrontement avec nous. C'est pourquoi nous devons travailler intelligemment et sans relâche pour le démasquer et le discréditer aux yeux du peuple, nous devons amener le peuple à s'en détacher et à s'unir à nous, nous devons faire naître des divergences dans ses rangs, créer des situations favorables pour hâter la différenciation entre les éléments qui le composent, mettre en cause intelligemment et toujours plus fermement ses chefs de file réactionnaires ; nous devons présenter le «Balli» aux yeux du peuple comme une organisation qui cherche la division du peuple et la guerre civile; nous devons faire en sorte que le peuple comprenne que la politique du «Balli» nous conduira inexorablement à un affrontement armé, faire en sorte que le peuple se révolte contre une telle éventualité et prenne conscience que la responsabilité historique de la désunion du peuple albanais et de l'affrontement armé retombe, comme il en est effectivement, sur le «Balli kombëtar» ; nous devons nous préparer nous-mêmes, préparer tous ceux qui se sont ralliés au mouvement de libération nationale et préparer le peuple à un affrontement avec le «Balli». Le «Balli», lui, se prépare à cet affrontement et nous ne devons pas nous laisser surprendre ; il ne faut absolument pas lui permettre de se préparer et de nous attaquer dans les conditions les plus favorables pour lui ; nous devons le mettre au pied du mur, le contraindre à jouer cartes sur table pour pouvoir le frapper au moment le plus favorable pour nous, lorsque le peuple aura compris le jeu de cette organisation et qu'il s'unira à nous pour la combattre.

La situation nous oblige à agir, mais pour agir nous devons être préparés, surtout militairement. L'organisation et le renforcement des guérillas urbaines se posent aujourd'hui comme un problème urgent et important. Ces guérillas doivent être bien armées de revolvers, de grenades et, si possible, de mitraillettes (il faut faire tout son possible pour en acheter ou pour les enlever aux Italiens au plus tôt et ne pas croire un instant que ces armes nous seront envoyées par d'autres). Les guérillas urbaines doivent être placées sous le commandement d'un camarade aguerri du Parti. Nous devons étudier la façon d'attaquer les centres les plus importants des villes, en particulier ceux où il y a des armes. Il faut découvrir et attaquer les sièges de la Gestapo et des commandements allemands. Il faut abattre les espions les plus dangereux, les agents de la cinquième colonne, les hommes qui hier encore étaient étroitement liés à l'ennemi et qui aujourd'hui entrent dans la «clandestinité» ou s'enrôlent dans d'autres organisations du genre du «Balli kombëtar» pour organiser la lutte contre le mouvement de libération nationale, et en particulier contre notre Parti, comme par exemple Irfan Ohri, Qamil Xhani, Vehib Runa, etc. Il faut abattre les espions et les agents de l'armée allemande. Dans les villes, il faut aménager des endroits secrets pour y déposer des armes, pour y cacher ceux de nos hommes qui travaillent dans la clandestinité et pour assurer le fonctionnement régulier de nos organisations et de nos sections de guérilla.

Nous devons toujours avoir soin, en cas d'attaque des villes de notre part, de coordonner l'action des guérillas urbaines avec celle des guérillas de partisans. Ne jamais oublier l'importance des documents qui se trouvent dans les bureaux secrets de l'ennemi et dont nous devons nous emparer. Dès à présent, toutes les organisations du Parti doivent être mobilisées pour l'éventualité de n'importe quel événement et pour faire face à tout imprévu. Les cellules du Parti seront le moteur qui mettra en mouvement toute la population des villes et des villages, et elles devront se débarrasser de tous les éléments qui ne s'acquittent pas parfaitement de ces tâches si importantes. Il faut dire aux camarades du Parti que le moment est venu de se montrer de véritables guides du peuple, des guides sûrs et courageux, et de prendre conscience du moment important que nous vivons dans notre marche vers la prise du pouvoir. Les cellules auront pour mission d'entraîner à l'action les sympathisants et les amis du Parti, auxquels il faut souligner qu'ils doivent, aujourd'hui, tout donner pour libérer la Patrie et renforcer notre Parti. Ceux qui sont chargés de l'impression des matériaux du Parti doivent être mobilisés et travailler jour et nuit pour que l'on soit en mesure d'éclairer le peuple, au moyen de tracts et de proclamations, sur l'évolution de la situation et sur les événements qui vont se précipitant, en lui indiquant constamment la voie à suivre. A tout moment vos prises de position doivent être claires et conformes aux directives du Comité central. Vous devez rattacher la mobilisation et la préparation du peuple et la mobilisation de toute l'organisation pour l'insurrection générale. Vous devez accorder un grand soin à la mobilisation et à l'organisation de la jeunesse, car elle constitue en Albanie la force la plus agissante et la plus solide du mouvement de libération nationale. C'est pourquoi vous devez lui apporter la plus grande aide possible.

Nous devons créer les organisations des femmes antifascistes. A cet égard, il n'est pas dit qu'on ne doive les organiser qu'à l'échelle des quartiers ou des villages. On pourra les organiser aussi au niveau de chaque profession ou encore en créant des groupes pour la liquidation de l'analphabétisme, des groupes pour confectionner des vêtements pour l'Armée etc. Ces organisations doivent bénéficier de toute l'aide possible et l'on doit également y puiser des éléments pour le Parti.

L'Italie ayant capitulé, nous devons envisager la résistance allemande sur le continent et ici même en Albanie. Les Allemands fortifient une partie de notre littoral pour repousser un débarquement éventuel des Alliés. D'autre part, les fascistes allemands chercheront à nous frapper et à lier la réaction intérieure à leur char. Jusqu'ici le «Balli kombëtar» ne s'est pas prononcé contre le nazisme et il va de soi que dès à présent en son sein se manifeste le désir d'une collaboration avec les Allemands. Quoi qu'il en soit, la réaction tentera encore, sinon ouvertement (vu que l'Allemagne court à sa perte) du moins indirectement, de tendre la main aux Allemands afin de renforcer ses propres positions ébranlées. C'est pour cette raison que vous devez juger les événements avec la plus grande lucidité en étant toujours à la hauteur de la situation et à la tête du peuple.

Salutations amicales Pour le Comité central du Parti

*Shpati*

MORT AU FASCISME — LIBERTE AU PEUPLE

P.S. Il est inutile de faire lire ces directives. On devra cependant les expliquer dans toutes les cellules du Parti et sur la base de ces directives l'on donnera des instructions à toutes les organisations du Parti, jusqu'aux groupes de sympathisants. Il faudra, en particulier, les analyser dans toutes les cellules des guérillas et des bataillons de votre région.

*Paru pour la première fois dans les «Documents principaux du PTA», t. 1, Tirana, 1960.*

*Œuvres, t. 1.*

## LETTRE AU CAMARADE HAXHI LLESHI SUR L'INSTAURATION DU POUVOIR POLITIQUE ET MILITAIRE A KRUJË ET DANS LA REGION DE DIBËR ET SUR L'ATTITUDE A OBSERVER ENVERS LA MINORITE MACEDONIENNE

24 septembre 1943

Cher camarade Haxhi,

Nous venons de recevoir ta lettre et nous vous félicitons du succès que vous avez obtenu en libérant Krujë. En ce qui concerne l'organisation du pouvoir civil dans la ville nous avons fait dire au Dr. Nishani de se rendre à Krujë afin qu'il aide à la constitution du conseil sur les bases fixées par le Règlement. [*Le Règlement des conseils de libération nationale qui fut approuvé à la II<sup>e</sup> Conférence de libération nationale à Labinot.*] Abaz Kupi, dont nous serions intéressés de connaître l'attitude, doit certainement être arrivé également. S'il se trouve là-bas, qu'on lui fasse part des décisions de la Conférence [*Il s'agit des décisions de la II<sup>e</sup> Conférence de libération nationale à laquelle Abaz Kupi n'a point pris part.*], et, s'il est d'accord, qu'on élise avec lui le conseil local de la manière la plus démocratique et après avoir éclairé la population par des conférences et des meetings populaires. Que cela ne soit pas fait selon le plaisir d'Abaz Kupi, mais selon la volonté du peuple, qui choisira ceux qui lui plairont conformément à notre Règlement. Au cas où Abaz Kupi n'observerait pas une attitude satisfaisante, que les camarades continuent le travail sans lui et mettent en place le pouvoir. Dis aux camarades responsables de ne pas manquer d'organiser chaque jour des conférences parmi la population, la jeunesse et les femmes. Que le peuple comprenne que le moment est venu où il peut librement exprimer sa volonté, et que c'est lui qui décidera de son sort et non point les bayraktars.

Sur la question de ton départ pour Dibër, nous sommes d'accord avec toi, c'est-à-dire que tu peux partir immédiatement, car ta présence là-bas est indispensable. Tu y rencontreras certainement de nombreux obstacles, mais nous sommes certains que par une activité bien organisée et judicieuse, et en t'appuyant sur la sympathie qu'ont les masses pour notre mouvement, tu obtiendras des résultats substantiels. Tu connais mieux que nous la question des notables. Tu es au courant de leurs efforts pour s'emparer du pouvoir, de même que des méthodes qu'ils utilisent. Il nous faut donc faire tout notre possible dans ce chaos pour dominer la situation et instaurer notre pouvoir. Dans cette intention, il convient d'attacher une grande importance à la formation des conseils, qui doivent assumer tout le pouvoir. Pour être en mesure de bien s'acquitter de cette tâche, ils devront être aidés par tous les anciens employés de l'Etat qui ne se sont pas exposés ni compromis avec l'occupant. Notre pouvoir doit donner à la population des preuves de sa capacité de gouverner avec la plus grande justice. C'est pour cette raison que dans chacune des sections du conseil devront être nommées des personnes honnêtes et résolues.

Aucun autre pouvoir ne doit exister concurremment au nôtre, il ne peut y avoir de dualité en cette matière. Et si quelque clique comme le «Balli kombëtar» tente de rétablir l'ancienne forme de gouvernement, sabotez-la de toutes les manières, démasquez-la devant la population comme une forme de gouvernement qui lui ramènera les souffrances et les misères d'autrefois. Formez immédiatement les commandements de localité [*Pendant le second semestre de l'année 1943 fut organisé le pouvoir militaire des partisans dans les arrières. Des «commandements de localité» et des «commandements de région» furent créés en tant qu'organes de ce pouvoir. Soutiens et auxiliaires des conseils de libération nationale et des détachements de partisans, ils avaient, dans les zones libérées, les attributions de la police populaire.*] et de district avec des éléments honnêtes des villes ou des villages, et qu'on ne voie plus dans les rues l'ancien gendarme maintenir l'ordre. L'ordre sera assuré par les volontaires, qui doivent être répartis en différentes sections: maintien de l'ordre public, règlement du trafic, poursuite des vols et de la spéculation, ravitaillement de la population, etc. Ces volontaires doivent agir sous les ordres du commandement du district qui relève de votre commandement militaire.

Camarade Haxhi, vous devez considérer la formation des commandements et la mise sur pied du pouvoir avec le plus grand sérieux, car de la manière dont seront faits les premiers pas dépend notre succès ultérieur en ce domaine. Entendez-vous dans tous les cas avec les notables qui apparaissent plus ou moins favorables à ce pouvoir et ne laissez passer aucune occasion de profiter de leurs divergences à l'avantage de notre cause.

La question de la minorité macédonienne. Nous avons reçu de Tempo [*Vukmanovic Tempo, membre du Bureau politique du CC du PCY. Déjà durant la guerre il avait observé une attitude nettement chauvine envers l'Albanie et le PCA.*] ainsi que du responsable de l'activité des Macédoniens dans la région de Dibër, une lettre où ils nous parlent de la situation dans cette zone et de l'activité qu'il faut y déployer.

Vous devez agir comme nous vous l'indiquons ci-dessous, et communiquer aussi ces directives aux autres camarades dirigeants de cette région: la question des frontières ne doit pas être mentionnée pour le moment ; qu'on ne discute pas de la question de savoir si Dibër doit être yougoslave ou albanaise. Nous savons bien que la question des frontières est un problème épineux, mais il sera réglé plus tard. Quoi qu'il en soit, nous sommes opposés à la délimitation faite par le fascisme et nous sommes pour l'autodétermination des peuples. Quant à Dibër, nous savons qu'il y a là une minorité macédonienne et que cette ville est située sur l'ancienne frontière yougoslave.

Dans la situation actuelle, alors que l'ennemi est encore dans les Balkans, que toute la Kosove et la Macédoine sont sous la botte de la réaction la plus enragée, que dans la région de Dibër les notables réactionnaires sont debout et forts, sinon plus forts que nous, on ne peut ni ne doit en ce moment tenter d'appliquer notre juste ligne pour ce qui est des frontières, car, si nous agissions comme nous le conseille Tempo, nous serions contraints d'évacuer la région. Les Macédoniens ne seraient alors pas en état de dominer la situation ; la réaction leur porterait un coup sévère, et elle nous frapperait aussi et même plus qu'eux. La solution que nous propose Tempo ne nous semble pas judicieuse.

Nous devons former là-bas notre propre pouvoir de libération nationale, accorder des droits aux Macédoniens en tant que minorité, faire en sorte qu'eux aussi participent au conseil de libération nationale et essayer ainsi de convaincre la population et de gagner sa confiance. Lorsque nos positions dans la Kosove, en Métohie et Macédoine seront consolidées tout comme celles des Yougoslaves, lorsque nous serons plus forts que la réaction, alors il va de soi que nous appliquerons le principe pour lequel nous nous battons. En agissant ainsi nous croyons ne pas être dans l'erreur, vu la manière dont la situation se présente. C'est dans ce sens que nous écrivons également à Tempo, mais toi-même, cherche à entrer en contact avec lui ou avec le responsable du Parti yougoslave à Dibër pour lui expliquer notre point de vue.

Tu nous aviseras sur l'évolution de la situation. Nous te conseillons d'agir avec la plus grande circonspection et dans un esprit de parfaite fraternité.

Ne perdez pas la moindre occasion de consolider les positions de notre Parti, organisez sans cesse des conférences, que les cellules se réunissent régulièrement, que des décisions y soient prises et qu'elles soient appliquées.

Amicalement Pour le Comité central du PCA

*[Enver Hoxha]*

*Œuvres, t. 1.*

**LETTRE AU COMITE REGIONAL DU PARTI COMMUNISTE  
D'ALBANIE DE BERAT, CRITIQUANT SON COMPORTEMENT  
OPPORTUNISTE ENVERS LE «BALLI KOMBËTAR» ET LUI  
DONNANT DES DIRECTIVES SUR LE RENFORCEMENT DES  
CONSEILS DE LIBERATION NATIONALE**

26 septembre 1943

Chers camarades,

Nous avons reçu votre lettre en date du 22. 9. 1943. Votre pratique consistant à laisser le Comité central dans l'ignorance des faits concernant votre zone est devenue un mal pernicieux qui dure depuis plus d'un an. Il ne suffit pas, après nous avoir laissés deux ou trois mois sans nouvelles et dans l'incertitude, de nous envoyer enfin une lettre en nous disant : «nous sommes prêts à accepter la sanction pour la faute que nous avons commise». Il nous semble que si l'on procède ainsi, les choses ne marcheront pas. Il est superflu de vous rappeler qu'une telle méthode de travail est inadmissible, et nous vous prévenons que c'est la dernière fois que nous tolérons une telle pratique. Si elle se renouvelle, nous prendrons des mesures qui ne feront pas honneur aux communistes et dirigeants que vous êtes.

Nous vous avons envoyé deux circulaires [*Ces circulaires avaient trait, la première au renforcement des organisations du Parti dans l'Armée de libération nationale, et la deuxième, à la constitution des conseils de libération nationale dans tout le pays.*], l'une sur les vice-commissaires des guérillas, et l'autre sur les conseils de libération nationale. Ces circulaires doivent être reproduites en un nombre limité d'exemplaires, juste pour les vice-commissaires et pour les conseils de libération nationale. Naturellement, les camarades (après les avoir bien étudiées eux-mêmes) doivent les analyser et les expliquer dans une réunion des cadres, qui rassemblera les vice-commissaires et les commissaires des guérillas. De même, nos camarades qui font partie des conseils ou qui les aident, doivent expliquer et faire étudier la circulaire qui les concerne.

Nous constatons avec regret que dans un rapport de huit pages, rédigé par des camarades responsables qui dirigent le travail dans tout le district de Berat et adressé au Comité central du Parti, il n'y a pas une ligne sur la situation organisationnelle du Parti. La seule chose que nous sachions, et cela sans aucun détail, c'est que la réaction a provoqué de graves pertes dans nos rangs, et encore nous ne l'avons pas appris de source officielle, mais uniquement par ouï-dire. Nous voudrions savoir s'il existe ou non à Berat une organisation de Parti, s'il y existe un comité directeur. Nous ne sommes en mesure de répondre à personne à ce sujet parce que la situation là-bas reste pour nous un profond mystère. Dans un tel état de choses, le Comité central ne sait comment aider cette zone, il ne sait comment diriger cette organisation. Si vous prenez le travail du Parti si peu au sérieux et considérez superflu d'en tenir au courant le Comité central, nous devons alors aviser. Il s'agit d'une pratique erronée qui dure depuis un an et demi, et non pas d'une erreur occasionnelle. Si vous continuez d'agir ainsi, cela nous causera beaucoup de tort et nous nous trouverons dans une situation difficile. Nous ne savons pas comment vont les choses avec la jeunesse, comment marche son organisation. Il se peut que la jeunesse fasse ses rapports et les envoie à son propre Comité central, mais vous ne devez pas oublier qu'elle constitue un secteur du Parti sur lequel vous devez nous informer de la manière la plus minutieuse. Quant aux affaires du Parti, nous voulons espérer encore, et que cela vous soit dit pour la dernière fois, que vous nous renseignerez en détail sur la situation, sur le travail accompli jusqu'à présent, sur le nombre de cellules et de groupes de sympathisants, que vous nous communiquerez le nombre des membres du Parti et leurs noms, en nous indiquant comment ils sont répartis dans les différentes cellules. Que les camarades dirigeants du Comité régional écrivent leurs observations à côté du nom de chaque camarade. N'oubliez pas, d'autre part, de noter la profession de chacun d'eux. Nous exigeons que cela soit fait dans les plus brefs délais. Dans cinq jours nous voulons avoir un tableau de toute votre organisation. Et vous devrez nous en envoyer un chaque mois, en y ajoutant un

compte rendu sur le travail accompli et une liste des nouvelles cellules ou des nouveaux membres. Nous vous avons demandé tant de fois de faire ce travail mais vous n'avez jamais répondu à notre demande. Vous devez comprendre que nous ne pouvons pas vous répéter cela dans chaque lettre. Si vous nous dites que vous n'avez personne que vous puissiez charger de cette tâche, nous vous répondrons que ce travail est indispensable pour le Comité central et qu'il s'agit de directives que chaque comité régional doit exécuter. Ceux qui ne les observent pas désobéissent au Comité.

Si nous disposons d'un tel rapport, nous tâcherons de vous aider dans la mesure de nos possibilités, sinon, nous ne serons pas en état de vous venir en aide, parce que nous ne pourrions pas vous donner, en connaissance de cause, des directives qui s'appliquent à votre situation. Des directives trop générales ne seraient pas suffisantes. En fait, du reste, ces directives ont toujours été données, mais il apparaît que pratiquement, dans la plupart des cas, elles ne sont pas exécutées, comme elles ne l'ont pas été, entre autres, par vous. Dans votre ville il y a deux pouvoirs : celui du «Balli» et le nôtre. Cela n'aurait pas dû se produire. Nous ne pouvons tolérer que le «Balli» instaure son pouvoir concurremment au nôtre, et vous ne devez pas permettre la dualité en cette matière. Il vous faut à tout prix combattre ce pouvoir et faire en sorte que ne soit reconnu que le nôtre; vous devez le combattre par tous les moyens : par la propagande, par des meetings, en expliquant ouvertement, dans de larges conférences, qui est le «Balli» et ceux qui en font partie; démasquez le «Balli» et ses hommes, depuis Abaz Ermeni jusqu'à Fazlli Frashëri. Il n'y a pas d'union possible avec le «Balli». Que ceux qui comprennent ce qu'est le «Balli» se rallient à nous et, reconnaissant leur erreur, désavouent publiquement leur participation à cette organisation. Camarades, l'instauration du pouvoir n'est pas une plaisanterie, et si nous ne savons pas agir comme il faut dès les premiers jours, soyons sûrs que nous nous heurterons plus tard à de grands obstacles. Dorénavant, les conseils ne devront plus être élus selon le critère suivi jusqu'ici, lequel, dans bien des cas, est à l'origine de leur apathie et de leur caractère purement formel. A présent, les conseils sont la forme la plus avancée du pouvoir et ils sont investis d'attributions multiples. Dans les régions libérées et surtout dans les villes, les conseils ne se contentent pas de collecter des aides; ils gouvernent et dirigent, dans les centres urbains comme dans les campagnes, tous les secteurs de la vie sociale, et doivent faire face à toutes les difficultés qui apparaissent dans la pratique et dans la lutte. Aussi, pour leur élection, doit-on procéder selon leur Règlement et leurs Statuts, que vous possédez sûrement. Que ces conseils soient élus par tout le peuple et soient subdivisés en diverses sections ; instruction publique, travaux publics, finances, santé publique, etc. Que chacune de ces sections ait à sa tête un conseiller responsable, un homme résolu, qui ait donné des preuves de son dévouement à la lutte et soit doté d'expérience. Ces conseillers pourront être aidés dans leur travail par d'anciens fonctionnaires expérimentés. Chacun d'eux doit avoir ses bureaux, parce qu'on ne peut pas remplir ces fonctions sans avoir un siège. Il faut que le peuple constate vraiment que nous savons gouverner, et pour cela nous devons absolument éviter l'anarchie et le désordre. Dans la ville on ne doit plus voir de gendarmes ni d'autres sbires. Vous devez organiser des commandements locaux et régionaux avec des partisans qui portent toujours leurs insignes. Ils devront être un exemple de discipline et de justice et défendre la population. Dans la ville, ils devront s'occuper du maintien de l'ordre, de la propreté, du ravitaillement du peuple, combattre la spéculation et assumer d'autres tâches de cette nature. Et ces tâches, camarades, doivent absolument être accomplies. Ne vous occupez pas de futilités, en oubliant votre fonction dirigeante. Ne croyez pas que maintenant que Berat est libéré, nous pouvons nous permettre de faire quelque concession. Aujourd'hui plus que jamais, la moindre concession nous causerait un grand tort. Que le commandement militaire dans son action frappe l'ennemi sans répit et qu'il aide en même temps de toutes ses forces à l'établissement du pouvoir et à son renforcement. Maintenant plus que jamais, vous devez balayer les éléments indignes, les ennemis du peuple et du Parti.

Sur la question militaire, vous avez montré la même négligence que pour la question du Parti. L'Etat-major vous a demandé des informations sur plusieurs points, mais vous ne lui avez donné aucune réponse. Nous informer sur les combats contre Isa Toska [*Criminel de guerre, commandant de bande terroriste au service des occupants italiens.*], ou désarmer l'armée italienne est une chose, et nous faire un rapport sur les questions organisationnelles de l'armée et s'intéresser à ces questions en est une autre. Il ne vous est même pas venu l'idée d'informer l'Etat-major sur ce second point, et nous attendons cela du commissaire de ce groupe, le camarade Gjini. Nous vous avons écrit à propos des



éléments que vous devez envoyer à la brigade, de la mobilisation des ouvriers de Kuçovë, de leur armement et de leur envoi au lieu fixé, mais vous ne nous dites rien à ce sujet. Vous ne paraissez pas comprendre l'importance de ces questions. L'inexécution des ordres ou une simple négligence empêchent en fait la mise en œuvre de nos plans. Quand on vous donne l'ordre d'envoyer des hommes à la brigade, vous devriez, nous semble-t-il, vous montrer à la hauteur de votre tâche en organisant le travail en communistes, et au moins informer l'Etat-major de vos possibilités d'exécuter cet ordre, de manière qu'il sache comment agir.

L'Etat-major ne possède pas de rapport exact sur les forces dont vous disposez, sur les cadres militaires, sur les armements, sur le moral des bataillons et du commandement local pas plus que sur l'action qu'ils envisagent de mener. Tout cela, nous ne l'attendons de personne si ce n'est des communistes. Ces questions sont toutes étroitement liées entre elles, et l'inexécution d'un ordre enraye tout l'appareil que nous sommes en train de construire et dont la bonne marche exige de l'intelligence, du sang-froid, de l'assurance au travail et avant tout de l'ordre. Vous devez tenir compte de toutes ces exigences si vous voulez aller de l'avant ; et vous devez accomplir les tâches qu'elles impliquent si vous voulez que nos objectifs se réalisent. Sans un travail ordonné, discipliné, guidé par des directives claires et identiques pour toute l'Albanie, vous ne pourrez jamais obtenir des résultats substantiels. Les communistes doivent être en première ligne ; cela, nous l'avons toujours dit, mais la lutte ne se fait pas seulement les armes à la main, il faut la mener aussi dans l'organisation du pouvoir et de l'Armée. Pour le travail d'organisation dans ces deux domaines, il est nécessaire que les communistes et avant tout les camarades dirigeants soient aux avant-postes et à la hauteur de leur tâche.

L'évolution de la situation nous est favorable, seulement nous devons être en mesure de la dominer. Le «Balli kombëtar» se discrédite chaque jour davantage, et nous gagnons le terrain qu'il perd ; nous ne devons pas croire cependant que ces résultats s'obtiennent spontanément sans aucun effort de notre part. Il faut prendre en exemple l'organisation de notre Parti pour Tirana, qui réussit à publier quotidiennement de longs communiqués, des proclamations, des tracts, le «Zëri i Popullit» et le «Bashkimi», avec un si fort tirage et une présentation typographique d'une telle qualité qu'ils font l'étonnement de tous. Et il ne faut pas oublier que les camarades de Tirana travaillent sous la menace constante de la Gestapo. Un tel travail élève la confiance du peuple dans notre Parti et nos camarades. Les rues de Tirana, où règne la Gestapo, se remplissent chaque nuit de nombreux tracts imprimés selon la technique la plus moderne, qui popularisent notre héroïque Parti et l'URSS. Et ce travail s'est intensifié à tel point que le peuple, maintenant, ne peut rester un jour sans lire nos communiqués ou nos journaux. Notre propagande dans cette ville a mis à nu l'infamie du «Balli» et sa faiblesse organisationnelle. Mais il ne suffit pas de dire au peuple que le «Balli» s'est embourbé dans une fausse voie; nous devons aussi, par notre travail, lui faire bien comprendre que le «Balli» ne représente vraiment rien. Et cela, à Tirana, le peuple s'en est parfaitement convaincu. Cet exemple doit être suivi par toutes les régions et en particulier par votre ville, qui est une ville libérée. Vous vous êtes plaints auparavant, mais à présent vous n'avez aucune raison de le faire; il vous faut seulement travailler et travailler de façon organisée. Aucun de nous n'avait appris cela à l'école; nous l'avons appris dans le cours de la lutte. Vous êtes dans les mêmes conditions que nous. C'est pourquoi nous exigeons que vous meniez inlassablement un travail analogue à celui qui est accompli à Tirana, et même encore plus parfait. N'hésitez en aucune manière à éliminer Ali Këlcyra et tout autre élément infâme de son espèce.

Veillez avec le plus grand soin à l'Armée, renforcez-la et faites-lui prendre conscience. Les armes automatiques doivent être toujours dans les mains du Parti. Les téléphones et les télégraphes doivent être dans nos mains. Réparez les moyens de communication, et, avec les soldats italiens dont vous disposez, rétablissez la liaison téléphonique avec tous les centres libérés. Soyez toujours en contact avec les différentes localités pour pouvoir confronter votre expérience et mieux instruire les camarades. Des liaisons régulières et rapides sont l'une des principales conditions de la victoire.

Chers camarades,

Nous sommes fermement convaincus qu'à propos de ce que nous venons de vous écrire, vous agirez comme nous vous le recommandons. Bien vite, vous et nous obtiendrons ainsi de bons résultats. Dans le cas contraire, nous serons obligés de prendre des sanctions sévères envers vous.

Bien des salutations Pour le Comité central du Parti

*Shpati*

*Œuvres, t. 1.*

## **LETTRE A VUKMANOVIC TEMPO EN REPOSE A SES ACCUSATIONS CALOMNIEUSES CONTRE L'ETAT-MAJOR DU GROUPE DE LA REGION DE DIBËR ET LE COMITE CENTRAL DU PAUTI COMMUNISTE D'ALBANIE**

**29 octobre 1943**

Camarade Tempo,

Tes lettres nous ont extrêmement étonnés; leur ton est très dur et tes appréciations sur notre Comité central ne sont pas justes. Nous ne croyons pas non plus que nos camarades qui se trouvent là-bas méritent les jugements offensants que toi et les camarades macédoniens portez sur eux. Il se peut que, dans des circonstances si difficiles, ils aient fait quelque concession ou ne se soient pas montrés en mesure d'exploiter chaque situation favorable. Mais quant à qualifier pour cela nos camarades de saboteurs et d'agents de la «Grande Albanie», nous estimons que c'est une accusation très grave et outrée. D'autre part, nous pensons qu'il ne faut pas juger de questions si délicates avec si peu de pondération, prendre des décisions et donner des «ordres» sans avoir bien pesé les situations et le moment. En ce qui concerne la question de Dibër, notre opinion demeure inchangée. Nous avons donné des instructions à ce sujet aux camarades qui travaillent dans ce secteur.

Nous n'acceptons pas les nouvelles frontières établies par le fascisme. Mais comment se présente la situation à Dibër ? D'après la description qu'on nous en a faite et qui, nous en sommes convaincus, correspond à la réalité : dans la ville, les Macédoniens constituent une minorité et d'autre part, le parti yougoslave n'y jouit pas d'une forte influence. De ce fait, le mouvement de libération, guidé par l'Etat-major partisan yougoslave, n'y est pas très important, il se trouve même encore à l'état embryonnaire. Dans les environs, à part les forces de la réaction la seule unité partisane dont on entend parler est celle de Haxhi Lleshi, qui se renforce de jour en jour et gagne du terrain. Jusqu'à la capitulation de l'Italie et même après, le bataillon de Haxhi Lleshi a été l'unique formation qui pouvait jusqu'à un certain point faire face aux forces de la réaction, assez nombreuses à Dibër. Après la capitulation de l'Italie, tous les réactionnaires et leurs bandes se sont livrés au pillage. Ces voyous se sont emparés eux-mêmes des fusils italiens, ce n'est pas Haxhi Lleshi qui les leur a distribués, (contrairement à ce que dit dans sa lettre le camarade macédonien Janko). C'est au contraire Haxhi Lleshi, qualifié de «fauteur de la Grande Albanie», qui a empêché la horde des bayraktars non seulement de s'emparer de toutes les armes mais aussi de commettre d'autres infamies. Ainsi, la capitulation de l'Italie trouva Dibër dans une situation où la seule force qui pouvait donner quelque espoir et dominer éventuellement la situation, si celle-ci pouvait encore être dominée, était l'unité de partisans de Haxhi Lleshi. La réaction était forte, elle disposait de forces mercenaires intactes, et d'autre part, il n'existait aucune force macédonienne organisée. Bref, nos positions n'étaient pas solides (les nôtres pas plus que les vôtres). Comment Haxhi Lleshi devait-il agir en ces moments-là ? Nous n'étions pas et nous ne sommes toujours pas de ton avis à ce sujet. Nous estimons que le moment n'était pas propice (vu le peu de forces dont nous disposions) pour l'instauration du pouvoir macédonien à Dibër, parce que, dans ce

cas-là, nous comme vous aurions eu sur le dos toute la réaction, et pas seulement la réaction, mais même la population, qui nous aurait accusés d'être des «vendus». Cela aurait eu de graves répercussions sur le développement de la lutte que nous et vous conduisons dans ces régions. De cette manière, Haxhi Lleshi et les partisans auraient perdu le crédit qu'ils avaient acquis à Dibër. Nous avons donné à Haxhi la directive de former le pouvoir de libération nationale et de faire également élire au conseil des Macédoniens. Qu'ils se mettent à la tâche et s'engagent dans la lutte (et qu'ils ne se bornent pas à ces sermons dont vous parlez dans votre lettre) pour consolider nos positions (les vôtres et les nôtres), et, grâce à un travail commun, renforçons nos rangs, aguerrissons-nous et frappons la réaction. En ce moment et tant que nos positions ne seront pas assez solides pour pouvoir faire face à toute éventualité, nous avons considéré cette forme d'action comme la plus appropriée. Nous croyons qu'en agissant de cette manière, nous ne tombons pas dans le culte de la «Grande Albanie». Nous connaissons bien, comme toi, la mentalité de la population de Dibër et la situation en relation avec les anciennes frontières (la ville de Dibër et les quelques villages qui relevaient de la Yougoslavie étaient du reste, même auparavant, surtout en rapports avec la partie albanaise de cette région, et les Macédoniens eux-mêmes entretenaient des liens plus étroits avec les Albanais). Aussi, nous semble-t-il, dans les circonstances actuelles, il serait désavantageux pour nous d'appliquer la «ligne juste» par un simple ordre ou décret. Quoiqu'il en soit, nous persistons à croire que cette question est d'une certaine complexité.

Salutations amicales

*[Enver Hoxha]*

*Œuvres, t. 1.*

**DIRECTIVES SUR LE RENFORCEMENT DES LIENS AVEC L'UNION SOVIETIQUE, SUR L'ATTITUDE A L'EGARD DU «BALLI KOMBËTAR», DU «LEGALITETI» ET DES MISSIONS MILITAIRES ANGLAISES, SUR LE RENFORCEMENT DU FRONT, DES CONSEILS ET DE L'ARMEE DE LIBERATION NATIONALE, ET SUR LE RENFORCEMENT DU PARTI ET DES AUTRES ORGANISATIONS ANTIFASCISTES**

**3 novembre 1943**

*[«Legaliteti» : Organisation traîtresse formée avec l'appui des Anglais en novembre 1943 dans le but de détacher le peuple albanais du PCA, et de rétablir en Albanie le régime de l'ex-roi Zogu, en le présentant comme le seul régime «légal». Abaz Kupa, espion des Anglais, renégat de la Lutte de libération nationale et chef de cette organisation, unit ses propres forces à celles du gouvernement quisling et du «Balli kombëtar» et collabora avec les occupants allemands.]*

AUX COMITES REGIONAUX DU PARTI COMMUNISTE D'ALBANIE

Chers camarades,

Vous savez que depuis un certain temps déjà la situation a évolué en faveur de la coalition antifasciste. Le facteur principal de cette évolution est l'héroïque Armée rouge. Depuis la bataille de Stalingrad jusqu'à ce jour, elle n'a pas laissé un seul instant de répit à l'armée allemande, qui passe de retraite en retraite, de défaite en défaite, courant à la catastrophe. La grande offensive soviétique sur le Dniepr est en plein développement. Les premiers grands succès tactiques sont parfaitement mis à profit par la

stratégie géniale de Staline et par la vaillante armée soviétique. L'Allemagne va vers la débâcle. Ses réserves ne sont désormais plus suffisantes pour soutenir la guerre sur de si vastes fronts et pour faire face à des situations si critiques. Les défaites militaires incessantes de l'armée allemande ont beaucoup abaissé son moral et celui du peuple allemand lui-même, qui commence à s'insurger contre les nazis. La Wehrmacht vaincue, fatiguée, ensanglantée, affronte maintenant son troisième hiver sur les territoires soviétiques. Elle aura en face d'elle les armées fraîches et bien entraînées des Soviétiques, qui la frapperont tous les jours de façon plus intense et plus meurtrière, jusqu'à son écrasement.

Dans cette situation, l'ouverture d'un nouveau et vaste front en Europe par les Alliés hâterait l'effondrement de l'Allemagne. Vous savez que la contribution anglo-américaine à cette guerre a été et est toujours bien moins importante que celle de l'Union soviétique. Les mesures à prendre pour hâter la fin du conflit, et qui impliquent pratiquement une participation accrue des alliés anglo-américains à l'effort de guerre, ont certainement constitué un des points discutés à la Conférence de Moscou. *[La Conférence de Moscou des trois ministres des Affaires étrangères de l'URSS, de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis d'Amérique fut tenue du 19 au 30 octobre 1943. Il y fut fixé comme principal objectif de hâter la fin de la Seconde Guerre mondiale, d'ouvrir au plus tôt un second front, de renforcer la coopération entre les Alliés dans la guerre et de poursuivre cette coopération à l'issue du conflit.]*

Hitler se rend compte que, militairement, il a perdu la guerre. Seul un compromis pourrait le sauver. Aussi manœuvre-t-il fiévreusement pour mobiliser la réaction internationale. Il a suivi cette tactique dès son arrivée au pouvoir et, en particulier, lorsqu'il espérait détruire l'Armée rouge. Mais nous ne devons pas oublier que s'il utilisait hier cette tactique pour attaquer, il l'utilise aujourd'hui pour se défendre, pour échapper à la mort. Il cherche à stimuler la réaction en Angleterre et en Amérique et à se lier à elle, à influencer ainsi sur la politique anglo-américaine pour aboutir à un compromis lui garantissant une partie de ses conquêtes spoliatrices. Mais pour donner le temps à cette manœuvre de se déployer et à la réaction anglo-américaine de se persuader qu'elle peut se faire de lui un allié utile, Hitler se doit de ne pas apparaître trop affaibli. C'est l'une des raisons pour lesquelles il s'obstine rageusement à se maintenir sur le Dniepr.

Il est dès à présent évident que cette manœuvre de Hitler a échoué. Elle a échoué parce que les peuples britannique et américain s'engagent tous les jours davantage dans une lutte ouverte contre la réaction intérieure et ses menées, et qu'ils constituent une grande force qui effraie la réaction et la fait hésiter. Elle a échoué parce que la politique anglo-américaine ne peut pas s'aventurer dans une voie si dangereuse. Mais elle a échoué surtout parce que les offensives soviétiques, en particulier celle sur le Dniepr, sont en train de briser les reins à Hitler, parce qu'elles ont cimenté l'union des peuples épris de liberté et qu'elles les mobilisent tous les jours davantage contre l'Allemagne et le fascisme.

La réaction ne peut donc pas se sauver sous le drapeau de Hitler. Voilà pourquoi elle se prépare pour une manœuvre d'envergure, qui commence d'ailleurs à s'amorcer : il s'agit de préparer le terrain pour devancer l'Armée rouge et les mouvements de libération nationale après les prochaines défaites de l'armée allemande. C'est ce qu'on observe notamment dans les pays occupés; on le voit en Yougoslavie avec Draza Mihajlovic, en Albanie avec le «Balli kombëtar» et d'autres; on le voit aussi dans l'attitude des alliés de l'Allemagne : la Roumanie, la Hongrie, la Finlande.

Quelle sera l'attitude de l'Angleterre et des Etats-Unis devant cette manœuvre de la réaction ? Tout d'abord, il convient de noter que l'Angleterre et les Etats-Unis ne songent pas à écraser la réaction en Europe, ils ne veulent que la détourner de Hitler. Ils reconnaissent encore Draza Mihajlovic, et lui prêtent même leur aide. L'affaire Sikorsky *[Dirigeant réactionnaire polonais, chef du gouvernement polonais en exil, à Londres (1939-1943), il était au service des milieux impérialistes anglo-américains.]* et le comportement de la mission anglaise ici même, chez nous, nous montrent qu'ils s'efforcent de ranimer et de renforcer le mouvement réactionnaire contre les mouvements de libération nationale. Et à la Conférence de Moscou, cela a sûrement été un des points discutés.

Les mouvements de libération nationale en Europe sont en train de gagner de jour en jour du terrain; de larges masses du peuple s'éveillent et les rejoignent toujours plus nombreuses.

En Italie, la réaction, avec Badoglio et Victor-Emmanuel III et aussi avec le soutien indirect des armées alliées, cherche à établir son pouvoir par de nouvelles méthodes. Elle s'efforce en particulier de frapper le Parti communiste italien et de l'écartier de la scène politique, car il est le parti le plus lié aux masses, le seul parti qui puisse mater la réaction et qui dirige le peuple vers l'instauration de son pouvoir. La lutte du peuple italien et celle du parti communiste italien en particulier met chaque jour plus en péril la réaction, et oblige Badoglio à changer constamment de tactique.

L'occupant allemand a entrepris une vaste campagne aux quatre coins de l'Europe pour mobiliser la réaction et tromper les peuples par des slogans nationalistes démagogiques qui ont pour seul but de pousser à la lutte contre les mouvements de libération nationale. Hitler est en train de préparer et d'organiser partout en Europe la lutte contre les partis communistes, contre l'instauration de pouvoirs populaires. C'est autour de cette bannière que se rallie la réaction. C'est là l'arme principale de l'ennemi. C'est sur ce terrain que nous devons le frapper.

Dans les Balkans, plus que partout ailleurs, les ennemis des mouvements de libération nationale, avec Hitler à leur tête, s'efforceront de mettre à profit les antagonismes nationaux pour renforcer le front anticommuniste de la réaction, que Hitler appelle «Fédération balkanique». Au lieu de s'employer à repousser un débarquement éventuel des Alliés, il combat et continuera de combattre les mouvements de libération nationale des peuples balkaniques.

Avec l'aide des réactionnaires albanais, Hitler s'efforce de mobiliser la population albanaise de Kosove et de Macédoine contre les populations serbes, monténégrines et macédoniennes et de se servir de la question de la Kosove pour semer la confusion parmi le peuple albanais, et pour pousser aussi les pseudo-patriotes à combattre le mouvement de libération nationale albanais. Avec l'aide des chauvins de l'intérieur, il tente de rallier notre opinion publique à une politique anti-serbe et anti-grecque, qui conduirait à des conflits armés avec nos voisins, créerait une diversion dans notre mouvement de libération nationale et servirait de base à l'organisation et au renforcement des partis nationaux chauvins hostiles à la Lutte de libération nationale et au communisme.

La certitude d'une proche victoire dans la guerre contre l'Allemagne et ses suppôts, d'une part, et le renforcement de l'Armée de libération nationale albanaise et de notre mouvement en général de l'autre, ont réveillé notre peuple et l'ont lié davantage à notre lutte. Dans toute l'Albanie la sympathie pour nous s'accroît chaque jour davantage en même temps que notre influence. Mais cela a entraîné une recrudescence de l'activité de la réaction, qui se mobilise et cherche aussi à mobiliser les masses autour d'elle pour retourner la situation en sa faveur.

Vous savez ce qu'est et ce que fait le «Balli kombëtar», vous savez aussi quelle attitude nous devons observer à son égard. La circulaire de 10 septembre 1943 [*Cette circulaire donnait les directives du CC du PCA dans la situation qui s'était créée après la capitulation de l'Italie fasciste.*] de notre Comité central l'explique bien. Vous n'avez qu'à vous y reporter. A l'heure actuelle, une chose apparaît nettement, c'est que le «Balli kombëtar» collabore avec n'importe qui et de toutes les manières contre le mouvement de libération nationale. Et il collabore en particulier avec l'occupant allemand. A Fier et à Lushnje, le «Balli kombëtar» a pris le commandement de la ville sous la protection des baïonnettes allemandes et il s'enfonce tous les jours davantage dans l'infamie et dans une lutte perfide contre nous. Partout il s'allie aux Allemands pour nous combattre par les armes, par la délation et par la propagande. A part la collaboration flagrante d'Isa Toska, il s'efforce de maintenir une sorte d'indépendance ainsi qu'une apparence de clandestinité à l'égard de l'occupant allemand, pour ne pas être considéré par le peuple comme un instrument de la Gestapo. Il espère ainsi conserver un certain crédit de façon à pouvoir hériter demain du pouvoir allemand en Albanie et être à même de manœuvrer plus facilement.

Le «Balli kombëtar» s'emploie à mobiliser le maximum de forces de n'importe quelle tendance pour combattre aujourd'hui, et surtout demain, le Parti communiste, le mouvement de libération nationale, et pour opprimer le peuple albanais.

Mais la réaction se rend compte que le «Balli kombëtar», seul, ne peut pas lutter avec succès contre notre mouvement, et elle s'efforce d'organiser et de mobiliser des forces sous différents drapeaux. Elle pousse sur la scène de nouvelles figures qui jouissent d'une certaine considération dans l'opinion publique, tel Mehdi Frashëri, ou des hommes qui, comme Zogu, ayant exercé le pouvoir sous les régimes passés, avaient de l'influence dans certaines régions.

Nos ennemis ont pour but de mobiliser le plus de forces possible autour de la réaction, de les organiser le mieux possible en un ou plusieurs groupes, que ce soit dans le gouvernement soumis à la Gestapo ou en dehors de celui-ci, mais contre nous, uniquement contre nous. Les groupes réactionnaires tendent à se concentrer. Actuellement, Mehdi Frashëri (peut-être un autre que lui plus tard), apparaît comme l'une des figures politiques autour de laquelle s'est amorcé ce regroupement. Des hommes qui, comme Mustafa Kruja, Kolë Biba, Gjon Marka Gjoni, Shefqet Vërlaci [*Un des plus grands féodaux du pays, agent du fascisme italien, premier ministre du premier gouvernement collaborationniste en Albanie (1939-1941).*] et d'autres réactionnaires, étaient directement au service du fascisme italien, et qui disposent de forces numériquement non inférieures à celles des autres groupements, prennent part, eux aussi, à cette vaste manœuvre dirigée contre la Lutte de libération nationale.

Ces derniers temps, on observe aussi une grande activité chez les zoguistes, avec à leur tête Fiqri Dine [*Personnalité du parti zoguiste et premier ministre collaborationniste (juillet-août 1944).*] et les bayraktars du Nord. Ils cherchent à s'organiser autour de la figure de Zogu, à créer un parti fort et à préparer le terrain (et surtout les forces nécessaires) pour son retour et la restauration de son régime. C'est le retour de Zogu qu'envisagent aussi avec bienveillance les Allemands, en désignant un «Conseil de Régence» [*En octobre 1943, les occupants allemands convoquaient à Tirana une «assemblée nationale» qui, suivant l'ordre des hitlériens, proclamait «la séparation de l'Albanie de l'Italie» et instaurait un «Conseil supérieur de Régence» avec à sa tête Mehdi Frashëri. Le 5 novembre, la Régence traîtresse formait le gouvernement quisling avec à sa tête le fasciste Rexhep Mitrovica.*], en décrétant le rétablissement de la constitution de Zogu et la restitution des biens qui lui ont été confisqués. La réaction joue la carte de Zogu, en se réservant de l'écarter ou de la jouer plus ouvertement demain. On se sert maintenant de la figure de Zogu comme d'un croquemitaine pour détourner les masses de la Lutte. On le présente comme le seul homme capable de sauver la réaction face à notre mouvement, ou, comme le dit celle-ci, «de sauver l'Albanie de l'anarchie». Les discours de nombreux ballistes et de beaucoup d'autres réactionnaires, qui affirment que les communistes les obligeront à se rallier à Zogu, la parution d'«Atdheu» [*Organe principal de l'organisation traîtresse du «Legaliteti» (octobre 1943-août 1944).*] ainsi que la large publicité faite à Zogu un peu partout, révèlent le déploiement d'une manœuvre qui se propose de mobiliser la réaction autour de Zogu.

Le «Balli kombëtar» et toute la réaction parlent d'anarchie, de chaos, de troubles qui se produiraient dans notre pays, où, prétendent-ils, règne une grande confusion. Ils accusent le mouvement de libération nationale et notre Parti d'être la cause de cette anarchie, et tentent de présenter ce dernier comme un parti contraire à l'ordre et qui ne peut apporter que le chaos.

L'occupant allemand cherche à donner à l'Albanie l'apparence d'un pays indépendant. A cette fin, il lui faut monter un appareil d'Etat soi-disant aux mains des Albanais et une force militaire albanaise, qui accomplissent, en serviteurs dociles, la besogne d'Hitler, autrement dit, qui luttent énergiquement contre le mouvement de libération nationale. La réaction n'a jamais eu plus peur qu'aujourd'hui de notre mouvement et elle n'a jamais été aussi unie pour nous combattre de toutes ses forces. C'est pourquoi elle accueille avec joie la main que lui tend Hitler, tout en s'efforçant de dissimuler ses liens avec l'occupant, pour que la destruction du fascisme n'entraîne pas sa propre destruction. La réaction cherche à combattre notre mouvement durant l'occupation allemande et à se renforcer tant que dure

cette occupation, de manière à être en mesure, par la suite, d'établir plus facilement son pouvoir car elle est elle-même convaincue que l'Allemagne perdra la guerre.

Une autre manœuvre à laquelle recourent l'ennemi et la réaction et que vous avez dû voir mettre en pratique sur le terrain, est le bruit fait autour de l'union, de cette union qui est demandée par plus d'un, depuis Mustafa Kruja jusqu'au «Balli kombëtar». Par cette manœuvre, ils cherchent à tromper notre peuple et le mouvement de libération nationale, et notamment à faire retomber sur notre Parti la responsabilité de la discorde. Cette union est réclamée à tout prix et elle devrait englober tout le monde: Zogu et le «Balli kombëtar», Mustafa Kruja et le «Comité exécutif» [*Créé le 14 septembre 1943 par les occupants hitlériens en tant que «Gouvernement provisoire» de l'Albanie, il était formé de réactionnaires connus, proches collaborateurs des occupants fascistes italiens et allemands, avec à sa tête Ibrahim bey Biçaku.*], le «Conseil de Régence» et même les nazis. Telle est l'union demandée par la réaction. Vous comprenez bien que cette grande campagne de «fraternisation» tend à détourner le peuple de la Lutte de libération nationale, à désorienter l'opinion, à présenter au peuple les traîtres comme des patriotes, à liquider notre mouvement et à mettre à la tête du peuple la réaction. On parle de l'union des nationalistes albanais, et on mène une campagne pour cette union, tandis qu'on tente de faire passer le Parti communiste pour un parti étranger et le communisme pour une idéologie étrangère, implacablement hostile au nationalisme albanais. Le but ainsi poursuivi est de détourner les éléments non communistes du mouvement de libération nationale, d'isoler notre Parti et de le frapper plus facilement en l'accusant d'être la cause de la division, de la terreur et de la lutte fratricide. Pardessus tout, on s'efforce de présenter notre Parti comme un parti agissant contre les intérêts nationaux.

Etant donné cette situation extérieure et intérieure, quelle doit être l'attitude de tous les membres du Parti et comment doivent-ils agir ?

Nous devons tourner nos regards vers Moscou et considérer tous nos problèmes sous l'angle de la lutte que mène l'Union soviétique, surtout à présent, à l'issue de la Conférence tripartite. [*La Conférence de Moscou des trois ministres des Affaires étrangères de l'Union soviétique, de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis.*] Nous devons parfaitement connaître les décisions adoptées à cette Conférence et la politique soviétique, et nous y conformer scrupuleusement, car c'est pour nous la seule façon de ne pas commettre d'erreurs au cours de notre lutte. Il nous faut populariser sur une grande échelle les Soviets et le combat gigantesque que livre actuellement l'Union soviétique, et susciter parmi notre peuple l'amour et le respect pour l'URSS, pour l'Armée rouge et pour Staline ; il faut que notre peuple se rende compte que l'Union soviétique est la puissance qui défendra les intérêts et la liberté des petits peuples contre toute attaque de la réaction. Faisons donc en sorte que notre peuple voie dans l'Union soviétique son allié le plus sincère. Nous devons populariser l'URSS sans crainte de glisser à gauche, mais en même temps, nous devons nous garder de donner prise à des provocations et d'aboutir à des résultats contraires à nos buts.

Il nous appartient aussi de populariser la Lutte de libération nationale de toute l'Europe et, en particulier, celle des Yougoslaves et des Grecs. Nous devons poser ouvertement, sans hésitation, le problème de notre fraternisation avec les peuples yougoslave et grec. Démasquons implacablement la réaction et le chauvinisme qui nous poussent à la guerre contre nos voisins ; persuadons notre peuple que les intérêts supérieurs de notre patrie exigent que nous fraternisions avec les peuples grec et yougoslave ; déchirons le masque du chauvinisme, qui se pose en défenseur de l'Albanie contre les étrangers et montrons au monde entier que c'est nous, et nous seuls (le mouvement de libération nationale), qui défendons l'Albanie face aux occupants et aux impérialismes étrangers. Nous devons convaincre le peuple que les mouvements de libération nationale grec et yougoslave, loin de porter atteinte à notre indépendance, nous aident au contraire à la conquérir.

A propos du «Balli kombëtar» — Dans nos différentes circulaires nous avons souligné a maintes reprises ce qu'est le «Balli kombëtar» et quelle doit être notre attitude envers lui. C'est, en fait, un repaire de la réaction, et il doit être combattu implacablement. La deuxième Conférence de libération

nationale a précisé notre attitude quant à l'union et à la coopération avec les éléments demeurés en dehors du Front de libération nationale et ceux du «Balli kombëtar». A l'égard des personnes non compromises ou qui, après s'être fourvoyées, regagnent la juste voie, notre attitude doit être celle qui a été fixée dans la résolution de cette conférence. En ce qui concerne l'union ou la coopération avec la réaction ou avec le «Balli kombëtar», en tant qu'organisation, cette question ne se pose plus, la question qui se pose est plutôt celle de savoir comment nous devons les combattre. Le «Balli kombëtar» et toute autre organisation en dehors du mouvement de libération nationale s'identifient à la réaction. Dans la lutte que vous allez mener contre cette réaction vous devrez chercher à susciter des défections dans ses rangs et à rallier à nous les éléments qui l'abandonnent. Le travail essentiel à ne pas négliger c'est de séparer la réaction du peuple, et de préparer ce dernier à s'engager dans la lutte contre elle. Notre attitude juste et ferme contre la réaction ne doit toutefois pas nous conduire au sectarisme ni nous amener à mépriser et à jeter dans le même sac que les réactionnaires les éléments fourvoyés qui se rendent compte de leur erreur. N'oubliez pas que dans les rangs du «Balli kombëtar» et de la réaction dans son ensemble, il y a beaucoup de gens non encore éclairés, des victimes, qui n'ont pas encore compris notre lutte contre les ennemis extérieurs et intérieurs. Il est de notre devoir de les éclairer, de les rapprocher toujours davantage de nos positions et de notre juste attitude, qui bannit le sectarisme comme le compromis, de les détourner une fois pour toutes de la réaction. Nous devons chercher à les obliger à prendre position face à la situation, et à abandonner l'attitude d'attente du «moment propice» pour s'engager dans la lutte contre l'occupant ou pour nous frapper dans le dos. A l'égard de ces éléments, nous ne devons pas nous contenter d'une amitié platonique et de paroles conciliantes, car cela aurait pour effet de leur permettre de gagner du temps, de se maintenir sur leurs positions attentistes, de bénéficier aujourd'hui de notre soutien, pour pouvoir demain, avec leur «bon renom» dans le peuple, manœuvrer à nos dépens. Mais, par ailleurs, il faudra bien nous garder de les pousser, par notre attitude, dans les bras de la réaction. Notre attitude devra au contraire laisser entendre aux indécis et aux personnes non encore éclairées qu'il leur faut abandonner leurs positions d'expectative, car l'ennemi est seul à en profiter.

Pour parvenir à ces résultats, nous devons faire clairement comprendre au peuple notre attitude, le point de vue de notre Parti, sa ligne politique. Nous devons montrer au peuple ce que le Parti a fait et ce qu'il fait actuellement. Nous devons populariser au maximum notre Parti héroïque, les sacrifices de sang qu'il a consentis pour la libération de la patrie; nous devons mettre en lumière son rôle dirigeant dans cette Lutte de libération nationale, l'élévation qu'il a permise du moral et de la volonté de notre peuple, l'élan et l'héroïsme qu'il a suscités parmi la jeunesse albanaise, son esprit de sacrifice et d'organisation, qui doit servir de modèle. Il faut, de même, faire clairement comprendre au peuple ce qu'est le mouvement de libération nationale, ce que sont les conseils et l'Armée de libération nationale; vous devez bien expliquer au peuple les buts auxquels tendent l'ennemi et la réaction en cherchant à identifier le mouvement de libération nationale avec le Parti communiste. Vous devez déployer tous vos efforts pour élargir le Front de libération nationale et en faire un rassemblement de tout notre peuple, du peuple honnête et combattant, du peuple attaché à la patrie et à la liberté. Persuadez le peuple de cela, et qu'il prenne bien conscience que le Front de libération nationale rassemble tous ceux qui luttent pour les intérêts de l'Albanie et pour enterrer l'occupant. En dehors de ce Front il ne peut y avoir que des personnes isolées et animées de bonnes intentions : celle de servir la cause nationale. Toutefois, en fait, elles ne l'ont pas servi et leur maintien en dehors de ce Front, au lieu de la servir, lui porte préjudice. En ce qui concerne les groupes et les partis politiques qui restent hors de ce Front, il faut les combattre comme des partis réactionnaires, qui, directement ou indirectement, font le jeu de l'occupant, parce que la réaction, pour pouvoir abuser les éléments à tendances démocratiques et pour les détourner du mouvement de libération nationale ou les empêcher d'adhérer à ce Front, cherche à entrer en scène avec un «parti social-démocrate» fantôme. Des éléments du «Balli kombëtar» comme Skënder Muço [*Personnalité du «Balli kombëtar». Une mission militaire américaine attachée auprès de lui se livra à une activité intense pour réorganiser les forces réactionnaires dérouterées par les attaques des forces du Front de libération nationale.*], des renégats de la Lutte de libération nationale comme Sotir Kondi et d'autres agents de la réaction, se donnent toutes les peines du monde pour créer des partis de ce genre, mais ils n'osent pas apparaître au grand jour.



Le peuple doit bien se rendre compte que la réaction est un instrument de l'ennemi. Nous ne devons pas permettre que le peuple se voie imposer le point de vue de la réaction selon lequel entre nous et cette dernière se poursuivrait soi-disant une lutte sur des questions idéologiques ; nous nous battons contre la réaction, premièrement, parce qu'elle s'est mise corps et âme au service de l'occupant et deuxièmement, parce qu'elle s'emploie à perpétuer les régimes antipopulaires. Notre lutte contre la réaction fait partie de la lutte contre l'occupant; elle en est inséparable. Vous devez faire clairement comprendre au peuple que la campagne de la réaction en faveur de l'union est une perfide manœuvre démagogique et que c'est nous qui voulons l'union véritable, qui œuvrons pour cette union et qu'il n'y a ni ne peut y avoir d'union en dehors de la Lutte de libération nationale. Nous devons être attentifs et faire tous les efforts possibles pour démasquer les réactionnaires et leurs menées, et montrer que ce sont des semeurs de discorde, des terroristes, des fratricides. Nous devons bien faire comprendre au peuple que «l'ordre» que réclame la réaction est l'occupation étrangère, que c'est la baïonnette du milicien, le fouet des tortionnaires, lui expliquer que les réactionnaires font l'impossible, en soudoyant des criminels et par de nouveaux et ignobles moyens, pour plonger le pays dans le chaos et l'anarchie, épuiser le peuple, le tromper et lui imposer leur volonté, autrement dit, la terreur la plus noire. Lorsque nos guérillas étaient seules dans les montagnes de l'Albanie, les vols, les actes de vengeance et les désordres commencèrent à disparaître. Notre paysan connut peu à peu une sécurité qu'il n'avait jamais imaginée. Avec l'apparition des bandes du «Balli kombëtar» les crimes, les vols et les désordres réapparurent. Et il ne pouvait pas en être autrement, car elles avaient été formées pour apporter le chaos et l'anarchie, qui sont les pires ennemis du mouvement de libération nationale. Voilà la vérité et non pas ce que tentent de faire croire les réactionnaires.

A l'égard de Zogu et des zoguistes, nous devons adopter une attitude nette. Ces derniers ont commencé à s'activer, certains en agissant individuellement, d'autres sous une forme plus ou moins organisée ; un certain nombre d'entre eux désirent adhérer au Front de libération nationale et d'autres, comme Abaz Kupi, en font depuis longtemps partie, encore qu'avec une attitude hésitante. Le bruit court qu'il s'est formé une sorte de parti zoguiste avec Abaz Kupi et, bien entendu, avec tous les éléments faillis, bayraktars et parasites du régime de Zogu, auxquels se joignent les réactionnaires qui abandonnent le bateau du «Balli kombëtar», lequel a commencé à faire eau. On dit que ce parti demandera à être encadré dans le Front de libération nationale. A tous les zoguistes organisés ou non, y compris Zogu, nous déclarons de la manière la plus formelle que, avant d'entrer dans le mouvement de libération nationale, ils doivent accepter intégralement la ligne du Conseil général de libération nationale, qu'ils doivent renoncer à leurs privilèges perdus et bien se dire que les anciens temps sont révolus à jamais, qu'ils ne doivent en aucune façon poser la question du régime, mais lutter pour une Albanie libre, démocratique et populaire, où le peuple choisira lui-même le régime qui lui convient. Ils doivent renoncer à toutes leurs prétentions, et cesser leurs intrigues. Ils doivent déclarer la guerre à tous les réactionnaires hostiles à la lutte que mène le peuple albanais pour sa libération. Telle est notre réponse aux zoguistes. Mais nous ne pouvons perdre notre temps dans des discussions avec eux ; il apparaît clairement qu'ils se préparent à nous livrer bataille; la réaction, démasquée dans le «Balli kombëtar», s'efforce de trouver d'autres enseignes, qui lui permettent de combattre, de l'intérieur ou de l'extérieur, le mouvement de libération nationale. Commençons donc nous-mêmes par les dénoncer et par les combattre, en les montrant au peuple sous leur vrai jour, étant donné qu'ils n'ont rien fait contre l'occupant, mais qu'au contraire, directement ou indirectement, ils ont collaboré avec lui et qu'ils veulent maintenant tirer profit de notre lutte pour restaurer leur régime de servitude. N'hésitons pas à frapper aussi par les armes (comme par exemple à Dibër où nos forces ont infligé une cuisante défaite aux zoguistes) tous ceux qui cherchent à entraver notre lutte. Contre les zoguistes il faut mener parmi le peuple une agitation sur une vaste échelle, mais jusqu'à nouvel ordre il ne faut pas citer le nom d'Abaz Kupi dans les tracts et les communiqués [*Le Conseil général de libération nationale, qui n'avait pas encore exclu de ses rangs Abaz Kupi, l'avait convoqué pour lui demander des éclaircissements sur sa position.*]... Que cela ne vous empêche pas de démasquer le journal «Atdheu», les manœuvres du zoguisme et des zoguistes dans vos zones d'action non plus que de préparer le terrain en vue d'une vaste campagne et d'une lutte ouverte contre Zogu ; que cela ne vous empêche pas de discréditer les anciens dignitaires zoguistes du genre de Musa Juka [*Musa Juka, ancien ministre de l'Intérieur du gouvernement de Zogu, qui réprimait dans le sang tout mouvement progressiste.*] ni d'encourager les sentiments anti-zoguistes dans le peuple.

Il y a et il y aura sûrement des divergences dans les rangs de la réaction, mais nous ne devons pas nous endormir dans une fausse quiétude ni fonder trop d'espoirs là-dessus, car c'est contre nous et non pas contre leurs partenaires que sont dirigées les plus fortes oppositions et l'hostilité des réactionnaires. Cela ne signifie pas toutefois que nous ne devons pas mettre à profit leurs divergences.

C'est à travers la lutte politique contre la réaction, à travers la lutte armée contre les forces armées réactionnaires et, en premier lieu, contre l'occupant, que le peuple se ralliera toujours davantage à nous, qu'il prendra mieux conscience de la lutte de libération nationale et en fera effectivement sa propre lutte. Pour cette raison, nous devons avoir soin de ne pas nous lancer seuls contre la réaction, ni dans la lutte politique, ni dans la lutte armée, mais entraîner le peuple avec nous, parce que, sinon, le peuple garderait une position de neutralité et pourrait ainsi se laisser facilement influencer par l'ennemi. L'occupant allemand et ses instruments s'efforcent de persuader le peuple albanais que notre pays n'est pas occupé et de lui faire oublier que l'armée allemande stationne chez nous. C'est un danger, car cela induit le peuple à abandonner la lutte. Outre la lutte armée contre les Allemands, nous devons mener aussi une lutte politique plus vaste et plus profonde contre la démagogie nazie. Nous devons combattre l'Assemblée, les comités, les commissions, les conseils et tout ce que les Allemands ont mis sur pied ; dénoncer et combattre vigoureusement les traîtres, comme Mehdi Frashëri, Fuat Dibra, Pater Anton Harapi, Lef Nosi [*Membres du «Conseil suprême de Régence».*] et autres ; chasser de l'esprit du peuple l'idée que ces soi-disant nationalistes, qui ne sont en fait que des agents de la Gestapo, auraient assumé cette tâche uniquement parce qu'ils y ont été obligés par les Allemands, ou «pour le bien de l'Albanie». Par la bouche des traîtres, les Allemands disent qu'ils ne combattent personne, et qu'en conséquence, il ne faut pas qu'on les combatte. L'adoption d'une telle ligne de conduite serait un compromis, ce serait la négation de la Lutte de libération nationale. Cela conduirait à la liquidation de notre mouvement et au renforcement des positions de la réaction. Nous devons donc maintenir constamment le peuple en lutte contre l'occupant et attiser par tous les moyens sa haine contre lui.

A propos des conseils de libération nationale. — Récemment on vous a envoyé la résolution de la deuxième Conférence de libération nationale, ainsi que les Statuts et le Règlement intérieur des conseils de libération nationale. Par ailleurs, dans chaque lettre et chaque directive qu'il vous a adressées, le Comité central a eu bien soin de souligner l'importance des conseils de libération nationale, leur rôle dans cette lutte et leur mode de fonctionnement. Nous vous conseillons d'analyser, avec la plus grande attention, ces résolutions, règlements et circulaires et de les appliquer sur le terrain, de manière à obtenir des résultats concrets et sérieux, car vous devez bien comprendre que ces conseils ne sont pas des organismes de pure forme, mais le fondement du régime démocratique et les véritables organismes de la Lutte de libération nationale. Bien que des instructions vous aient été envoyées, les résultats requis n'ont pas encore été obtenus; dans bien des endroits il n'existe pas encore de conseils de libération nationale, tandis qu'ailleurs ils n'existent que pour la forme. Si, en certains lieux la situation des conseils n'est pas satisfaisante, c'est certainement parce que la réaction agit, parce qu'elle crée ses nids, tandis qu'ailleurs, où ces conseils ont été constitués sur la base des Statuts et du Règlement [*Ils avaient été rédigés et adoptés par la Ire Conférence de libération nationale (4 septembre 1943). Ils définissaient les formes organisationnelles et les tâches des nouveaux organes du pouvoir d'Etat.*] intérieur, toute la population y participe, elle combat et apporte à la Lutte une aide incessante. Pour que les conseils puissent fonctionner comme il se doit, il faut désigner des camarades qui veillent à ce fonctionnement en y consacrant toute leur activité. Ces camarades doivent non seulement mettre sur pied des conseils mais aussi les animer, les vivifier, y porter leur expérience et y manifester leur volonté, aider et inciter tous les éléments nationalistes à y participer et leur faire prendre conscience de la fonction que le peuple leur a assignée. Le conseil a pour tâche de mobiliser tout le peuple et de devenir un organisme fort, pourvu d'un appareil solidement organisé. Il faut constituer des conseils à tous les niveaux : villages, communes, arrondissements et régions, et les rattacher étroitement au Conseil général de libération nationale, dont ils recevront des instructions et des directives et auquel ils enverront périodiquement des rapports circonstanciés sur leur activité et sur la situation politique de la région. Comme il a été souligné dans les circulaires précédentes, pour que ces conseils fonctionnent bien, il faut créer différentes sections auprès d'eux. Placées sous la direction d'une personne compétente, celles-ci organiseront le travail, qui devra englober toute la vie sociale et

politique du village ou de la ville. Il appartient en premier lieu aux conseils d'organiser la collecte d'aides à notre armée, en particulier de vêtements pour l'hiver qui s'annonce rigoureux pour nos combattants dans les montagnes. En ce qui concerne les aides en espèces, il ne faut pas en confondre la destination : les fonds destinés à la Lutte de libération nationale doivent passer entre les mains des conseils qui les transmettront à l'Etat-major de l'Armée et seules les aides destinées au Parti seront versées à la caisse du Parti. En cette matière il faut se montrer très attentif, car le tableau des comptes doit être clair. Les directives émises par le Conseil général de libération nationale doivent être expliquées dans les conseils par les camarades du Parti, qui les feront clairement comprendre et appliquer non point par des décrets ou par la force, mais par la persuasion. Il faudra diffuser partout en Albanie les publications du Conseil général de libération nationale, comme les tracts ou le journal «Bashkimi» [*Organe du Conseil général du Front de libération nationale qui commença à paraître en mars 1943.*], les reproduire dans la mesure de vos possibilités, les expliquer au mieux. Le renforcement des conseils de libération nationale signifie le renforcement de notre Lutte. Il signifie la libération rapide de notre peuple et de notre pays.

A propos de l'Union des femmes antifascistes albanaises. — Sur autorisation du Comité central il a été envoyé aux comités régionaux une circulaire [*Circulaire du CC du PCA concernant la création de l'organisation antifasciste des femmes albanaises, 14 avril 1943.*] recommandant d'entreprendre le travail pour la fondation de l'organisation de l'Union des femmes antifascistes albanaises. Il s'agit de la création d'une organisation véritable et non pas d'une jolie formule à citer dans les conférences. Le rôle de la femme dans cette lutte est important, et la guerre actuelle, qui exige tant de sacrifices, l'a bien mis en évidence. C'est pourquoi, vous devrez travailler pour ce mouvement exactement comme on travaille pour une organisation. Et cette organisation, vous devrez l'édifier depuis ses fondements, animer et stimuler les conseils des femmes antifascistes dans les quartiers, les villes et les villages. Que ces conseils soient mis sur pied au plus tôt et que leur formation ne reste pas un simple vœu. Que nos compagnes consacrent tous leurs efforts à la mise en place et au renforcement d'un appareil de l'Union des femmes antifascistes, aussi solide que possible du point de vue organisationnel. La rapide mise sur pied de ces conseils permettra la proche convocation de la Conférence nationale de l'organisation des femmes antifascistes albanaises. C'est pourquoi vous devez veiller à faire élire un conseil régional issu d'une conférence régionale et qui désignera les déléguées à la Conférence nationale. Le Conseil des femmes antifascistes de la ville de Tirana, avec l'approbation de la deuxième Conférence de libération nationale, a assumé l'organisation de cette conférence.

A propos de l'Union de la jeunesse populaire antifasciste albanaise. — Une circulaire du Comité central de la Jeunesse [*Circulaire du CC de la Jeunesse communiste albanaise «Sur la création de l'organisation de la Jeunesse antifasciste albanaise», 20 septembre 1943.*], adressée aux comités régionaux de la jeunesse, explique clairement ce qu'est cette organisation, pourquoi elle a été créée et comment elle fonctionne. Etudiez bien cette circulaire. Il faut aider au maximum les comités régionaux de la jeunesse à organiser les conférences régionales de l'Union de la jeunesse antifasciste, qui éliront les nouveaux comités régionaux et les délégués à la Conférence nationale. L'Union de la jeunesse antifasciste, dans la mesure de ses possibilités, enverra ses délégués à ces conférences. Mais, pour votre part, n'attendez pas, et organisez au plus tôt ces conférences avec la participation d'un ou plusieurs délégués du Conseil de libération nationale du lieu; si les délégués de la Jeunesse antifasciste viennent, tant mieux, sinon, continuez votre travail.

Veillez à ce que les camarades de la jeunesse que vous envoyez dans les guérillas ou les brigades, soient accompagnés d'une note sur leur activité passée et sur leurs capacités, et recommandez aux camarades des guérillas de groupe et de zone de leur assigner des fonctions appropriées, de manière que les camarades qui sont en mesure de diriger le travail de la jeunesse, ne soient pas chargés de tâches qui peuvent fort bien être accomplies par un simple partisan.

Tous les camarades du Parti sont responsables de la bonne marche du travail parmi la jeunesse; un manque d'intérêt de votre part pour ce secteur pourrait amener les jeunes à se détourner du Parti. Toutefois il ne faut pas comprendre cet intérêt de manière étroite; s'intéresser à ce travail ne signifie

pas exercer un contrôle bureaucratique pur et simple ; cela veut dire étudier et bien connaître la ligne d'organisation de la Jeunesse, ses problèmes, ses besoins dans votre région, lui prêter votre aide, la conseiller, lui donner des instructions et savoir la faire travailler et la mobiliser au maximum pour le renforcement de notre Parti et de la Lutte de libération nationale. Malheureusement, nous constatons que l'intérêt que vous portez à la jeunesse a été plutôt de pure forme. Il est absolument nécessaire que nous enregistrions des améliorations dans ce secteur, il faut que les rapports que vous nous envoyez parlent de la jeunesse, qu'ils en parlent concrètement, qu'y apparaissent l'intérêt que vous lui portez et votre compétence.

A propos de l'Armée de libération nationale. — Le problème principal de la Lutte de libération nationale est celui du renforcement de notre armée. De pair avec les problèmes d'organisation dans le Parti, la question de l'Armée doit particulièrement préoccuper les camarades dirigeants et tous les membres du Parti. Ces deux questions sont étroitement liées entre elles, mais sur ce point nous nous bornerons à faire quelques observations à propos de la question militaire. Les bataillons se trouvant dans votre région doivent toujours être à l'offensive contre l'ennemi extérieur ou intérieur. En même temps, vous devez travailler à élever le niveau de formation de nos soldats afin qu'ils prennent conscience de la lutte qu'ils mènent. Par ailleurs vous devez procéder à la mobilisation du peuple, mais en ayant soin de ne pas mobiliser des éléments incapables de combattre, et qui quittent les rangs au premier affrontement avec l'ennemi. Vous devez enrôler dans notre armée des paysans, des ouvriers qui sentent dans leur âme la lutte de libération. Nous devons choisir pour notre armée des chefs capables, courageux et honnêtes. Il est inadmissible de conserver aux postes de commandement des éléments qui pourraient discréditer ou entraver notre lutte. Dans les bataillons de choc il vous faudra recruter les éléments les plus sains et les plus courageux pour former les brigades lorsque vous en recevrez l'ordre de l'Etat-major général de l'Armée de libération nationale. Dans les rangs de notre armée, on observe un certain bureaucratisme. Il doit être éliminé, car il gêne le développement de la lutte et permet aux camarades partisans de trouver des justifications à leur passivité. Par ailleurs, ce bureaucratisme ralentit le rythme de la lutte, qui doit toujours conserver son caractère de guerre de guérillas, faite de mouvements rapides. Dans certaines régions, notre armée a perdu quelque peu de l'âpreté au combat, qui doit la caractériser, et dans d'autres zones quelques guérillas et bataillons, au lieu de se trouver toujours aux endroits où il faut attaquer l'ennemi, cherchent à s'installer commodément et à prendre leurs quartiers d'hiver. Pour avoir une armée forte, il faut absolument que vous y formiez des organisations du Parti et que ce soit les camarades membres du Parti qui la dirigent et lui insufflent ardeur et élan. Jusqu'à présent, à ce que nous avons pu constater, ces directives n'ont pas été considérées ni appliquées avec tout le sérieux voulu. Vous avez consacré vos efforts aux problèmes militaires, vous avez mobilisé des masses, mais celles-ci manqueront de l'élan requis, tant que leur manquera la direction nécessaire du Parti. On ne doit pas se contenter, comme on s'en contente en réalité (triste réalité !), d'avoir créé des cellules dans les bataillons et les guérillas ; il faut que ces cellules accomplissent effectivement leur tâche. Souvent, les camarades du Parti dans l'Armée ne s'occupent que de tâches de peu d'importance, du courrier, de l'acquisition de fournitures destinées aux guérillas, tâches que peuvent fort bien remplir de simples partisans, alors que ces camarades devraient plutôt s'occuper d'y organiser des conférences et des cours. Il faut absolument mettre un terme à cette situation; il ne faut plus que les commissaires et vice-commissaires justifient leur inactivité en prétendant qu'ils ne pouvaient pas convoquer la cellule ou tenir des conférences, parce qu'ils étaient en déplacement ou occupés à d'autres activités. Par son caractère même, notre lutte est une guerre de mouvement et, de ce fait, les membres du Parti ne peuvent invoquer cette excuse pour le non-accomplissement de leur devoir. Il faut conseiller aux camarades de préserver le prestige du Parti et de rehausser son nom parmi les partisans, de se montrer sévères à l'égard de tous les membres du Parti, notamment à l'égard des commissaires et des vice-commissaires, lorsqu'ils ne font pas leur devoir. Que les cellules des bataillons et les bureaux des états-majors veillent attentivement à ce que le moindre signe de faiblesse des membres du Parti soit relevé, critiqué et rectifié. Nos camarades dans l'Armée doivent être un modèle pour les autres. La preuve que les comités régionaux ont négligé l'organisation du Parti dans l'Armée, c'est que le nombre des membres du Parti dans ce secteur n'augmente pas ; la grande source de membres pour le Parti, de combattants résolus et éprouvés, qu'est le secteur de l'armée, a tari. On est en train de former des brigades avec des éléments envoyés de tous les secteurs, mais les membres du Parti manquent, car ils manquent dans les rangs de l'Armée. Et pour

combler cette lacune, nous sommes obligés de prélever ces cadres dans les villes. Nous disons cela seulement pour montrer combien on travaille peu dans l'Armée, dans ce secteur où notre Parti espère recruter le plus de membres issus des couches paysannes. A cette heure, la mobilisation est à l'ordre du jour et elle doit être menée de manière systématique. Il faut d'abord que le comité régional étudie la question de savoir quels sont les membres du Parti qui doivent passer dans l'Armée. Pour cela vous devez avoir en vue que tout en gardant dans les villes certains cadres assez sains et capables d'effectuer le travail, vous ne devez pas y exposer un très grand nombre d'entre eux dans l'éventualité à craindre d'une réaction de l'ennemi. Vous devez envoyer une partie de ces cadres dans l'Armée en leur assignant des tâches et en les munissant d'instructions précises. D'autre part, il faut expliquer aux cellules l'importance de la mobilisation et la manière de l'effectuer; il faut préparer les dirigeants de la jeunesse, les conseils de libération nationale et les groupes d'éducation à entreprendre de vastes campagnes de mobilisation. Dans de larges conférences réunissant la population des villes et des villages, dans de larges conférences rassemblant la jeunesse, il faut poser comme un point essentiel la question du renforcement de l'Armée et de la mobilisation. A l'issue des discussions dans ces conférences ou meetings, ceux qui sont disposés à s'enrôler dans les guérillas, et notamment nos camarades du Parti et de la Jeunesse, devront déclarer leur intention de prendre les armes et inviter les autres à s'enrôler avec eux. Des campagnes d'enrôlement doivent être entreprises pour les brigades, particulièrement parmi la jeunesse urbaine. Il faut que vous compreniez bien une fois pour toutes que, sans une armée organisée, notamment sans des brigades fortes, nous ne pouvons pas mener une lutte sérieuse contre l'occupant, nous ne pouvons pas mobiliser tout le peuple albanais, nous ne pouvons pas briser les reins à la réaction. Lorsque l'Etat-major général demande des éléments pour les différentes brigades déjà formées, les camarades militant sur le terrain, au lieu d'envoyer, conformément aux directives qu'ils ont reçues, les éléments les mieux choisis et les plus aguerris, envoient les premiers sur lesquels ils mettent la main. Cela montre que les camarades du Parti n'attachent pas l'attention voulue aux brigades ou qu'ils les sous-estiment, alors que celles-ci sont les véritables formations de notre armée régulière auxquelles s'intégreront peu à peu tous les éléments sains pour créer finalement notre véritable armée. Les camarades militant sur le terrain considèrent en général cette question avec une certaine étroitesse d'esprit; ils ne jugent qu'à l'échelle de la zone de leur ressort. Craignant de voir affaiblir le travail dans leur secteur, ils ne se rendent pas compte de la grande importance de la brigade. Celle-ci, une fois formée d'éléments fermement résolus, pourra faire des miracles et apporter une aide multiforme aux différentes zones où elle passera. Voilà pourquoi il convient d'envoyer les meilleurs camarades dans l'Armée et en particulier dans les brigades. En général, notre armée a besoin de commissaires, de vice-commissaires et de camarades de qualité, capables de rehausser son niveau, de multiplier les cellules dans ses rangs et de les animer afin qu'il n'y ait plus dans notre armée des cellules qui ne le sont que de nom. Ne gardez pas beaucoup de camarades dans les villes, mais envoyez-les à l'Armée. Dans les villes, avec un nombre limité de camarades décidés, avec l'organisation de la Jeunesse, avec l'organisation des femmes antifascistes et les conseils de libération nationale, les affaires, sans nul doute, marcheront bien.

C'est un crime que de ne pas avoir de membres du Parti, de ne pas avoir de cellules, de ne pas avoir d'organisations de base dans l'Armée, qui rassemble tant d'éléments. Il faut qu'à leur tour, les camarades responsables du travail, à savoir les membres du comité régional, les secrétaires à l'organisation ou les secrétaires politiques, y élèvent au plus tôt de jeunes camarades à des postes de responsabilité et se fassent remplacer par eux, car bientôt leurs fonctions les appelleront à s'engager dans les rangs de l'Armée. Nous devons prendre des décisions sur ce point et ne pas laisser les choses traîner en longueur. Une circulaire [*Instruction du CC du PCA, 23 septembre 1943, adressée à tous les vice-commissaires politiques des détachements, des bataillons et des brigades de l'ALNA concernant le renforcement des organisations du Parti dans l'Armée.*], adressée par le Comité central à tous les vice-commissaires politiques des différentes unités de l'Armée de libération nationale, leur indique leur tâche et le soin qu'ils doivent consacrer à l'organisation du Parti dans l'Armée. En particulier, il leur est recommandé d'y faire lire et analyser le rapport sur l'Armée de libération nationale [*Exposé présenté à la 1<sup>ère</sup> Conférence nationale du PCA.*], qui doit être photocopié et remis à tous les membres du Parti. On vous a précisé à plusieurs reprises que le travail du Parti dans l'Armée ne dépend pas des comités régionaux. Cela reste parfaitement valable pour les brigades.

En ce qui concerne les bataillons et les guérillas de groupes et de zone, cette directive ne doit pas être considérée d'une manière trop rigide. L'organisation du Parti dans ces unités dépend aussi du Comité central, dont elle reçoit des directives et auquel elle envoie ses rapports par le truchement du commissaire de l'Etat-major général, mais sans cesser pour autant de se maintenir en liaison avec le comité régional de la zone et de recevoir son aide, car ils ont, en fait, un bon nombre d'affaires communes.

Questions intérieures du Parti. — L'importance du problème de l'organisation du Parti vous a été soulignée dans chaque lettre, mais on n'observe plus dans les organisations le zèle et le grand soin qu'on y relevait auparavant à propos de cette question si importante. Elle est passée au second plan et c'est une grande erreur, car nous devons avoir conscience que sans un parti fort, parfaitement organisé avec des cadres sains et éduqués, issus de la lutte et des efforts déployés, les résultats seront limités. Ni l'Armée, ni la Jeunesse, ni les autres organisations antifascistes ne peuvent être à la hauteur de leur tâche si le Parti laisse à désirer en matière d'organisation. Que tous, depuis les camarades dirigeants jusqu'aux membres des cellules ou membres des groupes sympathisants, se secouent sérieusement et considèrent les questions et la situation d'une manière plus concrète.

Le fardeau qui pèse sur les épaules de notre Parti est extrêmement lourd et pour le porter à bon port, nous devons avoir une colonne vertébrale solide, faire en sorte que notre Parti soit fort et bien organisé, avoir des camarades du niveau de formation requis, sur le plan politique et militaire, capables de faire face, en ces situations difficiles et en ces moments décisifs, à tout imprévu et de s'orienter sans se tromper. Pour cette raison, il faut que les camarades dirigeants viennent constamment en aide aux camarades des cellules, élèvent leur niveau politique et théorique, leur assignent des tâches de responsabilité, exigent d'eux des résultats. Au fur et à mesure que le travail se développe et prend de l'ampleur, vous devez à votre tour recourir à des méthodes nouvelles de travail, car ce n'est que de cette façon que vous pourrez vous acquitter des tâches qui vous incombent. Il ne s'agit plus de ce menu travail que l'on faisait quand, aux réunions des comités régionaux, on discutait des quatre ou cinq rapports reçus des cellules.

A présent, de vastes horizons de travail s'ouvrent devant vous. C'est pourquoi vous devez procéder à une division du travail, en formant autour de chaque responsable un réseau de camarades, de sympathisants et d'amis et ainsi, tous ensemble, accomplir les tâches que vous assigne la réunion du comité régional. Des sections distinctes devront être formées respectivement pour la presse et la propagande, les finances, l'armée etc.

Attachez le plus grand soin à la presse et à la propagande. Que les communiqués, les tracts, les journaux soient imprimés soigneusement et diffusés partout. La section de la propagande doit être constamment en éveil pour dénoncer toutes les manœuvres de l'ennemi et éclairer les camarades et le public sur l'évolution de la situation. Vous devez étudier assidûment ces matériaux dans les cellules et les groupes, car c'est là que les camarades apprendront à connaître la position politique de notre lutte et de notre Parti. Reproduisez les brochures et les livres, notamment l'«Histoire du Parti communiste (bolchevik)». Que non seulement cet ouvrage soit mis à la portée de tous les membres du Parti, mais que des conférences et des cours soient aussi organisés sur cet ouvrage. Ce travail permettra d'élever le niveau politique des camarades et de les doter de l'arme la plus solide: la théorie marxiste.

On n'entend plus parler de l'état des finances du Parti. Apparemment, elles se confondent avec les fonds du mouvement de libération nationale. C'est une erreur qu'il faut corriger au plus tôt. Les cotisations et les subsides collectés pour le Parti doivent aller à la caisse du Parti. Il n'y a aucun mal à ce qu'ils soient dépensés pour les besoins de l'Armée, mais il faut absolument faire connaître la contribution financière que le Parti a apportée à la lutte. On a complètement négligé les campagnes organisées pour la collecte des subsides pour le Parti communiste. Ces campagnes doivent être mises en œuvre, car elles sont aussi un moyen de propagande.

Le travail, très délicat, auprès des nationalistes, doit être confié à des camarades bien préparés qui sachent présenter la ligne de la Lutte de libération nationale comme il convient, qui sachent se tirer des situations difficiles et animer et stimuler les conseils. Il faut sérieusement aider les organisations de la Jeunesse et des Femmes antifascistes et ne sous-estimer en aucune façon leur importance, parce que si dans un quartier les conseils de libération nationale, les conseils de la jeunesse et des femmes sont forts, cela veut dire que le quartier est mobilisé et engagé tout entier dans la lutte. C'est là que se révélera la solidité du Parti en matière d'organisation.

Le travail auprès des missions anglaises. — Dans plusieurs régions se trouvent des missions anglaises qui s'efforcent de fourrer leur nez dans nos affaires politiques et notamment dans nos affaires intérieures, organisationnelles et militaires. Elles tentent de s'unir aux réactionnaires, de les organiser pour s'en servir en cas de débarquement. Ce travail, les officiers anglais le font tantôt en sous main tantôt ouvertement. Ils veulent pouvoir disposer pour leurs fins d'un mouvement fort et ayant du crédit auprès du peuple et c'est pourquoi ils cherchent à rehausser le prestige du «Balli kombëtar», à l'engager dans la lutte contre les Allemands pour pouvoir, plus tard, s'appuyer sur lui. Mais comme ils s'intéressent avant tout à la lutte contre les Allemands, et que le mouvement de libération nationale est seul à mener cette lutte en Albanie, ils sont bien obligés d'aider notre mouvement. Nous devons nous comporter correctement à leur égard, tout en adoptant une attitude claire et nette. Il ne leur appartient pas de s'ingérer dans nos affaires intérieures, et il ne faut en aucune manière qu'ils soient pris comme arbitres entre nous et la réaction. Si notre lutte contre la réaction leur plaît, tant mieux, sinon, ils n'ont qu'à rentrer chez eux. Si l'on découvre que les officiers anglais se livrent à des menées secrètes, si vous entrez en possession de faits ou de documents dans ce sens, ne manquez pas d'en informer immédiatement l'Etat-major général et, s'il s'agit d'une affaire grave et urgente, alors il faut les escorter jusqu'au commandement de la mission anglaise en Albanie (par l'entremise de notre Etat-major général); il ne faut absolument pas leur permettre de fourrer leur nez dans nos affaires, dans notre armée.

Les lettres ou rapports adressés à l'Etat-major général, au Conseil général, à l'Union des femmes antifascistes et à l'Union de la jeunesse antifasciste ne doivent contenir que des questions de leur compétence. Il faut éviter d'écrire par exemple à l'Etat-major pour des affaires du Parti, ou la même lettre à l'Etat-major général et au Comité central du Parti à la fois, comme cela s'est souvent produit. Et que les lettres portent bien l'adresse en tête.

Nous vous recommandons une fois de plus de conserver avec le plus grand soin les circulaires et les lettres du Comité central et d'éviter à tout prix qu'elles ne tombent dans les mains de l'ennemi. Leur contenu non plus ne doit absolument pas venir à sa connaissance. Des circulaires et des lettres il vous faudra dégager la ligne et la tactique à suivre dans le travail au sein de l'organisation, parmi le peuple et contre l'ennemi. Cela ne veut pas dire que vous devez vous adresser au peuple en répétant littéralement la teneur des circulaires. Il importe, et nous le soulignons, que tous les membres du comité régional lisent attentivement les circulaires et les lettres du Comité central et que, si possible, soit tenue de temps à autre une réunion des militants de base de la région, ou tout au moins de la ville ou des environs, pour leur expliquer le contenu de ces matériaux. Quoi qu'il en soit, il faut porter la parole du Comité central à toutes les cellules et y expliquer ses directives.

Avec notre salut amical

Pour le Comité central du Parti communiste d'Albanie

*Shpati*

*Paru pour la première fois dans les «Documents principaux du PTA», t. 1, Tirana, 1960*

*Œuvres, t. 2.*

## **LETTRE AU COMITE REGIONAL DU PCA DE BERAT CONDAMNANT SES FAIBLES LIENS AVEC LE COMITE CENTRAL ET LE COMPROMIS AVEC LES ALLEMANDS**

**5 novembre 1943**

Chers camarades,

Nous avons reçu votre rapport sans date et contenant les justifications que vous invoquez pour les retards apportés à l'envoi de rapports.

Les communistes ne cherchent jamais à se justifier, mais ils s'acquittent scrupuleusement de la tâche qui leur est assignée. Les camarades de Berat ne nous ont jamais fait parvenir de rapports satisfaisants ni au moment requis. Et après un silence de deux ou trois mois, vous nous en envoyez un où vous vous excusez comme toujours de votre retard. Il faut mettre fin une fois pour toutes à ces formes de travail, sinon des sanctions, et même des plus sévères, seront prises.

Votre façon de travailler et de vous maintenir en contact avec le Comité central sera portée à la connaissance de toutes les organisations comme un mauvais exemple à ne pas suivre.

Votre compromis avec les Allemands [*En septembre-octobre 1943, le commandement partisan de la région de Berat qui avait à sa tête Gjin Marku, laissa, à l'insu de l'Etat-major général et en opposition avec la ligne du parti, les forces allemandes entrer librement à Berat qui venait d'être libéré par les forces de l'Armée de libération nationale. Cet acte fut très sévèrement condamné par le Parti, et Gjin Marku exclu du CC du PCA.*] est l'un des actes les plus néfastes qu'ait commis un comité régional du Parti. C'est la dernière chose dont on aurait pu s'attendre de votre part.

Nous l'imputons à l'interruption de vos liens avec le Comité central. Ce compromis auquel vous avez abouti avec les Allemands sera l'un des points à discuter au cours de la prochaine réunion du Comité central, où des décisions seront adoptées à ce propos.

En ce qui concerne la question de Fier, nous vous rappelons que cette ville se rattache à la zone de Vlorë et l'affaire elle-même n'est pas aussi compliquée que vous le présentez. Cela ne doit pas vous empêcher, si vous disposez d'un abondant matériel de propagande, ce dont nous doutons, d'en envoyer dans cette ville.

La circulaire que vous recevrez doit être étudiée avec la plus grande attention au sein du comité régional en présence de tous ses membres, y compris de Gjin Marku, que vous convoquerez expressément à cet effet.

Salutations amicales

Pour le Comité central

*Enver Hoxha*

*Œuvres, t. 2.*



## **LETTRE AU COMMISSAIRE POLITIQUE DU BATAILLON DE BËRZESHTË SUR LA NECESSITE DE SE PROCURER DES VIVRES ET D'ELEVER L'ESPRIT DE COMBAT DU BATAILLON**

**8 novembre 1943**

AU CAMARADE HILMI SELENICA COMMISSAIRE POLITIQUE DU BATAILLON DE  
PARTISANS

BËRZESHTË

Cher camarade,

L'Etat-major général nous a mis au courant de toutes les demandes de votre bataillon. Par cette lettre nous tenons à éclaircir avec toi, et tu n'en feras part qu'aux seuls camarades du Parti, certaines questions concernant ce bataillon. Premièrement la question des fournitures. Les camarades du Parti en particulier doivent bien comprendre que notre lutte est une guerre de partisans, une guerre de mouvement, et ils doivent en même temps considérer que cette lutte est menée par le peuple albanais et surtout par la partie pauvre de la population. Notre mouvement ne dispose pas d'autres ressources que les aides fournies par le peuple pour ravitailler les bataillons et les guérillas. Dans une de vos lettres au commandement, vous allez jusqu'à lui demander des assiettes et des louches. Vos demandes ne nous semblent nullement superflues ou excessives mais sachez que l'Etat-major général n'est pas à même de vous fournir tout ce dont vous avez besoin, jusqu'aux couteaux. Ces objets-là, vous devrez tâcher de vous les procurer parmi la population et si vous ne les trouvez pas, vous vous en passerez. Le ton de votre lettre laisse entendre que vous envisagez de préparer les quartiers d'hiver de votre bataillon, que vous pensez à faire des provisions, si je puis dire, car les premières neiges approchent et les voies de communications vont être coupées. Oui, c'est vrai, il va neiger. L'Etat-major doit penser au blé, au pain du bataillon, mais seulement dans l'éventualité de situations très critiques au cours de l'hiver. N'espérez pas désormais tout recevoir sur un plateau, et qu'il vous suffira pour cela d'avertir l'Etat-major général. Camarades, n'oubliez pas que nous sommes pauvres et que notre arme principale dans cette guerre est notre ferme volonté, notre volonté d'acier. Dites-vous bien que l'hiver sera rigoureux pour nous qui nous battons dans les montagnes. Mais cela ne doit pas nous effrayer. Nous avons déjà passé d'autres hivers. A vous d'être l'âme du détachement, l'âme de tous les partisans, et de les préparer à surmonter tous les obstacles. Ils doivent avoir conscience que la guerre ne se fait pas sans sacrifices, qu'il nous arrivera de passer parfois un ou deux jours sans avoir rien à nous mettre sous la dent et que nous aurons froid dans les montagnes. Les vrais combattants qui luttent pour réaliser notre idéal sacré se révéleront justement en ces moments difficiles. Nous ne pouvons pas atteindre notre but d'un seul coup. C'est pour cette raison, que vous les camarades du Parti, en particulier toi le commissaire politique du bataillon, et aussi le vice-commissaire, vous devez être toujours en alerte, donner aux combattants une juste idée de la situation et éviter que dans votre formation on vive dans l'attente des objets demandés sans lesquels on ne pourrait soi-disant poursuivre la guerre ni passer l'hiver. Certes, l'Etat-major général répondra à vos lettres, mais dans votre bataillon c'est cet esprit que vous devez insuffler aux partisans et au commandant et leur apprendre à juger de cette manière.

L'autre question, et elle est primordiale, concerne le travail à effectuer dans le bataillon. Cela est d'une importance extrême, déterminante pour assurer l'efficacité au combat de ce bataillon, son progrès, sa résolution et son aguerissement.

Si vous, les membres du Parti ne militez pas comme il faut au sein du bataillon, celui-ci ne figurera tel que sur le papier. Si vous n'élevez pas politiquement et militairement le niveau de formation des partisans que vous commandez, le bataillon ne pourra pas accomplir la mission que lui assigne le peuple. Vous en serez les seuls fautifs et les seuls responsables. Il est vrai que ce n'est pas un travail facile, mais pour nous, communistes, il n'y a pas d'obstacle insurmontable, car grâce à notre volonté

d'acier nous pouvons les surmonter tous. Vous êtes jeunes, mais votre volonté et votre courage sont grands; c'est dans la lutte, dans l'effort, que vous acquerez l'expérience du véritable combattant communiste, parce que notre grande école est celle de la lutte. Il faut que vous tous, et notamment toi et le vice-commissaire, soyez toujours prêts à guider le bataillon, à conseiller les partisans. Vous devrez convoquer une fois ou même deux fois par semaine le bataillon ou les habitants du village ou de la localité où vous vous trouvez. Tu leur tiendras une conférence en termes clairs, pour leur expliquer chaque chose, les questions politiques et militaires comme les problèmes de caractère local. Procédez à une division du travail entre camarades du Parti et, dans la cellule, exigez des résultats de tous les camarades. Qui n'accomplira pas son devoir en véritable soldat du Parti aura trahi notre Parti communiste et notre peuple. Les camarades du Parti doivent se tenir aux premiers rangs de la lutte, être parmi les premiers à consentir des sacrifices; il n'est pas permis aux commissaires et aux vice-commissaires de se poser en grands capitaines et en hauts dignitaires. Bien que le Parti leur ait effectivement assigné une mission importante, il faut que leur comportement et leur attitude soient simples, car la simplicité est inhérente au prestige de toute fonction, de même qu'à la rigoureuse exécution de chaque tâche.

Vous devez avoir en vue que votre bataillon doit mériter le nom de bataillon de partisans, être animé d'un esprit offensif, être constamment à l'affût de l'ennemi et des traîtres, être un véritable organisateur des conseils de toute cette région. Qu'on bannisse toute apathie et toute tendance à se fixer dans les bases. Cette tactique éteint l'esprit de corps dans le bataillon. Ce bataillon serait comme atteint de rhumatisme et ne mériterait pas le nom de partisan. Evitez le bureaucratisme dans vos rangs. Si vous réussissez à bien vous acquitter de ces tâches et de toutes celles qui sont énoncées dans la brochure intitulée «L'Armée de libération nationale», que vous possédez sûrement et que vous devez avoir déjà étudiée, vous récolterez vite les fruits de vos efforts, vous aurez un bataillon qui sera la terreur de l'ennemi et des traîtres, vous aurez accompli la lourde tâche que vous a assignée notre Parti bien-aimé, pour lequel vous êtes tous prêts à donner jusqu'à la dernière goutte de votre sang.

Bien des salutations

Pour le Comité central du Parti

*[Enver Hoxha]*

*Œuvres, t. 2.*

## **LETTRE AU CAMARADE NAKO SPIRU SUR LA SITUATION CREEE PAR L'OFFENSIVE D'HIVER DE L'ENNEMI ET SUR LA NECESSITE DE RENFORCER LA PROPAGANDE ET LA PRESSE DU PARTI**

**[Février 1944]**

Cher Deti *[Pseudonyme de Nako Spiru, membre du Bureau politique du CC du PCA et secrétaire politique du CC de la Jeunesse communiste albanaise.]*,

Les jours passent dans le plus grand ennui, car, ne pouvant rien faire pour nous sortir d'ici ou aider le mouvement, nous continuons cette vie monotone, en attendant, mais en vain, de trouver une issue. Les renseignements que nous apportent les paysans n'indiquent qu'une chose : partout des accrochages, des retraites, la réaction s'organise. Certes, nous ne prenons pas ces renseignements pour de l'argent comptant *[En français dans le texte.]*, mais, quand même, la situation semble assez difficile.

Nous avons bien reçu la lettre ainsi que les deux copies des autres lettres que tu as envoyées.

Tes quelques lignes nous ont fait comprendre la situation qui existe là-bas et les difficultés du travail. Selon moi, à en juger d'après les quelques informations dont nous disposons et, en particulier, d'après ce que nous avons pu lire dans le journal «Bashkimi i Kombit» [*Journal réactionnaire qui parut de décembre 1943 à octobre 1944, porte-parole du gouvernement quisling et des occupants allemands.*] que nous apporte Sami, il est nécessaire d'effectuer un grand travail bien coordonné pour contrecarrer toute la vaste campagne démagogique parfaitement orchestrée de l'ennemi. Leur besogne ne peut pas être démasquée par une ou deux personnes seulement. Il faut pour cela un groupe de camarades préparés et clairvoyants, qui, sous ta conduite, se mettent au travail et rédigent des articles concrets et bien conçus, qu'ils ne donnent pas libre cours à leur imagination ni ne se mettent à faire de la littérature. La propagande même de l'ennemi doit fournir à nos esprits prétendument «stériles» et qui ont soi-disant «perdu le sens des réalités» assez de matériaux pour dénoncer son jeu. A en juger par certains tracts diffusés à Tirana et que Hysen nous a fait parvenir, il doit y avoir des camarades capables de faire ce travail (j'exclus le tract diffusé par le comité régional de Tirana à l'occasion du Nouvel An et un appel des Femmes antifascistes, qui ne m'ont pas plu du tout). Tu dois donc à tout prix donner une forte impulsion à cette arme qu'est la propagande; je ne veux pas dire par là que tu dois écrire toi-même les textes, et même je ne te le recommande pas, parce que d'abord tu as trop à faire et ensuite parce qu'il faut que d'autres aussi apprennent à faire ce travail. J'ai constaté que les camarades de Tirana, qui ne manquent ni de volonté ni des moyens techniques nécessaires, ne sortent pas le «Zëri» et «Bashkimi». Ils veulent absolument les publier en quatre pages, ou sinon ils ne les publient pas du tout. Ils oublient que nous sommes dans la clandestinité et que le «Zëri i Popullit», même s'il ne paraît que sur une demi-page, représente un grand atout. Du moment qu'ils sont en mesure de publier certains tracts que nous avons lus, ils peuvent fort bien faire paraître aussi des journaux sur deux pages. Et il faut le faire sans plus perdre de temps. Pas mal de bons articles ont paru comme tracts et on pourrait les insérer facilement dans un journal.

La propagande que nous menons à l'intention de la jeunesse me semble extrêmement faible. Le dernier numéro de «Kushtrimi» [*«Kushtrimi i Lirisë» (l'Appel de la liberté) — organe de la Jeunesse populaire antifasciste albanaise (août 1942-décembre 1944)*] que j'ai lu m'a causé une impression pénible. A mon avis, il ne contenait rien de substantiel et ce qu'on pouvait y lire était mal écrit, plein de répétitions, de lieux communs [*En français dans le texte.*] et manquait d'enthousiasme. Il faut que tout cela change. L'ennemi cherche à attirer la jeunesse par tous les moyens; nous qui avons tant d'exploits à notre actif, ne savons pas les faire valoir; nous devons mieux les mettre en évidence. Nous devons intéresser la jeunesse à ce que nous faisons; faute de quoi nous la perdrons. Il ne suffit pas de dire que nous avons la jeunesse avec nous, il faut nous la rallier effectivement. Les tracts du «Kushtrimi» et de «Përgjigjemi» (Nous répondons) nous ont beaucoup plu. Seulement tu dois faire observer aux camarades de services d'impression que notre lutte n'a pas seulement 4 martyrs : Qemal, Vojo, Perlât et Margarita Tutulani. Sur toutes nos feuilles on ne voit que ces noms-là. Ce sont, certes, des symboles, mais nous en avons bien d'autres, des centaines, qui ont fait preuve d'héroïsme au combat et devant la mort. En ne citant que ces quelques noms, nous commettons une erreur. Nous donnons en effet l'impression au peuple que notre mouvement est pauvre en héros. On ne cite que les combattants des villes et non ceux des montagnes. Gardons-nous de tout esprit de clocher. Notre lutte est vaste, nos héros sont nombreux, le peuple doit les connaître, être bien informé sur eux, apprécier notre lutte. Nous devons rappeler aux camarades beaucoup de faits apparemment secondaires, mais importants. Par-dessus tout, comme tu le sais, nous devons donner le ton à toutes les autres régions. Il faut que notre propagande et les tracts paraissant à Tirana arrivent aussi dans les autres villes. Mais pour les y acheminer, nous devons établir les liaisons requises. Je ne m'attarderai pas sur ce point, car je sais que le point essentiel qui te préoccupe est précisément l'établissement de liens avec le Sud : Vlorë, Gjirokastër, Berat, qui se lieront, par ton entremise, avec les camarades de Korçë et avec nous.

Tu dois apprendre aux camarades de là-bas à travailler, tout en combattant la police et en préservant les cadres. Nous ne devons pas nous lancer aveuglément contre la réaction déchaînée et organisée. Tu dois savoir conseiller les camarades à travailler sans répit, méthodiquement (peut-être aussi au ralenti [*En français dans le texte.*]), mais ne pas les jeter au feu lorsque la situation est très grave. Veille à faire accomplir le travail, mais, en même temps, à préserver les cadres sains, car ils nous seront nécessaires demain. Nous ne pouvons pas trouver et former à tout moment un Deti, un Hysen, un Dyl

[Abdyl Këllezhi.] et d'autres éléments de cette valeur. Il faut qu'ils sachent travailler (je fais ces observations parce qu'on nous a dit que de nos camarades se laissent bêtement attraper dans la rue).

En ce qui concerne les éléments clandestins, camarades du Parti et partisans quand leur vie est en danger, il faut trouver le moyen de les faire sortir de la ville. Etudiez-en les possibilités, je ne peux rien vous dire, car je ne connais pas bien la situation, mais je suggère seulement, en cas de péril imminent, de ne pas trop respecter les formes. N'attendez pas que chaque partisan puisse rejoindre son propre détachement. Conduisez-les à Pezë, ce sera pour Myslim à la fois une aide et un encouragement; conduisez-les à Korçë avec de fausses cartes d'identité (si cela vous est possible).

Quant à Myslim, ne lui ménagez pas votre aide. D'après ce que tu nous écris, on se bat là-bas tous les jours, et il faut que Myslim et les camarades sachent bien que nous sommes toujours, à tout moment, près d'eux. A mon avis, il faut que Myslim soit aidé avant même certaines brigades.

Quant à ceux de la III<sup>e</sup> Brigade, je ne sais pas ce qu'ils vont nous combiner avec Abaz Kupa à Mat.

J'ai l'impression (je n'en suis pas certain, car je ne suis pas bien informé), que les camarades ont fait le silence sur Abaz Kupa. Hysen nous dit dans sa lettre qu'il a diffusé un tract en réponse à notre résolution [*Il s'agit de la résolution de la Présidence du Conseil général de libération nationale du 7 décembre 1943 «Sur l'exclusion d'Abaz Kupa du Conseil général».*], mais nous n'en connaissons pas la teneur. J'ai remarqué seulement que dans ceux de nos tracts que j'ai lus, Abaz Kupa n'est pas mentionné du tout. C'est une erreur. Nous ne devons pas le laisser se cacher tranquillement comme auparavant, soi-disant en homme qui «combat tout occupant», alors qu'il est en liaison étroite avec les traîtres. La résolution doit être expliquée dans des tracts et articles dénonçant l'attitude équivoque d'Abaz Kupa. Nous devons l'obliger à sortir de son repaire et faire en sorte que le peuple voie son visage abject. Il est notre ennemi, nous devons le frapper. Nous aurons un ennemi de plus, c'est tout. N'oublions pas que, d'après les renseignements dont nous disposons et à mon avis du moins, il est le pilier de la réaction dans le Nord, et que c'est autour de lui que graviteront les ordures.

Nous ne devons pas permettre à Abaz Kupa de passer aux yeux du peuple pour un patriote, alors qu'il n'est qu'un traître. (Moi-même je me prépare à écrire un article sur lui, mais avant que je m'y mette il faut absolument que tu me fasses parvenir des informations sur son compte, sur son activité et la propagande qu'il a menée pendant cette période où nous nous sommes trouvés coupés du reste du monde. Je les attends).

Combats chez les camarades la tendance à n'attaquer que la réaction dans la propagande écrite ou orale et à y oublier l'occupant. Nous devons relier étroitement ces deux combats, en donnant la première importance à l'occupant. Il faut mettre en évidence nos actions armées contre les Allemands, même les plus petites. Et pour cela il importe d'entretenir des liens avec toutes les régions...

Lila [*Kadri Hoxha, ancien chef de l'état-major du groupe partisan d'Elbasan. Durant la guerre, il fut souvent critiqué par la direction du CC du PCA, pour sa négligence et son indifférentisme. Après la guerre, il se livra à une activité hostile au Parti et à l'Etat.*] et les «amis», au lieu de rassembler les camarades dispersés et de reformer le bataillon en un ou deux détachements, ont choisi de le liquider totalement, bien que la situation se soit relativement améliorée et éclaircie. Au lieu de rassembler et d'organiser les partisans disponibles, ils les ont dispersés et envoyés vers la III<sup>e</sup> Brigade, avec la recommandation de se rendre au lieu de rassemblement et, une fois rassemblés, de revenir en fanfare à Çermenikë. Et le comble est qu'ils liquident leurs forces précisément en un temps où nous avons fait tant d'observations aux brigades au sujet de ces erreurs si graves, qu'elles frisent la trahison. Comment procéder avec eux, Deti ? Le poisson pourrit par la tête, il lui faut donc une tête nouvelle. Je les ai sévèrement attaqués, je leur ai parlé franchement, durement, en les invitant à assumer leurs responsabilités. Aucun d'eux n'a rien dit, n'a fait la moindre autocritique. Voilà où en sont les choses.

Les ballistes tiennent des réunions chaque semaine. Lushi [*Chef de bande du «Balli kombëtar» dans la région d'Elbasan.*] va et vient comme s'il était dans son domaine. Les ballistes évoluent comme sur leurs terres et nous sommes à la merci de l'ami que tu sais. Ainsi donc, j'ai réparti les camarades d'ici dans différents secteurs de Çermenikë, par groupes de deux. Le secteur civil exige des hommes, du travail, et du temps pour se ressaisir. Je ne sais que te dire d'autre.

J'ai reçu une lettre de D. qui me demande des informations sur Haxhi et dit vouloir nous rejoindre. Les camarades, m'écrit-il, se sont dispersés, il ne sait plus où les trouver, et la réaction est déchaînée. (A Dibër il y a 60 Allemands et 15 à Peshkopi. Imagine la panique de ces camarades !).

Est-ce que tu penses un peu à nous les pauvres [*A cette époque, une partie de la direction du Comité central du PCA et l'Etat-major général de l'ALNA, avec le camarade Enver Hoxha, demeurèrent bloqués dans une région montagneuse de l'Albanie centrale. Les nazis, les ballistes et les zogistes mirent tout en œuvre pour découvrir et anéantir la direction de la Lutte de libération nationale. Finalement, affrontant avec héroïsme et sang-froid des difficultés extrêmes, les dirigeants du Parti et du peuple, réussirent, avec l'aide de la paysannerie locale, à échapper à l'encerclement.*], qui sommes encerclés et qui nous morfondons ? Peux-tu imaginer quelque manière de nous sortir d'ici ? En auto, peut-être vers Dumre, Pezë ou un autre endroit ? Ecris à toutes nos bases, mais sans révéler qu'il s'agit de nous. Laisse les camarades le deviner (les lettres pourraient tomber aux mains de l'ennemi).

Nous pensons nous échapper par où l'ont fait A. et T. C'est un plan qui nous tente. Si tu as les moyens de communiquer rapidement, écris à T. et avertis-le de notre projet. Qu'il te donne dans sa réponse des détails sur la situation dans ce district (si cela leur est possible) qu'ils envoient une unité vers Grabova et plus à l'intérieur pour qu'elle nous attende. S'ils le font, qu'ils fassent vite; autrement dit tu dois avoir leur réponse dans les 4 jours et, nous attendons un message de toi vers la fin de la semaine, c'est-à-dire vers le 12 du mois. Quoi qu'il en soit, agis comme je te le dis et fais-leur savoir que nous pouvons nous mettre en marche d'un moment à l'autre et qu'ils doivent donc envoyer cette formation à notre rencontre. Bien sûr, nous ne partirons pas à l'aveuglette, mais tout de même notre route ne sera pas très sûre. Nous aurons besoin d'un peu de chance.

En ce qui concerne le cours [*En mars 1944, le CC du PCA organisa un cours réservé aux dirigeants politiques des brigades et aux membres des comités régionaux.*], il s'agit là d'un projet habituel. Je souhaite qu'il soit organisé quelque chose de profitable. Quant à la réunion [*Le camarade Nako Spiru proposait de convoquer une réunion du Comité central du PCA. Dans les conditions d'alors il était impossible de tenir une telle réunion. Le plénum du Comité central se réunit le 15 mai 1944.*] dont tu parles, elle est indispensable, mais il s'agit de savoir s'il est possible de la tenir.

Envoie-nous des nouvelles. Deti, et ne t'endors pas. Pense à nos souffrances, rappelle-toi ce que tu as enduré et ce que nous endurons.

Bien des salutations aux camarades, en particulier à Hysen, à la Déléguée [*Pseudonyme de la camarade Nexhmije Xhuglini (Hoxha).*] et à toi-même. Les camarades d'ici t'envoient leurs meilleures salutations.

Taras

Le major te prie de lui faire parvenir une lettre de ses enfants. Bref, il attend une réponse des siens. (Pour mieux te faire comprendre notre projet de nous tirer d'ici : nous passerons par la région dont le nom est celui de ma signature. [*Le camarade Enver Hoxha signait souvent «Shpati», nom d'une région d'Elbasan.*] Tu es trop intelligent, pour ne pas comprendre. C'est pourquoi, si l'unité qui doit venir de Korçë pénètre profondément dans cette région, cela sera une aide pour nous).

Œuvres, t. 2.

## **LETTRE AU CAMARADE NAKO SPIRU LUI ANNONÇANT QUE L'ETAT-MAJOR GENERAL DE L'ALNA EST SORTI DE L'ENCERCLEMENT ET QUE L'ALNA PASSE A LA CONTRE- OFFENSIVE**

[Mars 1944]

Cher camarade Deti,

Après tant de souffrances, nous sommes enfin arrivés à Korçë et avons établi le contact avec les camarades. Nous y sommes parvenus du côté de Shpat après plus de 20 jours de route pénible en traversant d'ami en ami toute la zone de Shpat-Vërçë. Nous avons laissé la situation à Çermenikë inchangée. La réaction y sévissait avec violence comme, du reste, à Shpat et à Vërçë ; malgré la présence de quelques bandes ballistes, le peuple ne cachait pas sa haine pour le «Balli» et sa grande sympathie pour nous. Partout où nous nous sommes rendus, chez des amis et camarades, nous avons été accueillis avec beaucoup de sympathie. Dans la région de Kishtë, il a suffi à un de nos bataillons de Korçë, commandé par Riza Kodheli, d'apparaître à Shënepremte pour mettre en fuite sans coup férir toutes les forces ballistes qui s'étaient massées à Vërçë. Tous, depuis Riza Kishta jusqu'à Maliq Dushari et Musa Bey de Moglicë, ont pris leurs jambes à leur cou pour ne s'arrêter qu'à Elbasan. La seule apparition de ce bataillon a amené les ballistes à évacuer la zone. Nous avons constaté cela de nos yeux, et avons même assisté à leur débandade. Ici, la situation n'est pas aussi difficile que là-bas. La 1<sup>ère</sup> Brigade, qui s'est bien battue partout où elle a passé, avait été mandée d'urgence par les camarades de Berat, et Mehmet Shehu avec ses trois bataillons a été envoyé à Çermenikë pour nous y rejoindre. Mehmet a franchi le Shkumbin et il est maintenant à Çermenikë, mais nous étions déjà partis de Shpat. Le reste de la Brigade opère à Mokër et nous venons juste d'apprendre que, au cours d'un engagement avec les germano-ballistes, les nôtres ont eu le dessus. Voici ce qu'on nous écrit et publiez-le dans le communiqué : «Après avoir nettoyé la zone de Tomoricë et mis en déroute les forces de Xhaf Bali, nous nous sommes lancés vers Mokër. A Shkozë et Këmbëthekër, quelques forces d'une compagnie du 4<sup>e</sup> Bataillon de la 1<sup>ère</sup> Brigade se sont heurtées à un certain nombre de ballistes et les ont écrasés. Les ballistes ont gagné Sovjan, d'où ils sont revenus attaquer les nôtres par surprise, avec des renforts allemands. Aussitôt, d'autres forces du 4<sup>e</sup> Bataillon se sont portées au secours de cette compagnie et ont mis une nouvelle fois en fuite les ballistes. Au cours de l'engagement, nous avons perdu deux camarades, et les ballistes ont eu un tué. Le 4 mars, un important détachement allemand avançait vers Mokër, venant de Qukës et de Pogradec. Après un bref combat, nos forces se sont retirées de Mokër. Deux Allemands et un balliste ont été tués. De notre côté, nous avons eu deux partisans légèrement blessés. Le matin du 7, nos forces avaient achevé d'encercler les ballistes. L'encerclément était total et, au bout de deux heures de combat, les nôtres ont fait prisonniers 400 ballistes après en avoir tué plus de 70 autres. Ils ont saisi une très grande quantité d'armes et de munitions et capturé les commandants ballistes, qui ont été jugés et exécutés devant les ballistes et la population de Mokër. Ces chefs ballistes étaient Haki Blloshmi, Xhevdet Blloshmi, Bame Trebinja, Sadik Bej Trebinja, Xheladin Ago Selca, Adem Ago Velçani, Adem Kapri et le fils de Hasan Bey Velçani.» Comme tu vois, la 1<sup>ère</sup> Brigade se bat à merveille et les partisans font preuve d'esprit de sacrifice et d'un grand courage.

La IV<sup>e</sup> Brigade opère à Gorë, Opar et dans la plaine. Elle a effectué des actions de nettoyage et ne rencontre aucune résistance. Au cours d'un engagement à Lozhan, 400 ballistes environ ont été mis en déroute, et une dizaine tués.

Nous ne sommes ici que depuis deux jours et nous ne nous sommes pas encore adaptés à la situation et au travail. Nous ignorons encore bien des choses, car nous n'avons lu que tes deux lettres. De toute façon, dès la réception de la présente, tu dois nous expédier un long rapport circonstancié sur tout le travail qui se fait chez vous. Rends-nous compte de l'activité des camarades, notamment des camarades dirigeants, de leur attitude. Informe-nous sur la jeunesse et transmets-nous tous les rapports

que tu reçois des divers secteurs à l'adresse du Comité central. Les camarades se plaignent de l'irrégularité de nos liaisons. Je ne suis pas renseigné là-dessus, mais de toute façon il faut arranger cela et raffermir à tout prix les liaisons régulières avec Korçë. Intéressez-vous au plus tôt auprès de Shule à propos du poste émetteur de radio qu'ils ont. Prenez-en possession et tâchez de le faire réparer. Nous pourrions alors communiquer avec vous par radio. Si nous y parvenons, ce sera un succès. Ne négligez donc pas cette affaire.

Et Sejfulla, que fait-il là-bas ? [*Sejfulla Malëshova, membre de la Présidence du Conseil général de libération nationale et membre suppléant du CC du PCA. Au cours de la guerre il fut souvent critiqué pour sa négligence et son indolence dans le travail. Sur l'intervention de la direction yougoslave en novembre 1944 il fut admis par cooptation membre du CC et du Bureau politique du PCA. Après la guerre, il déploya une activité antiparti.*] Il ne m'a jamais parlé de l'affaire du «Parti républicain démocratique» à propos de laquelle tu m'as écrit à Çermenikë. [*Au début de 1944, il fut proposé de former un «Parti républicain démocratique» avec des éléments du Front de libération nationale pour soi-disant attirer dans le Front les membres du «Balli kombëtar» opposés à leurs chefs de file. La formation d'un tel parti fut considérée comme une entreprise absolument artificielle et nuisible à la lutte de libération. Aussi cette proposition fut-elle rejetée par le CC du Parti.*] Quant à moi je ne suis pas d'avis que nous nous employions à le créer, en éloignant ainsi du Front des éléments soi-disant pour les rapprocher de nous. Je ne sais pas jusqu'où vous vous êtes engagés dans cette affaire, mais j'en parlerai aux camarades et nous vous écrirons. Quoi qu'il en soit, ne faites rien sans un avis de notre part. La présence du Dr. Nishani et de B. est nécessaire ici. Aussi, étudiez la possibilité de les faire passer par Peza et faites-nous savoir de quelles forces vous avez besoin pour les escorter. Nous les enverrons chercher à un endroit de votre choix.

Pour ce qui est des camarades qui reviennent d'Italie ou d'autres pays étrangers, communiquez-nous leurs noms et tout renseignement les concernant. Ne les admettez pas dans le Parti avant d'avoir reçu notre approbation. Aucun de ceux qui disent avoir fait partie d'une cellule en Italie ou du Parti italien, ne doit adhérer à notre Parti sans un ordre du Comité central.

Consacrez un soin particulier aux problèmes d'organisation du Parti. Que les camarades ouvrent bien l'œil contre les ennemis du Parti, contre les éléments attachés à l'esprit malsain de groupe, qui travaillent sûrement en sous main. Faites attention à eux, cherchez à découvrir leurs anciens liens; faites très attention, car un beau matin nous risquons de recevoir une tuile sur la tête. J'ai appris certaines choses sur cette question que je juge très préoccupante. Je t'écrirai plus longuement là-dessus, dès que j'aurai pris quelques jours de repos.

Envoyez-nous la presse, envoyez-nous des détails sur le travail des conseillers. Nous vous expédierons des articles, mais vous devez établir au plus tôt les liaisons. Transmets cette lettre à la Déléguée.

Bien des salutations de la part de tous les camarades. Je t'embrasse affectueusement, mon ancien compagnon de misère. Te portes-tu un peu mieux ? La lettre que nous t'envoyons pour Dibër et Sllövë, doit être expédiée à tout prix et de toute urgence via Peshkopia. Qu'elle ne s'attarde pas un seul jour à Tirana ni à Peshkopi. Elle a un caractère urgent, très urgent.

Avez-vous appris quelque chose à propos de Vasil ? [*Vasil Shanto, membre suppléant du CC du PCA tué en février 1944 au combat contre l'ennemi. Héros du Peuple.*]

Taras

*Œuvres, t. 2.*

## LETTRE AU CAMARADE MEHMET SHEHU AU SUJET DE LA PRESERVATION DES PRINCIPAUX CADRES POLITIQUES ET MILITAIRES

14 avril 1944

AU CAMARADE MEHMET SHEHU COMMANDANT DE LA 1<sup>ère</sup> BRIGADE DE CHOC

Cher camarade,

Le développement de la lutte révèle qu'un grand nombre de camarades dirigeants politiques et militaires ont été tués dans les combats contre l'occupant et les traîtres. Notre travail et notre lutte se développent et, étant donné la nouvelle situation dans laquelle agit notre Parti ainsi que le niveau politique et militaire relativement bas des cadres, ces pertes nous ont sensiblement affectés. Dans la plupart des cas et sur les différents terrains, le manque de cadres dirigeants a entraîné l'affaiblissement de notre action et a contrarié l'extension de la lutte. Les camarades dirigeants politiques et militaires se sont toujours appliqués à s'ériger en exemple de fermeté pour la cause du Parti ; ils se sont mis hardiment aux premiers rangs de la lutte et aux postes les plus dangereux. Cela a donné courage aux camarades et aux forces armées. Le prestige de notre Parti en a été rehaussé, mais les camarades ne se sont pas assez préoccupés de la sauvegarde des bons cadres, de ceux qui aideront à la formation des autres camarades et dirigeront le travail et la lutte. Dans la phase initiale de l'organisation du travail politique et de l'armée, ce sacrifice douloureux était inévitable pour les dirigeants militaires et politiques de notre Parti. Et il restera inévitable, mais les camarades qui dirigent doivent comprendre leur rôle et leurs tâches en tant que dirigeants. Ils doivent se persuader que, tout en faisant preuve de courage et de fermeté dans l'action et dans la lutte, il leur faut moins s'exposer, ce qu'ils ne l'ont fait jusqu'à présent, et prévenir ainsi le préjudice que leur perte causerait au Parti. Le rôle des dirigeants ne consiste pas seulement à combattre, mais aussi à commander. Il est facile à un camarade dirigeant résolu d'aller aux premières lignes, de se battre et de tomber vaillamment, mais il est difficile pour nous de le remplacer.

A ce propos, toi spécialement, tu dois faire preuve de la plus grande prudence, tu dois méditer constamment les paroles de notre grand camarade Staline «offrir sa vie pour le Parti, et son sang goutte à goutte». Tu ne dois pas considérer les choses dans le cadre étroit de la région où une tâche t'a été assignée ni mettre en danger à tout moment ta vie comme un simple partisan. Il ne t'est plus permis, sauf aux moments extrêmement critiques, lorsque le danger est grand et que le sacrifice est indispensable, de t'exposer, de monter à l'assaut à la tête des partisans pour leur donner l'exemple là où ta présence n'est pas indispensable. Ce n'est que si ta brigade se trouve en grand danger que tu dois intervenir personnellement. Sinon, il t'est interdit de mettre ta personne en péril pour des choses qui peuvent être facilement réglées par un autre camarade. C'est un ordre qui t'est imparti et qui doit être exécuté scrupuleusement. Toute autre manière d'agir serait un acte de désobéissance au Parti et au Comité central.

Nous sommes convaincus que tu saisis toute l'importance de cette observation, les motifs qui nous poussent à l'écrire et, en ta qualité de camarade dirigeant, tu comprendras la gravité de cette question.

Avec mon salut amical

Pour le Comité central du Parti communiste d'Albanie

*Enver Hoxha*

*Œuvres, t. 2.*



## LETTRE A LA SECTION POLITIQUE DE LA 1<sup>ère</sup> BRIGADE DE CHOC SUR L'EDUCATION ET LA FORMATION IDEOLOGIQUE ET POLITIQUE DES COMMUNISTES ET DES PARTISANS

22 avril 1944

A LA SECTION POLITIQUE DE LA 1<sup>ère</sup> BRIGADE DE CHOC

(A la camarade Fiqret) [*Fiqret Sanxhaktari (Shehu)*]

Grâce à votre travail et à vos directives, l'état de la brigade s'est nettement amélioré à tous les égards, notamment en ce qui concerne l'élévation du niveau des cadres.

Tu soulignes dans ton rapport que les partisans ont une grande confiance dans l'état-major de la brigade ; cela est très bien et très positif. Mais ce qu'il faut surtout, c'est susciter chez les partisans et les membres du Parti un sentiment de grande confiance et d'affection pour notre Parti et son Comité central, qui en est la sage et sûre direction. Dans votre brigade, le moral, l'enthousiasme et la détermination se maintiennent très élevés. Mais n'oublions pas que le niveau de formation de ses cadres est très bas, et qu'en particulier elle manque de dirigeants politiques. A l'heure actuelle, notre armée ne cesse de grossir; les brigades se multiplient et nous avons grand besoin de cadres, aussi bien politiques que militaires. Jusqu'à présent, nous ne vous avons rien demandé, car nous connaissions la situation en cette matière. Mais dorénavant, nous attendons de vous que vous agissiez en sorte que cette brigade nous fournisse les meilleurs cadres, notamment pour l'organisation des bataillons. Vous comprenez bien, et nous considérons superflu de vous la souligner, la grande importance que revêt la formation des cadres. Il dépend de votre travail que l'organisation du Parti dans la brigade se renforce, et que les meilleurs membres de notre Parti soient recrutés parmi les partisans trempés par les privations, les souffrances, la faim et le combat.

En ce qui concerne le cours, lors du rassemblement de la brigade vous avez agi judicieusement; il n'en a pas été de même pour la répartition des sujets, parce que tous les camarades qui ont participé, et pas seulement Fiqret et Sadik, auraient dû choisir des thèmes à traiter ; Dhori et notamment l'Athlète feraient bien de préparer un exposé sur la Jeunesse et de traiter aussi quelque autre sujet. Tu nous parles d'un nouveau rassemblement éventuel de la brigade. Ce n'est pas possible. Cela demanderait au moins 10 jours. Ce regroupement ne doit s'effectuer qu'à l'approche d'une action militaire. D'après ton rapport, le nombre des membres du Parti a augmenté. C'est un succès. Il faut veiller cependant à ce que leur recrutement se fasse suivant un critère sain et éviter de tomber dans l'un ou l'autre extrême.

Quant aux différents sujets que vous discutez dans les conférences ou pendant les cours, soulignez bien devant tous les partisans que notre lutte se poursuivra non seulement jusqu'à la destruction du fascisme, mais jusqu'à ce que nous ayons donné au peuple un gouvernement populaire démocratique. Eclaircissez bien la question de l'amour entre partisans et partisanes, que cet amour soit fondé sur des bases solides. Il faut que toute liaison soit prise au sérieux par le jeune homme et la jeune fille et qu'ils se comprennent parfaitement. Faites bien ressortir que la naissance d'un penchant réciproque entre deux jeunes n'a rien qui soit contre nature ou de répréhensible. Vous devez être vous-même en état de résoudre cette question dans chaque cas particulier sans vous laisser influencer par aucune opinion extérieure.

Pelivan [*Un des principaux membres de la fraction de Sadik Premte à Vlorë. Après avoir déserté l'Armée de libération nationale, il fit cause commune avec le «Balli kombëtar» et les occupants allemands.*] a déserté. Vous comprenez vous-même pourquoi. Cela nous rappelle combien il est nécessaire que tous les camarades soient solidement formés, il faut éveiller chez tous la confiance dans la victoire finale, la confiance dans les succès du Parti et dans son invincibilité. Vous devez distinguer les désertions d'éléments jeunes ou de partisans mal influencés, des désertions d'éléments qui ont été

membres de l'organisation pendant 6 mois. On constate un manque de contrôle et une attention insuffisante à l'égard des membres et en particulier de ceux qui présentent les mêmes symptômes que Pelivan. Celui-ci était déjà suspect auparavant, et c'est bien la faute de l'organisation s'il a fini ainsi. Il faut prendre mieux soin des membres, les aider davantage, faire preuve dans votre attitude envers les cadres d'un esprit de camaraderie, mais aussi être sévère, le cas échéant. Que l'on tende la main et prête une aide à ceux qui en ont besoin et qu'on remette à leur place ceux qui, malgré votre appui, s'obstinent dans une attitude blâmable.

Vous nous demandez du matériel d'impression et d'autres équipements, c'est une demande justifiée, mais il va vous falloir vous débrouiller avec ce que vous avez, jusqu'à ce que nous vous fassions parvenir un nouvel envoi. La ronéo n'est pas encore arrivée. Nous nous y intéressons. Le service d'agitation et de propagande doit bien fonctionner, mais vous devez l'aider et l'instruire. Tout doit passer entre vos mains. Certains camarades sont jeunes et ils ne savent pas encore travailler. A vous donc de les guider. Mais, dans l'ensemble, malgré certaines insuffisances, vous avez accompli un travail appréciable. En ce qui concerne les Italiens, le camarade Todi [*Todi Naço.*] a pris une bonne initiative. Il faut travailler judicieusement et constamment auprès d'eux, tant sur le plan politique que sur celui de l'organisation. Nous avons envoyé il y a quelques jours des instructions [*Il s'agit de la lettre du camarade Enver Hoxha du 17 avril 1944, dans laquelle il donnait des instructions sur le travail politique, militaire et organisationnel à mener avec les brigades de l'Armée de libération nationale dans les régions qu'elles traversaient.*] sur le travail à mener par l'organisation du Parti hors de l'Armée et nous ne vous les répétons pas. Nous sommes sûrs que vous travaillerez dans ce sens et que vous apporterez une grande aide aux différentes organisations des secteurs civils.

Salutations amicales

Pour le Comité central

[Enver Hoxha]

Œuvres, t. 2.

## **INSTRUCTIONS SUR LE FONCTIONNEMENT ET LES TACHES DES ORGANISATIONS DU PARTI DANS L'ARMÉE DE LIBÉRATION NATIONALE**

[Avril 1944]

A TOUS LES VICE-COMMISSAIRES DES BRIGADES, DES GROUPES ET DES BATAILLONS, AINSI QU'AUX SECTIONS POLITIQUES

Notre Parti grâce à son attitude juste dans la lutte, à son travail d'organisation et à son travail politique, a réussi à créer une armée régulière. Pour que cette armée soit forte, et puisse faire front à toutes les difficultés, à toutes les attaques de la réaction, pour qu'elle ne soit ébranlée par aucune propagande de l'ennemi, pour qu'elle soit préparée à se lier toujours plus étroitement à notre Parti et devienne la force déterminante pour la réalisation de nos buts, il est nécessaire de mener un travail politique et organisationnel intense. Il faut que les organisations de notre Parti soient fortes, qu'elles aient des cadres fidèles, actifs et capables de diriger le mouvement de libération nationale. Ainsi, avec des organisations puissantes, nous aurons aussi une armée puissante. De cette manière s'affirmera le rôle dirigeant de notre Parti en tant que seul Parti politique qui a montré au peuple le bon chemin, qui le conduit aujourd'hui dans la lutte et le mène de victoire en victoire.

L'extension de la Lutte de libération nationale et l'apparition de conditions nouvelles, ont ouvert à nos organisations dans l'Armée un vaste champ d'activité, et leur ont assigné de nouvelles tâches. Les organisations du Parti dans l'Armée, leurs membres doivent mettre en œuvre le rôle dirigeant du Parti, et travailler à élever le niveau général et la conscience politique des combattants. Nous devons faire de notre armée une armée forte, solide comme l'acier et résolue au combat. La brochure intitulée «l'Armée de libération nationale» [*Exposé présentée à la 1<sup>ère</sup> Conférence nationale du PCA.*] expose la méthode de travail du Parti dans l'Armée. Elle comporte toutefois des erreurs dues à un manque d'expérience. Aussi jugeons-nous nécessaire d'y apporter certains compléments et d'exposer plus clairement le travail à effectuer par le Parti dans les unités militaires, afin que ces erreurs ne se renouvellent plus, et parce qu'il est indispensable que les camarades soient bien orientés dans l'exécution de leurs tâches.

En ce domaine on a constaté un certain nombre de malentendus qui ont entravé notre action :

1. On n'a pas bien compris le rôle dirigeant qui appartient au Parti dans l'Armée.

a) On n'a pas bien compris que les commissaires politiques sont des délégués du Parti, qui ont pour tâche de défendre, devant le peuple et l'unité militaire de leur ressort, la ligne fixée par notre Parti en ce qui concerne la Lutte de libération nationale. Le commissaire politique fait partie de la cellule de l'état-major. Pour remplir parfaitement sa mission, il devra être soutenu par cette cellule. Il ne peut agir au nom de celle-ci ou de l'organe responsable sans en avoir reçu des instructions et des directives déterminées.

b) On n'a pas compris le rôle dirigeant qui doit revenir à la cellule, au bureau de bataillon et aux autres organes dirigeants du Parti dans les plus grandes unités, ni les rapports qu'ils doivent entretenir avec leurs états-majors respectifs.

c) On n'a pas pris correctement conscience de l'attitude que doivent observer les membres du Parti dans l'unité de guérilla. Nos camarades doivent se distinguer parmi tous les combattants, s'ériger en exemple de courage et de fermeté. Leur vaillance, leur détermination et leur savoir élèveront, par la force de l'exemple, le moral des combattants et, même dans les conditions les plus difficiles, empêcheront le découragement et la dispersion de nos forces. Ils doivent avant tout veiller aux partisans et ensuite seulement penser à eux-mêmes. Ils seront un exemple d'endurance à toutes les souffrances, à la faim, à la fatigue, aux coups de la réaction, etc. Les membres du Parti doivent être les premiers à venir en aide aux partisans en difficulté, aux partisans blessés. Ils doivent entretenir avec eux des rapports étroits et de camaraderie. L'insouciance, la suffisance, l'arrogance constituent un obstacle à ce genre de rapports et aux sentiments d'affection des combattants pour leurs chefs. En revanche, en se comportant comme nous l'avons dit, ceux-ci se gagneront l'amour et la confiance des partisans, ils se distingueront des autres combattants. Le commissaire politique, en particulier et plus que quiconque, devra être doté de ces qualités. Voici ce que dit le camarade Staline : «*Le commissaire est le dirigeant moral de son détachement, le premier défenseur de ses intérêts moraux et spirituels. Le commissaire doit être le père et l'âme de son détachement*». (Cf. *Joseph Vissarionovitch Staline. Courte biographie. Tirana, 1945, p. 41. (éd. alb.)*)

2. On n'a pas compris la grande importance que revêt le travail politique et organisationnel dans l'Armée.

Nous devons veiller constamment et avec la plus grande attention à ce que la ligne militaire ne prime pas celle du Parti. Autrement dit, les membres du Parti qui occupent un poste militaire de responsabilité dans l'unité, ne doivent pas se borner à remplir cette fonction, et négliger leurs tâches du Parti. Souvent, certaines unités sont très satisfaisantes sur le plan militaire, mais elles négligent le côté politique du travail. Les qualités des combattants n'y sont développés que sous le seul aspect militaire. Cette pratique, dans certaines situations difficiles (en cas d'insuccès au combat, de fatigue, de manque de vivres), permettra à la propagande de l'ennemi ou des éléments mesquins d'avoir des effets nocifs sur notre action.

### 3. On n'a pas compris l'importance que revêt le fait de travailler suivant un plan.

Tout travail doit être effectué suivant un plan déterminé; la cellule, le bureau (la brigade toute entière) établiront le plan à réaliser dans l'intervalle d'une réunion à l'autre, ou pour une plus longue période. Dans toute unité (compagnie, bataillon ou brigade) il importe que le travail soit mené harmonieusement dans chaque secteur et dans chaque élément de cette unité. Il ne faut pas se contenter par exemple de voir bien marcher le travail auprès de la jeunesse alors que le travail politique est négligé, ou de voir les choses aller très bien dans un bataillon quand il en va tout autrement dans un autre. Si l'on travaille partout suivant un même plan, (si dans toute l'unité on traite le même thème, on discute les mêmes questions, on explique la même matière de cours, etc.), alors se réalisera une véritable unité dans la formation.

On n'a pas travaillé jusqu'ici, suivant un plan, fût-ce à court ou à long terme. Le travail suivant un plan permettra d'intensifier l'activité des membres, de renforcer le contrôle, d'assurer la mise en œuvre scrupuleuse des directives et des instructions du Parti et des organes intéressés.

Outre certains cas d'incompréhension, on a aussi observé des erreurs dans le travail.

Souvent, les organisations se sont montrées sectaires dans le recrutement des membres. L'expérience de notre lutte, de notre action dans des situations difficiles et notre effort incessant devraient nous permettre de dégager certains critères dans le recrutement des membres. Nous ne devons pas craindre d'admettre dans le parti les éléments qui nous offrent réellement toutes les garanties, même s'ils ont un niveau de formation peu élevé, voire même des défauts. Par notre travail d'éducation nous élèverons ce niveau et les corrigerons. Si l'on ne s'applique pas à recruter des éléments issus de la lutte et à élever leur niveau à tous égards, nos organisations dans l'armée demeureront faibles et le travail d'organisation laissera à désirer.

Dans certaines unités militaires (brigades) les responsables des cellules ont été jusqu'à maintenant les commissaires politiques de compagnie, et cela non point parce que manquaient les membres capables, mais parce que le commissaire politique était le camarade le mieux préparé. Cela a eu pour effet de freiner la bonne marche du travail d'organisation, car le commissaire politique, assumant plusieurs responsabilités, ne peut pas s'acquitter convenablement de toutes. Cela a également empêché de promouvoir d'autres membres et de leur faire acquérir l'expérience voulue au travail. N'oublions pas d'assigner des fonctions de responsabilité aux jeunes camarades, en dépit de leurs lacunes, et de les instruire sur la manière de travailler.

On a observé un certain nombre d'autres insuffisances. Un bon travail d'éclaircissement et une activité plus intense des membres permettront d'y remédier. Citons parmi ces faiblesses la convocation irrégulière des réunions de cellules, l'élévation insuffisante du niveau des membres du Parti et le manque de contrôle de l'exécution des tâches, etc.

Pour que le travail organisationnel et militaire marche bien il faut que les cellules des états-majors aient bien conscience de leurs tâches et des rapports qu'elles doivent entretenir avec leurs états-majors respectifs.

*La cellule de l'état-major.* La cellule de l'état-major comprend le commandant, le commandant adjoint, le commissaire, le vice-commissaire, l'intendant, le responsable de l'agitation et de la propagande, l'officier opérationnel, le responsable de la santé, l'officier du service de renseignement. Tout cela, cependant, ne doit pas être compris de manière trop rigide. L'intendant ou d'autres cadres ne doivent pas être admis dans la cellule s'ils ne sont pas à la hauteur voulue. Ce peut être le cas de membres nouvellement admis au Parti ou même d'anciens membres, quand ils ne sont pas à même d'aider au travail de la cellule de l'état-major ou, pis encore quand ils l'entravent.

Le Parti, ou l'organe supérieur du Parti, met en œuvre ses directives et ses instructions à travers la cellule de l'état-major. Les membres de l'état-major sont responsables de leur action en matière militaire, devant le commandement de l'échelon supérieur. Cependant, les membres de l'état-major qui sont en même temps membres du Parti sont également responsables de tout leur travail devant celui-ci. Si une formation donnée compte dans ses rangs des cadres élevés du Parti (délégués du Comité central) ceux-ci peuvent, s'ils le jugent nécessaire, assister aux réunions de la cellule de l'état-major. Dans ce cas, ce sont eux qui indiqueront la ligne du Parti. Les camarades membres de l'état-major doivent se considérer dans la cellule comme de simples membres et ils sont responsables de leur travail devant elle. Ils sont tous tenus de respecter la discipline et ils doivent bien savoir qu'ils ne peuvent pas agir sans le consentement de la cellule ou à l'insu de celle-ci. Ils porteront au commandant et au commissaire le respect d'un simple soldat. Les camarades exécuteront scrupuleusement tous les ordres du commandant et du commissaire. Mais ceux-ci ne sont, dans la cellule, que de simples membres, et le vice-commissaire est un simple combattant de l'unité. Voilà quels sont les justes rapports qui doivent exister entre l'état-major et la cellule, et ils doivent être compris.

Beaucoup de camarades s'imaginent que la cellule de l'état-major est inutile. C'est un point de vue erroné. Les camarades membres de l'état-major doivent s'habituer à considérer la vie du bataillon et de l'état-major dans l'optique du Parti et il leur faut absolument élever leur niveau théorique et politique.

La cellule a pour devoir de développer dans l'état-major l'esprit d'initiative en ce qui concerne les actions armées. Aux camarades du Parti il incombe de préparer les chefs de chaque état-major à être à même de mener le combat, et ils doivent eux-mêmes donner l'exemple du courage et de la discipline. La cellule a pour devoir de rehausser et de renforcer l'autorité de l'état-major et de ses membres.

Dans la cellule de l'état-major on milite comme dans toute autre cellule du Parti et il faut surtout y avoir soin d'élever à tous égards le niveau de ses membres. Dans la cellule de l'état-major, chaque camarade se voit assigner un secteur de travail. Le commissaire, par exemple est chargé de l'application de la ligne politique et plus généralement de l'éducation politique des membres de sa formation. L'intendant s'occupe essentiellement des questions de ravitaillement. L'un et l'autre présentent un rapport à la cellule sur le travail dans leur secteur, et rendent compte de leur activité. Tous les membres de la cellule doivent faire la critique et l'autocritique de leur activité en rapport avec la bonne marche du travail du Parti. La cellule présente toutes ses propositions sur le travail de l'organisation du Parti dans le bataillon par l'entremise du bureau du Parti (le vice-commissaire du bataillon) et dans la brigade par l'entremise du vice-commissaire de brigade. A chaque réunion de la cellule est fixée la tâche de chacun et à la réunion suivante il lui est demandé de rendre compte de la manière dont il s'en est acquitté. En ce qui concerne les plans militaires, ceux-ci sont discutés à part par le commandement opérationnel, et un rapport est présenté à la réunion de la cellule sur l'exécution du plan établi.

Avant de prendre n'importe quelle mesure, les camarades membres de l'état-major sont tenus d'en discuter préalablement dans la cellule. Les jugements et les décisions de l'état-major doivent être approuvés par tous les membres de la cellule, qui les soutiendront comme étant aussi les leurs. Si l'on ne procède pas de cette manière, l'état-major ne pourra pas mettre en pratique les mesures prises, l'unité d'action entre la cellule et l'état-major sera rompue et le rôle dirigeant du Parti ne sera pas rempli. Une telle coordination entre l'état-major et la cellule en ce qui concerne les mesures prises par celui-ci est surtout indispensable lorsqu'il existe des éléments fractionnistes, et que se font sentir des influences étrangères à l'esprit du Parti, à l'égard desquels la cellule doit fixer l'attitude à prendre.

L'organisation du Parti dans une unité ne doit pas devenir la tutrice de l'état-major. Les rapports entre eux doivent être tels que le Parti dirige effectivement sans pour autant que cela porte atteinte à l'autonomie et à l'initiative du commandement militaire. Il suffit que soit assurée l'application des directives du Parti. Par ailleurs, le commandement militaire, trouvera pour toutes les questions, une aide et un soutien sûrs auprès des organisations du Parti, facteur dirigeant de la Lutte de libération nationale.

Pour que le rôle dirigeant du Parti s'affirme dans les guérillas il faut que la cellule fasse un travail assidu et que la vie du Parti se développe sans cesse, ce qui ne peut être obtenu que par une juste et solide organisation de la cellule.

*La cellule du Parti.* Tous les membres du Parti dans une compagnie forment une cellule. C'est là l'unité de base du Parti dans l'Armée ; pour chaque compagnie — une cellule.

Si les membres du Parti y sont nombreux, la cellule peut être divisée en groupes, mais ceux-ci demeurent quand même les parties d'une même cellule et ils ont pour dirigeant le même responsable (des groupes pourront être constitués au niveau du peloton, ce qui se fera notamment dans les compagnies particulièrement nombreuses). Le travail de la cellule sera organisé selon les secteurs de travail du Parti, de manière que pour chaque secteur soit désigné un camarade responsable chargé d'organiser le travail et qui réponde devant la cellule des succès ou des insuccès. Il faut éviter toute spécialisation dans le travail. Tous les camarades œuvreront dans tous les secteurs et ils acquerront ainsi l'expérience de chaque genre de travail du Parti. Le travail de la cellule tiendra toujours compte des objectifs plus ou moins proches à atteindre et du développement du travail dans chaque secteur déterminé, en ayant pour souci sa progression harmonieuse dans l'ensemble des secteurs.

*Le travail d'organisation.* Tous les combattants seront organisés dans différents groupes. La compagnie entière doit constituer un groupe d'éducation, mais comme c'est un peu difficile, on formera deux ou plusieurs groupes du Parti (chargés de fonctions d'éducation) et le camarade responsable de ce travail sera désigné dans la cellule ; si celui-ci n'est pas en mesure de mener à bien cette tâche tout seul, on en chargera plusieurs camarades. Quant aux meilleurs combattants et à ceux qui semblent pouvoir devenir (rapidement) des membres du Parti, on travaillera individuellement auprès d'eux ; ils seront éduqués par un ou plusieurs camarades de la cellule, dans la mesure des possibilités, et de la manière qui sera jugée la plus judicieuse par la cellule. Lorsque la cellule tient une réunion d'éducation, il est alors bon que les stagiaires du Parti y participent aussi. *[Les membres suppléants ne participaient pas à toutes les réunions de la cellule. Avec eux étaient organisées des réunions à des fins d'éducation.]* Toutefois, cela doit être compris correctement et l'on évitera de convoquer à la réunion d'éducation de la cellule un grand nombre de combattants.

Lorsqu'une compagnie n'a pas de cellule, il faut s'employer à y en créer une au plus tôt.

En matière d'organisation, l'essentiel est que l'unité soit entièrement organisée. Chaque combattant qui n'est pas membre du Parti doit faire partie d'un groupe. Quand il n'existe pas de cellule dans une compagnie, on convoque les combattants qui paraissent les plus aptes à devenir rapidement membres du Parti et l'on constitue un groupe de stagiaires, en confiant à chacun d'eux la responsabilité d'un secteur de travail. Il faudra travailler intensément pour élever le niveau politique et théorique de ces stagiaires. Lorsqu'ils auront atteint le niveau de préparation qui leur permet de devenir membres du Parti, on transformera alors le groupe en cellule sans qu'il soit nécessaire d'en former un autre, car ce serait là comme une seconde cellule à côté de la cellule principale.

En matière de travail individuel, il ne faut pas oublier de travailler auprès des éléments plus âgés, de ceux qui ne font partie ni des groupes de la jeunesse ni de ceux du Parti. A leur égard il faut se comporter d'une façon particulière et employer des méthodes d'éducation différentes. Il faut leur expliquer la situation politique simplement, analyser certains articles de journaux, choisis parmi les plus actuels et les plus appropriés. En ce qui concerne les membres des groupes d'éducation, notamment des stagiaires, il convient de mener auprès d'eux un travail politique et éducatif intense, visant à les lier aussi étroitement que possible au Parti, à éveiller et à renforcer en eux la confiance dans notre Parti et l'amour pour lui. Dans la cellule, on pratiquera la critique et l'autocritique, et pas seulement la critique du travail, mais aussi celle du comportement personnel de chaque membre. On fera l'éloge de ses bonnes qualités mais on critiquera ses défauts, car c'est seulement ainsi que se développera la pleine responsabilité des membres envers le Parti.

Dans un bon nombre d'unités, bataillons ou brigades, qui comptent des combattants méritants et résolus, le nombre des membres du Parti demeure très restreint. Ici l'insuffisance de notre travail d'organisation et les points de vue sectaires dans le recrutement des membres font sentir leurs effets. Dans le recrutement des nouveaux membres, loin de nous montrer sectaires, nous devons être audacieux. Nous ne devons pas penser qu'en multipliant les admissions au Parti, nous l'affaiblirons. Ce qui affaiblit le Parti, c'est un travail étroit et non organisé. Mais il ne faut pas croire non plus que nous allons ouvrir toutes grandes les portes du Parti et y admettre n'importe qui. Les admissions doivent obéir à un critère bien défini : inclure dans le Parti des ouvriers, des paysans et des intellectuels sains, honnêtes et combattants, des éléments résolus, qui aiment le Parti, qui sont laborieux et qui promettent, etc. Si nos organisations sont faibles, c'est parce que nous n'avons pas observé un juste critère dans le travail de recrutement et que nous ne nous sommes pas assez efforcés d'élever le niveau des nouveaux membres.

On constate des exclusions injustifiées. Les membres doivent, certes, être critiqués pour leurs défauts et leurs erreurs ; il faut leur faire des observations, les conseiller et mettre tout en œuvre pour les améliorer, mais il ne faut les exclure que s'ils manquent de conscience. Les nombreuses exclusions, les désertions, etc., ne font qu'attester l'insuffisance de notre travail d'organisation et notre manque de perspicacité.

Il faut veiller à épurer les rangs du Parti. Dans les cellules, dans l'Armée, il ne doit pas y avoir de place pour des éléments fractionnistes, inactifs, suspects et surtout poltrons. En épurant ses rangs le Parti se renforce.

*Le travail parmi la jeunesse.* Dans chaque cellule un camarade désigné est chargé de diriger le travail de la jeunesse, de stimuler ce travail par son aide, de mettre en œuvre la ligne du Parti dans la jeunesse, et il est responsable de son action devant la cellule. Chaque guérilla ne comporte qu'un groupe de militants de la jeunesse, dirigé par un responsable, qui est un jeune communiste pourvu d'expérience dans ce travail ou un membre du Parti responsable de la jeunesse dans la cellule. Le responsable de ce groupe de militants, qu'il soit jeune communiste ou membre du Parti, reçoit des instructions du comité de la jeunesse du bataillon et rend compte de son activité au comité. Le membre du Parti responsable de la jeunesse rend compte du travail qu'il accomplit parmi la jeunesse dans la cellule. Le groupe des militants de la jeunesse est en même temps un groupe d'éducation, mais quand c'est possible, il est préférable de constituer deux ou plusieurs de ces groupes d'éducation. L'éducation de ces jeunes sera confiée aux soins du comité de la jeunesse du bataillon et, de son côté, la cellule concourra à ce travail. Il faut créer à la jeunesse les possibilités d'élever son niveau de formation, d'acquérir des notions sur le marxisme-léninisme etc. Il incombe à la Jeunesse communiste dans l'Armée de travailler également parmi les jeunes sur les arrières, en œuvrant à leur union et à leur organisation, en constituant des formations de travail et différents détachements, etc. Il lui appartient aussi d'aider au travail d'organisation en formant les organisations de la Jeunesse communiste, si la nécessité en est soulevée par les comités régionaux.

*Les comités de la jeunesse.* Toute la jeunesse communiste enrôlée dans les guérillas doit être organisée. Il faut pour cela créer des comités de la jeunesse. Ceux-ci seront constitués des camarades pourvus de la plus grande expérience dans le travail auprès de la jeunesse (les camarades qui ont été membres du comité régional de la jeunesse dans le secteur civil seront mieux en mesure de diriger ce travail ; ils peuvent être membres des comités de la jeunesse tout en assumant une fonction militaire de responsabilité : commissaire ou vice-commissaire ; mais ce sont des cas rares). Les comités de la jeunesse, tout en jouissant d'une pleine initiative dans leur travail, n'en seront pas moins orientés et dirigés par les instances du Parti, auxquelles ils rendront compte de leur activité. Les membres du comité seront en contact direct avec les responsables des groupes de militants de la jeunesse et avec les éducateurs de ces groupes qui les orienteront dans le travail et exigeront d'eux un rapport sur leur activité. Même après la formation des comités de la jeunesse, le bureau du Parti comportera un responsable de la jeunesse. Le responsable de la jeunesse dans le bureau du bataillon fait partie du Comité de la jeunesse. Ce comité maintient la liaison avec le vice-commissaire du bataillon et reçoit

de lui des instructions (cette liaison sera bien entendu indirecte). Les comités de la jeunesse de bataillon reçoivent des instructions du comité de la jeunesse de la brigade et sont en liaison directe avec lui.

*Le travail en matière politique, culturelle et éducative.* Comme je l'ai indiqué, on n'a pas assez travaillé pour élever le niveau des combattants, pas plus du reste que celui des cadres du Parti. De ce fait, souvent, dans des situations difficiles, des partisans ont déserté, et même des membres du Parti ne se sont pas comportés comme ils auraient dû le faire. Parfois, des membres du Parti n'ont pas observé une juste attitude politique. Il est donc indispensable de mener dans la guérilla un travail politique, culturel et éducatif susceptible d'accroître les connaissances générales des combattants et d'élever leur niveau de conscience politique, cela dans l'intention d'établir une solide unité morale et politique dans la formation. C'est de la réalisation de cette unité politique et morale que dépendent aussi la capacité et l'unité au combat, car, sans unité morale et politique, la formation ne pourra pas s'acquitter de ses tâches du point de vue militaire. Ainsi donc, la cellule doit attacher de l'importance à ce secteur d'activité, effectuer un travail politique intense — le travail culturel étant du ressort de la Jeunesse communiste, qui donnera à la jeunesse la possibilité de développer sa propre initiative dans ce secteur. Dans la guérilla, il faut étudier tous les matériaux politiques et éducatifs et, quand ces matériaux manqueront, les membres doivent préparer des exposés qu'ils présenteront dans des conférences.

Ce travail exige nécessairement l'organisation de conférences, de divers cours où l'on traite des sujets les plus actuels et offrant un intérêt évident pour les combattants.

*Le travail militaire.* Il faut que la cellule acquière de l'expérience dans le cours de la lutte, qu'elle apprenne la tactique de la guerre et qu'elle élève le niveau du commandement. C'est par le travail et l'entraînement militaire que les combattants apprendront à se servir des différentes armes, à utiliser tous les engins de guerre. Il faut que tous rejettent l'idée erronée que nous n'avons pas besoin d'exercice. Par l'exercice les partisans n'apprennent pas seulement le parfait usage de leurs armes, ils renforcent aussi la discipline et le travail de formation dans la guérilla. Un bon travail militaire contribue à accroître la capacité de combat de la guérilla et de chacun de ses membres, à former et à promouvoir de nouveaux commandants. Cette activité est conduite essentiellement par le commandement et par l'état-major ; la cellule, de son côté, est tenue de leur prêter son aide. En combinant le travail politique et éducatif avec le travail militaire on rendra les unités de combat fortes, saines et disciplinées, capables de mener à bien à la fois des actions armées et des actions politiques.

*Le travail dans le secteur civil.* Le travail de la cellule portera également sur ce secteur. Elle devra contribuer à élever le degré de conscience de tous les combattants de la guérilla et faire d'eux de parfaits agitateurs de la ligne de la Lutte de libération nationale. Pour pouvoir s'acquitter efficacement de ses tâches dans le secteur civil, la cellule doit connaître toutes les formes de travail du Parti, aussi bien le travail parmi la jeunesse, l'organisation des conseils de libération nationale, les tâches de l'Union de la jeunesse, que le travail parmi les femmes, etc. En ce qui concerne les conférences à tenir devant le peuple et les meetings, les camarades savent que ces formes d'action constituent un de leurs devoirs permanents. Ils ne s'occuperont du travail d'organisation que lorsque leurs supérieurs les délégueront à cette fin ou les instruiront dans ce sens. La cellule demandera à chaque membre de lui rendre compte de l'activité qu'il a déployée dans le secteur civil.

*Le bureau.* C'est l'organe dirigeant du Parti dans le bataillon. Il est responsable des rapports entre le Parti et le commandement, de la réalisation du rôle dirigeant du Parti. Le bureau prêtera une attention particulière au renforcement des organisations du Parti, à la promotion des cadres et à l'admission des nouveaux membres. Il contrôlera le travail des cellules, leur apportera son aide, leur donnera des instructions et des directives et élèvera la responsabilité de la cellule devant le Parti et celle des membres devant la cellule. De même, il devra s'intéresser à ce que le travail du Parti se développe constamment, qu'il se poursuive de manière harmonieuse dans tous les secteurs. Il veillera à ce que le travail ne soit pas entravé, à ce qu'aucune cellule ne retarde sur les autres. Le bureau établit un plan de travail que la cellule met en œuvre dans sa propre compagnie.



Pour que le travail soit accompli comme il faut dans tous les secteurs, il convient d'accorder un soin particulier à l'éducation théorique et politique des membres du Parti. L'élévation du niveau des cadres intensifiera le rythme du travail et nous apportera des résultats plus fructueux. Que l'on éveille et développe chez les membres le sens des responsabilités envers le Parti, afin que ses instructions et ses directives soient appliquées en toute conscience. Dans cet ordre d'idées, outre les brochures et autres matériaux éducatifs, il est indispensable d'étudier dans la cellule les documents actuels du Parti, les proclamations du Comité central et les autres organes du Parti, les articles politiques publiés dans le «Zëri i Popullit», «Bashkimi» ou dans quelque revue. Ces écrits doivent être nécessairement expliqués, car c'est la meilleure façon d'être certains que les instructions et les directives du Parti seront bien comprises.

Une juste direction et une activité plus intense des membres permettront de renforcer les organisations du Parti dans l'Armée, d'écarter les éléments malsains, de grossir les rangs du Parti d'ouvriers, de paysans et d'intellectuels honnêtes et aux vues saines, qui combattent et soient prêts à surmonter toutes les difficultés pouvant surgir dans le travail et la lutte, de former les cadres et de mettre ainsi en œuvre la ligne tracée par le Parti. Ainsi, toutes les organisations dans l'Armée accompliront comme il convient les tâches que leur assigne le Parti.

[Pour le Comité central du PCA Enver Hoxha]

*Œuvres, t. 2.*

## **RAPPORT PRESENTE AU I<sup>er</sup> PLENUM DU COMITE CENTRAL DU PARTI COMMUNISTE D'ALBANIE**

**[15 mai 1944]**

*[Le 1<sup>er</sup> plénum du CC du PCA entama ses travaux le 15 mai 1944 à Helmës, dans la région de Skrapari. Il fixa les tâches pour la libération complète du pays et définit les orientations du développement de la révolution. Ce plénum approuva la décision de la Présidence du Conseil général de libération nationale concernant la convocation à Permet du 1<sup>er</sup> Congrès antifasciste de libération nationale et les mesures à prendre pour former le Gouvernement provisoire démocratique et faire de l'Armée de libération nationale une armée régulière.]*

Chers camarades,

Je considère de mon devoir, avant de nous mettre au travail, d'évoquer avec un grand respect le souvenir de centaines et de centaines de camarades dirigeants et de simples membres du Parti qui sont héroïquement tombés au champ d'honneur. Notre drapeau s'incline avec respect devant ces camarades qui, sans rien épargner, comme des soldats obéissants et disciplinés, et animés d'un grand amour pour le Parti et le peuple, ont combattu jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Que leur sacrifice et leur sang versé soient le symbole des hautes vertus qui caractérisent les membres d'un Parti du type Lénine-Staline. Gloire aux membres héroïques du Parti communiste d'Albanie qui sont tombés au combat, en portant toujours plus haut le nom du Parti et le drapeau de Marx-Engels-Lénine-Staline.

Chers camarades,

Une longue période s'est écoulée depuis notre dernière réunion. Le plénum du Comité central ne s'est plus réuni depuis la première Conférence nationale à cause de nombreux obstacles d'ordre pratique. La présence indispensable de nombreux camarades du Comité central dans les différentes zones où ils avaient été envoyés pour travailler et aider les organisations et l'Armée, la lutte menée contre

l'occupant et ses vicissitudes ont pratiquement rendu assez difficile la convocation de cette réunion. Mais ces obstacles devaient pouvoir être surmontés si la nécessité de se réunir se faisait sentir de façon urgente et si nous trouvions devant ces événements d'importance particulière, qui nous amèneraient à adopter une nouvelle attitude sur le plan politique et organisationnel concernant nos méthodes de travail et l'évolution de la situation. La ligne de notre travail, tracée avec tant de sagesse par la Conférence nationale, était claire et prévoyante et, étant donné les événements et le cours pris par la lutte après la Conférence nationale, il ne nous restait plus qu'à appliquer scrupuleusement, en largeur et en profondeur, la ligne organisationnelle et politique qui nous avait été fixée.

Aujourd'hui la réunion du Comité central est devenue indispensable parce que les événements se précipitent et se cristallisent plus clairement, parce que notre lutte gagne en ampleur et qu'il convient de prendre des mesures nettes et bien définies. Aujourd'hui notre Parti et son Comité central sont confrontés à des problèmes vitaux qui nécessitent une solution juste et rapide, car c'est de celle-ci que dépend l'avenir de notre lutte et du peuple albanais. Etant donné ce tournant de portée historique pour notre pays, tournant qui est le résultat des événements extérieurs et des efforts déployés par notre Lutte de libération nationale, dirigée par le Parti communiste d'Albanie, la réunion du Comité central et les décisions qui y seront adoptées joueront un rôle décisif. Elles fixeront pour les membres du Comité central et pour tous les membres du Parti la ligne de conduite en matière politique et organisationnelle, qui accélérera la libération de notre pays des griffes de l'occupant et des traîtres et orientera les camarades vers une forme plus élevée de l'organisation du pouvoir, adaptée aux circonstances actuelles. Ce sont là les raisons urgentes et importantes qui ont incité le Bureau politique du Comité central à convoquer le plénum en une réunion extraordinaire, sans égard aux obstacles techniques et au vide que créeront les camarades du Comité central en quittant leurs postes dirigeants dans le travail et la lutte.

Camarades,

En Europe les événements évoluent avec une extrême rapidité. L'Allemagne hitlérienne, mortellement blessée par les coups incessants que lui porte l'Armée rouge, chancelle. Le moral et la capacité offensive de la Wehrmacht ne cessent de baisser. Ses défaites successives ont suscité un grand mécontentement dans le peuple allemand qui a perdu sa confiance en Hitler et en la victoire. Par ailleurs, l'économie du III<sup>e</sup> Reich n'est plus en état de faire face aux besoins pressants du peuple et à ceux de l'armée. Les peuples asservis, dont Hitler a voulu se servir comme de la chair à canon, n'ont plus confiance dans les gouvernements quislings locaux et «l'invincibilité» des forces allemandes est désormais pour eux une fable. L'armée allemande comme un fauve blessé se replie au cœur de l'Europe, et elle tentera, du point de vue tactique, d'organiser son ultime résistance pour prolonger encore quelque temps son existence. Les cliques réactionnaires de toute l'Europe, qui redoutent l'effondrement du fascisme, auquel leur existence est étroitement liée, font tout pour aider Hitler ; elles se sont ouvertement mises au service de l'Allemagne hitlérienne et appliquent scrupuleusement les directives dictées par la Gestapo au détriment de leurs propres peuples. Mais les plans de Hitler et de toute la réaction ont été réduits à néant, et cela grâce à l'Armée rouge qui a supporté et supporte toujours le plus lourd fardeau de cette grande guerre. Par sa stratégie militaire, qui a émerveillé le monde et qui est sans précédent dans l'histoire des guerres des peuples, elle a donné le coup de grâce à la plus puissante machine de guerre que le monde ait connue. Les villes et les villages de l'Union soviétique ont été tour à tour délivrés. L'Ukraine soviétique est déjà libérée. Grâce à une offensive foudroyante, qui ne s'arrêtera que lorsque l'Allemagne hitlérienne aura mordu la poussière, l'Armée rouge a franchi le Dniester, le Dniepr et le Bug. Elle est entrée en Bessarabie et en Bukovine, a atteint les frontières de la Tchécoslovaquie et elle avance maintenant vers la Roumanie et la Hongrie, citadelles vassales de Hitler en Europe. Sur les fronts du centre et du nord se prépare l'offensive décisive qui libérera à jamais les territoires soviétiques. L'Armée rouge a assumé non seulement la lourde tâche de chasser l'envahisseur allemand de ses propres territoires, mais aussi celle de balayer et d'exterminer le fascisme et l'armée hitlérienne dans toute l'Europe. Staline, dans son dernier discours [*Il s'agit de l'ordre du jour du Commandant Suprême de l'Armée rouge, J. V. Staline, à l'occasion du 1<sup>er</sup> Mai 1944.*], a dit que frapper à mort l'armée nazie et balayer les hitlériens de l'Europe était une lourde tâche, une tâche encore plus lourde que celle que l'Armée rouge a eu à remplir jusqu'à présent,

car la bête nazie, mortellement blessée, s'efforcera par tous les moyens de prolonger son existence et de se défendre en Europe. L'armée allemande doit être frappée de toutes parts. L'Armée rouge lui portera des coups depuis le Nord et l'Est, les Alliés depuis l'Ouest et le Sud, et des opérations combinées hâteront la débâcle des forces allemandes. Grâce à son moral élevé, à ses armements perfectionnés, au grand amour que lui vouent tous les peuples de l'URSS, et grâce au fait qu'elle est dirigée par Staline, le plus grand stratège de notre temps, l'Armée rouge exécute magistralement sa tâche ardue mais glorieuse. Les grands succès politiques de l'Union soviétique sur le plan international vont de pair avec ses succès militaires. Après la Conférence de Moscou, la Conférence de Téhéran [*Elle fut tenue du 28 novembre au 1er décembre 1943 avec la participation des présidents des trois grandes puissances alliées : J. V. Staline, W. Churchill et F. Roosevelt. On y adopta «La Déclaration sur les actions communes dans la guerre contre l'Allemagne et la collaboration des trois Etats après la guerre». Il fut également décidé que le deuxième front en Europe devait être ouvert pas plus tard que le 1<sup>er</sup> mai 1944.*] a resserré encore plus solidement l'alliance militaire et amicale entre l'URSS et les Anglo-Américains. Cette Conférence a condamné sans rémission l'hitlérisme et ses tentatives de diviser les Alliés. Elle a fait ressortir la nécessité absolue pour les Anglo-Américains de participer activement à la guerre, elle a encouragé les peuples asservis et leur a apporté un solide appui dans leur lutte de libération. Les peuples asservis ont raffermi leur confiance dans l'Union soviétique, car ils voient qu'elle lutte pour leur libération, pour leur défense contre toute ingérence étrangère dans leurs affaires intérieures.

Les Alliés, par leurs bombardements, prennent une part notable à la destruction de la puissance de l'Allemagne hitlérienne, mais en proportion des forces qu'ils ont massées ils n'obtiennent pas les résultats que surtout les peuples asservis attendent d'eux. La guerre aérienne, à elle seule, n'est pas suffisante pour détruire l'hitlérisme, il est indispensable d'engager aussi les forces terrestres dans le combat. Si les Anglo-Américains lancent rapidement dans la lutte toutes les forces qu'ils ont rassemblées, le joug de l'Allemagne hitlérienne sera plus rapidement secoué.

L'avance de l'Armée rouge contribue au regroupement des forces patriotiques des différents pays, et l'on voit ainsi naître et se renforcer la lutte de libération nationale des peuples asservis par l'Allemagne. A l'avant-garde de ces luttes de libération des peuples se trouvent partout les partis communistes qui dirigent leur combat.

En Yougoslavie, en particulier, la lutte a pris un grand essor. La lutte n'y est plus, comme il y a deux ans, une guerre de guérillas, mais une guerre de front menée par une grande armée aguerrie dans des combats sanglants. L'Armée de libération nationale des peuples de Yougoslavie grandit tous les jours, et elle devient le pivot de la fraternité de tous les peuples de Yougoslavie. En même temps, elle s'est organisée et armée grâce aux seuls efforts de ces peuples et à leur sang versé. Cela a obligé les traîtres à abattre leur jeu devant les peuples de Yougoslavie et devant tous les peuples du monde. Les tchetniks de Draza Mihajlovic, le gouvernement traître de Yougoslavie à Londres et le roi Pierre [*Pierre II Karageorgevic, roi de Yougoslavie dans les années 1934-1945.*] ont dévoilé leurs buts chauvins et ont vu démasquer leurs mensonges, leurs trahisons et leurs intrigues visant à affaiblir le Front de libération nationale et la lutte de libération et à s'emparer du pouvoir. La formation du gouvernement provisoire a été un grand succès politique de la lutte de libération nationale de Yougoslavie. L'armée yougoslave a pris rang aujourd'hui avec les armées alliées qui se battent contre l'occupant.

La Bulgarie est un des pays vassaux de Hitler. La réaction bulgare a lié les destinées de son pays à celles de l'Allemagne hitlérienne et, avec l'armée qu'elle a formée, elle a étouffé tout mouvement en Bulgarie et elle a pris aussi position contre le mouvement de libération nationale en Yougoslavie et en Grèce. Le peuple bulgare voue depuis fort longtemps un amour particulier aux peuples frères de l'Union soviétique et, malgré la terreur et l'oppression implacable exercées par les Allemands, il se lance dans la lutte de libération nationale. La déclaration du camarade Dimitrov [*Il s'agit du «Programme du Front patriotique» de Bulgarie rédigé par Georges Dimitrov et transmis par la radio «Kristo Botev» le 17 juillet 1942.*], adressée au peuple bulgare, a tracé la voie que ce peuple doit

suivre. Avec l'approche de l'Armée rouge, on voit s'ouvrir de meilleures perspectives pour une extension de la lutte de libération nationale du peuple bulgare et pour une étroite collaboration entre les peuples combattants des Balkans.

En Grèce le mouvement a pris de vastes proportions sur le plan politique, mais il manque encore de la fermeté nécessaire contre la réaction intérieure. Les intrigues étrangères y ont trouvé un champ d'action.

En Italie, après la libération d'une partie du pays par les Anglo-Américains, Badoglio s'est maintenu au pouvoir avec l'appui des Alliés et il a poursuivi une politique non populaire. Mais après la démarche de l'Union soviétique, des changements se sont produits dans la politique du gouvernement Badoglio. *[En avril 1944, le cabinet Badoglio fut remanié, englobant des représentants des six partis de la coalition antifasciste italienne, y compris des représentants du Parti communiste italien.]* Le rôle du Parti communiste italien est devenu essentiel dans la constitution du front antifasciste et dans l'élargissement du gouvernement Badoglio, dont font maintenant partie des représentants de tous les partis, y compris le camarade Ercole pour le Parti communiste italien. Le mécontentement dans le pays, les protestations et les manifestations populaires ont entraîné l'abdication du roi Victor-Emmanuel, responsable de tant de malheurs et principal soutien du régime fasciste, qui avait asservi le peuple italien et d'autres peuples. A la suite de l'organisation de l'armée italienne et grâce à la lutte des partisans italiens dans les territoires occupés, la lutte de libération nationale italienne gagne en ampleur et les positions des éléments progressistes dans les territoires libérés se renforcent. Dans le Nord, la population ouvrière a participé à d'âpres et sanglants engagements contre l'occupant allemand et, bien que le peuple italien ait extrêmement souffert de l'oppression et des privations de cette longue guerre où l'avait engagé le fascisme, il renaît et recouvre ses forces.

En France, le mouvement de partisans a pris ces derniers temps un nouvel essor, notamment en Haute-Savoie. Le front national de libération s'élargit et la participation des communistes au gouvernement de De Gaulle représente un progrès pour le mouvement de résistance du peuple français. Ce gouvernement prend nettement position contre les éléments suspects et les collaborateurs des traîtres de Vichy. La destitution de Giraud *[En novembre 1943, il fut relevé de ses fonctions de coprésident du «Comité français de libération nationale» et, en avril 1944 de celles de Commandant des forces armées de ce même comité.]* du commandement de l'armée et son retrait de la scène politique et militaire sont significatifs dans ce sens.

En Pologne et en Tchécoslovaquie, avec l'approche de l'Armée rouge, le mouvement des peuples de ces pays connaît un regain d'activité et en même temps se constituent de nouveaux gouvernements qui bénéficient de l'appui de l'Union soviétique.

En Europe, les mouvements de libération nationale soutenus par l'Union soviétique et la constitution de gouvernements provisoires issus de la lutte des peuples sont un pas en avant et une garantie pour un avenir meilleur. Ces mouvements confirment les paroles de Molotov, qui prévoit, après cette guerre, une série de révolutions. La classe ouvrière et les partis communistes dans le monde joueront un rôle décisif dans la libération des peuples et des colonies.

Comment se présente la situation intérieure actuelle ? Avec la venue de l'armée allemande dans notre pays, la réaction s'est regroupée et réorganisée. Sous l'occupation italienne une partie de la réaction, le «Balli kombëtar» en tête, s'est efforcée de liquider notre mouvement de libération nationale, de diviser le peuple albanais et de le détourner de l'unique voie de salut, de la voie tracée devant lui par le Front de libération nationale, qui était celle d'une lutte implacable contre l'occupant. Le «Balli kombëtar», à l'aide de slogans fallacieux et pseudo-nationalistes, entrant ouvertement en compromis avec l'occupant et les collaborateurs, s'est employé à rassembler autour de lui tous les éléments indignes et de les organiser dans les bandes de bandits et de criminels pour nous attaquer les armes à la main. Après l'arrivée des Allemands, le «Balli kombëtar» est devenu l'instrument aveugle de la Gestapo. Celle-ci, rompue à ce genre d'affaires et pourvue d'une longue expérience pour ce qui est du regroupement et de

l'organisation de la réaction, s'est mise à l'œuvre en prenant en main tous les fils des cliques réactionnaires qui agissaient ouvertement ou secrètement contre notre mouvement. Toutes ces cliques, depuis le «Balli kombëtar» et le «Bashkimi kombëtar» [*Organisation traîtresse créée en 1927 dans l'émigration, dont les chefs se rallièrent en 1937 au groupe fasciste de Mustafa Kruja. Après l'occupation de l'Albanie par l'Italie ils occupèrent des postes importants dans le gouvernement quisling, dans le parti fasciste albanais et dans le «Balli kombëtar».*] jusqu'au «Legaliteti», se sont rassemblées autour du gouvernement quisling de Mehdi Bey et de Rexhep Mitrovica. Toute leur tactique visait à nous anéantir militairement, à détourner le peuple de nous et à nous discréditer politiquement. Ils ont mené une vaste campagne de propagande au moyen d'une presse à grand tirage et bien organisée, tandis que, d'autre part, ils préparaient minutieusement une offensive contre nos forces. Usant dans leur lutte des slogans anticommunistes éculés, les Allemands et la réaction cherchaient à présenter notre mouvement devant le peuple comme un mouvement purement communiste. Les slogans de la «Grande Albanie», de l'«Albanie indépendante» étaient à l'ordre du jour. Les féodaux comme Shefqet Vërlaci, Ibrahim Biçaku, les Vrioni, usèrent de toute leur influence pour regrouper leurs éléments et les mettre au service de la Gestapo. Par la terreur et l'anarchie, ils s'efforcèrent d'ébranler le peuple et de lui faire perdre confiance dans la victoire. Ils tentèrent aussi par tous les moyens, et en recourant notamment à la démagogie et à la terreur, d'empêcher le rassemblement de la jeunesse. L'occupant et le «Balli kombëtar» créèrent différentes organisations soi-disant dotées de programmes politiques définis, alors qu'en fait ils étaient tous liés par un même objectif, combattre le peuple et notre mouvement. Ce faisant, ils cherchaient à désorienter le peuple, à l'empêcher de trouver la bonne direction et de suivre une voie juste et bien déterminée. Ils avaient pour but d'ébranler la confiance du peuple dans le Parti communiste, qui par sa juste ligne, par sa ferme attitude et par les grands sacrifices qu'il consentait, s'était gagné la confiance de tout le pays. C'est ainsi qu'un «Parti social-démocrate» fut créé par l'agent de la Gestapo Skender Muço et d'autres éléments ballistes, afin d'y attirer les éléments progressistes se trouvant dans notre Front et d'entraîner avec eux les éléments hésitants non encore engagés dans la lutte. Ce sont ces mêmes objectifs que poursuivaient, entre autres, les organisations dites «Roja e drejtësisë» (la Garde de la justice) et le «Parti communiste authentique» [*Ces organisations numériquement faibles, créées à l'initiative des occupants et des missions étrangères en Albanie, n'ont pas joué de rôle important. Démasquées par le PCA et fortement ébranlées par les victoires de l'ALNA, elles furent liquidées.*], dirigé par le traître Sadik Premte. Ces organisations terroristes n'étaient que des instruments exécutant les ordres de la Gestapo. Au cours de l'âpre lutte que le Front de libération nationale menait contre l'Allemagne et la réaction, les éléments hésitants tapis dans notre Front, tel Abaz Kupi, ont dévoilé leur vrai visage de réactionnaire. Le zoguiste Abaz Kupi a participé à la Conférence de Peza, il a accepté des directives fixées par cette conférence. A ce moment-là il affichait des tendances anti-italiennes et hostiles au collaborateur Mustafa Kruja, mais son rôle actif dans le combat était nul. Il n'a pas tiré un seul coup de fusil contre l'occupant et les traîtres, et il a refusé de créer le pouvoir des conseils de libération nationale dans les localités se trouvant sous son influence. Sa présence dans le Front devenait de jour en jour plus suspecte. Il avait des entrevues et participait à des réunions avec des éléments douteux et avec tous ceux qui étaient en lutte déclarée contre le Front, notamment avec les chefs de Dibër et de Mat. Avec l'arrivée du nouvel occupant et l'intensification de notre lutte contre la réaction et le «Balli kombëtar», l'attitude d'Abaz Kupi est devenue plus claire, plus évidente. A la réunion de Mukje, où des camarades à nous, y compris le docteur Dishnica, s'étaient rendus pour s'expliquer une bonne fois avec le «Balli kombëtar», Abaz Kupi prit position contre notre mouvement et influença nos camarades au point qu'ils commirent une grave erreur politique, une erreur opportuniste. Après les entretiens de Mukje, Abaz Kupi s'est engagé dans la voie de l'entente ouverte avec le collaborateur Mehdi Frashëri et avec le «Balli kombëtar», et il a créé le «Legaliteti», une organisation zoguiste, qui incarne, comme il le prétend, «la continuité du régime de Zogu», lequel devrait être «l'unique régime» en Albanie, parce qu'il serait soi-disant légal, et qu'il n'aurait été renversé que par la force des armes fascistes. Avec la constitution du «Legaliteti», les Allemands et la réaction créaient une arme nouvelle pour diviser le peuple, pour l'intimider et mieux regrouper les éléments réactionnaires chancelants dans les rangs du «Balli kombëtar» et des autres organisations traîtresses. Le «Legaliteti», ouvertement soutenu par le collaborateur déclaré Mehdi Frashëri, qui maintient le culte de Zogu au point de redonner à l'administration les traits caractéristiques de l'administration zoguiste, s'efforce, d'un commun accord avec l'occupant allemand, de rassembler autour de lui tous les bayraktars des régions montagneuses du

Nord et les différents réactionnaires pour nous attaquer et préparer le retour de Zogu en Albanie. La presse du «Legaliteti» d'Abaz Kupi ne fait aucune allusion à l'occupant. Toute leur lutte et leur propagande se ramènent à la lutte contre nous et à l'apologie de Zogu et de son régime. Dans le Nord, les chefs de file de Dibër observent une attitude [*En français dans le texte.*] identique à celle de toute la réaction. Sous l'occupation italienne, ils ont tous été ses instruments et ont lutté par les armes contre notre mouvement; maintenant, sous l'occupation allemande, ils persistent dans la voie de la trahison. Ils se sont entendus avec Mehdi Frashëri et les autres réactionnaires, comme Abaz Kupi et les éléments du «Balli kombëtar», pour nous combattre. S'étant liés aux autres réactionnaires albanais de Macédoine comme Xhem Gostivari, ils s'efforcent d'étouffer notre mouvement dans ces régions.

Le traître Mustafa Kruja et Marka Gjoni de la Mirditë à qui il est étroitement lié, sont en train d'organiser dans le Nord la résistance (contre nous) et en même temps leur défense. Mustafa Kruja s'est entendu avec Abaz Kupi et, bien entendu, avec les autres éléments réactionnaires. Ils s'efforceront de former un bloc contre notre mouvement. Bien qu'elle n'y soit pas très unie, la réaction dans le Nord présente quand même un danger pour nous. Dans ces régions nous ne devons pas oublier non plus Muharrem Bayraktari [*Plus tard, ce bayraktar (banneret) s'unit à l'occupant et frappa dans le dos les brigades de l'ALNA.*] qui, jusqu'à présent, n'a pas encore engagé de lutte ouverte contre nous ni contre l'occupant. L'église catholique qui jouit d'une certaine influence à Shkodër et dans la Malësia a joué et jouera un grand rôle. Cette église a observé une attitude négative et pro-fasciste durant l'occupation italienne, et son attitude actuelle, sous l'occupation allemande, est toujours hostile au mouvement de libération nationale.

L'occupant cherche à utiliser toutes ces cliques réactionnaires qui apparaissent sur la scène politique albanaise, à les prendre sous sa coupe et à les engager dans la lutte contre nous, en mettant à profit tant leurs dissensions éventuelles que leur opposition foncière à notre mouvement. L'occupant allemand, qui s'est servi longtemps contre nous des bandes criminelles du «Balli kombëtar» comme de forces mercenaires, est en train de les organiser en de prétendues forces militaires régulières. Les buts qu'il poursuit sont multiples. Il vise d'abord à disposer de façon permanente de mercenaires pour faire face à ses besoins ici. Il entend aussi les utiliser à la place de ses propres troupes, qu'il est obligé de retirer pour une grande part et, dans un deuxième temps, pouvoir disposer de ces mercenaires, comme de formations organisées, pour les envoyer là où le besoin s'en fera sentir, ainsi qu'il le fait avec des Polonais, des Autrichiens, des Français, etc. D'autre part, avec la formation de ces unités, sous prétexte de constituer une gendarmerie ou une armée albanaise, il entretient les espoirs de la réaction, qui tâche par tous les moyens de mettre sur pied une force organisée pour faire face à nos attaques, aujourd'hui comme demain. Cette gendarmerie ou armée est l'espoir des réactionnaires de toutes sortes, depuis les chefs de file du «Balli kombëtar» jusqu'à Abaz Kupi, et chacun d'eux donne le plus qu'il peut au maître allemand pour obtenir la faveur de se servir de cette arme pour son propre compte. Nous devons observer que, dans les rangs de la réaction, il y a des hésitations et un certain désarroi. A l'intérieur même du «Balli kombëtar», on relève un désaccord entre les chefs de file, mais ce désaccord ne leur fait jamais perdre de vue leur but principal, la lutte contre le mouvement de libération nationale. Les Allemands, secondés par les réactionnaires, ont entrepris contre nous leur grande offensive d'hiver, qui a échoué, n'ayant pu atteindre son objectif, l'anéantissement de nos forces militaires. Presque toute la réaction se trouve à présent en lutte contre nous. Partout où nos bataillons ou nos brigades attaquent ou sont attaqués, ils trouvent toujours devant eux les bandes de la réaction, autrement dit du «Balli kombëtar», de Shefqet Vërlaci, d'Ibrahim Biçaku, du «Legaliteti» et de leurs suppôts. Dans ces circonstances, extérieures et intérieures, notre mouvement a progressé, franchissant avec succès les diverses étapes de sa croissance. La Conférence de Peza, qui a jeté les fondements du Front de libération nationale, a stimulé notre mouvement et lui a permis de s'étendre. Elle a eu d'heureux effets tant en ce qui concerne la constitution des conseils de libération nationale en organes du pouvoir, que pour le développement de notre lutte et de notre armée. Les conseils de libération nationale se sont constitués en authentiques organes du pouvoir populaire démocratique : dans une partie du pays ils ont fonctionné comme il se doit, ailleurs par contre ils ont été beaucoup moins efficaces. Le sort des conseils dépend aussi des attaques de l'ennemi et de la réaction. Dans les localités où l'ennemi pénètre facilement, les conseils ne peuvent que très difficilement s'organiser et fonctionner convenablement. Dans le Nord, ils ont été constitués dans une partie de la région de Dibër et, entre autres, dans certaines

régions de Shkodër. Mais dans certaines zones où la réaction est assez forte et a entravé notre travail, nous ne pouvons mener aucune activité organisée, nous n'y avons même pas de camarades pouvant effectuer un travail.

Le Front de libération nationale a toujours suivi une voie claire et bien définie. Par des tracts, par des prises de position ou par des conférences il a expliqué au peuple l'évolution de la situation. Il s'est efforcé de rassembler dans son sein tous les éléments honnêtes et prêts à combattre, il s'est employé à engager dans la lutte tous les éléments restés à l'écart ainsi que tous ceux qui avaient été fourvoyés par la réaction et l'ennemi, mais qui n'avaient pas trempé leurs mains dans le sang du peuple. A chaque tournant du mouvement et de la lutte, le Front de libération nationale a su prendre nettement position. A l'égard du «Balli kombëtar», le Front a adopté une attitude juste. Il a invité le «Balli kombëtar» à s'engager dans la lutte contre l'occupant, mais le «Balli» ne l'a pas fait: il a suivi la voie de la trahison et s'est lancé dans une guerre fratricide. Le Front de libération nationale a alors appelé les éléments trompés à désertir cette organisation traîtresse.

Le développement de la lutte et l'extension de notre armée, ont rendu nécessaire la convocation du Conseil général en session extraordinaire pour élire l'Etat-major général, réorganiser les conseils et adopter une attitude nette contre le «Balli kombëtar» et la réaction. La première réunion qui a eu lieu à Labinot [*La réunion du Conseil général de libération nationale qui fut tenue à Labinot aux environs d'Elbasan, le 4 juillet 1943.*], a revêtu une importance particulière, parce qu'elle a donné à l'Armée une direction unique, qui a assumé la conduite de la lutte et la tâche de renforcer et de grossir les rangs de nos forces combattantes. Cette réunion fut importante aussi car on y a adopté une attitude très claire contre la réaction, instrument de l'occupant. C'est là également que fut décidé l'envoi d'une délégation chargée de s'expliquer une fois pour toutes avec le «Balli kombëtar». Ce fut la rencontre de Mukje. Ces entretiens eurent lieu au moment de la capitulation de l'Italie fasciste. Alors, le «Balli kombëtar» s'imaginait que l'heure était venue de prendre le pouvoir, et presque tous ses membres passèrent à la «clandestinité». En outre, il connaissait des dissensions internes, car un certain nombre de ses éléments, soi-disant les plus libéraux, étaient en opposition avec les chefs de cette organisation, et ils leur demandaient de rendre compte de leur activité. Le «Balli kombëtar», désireux de tirer profit de la situation politique et de la rencontre avec nos délégués, lors des entretiens a manœuvré de manière à imposer sa propre orientation et à faire triompher ses thèses. La réunion de Mukje a été un succès pour le «Balli kombëtar» et un échec pour nous. Abaz Kupa y a clairement révélé ses tendances. Encore que celui-ci ne se fût jamais réellement battu, la chute de Mussolini signifiait pour lui la fin de la guerre, et il cherchait à aboutir à tout prix à une union bâtarde, artificielle, oubliant les agissements du «Balli kombëtar» et des autres réactionnaires. De son côté, le «Balli kombëtar» manœuvrait de manière à attirer Abaz Kupa dans son propre camp pour affaiblir le Front de libération nationale et le frapper plus efficacement. Lors de cette réunion on n'évoqua pas du tout, ou plutôt on ne les évoqua que de façon purement formelle et comme des questions secondaires, toutes les décisions qui avaient été adoptées à la Réunion de Labinot, mais on parla d'une «Albanie ethnique», on parla de la «proclamation de l'indépendance», on parla de la création d'une super-organisation et on mit le «Balli kombëtar», qui avait joué un rôle des plus sinistres, sur le même plan que notre Front de libération nationale. A cette réunion, outre le Dr. Dishnica qui avait été désigné par le Bureau politique du Comité central pour y défendre les intérêts et la ligne du Parti, était présent Mustafa Gjinishi, qui commit la même faute. Nos camarades, au lieu de mettre à profit les vacillements du «Balli kombëtar», d'effectuer la différenciation nécessaire, ne firent que renforcer ses positions sur le plan organisationnel. Le «Balli kombëtar», réussit ainsi à éliminer les mécontentements dans ses rangs et à se présenter devant le peuple, avec son fameux tract signé «Le Comité pour le Salut de l'Albanie», comme une organisation patriotique, qui aurait soi-disant fait pour la libération de l'Albanie tout autant que notre Front. Nous avons rejeté les décisions de Mukje et nous avons adopté une attitude nette à l'égard du «Balli kombëtar». Abaz Kupa fut invité à donner des explications, mais il ne vint pas. Ce n'est qu'après la deuxième Conférence de Labinot, qu'Abaz Kupa se mit en contact avec les délégués de la Présidence du Conseil général à Shengjergj. L'on put alors voir clairement qu'il avait adhéré à tous les mots d'ordre du «Balli kombëtar». Selon lui, nous devrions reconnaître le régime de Zogu et collaborer avec lui non plus en tant que Front de libération nationale, mais comme un parti politique à l'ombre de Zogu. Il nous demandait en outre de collaborer avec le «Balli kombëtar» et il ne prenait pas position

contre le gouvernement quisling de Mehdi Bey. Abaz Kupa cherchait à nous imposer un second Mukje, et cette fois nous aurions dû nous laisser tromper et accepter la collaboration sous le régime du «Legaliteti». Nous lui avons fait part de notre décision et exposé la ligne inébranlable et juste de notre Front de libération nationale opposée à l'occupant et à la réaction et lui avons dit de laisser pour le moment de côté la question du régime de Zogu, qui devait être réglée après la guerre ; nous lui avons dit que nous pouvions collaborer avec un parti politique zoguiste si celui-ci adhérait au Front de libération nationale, s'il s'engageait dans la lutte contre l'occupant et chassait de ses rangs les éléments traîtres. Il n'a accepté aucune de ces propositions. La Présidence du Conseil général par une résolution *[Il s'agit de la résolution de la Présidence du Conseil général de libération nationale du 7 décembre 1943 sur l'exclusion de Abaz Kupa du Conseil général.]*, a exclu Abaz Kupa de la Présidence du Conseil général et de l'Etat-major général, l'a condamné et l'a dénoncé devant le peuple comme un élément réactionnaire qui collabore ouvertement avec les cliques réactionnaires et avec les quislings de Tirana.

La deuxième Conférence de Labinot a été un succès pour notre mouvement. Elle réunissait un grand nombre de délégués venus de tous les points du pays, elle a élu un Conseil de libération nationale ainsi qu'un présidium élargi. Mais le développement de la Lutte de libération nationale et les proportions qu'elle a prises, la situation politique extérieure et les circonstances intérieures nous obligent aujourd'hui à adopter des décisions encore plus importantes et à convoquer un congrès pour élire le Conseil antifasciste général de libération nationale, qui sera investi des attributions d'un pouvoir législatif et exécutif, et dont émanera le Comité antifasciste doté des attributions d'un gouvernement provisoire. Le Bureau politique du Comité central estime que c'est aujourd'hui plus que jamais le moment de trouver une solution rapide à ces questions importantes. La réunion du congrès et l'élection du Conseil antifasciste général, ainsi que la formation du gouvernement provisoire entraîneront l'intensification de notre lutte, le renforcement du pouvoir dans le pays, ainsi que des changements dans les relations du mouvement de libération nationale avec les Alliés. Les masses du peuple, qui ont participé activement à la lutte, verront dans ce pouvoir leur propre gouvernement et, par ailleurs, la formation du gouvernement provisoire sera un coup porté à toute tentative de la réaction extérieure et intérieure pour constituer un gouvernement réactionnaire, fût-ce sous l'égide de Zogu, ou quelque autre gouvernement pseudo-démocrate. Ainsi donc, le Comité central doit examiner cette question importante pour notre pays, et prendre des décisions à ce sujet.

Depuis la première Conférence nationale jusqu'à ce jour notre lutte a pris un grand essor, notre Armée de libération nationale a grandi et s'est renforcée, franchissant différentes étapes. Partant des unités de guérillas de naguère et des bataillons territoriaux, qui existaient lors de la Conférence nationale, nous avons progressivement augmenté nos forces. Nous possédons aujourd'hui une armée régulière avec un grand nombre de brigades et nous sommes à la veille de former des divisions. Nous sommes donc passés à une nouvelle forme d'armée. Notre Parti est le facteur principal et la direction sûre de cette armée. La première Conférence nationale souligna que les camarades du Parti devaient comprendre que le principal secteur de travail était l'Armée, et, d'autre part, que pour pouvoir faire du Parti le véritable dirigeant de la Lutte de libération nationale ils devaient prendre conscience de l'importance de la création et du renforcement de l'ALNA. La Conférence nous assignait la tâche de rassembler et de mobiliser dans les rangs de notre armée tous les patriotes et les combattants honnêtes, d'y mobiliser la paysannerie et de passer des petites unités de partisans à de grandes unités, à une armée régulière de libération nationale. Nous avons déjà mis en œuvre jusqu'à un certain point la décision adoptée à cette Conférence. Nous sommes passés des unités de partisans à des formations régulières, qui sont devenues la terreur de l'occupant. Les membres du Parti ont fait preuve de courage, de fermeté et de capacité militaire et leur valeur a été remarquée non seulement par les hommes qu'ils conduisaient au combat mais aussi par le peuple. L'Armée et le peuple se sont effectivement rendu compte que notre Parti est le sage et courageux dirigeant de cette guerre de libération. Maintenant que nous avons sur le pied de guerre un bon nombre de brigades importantes et que nous sommes en voie de créer des divisions, le Comité central doit examiner la question des grades. Le Bureau politique a décidé que cette question devait être minutieusement discutée, car elle revêt une importance particulière. Avec l'institution de grades notre armée prendra mieux la forme d'une armée régulière; les combattants, qui



ont fait preuve de capacités militaires au cours de ces deux années de guerre, se distingueront mieux et, en outre, la discipline se renforcera davantage dans nos formations.

Camarades,

La première Conférence nationale a été pour notre Parti un événement de grande importance, car elle a fixé des tâches claires, elle a tracé notre ligne politique de travail et notre ligne organisationnelle. De cette Conférence est issu le Comité central définitif qui a assumé la direction du travail sur la base des directives de l'Internationale communiste. Ces directives, qui ont été émises au moment d'un tournant important dans l'histoire de notre peuple, ont ouvert au Parti et à notre lutte de vastes horizons d'action. Elles sont devenues un facteur important du travail si efficace du Parti, du grand rôle qu'il allait remplir au cours de cette lutte, ainsi que de l'extension du Front de libération nationale et de l'organisation de notre Armée de libération nationale. La première Conférence nationale, qui réunit, dans les conditions très difficiles de la clandestinité, les délégués élus par toutes les organisations du Parti dans le pays, a révélé la force de notre jeune Parti, la fermeté de ses membres et la justesse de sa politique. La Conférence nationale a su orienter les membres du Parti aux moments les plus difficiles et elle leur a permis de surmonter nombre d'obstacles qui ont surgi devant eux. En premier lieu, la Conférence nationale nous a confrontés aux problèmes du renforcement et de l'extension des rangs du Parti, mais en nous recommandant de ne pas porter atteinte à son unité et de nous garder de tous les éléments malsains et infectés par l'esprit de groupe qui tentaient de nous nuire de dedans. Elle nous a appris à poursuivre une lutte acharnée et incessante contre tous les éléments antiparti, car sans une telle lutte et sans l'épuration radicale de ces éléments, le Parti n'aurait jamais pu aller de l'avant, il n'aurait jamais pu remporter les succès politiques qu'il a obtenus et nous n'aurions jamais pu assurer notre extension ni renforcer notre organisation. Cette Conférence nous a confrontés à un autre problème important, celui qui consiste à élever le niveau des cadres du Parti et à les doter de solides connaissances marxistes-léninistes, ainsi que d'une expérience pratique et militaire. La Conférence a souligné à juste titre la nécessité urgente de former de tels cadres, parce que des problèmes importants se posaient à nous, en particulier les décisions à prendre sur la lutte contre l'occupant et la formation de notre Armée de libération nationale. Au moment où se tenait la Conférence notre Parti entreprenait un travail de grande responsabilité et nos jeunes cadres n'auraient pu s'acquitter avec succès des nombreuses et différentes tâches qui leur incombaient. Ils n'auraient pas été non plus en mesure, dans des situations particulièrement complexes, de distinguer les questions actuelles d'intérêt majeur des questions mineures, si l'on n'avait pas travaillé suffisamment pour élever leur niveau politique et théorique. Pour cette raison, la première Conférence nationale a posé devant nous le problème de la lutte énergique à mener contre l'inculture, source d'erreurs et de déviations. La Conférence nationale a constaté, entre autres, que l'on n'a pas assez travaillé parmi la paysannerie et que nous devons à tout prix redoubler d'activité pour l'engager dans la lutte, pour lui faire clairement comprendre les directives du Parti et pour faire d'elle la force principale de cette lutte et un soutien de notre Parti. A cette Conférence il a été souligné qu'on n'avait pas assez fait pour renforcer l'union du peuple albanais, pour organiser dans les villages et les villes les conseils de libération nationale, qui devaient devenir effectivement les organes du Pouvoir démocratique populaire et de la Lutte de libération nationale et, servir, en même temps que notre armée, à détruire le pouvoir fasciste. La Conférence a souligné que nous devons populariser l'Union soviétique, l'Armée rouge, l'alliance entre les Alliés, ainsi que la lutte héroïque des peuples asservis. Telles étaient, dans leurs grandes lignes, les directives reçues par les délégués du Parti à la Conférence nationale et qu'ils ont portées à toutes les organisations pour qu'elles soient mises en œuvre dans la pratique et dans la lutte.

Dans quelle mesure nos organisations du Parti ont-elles appliqué ces directives ? Jamais on n'a sous-estimé l'importance des problèmes d'organisation. Une compréhension correcte de cette question par tous les membres, aussi bien par les dirigeants que par la base, a été et demeure un facteur important pour la bonne marche du travail du Parti, pour l'élargissement et le renforcement de ses rangs ainsi que pour le développement et l'extension de la Lutte et de l'Armée de libération nationale. Sur le plan de l'organisation, notre Parti s'est renforcé et il a enregistré des progrès. Il s'est enrichi de sa propre expérience et de celle des autres partis communistes. Il s'est étroitement lié aux masses du peuple, en particulier dans l'Albanie du Sud et dans l'Albanie centrale. Avant la Conférence, l'organisation a

mené son action surtout en largeur et pas assez en profondeur. Mais les camarades n'ont pas tardé à s'apercevoir qu'un tel travail ne serait pas très fructueux, car le peuple n'aurait nourri pour notre Parti qu'une simple sympathie, qui aurait évolué dans un sens ou dans l'autre au gré des événements. Notre Parti devait au contraire plonger de solides racines dans le peuple, se lier étroitement à lui, se lier aux couches paysannes et ouvrières et renforcer son influence dans ces couches du peuple. C'est dans ce sens qu'ont œuvré les organisations du Parti et nous avons obtenu des résultats satisfaisants. Dans les rangs du Parti les éléments paysans ne se comptent plus sur les doigts de la main comme avant la Conférence, mais ils y représentent un pourcentage élevé; il en est de même des éléments ouvriers et des pauvres. Les camarades ont compris l'importance des campagnes et ils ont appris à y pénétrer, ils ont compris que c'est le système même de servitude fasciste qui, plus que toute autre chose, pousse notre paysan à se lancer dans la Lutte de libération nationale, à s'unir et à se lier étroitement à notre Parti, défenseur de ses intérêts contre le fascisme asservisseur et exploiteur. Dans les villes la lutte a mieux marché. Le nombre des membres du Parti s'y est accru ; mais le travail à la campagne également a pris de l'extension et il a été compris plus sérieusement. Ainsi on a attaché plus d'importance au travail des conseils de libération nationale et on en a saisi la signification. Mais il n'a pas encore été obtenu les mêmes succès au Nord qu'au Sud. Au Sud, ce travail a connu un plus grand essor, tandis que dans le Nord il n'a pas enregistré la même croissance. Bien que l'organisation de Shkodër ait fait des progrès, elle ne s'est pas encore secouée de son apathie. Dans certaines régions de l'Albanie du Nord, nous avons des points d'appui, mais nous n'y possédons pas d'organisations du Parti, et les camarades que nous y avons sont restés isolés.

A la première Conférence nationale il a été constaté que, depuis la formation du Parti, l'organisation de la Jeunesse communiste s'était renforcée et avait réussi à rassembler autour d'elle l'essentiel de la Jeunesse antifasciste ; cette Conférence a posé à l'organisation de la Jeunesse communiste les principales tâches suivantes : se renforcer elle-même, mobiliser largement la jeunesse dans la lutte et grossir le nombre des cadres du Parti avec de jeunes éléments. Au début, la Jeunesse communiste avait très peu de liens avec la campagne et, de ce fait, des jeunes y ont été envoyés pour mobiliser leurs camarades. Cependant, l'organisation de la jeunesse souffrait de certaines faiblesses et de certains défauts qui l'ont empêchée d'aller de l'avant. On en est arrivé à une spécialisation du travail portant sur la jeunesse, qui s'est ainsi superposé au travail du Parti et a entraîné dans ce secteur une sorte d'indépendance, risquant par là de soustraire la jeunesse à la direction immédiate du Parti. Il pourrait en résulter des défections, bien qu'on ne constate pour le moment aucun symptôme de ce genre. On n'a pas suffisamment compris le rôle de la Jeunesse communiste dans l'union de la Jeunesse antifasciste. On a caché l'existence et la fonction de cette organisation. Ainsi, l'organisation de la Jeunesse communiste s'est perdue dans celle de la Jeunesse antifasciste et elle a peu travaillé pour grossir ses rangs au sein de cette dernière. Les camarades de la Jeunesse ont fait preuve de sectarisme dans l'élargissement des rangs de leur organisation surtout en ce qui concerne l'adhésion d'éléments paysans. On n'a pas assez travaillé pour élever le niveau politique et théorique de la jeunesse ; les matériaux publiés ont été peu nombreux et, c'est là l'essentiel, on a peu parlé du Parti et de son travail de direction. Pour parer à ce défaut et corriger ces erreurs, il a été procédé à certaines modifications dans les formes d'organisation de la Jeunesse. On a supprimé les noyaux qui avaient fini par s'ériger en organes proprement dits et qui, par leurs points de vue étroits, entravaient l'extension et le renforcement des rangs de la jeunesse. Cette mesure contribuera à l'extension de ses organisations et à sa promotion ; elle vivra plus près du Parti et tous les camarades du Parti connaîtront son travail. De même, dans l'Armée, on en a dissous les noyaux dans les bataillons de la jeunesse, et les assemblées des militants de base de la Jeunesse communiste se sont mises en contact avec le responsable de la jeunesse dans la cellule. Des comités qui la dirigeront dans l'armée seront créés dans les bataillons et les brigades. Par un travail incessant dans son organisation, et en en faisant une organisation combattante, notre Parti s'assurera un puissant appui parmi les jeunes. Cette question mérite qu'on y attache une grande importance, et vous devrez étudier la réorganisation du Comité central de la Jeunesse.

Un grand travail a été accompli dans les rangs de notre armée et pour que celle-ci soit toujours forte et dotée de toutes les qualités morales qu'exige notre lutte, compte tenu du grand rôle que cette armée aura à jouer dans l'avenir, nous y avons créé des organisations du Parti. C'est pour cette raison que les

camarades les plus méritants, les dirigeants qui avaient acquis une bonne expérience sur le plan militaire, politique et d'organisation, se sont enrôlés dans nos forces armées et se sont mis à l'œuvre pour créer et renforcer l'Armée et les organisations du Parti en son sein. Ils ont eu soin de ne pas se montrer sectaires dans la cooptation des partisans et de tirer des forces combattantes les éléments les plus résolus pour le Parti. Nos unités et nos bataillons se sont grossis de jeunes partisans, pour la plupart paysans. Ces formations sont devenues des brigades et le peuple les a partout accueillies avec une grande affection en dépit du dénuement dans lequel la guerre l'a plongé. Les portes du Parti ont été ouvertes aux éléments décidés, qui aiment le Parti et qui sont prêts à offrir leur vie pour lui. Des cellules ont été créées dans les différentes unités, puis des bureaux de bataillon, qui ont établi une liaison étroite avec le Comité central du Parti. Ainsi on est en droit de dire que depuis la Conférence nationale jusqu'à ce jour, nous avons réussi à renforcer notre armée, à mieux l'organiser et à y établir une solide organisation du Parti.

De grands progrès ont été réalisés en ce qui concerne les femmes. L'esprit sectaire qu'on remarquait parmi les camarades quant au travail à effectuer auprès d'elles, a en quelque sorte disparu. A présent la femme albanaise participe activement à notre lutte, des partisanes décidées se battent vaillamment dans les rangs de l'Armée, et la femme albanaise apporte une grande contribution dans les différents secteurs d'activité. Sur le plan organisationnel, nous avons fait un pas en avant dans ce secteur en constituant des conseils des femmes antifascistes dans certaines villes et dans certains villages, mais il reste encore beaucoup à faire pour que l'organisation de l'Union des femmes antifascistes prenne réellement rang parmi les autres organisations de masse qui militent dans notre Front de libération nationale.

Cependant, il ne faut pas que ces succès notables que nous avons obtenus en matière d'organisation nous fassent croire que nous pouvons nous reposer sur nos lauriers. Nous devons examiner minutieusement les défauts, les erreurs et les faiblesses qui se sont avérés dans notre travail et dans notre lutte, les corriger et les prévenir à l'avenir. C'est seulement grâce à une connaissance approfondie des camarades et des organisations que nous pourrions aller de l'avant. Les succès ne doivent pas endormir notre vigilance, car ce sont précisément ces succès qui incitent l'ennemi à redoubler ses attaques contre nous, et la moindre défaillance coûterait cher au Parti et à la Lutte.

Bien des camarades n'ont pas été assez vigilants pour préserver les rangs du Parti des éléments attachés à l'esprit malsain des anciens groupes. Malgré les directives et les décisions adoptées à la Conférence nationale contre ces éléments qui se montraient dangereux, certains camarades ont relâché quelque peu leur vigilance et ces éléments ont pu nuire considérablement à notre travail. Dans la région de Vlorë, le fait que les camarades n'ont pas pris les mesures nécessaires contre le traître Sadik Premte a eu pour conséquence l'apparition d'une fraction, contre laquelle on est intervenu et qu'on a neutralisée à temps. Néanmoins, Sadik Premte a échappé au châtement et a réussi à entraîner dans sa trahison un certain nombre d'éléments que nous voyons aujourd'hui dans les rangs des ennemis les plus farouches de notre peuple et de notre Parti. Il nous faut préciser que les éléments attachés à l'esprit malsain des anciens groupes, bien qu'ébranlés, renaissent et se manifestent sous des formes diverses quand le Parti est victorieux. Quand la réaction est forte et que l'ennemi sévit durement, ils se nichent auprès des éléments malsains et hésitants qui végètent dans les rangs du Parti et ils s'efforcent alors de nous frapper de l'intérieur. Cet hiver, lorsque les Allemands et la réaction nous attaquèrent avec une grande vigueur, des hésitations se firent jour chez certains éléments chancelants, des mécontentements et des critiques chez d'autres. Des traîtres comme Xhelal Staravecka et Cie, passèrent à l'ennemi. Ils nous attaquèrent odieusement, provoquant par là le vacillement de quelques jeunes, encore insuffisamment formés et trempés dans la lutte. Ces choses-là arrivent parce que les camarades ne se montrent pas assez vigilants. Ils oublient vite le grand préjudice que causent ces éléments au Parti. Le pire ennemi, dit Staline, est celui qu'on oublie, et nos camarades ne doivent pas oublier les paroles de notre grand éducateur. Des manifestations de mécontentement et de l'esprit malsain de groupe sont apparues à Berat, Tirana, Gjirokastër. En particulier à Berat elles se sont concrétisées avec la trahison de Xhelal Staravecka, qui a accueilli à bras ouverts les éléments traîtres qui ont déserté l'organisation. A Tirana, chez certains jeunes trompés par la propagande des renégats et de l'ennemi se sont fait jour des attitudes vacillantes mais elles n'ont pas eu de conséquences sérieuses.

A Gjirokastër non plus, ces manifestations de mécontentement et les critiques provenant d'éléments intellectuels malsains n'ont pas été sérieuses, mais elles ont suffi pour éveiller la vigilance des camarades. Les camarades doivent bien se dire que nous n'avons pas le temps de convaincre ces éléments et qu'il nous faut prendre au plus tôt des mesures contre eux. Dans bien des cas les camarades oublient le grand danger que les éléments trotskistes notoires représentent pour le Parti. Rien ne doit ébranler chez ces camarades la confiance dans les mesures que le Parti a prises à leur rencontre. Le trotskiste Zai Fundo [*Après la capitulation de l'Italie fasciste Zai Fundo fut envoyé par l'Intelligence Service en Kosove pour tenter d'y diviser le mouvement de libération nationale. Capturé en septembre 1944 avec les missions militaires anglaises attachées aux forces réactionnaires, il fut condamné par un tribunal partisan.*] qui est revenu d'Italie dans la Kosove, est toujours un ennemi juré du Komintern et de notre Parti. Nous ne devons pas oublier non plus le trotskiste Fallo, Zisi Andréa, Niko Kondi etc., qui travaillent contre nous et collaborent ouvertement avec l'ennemi.

Bien que nos organisations aient, par la voie de leur presse, fait connaître clairement leur attitude dans toutes les circonstances importantes et qu'elles aient démasqué l'occupant et ses laquais, elles n'ont pas su, cependant, dans bien des cas, adopter des attitudes nettes et appliquer scrupuleusement les directives qui leur ont été données. Abaz Kupi et le «Legaliteti» n'ont pas été démasqués comme il se doit. Les camarades se sont contentés de reproduire une résolution du Conseil général. [*La résolution du 7 décembre 1943 du Conseil général de libération nationale qui faisait état de l'exclusion de Abaz Kupi.*] Ils ne se sont pas attaqués au problème de front en démasquant Abaz Kupi et la besogne à laquelle il se livre, pour l'empêcher de tromper le peuple par ses manœuvres démagogiques et avec son soi-disant passage dans la clandestinité.

Les tendances à monopoliser le travail continuent de se manifester non seulement chez des camarades qui militent dans les organisations du secteur civil, mais aussi dans celles de l'Armée. De nombreux camarades cumulent les fonctions de commissaire, de vice-commissaire et de commandant. A la base non plus on ne laisse pas l'initiative aux jeunes camarades. D'où des conséquences néfastes, parce que cela empêche toute initiative des camarades, contrarie leur formation et entrave la bonne marche du travail, même si cette monopolisation ne traduit pas des tendances marquées dans ce sens.

Par suite de l'affaiblissement des liaisons avec les cellules, aux moments de regain de la réaction, les comités régionaux ont souvent perdu le contact avec les cellules. Ils se sont trouvés dans l'impossibilité de leur donner des instructions et de les aider, et ce précisément dans les circonstances les plus difficiles. Dans certaines régions, les camarades ont complètement abandonné le terrain et ils sont tous partis sans penser que l'abandon du terrain aux mains de l'ennemi entraînerait pour nous de grands dommages. C'est ce qui s'est produit à Vlorë où le Comité régional a perdu tout contact avec l'intérieur de la ville. Malgré la violence de la réaction et bien qu'il soit nécessaire de préserver les cadres contre les dures attaques de l'ennemi, il n'en fallait pas moins y laisser un certain nombre de membres du Parti, chargés d'y poursuivre le travail. Il convient donc de prendre des mesures pour rectifier cette erreur au plus tôt et éviter qu'elle ne se renouvelle.

A Gjirokastër, les camarades ont commis un certain nombre d'erreurs qui ne doivent plus se reproduire. Elles présentent aussi un caractère politique en ce qu'elles se rattachent à la question de la minorité grecque. Ces camarades ont permis la création de certaines organisations qui n'ont rien de commun avec celles du Front de libération nationale. Cela est dû à ce qu'ils n'ont pas une idée claire de la question, très délicate, des nationalités, et cela pourrait nous causer de grands torts si nous ne sommes pas très attentifs. Ils ont commis aussi d'autres erreurs, notamment dans l'interprétation du Règlement édicté par le Conseil général, ce qui a eu pour effet de favoriser les propriétaires et de nuire aux travailleurs de la terre en aidant les premiers à prélever les redevances, alors que ces propriétaires ne faisaient pas partie du Front de libération nationale et observaient souvent une attitude hostile à notre égard. Une autre grosse erreur, néfaste pour le Parti et pour notre mouvement, a consisté dans le prélèvement du tiers de la récolte des cultivateurs de Dishnice, soi-disant à titre d'aide au Front de libération nationale. Par cet acte, nos camarades ont agi à l'égard des paysans comme les propriétaires.

Les relâchements des règles de la clandestinité nous a causé de graves préjudices. Après la capitulation de l'Italie, nombre de camarades, ayant fait une appréciation erronée de la situation, se sont imaginés que la guerre était finie, et ils se sont mis à travailler et à agir ouvertement. Ainsi de nouveaux camarades jusque-là inconnus de l'ennemi ont été découverts. Nos organisations en ont été durement frappées. Le soin porté à la formation des cadres a été insuffisant, je dirai même que cette question a été négligée. Il fallait élever le niveau des cadres et s'occuper d'eux tout particulièrement, car on ne peut rien faire sans de bons cadres. On n'a pas aidé les camarades à étudier la théorie marxiste-léniniste à travers un organe du Comité central, que la Conférence nous avait chargés de publier, mais que nous n'avons pas encore pu sortir. Pour élever le niveau de ces cadres il fallait organiser des conférences et divers cours, il fallait mettre entre leurs mains la littérature marxiste-léniniste et notamment l'Histoire du Parti communiste (bolchevik) de l'URSS. La Conférence nous avait assigné comme tâche principale de la faire traduire et reproduire. Jusqu'à ce jour nous n'en avons imprimé que deux chapitres. Notre négligence ici est impardonnable. On nous avait, de même, assigné la tâche d'ouvrir un cours supérieur qui devait être organisé par les camarades du Comité central. A ce sujet non plus, rien n'a été fait.

Une autre erreur qu'on constate chez les camarades du Parti dans l'Armée, c'est une certaine indifférence à l'égard du travail d'organisation dans les rangs des partisans. Tous les efforts portent sur la lutte armée et l'on attache peu d'intérêt à l'élévation du niveau politique des cadres. On a abandonné cette question à son sort. La plupart du temps, les cadres sont incapables de tenir une conférence ou de régler un problème qui surgit devant eux. Un certain nombre de commissaires politiques ne sont même pas au courant des directives données ni des attitudes politiques à adopter envers les différents courants politiques qui se font jour. Cela est dû à ce qu'ils ne participent pas intensément à la vie du Parti et qu'ils n'ont pas encore réalisé que la cellule est la véritable école des communistes. Dans l'Armée, où nous devons avoir des cadres forts, car les camarades s'y trempent au combat et dans les épreuves, on constate encore des lacunes et des faiblesses de ce genre. Certes, des membres du Parti ont été recrutés dans les rangs de l'Armée, mais au lieu de les éduquer et d'élever leur niveau politique, on ne s'est pas occupé d'eux. En ce qui concerne la discipline et le respect envers les chefs militaires dans le service, ni l'une ni l'autre ne sont à la hauteur voulue, et cela est dû à ce que la discipline et le respect propres aux partisans n'ont pas été bien compris. Certaines de nos unités manquent encore d'esprit offensif. Bien souvent, elles se bornent à une lutte défensive et, dans les cas où elles engagent le combat et ont le dessus, elles ne poussent pas leur attaque à fond jusqu'à ce qu'elles aient exterminé l'ennemi. Parfois, dans l'Armée, on observe la tendance à glisser vers «la gauche» et à tomber dans des erreurs politiques. Partout où l'on va, on ne parle que du Parti, et certains camarades responsables dans l'armée se réclament du Parti au lieu de parler au nom du Front de libération nationale. Ces camarades croient agir pour le bien de notre cause, alors que cela nuit à notre lutte et effraie les éléments qui, tout en n'éprouvant pas une sympathie particulière pour le communisme, veulent combattre l'occupant et peuvent collaborer avec notre Front. Il faut populariser largement le Parti, mais le faire toujours dans le cadre de la Lutte de libération nationale. Il faut attacher une attention particulière aux hommes qui veulent combattre, persuader avec une grande patience les éléments récalcitrants et hésitants, en cherchant à s'en faire des alliés, car mieux vaut avoir un allié hésitant qu'un ennemi. C'est pourquoi nous devons être attentifs et bien méditer nos mots d'ordre, car la guerre n'est pas encore terminée.

En général, que ce soit à la base, dans les différentes organisations ou dans l'Armée, les camarades ont mal compris la question de l'amour libre, et ils sont souvent tombés dans l'erreur. Ils ont compris ce problème de façon étroite et ont parfois pris des décisions regrettables. Il faut que tous les camarades, en particulier les camarades de la jeunesse, aient une idée claire de cette question si délicate. Il ne faut certes pas tolérer les manifestations d'immoralité, mais il ne faut pas non plus glisser vers des positions monacales, et étouffer ainsi tout amour pur, tout sentiment chez les jeunes. Les camarades du Parti doivent, par ailleurs, veiller à leur propre conduite, ils doivent être un exemple pour les autres, aussi bien dans leur vie personnelle que dans la lutte. La critique et l'autocritique ne se développent pas encore comme elles devraient le faire dans un parti communiste authentique. C'est là un indice d'immaturation des camarades. Certains hésitent à parler à cœur ouvert, à avouer et à reconnaître leurs erreurs, à se corriger, et cela les pousse à des erreurs encore plus graves, qui font un grand tort au Parti.

Dans les organisations travaillant à la base et dans l'Armée on remarque un bureaucratisme excessif, qui non seulement entrave le travail, mais aussi l'affaiblit, freine l'élan des cadres, les pousse à la paresse et à un travail de routine.

Dans le travail relatif aux conseils de libération nationale les camarades se sont souvent trompés, en choisissant des éléments ne convenant pas à ces conseils et, dans certains cas, ils y ont même admis des éléments antipopulaires. Parfois, les camarades se sont contentés d'un travail de pure forme et, ne sachant pas se comporter à l'égard des membres de ces conseils, ils se sont imposés à eux, en se réclamant de l'autorité du Parti. Bien souvent, ne comprenant pas le grand rôle des conseils et leurs fonctions d'organes du pouvoir démocratique, ils ne s'en sont servi que pour les besoins urgents de l'Armée.

Dans le domaine de l'organisation, le Comité central a à examiner deux cas sur lesquels il devra statuer. Le docteur Dishnica a commis à Mukje une erreur qui a fait un grand tort au Parti et il a fourni en outre à l'ennemi et aux ballistes une arme pour attaquer le Parti en rejetant sur lui la responsabilité de l'annulation des décisions de Mukje. Aussi le Bureau politique du Comité central l'a-t-il exclu de son sein et il soumet cette question au Comité central. *[Le plénum décida l'exclusion d'Ymer Dishnica du CC du PCA.]*

Gjin Marku aussi a commis une grave erreur, qui a beaucoup nui au prestige du Parti ; il s'agit du compromis avec les Allemands à Berat après la capitulation de l'Italie. C'est une erreur de principe que ne commettrait pas un simple membre du Parti, à plus forte raison est-elle inadmissible de la part d'un dirigeant, membre du Comité central. Le Bureau politique n'a pas encore pris de sanction contre Gjin Marku et il soumet l'affaire au Comité central afin que celui-ci se prononce sur ce cas.

Camarades,

Nous devons tous avoir conscience de la lourde responsabilité qui nous incombe pour les tâches qui nous ont été assignées. Nous ne pouvons nous permettre d'avoir des faiblesses ou de commettre des erreurs qui portent préjudice à notre Parti et à notre lutte. Nous devons être des plus attentifs, car c'est de nous que toute l'organisation attend le bon exemple. A nous d'être le modèle dont s'inspirent les membres du Parti et le peuple tout entier. De nouvelles luttes nous attendent et nos prises de position seront décisives ; nous devons donc être préparés, faire en sorte que notre Parti soit plus fort que jamais, riche en cadres sains et bien éduqués sur le plan militaire et politique afin de pouvoir faire face à n'importe quelle situation. L'évolution de la situation semble devoir engendrer des événements très importants à propos desquels nous devons envisager les mesures et l'attitude à adopter, du moins dans les grandes lignes. L'Armée rouge poursuit son offensive et progresse vers la Roumanie et les autres pays des Balkans. Nous devons donc nous renforcer militairement et politiquement et notre Parti doit rallier à lui toute la population ouvrière et paysanne, parce que, à mesure que l'Armée rouge avancera, le prolétariat de l'Europe et celui des Balkans en particulier sont appelés à jouer, et cela dans un proche avenir, un rôle décisif. Le Parti communiste, dirigeant et avant-garde d'acier du peuple dans cette guerre, bénéficiera de la plus grande aide de l'Union soviétique. Mais l'on doit envisager aussi l'éventualité d'un débarquement allié dans les Balkans. Dans cette éventualité également nous devons être forts et organisés, pour pouvoir empêcher d'une manière ou d'une autre les Alliés de s'ingérer dans nos affaires intérieures et leur faire respecter la Charte de l'Atlantique et les décisions adoptées aux conférences de Moscou et de Téhéran. Nous ne devons pas oublier qu'en Angleterre et aux Etats-Unis il y a des réactionnaires qui veulent, certes, gagner la guerre, mais en subissant le moins de dommages possible. Ces éléments, qui ont intérêt à voir supprimer le fascisme, vu que celui-ci menace leur existence, font la guerre à l'Allemagne, mais ils ne voient pas d'un bon œil les mouvements de libération nationale en Europe, car l'extension de ces mouvements menace leur possibilité d'exploiter les peuples. Dans des pays comme l'Angleterre et les Etats-Unis, où le capital a atteint un stade élevé de développement, son influence ne peut pas disparaître du jour au lendemain. Il a de profondes racines aussi bien dans les milieux gouvernementaux que dans les milieux militaires. Il est donc probable que ces couches réactionnaires s'efforceront de trouver et de soutenir des éléments

susceptibles de contrebalancer les forces de notre mouvement de libération nationale. Ces tendances sont évidentes chez les officiers de la mission britannique en Albanie. Ils ne manquent pas de s'aboucher avec des éléments réactionnaires, de les appuyer, de les réhabiliter aux yeux du peuple, et ils en voient même des missions auprès d'éléments traîtres comme Abaz Kupa et les notables de Dibër, à seule fin de rehausser leur prestige aux yeux du peuple pour pouvoir se servir d'eux plus tard. Ces officiers s'abstiennent de populariser notre mouvement comme il le mérite, et leur but principal est d'intervenir dans nos questions d'organisation. C'est pourquoi nous devons avoir bien soin de ne les laisser en aucune façon s'immiscer dans nos problèmes d'organisation et de ne pas leur fournir le moindre renseignement de caractère militaire ou organisationnel pouvant nuire à notre Parti et à notre Armée de libération nationale.

Nous devons aussi avoir en vue l'éventualité d'un retrait des Allemands d'Albanie, et ne pas nous laisser prendre au dépourvu. Nous devons y préparer nos camarades et, d'autre part, détromper beaucoup d'entre eux qui croient que, une fois les Allemands partis, nos tâches seront terminées et qu'ils ne nous restera qu'à déposer les armes et à rentrer chez nous. Il faut faire clairement comprendre aux camarades et à l'armée que nous ne déposerons jamais les armes, mais que nous les tiendrons fermement en main, jusqu'au jour où notre pays et le peuple albanais auront conquis entièrement leurs libertés et où le dernier ennemi aura disparu de notre pays.

Mettant à profit l'expérience du passé, en particulier depuis la première Conférence nationale, et tirant la leçon de nos erreurs, nous devons marcher rapidement de l'avant vers la bolchévisation de notre Parti et envisager avec clarté la conclusion de la guerre et l'avenir de notre pays. La plus grande garantie de notre victoire c'est l'unité du Parti. Nous avons des devoirs envers notre Parti, envers notre peuple, des devoirs qu'il nous faut accomplir à tout prix et nous les accomplirons tous, si nous nous mettons à l'œuvre avec détermination, sans épargner même notre vie.

Œuvres, t. 2.

## **RAPPORT AU I<sup>er</sup> CONGRES ANTIFASCISTE DE LIBERATION NATIONALE**

**24 mai 1944**

*[Le I<sup>er</sup> Congrès antifasciste de libération nationale tint ses assises du 24 au 28 mai 1944 dans la ville libérée de Permet. Il procéda à l'élection du Conseil antifasciste de libération nationale en tant que corps législatif et exécutif suprême représentant la souveraineté du peuple albanais dans le pays et à l'étranger. Il créa le Comité antifasciste et lui conféra les attributions d'un gouvernement provisoire populaire ayant à sa tête le camarade Enver Hoxha. Le congrès jeta les fondements du nouvel Etat albanais de démocratie populaire et décida d'interdire le retour de Zogu en Albanie, de ne reconnaître aucun autre gouvernement qui pourrait être formé en Albanie ou à l'étranger contre la libre volonté du peuple, d'annuler tous les accords politiques et économiques que le gouvernement de Zogu avait conclus avec des Etats étrangers; de poursuivre la lutte contre les occupants allemands et les traîtres albanais jusqu'à leur destruction totale et l'instauration du pouvoir de démocratie populaire dans tout le pays.]*

### **LE DEVELOPPEMENT DE LA LUTTE DE LIBERATION NATIONALE DU PEUPLE ALBANAIS ET SES RAPPORTS AVEC LES EVENEMENTS INTERNATIONAUX**

Le peuple albanais, opprimé et exploité sans merci par le régime policier de Zogu, se trouva politiquement isolé du monde extérieur et désorienté, lorsque, le 7 avril 1939, les armées fascistes italiennes attaquèrent notre pays.

Ahmet Zogu, le bourreau du peuple albanais, s'était emparé du pouvoir par la force contre la volonté du peuple, qui le haïssait, et il fit sévir au cours de son règne la terreur la plus féroce. Lui et son régime antipopulaire nous avaient apporté les jours les plus sombres de famine et de misère. Ils avaient étouffé tout esprit de progrès et toute liberté démocratique, ils avaient lié le sort de notre pays, dans tous les domaines, à l'Italie de Mussolini et laissé les agents de l'Italie fasciste faire la loi dans l'armée albanaise et dans son état-major. Ainsi, le débarquement des Italiens trouva le peuple albanais dans une situation économique, militaire et morale si lamentable qu'il ne put faire face à l'invasion, ni réagir à la capitulation honteuse que Zogu et ses gouvernants vendus avaient systématiquement préparée par une succession de trahisons.

L'Albanie tomba sous une lourde servitude, sous une servitude qu'elle n'avait jamais connue au cours de son existence et qui allait lui coûter tant de sang, de larmes et de souffrances.

La révolte des premiers jours d'avril, les manifestations et les tentatives du peuple désarmé pour combattre l'envahisseur, la résistance à Durrës et à Vlorë ne suffirent pas à soutenir l'élan de la résistance populaire. L'ennemi, armé jusqu'aux dents, sa cinquième colonne, préparée par les agents fascistes italiens et albanais, leurs manœuvres démagogiques, la mise en chantier de certains travaux militaires et l'extension des relations commerciales avec l'Italie, concoururent en effet à neutraliser dans une bonne mesure notre résistance. Le peuple albanais n'avait pas la préparation politique qui lui aurait permis de surmonter tous ces obstacles. Il vouait, certes, une haine mortelle à l'occupant italien, mais il ne connaissait pas bien le fascisme et les effets de ce régime barbare, car il n'existait pas alors en Albanie un parti progressiste capable de créer à temps un front antifasciste. Ainsi, au début, une partie du peuple fut trompée jusqu'à un certain point par le fascisme. Mais notre résistance ne fut pas longtemps neutralisée. La nation opprimée eut tôt fait de reprendre conscience, le peuple albanais comprit dans toute son étendue la catastrophe que la patrie avait subie et il traduisit en actes sa haine de l'occupant. Il prit conscience que le fascisme, dans ses desseins impérialistes, visait à l'asservir. Par des grèves et des manifestations, il amplifia la résistance héroïque, la résistance d'un petit peuple qui préférerait mourir plutôt que de vivre dans la servitude. Ainsi s'intensifia la résistance contre l'occupant, contre les traîtres pseudo-nationalistes, qui avaient accueilli à bras ouverts les armées italiennes, contre ceux qui avaient soi-disant vécu en exil durant le régime de Zogu et qui, en collusion avec les représentants de la Rome fasciste, étaient revenus dans le pays pour y continuer leur œuvre de trahison. L'occupant italien porta au pouvoir les traîtres infâmes Shefqet Vërlaci, Mustafa Kruja, Maliq Bushati, Eqrem Libohova et d'autres. Avec leur aide, il se mit à appliquer ses projets sinistres : anéantir le peuple albanais, le dénationaliser et l'utiliser comme chair à canon dans les guerres d'asservissement que Rome entendait entreprendre contre les autres peuples épris de liberté. Les traîtres s'employèrent à rassembler autour d'eux les nationalistes pour s'en faire des complices de leurs compromis et de leur trahison. Nombre de réactionnaires s'unirent à eux et les secondèrent dans leurs menées criminelles et leurs mesures de terreur. Ensemble ils combattirent furieusement tous les patriotes, tous les éléments hostiles à l'occupant ; ils emprisonnèrent, internèrent, pendirent, massacrèrent sans merci des centaines de personnes, ils attaquèrent et incendièrent des villages entiers. Mais le mouvement du peuple albanais ne fut pas étouffé. L'occupant et les collaborateurs, loin de réussir à éteindre la haine du peuple contre l'occupant, ne parvinrent pas à faire échec au mouvement de libération nationale, qui ne cessait de se renforcer. Le fascisme se rendit bien compte du danger que ce mouvement représentait pour lui. Il se mit en action pour le réprimer dès ses premiers pas et par tous les moyens.

Les efforts des occupants et des traîtres pour diviser le peuple, pour attirer les nationalistes honnêtes dans leur camp, n'eurent pas le succès qu'ils escomptaient. Au moment le plus difficile de notre histoire, au sein du peuple albanais tant éprouvé, apparut en effet une organisation : le Parti communiste d'Albanie, qui mit au service de la Patrie et du peuple la vie de ses membres et tout ce qui était sien. Il devint l'organisateur et le dirigeant véritable de notre peuple dans l'insurrection armée contre l'occupant et la réaction déchaînée. Il est resté constamment inflexible à l'avant-garde de la lutte. Il s'est sans cesse employé à unir tous les nationalistes honnêtes et les patriotes en un front commun contre l'envahisseur. Il s'est fait le promoteur et l'organisateur d'une vaste conférence, qui se réunit en septembre 1942 à Peza. C'est là qu'ont été posées les bases du mouvement et des conseils de



libération nationale, organes de cette lutte et du pouvoir démocratique. Le Parti communiste d'Albanie a toujours tenu bien haut le drapeau de la Lutte de libération nationale, et il reste aujourd'hui inébranlable tout comme son peuple.

La Conférence de Peza a constitué un pas en avant vers l'union et la formation du Front de libération nationale, en permettant à tous ceux qui sont pour la Lutte de libération nationale d'y prendre part activement.

Les premières unités de partisans commencèrent à se créer montrant ainsi que, malgré la lourde servitude, malgré la terreur inouïe pratiquée contre lui, notre peuple est invincible, irréductible, et prêt à consentir les plus grands sacrifices pour sa libération. Les unités, peu nombreuses au début, manquant d'armes et de munitions, mais animées d'un profond attachement à la liberté et d'un ardent esprit de combat, grandirent, se renforcèrent et s'armèrent dans la lutte contre l'occupant. Elles montrèrent qu'elles ne pouvaient être anéanties même par des forces aussi féroces et bien armées que celles de l'occupant, qui se ruaient contre nous comme des fauves, pour étouffer notre mouvement de partisans. Avec la création de l'Etat-major général de l'Armée de libération nationale, ces unités se constituèrent en bataillons et en brigades. Elles forment aujourd'hui notre armée régulière, la vaillante armée du peuple albanais. Notre Armée de libération nationale, constituée des fils les plus dignes de ce pays, et le peuple albanais tout entier, se sont engagés à se battre jusqu'au bout contre l'occupant et à donner au peuple la liberté tant souhaitée. Par des combats acharnés et incessants l'ennemi et ses laquais, les traîtres, ont été chassés de régions entières et nous y avons instauré notre pouvoir démocratique. Presque toute l'Albanie du Sud et une partie de l'Albanie centrale jouissent aujourd'hui de cette liberté et de ce pouvoir. Notre armée a montré qu'elle était en état non seulement de porter de rudes coups à l'occupant, mais aussi de résoudre les problèmes les plus ardues. Grâce à la grande impulsion qu'elle a donnée à la lutte, dans plusieurs régions l'élan de l'insurrection a embrassé toutes les couches de la population.

Les conseils de libération nationale ont été créés dans chaque localité libérée, semi-libérée ou encore occupée. Ils s'affirment ainsi comme le jeune noyau du pouvoir populaire, du pouvoir qui s'est substitué à l'ancien pouvoir, totalement inféodé à l'occupant. Au début, les conseils de libération nationale ont apporté une grande aide au développement de la lutte et des unités militaires en mobilisant la population, en collectant des aides, des vivres, en lui prêtant constamment leur appui et en organisant divers services de caractère politique et militaire. Mais après la création de l'Armée de libération nationale et la seconde Conférence de Labinot ils se sont transformés en un pouvoir unique et authentique du peuple. Un vaste réseau de conseils a été mis sur pied. Il en a été créé dans chaque village, dans chaque commune, dans chaque ville et dans chaque région. Outre l'aide qu'ils devaient prêter aux sections de guérilla et à l'Armée de libération nationale, ils se sont vus assigner de nouvelles et nombreuses tâches. Le Conseil général de libération nationale et sa Présidence élue par la seconde Conférence de Labinot, devaient non seulement centraliser et renforcer les conseils, mais s'attaquer aussi au problème de la réorganisation de la vie sociale dans les localités libérées. Ils ont cherché à développer dans le peuple le sentiment de solidarité de manière à pouvoir faire front aux terribles privations causées par la guerre sanglante. La Présidence a réalisé avec succès la mobilisation du peuple autour du Front de libération nationale et, grâce à une politique juste et inflexible, elle a surmonté tous les obstacles, elle a fait échec à la propagande de la réaction et de l'occupant, et elle a finalement eu le dessus. A mesure que grandissaient les succès du mouvement de libération nationale l'ennemi multipliait ses coups. Après l'arrivée des Allemands la réaction s'est regroupée, elle s'est mieux organisée. La Gestapo, dotée d'une vaste expérience en cette matière, a pris en main tous les fils qui commandaient les mouvements de la réaction des traîtres et des cliques antipopulaires, ouvertement ou secrètement hostiles au mouvement de libération nationale. Autour du quisling Mehdi Frashëri et du gouvernement traître de Tirana, se sont rassemblées les organisations qui, depuis le «Balli kombëtar» et l'ex-«Bashkimi kombëtar» jusqu'au «Legaliteti», voulaient nous détruire militairement, couper le peuple du Front de libération nationale et le détourner de l'unique voie de salut, la voie de la lutte. Ils ont eu recours à une démagogie effrénée usant des slogans rebattus, qui présentaient notre vaste Front comme un mouvement purement communiste, des slogans de la «Grande Albanie», de l'«Albanie ethnique».

Le «Balli kombëtar», mettant toutes ses bandes criminelles à la disposition des hitlériens, a ôté son masque et a participé ouvertement à la formation du gouvernement quisling. Les féodaux traîtres, tels Shefqet Vërlaci, Ibrahim Biçaku, les Vrioni et autres ont fait pression de tout leur poids pour regrouper les éléments réactionnaires et les mettre au service de la Gestapo.

Par la terreur, la démagogie et l'anarchie, la réaction et l'ennemi ont tenté d'ébranler le peuple et de lui faire perdre confiance dans la victoire. L'occupant et le «Balli kombëtar» ont créé différentes organisations soi-disant dotées de programmes politiques définis, comme le «Parti social-démocrate», la «Garde de la justice», l'«Union nationale» etc. Mais celles-ci ont montré qu'elles n'étaient que des organisations terroristes aux mains de la Gestapo.

Au cours de l'âpre lutte menée alors contre les Allemands et contre les réactionnaires qui s'étaient faits leurs valets, les rangs de notre Front ont été nettoyés des éléments suspects et hésitants. La lutte même les a obligés à dévoiler leur vrai visage, celui d'hommes du compromis et de la trahison. Abaz Kupa était l'un d'entre eux. Il a pris part à la Conférence de Peza et a accepté les directives de cette Conférence. Mais, en fait, il n'a jamais combattu. Il n'a pas même tiré un coup de fusil contre l'occupant. De plus il a refusé de créer le pouvoir des conseils dans les localités où il jouissait de quelque influence et en a même empêché la formation. Son attitude au sein du Front de libération nationale devenait de plus en plus suspecte. Il se rencontrait en effet avec les leaders de toutes les organisations réactionnaires, qui avaient fait cause commune avec l'ennemi et il maintenait des liaisons avec eux. A la réunion de Mukje à laquelle il participa comme délégué du Conseil général de libération nationale, son attitude hostile au Front de libération nationale apparut au grand jour. Il a fait siens tous les slogans du «Balli kombëtar», puis a créé l'organisation zoguiste du «Legaliteti», laquelle, à en croire sa presse, qui ne dit par ailleurs rien contre l'occupant, incarne la «continuité du régime de Zogu». Ce serait le seul régime légal en Albanie, car il est, nous dit-on, «issu de la volonté du peuple et a été renversé par la force des armes italiennes». Cette organisation traîtresse avec à sa tête Abaz Kupa est ouvertement soutenue par le quisling Mehdi Frashëri et son gouvernement, et elle agit en collusion directe avec l'occupant allemand.

Abaz Kupa a été expulsé du Conseil général et de l'Etat-major général, et le «Legaliteti» a adopté la même position que le «Balli kombëtar». Abaz Kupa se retrouve maintenant dans les rangs de la trahison. Il a en effet des entrevues avec le commandant des forces allemandes en Albanie, le général Schmoll, et il conclut avec lui des accords d'amitié et de non-agression. Par cette attitude il prend rang parmi les traîtres de Tirana.

Avec la formation du «Legaliteti», les Allemands et la réaction se sont créés une arme nouvelle pour diviser le peuple albanais. Ils veulent l'effrayer en lui faisant croire au retour probable de Zogu, pour pouvoir ainsi regrouper plus facilement la réaction et la lancer dans la lutte contre notre Armée de libération nationale.

L'occupant collabore avec toutes ces cliques réactionnaires qui apparaissent sur la scène politique albanaise. Il cherche à les utiliser, à les diriger dans la lutte contre nous, en mettant à profit la moindre contradiction qui peut se faire jour entre eux, et naturellement aussi leur opposition fondamentale à la Lutte de libération nationale. L'occupant allemand, qui s'est servi pendant longtemps des bandes criminelles du «Balli kombëtar» comme de forces irrégulières, les transforme à présent en forces militaires soi-disant régulières. Il poursuit par là plusieurs buts. Il veut pouvoir disposer à tout moment de mercenaires pour faire face à ses besoins ici en Albanie et les utiliser à la place de ses propres soldats, dont il a besoin sur d'autres fronts. Mais, il compte aussi en disposer plus tard comme de formations organisées pour les envoyer là où le besoin se fera sentir, — comme il le fait avec des Polonais, des Autrichiens, des Français, etc. De plus, avec la formation de ces unités, sous prétexte de constituer une gendarmerie ou une armée albanaise, il berce d'espoirs les réactionnaires, qui s'efforcent par tous les moyens de mettre sur pied une force organisée pour résister à nos attaques présentes et futures. C'est sur cette gendarmerie et cette armée, organisées sous la protection des baïonnettes allemandes et recrutées de force, que fondent leurs espoirs tous les réactionnaires, depuis les chefs du

«Balli kombëtar» jusqu'aux zoguistes, chacun d'eux donnant le plus possible à l'occupant allemand, dans l'espoir de pouvoir utiliser au mieux dans son propre intérêt ce ramassis d'hommes sans cœur ni idéal.

Les réactionnaires albanais, depuis les chefs de file du «Balli kombëtar» et les zoguistes jusqu'aux collaborateurs déclarés, s'efforcent, sous le patronage de l'Allemagne hitlérienne, de constituer un bloc unique avec les réactionnaires et les traîtres de pays voisins et lointains pour étouffer le mouvement de libération de notre peuple. A cet égard, le «Balli kombëtar», les zoguistes et les membres du gouvernement quisling poussent la trahison au point de se mettre au service de l'état-major réactionnaire grec. Ceux qui insultent le mouvement de libération nationale en nous accusant de nous être vendus, bradent eux-mêmes impudemment les intérêts de la patrie aux cliques réactionnaires grecques de Rali [*Chef du gouvernement quisling en Grèce à l'époque de l'occupation allemande.*] et aux cliques yougoslaves de Nedic et de Mihajlovic. Le document de la trahison de Lumo Skëndo [*Document du Comité central du «Balli kombëtar» signé par Mithat Frashëri en mai 1944. Il révèle les efforts pour créer une coalition de la réaction gréco-albanaise. Le «Balli kombëtar» acceptait que les forces armées albanaises fussent placées sous le Haut Commandement grec. Les forces unies de ce pays devaient être utilisées pour réprimer les mouvements de libération nationale en Albanie et en Grèce. Les efforts du «Balli» échouèrent devant la force de la lutte révolutionnaire du peuple albanais.*], saisi par nous, vient flétrir ces hommes indignes qui, pour satisfaire leurs propres ambitions, foulent aux pieds les intérêts supérieurs de la patrie et du peuple. Ces gens, qui ont toujours exploité notre malheureux peuple, s'efforcent de prendre à leur compte les succès obtenus au prix de tant de sang versé pour la liberté et l'indépendance.

Au cours de l'occupation allemande nous avons livré des combats acharnés et sanglants. Notre Armée de libération nationale devait affronter des tâches ardues. L'ennemi, par ses offensives successives, visait à réoccuper les zones libérées et à anéantir notre armée. Au cours de ces combats et en particulier pendant la grande offensive d'hiver de l'ennemi nous avons subi des pertes, nous avons connu de grandes souffrances et de dures privations. Les fils de notre peuple, blessés, affamés, mal vêtus, sous la neige et dans la tempête, mais toujours animés d'un moral élevé, ont accompli des exploits sans pareils, dont s'enorgueilleront nos générations futures. Bien que de loin supérieur en nombre et en matériel militaire, l'ennemi n'a pu anéantir nos forces, qui lui ont infligé de grandes pertes. Notre vaillante armée n'a laissé aucun instant de répit à l'ennemi ni aux bandes de la réaction. Elle les attaquait violemment partout, assaillait les convois de l'occupant, ses casernes, ses points de rassemblement. Sur les routes et les sentiers crépitait le fusil des partisans, qui devinrent la terreur de l'occupant. Des centaines et des centaines de fils de l'Albanie sont tombés au champ d'honneur, et notre lutte sanglante nous a valu l'admiration et la plus grande sympathie du monde entier.

Rendons hommage à tous les glorieux fils de notre peuple, qui ont offert leur vie si précieuse pour un avenir meilleur et plus heureux du peuple albanais. Il a fallu que le peuple verse beaucoup de son sang précieux, que les meilleurs fils du pays fassent le sacrifice suprême dans cette lutte contre un ennemi si supérieur en nombre et en armements, pour que l'Albanie puisse affirmer sa position devant l'opinion mondiale. Jamais peut-être un petit peuple n'a payé un prix si élevé pour arriver à convaincre le monde que le sang versé dans son pays est son propre sang et non pas celui des traîtres qui, des hôtels de la capitale ou de l'étranger, tentent impudemment de s'en attribuer le mérite.

Les injures à notre adresse, bien que venant de directions différentes, procèdent de mêmes desseins. L'occupant, les collaborateurs, les traîtres Mehdi Frashëri, Lumo Skëndo, Ali Këlcyra, le «Balli kombëtar», Abaz Kupi, le «Legaliteti» etc., n'ont cessé d'affirmer que les objectifs de notre lutte sont purement communistes ; ils ont parlé de bolchévisation du pays, et ont brandi d'autres «épouvantails» de ce genre. Ces insultes et ces bas mensonges, sortis de la cuisine du Dr. Goebbels, sont utilisés par toute la réaction internationale, qui lutte au côté de l'occupant. Mais peu nombreux sont ceux qui y croient, et le peuple albanais encore moins, lui qui, dans cette grande lutte, s'est convaincu que les communistes sont ses fils les plus fidèles, toujours prêts à consentir les plus grands sacrifices pour sa liberté.

Depuis les conférences de Peza et de Labinot de grands changements ont lieu non seulement dans notre pays, mais aussi dans le monde. Les victoires de la glorieuse Armée rouge et la déroute des armées hitlériennes ont rendu possible la victoire des alliés britanniques et américains en Afrique. Elles ont créé les conditions propices à leur débarquement en Sicile et en Italie et à la capitulation du principal complice de Hitler, l'Italie fasciste. Aujourd'hui, grâce à l'Armée rouge, dont la stratégie a émerveillé le monde, les plans de Hitler ont été déjoués. Lancée dans une grande offensive, qui ne s'arrêtera que le jour de la débâcle totale de l'Allemagne hitlérienne, l'Armée rouge, après avoir libéré d'innombrables villes, est entrée en Bessarabie et en Bukovine, elle a atteint la frontière de la Tchécoslovaquie et elle avance maintenant victorieusement vers la Roumanie et la Hongrie, citadelles vassales de Hitler en Europe. La machine de guerre de Hitler se trouve au bord de la catastrophe et la victoire finale sur ce grand ennemi de l'humanité est proche. Les satellites chancellent alors que l'entente entre les Alliés et l'Union soviétique se raffermi de plus en plus. C'est ce qu'attestent les conférences de Moscou et de Téhéran.

L'avance de l'Armée rouge s'accompagne du rassemblement des forces patriotiques des différents pays. Ainsi naît et se renforce la lutte de libération nationale des peuples asservis. Maintenant ils fraternisent pour conduire à son terme le plus vite possible et victorieusement cette lutte commune contre l'ennemi commun. Nos voisins yougoslaves aussi mènent une lutte héroïque. La Roumanie, la Hongrie, la Bulgarie, ces vassales de Hitler, se sentent ébranlées. Et malgré la grande terreur qu'y font sévir l'ennemi et les collaborateurs, les peuples de ces pays renforcent leur lutte de libération nationale.

Tous ces facteurs revêtent une grande importance pour notre lutte, parce que la confiance dans la victoire et dans la libération de régions entières occupées par les fascistes et les traîtres, se raffermi sans cesse, comme le prouve l'afflux de milliers de partisans, qui rejoignent de jour en jour les rangs de l'Armée de libération nationale.

Les événements à l'étranger qui évoluent d'un jour à l'autre, l'extension et le renforcement du Front de libération nationale en Albanie, et la libération et le nettoyage de zones entières contrôlées par l'occupant et les traîtres, ainsi que les importants et différents problèmes qui se posent à notre peuple nous imposent de prendre d'urgence les mesures nécessaires pour assurer le développement toujours victorieux de notre lutte. Il est nécessaire que notre peuple, qui a tant souffert et a versé tant de sang, se dote d'un régime capable de lui garantir : une vraie liberté et la démocratie pour toutes les couches sociales. Telle est la situation actuelle.

A ce Congrès, issu de la volonté du peuple, et qui représente toutes les couches de notre société [*Qui participent à la Lutte de libération nationale.*], incombe la lourde mais glorieuse tâche d'adopter toutes les mesures requises; il lui incombe de créer des organes populaires, politiques aussi bien législatifs qu'exécutifs, qui soient à même de surmonter n'importe quel obstacle et de représenter comme il se doit le peuple albanais, tant à l'intérieur qu'à l'étranger, des organes qui soient capables de repousser toute tentative, d'où qu'elle vienne, visant à empêcher la réalisation des aspirations pour lesquelles notre peuple combat et verse tant de sang dans cette grande lutte de libération.

Aux représentants du peuple qui prennent part à ce Congrès historique, incombe le devoir sacré d'élire le Conseil général de libération nationale en tant que corps législatif et exécutif suprême, dont émanera le Comité antifasciste de libération nationale, organe exécutif doté des attributions d'un gouvernement provisoire, qui dirige toutes les affaires et agisse comme un gouvernement juste et vraiment populaire.

Les décisions que nous prenons aujourd'hui constituent l'un des plus importants événements de l'histoire du peuple albanais. Pour la première fois notre peuple délègue à cet organe suprême des représentants qu'il a librement élus et qui jouissent de son entière confiance. C'est en même temps un grand événement dans les relations avec les autres pays, dans les relations avec nos alliés, car à travers cette représentation, notre peuple exprimera ses vœux et ses décisions. Notre lutte acharnée pour la liberté et l'indépendance a permis au peuple albanais de conquérir le droit de décider lui-même de son sort, et ce droit est entièrement conforme aux principes de la Charte de l'Atlantique. Nous sommes

pleinement convaincus que nos alliés ne feront pas une fausse appréciation de cet acte historique du peuple albanais et qu'ils accorderont au contraire à notre peuple une aide morale et matérielle par l'intermédiaire de sa représentation nationale élue selon sa volonté souveraine.

Et maintenant quelques mots sur notre glorieuse Armée de libération nationale. La création de notre armée dans des conditions si difficiles pendant une période de guerre acharnée est un exemple rare dans l'histoire. A partir de petites unités sans armes, ou ne disposant que de quelques vieux fusils, nous avons réussi à créer une armée entière, bien équipée et disciplinée, qui est devenue la terreur de l'occupant et des traîtres. Au cours d'engagements et de combats sanglants, nos unités militaires ont enlevé à l'ennemi les armes et les munitions qui leur étaient nécessaires. Les missions militaires alliées qui se trouvent auprès de nous, nous ont aidés jusqu'à un certain point en armes et en munitions. Nous les en remercions et leur en sommes reconnaissants, mais l'aide qu'ils nous ont fournie n'a jamais été suffisante. Vu l'ampleur prise par notre lutte et l'extension de notre Armée de libération nationale, cet appui demeure limité. Les Alliés doivent nous aider davantage pour nous permettre de conduire victorieusement à terme notre lutte commune. Dans de telles conditions, la création de notre armée a été une tâche ardue; nous n'avons eu ni académies ni écoles militaires, nous n'avons pas eu de cadres d'officiers, et pourtant des paysans, des ouvriers, des étudiants, des intellectuels, dignes fils de notre peuple, sont sortis de la lutte et des rangs de nos forces combattantes pour diriger avec bravoure et hardiesse notre héroïque armée. Ce sont des dirigeants dont tout le peuple albanais peut à juste titre être fier. La création de notre armée régulière rend nécessaire l'attribution de grades à ses cadres, et l'Etat-major général demande à la représentation populaire suprême d'approuver l'institution de grades dans l'Armée. L'organisation de notre armée n'est pas encore achevée. Nous avons sur le pied de guerre un grand nombre de brigades et de bataillons et nous formons actuellement des divisions pour passer ensuite aux corps d'armée. Notre armée, jusqu'ici, a été fondée sur le volontariat. Mais comme désormais le peuple albanais aura un organe exécutif, il sera du devoir de cet organe, le Comité de libération nationale, de prendre un décret sur la conscription générale, tout en permettant à quiconque en manifeste le désir de s'enrôler de son propre chef en dehors des limites d'âge fixées.

A l'occasion de la conférence des trois puissances alliées à Moscou, le Comité antifasciste de libération nationale doit demander aux Alliés que l'Albanie aussi, en tant qu'une des premières victimes du fascisme, participe à leurs côtés et en même temps que les délégués de la Yougoslavie et de la Grèce à la conférence qui examinera les dommages causés par le fascisme italien dans les Balkans. Notre pays a subi des dommages inouïs du fait des fascistes italiens et allemands. Aussi la restitution des biens du peuple pillés par l'occupant et l'inculpation de tous les criminels de guerre dans notre pays, sont-elles des questions de grande importance, qui doivent être réglées sans retard.

Vous savez tous que depuis 1943 sont attachées au Conseil général de libération nationale et à l'Etat-major général des missions militaires anglaises, qui doivent aider par des fournitures d'armes la Lutte de libération nationale. Comme je viens de l'indiquer, ces missions nous ont aidés dans une certaine mesure avec du matériel. Cela, toutefois, n'aurait pas dû être leur seule tâche. Il leur incombait aussi de considérer notre Lutte de libération nationale de manière plus objective et ce à tous les égards. Nous constatons avec regret que d'autres missions anglaises se trouvent auprès d'ennemis du peuple albanais et de la Lutte de libération nationale, notamment auprès d'Abaz Kupi et des «chefs» de Dibër, qui se sont étroitement liés à l'occupant et se bornent à exécuter ses ordres. Par ailleurs, ces missions ne présentent pas notre lutte sous son vrai jour, et Radio-Londres, la radio de Bari comme leur propagande dans des tracts et le journal «Mundimi» (l'Effort) [*Hebdomadaire publié à Bari en albanais (1944-1945), par les Anglo-Américains qui le lâchaient de leurs avions sur l'Albanie.*] publié à Bari, loin de mettre en évidence comme il se doit nos combats acharnés contre l'occupant, les grands sacrifices consentis et le sang versé par notre peuple et notre armée, observent dans la plupart des cas une attitude équivoque, qui porte préjudice à notre lutte de libération nationale. Nous savons qu'à l'étranger certains milieux réactionnaires voient d'un mauvais œil les mouvements de libération nationale, mais nous savons également que la plupart des démocrates dans les pays alliés souhaitent sincèrement que les peuples décident eux-mêmes de leur sort, nous savons qu'ils apprécient et suivent avec sympathie leur lutte héroïque.

Comme l'Etat-major général n'a cessé d'être en contact avec ces missions alliées, celles-ci se sont adressées souvent aussi à lui pour des questions qui n'ont pas un caractère purement militaire, pour des questions politiques qui sont de la compétence d'un gouvernement. A ce propos, l'Etat-major général, par l'entremise des missions britanniques, a demandé plus d'une fois au Haut Commandement allié en Méditerranée de recevoir une délégation de notre Etat-major et de notre Conseil général de libération nationale, afin que nous éclaircissons conjointement toutes les questions se rapportant à la lutte commune et coordonnions nos opérations militaires contre les Allemands avec celles des Alliés. Notre Etat-major général n'a pas encore reçu de réponse concrète à ce sujet.

Le Comité antifasciste de libération nationale a pour devoir de demander d'urgence aux Alliés que notre lutte soit reconnue comme il se doit et soutenue davantage en matériel militaire et par tout autre moyen; qu'auprès de notre Etat-major général soit attaché un représentant officiel accrédité par le Haut Commandement allié en Méditerranée et dont dépendent toutes les missions en Albanie ; qu'aucune mission ne reste plus auprès les éléments traîtres au peuple albanais, et qu'il ne leur soit plus fourni aucune aide militaire ou autre. Il doit leur demander que le Comité antifasciste de libération nationale soit reconnu comme un organe issu de la volonté du peuple albanais, et que ce peuple, qui lutte héroïquement, prenne rang parmi les autres peuples progressistes et se voie reconnaître les mêmes droits qu'eux. Pour toutes ces raisons on comprend bien à quel point est nécessaire et importante la formation d'un gouvernement provisoire, qui pourrait régler la plupart de ces questions et se présenter à l'étranger comme le seul représentant légitime et juridique du peuple albanais.

A la suite de la création du Comité nous demandons qu'auprès de l'Etat-major général de l'Armée de libération nationale soient envoyées aussi des missions militaires américaines et des représentants de l'Union soviétique, de ce grand Etat qui est le porte-drapeau de la lutte de libération et le défenseur de tous les peuples asservis. L'héroïque lutte de notre peuple et ses succès éclatants ont suscité dans le monde progressiste tout entier la plus vive sympathie ; les conditions ont mûri désormais pour que notre peuple réalise ses aspirations à une Albanie libre et démocratique.

*Paru pour la première fois dans la brochure «Le premier Congrès antifasciste de libération nationale», 1944*

*Œuvres, t. 2.*

## **CIRCULAIRE RELATIVE A LA POPULARISATION DES DECISIONS DU I<sup>er</sup> CONGRES ANTIFASCISTE DE LIBERATION NATIONALE DE PERMET**

**15 juin 1944**

A TOUS LES COMITES REGIONAUX DU PARTI

AUX VICE-COMMISSAIRES AUX SECTIONS POLITIQUES

Chers camarades,

En ces moments où l'héroïque Armée rouge a lancé une grande offensive contre l'occupant allemand et a libéré l'Ukraine, la Bessarabie et la Bukovine, alors qu'elle avance vers la Hongrie, la Roumanie et la Tchécoslovaquie, en portant des coups mortels aux armées hitlériennes, qui, comme des fauves blessés, battent en retraite au cœur de l'Europe pour y organiser une ultime résistance, et alors qu'elle est confrontée à de nouvelles et lourdes tâches pour libérer tous les peuples européens opprimés et anéantir la peste hitlérienne, de nouvelles conditions se créent dans notre continent. Les victoires

éclatantes de l'Armée rouge dirigée par le camarade Staline, le plus grand stratège de notre époque, ont permis à l'offensive alliée en Italie de connaître un regain de vigueur. Les luttes des peuples asservis se sont considérablement développées et, enfin, le débarquement des Alliés en France, fruit de tant de préparatifs et de la Conférence de Téhéran, a eu lieu avec succès.

A mesure que se développent les luttes contre l'occupant, le pouvoir démocratique du peuple prend corps et se renforce partout. Il contribue ainsi à l'heureuse évolution de la lutte. Il aide au rassemblement des forces vives de chaque peuple et consolide les positions nationales et internationales de ces peuples en les étayant sur de solides fondements populaires et sur des principes démocratiques. Partout en Europe et, notamment en Yougoslavie, en France et en Tchécoslovaquie, se sont constitués des comités antifascistes investis de toutes les attributions de gouvernements provisoires. Ces comités sont en quelque sorte le couronnement des luttes sanglantes menées par ces peuples contre les hitlériens et les cliques réactionnaires étroitement liées à l'occupant, et contre les forces qui cherchaient par tous les moyens à affaiblir les luttes de libération nationale et à juguler la volonté des peuples et leur développement sur la voie du progrès. Dans d'autres pays, comme l'Italie, la Bulgarie, etc., le peuple participe activement à la lutte, à la création et au renforcement de fronts antifascistes qui tendent à faire prendre corps à des formes d'Etat démocratiques qui permettront d'éliminer, en leur livrant bataille, tous les débris du fascisme et de la réaction, qui entravent le juste développement de la lutte populaire.

Dans notre pays, l'extension et le renforcement du front, la croissance de notre Armée de libération nationale et son aguerrissement au cours de la lutte sanglante que mène notre peuple, ont posé au Comité central du Parti des problèmes d'importance vitale pour le peuple albanais et le développement victorieux de la Lutte de libération nationale. Le plénum du Comité central du Parti [*Il s'agit du 1<sup>er</sup> plénum du CC du PCA tenu en mai 1944.*], dans sa réunion extraordinaire, après avoir examiné la situation, a considéré indispensable et urgent de convoquer le 1<sup>er</sup> Congrès antifasciste, qui était appelé à adopter des décisions de portée historique. A cette fin, en accord avec le Conseil général de libération nationale, a été organisé dans la ville libérée de Permet le congrès de tous les délégués du peuple venus de toutes les régions de l'Albanie et élus démocratiquement à main levée au cours de larges meetings.

Le 1<sup>er</sup> Congrès antifasciste a tenu ses assises au milieu de l'enthousiasme indescriptible du peuple et de l'Armée. Il a adopté des décisions importantes pour les destinées de notre patrie et de notre peuple. Il a donné à l'Albanie le Conseil général de libération nationale, qui est investi de toutes les attributions du pouvoir législatif et exécutif, et dont émane l'organe exécutif : le Comité antifasciste de libération nationale doté de toutes les attributions d'un gouvernement provisoire.

1. — Le Congrès de Permet, qui revêt une grande importance historique, a exprimé les ardentes aspirations de notre peuple et sa volonté de poursuivre la lutte contre l'occupant et les traîtres avec toujours plus d'acharnement, jusqu'à la victoire complète de nos armes sur l'hitlérisme, jusqu'à ce que notre patrie soit entièrement libérée des vampires réactionnaires, instruments de l'occupant, et que le peuple albanais ait conquis tous ses droits.

2. — Le Congrès a manifesté son entière confiance dans les grands Alliés : l'Union soviétique, l'Angleterre et les Etats-Unis et a proclamé que le peuple albanais, de concert avec eux et avec tous les peuples asservis, poursuivra la lutte jusqu'au bout, pour sauver l'humanité de la peste nazie.

3. — Le Congrès a exprimé sa ferme conviction que, sur la base des déclarations de la Charte de l'Atlantique, de la Conférence de Moscou et de celle de Téhéran, le peuple albanais, en tant que membre de la grande alliance antifasciste, jouira de tous les droits que lui garantissent ces décisions historiques et qu'il aura sa place aux côtés de tous les peuples progressistes du monde.

4. — Le Congrès a acclamé avec un grand enthousiasme le Parti communiste d'Albanie, le brillant dirigeant du peuple albanais dans la lutte contre l'occupant et les traîtres.

5. — Le Congrès a acclamé avec une chaleur indescriptible notre héroïque Armée de libération nationale, l'armée du peuple albanais pour sa lutte juste, opiniâtre et victorieuse, pour ses exploits

héroïques qui ont émerveillé le monde et ont rehaussé le prestige de l'Albanie, en lui assurant une brillante place au rang des peuples épris de progrès.

6. — Le Congrès a exprimé le désir et la volonté du peuple albanais de s'unir tout entier et de fraterniser dans le Front de libération nationale, il a exprimé le vœu du peuple albanais de voir tous les patriotes honnêtes rallier le Front et l'Armée de libération nationale.

Ces événements d'une importance exceptionnelle pour notre peuple doivent être largement popularisés. Faites également connaître au peuple les décisions adoptées à ce Congrès en les formulant de façon claire et compréhensible. Vous devrez reproduire en un très grand nombre d'exemplaires les matériaux relatifs au Congrès qui vous sont envoyés et les expliquer avec soin dans toutes les cellules, les bureaux des bataillons et réunions de militants, ainsi que dans les comités de la Jeunesse. De l'étude approfondie de ces matériaux et de leur juste compréhension dépendront les résultats que nous obtiendrons. On ne tolérera pas d'erreurs d'interprétation des décisions, de leur contenu, ni d'erreurs dans la détermination des attributions. Toute autre manière d'agir serait erronée et nous causerait du tort. C'est pourquoi nous vous fournissons des éclaircissements supplémentaires.

1. — Le 1<sup>er</sup> Congrès antifasciste, issu de la lutte et auquel ont participé des centaines de délégués de l'Armée et des différentes organisations, démocratiquement élus par le peuple et appartenant aux tendances politiques antifascistes que groupe le Front de libération nationale, incarne la volonté souveraine du peuple albanais. Le Congrès a créé les organes politiques, législatifs et exécutifs qui représentent le peuple albanais, dans le pays comme à l'étranger.

2. — Le Congrès a élu le Conseil général en tant que principal corps législatif et exécutif, qui représente la souveraineté du peuple et de l'Etat albanais. Cette forme de pouvoir est nouvelle et conforme aux conditions créées par la guerre. Le Conseil général réunit les deux pouvoirs. C'est lui qui désigne l'organe exécutif : le Comité de libération nationale, lequel répond de son action devant le Conseil, dont les membres du Comité ne font pas obligatoirement partie.

3. — Les membres du Conseil ne pouvant être constamment réunis au complet en raison même des conditions de la guerre, celui-ci élit son présidium, qui est investi de toutes les attributions du Conseil général de libération nationale.

4. — Les décisions adoptées par le Conseil général de libération nationale ou par son présidium ont force de loi et sont appliquées par l'organe exécutif.

Vous devez étudier avec une grande attention toutes les décisions adoptées par le Conseil général de libération nationale, bien les comprendre, car aucune interprétation erronée n'en sera tolérée. Après les avoir soigneusement étudiées, vous exposerez ces décisions à tous les conseils, à tous leurs membres et vous faciliterez leur travail non pas en leur imposant ces décisions, mais en les leur expliquant avec la plus grande patience, en veillant toujours à ce que les conseils représentent réellement le pouvoir du peuple.

La déclaration et l'appel du Congrès doivent être connus de tous jusqu'au village le plus reculé de l'Albanie. En même temps, il faut populariser le Congrès, en soulignant son importance, l'importance du moment où il s'est réuni, ainsi que l'œuvre historique qu'il a accomplie. Popularisez largement le Conseil général de libération nationale, représentant de la souveraineté du peuple, et le Comité de libération nationale.

Vous aurez en outre pour tâches essentielles :

1. De populariser largement notre Parti, le dirigeant de cette lutte de libération, le brillant et inflexible organisateur de la lutte armée contre l'occupant, le défenseur des intérêts du peuple travailleur.

2. De populariser partout l'Union soviétique et le camarade Staline. Et ne vous bornez pas à dire que l'Union soviétique est l'unique force qui a vaincu les armées de Hitler, etc. Soulignez aussi qu'elle est le guide des masses travailleuses et qu'elle a apporté la collectivité libre et fraternelle des hommes



libres, une société florissante et une vie prospère. Tous doivent bien savoir que seul le système socialiste peut créer une force invincible comme l'Armée rouge, une armée capable de venir à bout de toutes les difficultés. Aujourd'hui, aucun pays, aucun mouvement, ni aucun parti ne peut ne pas tenir compte de l'existence de l'Union soviétique en tant que facteur décisif et incontestable du développement de la société actuelle. C'est dans ce sens que vous devez populariser l'Union soviétique et son dirigeant génial Staline, quelle que soit la propagande que feront les différentes cliques réactionnaires de notre pays...

4. De populariser la lutte des peuples asservis, de populariser également la fraternité des peuples balkaniques et de combattre la propagande chauvine qui cherche à brouiller notre peuple avec les peuples voisins.

Salutations amicales

Pour le Comité central du Parti communiste d'Albanie

*Enver Hoxha*

MORT AU FASCISME — LIBERTE AU PEUPLE

*Paru pour la première fois dans les «Documents principaux du PTA» t. 1, Tirana, 1960.*

*Œuvres, t. 2.*

## **REPONSE A LA NOTE DU GENERAL WILSON, COMMANDANT SUPREME DES FORCES INTERALLIEES EN MEDITERRANEE**

**12 juillet 1944**

AU HAUT COMMANDEMENT ALLIE EN MEDITERRANEE

Par l'intermédiaire de l'officier anglais de liaison se trouvant auprès de nous, il a été porté à notre connaissance ce qui suit :

«Le général Wilson ne tolère pas que les partisans albanais interviennent dans ses buts stratégiques par la guerre civile et il estime que le mouvement de libération nationale n'est pas en mesure de contrôler toute l'Albanie ni de tenir tête aux Allemands sans l'aide des Alliés». L'officier britannique de liaison a également ajouté, au nom du Haut Commandement allié en Méditerranée, que soi-disant «notre mouvement a été invité à envoyer ses délégués en Italie pour entamer des conversations sur la coordination des opérations et éviter la guerre civile». L'officier de liaison nous a communiqué verbalement que, «au cas où nos forces attaqueraient Abaz Kupi, toute aide des Alliés au mouvement de libération nationale serait interrompue».

Pour éclaircir cette question nous avons l'honneur de vous exposer ce qui suit : En Albanie il n'y a pas de querelles intestines et encore moins de guerre civile. Il n'y a qu'une seule querelle et une seule guerre : la guerre d'abord contre l'occupant, puis contre ses instruments, les traîtres au pays. Notre mouvement a grandi et s'est renforcé dans la lutte contre l'occupant. Autour de ce mouvement se sont rassemblés tous les courants politiques antifascistes et notre peuple combattant. En Albanie il n'y a pas, en dehors du Front de libération nationale, de groupes ni de partis politiques qui combattent l'occupant. Aussi bien le «Balli kombëtar» et le «Legaliteti» avec à sa tête Abaz Kupi, que les bandes de Shefqet Vërlaci et les «chefs» de Dibër collaborent directement avec le commandement militaire allemand en Albanie et constituent le principal soutien du gouvernement quisling de Tirana. Ces

hommes et ces organisations se sont faits les complices de la trahison des collaborateurs et ils se battent aux côtés des Allemands contre le mouvement de libération nationale en Albanie, partant, contre les Alliés. Notre attitude envers ces hommes et ces organisations, est donc plus que juste et notre lutte est une lutte contre l'occupant et nullement une guerre civile.

Grâce à la lutte acharnée que nous n'avons cessé de livrer à l'occupant, notre mouvement a libéré des régions entières et il contrôle toute l'Albanie du Sud. Dans le Nord, où il y a toujours des bataillons de partisans qui se battent, nos forces sont en train d'arracher aux griffes de l'occupant et des traîtres toutes les zones qui attendent à bras ouverts leur armée libératrice. Nous avons la ferme conviction que l'extension de notre lutte dans toute l'Albanie, la mobilisation du peuple tout entier et les coups portés aux centres vitaux et aux communications de l'ennemi aussi bien au Sud qu'au Nord n'entravent en rien les buts de la stratégie alliée, mais l'aident au contraire considérablement. Nous savons par ailleurs que, sans l'aide des Alliés, sans la guerre qu'ils mènent contre l'Allemagne nazie, notre mouvement de libération nationale ne pourrait être aussi fort. Notre lutte est partie intégrante de la grande lutte antifasciste dans le monde entier ; et l'alliance de notre peuple avec le bloc anglo-soviéto-américain et avec tous les mouvements de libération nationale dans le monde est une condition vitale de notre existence.

Les positions alliées en Albanie n'ont jamais été aussi fortes qu'aujourd'hui. Les plans stratégiques des Alliés n'ont jamais eu dans notre pays un terrain d'application aussi favorable qu'à présent. C'est pourquoi nous considérons de notre devoir envers notre peuple et nos alliés de faire savoir au général Wilson et au Haut Commandement allié en Méditerranée que les informations qu'ils ont reçues sur la situation dans notre pays sont sans fondements et inexactes. Afin d'élucider toutes ces questions et de mieux renseigner le Haut Commandement allié en Méditerranée et pour pouvoir aussi nous entretenir en détail sur la coordination de nos opérations avec celles des Alliés, nous avons demandé à plusieurs reprises à envoyer nos délégués en Italie pour y établir en commun une coopération mieux organisée contre l'occupant allemand. Nos demandes sont restées absolument sans effet. Jugeant l'envoi de nos délégués auprès de l'Etat-major en question absolument indispensable, nous réitérons donc notre demande en espérant que cette fois le Haut Commandement allié en Méditerranée ne la rejettera pas. *[Les entretiens entre la délégation du Haut Commandement de l'Armée de libération nationale albanaise et celle du Haut Commandement anglo-américain en Méditerranée eurent lieu à Bari (Italie) en août 1944. Au cours de ces entretiens les tentatives du commandement anglo-américain pour obliger l'Armée de libération nationale albanaise à cesser ses opérations contre les forces traîtresses du «Legaliteti» furent repoussées et toute ingérence dans les affaires intérieures de la Lutte de libération nationale du peuple albanais rejetée.]*

Nous apprécions à sa juste valeur l'aide des Alliés en matériel de guerre *[Dans les faits, l'aide matérielle des Anglo-Américains à l'Armée de libération nationale albanaise était tout à fait insuffisante et sans importance. Par contre ils fournirent leur plus grande aide aux forces réactionnaires du «Balli kombëtar» et du «Legaliteti».]* et l'estimons indispensable pour notre lutte. Nous ne voulons pas croire que l'on puisse entraver la juste lutte que nous livrons actuellement, en nous coupant les fournitures d'armes, pour la raison que nous nous battons en même temps que contre les Allemands, contre Abaz Kupi, qui est un traître et le complice des nazis et des quislings de Tirana. Au contraire, nous avons la conviction que le Haut Commandement allié en Méditerranée examinera la question d'une façon plus judicieuse, dans l'intérêt de notre cause commune, et que les aides qui nous seront fournies seront toujours plus fréquentes et plus importantes...

MORT AU FASCISME — LIBERTE AU PEUPLE

Le Commandant en chef de l'Armée de libération nationale albanaise, Colonel-Général

*Enver Hoxha*

*Œuvres, t. 2.*

# **CIRCULAIRE CONCERNANT CERTAINES MODIFICATIONS AUX FORMES D'ORGANISATION DU PARTI DANS L'ARMÉE DE LIBÉRATION NATIONALE**

**17 août 1944**

A TOUS LES COMITES REGIONAUX DU PARTI, AUX COMMISSAIRES DE LA 1<sup>ère</sup> ET DE LA 2<sup>ème</sup> DIVISIONS DE CHOC ET A TOUS LES VICE-COMMISSAIRES DES BRIGADES ET DES BATAILLONS

La croissance de notre Armée de libération nationale et la création de grandes formations comme les divisions et les corps d'armée, a rendu nécessaires certaines modifications des formes d'organisation du Parti dans l'Armée et l'institution d'autres organes ayant pour mission d'aider au plein développement et au renforcement du Parti dans les différentes unités.

A la réception de la présente circulaire, les dirigeants du Parti dans l'Armée devront l'appliquer en l'expliquant à tous les membres du Parti; de même, les comités régionaux du Parti devront en analyser les directives dans chaque cellule.

Ces modifications consistent dans la création de comités du Parti au niveau de la division et de la brigade, ainsi que dans la constitution et l'organisation de sections politiques dans ces mêmes formations. En ce qui concerne la Jeunesse communiste, des comités de la jeunesse seront créés dans les bataillons et les brigades. *[Les instructions données par cette circulaire pour la création des comités du Parti dans les divisions et les brigades et la création dans les bataillons et les brigades de comités de la jeunesse dont les membres seraient désignés et non élus, n'étaient pas, dans les conditions de la guerre, considérées comme erronées. Dans ces conditions, certaines limitations dans la démocratie intérieure du Parti, et précisément pour les élections aux organes du Parti, étaient admissibles. En temps de paix, par contre, elles ne le sont nullement et elles constituent une grave violation des principes organisationnels d'un Parti marxiste-léniniste. Quant aux organes politiques dans l'Armée (sections politiques), en temps de guerre comme en temps de paix leurs membres sont désignés d'en haut et non élus. Néanmoins au cours de la Lutte de libération nationale les membres des comités régionaux et les secrétaires des cellules n'étaient pas désignés d'en haut, mais élus.]*

*I. — Le comité du Parti de brigade.* Le comité de brigade sera constitué quand on constatera que le travail du Parti ne marche pas bien et que, le vice-commissaire n'étant pas à même de s'acquitter de la tâche qui lui a été assignée, il est nécessaire de le seconder. On peut s'abstenir de le créer quand le travail d'organisation du Parti dans la brigade marche bien et que les membres du Parti ont un niveau de formation élevé. Dans le premier cas, ce comité se composera de 3 à 7 personnes et il sera élu par les militants de la brigade, convoqués à une conférence à laquelle participeront tous les dirigeants politiques et militaires (qui sont membres du Parti). On élira au comité les camarades les plus méritants, à savoir le commissaire de la brigade, les commissaires et les vice-commissaires des bataillons. Le vice-commissaire en sera le secrétaire. Si, dans la brigade, il existe une section politique, le responsable de celle-ci fera aussi partie de ce comité. Le comité de brigade n'est pas investi de pouvoirs, comme le sont les autres comités du Parti (comité régional ou comité de zone). Il donne seulement des conseils et des directives. Le vice-commissaire de la brigade, qui est en même temps secrétaire du comité, maintient la liaison avec les bureaux des bataillons, en reçoit des rapports, traite des rapports en général devant le comité, mais n'en présente pas lui-même. Le vice-commissaire de la brigade maintient également la liaison avec le Comité central et il est directement responsable du travail du Parti dans la brigade. Les divers membres du comité de brigade n'ont pas chacun un secteur de travail particulier. Ils se rendent dans les bataillons et y aident par leurs conseils les dirigeants politiques et militaires ainsi que tous les membres du Parti. Les réunions de ce comité ne sont pas convoquées régulièrement ni à des dates déterminées. Le comité se réunit quand il le juge nécessaire et possible. Quoi qu'il en soit, il est bien que le comité se réunisse tous les 15 ou 20 jours. A l'issue de

chaque réunion, le comité doit tirer des conclusions des débats et les transmettre à l'organisation sous forme d'instructions. Faute de nouvelles instructions ou directives après chaque réunion, le comité doit fournir une analyse politique à l'organisation. En général, les membres du comité ne peuvent pas passer d'un bataillon à l'autre, parce qu'ils ne doivent pas négliger leurs attributions strictes. Ils n'en ont pas moins, dans des cas particuliers, la faculté de se rendre dans les différents bataillons quand leur présence s'y avère nécessaire. Le vice-commissaire de la brigade peut, lui, se rendre partout.

*II. — Le Comité du Parti de division.* Le comité de division se compose des vice-commissaires de chaque brigade, du commissaire de division et du responsable de la section politique de la division. Dans la plupart des cas, ce comité a pour secrétaire le commissaire politique de la division, mais cette fonction peut également être remplie par un vice-commissaire de brigade faisant partie du comité. Dans tous les cas, le secrétaire du comité doit être le camarade le plus méritant, mais il ne peut en aucun cas être en même temps responsable de la section politique. Ce comité est investi de la même fonction que le comité de brigade, mais ses pouvoirs sont plus larges et plus importants, car il se compose de camarades désignés et chargés de grandes responsabilités. Les membres de ce comité présentent des rapports au secrétaire, mais ils en envoient aussi au Comité central et se maintiennent en contact direct avec lui. Ils étudient chaque directive émanant du Comité central et recherchent la meilleure manière de l'appliquer dans l'organisation. Les réunions de ce comité se tiennent de la même façon et suivant les mêmes critères que celles des comités de brigade. A l'issue de chaque réunion, le comité de division, tout comme celui de brigade, doit émettre à l'intention de l'organisation soit une instruction de travail, soit une directive politique, etc.

Le responsable de la jeunesse dans la brigade ou le membre de la section politique pour la jeunesse dans la division ne fait partie d'aucun de ces comités. Le responsable de la jeunesse dans la brigade se maintient en liaison avec le vice-commissaire de la brigade et le Comité central de la Jeunesse.

*III. — La section politique de brigade.* Nous ne rappelons pas ici l'importance de cette section, qui vous a été expliquée par une directive antérieure; nous ne mentionnerons que certaines modifications qui y ont été apportées. La section politique ne doit comprendre que trois membres qui devront travailler dans les secteurs suivants :

1) secteur de l'organisation ; 2) secteur politique et militaire ; 3) secteur de la jeunesse.

Aux réunions de la section politique il est débattu de tout le travail en général. Toutefois ces réunions ne doivent pas avoir le caractère d'une réunion de cellule avec lecture d'un ordre du jour, exposé de la situation politique, etc. Il faut y discuter plutôt des problèmes d'organisation du Parti, des faiblesses et de la bonne marche des affaires de l'Armée et de la jeunesse. A ces réunions assiste aussi le vice-commissaire de la brigade. Les membres de la section politique ne formulent jamais de directives, ils prêtent leur aide par leurs conseils. Les rapports des membres de la section politique sont remis au responsable de la section, qui est le responsable du secteur de l'organisation. Celui-ci ne se maintient en contact qu'avec le Comité central. La section politique a pour devoir de s'intéresser activement aux affaires des différents secteurs civils.

*IV. — La section politique de division.* La création de la section politique de la division entraîne la suppression de toutes les sections politiques des brigades comprises dans la division. Cette section se compose de cinq camarades, à trois desquels sont assignés des secteurs de travail déterminés, tout comme la section politique de brigade; les deux autres n'ont pas de secteurs de travail définis. Les sections politiques de division convoquent des réunions de la même nature que celles que tiennent les sections politiques de brigade, et les rapports sont toujours remis au responsable du secteur de l'organisation, qui maintient la liaison seulement avec le Comité central. Le responsable de la section politique de division (le même que celui du secteur de l'organisation) est en même temps membre du comité de division, mais il siège plutôt comme observateur et conseiller. Il ne présente pas de rapports et ne donne pas de directives, mais maintient toujours la liaison avec le Comité central en tant que responsable de la section politique. Le commissaire de division et le secrétaire du comité de division

peuvent assister aux réunions de la section politique lorsque celle-ci tient ses réunions dans les unités de la formation et ils ont même pour devoir de s'y rendre. Peuvent également y participer les membres du comité de division, si leurs occupations le leur permettent. La section politique peut aussi tenir des réunions sans la participation d'aucun des membres du comité. Ce sera le cas quand la section aura à discuter de questions concernant le comité lui-même, de certains camarades, et d'autres questions de même nature. Le responsable de la section politique de la division (chargé du secteur de l'organisation) est responsable devant le Comité central des questions d'organisation du Parti, et notamment du renforcement et de l'accroissement de ses rangs. Outre le travail qu'il effectue avec les vice-commissaires de brigade et de bataillon pour un judicieux règlement des problèmes, il a aussi la faculté de prendre lui-même des initiatives dans ce sens. Toutefois il doit informer le secrétaire du comité de division ainsi que le vice-commissaire de l'unité où il opère, de toute son action, des réunions qu'il tient avec les camarades, avec les dirigeants ou les partisans. Les membres de la section politique de la division jouissent du respect des chefs de la division, du commissaire et des vice-commissaires des brigades et ils sont reconnus par eux comme des délégués du Comité central. Ce respect des commandements de division et de brigades, ils doivent le mériter par leur travail et leurs bons conseils, et ils doivent toujours être consultés sur les questions concernant les membres du Parti, comme par exemple, les jugements prononcés à leur endroit, etc. Ils ne doivent jamais abuser de leurs fonctions. Aux réunions de la cellule et du bureau ils ne révéleront jamais leur qualité de délégués du Comité central, mais se présenteront comme des membres de la section politique. Ils ont le droit de se rendre partout, dans les organisations du Parti comme dans les états-majors, de s'occuper de toutes les affaires de l'Armée, de la formation dont ils font partie, division ou brigade. La fonction des membres de la section politique, dans les brigades comme dans les divisions, doit être correctement comprise et il faudra éviter de tomber dans les erreurs qui ont été souvent relevées dans la pratique. Les membres de la section politique n'ont pas le droit de donner des ordres ou des directives. Leurs fonctions sont purement consultatives. Par leurs conseils persuasifs ils aident les membres du Parti et les dirigeants politiques et militaires à bien accomplir leurs tâches. Ils les aident à comprendre correctement et à appliquer parfaitement les directives du Parti. Ils défendent la ligne du Parti et contribuent au renforcement et à l'accroissement de ses rangs.

Note. — Le commissaire du corps d'armée a le droit de se rendre dans toutes les organisations du Parti de sa propre formation pour leur prêter son aide et les faire profiter de sa grande expérience. Le commissaire politique de brigade, outre ses propres tâches, doit aider au travail du Parti dans sa propre unité et dans le secteur civil.

V. — *Le Comité de la Jeunesse communiste de bataillon et de brigade.* Chaque compagnie de bataillon compte un groupe de la Jeunesse communiste, auquel participent seuls les jeunes qui se sont montrés dignes d'y appartenir ; les autres jeunes forment la jeunesse antifasciste, sans cependant être organisés dans une organisation de la Jeunesse antifasciste. [Durant la guerre il n'existait dans l'Armée de libération nationale que des organisations de la Jeunesse communiste dans les compagnies, mais pas d'organisations de la Jeunesse antifasciste, comme dans le secteur civil.] Le comité de la jeunesse dans le bataillon est formé des secrétaires des groupes de compagnie. Ils peuvent être ou non membres du Parti. Le secrétaire du comité de la jeunesse est le responsable de la jeunesse du bataillon et il fait également partie du bureau du bataillon. Il maintient la liaison avec le vice-commissaire du bataillon ainsi qu'avec le comité régional de la jeunesse dans la zone où il opère. Si ce bataillon est encadré dans une brigade, alors le secrétaire du comité de la jeunesse se maintient en liaison non seulement avec le vice-commissaire, mais aussi avec le responsable de la jeunesse au niveau de la brigade. Les secrétaires des comités de bataillon forment, ensemble, le comité de la jeunesse de la brigade. Le secrétaire de ce comité est le responsable de la jeunesse à la brigade. Il doit déployer ses activités de membre du Parti, soit dans la cellule de l'état-major de la brigade, s'il occupe un poste supérieur et s'il n'entrave pas l'action de l'état-major, soit dans une cellule proche de l'état-major, comme celle des courriers. Le secrétaire maintient la liaison avec le vice-commissaire de la brigade et le Comité central de la Jeunesse. Si la brigade est encadrée dans une division, il maintient la liaison avec le membre de la section politique de la division préposé à la jeunesse. Celui-ci se maintient en liaison directe avec le Comité central de la Jeunesse communiste.

Le secrétaire du comité de la jeunesse dans le bataillon fait également partie du bureau du bataillon et doit mener ses activités de membre du Parti dans une cellule ; s'il occupe un poste élevé, il fait partie de la cellule de l'état-major du bataillon afin de ne pas entraver le travail de cette cellule. Dans le cas contraire, il fera partie d'une cellule des formations proches de l'état-major, comme celle des armes lourdes ou des courriers.

Annexe. — Dans les compagnies possédant des cellules, il ne doit pas y avoir de groupe éducatif du Parti. La compagnie tout entière doit être un groupe éducatif. Dans les compagnies ne sont institués que des cours pour la formation des stagiaires du Parti.

*Enver Hoxha*

MORT AU FASCISME — LIBERTE AU PEUPLE

*Paru pour la première fois dans les «Documents principaux du PTA», t. 1, Tirana, 1960.*

*Œuvres, t. 2.*

## **RAPPORT PRESENTE A LA DEUXIEME REUNION DU CONSEIL GENERAL ANTIFASCISTE DE LIBERATION NATIONALE D'ALBANIE**

**20 octobre 1944**

*[La deuxième réunion du Conseil antifasciste de libération nationale se tint à Berat du 20 au 22 octobre 1944. Elle décida la conversion du Comité antifasciste en gouvernement démocratique d'Albanie et approuva la loi sur les conseils de libération nationale et la «Déclaration sur les droits des citoyens».]*

Chers camarades conseillers,

Plus de quatre mois se sont déjà écoulés depuis le Congrès de Permet, où furent adoptées des décisions de portée historique pour notre pays et notre peuple; pendant ces quatre mois il s'est produit des événements qui ont modifié la situation internationale ainsi que celle de notre pays. Ces importants événements politiques et militaires ont eu pour effet de précipiter la responsable de ce grand carnage, l'Allemagne nazie, battue de toutes parts et blessée à mort, vers l'abîme où elle disparaîtra à jamais. Les prévisions que nous avons faites au Congrès de Permet sont en train de se réaliser pleinement.

Au cours des travaux du Congrès, nous avons, avec une confiance totale et inébranlable dans la victoire de nos armes, appris les triomphes de l'héroïque Armée rouge qui écrase implacablement les armées hitlériennes, libère victorieusement ses propres territoires et pourchasse pas à pas la bête fasciste blessée. Les victoires de cette armée prestigieuse, qui supporte sur ses épaules d'acier le fardeau le plus lourd de cette guerre terrible et dont la stratégie stalinienne a émerveillé le monde, ont facilité l'heureux développement des luttes antifascistes sur les autres fronts. Les victoires de l'Armée rouge, qui ont été autant de victoires pour tous les peuples en lutte contre le fascisme, ont représenté en même temps l'aide la plus grande et la plus précieuse qui pouvait être apportée à ces peuples dans leurs efforts pour écraser l'occupant. Ces victoires de l'Armée rouge, remportées sous le commandement du Maréchal Staline, ont obligé l'Allemagne nazie à réduire sa pression sur les autres fronts et ont ainsi permis aux Nations unies de la grande coalition antifasciste de renforcer et d'accroître leur activité militaire. Au cours de ces quatre mois, l'Armée rouge a atteint les portes de Varsovie, elle a libéré la Roumanie et obligé les gouvernants quislings de ce pays à capituler ; elle a

pénétré en Bulgarie, en Hongrie, en Tchécoslovaquie et en Prusse Orientale. Le gouvernement soviétique et l'Armée rouge ont garanti leur indépendance aux peuples opprimés par le nazisme. La reconnaissance du Comité de libération nationale de Pologne et la grande aide qui lui a été accordée, l'assurance donnée au peuple roumain par Molotov de ne pas toucher au pouvoir instauré dans ce pays et la même assurance solennelle donnée au Comité de libération nationale de Yougoslavie en même temps que l'autorisation de passage demandée pour l'Armée rouge en Yougoslavie, sont autant d'actes garantissant pleinement des justes lendemains.

Les grands Alliés : l'Angleterre et les Etats-Unis, par leurs bombardements massifs et incessants, ont causé à l'Allemagne, sur son territoire comme sur tous les fronts occidentaux, de grands ravages, et ils ont déclenché en France l'offensive attendue par tous les peuples en lutte, offensive qui hâtera la libération de l'Europe du nazisme allemand. Déjà avant l'ouverture du second front et l'avance de la grande armée anglo-américaine, la résistance des hordes hitlériennes démoralisées était désespérée. L'armée anglo-américaine a libéré presque toute la France, la Belgique et une partie de la Hollande et elle se trouve maintenant aux portes de l'Allemagne.

Dans cette guerre terrible, au cours de laquelle les peuples opprimés d'Europe ont combattu avec un rare héroïsme, un mérite particulier revient aux vaillants peuples de Yougoslavie et à leur courageuse armée de libération nationale.

Malgré les importantes victoires de la grande coalition antifasciste, malgré l'avance des armées alliées et les combats héroïques des peuples asservis, l'Allemagne nazie, blessée à mort, ne dépose pas les armes, faisant un ultime effort pour conserver ses positions. Pendant que le Congrès de Permet tenait ses assises, l'occupant allemand et les traîtres à notre pays, depuis les collaborateurs déclarés de Tirana, avec à leur tête Mehdi Frashëri, le «Balli kombëtar» de Mithat Frashëri et d'Ali Këlcyra, jusqu'au «Legaliteti», conduit par le traître et bandit Abaz Kupi, préparaient fiévreusement, en y mettant toutes leurs espérances, la seconde grande offensive contre l'Armée de libération nationale. Les traîtres réactionnaires n'avaient pas perdu l'espoir de porter à terme l'exécution de leurs projets. Eliminant tous leurs désaccords et regroupés autour des baïonnettes allemandes encore solides, ils ne voyaient que leur objectif principal: la destruction du Front de libération nationale et de notre armée. Les bandes criminelles du «Balli kombëtar» s'étaient mises sans conditions à la disposition des Allemands. Avec la gendarmerie des quislings et les bandes du «Legaliteti», elles avaient déclenché de concert une terreur sans nom sur les territoires occupés, non seulement contre les éléments actifs du Front, mais aussi contre tout le peuple. Dans nos villes régnait l'anarchie: femmes, vieillards et enfants innocents étaient fusillés pour étouffer la résistance. Les biens du peuple étaient l'objet d'un pillage effréné, la vie de chaque citoyen était en danger. Dans l'Albanie du Sud ces bandes mobilisaient de force des gens du peuple, les tenaient enfermés dans les casernes, afin de pouvoir en disposer pour leur acte final, et elles leur bourraient le crâne avec leur démagogie odieuse pour les tromper et mieux se servir d'eux dans leur œuvre sanguinaire. Dans l'Albanie du Nord, toute la réaction s'était rassemblée autour du bandit Abaz Kupi, autour des quislings Fiqri Dine et ses acolytes, autour des traîtres infâmes, Mustafa Kruja, Kolë Bibë Mirakaj, Gjon Markaj et d'autres encore. Les traîtres de Tirana, avec à leur tête Mehdi Frashëri, le tristement fameux Mithat Frashëri et d'autres de leurs semblables comme Ali Këlcyra orchestraient et dirigeaient cette action indigne, ce grand crime contre notre peuple. Ces pseudo-démocrates et pseudo-républicains félons faisaient déjà cause commune avec les bandits et criminels du régime de Zogu, et l'Allemagne nazie, leur maître, fournissait des armes, de l'argent et des vivres à leurs hordes infâmes. Trois divisions allemandes et des milliers de mercenaires, parfaitement entraînés et armés jusqu'aux dents, se ruèrent comme des bêtes sauvages sur nous, se lancèrent sur les territoires libérés et baignés du sang pur des valeureux fils de notre peuple. Leur plan criminel avait pour but de nous anéantir comme force militaire et politique, de consommer une fois pour toutes leur œuvre et d'installer, sur nos cadavres, leur pouvoir de bandits et d'hommes assoiffés de sang. Mais notre armée héroïque ne dormait pas ; elle était prête à affronter n'importe quel danger, prête, comme toujours, à s'immoler pour son peuple tant éprouvé, pour sa patrie bien-aimée et à infliger la leçon qu'elles méritaient aux divisions allemandes et aux bandes de traîtres. Armée et peuple se dressèrent en masse, hommes et femmes, le fusil à la main, vieillards et enfants, tous, comme un seul homme, animés d'un sentiment d'abnégation et d'héroïsme qui resteront légendaires, firent un

rempart de leurs corps, pour sauver la patrie, pour défendre leur peuple, les territoires libérés, notre honneur et nos coutumes, pour le triomphe de la liberté et de la justice. Notre armée a apporté sa grande contribution de sang à la cause commune des Alliés et elle a engagé des combats encore plus sanglants contre les divisions allemandes au moment même où les alliés anglo-américains débarquaient en France. Et, camarades conseillers, notre armée victorieuse a affronté les fauves allemands et les traîtres dans des batailles épiques. Les partisans et partisanes, les commandants et commissaires de nos vaillants bataillons, de nos brigades légendaires, avaient compris que c'était là une lutte à mort, et ils n'ont pas ménagé leur vie pour leur grand idéal. Avec une abnégation indicible ils ont défendu chaque pouce du territoire et l'ont arrosé de leur sang. Des centaines et des centaines d'Allemands et de traîtres ont payé très cher leurs odieux méfaits. Dans des combats héroïques véritablement légendaires, qui seront chantés de génération en génération par notre peuple, nos vaillants compagnons et nos vaillantes compagnes sont tombés en héros au champ d'honneur, ils sont tombés en chantant l'Albanie nouvelle qui se construit. C'est leur exaltant exemple que d'autres camarades ont suivi avec le même courage et la même abnégation, et notre glorieuse armée a remporté la victoire, elle a brisé la seconde offensive allemande, elle a mis en déroute les traîtres et annihilé leurs espoirs et, triomphante et plus forte que jamais, elle a poursuivi sa marche vers les objectifs que lui avaient fixés l'Etat-major général et le Comité antifasciste, se lançant dans une vigoureuse contre-offensive pour la libération complète de l'Albanie. Gloire aux fils héroïques de notre peuple qui sont tombés au champ d'honneur ! Honneur à notre glorieuse Armée de libération nationale !

Nos victoires militaires sur la seconde offensive allemande suivirent de près les importantes décisions du grand Congrès de Permet, la formation du Comité antifasciste.

La constitution du Comité antifasciste, couronnement naturel de tant de sacrifices et d'efforts soutenus par notre mouvement de libération nationale, a été la plus vivante expression de la volonté et des aspirations de notre peuple qui a su consolider au cours de cette lutte terrible les positions conquises au prix de tant de sang, sur le plan militaire comme sur le plan politique et organisationnel. Le Comité antifasciste était la conséquence naturelle de l'affirmation du pouvoir démocratique et une forme nécessaire de centralisation du travail. La constitution du Comité était aussi, devant l'opinion internationale alliée, l'expression légitime de la souveraineté du peuple, qui instaure, dans le feu du combat, son propre gouvernement.

La création du Comité antifasciste a été accueillie avec un enthousiasme indescriptible par tout le peuple albanais. Des milliers de lettres de félicitations et de témoignages de fidélité, parvenues à la Présidence du Comité des coins les plus reculés du pays, traduisent la grande affection et les sentiments élevés de notre peuple combattant ; elles expriment sa grande détermination à poursuivre avec encore plus d'ardeur la lutte de libération, et sa confiance complète dans le Comité antifasciste, qui dirige cette lutte avec succès. La formation du Comité a fait l'effet d'une bombe dans les rangs des traîtres, qui en collaboration étroite avec l'occupant se préparaient avec tant de soin à nous anéantir. De même, la formation du Comité a déjoué les complots que tramaient au dehors les réactionnaires albanais soutenus par certains milieux réactionnaires étrangers. Ces gens cachaient à nos frères émigrés la réalité du pays, et notre âpre lutte ; et nos frères qui sont liés corps et âme à ce peuple et à son combat, parce qu'ils sont des démocrates par leurs convictions et par leurs actes, et prêts à tout donner pour leur pays natal, ne connaissent pas encore les faits et ne peuvent pas apporter à notre lutte la contribution qui serait la leur.

La formation du Comité a déjoué et ridiculisé les efforts des réactionnaires albanais de l'intérieur et de l'extérieur, qui tentaient de former des gouvernements fantoches dépourvus de tout appui dans le peuple et contre sa volonté, et auxquels, participeraient, bien entendu, tous ceux qui, hier comme aujourd'hui, ont fait constamment le jeu des ennemis du peuple.

Le Congrès de Permet et la constitution du Comité antifasciste ont consolidé notre Front et ont rassemblé la quasi-totalité de notre peuple autour d'eux pour notre lutte sacrée. Le pouvoir s'est



consolidé et les décisions adoptées par le Congrès de Permet ont été mises en œuvre successivement par le Comité antifasciste et l'Armée de libération nationale.

L'une de ces décisions les plus importantes, qui prévoyait l'intensification de la lutte et la libération des zones occupées, a été exécutée. Nos brigades et divisions, ayant brisé la deuxième offensive allemande, ont marché vers l'Albanie du Nord pour y libérer nos territoires et notre peuple qui souffrait des sévices des Allemands et des traîtres. Les bandes de Shefqet Vërlaci et d'Abaz Kupi, de Fiqri Dine, de Halil Alia et de leurs acolytes, de Markagjoni et de Bayraktari ont fondu successivement comme neige au soleil. Il en a été de même de leurs projets visant à tromper le peuple et à nous présenter à ses yeux comme des hommes qui détruisaient tout, et non pas comme des hommes qui apportaient au Nord la liberté et la justice. En vain les Allemands et les traîtres rassemblèrent leurs forces démoralisées pour arrêter notre vigoureux élan libérateur. Notre armée victorieuse, entourée de l'affection et de l'enthousiasme de la population du Nord, a libéré des villes et des régions entières. C'est ainsi qu'ont été délivrés successivement Çermenikë, Mati, Dibër, Peshkopi, Zerqan, Lurë, Lumë, Mirditë. Nos forces sont chaque soir aux portes de Tirana et d'Elbasan. D'autres avancent vers la Malësia e Madhe et Shkodër, tandis que d'autres encore ont atteint Has et la Malësia de Gjakovë, au cœur même de la Kosove.

Après le grave coup que leur a porté notre armée, les traîtres albanais ne savent plus où se terrer. Le moment est venu que nous avions du reste justement prévu, où, poursuivis pas à pas par notre armée et le peuple qui demande vengeance de leurs méfaits, ils s'efforcent de sauver leur peau en cherchant refuge derrière les baïonnettes brisées des Allemands ou en mettant leurs espoirs dans les intrigues de la réaction extérieure. Mais la main de la justice tombera sur eux et leur triste fin est imminente.

Chers camarades conseillers,

Comme vous le voyez, depuis le Congrès de Permet notre Lutte de libération nationale s'est beaucoup amplifiée et notre armée a grandi, elle s'est renforcée et aguerrie. Des milliers de jeunes partisans en grossissent les rangs et ils se lancent avec un courage sans pareil aux premières lignes du combat contre les Allemands barbares. Des unités de guérillas de la phase initiale de notre lutte on est passé au stade des bataillons et des brigades. Et aujourd'hui notre armée opère avec de grandes unités. Quatre divisions et un corps d'armée ont déjà été formés. L'Etat-major général unifie à présent les états-majors des autres brigades en voie de formation, et très prochainement nous aurons de nouvelles divisions et de nouveaux corps d'armée. L'esprit combatif de nos unités est élevé et leur discipline solide comme l'acier. Nos commandants et nos commissaires politiques ont acquis une grande expérience et, avec un art militaire consommé, ils ont conduit leurs formations à la victoire. Nous pouvons dire avec fierté que, par ses âpres combats, notre armée s'est gagnée aussi l'admiration de nos alliés. Dans ces affrontements, nos ennemis se rendent bien compte de la force et du niveau militaire élevé des unités de partisans. Dans un rapport secret des forces aériennes allemandes en Albanie, daté du 16 août 1944 et saisi par nos forces, l'ennemi s'exprimait en ces termes sur notre Armée de libération nationale : «Lorsqu'ils ont attaqué Dibër, les partisans ont exécuté pour la première fois une offensive de grande envergure, parfaitement organisée, contre un endroit défendu par les troupes allemandes. L'ennemi s'est emparé de Dibër conformément à un plan préétabli.» Les Allemands avaient déjà eu l'occasion, et ils devaient l'avoir par la suite, de voir exécuter à leurs dépens d'autres opérations de même style et avec la même précision. Ils ont appris à connaître les partisans et les valeureux commandants de notre armée ; ils les ont connus au cours des attaques lancées pour la libération de Peshkopi, Zerqan, Pogradec, Berat, Gjirokastër, Krujë, Sarandë, Delvinë, Vlorë, Fier; ils les ont connus à Kuçovë et sur toutes les routes d'Albanie; ils les connaissent tous les jours au cours des attaques contre leurs convois; et ces attaques foudroyantes de notre armée leur coûtent des centaines et des centaines de tués, de blessés et de prisonniers, des centaines de véhicules incendiés ou mis hors d'usage. Dès son entrée dans notre pays l'envahisseur a été accueilli par des coups de fusil; il ne lui a pas été laissé un seul instant de répit ni la possibilité d'opérer librement, et maintenant, au cours de sa retraite, notre armée le poursuit pas à pas.

Notre peuple peut à bon droit être fier de son armée invincible. Il peut à juste titre tenir la tête haute devant nos alliés et nos amis.

Au cours de ces durs affrontements notre armée s'est équipée avec les armes qu'elle a enlevées à l'ennemi, en attaquant ses convois et ses dépôts. Elle s'est nourri et a préservé ses forces en mangeant le pain du peuple, qui, malgré sa grande pauvreté, malgré l'immense misère causée par cette guerre terrible, s'est privé du nécessaire pour entretenir ceux qui, pieds nus et mal vêtus, mais animés d'un moral élevé et inflexible, sous la pluie et la neige, se battaient sans ménager même leur vie pour une Albanie libre et indépendante. Certes, nos alliés nous ont aidés avec des armes et des munitions. Nous ne sommes pas de ceux qui oublient une telle aide et nous leur en sommes reconnaissants, mais ces aides n'ont pas été suffisantes. Des centaines de partisans manquent de fusils, de munitions; des centaines de partisans qui brûlent du désir de se battre et qui sont entraînés dans le feu du combat en arrivent souvent à ne plus pouvoir se battre qu'à coups de pierres. Parce que nous manquons d'armes, de nombreuses localités se trouvent encore aux mains de l'ennemi. Dans l'intérêt de cette lutte commune et sacrée et pour barrer toute retraite aux forces allemandes et les anéantir, nous demandons à nos alliés des armes, des armes, des armes ! Nous sommes convaincus que personne ne peut nous refuser le droit de chercher à intensifier notre lutte et pour cela, nous réclamons encore des armes et des munitions.

Chers camarades conseillers,

Nous avons remporté de nombreuses, d'incessantes victoires dans tous les domaines et nous les devons à la justesse de la prise de position politique et militaire du mouvement de libération nationale. Les principes de notre juste lutte qui ont été concrétisés dans la plate-forme établie à la Conférence de Peza et complétés à la Conférence de Labinot et au Congrès historique de Permet, ont été appliqués scrupuleusement et avec succès. Les conseils de libération nationale se sont constitués sur les trois quarts de notre territoire, et ils le seront bientôt dans tout le pays. Le peuple y participe de son plein gré et il y a trouvé l'expression de sa souveraineté ; il y a trouvé sa forme de gouvernement ou disons plutôt la forme de son autogouvernement. La constitution des conseils de libération nationale et leur fonctionnement au cours de la lutte ont été l'un des facteurs de nos succès. Par leur rôle d'organes du pouvoir et par leur travail politique inlassable, les conseils de libération nationale ont été le bras droit de notre armée. Les opérations de l'Armée et les actes des conseils étaient étroitement liés ; et la parfaite harmonisation des deux pouvoirs [*Le pouvoir des conseils et le pouvoir militaire.*], leur lutte et leur travail infatigables, menés dans un esprit de grand attachement mutuel, ont donné des résultats éclatants. Rendons hommage et applaudissons au travail et à la lutte inlassable des conseils de libération nationale, dignes représentants de notre peuple.

Avec la création du Comité antifasciste, l'activité des conseils et du pouvoir a pris un grand essor. On a commencé à centraliser ce travail, le peuple s'est rassemblé autour du Front et de l'Armée, il a acquis une plus grande confiance dans son action et dans sa lutte. Le Comité a donné des instructions et des directives pour que le pouvoir soit renforcé et ses activités étendues dans tous les domaines. Les résultats ont été notables. En ce qui concerne l'enseignement, des centaines d'écoles ont été ouvertes dans les zones libérées et des milliers d'enfants ont commencé à en fréquenter régulièrement les cours. Avec le plus grand zèle les innocents enfants de notre peuple, sous la protection de l'Armée de libération nationale, continuent, avec une pleine confiance dans leur avenir radieux et prospère, leurs études abandonnées. On organise actuellement des cours pour enseignants, d'où sortiront des instituteurs de type nouveau, qui se consacreront totalement à l'éducation de la jeune génération, espoir de la patrie. On organise également des cours pour les illettrés, et des maisons de la culture sont mises sur pied pour élever le niveau culturel du peuple. Dans le domaine de la culture et de la propagande, partout des conférences et des meetings sont organisés, la presse se développe, des groupes de musique et des troupes théâtrales sont créées pour éduquer notre peuple et élever le plus possible son esprit de résistance. Dans le domaine de l'économie, on organise le marché; les instructions nécessaires sont données pour que se développe avec succès le travail dans ce secteur si important. La question économique est le problème essentiel qui a préoccupé le Comité et il ne doit cesser de nous

préoccuper. Notre peuple, éprouvé par la guerre, souffre énormément des conditions économiques actuelles. Des régions entières manquent de blé, sans parler d'autres produits presque aussi vitaux. Bien qu'en état de guerre, nous devons, si nous ne pouvons résoudre totalement ce problème, nous mettre à l'oeuvre avec le maximum d'énergie pour au moins améliorer la situation. Employons-nous avec ardeur et inlassablement à élever le niveau économique du pays, comme nous nous prodiguons pour combattre l'occupant. Et pour cela, il ne suffit pas de travailler ferme, il faut aussi que se développe le sentiment de solidarité et d'entraide parmi la population. Dans cette guerre, où tous versent leur sang pour sauver la patrie, il faut que nous nous aidions les uns les autres sur le plan économique. En ces temps-ci, quiconque aide son prochain et s'aide lui-même, aide l'Armée, aide sa patrie. En matière de santé publique, malgré le manque de médicaments on fait l'impossible pour mettre sur pied des dispensaires et des hôpitaux, on organise des cours d'infirmiers pour assurer la protection de la santé du peuple et de l'Armée.

Au cours de ces quatre mois d'existence, le Comité antifasciste s'est employé à faire en sorte que la lutte contre l'occupant et les ennemis intérieurs soit poursuivie avec le maximum d'ardeur, que, dans les zones libérées, on travaille pour renforcer le pouvoir, pour reconstruire le pays et élever le niveau culturel du peuple. Les premiers fruits ont déjà été cueillis. Nous progressons de jour en jour et nous montrerons à tous les pessimistes que notre peuple et les hommes que forge cette lutte sauront travailler et édifier leur patrie sacrée, de même qu'ils savent se battre vaillamment pour la liberté de leur pays.

L'une des principales tâches du Comité antifasciste consistait dans l'élaboration des fondements légaux de notre pouvoir démocratique sur lesquels reposera fermement notre Etat nouveau. Ces lois, d'une importance capitale, devront être approuvées par les organes représentatifs et elles concrétiseront l'organisation et le fonctionnement de l'appareil d'Etat.

Notre souci majeur à nous tous, membres du Front de libération nationale, doit être d'asseoir tout ce travail que nous avons entrepris sur des fondements solides pour être ainsi en mesure de faire face à tout danger. Nous ne devons pas nous contenter de l'aspect superficiel des choses, mais regardez la réalité en face, et là où le travail boite, le placer sur de solides fondements. Le pouvoir que nous mettons sur pied n'est pas fortuit; il est tout l'avenir de notre pays et de notre peuple, qui a souffert tout au long de son histoire, de notre peuple qui verse son sang précieux et voit brûler ses foyers pour connaître dorénavant des jours plus heureux. Aussi devons-nous faire participer le peuple à tous les échelons de ce pouvoir et faire en sorte qu'il soit souverain, maître de son destin. Pour réaliser au mieux cette lourde tâche, nous et le peuple tout entier devons bien saisir l'essence de ce pouvoir. Les lois fondamentales de ce pouvoir démocratique sont claires et simples, accessibles à tous et applicables par tous. Tout y est débarrassé de la procédure compliquée des lois antérieures, formulées intentionnellement comme elles l'étaient pour en maintenir le peuple éloigné et mieux léser ses droits. Mais il ne suffit pas seulement de comprendre ces lois, il faut aussi les appliquer le plus scrupuleusement possible et les défendre avec la plus grande rigueur contre quiconque chercherait à les détourner et à les fouler aux pieds. Qui viole les lois, qui abuse des lois, celui-là viole la volonté du peuple et abuse de cette volonté. Il ne peut donc rester impuni sous le nouveau pouvoir qui s'édifie.

Jusqu'à présent, les conseils de libération nationale de village, de sous-préfecture ou de préfecture ont exercé à la fois les fonctions d'organes du pouvoir et d'organes politiques. A la suite des dernières décisions sur l'organisation du pouvoir, les conseils de libération nationale et les comités exécutifs ne sont plus désormais que des organes du pouvoir, et tous les conseillers désignés par les conseils de libération nationale aux comités exécutifs sont des fonctionnaires d'Etat. En cette qualité, ils sont responsables devant les conseils de libération nationale qui les ont désignés et devant la population de la préfecture ou de la sous-préfecture de leur ressort. Ces fonctionnaires du nouvel Etat, issus du sein du peuple, sont tenus d'appliquer les ordres qu'ils reçoivent du Conseil général de libération nationale et du gouvernement, de travailler jour et nuit, très consciencieusement et avec un véritable esprit de justice, pour ce peuple qui leur témoigne sa confiance. En tant que fonctionnaires ils doivent être respectés et aimés de tous, et de leur côté, par leur travail et leur conduite, mériter ce respect et cette

affection. Sous ce pouvoir nouveau, personne ne doit s'imaginer pouvoir profiter de sa désignation à un conseil pour commettre des abus et des actes malhonnêtes sur le dos du peuple ; le peuple sera près de lui, autour de lui, il l'aidera, le contrôlera, le critiquera et le révoquera, s'il ne travaille pas bien. En revanche, le peuple aimera encore davantage et défendra de tout coeur ceux qui travaillent pour lui avec justice. Comprendons bien, nous et le peuple tout entier, ces principes si nous voulons que le sang versé ne l'ait pas été en vain et, en nous fondant sur ces solides critères, mettons-nous à l'oeuvre sans épargner notre peine.

Nous devons rassembler autour de ce pouvoir tout le peuple albanais. Que personne ne reste en dehors du Front de libération nationale, et faisons en sorte que les larges masses du peuple soient orientées et soutenues par la politique juste de notre Front. Pour accomplir ce vaste travail politique parmi les masses du peuple, il est nécessaire de créer une organisation politique distincte, le Front de libération nationale. *[A la deuxième réunion du Conseil antifasciste de libération nationale il fut décidé que les conseils de libération nationale ne seraient plus que des organes du pouvoir populaire, tandis que le Front de libération nationale devait constituer ses propres organisations, qui seraient le principal appui du pouvoir et permettraient de procéder à l'éducation et à la mobilisation des masses et de renforcer l'union du peuple autour du Parti.]* C'est sans aucun doute à vous, camarades conseillers, en tant que dignes représentants de notre peuple, que revient l'honneur de constituer cette organisation politique.

L'une des autres tâches importantes du Comité antifasciste était d'unir tout le peuple albanais dans le Front de libération nationale et d'intensifier la lutte contre l'occupant pour hâter la libération de la patrie. Le Comité antifasciste a suivi avec la plus grande fidélité la juste voie de l'union et de la fraternité de tous les patriotes albanais, car c'était la seule voie de salut pour notre peuple. Le Comité a été constamment en éveil pour mettre à profit toutes les circonstances en vue de la réalisation totale de cette union des énergies saines du peuple, il a été constamment à l'affût pour enlever des armes à l'occupant. Ces derniers temps, les événements en Europe et dans les Balkans ont évolué rapidement. Les troupes allemandes qui se trouvaient en Grèce, en Bulgarie, en Yougoslavie et en Albanie, ont été clouées par l'Armée rouge et par les armées de libération nationale des peuples balkaniques. Notre armée et les armées de libération nationale des peuples voisins assaillaient de toutes parts les forces ennemies, qui se préparaient fébrilement à battre en retraite. Le navire allemand était en train de sombrer et, bien entendu, les rats qui se trouvaient à bord se hâtaient de l'abandonner.

Les bandes des traîtres albanais qui étaient encore demeurées sur pied et qui aidaient leur maître dans ces derniers massacres et ces actes incendiaires, ont commencé à chanceler. Les bandits albanais voyaient leurs hommes de confiance les désertir tour à tour pour se rendre aux unités de notre armée. Reconnaissant leur erreur, certains d'entre eux déposaient les armes, tandis que d'autres se montraient prêts à combattre côte à côte avec les partisans. Une nette différenciation s'opérait au sein de la réaction. Dans l'intérêt de la lutte et du peuple et pour soustraire aux Allemands la dernière arme qu'ils avaient créée pour provoquer une lutte fratricide, le Comité antifasciste a lancé l'appel que vous connaissez tous. *[Le 22 septembre 1944, la Présidence du Conseil antifasciste de libération nationale et le Haut Commandement de l'Armée de libération nationale appela tous ceux qui collaboraient avec les occupants à se rallier dans l'espace de 15 jours au Front de libération nationale. Ceux qui répondraient à cet appel devaient bénéficier de circonstances atténuantes pour leurs délits. Beaucoup de personnes qui avaient été trompées se rallièrent au Front.]* Cet appel suprême adressé à tous ceux qui s'étaient alignés sur les positions de l'ennemi, leur donnait la possibilité de quitter les rangs de l'occupant pour le plus grand bien de la patrie; il leur offrait l'occasion d'atténuer leurs fautes. Le Comité antifasciste a pour devoir de hâter la libération de la patrie. Notre appel juste et d'un haut caractère politique a été le dernier cri du peuple adressé à tous ceux qui, avaient encore du sang albanais dans leurs veines, à tous ceux qui, malgré leurs forfaits, étaient encore tant soit peu attachés à la patrie. Notre appel était la preuve suprême de l'objectif élevé que notre mouvement a toujours poursuivi avec le plus grand esprit de justice, l'union de tout le peuple albanais. Notre mouvement, aujourd'hui encore, à l'apogée de sa force et à la veille de la victoire finale, a tendu la perche à ceux qui jusqu'à hier l'avaient combattu. Un grand nombre de ces hommes trompés et en partie seulement responsables, ont répondu à l'appel et se sont rendus. Ils bénéficieront des circonstances atténuantes

que cet appel leur accorde pour leurs fautes, mais ces fautes ne leur seront pas pardonnées. Ils seront jugés par les tribunaux du peuple avec l'extrême justice qui caractérise notre Lutte et notre Front. C'est aussi avec la plus grande justice et la plus grande sévérité que seront condamnés tous ceux qui se sont rendus coupables de trahison. D'autre part, que tous les gens qui jusqu'à hier étaient des étrangers pour le Front, qui se trouvaient sur les positions de l'ennemi et en opposition ouverte avec le mouvement, et que notre Front admet aujourd'hui en son sein en leur offrant la possibilité de se réhabiliter, se dépouillent de leur ancienne mentalité erronée, qu'ils abandonnent leurs prétentions injustifiées et qu'ils n'espèrent surtout pas s'introduire dans le Front pour le détruire de l'intérieur. Nous leur recommandons de bien analyser leur passé, de regarder maintenant les choses correctement et de travailler correctement. Qu'ils n'oublient un seul instant que nous ne sommes pas de ceux qui s'endorment sur leurs lauriers. Nous leur répétons encore de changer de voie et de méthode, s'ils veulent que le peuple et son pouvoir ne prennent pas de sanctions contre eux.

Tous les autres, tous ceux qui, en toute conscience, se sont plongés dans la trahison, s'enfuient terrifiés à l'idée de la vengeance et de la justice du peuple, parce qu'ils savent que le sang de milliers de nos martyrs n'a pas été versé en vain, que le sang de tant de parents et de soeurs de nos camarades, sauvagement assassinés ou égorgés dans les villages et les villes, ne peut pas être oublié, que des centaines et des centaines de villages réduits en cendres demandent vengeance, que le patrimoine de notre peuple brûlé ou volé doit être reconstitué. L'épée de la justice tombera implacablement sur les traîtres infâmes. Certains d'entre eux ont fondé leurs espoirs sur l'aide des milieux réactionnaires étrangers et ils rêvent d'être soutenus par la réaction extérieure pour pouvoir sauver leur peau, ou se livrer jusqu'au bout à leurs méfaits.

Le bandit Abaz Kupi, cet homme roué, rompu aux combinaisons les plus louches, la créature de Mehdi Frashëri et des quislings de Tirana, lui-même complice des Allemands qui lui fournissaient des vivres, du matériel de guerre et des vêtements et lui prêtaient l'appui de leur Wehrmacht dans sa lutte contre nous, a auprès de lui des officiers alliés. Avec tous les traîtres, il invoque la présence de ces officiers pour tromper le peuple, et lui faire croire que l'Angleterre est avec eux et qu'elle les aide. Bien entendu, la présence des officiers alliés auprès de ces individus fait du tort à notre lutte commune. Nous n'admettrons jamais cette présence auprès d'eux. Notre attitude est plus que juste, notre fidélité à l'égard de nos grands Alliés est totale. Les délégués de notre Etat-major général qui se sont rendus à Bari pour s'entretenir avec le Haut Commandement allié en Méditerranée, ont signé dans une atmosphère cordiale le premier accord militaire. Quant à nous, grâce à notre lutte juste et incessante, nous avons surmonté tous les obstacles et nous vaincrons, parce que, dans cette lutte, nous sommes les alliés inséparables de l'Angleterre, de l'Union soviétique et des Etats-Unis, parce que malgré les efforts de certains intrigants qui ne feront pas long feu, les peuples de ces pays sont avec nous, ils sont avec les peuples qui se battent courageusement contre l'occupant, pour la liberté. Les faits confirment mes dires: nous avons maintenant à notre Etat-major général les envoyés militaires de la Grande-Bretagne, qui, par sa lutte continue, resserre l'étau à la gorge de l'Allemagne à l'Ouest. Nous avons nos envoyés militaires auprès du Haut Commandement allié de la Méditerranée. Nous avons à présent à notre Etat-major général les envoyés militaires du grand pays des Soviets et de la glorieuse Armée rouge, à laquelle le monde entier et toute l'humanité chantent des hymnes de gloire pour le lourd fardeau qu'elle supporte sur ses épaules d'acier et pour sa lutte gigantesque qui a émerveillé le monde. La demande unanime de notre peuple, formulée par la bouche de ses délégués au Congrès de Permet, a été satisfaite. Nous en sommes reconnaissants au grand dirigeant des peuples soviétiques, le maréchal Staline. Nous avons aussi à notre Quartier général des représentants militaires des Etats-Unis d'Amérique.

Camarades,

Le Congrès de Permet, réuni en des moments difficiles avec la participation des délégués venus de tous les points de l'Albanie libérée ou occupée, a donné à notre pays le Conseil général antifasciste, digne représentation du peuple albanais. A ce Congrès, la volonté de notre peuple s'est pour la première fois librement exprimée ; les larges couches du peuple, hommes, femmes, vieillards et

jeunes, ont pris part à la vie politique du pays. Le Congrès de Permet a investi le Conseil général antifasciste d'Albanie d'attributions à la fois législatives et exécutives, et, sur la base des pouvoirs qui lui étaient ainsi conférés, la Présidence du Conseil a désigné le Comité antifasciste son principal organe exécutif. Le Comité antifasciste était investi de toutes les attributions d'un gouvernement provisoire, et en cette qualité, il était confronté aux problèmes suivants : diriger le peuple albanais dans la lutte, renforcer et intensifier cette lutte contre l'occupant et les traîtres, libérer les territoires occupés, renforcer l'Armée de libération nationale, étendre et renforcer le pouvoir des conseils. Dans cette phase de notre lutte, le Comité antifasciste, doté des attributions d'un gouvernement provisoire était l'élément fondamental de la matérialisation du pouvoir populaire, il venait couronner nos combats sanglants. Le Comité antifasciste, en tant qu'organe du pouvoir exécutif, approprié aux circonstances politiques de l'époque, a frayé la voie à un gouvernement démocratique albanais, organe d'un pouvoir exécutif approprié aux circonstances politiques actuelles. Et les circonstances politiques actuelles sont différentes de celles d'il y a quatre mois. Notre mouvement s'est étendu infiniment, notre lutte a beaucoup gagné en ampleur. Nous ne sommes plus au moment, où, au Sud, se préparait la deuxième offensive allemande et où les traîtres réactionnaires étaient encore en mesure de mobiliser leurs bandes, pour les lancer contre, nous ; nous ne sommes plus au moment où presque toute l'Albanie centrale et l'Albanie septentrionale souffraient sous la botte de l'occupant et des traîtres. Aujourd'hui, non seulement on ne trouve plus dans le Sud aucun traître ni mercenaire armé, mais encore l'Albanie centrale et une partie de l'Albanie du Nord sont entièrement libérées en attendant la proche libération du pays tout entier. Les traîtres du Sud et ceux du Nord furent, terrifiés, devant l'avance victorieuse de notre armée. Leurs bandes de mercenaires ont été liquidées, et nous pouvons à présent affirmer avec certitude que plus des trois quarts de l'Albanie ont été libérés, que dans plus des trois quarts du pays on chante l'hymne de la libération. Le pouvoir de libération nationale des conseils est institué dans presque tout le pays. On renforce les commandements dans les arrières. Une grande armée est mise sur pied pour combattre l'occupant, défendre le peuple et son pouvoir. Notre armée n'est plus ce qu'elle était lors du Congrès de Permet. Elle a déjà triplé ses effectifs, et son énergie, sa résolution de combattre et sa discipline ont décuplé. Aujourd'hui nous avons sur le pied de guerre de nombreuses brigades, nous avons des divisions et des corps d'armée, et notre armée marche chaque jour plus vite vers la libération complète du pays. Les événements à l'extérieur se précipitent. Les armées alliées avancent et elles resserrent leur étau sur l'Allemagne hitlérienne. Ainsi donc, la devise de notre lutte et de notre politique doit être toujours : En avant ! Camarades, dans ces circonstances politiques, qui sont entièrement en notre faveur, nous devons adopter des décisions importantes, et l'une d'entre elles doit être précisément la constitution du Comité antifasciste en Gouvernement démocratique de l'Albanie. A l'horizon de notre vie politique est apparu un nouveau facteur, dont nous devons absolument tenir compte. Et si jusqu'à hier la situation nous empêchait de constituer un gouvernement, aujourd'hui que les trois quarts de l'Albanie sont déjà libérés et que notre pouvoir ne cesse de s'étendre et de se renforcer, aujourd'hui que notre armée a grandi et s'est renforcée, que l'Allemagne nazie reçoit le coup de grâce et que les traîtres au pays, en pleine débâcle, ne savent plus où se terrer, la situation nous impose de proclamer le Comité, Gouvernement démocratique.

Notre mouvement a toujours eu le sens des réalités, il a acquis un sens politique aigu, il ne s'est jamais écarté de la situation politique de fait, il n'a jamais été dépassé par l'évolution des événements intérieurs et extérieurs et s'est entièrement fondé sur le droit et les nécessités politiques.

La constitution du Comité en Gouvernement démocratique exige une loi, et cette loi, c'est vous et vous seuls qui la voterez parce que vous êtes les représentants du peuple, investis du pouvoir législatif et exécutif. Cette loi que vous adopterez après avoir examiné la question, exaucera, soyez-en sûrs, l'une des plus ardentes aspirations de notre peuple; elle renforcera notre pouvoir à l'intérieur et consolidera nos positions internationales.

Le Gouvernement démocratique qui émanera de cette réunion historique demeurera fidèle à la plateforme politique et militaire de notre mouvement. Il demeurera fidèle aux décisions du Congrès de Permet, il sera la continuation du Comité antifasciste. Les principales tâches de ce Gouvernement démocratique consisteront avant tout à poursuivre la lutte contre l'occupant et ses laquais et à la terminer rapidement ; à renforcer le pouvoir démocratique des conseils ; à défendre tous les droits

démocratiques du citoyen ainsi que leurs croyances et à protéger la propriété privée. Fidèle aux décisions du Congrès de Permet, le Gouvernement démocratique ne permettra pas le retour de Zogu en Albanie tant que le peuple n'aura pas exprimé sa volonté sur la forme du régime. Après la libération complète de l'Albanie et une fois la situation stabilisée, le Gouvernement démocratique organisera des élections libres et démocratiques à l'Assemblée constituante, laquelle fixera la forme du régime et adoptera la constitution de l'Etat albanais.

Notre Gouvernement démocratique demandera à ses grands Alliés, l'Angleterre, les Etats-Unis et l'Union soviétique, à la Yougoslavie et à tous les autres Etats alliés et amis de la grande coalition antifasciste, de le reconnaître comme le seul gouvernement du peuple albanais, un gouvernement issu de la lutte et du sein d'un peuple valeureux, qui a versé tant de sang et dont les fils n'ont pas épargné leur vie dans leur lutte pour la liberté de leur propre pays et pour celle de tous les peuples opprimés par le fascisme.

Nous sommes convaincus que nos grands Alliés, l'Angleterre, l'Union soviétique et les Etats-Unis d'Amérique, ainsi que tous les autres Etats amis, reconnaîtront notre Gouvernement, qui exprime la volonté du peuple albanais tout entier et qui le représente. Ils le reconnaîtront parce qu'ils ont vu de leurs propres yeux les sacrifices que nous avons consentis dans cette lutte terrible et inégale, ils ont vu de leurs propres yeux les exploits héroïques de ce peuple, petit mais inflexible. Ils reconnaîtront notre Gouvernement, car ils nous ont connus dans la lutte et aux heures les plus difficiles, ils ont vu notre armée, dans les conditions les plus pénibles, monter avec une ardeur et une abnégation sans pareilles à l'assaut contre l'ennemi alors que nos grands Alliés se lançaient à l'attaque avec le même héroïsme et la même abnégation sur les autres fronts.

Chers camarades conseillers,

En ces moments décisifs, les dignes représentants de notre peuple convoqués par la Présidence du Conseil général pour adopter les décisions si importantes pour le destin de notre peuple et de notre patrie bien-aimée, se montreront, j'en suis sûr, à la hauteur de la tâche qui pose ce moment historique.

Au nom du Comité antifasciste, je vous adresse notre salut et nos vœux pour la poursuite heureuse des travaux de cette réunion. Au nom de notre héroïque armée et de son Etat-major général, je salue en vous les dignes représentants de notre peuple et vous exprime de même, au nom de cette Armée que vous aimez tous de tout cœur, son attachement et son dévouement infinis à notre peuple, à sa cause sacrée.

Vive le Conseil général antifasciste de libération nationale d'Albanie !

Vive l'héroïque Armée de libération nationale albanaise !

Vive le peuple albanais !

Vive l'Albanie libre, indépendante et démocratique !

Vivent nos grands Alliés : l'Angleterre, l'Union soviétique et les Etats-Unis !

Vivent tous les peuples de la grande coalition antifasciste !

*Paru pour la première fois dans la brochure «La deuxième réunion du Conseil Antifasciste de libération nationale», 1944*

*Œuvres, t. 2*

# **DECLARATION DU GOUVERNEMENT DEMOCRATIQUE D'ALBANIE DEVANT LA DEUXIEME REUNION DU CONSEIL GENERAL ANTIFASCISTE DE LIBERATION NATIONALE D'ALBANIE**

**23 octobre 1944**

Dans cette grande lutte antifasciste, dans cette lutte de libération, où tous les peuples progressistes, unis devant le danger qui menaçait l'humanité, ont engagé toutes leurs énergies dans un effort commun contre les barbares nazis-fascistes, notre peuple héroïque a apporté avec la plus grande abnégation, sa contribution à la libération de la patrie et à la liquidation de la peste fasciste. Le peuple albanais a entrepris avec courage la lutte la plus terrible et en même temps la plus glorieuse de son histoire. Il a montré, par des actes scellés de son sang et qui resteront comme des monuments indestructibles aux yeux de nos générations futures, que le sang de ses ancêtres héroïques bout dans ses veines et que son âme est riche de hautes vertus. Face à la catastrophe qui menaçait la patrie, notre peuple, sans reculer devant les souffrances, la faim, le feu et les massacres, s'est impétueusement engagé dans l'unique voie de salut, la voie qui allait lui permettre de briser les horribles chaînes de la servitude, dans la voie de la lutte implacable contre l'occupant et les traîtres au pays. Le peuple albanais, par sa lutte contre des ennemis féroces et puissants, armés des engins les plus modernes, a gravi successivement les degrés de sa voie glorieuse et a élevé le prestige de l'Albanie et de l'Albanais. Il a assuré à notre patrie le respect du monde et lui a conquis (grâce au sang pur versé par ses fils glorieux) une place aux côtés de tous les peuples qui ont entrepris la grande œuvre, devant garantir le salut de l'humanité.

C'est dans le feu de cette lutte de libération qu'a surgi notre héroïque Armée de libération nationale, l'armée de notre peuple invincible. Elle a porté à l'occupant et aux traîtres des coups mortels et, dans cette lutte et ces affrontements sanglants, elle s'est armée et s'est trempée d'un esprit d'abnégation et de discipline rigoureuse, acquérant en même temps une riche expérience. C'est dans cette lutte et ces affrontements qu'ont été mis sur pied les conseils de libération nationale, qui sont devenus effectivement le pouvoir démocratique du peuple et, en même temps que notre armée, les principaux facteurs de nos victoires. Notre organisation du pouvoir, de pair avec notre armée, a gravi, elle aussi, ses étapes glorieuses, en se perfectionnant continuellement. Peza, Labinot, Permet et Berat sont quatre étapes éclatantes de notre lutte. Le grand Congrès de Permet, où les délégués du peuple albanais ont élu le Conseil général antifasciste de libération nationale d'Albanie et l'ont investi des pouvoirs législatif et exécutif, a donné à l'Albanie le Comité antifasciste, le principal organe exécutif du Conseil général antifasciste de libération nationale. La deuxième réunion historique du Conseil général de libération nationale d'Albanie, tenue dans la ville libérée de Berat, a donné à l'Albanie son premier Gouvernement démocratique, qui est le principal organe exécutif de direction et à travers lequel le Conseil général antifasciste de libération nationale remplit ses fonctions exécutives.

Le Gouvernement démocratique d'Albanie, conscient de la lourde mission qui lui a été assignée, demeurera fidèle aux décisions adoptées par le Congrès de Permet. Il sera le continuateur du Comité antifasciste, mettra en œuvre et défendra encore plus largement tous les principes militaires et politiques du mouvement de libération nationale.

Le Gouvernement, dans l'exercice de ses fonctions, déclare devant le peuple albanais tout entier que :

1. Le Gouvernement démocratique d'Albanie demeurera fidèle aux décisions adoptées par le Congrès antifasciste de libération nationale de Permet et par le Conseil général antifasciste de libération nationale d'Albanie. Ce gouvernement marchera sur les traces du Comité antifasciste ;
2. Le Gouvernement démocratique d'Albanie a pour but d'étendre et de poursuivre la lutte, de libérer rapidement et complètement l'Albanie et de défendre son indépendance ;



3. Le Gouvernement démocratique d'Albanie rassemblera toutes les forces du peuple albanais autour du Pouvoir de libération nationale et il renforcera le pouvoir des conseils de libération nationale ;
4. Le Gouvernement démocratique d'Albanie, après la libération complète du pays et après avoir stabilisé la situation, organisera des élections libres et démocratiques à l'Assemblée constituante, qui devra fixer la forme de l'Etat et élaborera la Constitution de l'Etat albanais ;
5. Le Gouvernement démocratique d'Albanie révisera tous les accords politiques, militaires et économiques conclus par le régime de Zogu avec les Etats étrangers et il dénoncera tous ceux qui sont contraires aux intérêts du peuple et de l'Etat albanais ;
6. Le Gouvernement démocratique d'Albanie garantira et défendra tous les droits civiques des citoyens ;
7. Le Gouvernement démocratique d'Albanie s'efforcera de resserrer la coopération avec les grands Alliés : la Grande-Bretagne, l'Union soviétique et les Etats-Unis d'Amérique, ainsi qu'avec tous les autres membres de la coalition antifasciste ;
8. Le Gouvernement démocratique d'Albanie demandera aux grands Alliés: la Grande-Bretagne, l'Union soviétique et les Etats-Unis d'Amérique, ainsi qu'à tous les membres de la coalition antifasciste, à être reconnu comme l'unique gouvernement de l'Albanie.

Au nom du Gouvernement démocratique d'Albanie

Le PREMIER MINISTRE et Commandant en chef de l'Armée de libération nationale d'Albanie,  
Colonel-Général

*Enver Hoxha*

*Paru pour la première fois dans la brochure «La deuxième réunion du Conseil antifasciste de libération nationale», 1944*

*Œuvres, t. 2*

## **DISCOURS PRONONCE AU PREMIER CONGRES DE L'UNION DES FEMMES ANTIFASCISTES ALBANAISES**

**4 novembre 1944**

*[Ce Congrès tint ses assises à Berat du 4 au 8 novembre 1944. Y participèrent des déléguées de toutes les régions de l'Albanie et des unités de l'Armée de libération nationale albanaise.]*

Chères camarades déléguées de l'Union des femmes antifascistes albanaïses,

Au nom du Gouvernement démocratique d'Albanie et de l'Etat-major général de l'Armée de libération nationale, je salue en vous de tout cœur les dignes représentantes de l'Union des femmes antifascistes de notre pays, réunies en ce congrès historique.

Pour la première fois dans l'histoire de notre peuple, la femme albanaïse participe brillamment à la vie militaire et politique du pays. Sa lutte, aussi courageuse que sacrée, a été scellée du sang des héroïnes qui sont tombées au champ d'honneur aux côtés de leurs frères, pour la libération de l'Albanie aussi bien que de la femme albanaïse.

Dans cette lutte antifasciste et libératrice sanglante, la femme de chez nous a pris conscience du danger qui menaçait sa patrie et qui la menaçait elle-même; elle a brisé avec une audace sans pareille les chaînes des vieux préjugés et à l'exemple des femmes antifascistes des peuples progressistes, elle a fièrement décidé «de mourir debout plutôt que de vivre à genoux».

Aux moments les plus difficiles traversés par notre pays, aux heures les plus critiques du début de cette lutte héroïque, la femme albanaise, non encore organisée et politiquement arriérée, se sentit cruellement frappée. Bouleversée par les convulsions de la guerre, elle cherchait une issue, une voie de salut. Le grondement des premiers combats éveilla dans le cœur des Albanaises leur instinct de mère, de sœur, d'épouse. Elles étaient soucieuses de protéger leurs fils, leurs frères et leurs maris qui se battaient avec des moyens insuffisants contre un ennemi cruel, mieux armé et mieux équipé. La femme albanaise ne pouvait encore comprendre les perspectives de cette lutte, elle ne pouvait encore comprendre la grande contribution que la patrie attendait d'elle, mais elle n'en fut pas moins, dès le début, corps et âme avec les jeunes qui combattaient. Dans les moments difficiles que nous traversons elle nous a ouvert les portes de sa maison, elle nous a ouvert son cœur, elle nous a encouragés. Quand une terreur sans nom régnait dans Tirana, où on entendait chaque nuit crépiter des coups de feu et exploser des bombes, quand nos vaillants camarades tombaient dans les rues pour la libération de l'Albanie, nous avons vu les gestes héroïques inoubliables de nos mères et de nos sœurs, qui consentaient avec simplicité les plus lourds sacrifices, qui nous aidaient et veillaient à nous comme à la prunelle de leurs yeux. Je vois toujours le visage simple et radieux d'une vieille mère, une inflexible compagne de combat de nos premiers affrontements. Symbole de la femme albanaise, engagée dans sa lutte gigantesque, elle nous disait aux moments les plus critiques : «Je ne sais pas parler comme vous, mais je suis bien sûre que nous l'emporterons; c'est pourquoi je vous engage, mes enfants, à poursuivre votre combat, car moi aussi je suis prête à mourir avec vous !» Et cette vieille mère, cette compagne de combat et qui partageait avec nous de dures épreuves, ne perdit jamais confiance, pas plus que ne perdirent confiance toutes les femmes antifascistes albanaises. Aujourd'hui, malgré son âge avancé, elle m'écrit des montagnes de l'Albanie du Nord où elle combat, le fusil à la main : «Ce que me disaient Qemal Stafa et ses camarades s'est réalisé, et je me sens plus forte que jamais».

La femme antifasciste albanaise a trouvé sa voie, la voie du salut qu'elle cherchait. C'était la voie de la lutte. Dans les villages et les villes, le sang pur de nos mères et de nos sœurs, ce sang qui a coulé dans les rues, était comme un appel au combat, l'appel d'une volonté nouvelle et d'un monde nouveau qui se dressaient. La lutte légendaire de nos compagnes que rien n'arrêtait lorsqu'elles se lançaient comme des lionnes à l'attaque des Allemands et des traîtres, était l'expression d'une nouvelle force, qui naissait dans notre pays, d'une force qui se manifeste aujourd'hui dans ce Congrès et qui jouera dans l'Albanie nouvelle que nous construisons un rôle primordial.

La femme antifasciste albanaise a conquis ses droits en versant son sang, et ces droits lui sont garantis par le pouvoir du peuple que, de concert avec ses frères, elle a édifié en sacrifiant ce qu'elle avait de plus cher. Ils lui sont garantis par son armée et par son peuple.

Le grand Congrès historique des femmes antifascistes auquel nous assistons aujourd'hui donnera une forte impulsion à la promotion des femmes albanaises qui, pour réaliser au mieux et le plus rapidement possible leurs aspirations sacrées, s'organiseront et resserreront leurs rangs dans leur organisation des Femmes antifascistes albanaises. Toutes les femmes d'Albanie doivent adhérer à cette organisation au sein de laquelle elles assureront leur promotion, elles s'éduqueront dans l'esprit nouveau, dans l'esprit progressiste. Elles y apprendront à combattre pour défendre leurs droits et elles deviendront en même temps de dignes mères. Des horizons nouveaux et radieux s'ouvrent devant la femme antifasciste albanaise, et pour atteindre les idéaux élevés pour lesquels sont tombées tant d'héroïques combattantes, tant de ses compagnes, la femme de chez nous, avançant côte à côte avec les hommes et jouissant de l'égalité des droits, se lancera sans réserve dans la lutte et dans l'activité politique et sociale de notre pays. C'est seulement ainsi que nous hâterons la libération complète de l'Albanie, que nous reconstruirons notre patrie bien-aimée et que la femme albanaise atteindra l'objectif qu'elle souhaite et mérite d'atteindre. L'Union des femmes antifascistes albanaises bénéficiera de tout le soutien du

Gouvernement et du Pouvoir sur sa voie du progrès. De leur côté, le Gouvernement et le Pouvoir jouiront de l'aide précieuse de l'Union des femmes antifascistes albanaises.

Aux mères et sœurs de nos combattants qui ont libéré toute l'Albanie du Sud et qui sont à présent aux portes de Tirana et de Shkodër pour assurer la libération complète du pays, j'apporte le salut de toute l'Armée de libération nationale et l'assurance que nos combattants sont fiers d'elles. En voyant leurs mères et leurs sœurs, unies comme un bloc, à leurs côtés dans la lutte pour la liberté, ils se sentent plus forts. Et vous, mères de nos héroïques partisans et partisanes tombés au champ d'honneur pour la libération du peuple et de la patrie, levez la tête et raffermissez vos cœurs. Notre peuple et les peuples épris de liberté s'inclinent tous avec respect et vénération devant le sang et les restes sacrés de vos fils et filles que vous avez élevés et dont vous avez fait don à la Patrie. Leur sang et leurs cendres, qui ont cimenté et renforcé les fondements de l'Albanie nouvelle, sont l'autel sacré de la nation, où tout notre peuple uni et organisé puisera tous les jours davantage la force d'âme qui le portera en avant, vers le progrès et la prospérité, vers les idéaux pour lesquels vos enfants sont tombés en héros.

Gloire à nos héros qui ont donné leur vie pour la libération de la patrie !

Vive le premier Congrès des femmes antifascistes !

Vivent les femmes antifascistes de notre pays ! Vive l'Union des femmes antifascistes albanaises !

Vive l'Albanie libre et démocratique !

*Paru pour la première fois dans la brochure «Discours au 1<sup>er</sup> Congrès de l'UFAA», Imprimerie «Bashkimi», 1945*

*Œuvres, t. 2*

## **NOTRE ARMEE DE LIBERATION NATIONALE**

**Novembre 1944**

Lorsque notre patrie était menacée du plus grand danger qu'elle eût connu au cours des siècles, les fils les plus dévoués et les plus chers de notre peuple ont pris les armes pour se battre contre les féroces occupants armés des engins les plus modernes. C'était là une entreprise très hardie, mais une entreprise sacrée. Une poignée d'hommes allaient livrer bataille en un moment de crise grave à des ennemis puissants et à l'apogée de leur force. Mais les patriotes albanais, qui entreprirent cette œuvre gigantesque, avaient pleine confiance en eux et dans le peuple dont ils étaient issus. Sur les épaules de ces hommes pesait la servitude séculaire de tout notre peuple, pesaient la misère et le joug étranger, pesaient les souffrances et les peines du peuple albanais. Nés de ce peuple si éprouvé, ces hommes ne doutaient pas un seul instant de sa grande force, de son attachement à la liberté, de son inflexibilité face au malheur, et de sa volonté de fer, cette volonté qui devait lui permettre d'engager la patrie dans la voie du salut et de la victoire.

Et la lutte commença, âpre et implacable. Les pessimistes disaient : «Le sang sera versé en vain et sans aucun espoir de succès!» Les traîtres s'attelèrent à leur besogne habituelle, mais notre peuple se dressa, il serra les rangs et s'engagea sans réserve dans la lutte. Il savait que, de même qu'on ne peut gagner son pain sans sueur et sans peine, on ne peut conquérir la liberté ni sauver la patrie sans combattre et sans verser son sang. Seuls les traîtres et les opportunistes, les parasites de notre vie sociale, étaient voués à passer de l'autre côté de la barricade, car, durant toute leur vie, ils ont sucé le sang du peuple, ils ont vécu aux dépens du peuple et en ont fait un objet de marchandages avec les étrangers. Ils devaient forcément faire cause commune avec l'occupant, dont les desseins étaient identiques aux leurs, mais en complète opposition avec les aspirations du peuple albanais.

Notre armée, glorieux sauveur de la patrie albanaise, armée éduquée et inspirée dans un esprit diamétralement opposé à celui de l'armée de Zogu, qui se soumit à l'ennemi, est née et a grandi dans la lutte. Elle a été formée et dirigée par les fils du peuple, dont l'âme débordait d'un enthousiasme infini, d'une vaillance sans pareille et d'une immense abnégation, vertus qui ont été les facteurs déterminants de nos victoires. Ces vertus n'ont cessé de s'affirmer de jour en jour, elles se sont pétries et se sont trempées dans des combats sanglants, qui ont accru la maturité de pensée et d'action de nos combattants, et ont fait prendre conscience à nos jeunes de l'importance du moment et des tâches ardues qui pesaient sur leurs tendres épaules.

Mais ces épaules se sont révélées de granit. Notre armée a surmonté de grands dangers et a finalement triomphé. Au début, bien que peu nombreuse et insuffisamment armée, elle entreprit contre les Italiens des actions des plus audacieuses. Sous l'occupation allemande elle s'est armée avec les armes prises à l'ennemi et a écrit par ses hauts faits une brillante épopée.

Dans cette grande lutte, notre armée a appris à s'organiser, et son organisation a traversé plusieurs étapes. Des guérillas et des unités combattantes du début on est passé à l'organisation de bataillons, de brigades, de divisions et de corps d'armée. Et ces formations, constituées d'ouvriers, de paysans, d'intellectuels, de fils du peuple étroitement liés à lui, ont été commandées avec infiniment de courage et d'intelligence par les officiers issus du combat et de l'armée elle-même.

Le trait marquant de notre armée est son caractère populaire. Et la guerre même de partisans, menée au début par de petits détachements dont les combattants, aidés et nourris par le peuple, dormaient dans les chaumières des paysans, a souligné au mieux ce caractère. Elle a étroitement lié nos partisans aux larges masses du peuple. L'enthousiasme et la volonté de combattre de nos partisans, loin de jamais diminuer, n'ont cessé au contraire de grandir chaque jour davantage. Et il en a été de même de leur affection pour leurs cadres. Cet attachement pour leurs cadres et l'obéissance à leurs ordres leur venaient du cœur et se manifestaient simplement, car dans les formations d'alors aux effectifs réduits les cadres issus de leur sein étaient toujours à leur côté, et ils les coudoyaient sans cesse. De même, la discipline du début n'était pas non plus une discipline vraiment militaire. Cette discipline s'apparentait plutôt à la discipline des temps passés, à celle des guérillas de nos pères. La guerre actuelle, avec son caractère différent, âpre et brutal, menée avec des engins modernes perfectionnés, exigeait nécessairement de notre part le plus grand soin pour faire face aux ennemis farouches et dotés d'une tactique militaire éprouvée. Nous étions obligés de donner à notre armée en voie de formation et de croissance, le caractère d'une armée véritablement moderne. En même temps que ses brillantes qualités de courage, d'enthousiasme et son caractère populaire, nous devions élever encore plus en elle le sens de la discipline, de cette discipline de fer sans laquelle une véritable armée chargée d'une si lourde tâche ne peut se renforcer. Nous devions éveiller en chacun le sens de la responsabilité envers soi-même et envers les commandements. Il nous fallait expliquer à nos combattants que notre armée devait passer du stade des guérillas à celui d'une armée régulière et moderne, qu'il fallait développer en elle les immenses qualités qu'elle recelait, et la mettre ainsi en mesure d'assurer une organisation minutieuse et supérieure de toutes ses branches d'activité, pour devenir ainsi invincible.

Les dirigeants devaient donc, au premier chef, comprendre leur rôle important et multiple, se rendre compte que la lutte ne pouvait être menée, rien qu'avec du courage et de l'enthousiasme, — encore que, sans ces deux qualités, on ne puisse aller de l'avant, — mais que pour triompher de l'ennemi il fallait user d'une tactique subtile, capable de neutraliser la sienne et de l'empêcher de jamais nous l'imposer. Notre armée devait être constamment à l'offensive, attaquer l'ennemi à tout moment et partout, couper ses liaisons, ses voies de ravitaillement, frapper ses postes de commandement, détruire ses arrières et déjouer ainsi ses plans. Notre lutte avait un caractère de guerre de mouvement ; nous la menions sur notre territoire et au sein de notre peuple, qui nous soutenait et nous aimait comme une partie de lui-même. C'étaient là, certes, des facteurs favorables. Mais il n'en fallait pas moins renforcer la discipline dans nos rangs, raffermir et perfectionner notre service de renseignements, élever le niveau de formation politique et militaire de nos cadres, et faire en sorte que tous, depuis le partisan le plus modeste jusqu'au commandant du plus haut grade, s'habituent à se servir au mieux des armes dont

nous disposions. Bref, tous devaient comprendre l'importance du moment, bien connaître l'ennemi qu'ils affrontaient et conduire notre armée vers une organisation supérieure, qui en fit en même temps une armée politique.

L'évolution de la lutte, son intensification, entraînent l'extension et la croissance de notre armée et, comme conséquence inévitable de ces facteurs, son organisation toujours meilleure et sa transformation progressive en une armée moderne. Néanmoins, nous sommes loin du résultat souhaité et notre tâche principale est d'aller de l'avant pour donner réellement à notre armée le caractère d'une armée moderne, non seulement dans sa forme, mais surtout dans son contenu. Cette grande tâche incombe à tous les membres de notre armée, notamment aux cadres des divers niveaux. Ce sont ces cadres militaires et politiques, les dirigeants qui ont conduit notre armée à la victoire, qui ont vaincu les officiers italiens et allemands avec toute leur science militaire, ce sont précisément eux qui doivent moderniser notre armée, la perfectionner et en faire une armée modèle, dotée de toutes les qualités requises, qui soit digne de poursuivre au mieux la lutte pour la libération complète de la patrie et de défendre le peuple et son pouvoir, ce pouvoir qui a été instauré au prix de tant de sacrifices et de sang versé.

Tout d'abord, nous devons préserver et élever encore l'enthousiasme et le moral sain qui caractérisent notre armée. Nous devons les préserver et les élever grâce à une lutte incessante contre l'occupant et à une saine éducation militaire et politique. Notre armée renferme des valeurs inestimables, des valeurs qui seront ses fondements inébranlables et ceux du pouvoir. Nous devons les faire ressortir et les exalter, nous devons former, éduquer et multiplier nos cadres. Si nous négligeons cette tâche, nous nous verrons contraints de plier le genou.

Nos officiers doivent être dotés des connaissances militaires propres à la guerre moderne et avoir l'expérience nécessaire pour diriger une armée moderne. A cette fin, il faut créer des cours dans chaque détachement, et des écoles spéciales seront même instituées à cet effet.

Il faut organiser des cours pour exercer l'Armée à l'utilisation des armes et des moyens de liaison les plus modernes. Tous doivent apprendre à se servir de ces armes et il faudra former des unités spécialisées avec les éléments les mieux entraînés à leur usage. Il est nécessaire de renforcer la structure des unités, de les animer, de faire prendre conscience à tous les combattants qu'on y travaille et qu'on y lutte pour moderniser l'Armée.

Entre autres tâches, il faudra :

Combattre le sectarisme si néfaste, combattre l'opportunisme, combattre l'esprit de corps excessif et pernicieux, renforcer la discipline, en faire une discipline ferme et consciente. Sans une hiérarchie militaire et sans une ferme discipline on ne peut aller de l'avant, on ne peut respecter ni exécuter les ordres, et quiconque ne respecte ni n'exécute les ordres de ses supérieurs, n'a pas de place dans notre armée populaire ;

Organiser et renforcer en les modernisant toutes les différentes sections des unités, depuis le service de renseignements jusqu'à l'intendance. Il faut bien comprendre que les formes antérieures d'organisation doivent être perfectionnées, modernisées et orientées en fonction des nouvelles circonstances qui nous entourent ;

Développer au plus haut point l'amour pour le peuple, et en même temps la haine contre l'ennemi et les traîtres ; perpétuer dans notre armée le souvenir des héros qui ont fait le sacrifice suprême pour la patrie ;

Développer enfin dans le peuple un grand amour pour notre armée et faire en sorte que chaque citoyen, capable de porter les armes, considère comme un devoir sacré et une question d'honneur sa participation à l'Armée de libération nationale.

Toutes ces réformes et ces formes d'organisation qui renforceront notre armée sont étroitement liées entre elles. Tout manquement dans ce sens nous empêcherait de progresser.

Il faut que dans notre armée souffle une vie nouvelle, un esprit nouveau. Faisons en sorte que notre héroïque armée, qui par sa lutte victorieuse s'est acquis l'affection et l'admiration des peuples, se maintienne à tous égards au rang auquel elle a accédé grâce à ses mérites et au sang qu'elle a versé dans de glorieuses batailles.

*Enver Hoxha*

*Paru pour la première fois dans le «Bulletin de l'Etat-major général de l'ALNA», N° 1, novembre 1944*

*Œuvres, t. 2*

## **DISCOURS PRONONCE A L'OCCASION DE LA JOURNEE DE L'INDEPENDANCE ET DE L'ENTREE DU GOUVERNEMENT DEMOCRATIQUE A TIRANA**

**28 novembre 1944**

Peuple albanais,

C'est en un jour mémorable comme celui-ci qu'en 1912, après une longue période de servitude, naquit l'Albanie indépendante. Lorsque notre pays était menacé de toutes parts par des ennemis extérieurs, lorsque pour notre peuple on forgeait de nouvelles chaînes d'esclavage, le vénérable Ismail Qemal [*Ismail Qemal (né en 1844), diplomate, politicien, patriote et ardent combattant pour la liberté de l'Albanie. Le 28 novembre 1912, il fit hisser le drapeau de l'indépendance à Vlorë et fut président du premier gouvernement albanais. Il mourut empoisonné par les impérialistes italiens en 1919. Héros du Peuple.*], avec une poignée de vaillants patriotes, hissa le drapeau de la liberté à Vlorë et le peuple albanais put finalement respirer. C'était pour nous une grande victoire, mais de nouvelles vagues cruelles devaient s'abattre sur notre malheureux peuple; et ce drapeau, le drapeau de la liberté fut foulé aux pieds. Il fut mésusé, les satrapes du régime passé en firent un objet de marchandages, on s'en servit pour couvrir les ignominies et les actes de brigandages commis au détriment de notre peuple. Mais dans les cœurs des patriotes albanais, le drapeau du peuple, le drapeau d'Ismail Qemal, restait intact, et il fut porté bien haut. Tenu dans les mains des combattants du peuple, il traversa tempêtes et orages, invincible, inflexible, symbole de notre liberté et de notre indépendance.

Après tant de combats héroïques contre le fascisme, le drapeau rouge de Vlorë, trempé du sang des héros du peuple tombés au cours de cette guerre antifasciste, flotte fièrement aujourd'hui dans le ciel de l'Albanie libre. Cinq années se sont écoulées sous la domination fasciste, cinq fois, à chaque 28 novembre, on a vu couler dans les rues des villes d'Albanie le sang des fils héroïques du peuple albanais qui affrontaient les baïonnettes des occupants et des traîtres. La Journée du Drapeau devint une journée doublement sacrée, la journée de l'Indépendance et de l'Union du peuple albanais.

Le 7 avril 1939, s'abattait sur nous une lourde servitude. Notre peuple était foulé par le fascisme, le plus grand ennemi de notre peuple et de l'humanité. Hitler et Mussolini préparaient la grande guerre, le carnage qu'ils allaient déclencher. Nous dûmes payer le premier tribut. L'horizon international était sombre. L'Europe s'armait fébrilement. Aucune voix, à part les cris de notre peuple trahi par ses gouvernants d'alors et qui réclamait des armes pour se battre, ne s'éleva en notre faveur. Ce fut une grande trahison. Les politiciens véreux, les spéculateurs y étaient préparés ; ils tendirent la main à

l'occupant, ils s'unirent à lui pour opprimer le peuple, pour en faire un paria, de la chair à canon. L'occupant fasciste et les traîtres s'employèrent systématiquement à juguler toute résistance, à étouffer tout sentiment patriotique, à souiller l'honneur de notre pays, ses coutumes et sa langue, à coloniser l'Albanie afin d'en faire un tremplin d'où les Italiens pensaient lancer de nouvelles agressions contre les peuples voisins et l'Union soviétique. Mais en pleine terreur, se manifesta la résistance de notre peuple, qui se dressa pour conquérir la liberté qu'on lui avait ravie. L'occupant fasciste barbare, armé jusqu'aux dents des armes les plus modernes et aidé par les traîtres, trouva en face de lui les poitrines de nos combattants, qui bouillonnaient d'amour pour la liberté et qu'animaient une volonté de fer et un esprit d'abnégation infini. Les fils du peuple, profondément touchés par le malheur de leur patrie et qui portaient sur leurs épaules les souffrances, les misères, les douleurs de tout un peuple, se soulevèrent. Beaucoup d'entre eux tombèrent en martyrs dès les premières heures du combat pour ce peuple qu'ils aimaient tant. Ils tombèrent en chantant et heureux, parce qu'ils savaient pourquoi ils se battaient, ils savaient que sur le sol arrosé de leur sang et jonché de leurs corps, serait édifiée l'Albanie nouvelle. C'était l'appel au combat, le cri d'alerte lancé à notre peuple par son avant-garde, qui lui rappelait la menace de mort qui pesait sur le pays et l'invitait à prendre les armes et à libérer la patrie par une lutte implacable et incessante. Le peuple albanais a entendu l'appel au combat de ses fils, il a vu couler le sang, son propre sang, dans les rues des villes et des villages, et il a pris les armes. Notre glorieuse Lutte de libération nationale venait de commencer. C'était une lutte inégale. Nous manquions d'armes, nous avons le ventre creux et les pieds nus, mais nous étions forts parce que nous nous battions pour une grande cause, nous luttions pour la libération du peuple, pour lui apporter des jours heureux, pour nous venger de l'ennemi, qui cherchait à nous anéantir. Nous étions un petit peuple face à une grande tête noire; mais nous étions forts car nos cœurs débordaient de haine contre ceux qui avaient foulé nos foyers et pillé nos biens. Nous avons pris les armes et nous nous sommes lancés dans la lutte, sûrs de la victoire. Nous avons la justice de notre côté et nous n'étions pas seuls dans cette lutte. Le monde progressiste et antifasciste tout entier, compact dans une solide coalition, était en guerre contre le même ennemi, l'ennemi de l'humanité : le nazisme et le fascisme.

Peuple albanais,

Nous venons de vivre trois années de lutte armée, de pages glorieuses de l'histoire de notre pays, de pages écrites avec le sang pur des fils et des filles du peuple albanais. Notre mouvement de libération nationale a grandi et s'est renforcé dans une âpre lutte, une lutte armée et une lutte politique. Les ennemis étaient forts et rusés. Ils employèrent la terreur et la démagogie. Ils lancèrent toutes leurs forces pour étouffer notre résistance. Les traîtres à notre pays, Mustafa Kruja, Mehdi Frashëri, Ali Këlcyra, Mithat Frashëri, Abaz Kupi, Shefqet Vërlaci et les autres collaborateurs, utilisèrent toutes sortes de tactiques pour diviser notre peuple : leur démagogie était forte et, au début, une partie du peuple se laissa tromper quelque peu par ces bandits, suppôts dociles et invétérés de nos ennemis de l'intérieur et de l'extérieur. L'organisation du «Balli kombëtar», celle du «Legaliteti» et les autres organisations terroristes devinrent une arme active des occupants. Avec une férocité extrême, elles se ruèrent en même temps que les Allemands sur notre peuple, assassinèrent et égorgèrent en masse des innocents, des femmes, des vieillards et des enfants, pillèrent et violèrent. Ces bandits ne ménagèrent pas leurs attaques et leurs calomnies contre notre mouvement de libération et contre notre armée. Mais notre mouvement ne céda pas, car il reposait sur de solides fondements, c'était un mouvement populaire, c'était un mouvement démocratique progressiste. Notre Front de libération nationale rassembla le peuple honnête ; le peuple travailleur, le peuple qui gagne son pain à la sueur de son front et non par des tripotages et par la délation. Notre Front de libération nationale rassembla tous les éléments démocrates sans distinction de tendances politiques ou religieuses. Il devint un organisme sain et apte à mener à bien cette mission ardue et sacrée. Notre Armée de libération nationale qui grandit et se renforça dans des luttes sanglantes était une armée du peuple. Dans ses rangs, paysans, ouvriers et intellectuels, unis comme un seul homme, combattaient pour un but commun, pour une Albanie libre, pour une Albanie indépendante et pour une démocratie populaire. Et au bout de trois années d'efforts héroïques, après tant de sang versé, après tant de souffrances et de sacrifices, nous avons triomphé, nous avons vaincu l'Allemand barbare et les traîtres, ses laquais.

Au cours de ces trois années de lutte, notre Front de libération nationale est devenu une réalité. Les conseils de libération nationale, organes de lutte et fondements du pouvoir, ont été mis sur pied. Ils se sont consolidés pour devenir le véritable pouvoir démocratique du peuple. Ce pouvoir populaire nouveau a liquidé l'ancien pouvoir qui s'était fait l'instrument docile de l'occupant et des traîtres. Des fils albanais ont combattu avec abnégation et sont tombés par milliers pour créer le front et le pouvoir, car ils étaient sûrs de l'avenir heureux de notre peuple. Notre mouvement, avec sa juste plate-forme politique, a ouvert au peuple de vastes perspectives, il lui a montré la voie conduisant à la victoire. Notre mouvement de libération nationale avait pour but d'unir le peuple albanais tout entier. Par des sacrifices de sang, il œuvra à convaincre les personnes trompées que la voie dans laquelle elles s'étaient engagées était funeste pour notre patrie. Le Comité antifasciste de libération nationale et la Présidence du Conseil antifasciste d'Albanie appelèrent à se rallier à nous les éléments restés encore dans les rangs de l'ennemi, donnant par là un nouveau et vivant témoignage des buts de notre mouvement.

Au bout de trois années d'efforts héroïques, après tant de sang versé, nous avons remporté la victoire. L'ennemi allemand sanguinaire a été chassé de presque tout le territoire de notre pays. *[Shkodër, ville du Nord-Ouest du pays, elle fut libérée un jour plus tard, le 29 novembre 1944, date qui marque la libération complète de l'Albanie.]* Les bandes des réactionnaires, fauteurs de la guerre fratricide, ont été battues. Et aujourd'hui le 28 Novembre est célébré avec un enthousiasme indescriptible par le peuple albanais, qui a conquis sa liberté au prix du sang qu'il a versé. Aujourd'hui, dans Tirana libérée après d'âpres combats de rues livrés maison par maison, dans la capitale de l'Albanie libre et démocratique et au sein de ce peuple héroïque qui s'est tenu, inébranlable, au premier rang de notre lutte, et que les massacres des Allemands et des traîtres, loin de réduire, n'ont fait que renforcer, a fait son entrée le Gouvernement démocratique d'Albanie.

Peuple albanais,

Notre lutte victorieuse a rehaussé le prestige de notre pays. Grâce à elle le nom de l'Albanie et de son peuple est respecté du monde progressiste. On parle de nous avec respect, parce que nous sommes demeurés fidèles à la grande alliance de la coalition antifasciste, et que nous avons versé notre sang à flots aux côtés de nos alliés qui se battaient avec héroïsme pour sauver l'humanité des griffes du nazisme allemand.

Notre héroïque lutte était étroitement liée à la lutte de nos grands Alliés : l'Union soviétique, l'Angleterre et les Etats-Unis, elle était étroitement liée à la lutte des peuples asservis. Au cours de nos combats, nous n'avons jamais cessé d'avoir une confiance inébranlable dans la victoire, car nous avions l'appui de la grande alliance anglo-soviéto-américaine. Lorsque l'Armée rouge, couverte de gloire, dirigée par le grand stratège des temps modernes, le maréchal Staline, écrasait implacablement les hordes hitlériennes, libérait ses propres territoires, pour avancer triomphalement vers l'Ouest et lancer l'attaque décisive contre la dernière citadelle de Hitler, les énergies combattantes de notre peuple se renouvelaient et se multipliaient, sa force et sa confiance grandissaient. Les brillantes victoires de l'Armée rouge étaient en même temps les nôtres et celles du monde entier, parce qu'elles constituaient le principal facteur de la destruction du nazisme. Grâce à ces victoires, les luttes de libération nationale des peuples asservis se sont renforcées. Ces succès de l'Armée rouge ont contribué à nous faire vivre cette journée que nous fêtons aujourd'hui avec tant de solennité. Et notre peuple, petit mais invincible, exprime aux héroïques peuples de l'Union soviétique et à la glorieuse Armée rouge sa reconnaissance infinie. Dans cette grande lutte, l'Angleterre et les Etats-Unis ne se sont pas inclinés devant le nazisme allemand; ils ont lutté et luttent avec courage pour la cause commune. Leur combat sur mer, sur terre et dans les airs éprouve très lourdement la machine de guerre allemande et apporte une aide précieuse à notre peuple. *[Malgré les efforts des gouvernements anglais et américain pour saboter notre Lutte de libération nationale, la lutte des armées anglaises et américaines contre le fascisme rapprochait la victoire de notre peuple, sans égard aux visées des gouvernements de ces deux pays.]* L'ouverture du second front et l'effondrement de la résistance allemande en France ne font que hâter la victoire finale.



Au cours de sa lutte de libération nationale, notre peuple a eu l'appui de la lutte héroïque des peuples de Yougoslavie. Dès les premiers jours de l'occupation de leurs pays, ces peuples, nos voisins et frères, se sont engagés résolument dans la lutte de libération. Notre armée et l'armée yougoslave versent maintenant leur sang côte à côte dans les plaines de la Kosove et de Metohie. Combattants albanais et yougoslaves se pansent aujourd'hui mutuellement leurs blessures dans les batailles acharnées qu'ils livrent contre le même ennemi et ils cimentent leur amitié avec leur sang. Nos brigades ont reçu l'ordre de ne laisser aucun Allemand sortir vivant de notre pays, et elles sont maintenant au Monténégro [*Au lendemain même de la libération de l'Albanie, par décision du CC du PCA et par ordre du Commandant en chef, le camarade Enver Hoxha, les V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> divisions de l'Armée de libération nationale albanaise pourchassèrent les troupes hitlériennes en Yougoslavie. Aux côtés des combattants yougoslaves, les forces albanaises se battirent contre les hordes nazies et, de concert avec les unités de l'Armée de libération nationale yougoslave, libérèrent, dans les mois de décembre 1944 et janvier-février 1945 le Monténégro, le Sandjak et le Sud de la Bosnie et de l'Herzégovine.*] où, en liaison étroite avec les brigades yougoslaves, elles mettront fin à la résistance allemande dans ces contrées. L'amitié entre notre peuple et les peuples frères de Yougoslavie est scellée par le sang et les souffrances. En ce jour de grande fête pour notre pays, nous leur adressons notre salut.

Avec le peuple grec voisin nous avons lutté côte à côte et versé notre sang côte à côte. Nous nous sommes pansé mutuellement nos blessures dans notre combat antifasciste commun. Notre désir est de continuer d'entretenir de bonnes relations avec ce peuple généreux. Mais nous constatons avec regret que les bandes chauvines et réactionnaires de Zerva [*Instrument de l'impérialisme anglais au cours de la Seconde Guerre mondiale, chauvin invétéré.*] martyrisent la minorité albanaise; elles pillent leurs biens et les chassent de leurs foyers. Des éléments de Zerva franchissent secrètement notre frontière, tuent et blessent nos partisans. Nous ne tolérerons pas de tels actes dans notre pays. Le premier ministre grec Papandréou a manifesté des prétentions annexionnistes sur nos régions de Gjirokastër et de Korçë, sur le Vorio-Epire, comme il lui plaît de l'appeler. De telles prétentions, bien entendu, ne sont pas faites pour faciliter nos bonnes relations avec nos voisins du Sud. Nos frontières sont incontestables, parce que en deçà de ces frontières, il n'y a que nos terres, les terres que nous ont laissées nos ancêtres et que nous avons baignées de notre sang. Personne n'osera les violer, car chacun sait que nous sommes prêts à les défendre.

La minorité grecque en Albanie s'est vu reconnaître par notre mouvement de libération nationale les mêmes droits que le peuple albanais. Le Gouvernement démocratique d'Albanie garantira à la minorité grecque dans notre pays les libertés et les droits démocratiques et nationaux pour lesquels les fils de la minorité incorporés dans les brigades de libération nationale se sont battus héroïquement.

Peuple albanais,

Aujourd'hui s'ouvre une nouvelle page de notre histoire, une page qu'il dépend de nous de rendre, et nous la rendrons, aussi glorieuse que celle de notre lutte contre l'occupant. Il s'agit de la lutte pour la reconstruction de l'Albanie, pour l'édification de son économie, pour le développement de la culture et de l'instruction de notre peuple, pour l'élévation de son niveau social, économique et politique. En des moments critiques notre mouvement a entrepris une lutte gigantesque et inégale contre l'occupant et il en est sorti victorieux parce que notre peuple s'est uni comme un seul homme autour du Front de libération nationale. Notre mouvement de libération nationale entreprendra aussi cette seconde lutte et il en sortira victorieux, parce que c'est là le vœu de ceux qui sont tombés au champ d'honneur, et que l'exigent aussi la vie de notre peuple et son avenir. Les nazis allemands et les traîtres ont semé la ruine et le deuil dans notre pays. Des régions entières ont été incendiées, notre agriculture a été dévastée, l'économie de notre pays est ruinée, des milliers de familles sont sans pain et sans abri, il faut ouvrir des écoles, il faut préserver la santé du peuple. Nous mènerons à bien toutes ces tâches considérables si nous renforçons notre pouvoir et y faisons accéder les hommes qui ont à cœur le bien du peuple. C'est pourquoi notre devoir est de ne rien épargner pour le pouvoir. Rendons-le fort et mobilisons tout le peuple autour de lui afin qu'il puisse mener à bien ces tâches vitales.

Renforçons notre Front de libération nationale et faisons en sorte qu'il rassemble notre peuple tout entier, qu'il le nourrisse des principes de notre politique juste, qu'il le rattache étroitement au pouvoir et lui fasse prendre conscience des tâches qui se posent à lui. Nous devons comprendre ici aussi, comme nous l'avons fait au cours de la lutte armée, que pour accomplir ces tâches, pour assurer au peuple une vie plus heureuse et plus prospère, il faut que le peuple tout entier soit l'artisan de cette grande œuvre. Qu'aucun Albanais honnête ne reste en dehors du Front, qu'aucune énergie ne soit perdue.

A l'occasion de la fête du 28 Novembre, à l'occasion de la libération de Tirana, la Présidence du Conseil antifasciste de libération nationale d'Albanie décrète une amnistie générale en faveur de tous les membres du «Balli kombëtar», du «Legaliteti» et des autres organisations qui ont collaboré avec l'occupant. Sont exclus du bénéfice de cette amnistie les criminels de guerre, tous ceux qui ont assassiné, incendié, violé, ceux qui ont pillé les biens du peuple. Voilà encore une mesure qui témoigne des buts élevés de notre mouvement de libération nationale, de ce mouvement qui a lutté et luttera pour le peuple, de ce mouvement qui a pour principe la plus grande justice.

Que toute l'Albanie devienne un grand chantier de travail. Que tous, jeunes et vieux comprennent qu'ils ne travaillent pas pour les étrangers, mais pour leur propre pays et pour sa construction. Nous n'avons pas épargné notre vie pour ce pays, et nous n'épargnerons donc pas non plus notre sueur et notre labeur. Nous devons tout mettre en œuvre pour que notre armée, le grand facteur de ces succès, se renforce et devienne une armée vraiment moderne. Qu'elle soit le sûr défenseur du peuple et de son pouvoir. Mais pour qu'elle puisse accomplir cette tâche essentielle, nous devons en faire une armée consciente et politique, car c'est seulement ainsi qu'elle sera en mesure de terminer la guerre avec un plein succès et de devenir le vivant rempart des intérêts du peuple.

Peuple albanais,

Les fruits de ta lutte héroïque, tu dois les cueillir toi-même parce qu'ils t'appartiennent, tu les as payés de ton sang.

Pour ne pas permettre qu'ils nous soient ravis et pillés par les brigands, les spéculateurs, les intrigants et les politiciens véreux, par les suceurs de sang habitués à vivre à nos dépens, serrons les rangs plus que jamais, rassemblons-nous tous autour du pouvoir, du Front, du Gouvernement démocratique et, ainsi unis, marchons vers nos objectifs visés, qui sont l'amélioration de la vie sociale et économique de notre pays.

Vive l'Albanie libre démocratique !

Vive le peuple albanais !

Vive l'Armée de libération nationale !

Vivent les grands Alliés : l'Angleterre, l'Union soviétique et les Etats-Unis !

Vive la fraternité des peuples épris de liberté des Balkans !

Vive l'héroïque peuple de Tirana !

*Paru pour la première fois dans le «Bulletin de la Lutte de libération nationale» N° 52, 30 novembre 1944*

*Œuvres, t. 2*

## SECONDE PARTIE

### **NOTE ADRESSEE AUX GOUVERNEMENTS DES PUISSANCES ALLIEES, LA GRANDE-BRETAGNE, L'UNION SOVIETIQUE ET LES ETATS-UNIS D'AMERIQUE, AU NOM DU GOUVERNEMENT DEMOCRATIQUE D'ALBANIE, DEMANDANT LA RECONNAISSANCE DU GOUVERNEMENT DEMOCRATIQUE D'ALBANIE ET L'ETABLISSEMENT DE RELATIONS DIPLOMATIQUES**

4 janvier 1945

Monsieur Churchill, Premier ministre de Grande-Bretagne,

Monsieur le Président des commissaires du peuple de l'URSS, le maréchal de l'Union soviétique, Staline,

Monsieur Roosevelt, Président des Etats-Unis d'Amérique,

Au nom du Gouvernement démocratique d'Albanie, j'ai l'honneur de vous soumettre ce qui suit :

Le 7 avril 1939, lorsque les troupes de Mussolini débarquèrent en Albanie, le peuple albanais les combattit l'arme à la main, montrant ainsi au monde entier qu'il se dressait contre l'occupation de son pays par l'étranger. Dans un bref laps de temps, il s'organisa et s'engagea dans une lutte ouverte contre l'occupant fasciste.

En septembre 1942, des combattants des plus en vue de ce peuple se réunirent à la Conférence de Peza, où, sans distinction de religions, de régions ou de convictions politiques, ils s'unirent sous la direction du Conseil général de libération nationale, pour mener une lutte acharnée et incessante contre l'occupant et les traîtres. Par la voix de ses combattants, le peuple albanais, y exprima sa confiance inébranlable dans la victoire des grands Alliés anglo-soviéto-américains, et manifesta sa ferme confiance dans la victoire des nations et des peuples épris de liberté.

Les déclarations que l'on connaît faites en décembre 1942 [*Par ces déclarations les grands Alliés reconnaissent officiellement la lutte du peuple albanais contre les occupants fascistes.*] par les ministres des Affaires étrangères de Grande-Bretagne, des Etats-Unis d'Amérique et de l'Union soviétique, en décembre 1942, ont été d'un grand soutien moral et politique pour la lutte de notre peuple. Elles nous apportaient la promesse que la liberté et l'indépendance que nous devons conquérir par notre lutte seraient assurées. La guerre menée par les grands Alliés était pour le peuple albanais une garantie de victoire...

Convaincu du bon droit de la grande cause de la coalition antifasciste, et indéfectiblement attaché à la cause sacrée de la libération nationale, notre peuple a poursuivi la lutte sans répit aux côtés des grands Alliés et des autres peuples épris de liberté. Et dans cette lutte, notre peuple s'est uni, s'est renforcé et s'est organisé plus que jamais.

Au cours de ce combat pour la liberté et la démocratie, le peuple albanais a mis sur pied une armée nationale antifasciste, qui a grandi et s'est façonnée dans l'idéal de la démocratie, dans la fraternité d'armes avec les grands Alliés et les peuples voisins qui se battent contre l'ennemi commun.

Dans la lutte pour la liberté et la démocratie, dans la lutte contre l'occupant et les traîtres au pays, le peuple albanais a forgé son union nationale.

Le Congrès de Permet et la Réunion de Berat [*Le 1<sup>er</sup> Congrès antifasciste de libération nationale tint ses assises à Permet le 24 mai 1944 et la Seconde Réunion du Conseil antifasciste de libération nationale fut convoquée à Berat le 20 octobre 1944.*] ont été le couronnement de ces efforts et de cette lutte de cinq ans. Ils ont donné à l'Albanie un pouvoir nouveau, un gouvernement démocratique, un gouvernement qui est l'expression la plus authentique de la volonté du peuple albanais tout entier, un gouvernement qui réunit dans son sein les hommes les plus éprouvés de cette guerre antifasciste de libération.

Le Gouvernement démocratique d'Albanie jouit de l'appui de tout le peuple albanais uni dans le Front de libération nationale.

Aujourd'hui l'Albanie est libérée, le Gouvernement démocratique d'Albanie est le seul à représenter l'Albanie aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. Ni en Albanie ni à l'étranger, personne ne nie l'existence de notre gouvernement. Son autorité s'étend aujourd'hui sur toutes les régions du pays, elle s'exerce sur tout le peuple albanais.

Le Gouvernement démocratique d'Albanie a publiquement proclamé ses principes démocratiques; il a également proclamé qu'il est le seul gouvernement qui défende et garantisse les droits de l'homme dans le pays.

Notre gouvernement a publiquement proclamé sa fidélité à la grande alliance anglo-soviéto-américaine. Non seulement notre armée a libéré notre pays, mais elle a pourchassé les armées allemandes sur les territoires de Yougoslavie pour la cause de la grande alliance.

Le Gouvernement démocratique d'Albanie, véritable expression de la volonté de la nation et du peuple albanais, continuera de renforcer la grande alliance de la coalition antifasciste, ainsi que les relations d'amitié qui lient le peuple albanais à votre grand peuple.

Aussi bien aujourd'hui pour le triomphe définitif sur le fascisme et l'édification de notre pays, que demain pour garantir la démocratie et la paix dans le monde, notre gouvernement demeurera sincèrement fidèle à la cause de la démocratie et de l'indépendance des peuples, fidèle à l'esprit de la Charte de l'Atlantique et des conférences de Moscou et de Téhéran.

Afin que les relations d'amitié établies dans la lutte commune contre le fascisme soient maintenues, consolidées et resserrées et que la coopération entre l'Albanie et les grands Alliés soit raffermie, j'ai l'honneur de vous exprimer la volonté du peuple albanais de voir le Gouvernement démocratique d'Albanie reconnu en premier lieu par les grands Alliés anglo-soviéto-américains et des relations diplomatiques établies entre Votre gouvernement et le nôtre.

Veuillez agréer l'assurance de ma haute considération.

Le Président du Conseil des ministres du Gouvernement démocratique d'Albanie, Colonel-Général,

*Enver Hoxha*

*Paru pour la première fois dans le «Bashkimi», N° 11, 4 janvier 1945*

*Œuvres, t. 3*

## LA JEUNESSE DANS LA LUTTE ET LE TRAVAIL

5 mai 1945

«La jeunesse est l'espoir de la patrie» ; ces mots demeureraient une phrase creuse, si l'on ne méditait pas sur cette grande vérité et si les hommes au pouvoir et les dirigeants de la jeunesse ne mettaient pas au premier plan de leur activité le problème du juste et sain développement de notre jeune génération.

Ce problème est très délicat et d'une importance vitale pour notre pays, c'est en effet aujourd'hui plus que jamais le moment pour nous de donner aux jeunes pousses une nourriture saine, de les cultiver avec la plus grande sollicitude pour qu'elles croissent le mieux possible et qu'elles fleurissent. Les hommes de forte volonté surmontent n'importe quel obstacle et atteignent le but qu'ils se sont fixés. Et ni la volonté ni la force d'âme ne nous font défaut. Notre peuple en a fourni la preuve dans cette lutte. Au cours de la période critique que notre patrie vient de traverser, la jeunesse antifasciste s'est montrée à la hauteur de sa mission. Elle a rejeté tous les vieux préjugés pourris et a balayé avec sa grande ardeur révolutionnaire les immondices qui l'étouffaient et l'empêchaient de respirer. Après une lutte titanesque, elle a accédé à la lumière, animée d'une grande confiance en soi, de sentiments humanitaires et altruistes, d'une foi totale dans le pouvoir qu'elle a tant contribué à édifier. Notre jeunesse a connu une vie de souffrances, de combats, de privations, mais aussi d'espérances et de succès. Elle est sortie du cercle étroit où les régimes fascistes et profascistes cherchaient à la confiner pour se lancer dans toutes les activités de la nation avec son ardeur juvénile et avec une maturité de jugement qui a émerveillé même les plus optimistes. Nous avons le grand et délicat devoir de renforcer au maximum ces saines qualités qui ont pris racine chez nos jeunes, de les développer et de les améliorer, en sachant les rattacher aussi étroitement que possible à la vie de tout le peuple. Notre jeunesse doit être le maillon de fer de cette révolution accomplie par notre peuple, le sang nouveau et sain qui impulsera la vie nouvelle dans l'Albanie nouvelle.

Dans cette lutte, notre jeunesse a ressenti jusqu'au fond de son âme la nécessité impérieuse d'une saine union pour mener à bien une mission aussi lourde que la lutte contre l'occupant. Elle a en outre très vite compris que, pour cette œuvre dont dépendait le sort de son pays, elle devait sacrifier ses intérêts mineurs, personnels, devant l'intérêt majeur, l'intérêt général. Mais elle ne s'en est pas tenu là: Pour le bonheur de son peuple si éprouvé qu'elle aime tant, elle a travaillé, combattu et donné sa jeune vie.

Notre jeunesse a bien compris dans cette lutte que son avenir heureux et l'amélioration de son existence individuelle, du point de vue moral comme du point de vue matériel, étaient étroitement liés à ceux de l'ensemble de son pays. Elle a pris conscience que, sans la participation de tout le peuple à la lutte contre l'occupant, la liberté ne pouvait pas être conquise. Elle a également compris que, sans l'élévation du niveau économique, culturel et politique de tout son peuple, elle ne verrait jamais s'améliorer ses propres conditions d'existence. Si ces conditions ne sont pas réunies, un mur la séparera de la collectivité, mais ce mur qu'elle a démolé après tant de siècles, elle ne permettra plus qu'on l'élève à nouveau.

Ces combats successifs, la lutte antifasciste, ont eu pour conséquence naturelle l'instauration du pouvoir démocratique du peuple et pour le peuple, du pouvoir qui concrétise les aspirations, les sentiments et les espoirs de tout le peuple travailleur, de ce pouvoir qui lui assurera progressivement la satisfaction de tous les besoins. La jeunesse a été l'un des principaux facteurs de l'obtention de ces résultats, et elle a une confiance inébranlable dans le pouvoir du peuple qu'elle tient pour son propre pouvoir.

Le rôle de la jeunesse est donc considérable dans cette seconde phase de la lutte pour la reconstruction du pays, pour l'élévation du niveau de notre peuple. Et dans cette phase, son rôle est tout aussi important que pendant la lutte contre le fascisme. Aux héros de la jeunesse dans la lutte armée, succéderont les jeunes héros du travail et de la reconstruction. Dans cette étape nouvelle, la jeunesse est armée d'une grande expérience de la vie et de la lutte, et elle doit être, dans tous les domaines

d'activité qui concourent au développement du pays, le pionnier de cette grande œuvre, un pionnier au jugement sain et à la volonté de fer. Je me souviens que pendant la guerre, dans une forêt des montagnes de Mokër, à la fin d'une marche épuisante, un de mes anciens élèves, qui avait abandonné l'école pour prendre les armes, me dit : «Camarade Enver, à l'école la géographie de l'Albanie me semblait très ennuyeuse, mais si je survivais à cette guerre, je mettrai tout mon zèle à l'étudier et à l'enseigner aux autres, parce qu'il s'est produit en moi une métamorphose surprenante. Ce qui, sur les bancs de l'école, me semblait aride, s'est maintenant, rempli de vie. Il n'y a plus un pouce de terrain de nos montagnes et de nos plaines que je ne connaisse. Hiver comme été, j'ai franchi rivières et torrents, lourdement chargé de mes armes de partisan et conscient des tâches ardues que le peuple nous a assignées ; je connais nos villages et j'ai combattu pour les défendre ; une partie de mon corps brûlait lorsque je voyais flamber la chaumière du paysan où j'avais trouvé un cœur de frère ou de sœur aux moments les plus critiques ; maintenant je connais bien notre paysan, que j'aime comme un compagnon, comme un frère, comme mon âme, car je l'ai vu si malheureux et en même temps si généreux, si noble et si courageux dans sa pauvreté. Au début, ce paysan a écouté ce que je lui disais, moi, le petit garçon venu de la ville, qui maintenais une certaine distance envers lui et le regardais de haut en bas quand lui-même venait chez nous de son village ; mais lorsqu'il m'a vu combattre et qu'il a compris pourquoi je combattais, lorsqu'il a vu mes camarades tomber pour le même idéal que le sien, il m'a accueilli les bras ouverts, il m'a donné l'accolade et nous combattons maintenant côte à côte pour un avenir heureux. Nous ne déposerons jamais les armes avant d'avoir atteint ce but». Voilà ce que me disait dans la forêt de Mokër un de mes anciens élèves, qui devait tomber plus tard vaillamment au pont de Shëmbërdhenj en héros qui s'acquitte de la mission que le peuple lui a assignée, en martyr de ses idéaux. Ce jeune écolier, ce vaillant combattant est tombé, mais des centaines d'autres jeunes, rassemblés dans l'Union de la jeunesse antifasciste, suivent son exemple avec le même élan et le même esprit de sacrifice, avec les mêmes sentiments et les mêmes idéaux qui ont inspiré les héros de la jeunesse antifasciste qui ont versé leur sang pour la liberté.

J'ai vu cette jeunesse héroïque à son merveilleux deuxième Congrès qui s'est tenu à Tirana et mon cœur s'est gonflé de joie. Les yeux de nos jeunes reflétaient leur grande énergie, leur volonté de travailler, de consentir de nouveaux sacrifices, leur ardent désir de recevoir une éducation saine et d'aller de l'avant. Dans leurs yeux se lisait cette volonté d'acier qui s'était manifestée chez QEMAL STAFI et MISTO MAME au comble de leurs efforts. Avec une telle jeunesse notre peuple ira à coup sûr de l'avant vers le progrès et la prospérité. Notre pouvoir mettra tout en œuvre pour que la jeunesse ne manque de rien, pour qu'elle puisse élever son niveau de conscience, se renforcer, s'éduquer et travailler. Notre pouvoir sait que, sans une jeunesse saine et bien éduquée, il ne pourrait pas subsister ; de même, la jeunesse a compris qu'elle ne peut vivre et progresser que sous un tel pouvoir. Voilà pourquoi pouvoir et jeunesse sont étroitement liés, inséparables. Le pouvoir a partout ouvert les portes à la jeunesse. Et partout elle doit être le principal support de chaque initiative. La jeunesse, éduquée au mieux dans les nouveaux principes, organisée suivant les méthodes nouvelles qui lui sont le plus appropriées, doit être présente partout : au pouvoir, dans le Front, dans les syndicats, dans les coopératives, dans les plaines et les montagnes, dans les fabriques et les ateliers. Partout elle engagera toutes ses énergies intellectuelles et physiques et, avec une discipline exemplaire, elle fera décupler les rendements et montrera le grand rôle qu'elle est capable de remplir dans l'œuvre de construction. Le pouvoir démocratique actuel s'intéressera à l'éducation de la jeunesse avec un soin qu'aucun parent n'est en mesure de porter à l'éducation de ses enfants. De plus, cette éducation ne sera jamais un privilège de certains éléments riches et exploités qui s'imaginaient que leur naissance leur conférait le privilège de maîtriser la science et de l'utiliser afin d'opprimer les autres. L'instruction sera à la portée de tous, en particulier des fils du peuple laborieux et tant éprouvés, qui mettront cette instruction et le savoir qui leur seront dispensés au service de toute la société et non pas des ambitions sordides d'un petit nombre. Il existe encore une mentalité erronée, notamment chez certaines personnes âgées. Celles-ci ont tendance à ne pas voir d'un bon œil la participation de la jeunesse à tous les domaines d'activité sociale et elles considèrent son éducation avec beaucoup d'étroitesse d'esprit, autrement dit dans l'optique des régimes passés. Ces gens rêvent que leurs fils ou leurs filles qui ont traversé les épreuves de cette guerre ne suivent pas la voie que leur dictent leurs aspirations, mais celle qu'ils leur ont eux-mêmes tracée. Ils considèrent comme un malheur le fait que leurs fils soient encore dans l'Armée, bien que celle-ci sera vite dotée d'écoles et d'académies militaires perfectionnées. Ils tiennent

pour une catastrophe que leurs fils s'inscrivent à une école d'agriculture, à une école technique ou à un cours d'éleveurs. D'après eux, leurs fils doivent absolument aller au lycée, étudier les classiques, devenir médecins ou juristes, sans quoi leur avenir serait compromis. Une mère m'a dit un jour : «Je te prie de démobiliser mon fils, parce qu'il lui faut encore deux ans pour terminer ses études secondaires». Et ce garçon est capitaine de l'Armée, une fonction de grande responsabilité. J'ai dû persuader cette mère, dont la démarche était inspirée par son seul amour maternel, que l'Etat s'intéresse à son fils autant qu'elle ; que son fils, qu'il soit capitaine ou simple soldat, trouvera, en restant dans l'Armée, toutes les facilités pour s'instruire là où il est et passer ses examens comme ses camarades. Et ces mêmes facilités seront offertes à un grand nombre de jeunes qui travaillent dans toutes les institutions de l'Etat. Mais nos jeunes, qui ont fait la guerre, ne sont pas de l'avis de beaucoup de parents. Ils savent qu'aucun d'eux ne restera sans instruction, que leur avenir est assuré sous ce pouvoir, et qu'il leur appartient de déployer une activité intense et multiple pour le renforcer. Ils savent que notre peuple n'a pas besoin que de juristes et de médecins, mais qu'il lui faut aussi de bons cultivateurs, des ouvriers spécialisés, des administrateurs avisés, des ingénieurs et des agronomes habiles, des soldats fermement résolus à défendre les droits conquis au prix de tant de sang versé. Ils voient aussi le grand essor que connaît notre pays sur la voie du progrès. Ils savent que notre armée héroïque a besoin d'officiers capables, qui ajoutent une haute culture à leur courage et à leur hardiesse. Notre jeunesse antifasciste a bien conscience de tout ce développement. Son deuxième Congrès [*Le II<sup>e</sup> Congrès de la Jeunesse antifasciste albanaise fut tenu en avril 1945.*] a fait clairement apparaître que la jeunesse avait compris on ne peut mieux ses tâches. Et elle s'y est attelée avec enthousiasme. C'est là un grand gage de l'avenir prospère de notre peuple, une grande victoire pour lui.

*Paru pour la première fois dans le journal «Rinia» N° 12, 5 mai 1945*

*Œuvres, t. 3*

## **DISCOURS PRONONCE A L'INAUGURATION DE L'ECOLE DU PARTI**

**25 mai 1945**

Chers camarades cadres et dirigeants du Parti,

Vous comprenez bien, j'en suis sûr, la grande importance de cette école du Parti que nous inaugurons aujourd'hui. Nos cadres, qui ont su pendant la guerre se battre et travailler avec héroïsme et abnégation, sortiront de cette école armés de la culture marxiste-léniniste, qui leur éclairera le chemin pour la solution des grands problèmes et l'accomplissement des importantes tâches qui leur sont posées dans cette nouvelle étape. L'étape est nouvelle, elle comporte donc de nouvelles tâches et celles-ci sont tout aussi importantes, voire plus importantes que celles de la lutte contre le fascisme.

Notre jeune Parti, constitué de cadres jeunes, de cadres non encore bien formés, a entrepris une œuvre aussi ardue qu'imposante. Pendant les trois années et demie de guerre, notre Parti, à la tête du peuple, s'est acquitté avec honneur des tâches que lui avait confiées le peuple et des tâches que lui avait fixées le Komintern. Il a mobilisé le peuple pour l'insurrection générale, il a organisé l'Armée et l'a forgée dans des combats acharnés contre l'occupant, il a instauré le régime démocratique, a gagné la guerre, et, à présent il se trouve au poste de commandement. Ce n'est pas là un miracle dû au hasard, c'est le résultat de la sueur et du sang versé par nos camarades du Parti. C'est le grand élan révolutionnaire, l'enthousiasme irrésistible, le grand attachement au peuple et la haine du fascisme, c'est la grande confiance dans le Parti, la confiance inébranlable dans l'Union soviétique et en notre éminent camarade Staline, qui ont permis à nos camarades communistes de lever bien haut le drapeau de notre Parti. Notre Parti a triomphé, car il n'a jamais perdu son orientation. Nos guides, à tout moment,

étaient l'Union soviétique, le Parti bolchevik de Lénine, c'était Staline. Nous suivions leurs traces infaillibles, et elles nous ont conduit à la victoire.

Les membres du Parti sont sortis d'une grande école, l'école de la guerre. Ils ont appris bien des choses, mais ce serait une grave erreur d'affirmer, qu'ils sont en mesure de s'acquitter parfaitement du dur travail qu'ils ont à accomplir. Nos camarades sont encore, dans l'ensemble, dépourvus d'une arme importante qui, avec leur volonté inflexible, leur enthousiasme et leur discipline de fer, leur permette d'aller de l'avant; il leur manque les notions du marxisme-léninisme. Le but de cette école est précisément de doter les camarades du Parti de cette arme puissante.

Vous devez bien savoir une chose : il ne suffit pas que notre Parti tienne les commandes, il faut qu'il sache les garder en main, les manier toujours mieux pour aller de l'avant et réaliser notre programme le plus parfaitement possible. Nous ne pouvons réaliser ce programme ni atteindre notre idéal, par des déclarations pompeuses ou par des décisions arbitraires, pas plus que par une culture marxiste superficielle ou par un travail de dilettante. Si les membres du Parti croient pouvoir apporter une solution bâclée aux problèmes complexes qu'ils auront à affronter, solution qui à la rigueur [*En français dans le texte.*] pourrait s'adapter au temps de guerre; s'ils croient que pour masquer leur ignorance, leur apathie, leur manque de discipline, ils régleront les problèmes, bien entendu incorrectement, en mettant en avant le prestige du Parti et son autorité ; si avec eux, nous pensons et travaillons ainsi, nous ne pourrions pas conserver les positions de commandement que nous avons conquises. Et nous commettrions par là un grand crime envers le Parti et le peuple.

Les camarades doivent bien comprendre l'importance de l'heure que nous vivons et les grandes responsabilités qui leur incombent. Aujourd'hui nous dirigeons un peuple, un Etat. Notre Parti a pris en main les destinées du pays. Personne ne doit se permettre de faiblesses, négliger le travail, se contenter du peu qu'il sait et renoncer à l'étude. Ceux qui adoptent cette attitude ne sont pas des communistes du type nouveau et portent préjudice au Parti. Il n'est permis à personne de violer la discipline de fer du Parti, indispensable pour notre marche en avant, d'oublier son devoir et d'y substituer le souci de son confort et le goût du plaisir. Le communiste de type nouveau ne se délasse et ne se repose que quand il a la conscience tranquille pour avoir accompli le travail qui lui a été assigné, et pour l'avoir accompli même mieux qu'il ne le lui était demandé. Un membre du Parti doit être partout à la pointe de la lutte, dans tous les domaines d'activité. Il est appelé à diriger les masses et à se distinguer plus que quiconque par sa volonté, son savoir, sa résolution, sa patience, sa modestie, son esprit de justice. Chaque membre du Parti doit se dire constamment que par son travail bien fait et inlassable il renforce le Parti, rehausse son prestige et lui gagne l'admiration des masses. Aucun membre du Parti ne doit penser différemment, car il ne mériterait alors plus de rester dans ses rangs.

Camarades, cette école ouvre ses portes dans des circonstances qui nous sont favorables, sur le plan intérieur comme sur le plan extérieur. L'Allemagne nazie a été vaincue, l'Union soviétique est au faite de sa force et de sa gloire. Dans de nombreux pays, surtout dans le nôtre et en Yougoslavie, le Parti communiste est au poste de commandement. Mais nous ne devons jamais oublier que la réaction internationale n'a pas été jugulée, qu'elle s'efforce au contraire de gagner de nouvelles positions, de reconstituer les cliques pro-fascistes à nos dépens. C'est pourquoi nous devons être plus que jamais en éveil, toujours à l'attaque pour liquider tout vestige du fascisme et nous atteler de toutes nos forces à la reconstruction du pays. Pour y parvenir, nous devons avoir un Parti plus fort que jamais ; éduquer et cimenter nos cadres. Il nous faut garder constamment une parfaite lucidité dans notre politique intérieure et extérieure et ne jamais détourner nos regards de l'expérience du grand pays des Soviets, de notre cher camarade Staline. Comme le dit Dimitrov, nous devons «Etudier en combattant et combattre en étudiant. Nous devons associer les grands enseignements de Marx, Engels, Lénine et Staline à la ténacité stalinienne dans le travail et au combat, au principe stalinien d'intransigeance envers l'ennemi de classe et les renégats de la ligne bolchevique, à l'intrépidité stalinienne devant les difficultés et au réalisme révolutionnaire stalinien». (*Cf. G. Dimitrov, Sur les cadres, publié par le «Zëri i Popullit », Imprimerie «Bashkimi», Tirana, 1945, p. 24. (éd. alb.)*)



Il ne me reste donc, camarades, qu'à vous souhaiter, au nom du Bureau politique et du Comité central du Parti, des succès dans votre travail et à vous recommander de suivre très attentivement les cours pour pouvoir en tirer le plus grand profit, dans votre propre intérêt et dans l'intérêt de notre cher Parti.

Vive notre Parti communiste !

Vive l'héroïque Parti bolchevik de l'URSS !

Vive notre cher camarade Staline !

*Œuvres, t. 3*

## **RAPPORT PRESENTE AU IV<sup>e</sup> PLENUM DU COMITE CENTRAL DU PARTI COMMUNISTE D'ALBANIE**

**17 octobre 1945**

Camarades,

De nombreux problèmes des plus importants comme le problème de l'action du Parti dans tous les secteurs, Pouvoir, Armée, Front etc., ainsi que la question des élections à l'Assemblée constituante se posent à cette réunion élargie du plénum du Comité central du Parti. Comme il est indiqué dans l'ordre du jour, nous devons également délibérer sur la convocation de la deuxième conférence du Parti. *[Au terme de ses débats le plénum décida de convoquer le 1er Congrès du PCA et non pas la deuxième Conférence nationale.]* Nous n'établirons pas ici une nouvelle ligne politique ou organisationnelle, mais en nous appuyant sur les interventions des camarades du Bureau politique et des autres camarades, nous nous efforcerons de voir clairement la situation dans laquelle nous nous trouvons et nous travaillons. Nous nous ferons ainsi une idée exacte de la force de notre Parti tout au long de son développement durant la guerre. A partir de là, nous établirons ensuite de nouvelles méthodes de travail pour résoudre correctement les questions qui se posent à nous dans la situation actuelle, qui diffère de la période de la guerre.

A chaque réunion, en particulier aux réunions des assemblées supérieures du Parti, on a pris l'habitude d'inscrire en tête de l'ordre du jour un point portant sur : «La situation politique extérieure et intérieure». C'est une bonne pratique à condition de ne pas le faire dégénérer en une simple énumération de faits chronologiques. Mais si nous sommes à même de tirer de ces faits chronologiques qui déterminent la situation internationale et la situation intérieure de justes conclusions politiques, nous saurons aussi orienter correctement notre travail et nos positions politiques, et nous faciliterons la solution des problèmes les plus compliqués. Un membre du Parti qui ne voit pas clairement l'évolution des événements et qui n'en tire pas les déductions qui s'imposent, ne sera jamais en mesure d'appliquer correctement la ligne du Parti.

Comment se présentent la situation internationale et la situation intérieure dans la phase nouvelle de l'après-guerre ?

Nous commettrions une grande erreur si nous partagions à ce sujet l'opinion de l'homme du peuple qui a fait la guerre et qui s'imagine que maintenant tout est réglé. Aujourd'hui, en temps de paix, les choses ne sont guère moins compliquées qu'elles ne l'ont été durant la guerre. Nous avons durement lutté pour abattre le fascisme ; il nous faut maintenant lutter et travailler avec la même obstination pour défendre et consolider la paix.

Nous nous sommes engagés dans une grande guerre pour détruire le fascisme, l'ennemi le plus féroce de la démocratie, mais nous avons également combattu pour une vie plus heureuse, pour une démocratie plus saine et plus avancée que celle qui existait avant la guerre en Europe occidentale. Les peuples ont pris les armes non seulement pour recouvrer la liberté que leur avaient ravie les fascistes, mais encore pour s'affranchir du joug des impérialistes et des cliques réactionnaires, camouflés sous le masque de la démocratie. Si la guerre a été particulièrement dure, c'est que le camp allié antifasciste comprenait, aux côtés des Etats qui engagèrent toutes leurs forces dans la lutte pour la défense de leur liberté et de leur démocratie authentiques, et aux côtés des forces des autres peuples asservis, d'autres Etats qui concevaient et menaient différemment la lutte contre le fascisme. Dans le bloc antifasciste, l'Union soviétique était le porte-drapeau de la lutte de libération. C'est elle qui a supporté le plus grand poids de la guerre. Elle était la colonne vertébrale de l'alliance antifasciste. C'est elle qui inspirait, encourageait et défendait les peuples asservis. C'est elle qui a été le grand facteur de l'écrasement de l'Allemagne nazie. La Grande-Bretagne et les Etats-Unis ne se sont engagés dans la guerre contre le fascisme que lorsque l'Allemagne a menacé leur existence, mais leur lutte n'a jamais pris le caractère d'une guerre totale. Au contraire, ces pays n'ont pas fourni de grands efforts pour accélérer l'achèvement de la guerre ; ils ménageaient leurs forces pour pouvoir défendre et consolider les positions impérialistes et non pas pour engager ces forces dans le conflit ; ils se sont aussi efforcés de freiner la lutte que menaient les peuples opprimés et de renforcer les positions de la réaction en Europe pour en disposer en leur avantage dans la phase actuelle de la paix. Le déroulement des événements au cours de la guerre a fait ressortir tous les faits que je viens de rappeler, mais malgré les contradictions existant entre l'Union soviétique et les alliés occidentaux et leurs points de vue divergents quant à la lutte antifasciste, l'Allemagne nazie et les cliques impérialistes britannique et américaine n'ont pu ébranler la grande alliance du bloc antifasciste, parce que l'Union soviétique, grâce à sa juste politique et à sa lutte héroïque, a réussi à déjouer toutes les manœuvres du fascisme et de la réaction.

Pour les communistes, l'attitude à adopter et l'action à mener étaient claires, l'attitude de l'Union soviétique étant elle-même sans équivoque. Les communistes de tous les pays devaient dresser leurs peuples dans l'insurrection générale et combattre sans pitié le fascisme et ses laquais. Par leur lutte ouverte contre l'occupant et contre ses tentatives pour diviser le bloc antifasciste, ils devaient défendre et renforcer l'alliance de l'Union soviétique avec l'Angleterre et les Etats-Unis. Dans le même temps, ils devaient consolider les positions de la démocratie, renforcer les positions du peuple, prendre en main les commandes et assumer le gouvernement.

Toutes ces contradictions et ces différences de points de vue qui existaient dans le bloc antifasciste: les conceptions divergentes sur la démocratie, les efforts de certains alliés pour ressusciter le passé, pour renforcer les positions de la réaction et arracher le pouvoir des mains du peuple, sont devenues plus évidentes après la défaite de l'Allemagne, et elles s'accroissent de plus en plus. Aussi dans cette première phase de la paix, notre action n'est-elle pas aussi facile ni aussi simple qu'on pourrait le penser. Nous devons défendre la paix à tout prix ; c'est l'intérêt de l'Union soviétique et ce doit être aussi le nôtre. Par conséquent, de même que nous nous sommes guidés sur l'Union soviétique pendant la guerre et que nous avons remporté la victoire, de même aujourd'hui c'est vers elle que nous devons diriger nos regards. Nous devons bien comprendre sa position internationale, marcher sur la voie léniniste-stalinienne qui est la sienne, soutenir ses efforts et ses intérêts, parce que c'est seulement ainsi que nous défendrons les intérêts de notre pays.

Que se passe-t-il dans l'Europe d'après-guerre ? Quelles sont les positions et les conceptions respectives des Anglo-Américains et de l'Union soviétique dans le domaine international et comment se présentent les perspectives de paix ?

A la veille de l'écrasement de l'Allemagne nous avons observé un phénomène qui n'aurait pas dû nous surprendre : tandis que sur le front de l'Est et aux portes de Berlin les nazis se battaient avec la plus grande violence, leur front Ouest s'était complètement désintégré, leur résistance était devenue négligeable et les armées anglo-américaines déferlaient sur l'Allemagne. Sur tous les autres fronts où luttaient l'Armée rouge et les forces de la résistance, les fascistes se battaient âprement. Il faut bien

comprendre ce qui se passe. Les Anglo-Américains cherchent à sauver autant qu'ils le peuvent les débris du fascisme. Ils s'efforcent de renforcer les positions de la réaction, de rassembler ses forces et de les organiser pour en faire une barrière contre l'instauration et le triomphe de la démocratie authentique. Dans leur «Grand Exode», les criminels de guerre fascistes et les quislings trouvent asile et protection au sein de l'armée anglo-américaine et dans les régions qu'elle occupe. En outre, là où la réaction conserve des positions solides, les Anglais directement et les Américains indirectement interviennent militairement avec la plus grande brutalité, en violation de tous les principes démocratiques, pour écraser les mouvements progressistes, pour porter la réaction au pouvoir, pour renforcer ses positions et celles du fascisme. C'est ce qui se passe en Grèce. A la veille de l'écrasement de l'Allemagne et de sa capitulation inconditionnelle, nous avons donc assisté à la première offensive ouverte de la réaction en vue de consolider ses positions à tout prix, dans la mesure où le lui permettaient ce moment de transition ainsi que la puissante résistance de l'Union soviétique, la résistance des mouvements progressistes de tous les peuples asservis en général.

A l'ombre de l'alliance antifasciste et de la victoire commune, la réaction internationale, avec à sa tête l'Angleterre et les Etats-Unis, mène donc une lutte sournoise et provocatrice contre l'Union soviétique et tous les Etats de démocratie populaire issus de cette guerre de libération. D'autre part, tous les pays où a été instaurée la démocratie populaire ainsi que toutes les forces progressistes du monde avec à leur tête l'Union soviétique, ont pour principe fondamental de leur action la sauvegarde et la consolidation de la paix ainsi que le renforcement, sur des bases solides, de l'alliance réalisée dans cette lutte. Ils combattent pour le triomphe de la démocratie en Europe, pour la liquidation du fascisme et de ses vestiges, pour la préparation d'une paix juste et durable.

Bien sûr, pour l'Angleterre et les Etats-Unis n'était pas facile d'entreprendre aussitôt la guerre finie une campagne ouverte contre l'Union soviétique. Mais malgré tout, petit à petit, cette campagne de calomnies et de dénigrement prend corps ; elle devient plus incisive. Malgré les divergences de points de vue entre les Anglo-Américains et les Soviétiques, les conférences de Yalta [*La Conférence de Yalta (Crimée-URSS) des chefs des gouvernements de l'URSS, des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne à laquelle participaient aussi les ministres des Affaires étrangères et les chefs des Etats-majors se réunit du 4 au 11 février 1945. Après avoir arrêté les plans pour l'écrasement définitif de l'Allemagne hitlérienne, la conférence énonça les principes de la politique des Alliés en vue d'assurer une paix durable et d'organiser un système de sécurité internationale.*] et de Berlin ont pris fin avec succès; mais la récente Conférence de Londres n'a donné aucun résultat. Non contents d'y dresser d'innombrables obstacles, les Anglo-Américains ont cherché ouvertement à dicter leur volonté aux autres Etats concernés par les divers traités de paix, foulant aux pieds les décisions arrêtées à Berlin par les Trois Grands. C'était là la première phase d'un désaccord patent, non seulement sur les questions de procédure mais encore et surtout sur les questions de principe. La presse réactionnaire mondiale a dégainé contre l'Union soviétique, et les fascistes masqués ont usé dans leur presse, de leurs menaces et provocations coutumières.

Les Anglo-Américains et la réaction mondiale cherchent à subjuguier les peuples qui ont pris le pouvoir en main grâce à la lutte qu'ils ont menée pendant la guerre. C'est dans ce sens que la réaction dirige ses principaux efforts. Dans de nombreux pays d'Europe, l'âpre lutte des peuples contre l'occupant et ses instruments a porté un rude coup aux cliques réactionnaires locales et a gravement compromis les positions de l'Angleterre et des Etats-Unis. Dans cette lutte se sont ranimées et renforcées la sympathie et l'amitié de ces peuples pour l'Union soviétique. La réaction internationale fait de gros efforts pour renverser cette situation. La politique extérieure de tous les Etats d'Europe, en particulier de l'Est et du Sud-Est européen, hier encore occupés, se tourne vers l'Union soviétique, qui les défend et les aide à renforcer la démocratie. En Pologne et en Yougoslavie la réaction a cherché en vain à remettre en selle et à porter au pouvoir les vieilles cliques réactionnaires. La Conférence de Yalta a réglé la question des gouvernements de ces deux pays. Cela ne veut cependant pas dire que la réaction ait déposé les armes. La réaction a lancé contre la Bulgarie, la Roumanie, la Hongrie et l'Albanie une offensive de très grande envergure, en particulier maintenant, à la veille de campagnes électorales qui seront déterminantes.

La réaction internationale redresse et renforce les positions ébranlées ou gravement atteintes de la réaction dans chaque pays. L'organisation de la réaction dans divers pays d'Europe se concrétise, prend corps. L'Union soviétique et les autres peuples et gouvernements progressistes combattent cette croissance et ce renforcement de la réaction. Mais dans cette dure lutte pour le triomphe de la démocratie, le souci de l'Union soviétique et des autres gouvernements progressistes pour la sauvegarde de la paix demeure un point essentiel. C'est cette même attitude que nous observons envers les Anglo-Américains. Ces derniers ne voient pas d'un bon œil notre gouvernement et notre démocratie populaire. Ils les combattent même. Jusqu'à présent, ils ne semblent guère avoir l'intention de nous reconnaître, et à notre avis, cette reconnaissance ne sera pas chose aisée et elle n'est pas si proche. Toutes les justes demandes que nous leur avons adressées sur le plan international sont restées sans réponse ou ont reçu une réponse négative. Les Anglo-Américains accusent notre gouvernement, tout comme ils ont accusé les gouvernements yougoslave, polonais et d'autres. Mais, bien entendu, la lutte qu'ils livrent à chaque pays varie dans sa forme en fonction des positions de chacun et de l'importance qu'ils lui attachent. Si jusqu'à présent, la presse réactionnaire ne nous a pas déclaré une guerre ouverte comme elle l'a fait à d'autres pays, cela ne veut pas dire qu'elle ne le fera pas. A l'occasion des élections l'offensive contre nous se déploiera sous toutes ses formes.

Il nous appartient donc de manœuvrer habilement de façon à fournir le moins d'armes possible contre nous à la réaction intérieure et extérieure. Nous devons adopter une politique toute de souplesse, mais sans pour autant tomber dans l'opportunisme, une politique qui renforcera nos positions à la fois à l'intérieur du pays et à l'étranger. Nos justes prises de position et notre tactique se dégageront des discussions que nous allons mener ici, après avoir considéré la situation d'une façon concrète et analysé le travail accompli. Le renforcement de nos positions internationales dépend de la consolidation de nos positions intérieures, qui sont elles-mêmes conditionnées par notre travail intensif et judicieux; il dépend de l'application correcte de la ligne de notre Parti.

Dans une telle situation internationale, sans aller jusqu'à dire que les positions de la paix sont compromises, nous devons constater qu'elles sont très difficiles à préserver. Nous devons engager toutes nos forces pour défendre et renforcer les positions de la démocratie populaire authentique et nous garder des provocations qui n'ont pas manqué et qui ne manqueront pas, aussi bien de la part des Grecs que des Anglo-Américains. L'Union soviétique nous témoigne un intérêt particulier. Outre un grand appui moral dans le domaine international elle nous prête également une aide matérielle et culturelle. Les portes de l'Union soviétique nous sont ouvertes; nos officiers ont été admis dans ses écoles militaires; le premier contingent d'étudiants albanais est sur le point de partir. Etant donné nos difficultés économiques, le gouvernement soviétique a agréé à nos demandes et nous a vendu 20.000 tonnes de blé qu'il a commencé à nous livrer. Nous avons aussi conclu un accord commercial en cette matière. Avec la Yougoslavie et les autres Etats des Balkans comme la Bulgarie, la Roumanie, ainsi qu'avec la Pologne et la Tchécoslovaquie, nous entretenons des relations amicales. Des propositions pour la reconnaissance de notre gouvernement nous ont été faites par les gouvernements bulgare, roumain et polonais.

Voilà quelle est, dans ses grandes lignes, la situation internationale; et nos positions internationales, comme je viens de le dire, se renforceront encore davantage lorsque nous aurons renforcé nos positions intérieures.

Comment se présente la situation intérieure et en quoi réside notre force ? Depuis la libération de l'Albanie notre situation intérieure s'est beaucoup renforcée. Comme partout ailleurs dans notre pays également la réaction a été armée par le fascisme et elle nous a combattus de concert avec lui, les armes à la main. En dépit de ses liens relativement faibles avec la réaction internationale, en particulier avec la réaction anglaise et américaine, la réaction intérieure n'en a pas moins bénéficié de son aide, directe ou indirecte. Malgré cela, elle a essuyé un rude échec militaire et politique. Ses chefs de file se sont enfuis à l'étranger ou ont été arrêtés par nous et jugés. L'opinion des camarades qui estimaient que nous avions dès lors anéanti la réaction, n'était pas fondée. Même après la libération de l'Albanie, il nous a fallu entreprendre une opération dans le Nord pour neutraliser la résistance armée et les

attaques des chefs de file de la réaction et des bayraktars (chefs de clan) qui se trouvaient encore dans le pays. *[Il s'agit de l'écrasement de la résistance armée et de l'anéantissement des bandes de bayraktars et d'autres criminels de guerre, qui avaient pris le maquis.]* Nous ne pouvons affirmer que la réaction intérieure ne conservait aucune racine dans le pays. En dépit des coups qu'elle avait essuyés, elle devait, tôt ou tard, au moment propice, se remettre en action et s'organiser. Au cours de la première phase, c'est-à-dire immédiatement après la Libération, la réaction était hors d'état de nuire ; elle s'était recroquevillée sur elle-même. Devant notre force et nos actions foudroyantes les débris de la réaction se maintenaient à l'état latent. Leur activité se limitait à lancer des slogans contre le Gouvernement, le Pouvoir et l'Armée. Mais l'attitude des alliés anglo-américains envers notre gouvernement ainsi que leur intervention en Grèce, furent un encouragement pour la réaction. Elle commença alors à intensifier son action en s'efforçant de frapper nos institutions les plus solides, celles qui, pour elle, présentaient le plus grand danger. Elle chercha ouvertement à organiser des désertions au sein de l'Armée. Nous pouvons toutefois affirmer que jusqu'ici toutes les tentatives des débris de la réaction pour s'armer, organiser des unités plus ou moins importantes et entreprendre des actions ouvertes contre nous, ont échoué. L'action incessante de nos forces ne donne aux chefs de clan comme Muharrem Bayraktari, Fiqri Dine, Gjon Marku, etc., aucune possibilité de s'organiser et de s'armer. Il est vrai qu'ils ont réussi à nous échapper et cela doit nous préoccuper; mais il est également vrai qu'ils ne se meuvent qu'avec beaucoup de difficultés. Bien entendu, ces éléments nous créent des tracas, notre travail dans nombre de régions du Nord demeurant faible. Dans certains cas, leurs slogans finissent par s'imposer et il y a encore des gens qui continuent d'attendre l'évolution des événements. Ce n'est que par un travail politique intense de notre part et en amenant le pouvoir à s'intéresser directement à la solution concrète de leurs problèmes que nous pourrions lier solidement ces gens à notre pouvoir. La force de la réaction ne réside pas seulement dans ses bandes armées; nous la verrons aussi se manifester sur d'autres plans et sous diverses formes. Ces éléments, soutenus par la réaction extérieure, préparent la résistance contre notre pouvoir démocratique. Ce processus de regroupement de la réaction n'est pas une simple évolution. Pour nous, qui dirigeons la politique du Front et du pouvoir, ce serait une grande erreur que de faire nos calculs avec trop de confiance, de nous illusionner sur notre situation intérieure et sur celle de notre pouvoir. Considérons la situation avec réalisme et maintenons des contacts étroits avec les masses. Faute de quoi, nous irons au-devant de grandes déceptions et la réaction gagnera du terrain. La situation internationale et l'attitude peu bienveillante que les alliés anglo-américains observent à l'égard de notre gouvernement et de notre pouvoir favorisent le regroupement des éléments réactionnaires et des mécontents, du clergé catholique, des intellectuels qui n'ont pas bien compris la situation et qui étaient soit hostiles soit indifférents à notre mouvement, de gros commerçants, frappés de l'impôt sur les bénéfices extraordinaires *[En janvier 1945, la Présidence du Conseil antifasciste de libération nationale promulguait la loi «Sur les impôts extraordinaires sur les bénéfices de guerre». Aux termes de cette loi, les commerçants et les industriels du pays qui avaient réalisé pendant l'occupation fasciste des bénéfices supérieurs à 500.000 francs albanais, étaient frappés d'un impôt progressif de 15 à 80 pour cent sur la somme dépassant 500.000 francs.]*, des spéculateurs invétérés, des beys et des agas, qui ont été atteints par la loi de la réforme agraire. Si nous ne travaillons pas comme il convient et si nous n'appliquons pas correctement la ligne du Front sur ces questions, on verra certainement se rassembler autour d'eux tous les éléments indifférents qui ne se sont pas mêlés de politique et ne parviennent pas à comprendre clairement les manœuvres de la réaction ni les efforts que nous devons déployer dans cette situation difficile. Cette catégorie de personnes se laissent facilement influencer par les slogans de la réaction. Elles ne sont avec nous que tant que nous sommes continuellement en contact avec elles. Nous devons nous occuper attentivement de ces couches sociales, et ce non pas de façon administrative, mais en travaillant auprès d'elles. Certes, il est difficile de travailler auprès du clergé catholique. Ce clergé a de l'influence à Shkodër et dans les régions environnantes, et cette influence ne peut être supprimée par de simples mesures administratives. Le clergé catholique est un corps bien organisé, doté de traditions, et étroitement lié à la réaction extérieure et au Vatican. C'est pourquoi à son organisation nous devons opposer notre organisation, et qu'elle soit la plus solide possible; à sa politique notre juste ligne politique, et l'obliger à combattre sur notre terrain et non pas sur le sien ni avec ses slogans. Le travail sur un plan individuel auprès de prêtres isolés demeure une forme d'action nécessaire et nous devons nous montrer bons politiques avec eux. A certains moments le clergé catholique nous a combattus ouvertement, même par les armes. Nous avons riposté et nous l'avons frappé. Mais ce clergé n'est pas

naïf au point de s'obstiner à mener une lutte ouverte contre notre pouvoir alors que ses positions sont déjà faibles et de plus en plus menacées, et que de surcroît, la conjoncture internationale ne lui est pas favorable. Le clergé, en tant qu'ennemi de notre mouvement, mène une politique contraire aux intérêts du peuple et tend à renforcer ses positions. Ce serait manquer de maturité politique que de ne pas savoir profiter des circonstances. A l'égard du clergé catholique, nous devons mener une politique habile, pondérée, et ne pas passer d'un extrême à l'autre comme il arrive souvent à nos camarades. Tout le jeu de la réaction, de ses chefs qui ont pris le maquis, des mécontents et de ceux qui n'ont pas une claire vision de la situation, sera axé autour des manœuvres du clergé. C'est ici que devra s'affirmer notre maturité politique. Nous devons être à même d'adapter la ligne politique du Front aux situations que nous allons affronter, de façon à démanteler le regroupement de la réaction et à gagner de solides positions. Les gros commerçants, les beys et les agas riches, directement frappés par les justes lois de notre pouvoir, vont grossir les rangs des mécontents. Dès les premiers jours de la perception de l'impôt extraordinaire, les gros commerçants ont résisté de façon organisée, mais grâce aux mesures adoptées par notre pouvoir ils ont été contraints de payer. Cela ne veut nullement dire qu'ils soient devenus des contribuables pressés. Au contraire, on les voit qui cherchent à échapper à la nouvelle tranche de l'impôt qui les frappe.

Le tableau de la situation intérieure ne serait pas complet si nous n'indiquions pas combien nous sommes forts, en quoi réside notre force et quelles sont nos lacunes. Nous reparlerons de cette question plus loin lorsque nous traiterons du Front et du pouvoir. Je voudrais toutefois rappeler que c'est avec ces adversaires, qu'il faut d'ailleurs se garder de sous-estimer, que nous allons aborder les élections générales. Il faudra se battre pour les gagner et à cette fin il est nécessaire de bien connaître la ligne politique du Front et de l'appliquer correctement. Appliquer la ligne du Front ne veut pas dire seulement tenir des conférences à ce sujet. Mais cette ligne, il faut être à même de la faire appliquer dans la pratique, en fonction des diverses circonstances de différentes catégories de personnes auxquelles on s'adresse, et dont on doit connaître la mentalité, les opinions, les desseins. Pour bien appliquer la ligne politique dans le domaine pratique, il faut avoir bien compris ce qu'est le pouvoir et comment il fonctionne. Il faut connaître parfaitement les lois, être les premiers à les respecter et à les appliquer correctement, comprendre et mettre en œuvre la politique du gouvernement dans chaque secteur d'activité en étant en contact étroit avec les masses du peuple. La propagande et l'agitation doivent s'appuyer sur des bases solides. Nous devons leur donner une forme concrète à l'intention du peuple ; elles doivent être fondées sur les diverses réalisations du pouvoir à l'accomplissement desquelles le peuple politiquement formé a pris une part active. C'est seulement ainsi que le Front devient une réalité, une organisation de masse, qui défend et soutient tout le pouvoir. Et c'est précisément sur le Pouvoir, sur le Front et sur l'Armée, que nos ennemis ont pointé toutes leurs flèches. Il est inutile de souligner en détail dans ce rapport les manœuvres de la réaction internationale en cette période préélectorale. Dans notre pays, le point principal de son attaque, c'est la nature de notre gouvernement, qu'elle accuse d'être communiste. Il n'y aurait donc pas, prétend-elle, de démocratie chez nous. On y aurait affaire à la dictature d'un Parti, c'est-à-dire du Parti communiste, et les élections se dérouleraient dans la contrainte. Avec ces accusations inventées de toutes pièces, les Anglo-Américains voudraient saboter à tout prix ces élections ou même y intervenir directement. Cette tactique de la réaction internationale a été, bien sûr, adoptée par notre réaction intérieure. L'intervention de Gjergj Kokoshi à la récente réunion du Conseil [*Au cours de la 5<sup>e</sup> séance de la III<sup>e</sup> réunion du Conseil antifasciste de libération nationale (septembre 1945), Gjergj Kokoshi, porte-parole des forces réactionnaires à l'intérieur du Front démocratique se prononça contre la loi sur les élections à l'Assemblée constituante la qualifiant d'antidémocratique. Comme il devait apparaître par la suite, il avait, avec un groupe de députés traîtres ayant à leur tête un certain Shefqet Beja, monté une organisation réactionnaire, qui devait être étouffée dans l'œuf par les organes de la Défense populaire.*] présente en fait tout le programme de la réaction. En Yougoslavie, en Bulgarie et en Roumanie la réaction extérieure, en collaboration avec la réaction intérieure, est en pleine effervescence, tandis que chez nous cette activité ne fait que commencer. Nous ne devons pas relâcher notre attention et penser que dans notre pays il ne saurait en être ainsi parce que nos conditions sont différentes. Cela est vrai, la situation n'est jamais partout la même, mais la tactique de la réaction non plus n'est pas uniforme. Le premier signal de l'offensive anglo-américaine contre nous à l'occasion des élections a été donné par Tajar Zavalani [*Speaker des émissions albanaises de la BBC, intellectuel*

*bourgeois, pseudo-démocrate au service de l'impérialisme anglais.]* encore que sous une forme voilée. On lance quelques nouvelles qui doivent servir de «ballons d'essai», comme quoi «Zogu s'est rendu au Caire», «qu'un gouvernement albanais est en train d'être formé à l'étranger», etc. Par ailleurs, le général Hodgson [*Le général DPE Hodgson vint en Albanie en mars 1945 en qualité de chef de la mission militaire anglaise.*] dans la première lettre qu'il m'envoie me demande d'autoriser les officiers britanniques à contrôler librement les élections le jour du scrutin. [*Le gouvernement américain, lui aussi, présenta une telle demande. Pour reconnaître le Gouvernement démocratique d'Albanie il posa les conditions suivantes: les officiers de sa mission militaire à Tirana devaient être autorisés à contrôler les élections, et les accords que les Etats-Unis avaient conclus avec le régime de Zogu être reconnus. Le Congrès de Permet, on l'a vu, avait déjà décidé de ne pas les reconnaître. Le PCA rejeta ces conditions.*] Ce n'est que le début ; le reste viendra ensuite. D'autre part, Gjergj Kokoshi, qui a eu le courage d'exprimer le point de vue de la réaction, s'est mis en action. Il s'efforce naturellement d'étendre son influence aux couches d'intellectuels et de bourgeois mécontents, aux couches de capitalistes et de commerçants. Sans aucun doute lui et son ami Mirash Ivanaj [*Ancien ministre de l'Education, puis Président du Conseil d'Etat sous le régime de Zogu. Ayant quitté l'Albanie en avril 1939, il y revint en octobre 1945, et se livra à une activité hostile au service de l'impérialisme anglo-américain.*] à peine rentré en Albanie, qui passent tous deux pour être hostiles au clergé catholique s'efforceront de diriger ces forces de la réaction à Shkodër contre nous. On n'entrevoit pas encore la création d'un parti en dehors ou à l'intérieur du Front bien que, çà et là, on entende des mots d'ordre tendant à la formation de partis. Quoi qu'il en soit, on mène une campagne pour pousser à l'abstention aux élections en propageant, comme je l'ai dit plus haut, le mot d'ordre : «Chez nous, il n'y a pas de liberté» etc. Gjergj Kokoshi a démissionné du Front. Est-ce à dire que dans le Front il n'avait pas de camarades qui fussent de son avis ? Ne nous faisons pas d'illusions en pensant que les nationalistes sans parti dans le Front sont tous à cent pour cent avec nous. Il y en a qui sont très près de nos vues et qui ont lié leur sort à celui de notre Parti ; il y en a qui hésitent et qui, à la suite d'un bon travail de notre part, pourraient rester toujours avec nous ; mais il y en a aussi qui ne partagent pas nos vues et qui deviendront demain nos adversaires. Ces hommes ne se sentent pas assez forts pour s'opposer ouvertement au Front et jusqu'à présent on ne relève aucune tentative sérieuse de leur part pour créer quelque parti ou groupe à l'intérieur du Front. La plupart de ces hommes resteront dans le Front jusqu'à la fin des élections et, sous le drapeau du Front, ils seront élus à l'Assemblée. Ils créeront sûrement un groupe ou un parti, une opposition au sein de la Constituante puis de la Législative. Il semble qu'il y ait eu désaccord entre Gjergj Kokoshi et les autres éléments hésitants et oppositionnels qui se trouvent encore dans le Front, un désaccord sur la tactique à adopter. Le déroulement de la campagne électorale nous éclaircira sur la tactique [*La tactique de la réaction intérieure hostile au pouvoir populaire visant à saboter les élections se manifesta sous deux formes. Une partie de ses éléments, qui faisaient partie du Front, s'en détachèrent d'une façon spectaculaire à la veille des élections; les autres se proposaient d'être élus à l'Assemblée sous le drapeau du Front, de saper le pouvoir de dedans, en créant un groupe, une opposition «légal» ou un parti.*] de la réaction en vue de saper le pouvoir et de saboter les élections. Face à cette situation, notre Parti doit mobiliser toutes les forces qui soutiennent sa ligne, et faire du Front démocratique une réalité. Nous avons exposé à plusieurs reprises la ligne du Front, aussi n'y reviendrons-nous pas.

Travailler dans le Front est le devoir de tout communiste. Cela veut dire travailler avec le peuple, cela veut dire ne pas se contenter de remplir les fonctions dont on est chargé dans le Pouvoir ou dans l'Armée, cela veut dire accomplir une des tâches particulières et des plus essentielles du Parti: éduquer les masses. Malheureusement, certains camarades du Parti ont eu jusqu'ici une vision très étroite de cette question. Commençons par le travail politique auprès des masses. On a cru que travailler dans le Front signifiait faire une conférence tous les quinze jours et qu'avec ça on s'était acquitté de la tâche que vous assigne le Parti. Ce n'est là qu'une petite partie du travail. Mais malheureusement, même ce petit travail, n'est pas fait avec tout le sérieux qui doit être le propre d'un communiste. Moins le niveau de formation des camarades chargés de conférence est élevé, et moins ils se préparent. Ils croient que le public est obligé d'écouter la «fable» qu'ils ont préparée une demi-heure avant d'entrer dans la salle. Voilà la raison pour laquelle les conférences ne sont pas suivies avec intérêt. Ce n'est pas à la passivité des masses qu'il faut imputer cela mais à l'ignorance, à la négligence du conférencier, à son mépris des masses. Et, lorsque cela est le fait d'un camarade du Parti, c'est une erreur impardonnable. Mais

comment faut-il procéder pour bien préparer une conférence ? Je suis convaincu que beaucoup de camarades ne le savent pas encore. S'ils le savaient, les choses seraient simples et les conférences deviendraient intéressantes. On ne prépare pas de conférences en écumant les articles des journaux ou les exposés des autres. Cela est encore admissible lorsqu'il s'agit d'une conférence de caractère scientifique, mais lorsqu'il est question d'agitation au sein des masses et du genre de conférences que nous tenons généralement (parce que, malheureusement, nous avons délaissé complètement le chapitre des conférences de caractère scientifique) le sujet des conférences, les vues que l'on exposera et que l'on discutera devant le public ne peuvent être puisés que dans la vie du peuple et non pas dans les journaux et les revues. Qui laisse de côté ce «livre» où il doit apprendre à devenir un bon agitateur, qui ne vit pas avec le peuple, qui ignore ses soucis et ses problèmes, celui-là parle en l'air et sa conférence n'est qu'une «rengaine». Mais les masses ne se contentent pas de paroles. Les masses écoutent avec intérêt une bonne conférence, mais elles veulent voir aussi les choses qu'on leur a promises se réaliser en pratique, les toucher du doigt. C'est le trait marquant des masses. Et la force de notre Parti réside dans le fait qu'il matérialise ce qu'il dit. Je ne tiens pas à m'étendre ici sur la façon dont on prépare les conférences, je veux surtout souligner nos insuffisances dans les méthodes que nous employons pour éduquer le peuple. Maintes fois on entend des membres du Parti dire : «Je n'ai pas le temps, je suis submergé de travail, je ne peux pas y aller, je ne peux pas faire cela». Sur ce point je suis formel et je déclare que neuf fois sur dix cela n'est pas vrai. Si nous faisons tous, depuis moi-même jusqu'au militant de base du Parti, un examen de conscience, nous verrons que ce temps, nous pouvons le trouver. Il est inadmissible qu'un membre du Parti ne trouve pas le temps d'accomplir la tâche que lui a confiée le Parti en dehors de ses fonctions officielles. Admettons même qu'il n'en ait pas le temps; il doit alors le trouver en diminuant ses heures de sommeil. Voilà comment nous devons agir. J'ai de bonnes raisons de souligner cela. Nous sommes en présence d'une grave maladie, que nous devons combattre parce qu'elle risque de nous affaiblir et qu'elle est à l'origine de toutes nos insuffisances et de toutes nos erreurs politiques. Il y a, certes, des membres du Parti submergés de travail et qui ne négligent pas pour autant le travail spécial du Parti. Je tiens à leur rendre hommage. Mais il n'en va pas ainsi avec tous nos camarades. Et avec la mentalité et l'état d'esprit que l'on observe nous ne pouvons pas aller de l'avant. Sous prétexte qu'ils sont soi-disant très occupés, les camarades se déroberont à leur tâche et même le travail qu'ils accomplissent n'est pas bien fait. Si vous interrogez certain secrétaire politique de comité régional, il vous dira : «J'ai beaucoup de travail» et pendant ce temps, dans l'organisation qu'il dirige, il se passe beaucoup de choses regrettables et néfastes au Parti, des choses que lui ne découvre que lorsque tout le monde les a apprises. Certain secrétaire général de ministère vous déclare qu'il a tellement de travail qu'il ne sait plus où donner la tête, mais lorsque vous lui demandez de vous éclairer sur un point, alors, ou bien il n'est pas en état de vous répondre ou bien il vous fait parvenir une statistique fautive et non contrôlée. D'autre part, les camarades ne font pas d'efforts pour s'instruire et élever leur niveau de formation. En général on marque le pas. Les hommes travaillant dans les organismes du pouvoir, et notamment nos camarades, ne connaissent ni n'étudient les lois du pouvoir. Il se passe des choses singulières. Il faudrait des jours pour les citer toutes. Une sous-préfecture, sous prétexte qu'elle «s'autogouverne» à travers son conseil n'accepte ni les instructions de l'autorité départementale ni celles du centre. Elle devient «une république à part». Une autre préfecture crée des sous-préfectures comme des champignons, pour les dissoudre trois mois plus tard. Quant aux impôts, l'un les collecte d'une manière, l'autre d'une autre; l'un respecte la loi, l'autre la foule aux pieds et ne lève pas certains impôts parce qu'il juge cela «opportun» dans sa région. Ce sont là des choses courantes, mais il y a des cas plus graves: on manque de respect envers le pouvoir et on ne prend pas en considération les ordonnances du gouvernement. Les autorités centrales ont beau envoyé vingt télégrammes aux préfectures, elles ne recevront pas de réponse. Pourquoi en est-il ainsi ? Cela est dû au fait que certains camarades n'ont pas encore compris ce qu'est le pouvoir, ce qu'est le centralisme, comment le Parti dirige le pouvoir, et quelles sont leurs responsabilités envers le Parti et le pouvoir. Et par-dessus tout, se fait jour une mentalité dangereuse qu'il convient de combattre sans retard: à peine admis au Parti, les nouveaux membres deviennent prétentieux, autoritaires, ils travaillent moins que les autres, se jugent invulnérables et croient pouvoir tout se permettre. J'ai fait ces observations afin que nous réfléchissions sur ces anomalies et que nous les éliminions, car si nous n'améliorons pas notre travail en ces domaines, le Front sera faible et le pouvoir aussi. Le Front n'est pas une organisation coupée de la réalité pratique. La ligne politique du Front se matérialise dans les affaires du pouvoir, dans les réalisations du pouvoir. Si nous ne comprenons pas bien la ligne politique



du Front, il nous sera difficile de bien comprendre la politique du gouvernement dans tous les domaines d'activité, et vice versa. La politique du Front et la politique du gouvernement vont de pair. Nous avons dit que nous devons élargir le Front, convaincre les mécontents et faire participer tout le peuple aux affaires publiques. Mais cette tâche nous ne l'avons pas réalisée dans la mesure voulue et de façon correcte : on relève encore du sectarisme et de la routine dans le travail, on persiste à user de vieilles méthodes qui étaient appropriées il y a deux ans, mais qui ne répondent plus à la situation actuelle. Nous oublions qu'à présent les affaires ne peuvent être réglées comme elles l'étaient dans le maquis. Nous oublions que la méthode de travail doit changer non seulement de forme mais encore de substance ; nous oublions que le peuple a beaucoup d'exigences ; il demande les choses qu'on lui a promises. Il demande que lui soit donné en un an ce dont il a été privé pendant des siècles ; le village le plus reculé réclame une école ; il demande aussi l'électricité parce qu'un cours d'eau coule dans le voisinage. Nous avons combattu et nous avons libéré le pays, cela a été pour nous un triomphe. C'est notre plus grand point d'appui, mais il ne suffit pas. Il nous faut maintenant travailler dur et correctement, sinon nos lauriers se faneront.

En dehors de l'importante question du Front, le Parti a eu à affronter un grand nombre de problèmes, en particulier le problème essentiel du pouvoir, et de l'application de la politique gouvernementale dans les divers domaines de l'activité sociale et économique. Au lendemain de la Libération, ces problèmes sont devenus prépondérants et ils demeurent toujours à l'ordre du jour. Ils seront tous réglés au mieux lorsque notre Parti sera plus fort et que nous constaterons des améliorations de jour en jour.

Je voudrais maintenant traiter à grands traits de la question du pouvoir et de la politique du gouvernement.

Nous détenons le pouvoir, c'est en cela que réside notre force et cela nous permettra de résoudre tous les problèmes. Mais ce pouvoir, nous devons savoir le perfectionner et l'utiliser au mieux. Notre Parti dirige le pouvoir. Il s'ensuit naturellement que plus le Parti sera fort, plus le pouvoir sera fort. Avant d'entrer dans le vif de la question les camarades doivent bien saisir une chose : le Parti dirige le pouvoir à travers ses hommes qui occupent partout les postes de commandement. Les décisions sont toutes élaborées par le Parti et mises en œuvre par le pouvoir. Ce sont les hommes du Parti qui transmettent ces décisions au pouvoir. C'est des membres du Parti que dépend la façon dont elles seront présentées aux hommes du pouvoir, aux hommes du Front, et c'est là où l'on voit dans quelle mesure nous avons compris la ligne du Parti et comment nous l'appliquons dans le Front et dans le pouvoir. En outre, les membres du Parti doivent avoir conscience qu'à travers eux le Parti est présent où ils travaillent et qu'ils sont responsables de leur action devant le Parti, devant le pouvoir et devant leurs supérieurs hiérarchiques dans l'administration, que ceux-ci soient ou non membres du Parti. La capacité d'un membre du Parti est reconnue et estimée au travail qu'il accomplit là où l'a désigné le Parti. C'est là, où se manifeste sa capacité, son esprit de discipline et sa fidélité au Parti. Une imparfaite compréhension de cette question a fait apparaître chez certains des conceptions erronées ; ils manquent de respect envers le pouvoir et sa hiérarchie, ils enfreignent la loi et ne s'acquittent pas de leur tâche. C'est dans ces attitudes qu'a sa source le sectarisme dans le Front et dans le pouvoir. Mais de telles lacunes s'observent aussi chez nos camarades. C'est pour cette raison que le pouvoir n'est pas si solide et que l'on y constate des erreurs.

Avant tout, les bases du pouvoir dans les campagnes, c'est-à-dire les conseils populaires, restent faibles. Ils ne sont pas élus suivant un sain critère et, à la campagne, ils n'ont pas encore pris bien conscience de leur rôle. Ces conseils ne sont pas aidés comme il le faudrait par les camarades, en particulier dans le Nord.

Du point de vue de la forme, le pouvoir dans le Nord, apparaît plus ou moins tel que nous souhaitons qu'il soit. Mais dans la pratique on y travaille à l'ancienne manière. Je veux dire que les conseils de sous-préfecture font preuve de fort peu d'intérêt pour le travail pour ne pas dire qu'ils n'en ont aucun. Les lois et les instructions n'y arrivent pour ainsi dire pas. La presse n'y parvient qu'à des intervalles espacés et on y voit très rarement des agitateurs et des propagandistes. Cette faiblesse des conseils de

base entraîne inmanquablement celle des conseils de préfecture et des sous-préfectures. Certains conseils de préfecture ne sont pas en mesure de diriger convenablement toute la région et tous les conseils des sous-préfectures. Il n'existe ni une liaison solide ni une coordination du travail entre eux. Nos camarades sont jeunes, ils manquent d'expérience et d'une vision étendue des choses. Ils n'excellent pas en matière d'organisation. Souvent ils considèrent les questions d'une façon rigide et sous un angle étroit. Ils s'empêchent dans de petites questions et laissent de côté les problèmes essentiels. Les camarades ne font pas d'efforts sérieux pour s'instruire et élever leur niveau. Beaucoup d'entre eux ignorent les lois ou ne les connaissent que d'une façon superficielle. Ils n'étudient pas sérieusement les problèmes du pays et le centre reçoit fort peu de suggestions ou de propositions de leur part. En général, ils ne sont pas au courant de la situation, car leurs contacts avec le centre sont de pure forme. Il s'ensuit que leur plan de travail dans leur région n'est pas bien coordonné avec le plan général du gouvernement. Souvent, ils se laissent influencer par une partie de la population et, interprétant mal l'esprit de la loi, ils créent des divisions administratives qui ne se justifient pas et sont inutiles ; ils considèrent les affaires et les problèmes dans un esprit régionaliste sans étudier la question dans son ensemble. Pour toutes ces raisons, dans certaines agglomérations le pouvoir est faible. De ce fait, la population ne se mobilise pas autant qu'il le faudrait autour du pouvoir. Elle ne devient pas son plus grand auxiliaire comme elle devrait l'être en ce moment où la situation économique et financière n'est guère florissante. C'est là qu'ont leur origine la bureaucratie, le manque de sens des responsabilités et la négligence au travail. Les camarades n'ont pas compris l'importance du pouvoir, l'importance de l'organisation, l'importance de la direction. Un processus est en cours et il pourrait tourner à notre désavantage si nous nous berçons d'illusions. Le pouvoir peut nous échapper des mains si nous nous montrons incapables. Chez beaucoup de cadres du pouvoir on note un esprit sectaire. Beaucoup d'éléments qui ne sont pas communistes mais qui ont une bonne formation technique et scientifique ne sont pas utilisés comme il faudrait. Il s'agit d'ingénieurs, de médecins, d'agronomes et de divers techniciens sans lesquels la machine sociale ne peut pas fonctionner. Souvent dans les organes du pouvoir, des camarades communistes incompetents, pour cacher leur propre incapacité, se comportent mal avec ces cadres. Cette situation ne saurait être tolérée. Elle doit prendre fin sans retard. Les communistes doivent occuper la place qu'ils méritent, ils doivent montrer leur plus grande capacité par leur travail et par leurs actes, et non seulement par des paroles. Sans remédier à ces lacunes nous ne pouvons pas avoir un pouvoir fort, parce que le pouvoir n'est pas infailible, idéal et intangible, mais une réalité qui ne s'améliore que si nous améliorons notre travail. Quoi qu'il en soit, avec ce pouvoir nous avons accompli beaucoup de réalisations. Je ne les rappellerai pas ici une à une. J'entends seulement exposer dans leurs grandes lignes, certains des problèmes les plus importants du gouvernement et sa politique dans les principaux secteurs de l'Etat. Cette politique, les organes du pouvoir auront à l'appliquer dans les circonstances compliquées et difficiles que nous traversons. Aussi tout le Parti doit se mobiliser en vue de contribuer à la solution de ces problèmes, qui ne seront résolus correctement que si le Parti exerce son rôle de direction et si le pouvoir est fort.

Ce n'est pas la première fois que le Parti, et lorsque je dis le Parti j'entends aussi le gouvernement, définit sa politique dans divers secteurs de l'activité de l'Etat. Cette politique est déterminée par des lois approuvées par le Conseil antifasciste et élaborées précédemment au Bureau politique du Comité central du Parti. Le gouvernement a aussi dressé un programme de travail pour les divers secteurs, et ce programme a été appliqué, avec les avantages et les lacunes que nous avons relevés à maintes reprises. Au plénum de Berat [*Il s'agit du I<sup>e</sup> plénum du CC du PCA réuni à Berat le 23 novembre 1944. (cf. note p. 515).*] nous avons établi dans leurs grandes lignes les mesures urgentes qui nous étaient dictées par la situation. Plus tard, après la Libération, ces mesures ont été mieux définies en fonction des nouvelles circonstances. Maintenant, nous possédons une plus grande expérience en ce qui concerne la solution des problèmes et nous sommes en mesure de déterminer plus clairement notre politique dans le domaine économique et social.

Quels sont les problèmes les plus importants à la solution desquels nous devons attacher tous nos soins ? A mon avis ces problèmes sont ceux qui concernent avant tout notre économie dans son ensemble, l'agriculture, renseignement, les finances, la reconstruction et l'armée, mais cela ne nous empêchera pas d'examiner et d'élucider également ici d'autres problèmes qui se posent au gouvernement.

Le problème économique est pour nous le plus important mais aussi le plus difficile. C'est pourquoi nous nous efforcerons de brosser à grands traits la situation et de déterminer notre ligne économique. Notre économie est très éprouvée, ruinée même. Certains secteurs, comme l'industrie, les mines, le commerce extérieur et intérieur, fonctionnent à peine, s'ils ne sont pas totalement paralysés. Dans notre pays la production dans les divers secteurs est insatisfaisante, ce qui entraîne une situation critique. Cette situation a pour principale raison les dommages causés par la guerre puis, dans l'ordre, le manque d'équipements et de moyens de transport, le manque de capitaux, la défection du marché extérieur, la situation internationale en rapport avec notre régime etc.

Que devons-nous donc faire pour améliorer notre situation économique ? Avant tout accroître et améliorer notre production, redresser la petite industrie qui existait chez nous, renforcer le secteur d'Etat, en premier lieu dans les puits de pétrole et les mines de bitume de Selenica, puis, tour à tour, dans les autres mines ; ranimer enfin le commerce intérieur et extérieur. *[La première mesure prise dans le domaine du commerce extérieur fut l'établissement du contrôle d'Etat, qui devait devenir plus tard monopole d'Etat.]* Notre Etat ne pourra pas se renforcer et la situation de notre pays ne s'améliorera pas si nous ne posons pas correctement le problème de notre redressement économique. Le processus de la reproduction élargie et l'industrialisation du pays sont étroitement liés à la forme de notre régime. Dans ce processus de développement le secteur d'Etat doit être renforcé de jour en jour. Au cours de la première phase de la reconstruction, nous devons, dans le domaine économique, reconstruire tout ce qui a été détruit pendant la guerre et rétablir rapidement la situation d'avant-guerre. Pour atteindre cet objectif il faut que les petits commerçants et les petits industriels reprennent leur activité dans les nouvelles conditions qui se sont créées, en s'assurant, sous notre contrôle, un certain profit, mais sans pouvoir pour autant se livrer à des spéculations. La Yougoslavie nous a fourni des marchandises aux termes d'un accord qui prévoit que nous lui en restituerons la valeur correspondante en produits de notre pays. Nous devons nous acquitter de ces engagements. Avec l'Union soviétique nous avons conclu un accord commercial qui prévoit l'achat de notre part de 20.000 tonnes de blé et d'une petite quantité de produits chimiques. Nous nous sommes engagés à nous acquitter de la valeur de ces livraisons à la fin de 1946, soit en produits de notre pays soit en devises. N'oublions jamais, et le triste passé est là pour nous le rappeler, que si nous n'améliorons pas notre économie, nos obligations envers notre peuple et envers les Etats avec lesquels nous avons des relations commerciales nous conduiront aussi à une dépendance politique. De nos trois grands Alliés, seuls les Soviétiques sont désintéressés, et nous devons être envers eux très corrects à tous les points de vue. Quant aux Anglo-Américains, ils ne nous aident pas pour nos beaux yeux. *[Les impérialistes américains et anglais cherchèrent à mettre à profit la situation économique difficile de l'Albanie. Ils s'empressèrent d'offrir leur «aide». Le PCA rejeta cette «aide» asservissante et s'engagea sur la voie de l'édification du pays en comptant avant tout sur ses propres forces et sur l'aide fraternelle que devaient lui prêter l'Union soviétique et les pays de démocratie populaire.]* On connaît leurs desseins.

Notre Etat malgré le retard qu'il accusait avant la guerre et les mesures malfaisantes qu'adoptait le régime de Zogu, n'en exportait pas moins certains produits. Naturellement, les exportations sont liées au développement des divers secteurs de production, comme l'agriculture, l'élevage, la pêche, l'industrie du bois etc. La guerre nous a gravement éprouvés dans ce sens. Mais grâce à une bonne organisation et à la mise en valeur de tout le capital du pays nous pourrions obtenir des résultats satisfaisants. Nous avons déjà mis en action les grands secteurs de l'Etat, mais ils se trouvent encore à un stade rudimentaire. La plus grande partie du revenu national est assurée par la production des mines. Celles-ci nous aideront à renforcer les autres secteurs. Le pétrole est notre ressource principale et il intéresse tout le monde. Bien entendu dans ce secteur vital, nous nous appuyons sur l'aide de l'Union soviétique, mais en considérant en premier lieu l'intérêt de notre pays. Des entretiens ont été entamés à cet égard et les Soviétiques ont accepté de nous envoyer des spécialistes qui se rendront sur place, pour voir l'aide qu'ils peuvent nous prêter et l'équipement qu'il nous faut pour assurer l'exploitation maximale des puits de Kuçova et de Patos.

Le problème de l'agriculture est lui aussi très important et délicat. Notre agriculture est primitive, notre paysan très pauvre, les méthodes et les moyens de travail surannés. Le changement des conditions d'existence et de travail du paysan, à la suite de la réforme agraire, doit entraîner la transformation de

la nature du travail et de la production. Nous devons produire le plus possible, ensemercer toutes les terres arables que nous possédons, et introduire de nouvelles cultures, que le paysan ne pratiquait pas, soit parce qu'il les ignorait soit à cause de ses mauvaises conditions d'existence. Voilà quelle sera notre politique dans ce domaine. Evidemment, il nous faudra mener un travail systématique. La question de l'agriculture, la réforme agraire et les problèmes qui en découlent doivent être considérés sous tous leurs aspects. Dans l'agriculture, l'aide de l'Etat doit être concrète et concerner tous les secteurs. Il faudra fournir aux cultivateurs des semences, des instruments de travail, et des bêtes de trait. L'élevage aussi devra être aidé. L'Etat ne ménagera pas non plus son aide pour la construction de petits ateliers qui transforment les productions animales, et il soutiendra aussi le secteur des forêts et de l'industrie du bois. A cette fin, il est indispensable de créer une banque agricole, mais une banque qui aide réellement l'agriculture et non pas qui dépouille les paysans comme il en allait dans le passé. Cette banque est en voie de constitution, mais il faudra bien veiller à ce que les crédits qui seront accordés aux paysans contribuent réellement au redressement de l'agriculture. A cet égard, on devra mener auprès des agriculteurs un grand travail d'éducation afin qu'ils les utilisent judicieusement. Une politique avisée dans ce domaine constituera un des principaux facteurs du redressement économique de notre pays. Si nous arrivons à améliorer la production de blé, de maïs et des autres cultures, nous réduirons considérablement nos importations de céréales et d'autres denrées alimentaires et nous pourrons ainsi importer d'autres produits, qui nous aideront à créer de nouveaux secteurs et à y accroître la production. De plus l'amélioration de notre élevage nous permettra d'exporter de la laine et de mettre sur pied des tanneries dans notre propre pays, la demande de cuir étant actuellement très forte dans le monde. Notre industrie du bois était jusqu'ici très primitive. Nous importons pas mal de matériaux ligneux. En fait, nous avons la possibilité de créer dans notre pays une industrie du bois et du papier, capable de couvrir au moins les besoins du pays. A cet égard, en plus de la grande contribution de l'Etat, nous pourrons facilement recourir aux capitaux privés, en particulier en ce qui concerne l'élevage et les productions animales.

La réforme agraire est une de nos plus grandes réformes. *[La loi de la réforme agraire fut proclamée en août 1945. Aux termes de cette loi la terre appartenait à ceux qui la travaillaient. La terre était inaliénable et ne pouvait être donnée à bail. Au début, par suite de l'opportunisme de Sejfulla Malëshova envers les ex-classes exploiteuses, cette loi comportait certaines erreurs. Mais les décisions adoptées au Ve plénum du Comité central les corrigèrent et, en novembre 1946, la réforme fut conduite à son terme avec succès.]* Elle donnera sans aucun doute une impulsion à l'agriculture. Mais d'abord nous devons travailler à sa mise en œuvre correcte et rapide. A la réforme agraire se rattachent aussi le peuplement des terres et les bonifications foncières. Serons-nous en mesure de mener à bien ces tâches en ces moments-ci ? Difficilement, mais cela ne veut pas dire que nous ne devons pas nous mettre au travail. A en juger d'après les statistiques établies et les premiers résultats du morcellement de certains grands domaines, il ne doit pas y avoir pour le moment de grandes étendues de terres à peupler. Et le peuplement sera limité jusqu'à ce que soient entrepris des travaux de bonification foncière à grande échelle. Nous devons assurer aux familles d'agriculteurs qui seront transplantées les moyens de travail indispensables. On veillera à installer en priorité sur les terres expropriées les familles de ceux qui sont tombés pour la libération du pays, des militaires et des paysans pauvres. Quant aux travaux de bonification foncière, on ne pourra pas les entreprendre immédiatement sur une grande échelle pour des raisons budgétaires et par suite de la pénurie de techniciens. Mais on constate que la masse de la population s'est mise avec ardeur à creuser des canaux pour le drainage et l'irrigation des terres. Nous devons l'encourager et l'aider encore davantage.

Le problème financier, lui aussi est un problème préoccupant. Nos dépenses, et cela tout le monde le doit savoir, sont beaucoup plus élevées que nos recettes courantes. Si nous ajoutons à ces dernières le produit des impôts extraordinaires, nous réussirons, mais très péniblement, à équilibrer notre budget. Comme on le sait, notre budget est alimenté pour plus de la moitié par l'impôt sur les bénéfices de guerre. Les autres recettes proviennent de divers autres impôts. Il va de soi qu'avec un commerce paralysé, une industrie détruite, une agriculture affaiblie, une population appauvrie et la suppression de la quasi-totalité des impôts directs, les recettes provenant des impôts sont réduites. Cette situation empêche naturellement la réalisation du programme des divers travaux. Beaucoup de départements se plaignent de ne pas se voir ouvrir effectivement les crédits qui leur ont été alloués par le budget. Ils

oublent que ces crédits ne s'ouvrent pas si facilement. Plusieurs départements ont complètement négligé la perception des impôts et ils ne fondent leurs finances que sur le budget établi par le centre. Certains départements, sans bien réfléchir à la situation et à nos possibilités financières violent même la loi et demandent à ne plus percevoir d'impôts, sous prétexte qu'y renoncer produirait une bonne impression. Nous savons tous que ne rien demander au peuple produit une bonne impression. Mais si personne ne paye ses impôts, comment ferons-nous ? Comment réussissons-nous à équilibrer cet exercice financier ? En premier lieu en faisant des économies. Mais faire des économies ne veut pas dire continuer de verser leur traitement à des milliers d'employés qui ne travaillent pas, et abandonner des travaux prévus ou entrepris. On réalise des économies aussi bien en balayant les parasites qui ont envahi les bureaux qu'en entraînant la population au travail bénévole pour son bien et le bien général. Il faudra bien faire comprendre à la population que nos conditions actuelles sont difficiles. Et surtout nous devons dépenser les deniers publics avec parcimonie, à bon escient, et contrôler les dépenses. A cet égard, nous avons beaucoup à faire. Un tournant est indispensable, autrement nous pourrions nous trouver acculés à la faillite. La vente des produits importés nous permet de combler les vides provoqués par le retard dans le recouvrement des impôts, mais il ne faut jamais oublier que ces sommes sont toujours au passif du budget de l'Etat. Avec l'émission des nouveaux billets de banque se pose aussi la question d'une nouvelle déflation éventuelle. Et puisque nous discutons de questions d'argent, je tiens à souligner que les camarades du Parti qui travaillent dans les organes du pouvoir et en particulier ceux qui se trouvent dans les bureaux de distribution des marchandises, au centre comme en province, doivent être rigoureux sur les questions financières et sur la tenue des livres. Cela n'est pas une petite affaire. Il s'agit là de millions, et si je me suis arrêté sur ce point, c'est que dans divers secteurs et jusque dans l'Armée on constate des abus qui ont même pour auteurs des hommes qui se vantent d'être membres du Parti. Nous réprimerons sans pitié ces pratiques, qu'elles soient conscientes ou pas. Les membres du Parti doivent être les premiers à être attentifs et consciencieux.

Penchons-nous sur le problème de la reconstruction et voyons ce que nous pouvons faire dans ce secteur. Nous savons tous comment se présente la situation. Le plan de l'Etat envisageait de remettre en état avant tout et sans retard les communications téléphoniques et télégraphiques, les routes, les ponts, les moyens de transport. Dans la construction des ponts nous avons obtenu un grand succès. Pour quelle raison ? Je pense que dans ce secteur on a travaillé plus consciencieusement et que ceux qui le dirigent ont été à la pointe du travail. D'autre part, nos hommes ont réussi à se procurer beaucoup de matériaux, que l'Etat a achetés. Voilà quels ont été les facteurs du succès dans ce secteur. La quasi-totalité des centrales électriques a été remise en exploitation comme auparavant, mais leur équipement est vétusté. Après la reconstruction des ponts et la réfection plus ou moins parfaite des routes, le problème le plus préoccupant est celui du logement de la population restée sans abri. Sommes-nous en mesure de faire grand chose dans ce sens et de le faire comme il faut ? Pour le moment c'est difficile. Nous n'avons pas la possibilité de construire de nombreux logements dans les villages incendiés et détruits durant la guerre. Mais nous devons à tout prix trouver à ces gens un abri. Aussi faudra-t-il tout mettre en oeuvre pour appuyer les initiatives privées ou collectives visant à construire des habitations provisoires pour cet hiver. D'autre part, il importe, dans ce secteur, de s'occuper de la mise au point des plans concernant les villes ou les villages incendiés de façon à pouvoir commencer les travaux au moment opportun. Mais tant cette question que celle, si importante, de l'électrification du pays, demandent, pour être réglées, de plus grandes possibilités que celles qui sont aujourd'hui les nôtres. Nous avons encore de grosses lacunes en matière de transports. Dans le domaine des véhicules automobiles on constate un phénomène surprenant. Tous savent que nous avons des difficultés et que ces difficultés pourront encore s'aggraver. Mais personne ne cède un camion parce que tous prétendent en avoir besoin. Nous disons tous que nous devons faire des économies et épargner les véhicules, mais personne n'agit effectivement dans ce sens. Ceux qui disposent de camions pour les affaires de l'Etat n'en prennent pas grand soin. Quant à ceux qui n'en ont pas, ils ne font que critiquer, mais lorsqu'ils arrivent à mettre la main sur un camion, on dirait qu'ils n'ont de cesse qu'ils ne l'aient abîmé. C'est triste. Les véhicules automobiles que nous avons hérités étaient, c'est vrai, très usés, mais le fait est qu'il y a eu encore des abus dans ce domaine. Comme dans tous les secteurs d'activité, dans les transports, en particulier, les hommes du Parti sont appelés à mettre de l'ordre. De ces quelques camions que nous avons dépendent le ravitaillement de la population, le transport du sel et du pétrole, le fonctionnement des entreprises industrielles, la bonne

marche des travaux publics, l'exploitation des mines. Si nous comprenons bien l'importance de ce problème, nous serons certainement plus attentifs. Il n'y a pas d'autre solution. Les perspectives ne sont pas brillantes. Mais c'est la réalité.

Le problème de l'instruction publique doit devenir le problème de tout le Parti. Quelle doit être la politique de notre Parti et de notre Etat en ce domaine ? Tous les Albanais devront être dotés d'instruction. Il faut combattre l'analphabétisme. L'instruction primaire doit devenir obligatoire. Nous devons nous efforcer de donner à la jeune génération une culture générale solide, orienter la plus grande et la plus saine partie de la jeunesse vers l'agriculture et l'industrie, préparer enfin des enseignants bien formés et accroître leur nombre. Il faut éliminer la mentalité suivant laquelle «on peut réussir dans tout même sans instruction et sans culture». Nous ne savons que trop ce que signifie manquer d'hommes instruits pour diriger les affaires, manquer d'ingénieurs, de techniciens, d'agronomes etc. Qu'arrivera-t-il plus tard si dès maintenant nous ne prenons pas de mesures et si nous ne suivons pas une politique solide dans le domaine de l'instruction publique ? Nous commencerons avec les moyens du bord. Nous devons attacher une grande importance aux instituteurs car ce sont eux qui veillent à la formation de la génération montante. Si nous suivons une politique correcte à leur égard nous pourrions obtenir de grands succès car, ne l'oublions pas, ce sont pour la plupart des fils du peuple, pauvres, très proches de nous, très proches du peuple et qui vivent avec le peuple. A la campagne l'instituteur est tout. Il n'empêche qu'avec les professeurs aussi nous devons observer une attitude correcte, quoique pas mal d'entre eux soient indifférents ou se tiennent encore à l'écart de notre pouvoir. De toute part on nous demande d'ouvrir des écoles, et ces demandes sont si nombreuses qu'elles dépassent nos possibilités. Chaque village veut avoir son école. Non seulement nos possibilités budgétaires, mais nos moyens techniques non plus ne nous permettent pas de satisfaire ces demandes. Malgré tout, nous devons ouvrir un certain nombre d'écoles, en nous efforçant en même temps de former de jeunes instituteurs qui sortiront des cours pédagogiques que nous allons créer. Avec le temps, ces jeunes instituteurs se perfectionneront et arriveront à parfaire leurs connaissances. Il nous sera difficile de rédiger le programme de nos écoles pour cette année. Nous étudions actuellement les programmes des écoles secondaires soviétiques mais c'est un travail de longue haleine, étant donné qu'il faut les traduire, les étudier et établir un programme approprié à nos écoles. Pour le moment nous sommes obligés de nous en tenir aux anciens programmes en étant très attentifs aux leçons d'histoire, de pédagogie, de psychologie et de morale, car dans ces matières les instituteurs ou les professeurs aux anciennes conceptions peuvent très facilement désorienter les jeunes et les mener sur la voie contraire de celle où nous voulons les engager. L'ouverture d'internats, qui est indispensable, présente elle aussi de grandes difficultés économiques eu égard à nos conditions et en particulier à cause de l'insuffisance de la base matérielle dont nous disposons. Nous avons décidé d'ouvrir quatre internats qui recevront principalement des fils de paysans, d'ouvriers, les fils de ceux qui sont tombés pour la libération de la patrie, des fils d'anciens combattants et des enfants de familles pauvres. Nous nous efforcerons également d'envoyer un certain nombre de jeunes poursuivre leurs études à l'étranger. Ici les difficultés nous viennent de notre manque de devises et de nos relations financières avec les autres pays. Nous avons demandé à des pays amis d'accueillir nos boursiers.

Le problème de l'Armée est naturellement important et nous devons en discuter. Dans des conditions internationales aussi instables que les conditions actuelles, nous devons maintenir notre armée sur pied et cette armée doit être forte. Notre armée opérationnelle compte... hommes. Comme vous le voyez cette armée est très nombreuse pour notre pays, et il nous est impossible de maintenir pour longtemps des effectifs aussi nombreux. Si nous maintenons ces effectifs pour une longue période non seulement cela nous portera préjudice sur le plan économique, mais encore cela empêchera le renforcement et la modernisation de l'Armée vu notre insuffisance de cadres pour éduquer ces masses. Aussi nous appartient-il de résoudre la question de la réorganisation de l'Armée du point de vue des effectifs et des cadres et, en rapport avec cette question, celle des bases de l'enrôlement et de notre organisation militaire en temps de paix. Nous avons à peine commencé à régler la question de l'enrôlement, ce qui est indispensable pour pouvoir procéder à la démobilisation puis à une nouvelle mobilisation. Nous envisageons de regrouper nos forces actuelles en un nombre plus réduit de divisions jusqu'à ce que nous ayons réglé la question de l'enrôlement, préparé notre organisation de temps de paix et assuré notre effectif et nos cadres de réserve, ainsi que l'armement nécessaire à notre armée.

Une partie des forces excédentaires sera démobilisée et passera à la réserve, une autre passera à la Défense [*Unités de la Défense, qui avaient pour mission d'anéantir les bandes de criminels de guerre et d'agents de diversion.*] dont elle complétera les effectifs. Les forces de la Défense et de la police toucheront une solde. Plus tard, la situation nous indiquera si nous devons ou non diminuer les effectifs de l'Armée. L'intendance est assez faible, et nos organes, bien qu'ils aient à surmonter bon nombre d'obstacles, n'ont pas encore acquis l'expérience de l'organisation et le sens de la responsabilité nécessaires.

Cela nous conduit à des situations très difficiles en ce qui concerne notamment le casernement et l'habillement des troupes. Sur ce point, les choses vont mal, pour ne pas dire très mal. Nos soldats dorment encore à la belle étoile ou bien nous sommes obligés de prendre des mesures qui ne conviennent plus à cette nouvelle phase. La question de l'habillement de l'Armée est un problème que nous devons résoudre sur place. Que nos soldats soient toujours habillés et chaussés. Ne croyons pas que l'enthousiasme puisse durer éternellement si nous ne savons pas l'entretenir et l'élever. Les camarades du Parti doivent travailler très attentivement à cet égard car beaucoup de choses dépendent de cette question. Nous avons un grand travail à accomplir pour former et éduquer de jeunes cadres. Dans ce secteur nous avons du retard. Faute d'officiers bien instruits nous ne pourrions pas avoir une armée régulière et moderne. Quant aux vieux partisans, une partie d'entre eux ont été gradés, d'autres sont passés dans les organes du pouvoir, d'autres encore seront démobilisés parce qu'on ne peut pas les garder éternellement sous les drapeaux. Ils passeront à la réserve.

De la sorte, notre armée sera renouvelée par l'apport de jeunes classes. Auprès de ces jeunes recrues nous devons mener un nouveau type de travail éducatif pour leur inculquer l'amour de l'Armée et pour bien les former. Et nous le ferons lorsque nous disposerons d'officiers bien instruits. Sinon notre armée tendra à prendre l'aspect de l'armée de Zogu, dans laquelle régnait l'ignorance. Nous constatons avec plaisir que nos officiers issus de la guerre, que nous avons envoyés faire leurs études en Union soviétique ont une grande soif d'apprendre et suivent les cours avec profit. Nous avons donc une génération d'officiers qui ouvre de très bonnes perspectives à notre armée. Il nous faut en cette matière travailler également dans notre pays en améliorant les écoles que nous avons, les divers cours et tout le secteur de l'éducation dans l'Armée. Et que cette éducation ne soit pas superficielle, mais des plus approfondies.

Dans cette situation extérieure et intérieure, une fois le pouvoir instauré et avec le programme de travail qui est le sien, notre Parti a à affronter une grande épreuve, les élections à l'Assemblée constituante, laquelle décidera de la forme du régime et de la Constitution. Les élections ne sont pas une simple formalité. Elles permettront de juger la force du Parti, sa force dirigeante et l'habileté de chaque membre. Au cours de la campagne électorale on passera au tamis les qualités de chaque membre et c'est sur cette base que l'on distribuera les cartes du Parti. [*Il s'agit des cartes qui furent distribuées en 1946 après une révision générale faite dans le Parti.*] Nous ne devons pas croire que travailler pour les élections consiste seulement à tenir quelques conférences.

Le succès aux élections sera assuré par la réalisation du plan de travaux, par la construction de routes et de logements, par la distribution équitable du maïs, du blé, du sel, du pétrole, par une correcte application de la loi électorale. Nous assurerons ce succès en renforçant le pouvoir et en amenant tout le peuple aux urnes. Nous devons faire voir au peuple que les hommes qui ont libéré la Patrie des occupants et des traîtres sont en mesure de gouverner et de reconstruire le pays, et d'en améliorer la situation économique et sociale. Ces élections fourniront aux camarades l'occasion d'acquérir une grande expérience ; elles auront pour eux la valeur d'une école et les aguerriront pour leur permettre de résoudre les autres grands problèmes qui ne manqueront pas de se poser à nous.

## **SALUT AU PREMIER CONGRES DES SYNDICATS**

**31 octobre 1945**

Camarades,

Délégués des syndicats albanais,

Mes camarades et moi sommes à la fois très touchés et très heureux de la grande affection que vous témoignez à votre gouvernement, qui voit en vous le plus solide pilier du Pouvoir populaire.

J'ai suivi avec la plus grande attention les travaux de votre Congrès et j'ai constaté que, comme toujours, vous êtes à la hauteur du moment que vit le peuple albanais.

Comme aux heures difficiles de la guerre, où vous avez montré votre courage et votre héroïsme dans les batailles les plus sanglantes, vous vous affirmez, aujourd'hui aussi, des dirigeants et des organisateurs remarquables.

Chez vous plus que chez quiconque prédomine l'esprit de sacrifice, l'esprit d'abnégation, l'ardent désir de défendre les intérêts communs du peuple. Avec vous, qui êtes dotés de ces qualités, nous avons remporté des succès, nous avons vaincu l'occupant et mis sur pied un nouveau régime, le régime du peuple, le régime des travailleurs, votre régime. Au prix de grands sacrifices vous avez fait face à la situation. Vous avez laissé dans vos foyers vos femmes et vos mères, vous avez laissé vos enfants souffrir de la faim, mais n'avez pas supporté le joug de l'ennemi. Vous avez pris les armes et avez gagné la montagne. Autour de vous s'est organisée la résistance, et de vos rangs sont sortis les dirigeants et les organisateurs de notre grande victoire. Et maintenant, dans le combat pour la défense de la démocratie que nous avons instauré au prix de tant de sang versé, pour la reconstruction de notre patrie sacrée, pour l'amélioration de la situation sociale, économique et culturelle du peuple, vous êtes encore aux premières lignes, vous êtes l'avant-garde.

Camarades! Nul ne sait mieux que vous que la vie est un combat, un âpre combat. Les travailleurs manuels ou intellectuels albanais, qui ont souffert pendant des siècles dans la servitude et la misère, comprennent mieux que quiconque à quel point est chère la liberté, à quel point est chère la démocratie. C'est pour elle que vous avez versé votre sang, c'est pour elle que vous vous battez encore maintenant, tous les jours, et que votre lutte devient plus consciente, parce que vous avez compris que seul un travail d'arrache-pied, ininterrompu et systématique, permettra d'élever la condition de notre peuple, de l'améliorer à tous les égards.

Nous savons les souffrances que connaît notre peuple, nous savons que nombre d'entre vous ici présents ont de la peine au cœur, que la situation économique de bien des familles laisse encore à désirer, et même que beaucoup d'autres ne peuvent manger à leur faim. Cela, nous le savons tous. Mais devant ces misères, nous avons rassemblé toutes nos énergies pour supprimer ces maux. Et nous les supprimerons. Certaines gens versent des larmes de crocodiles en évoquant votre situation si pénible. Mais qui sont-ils et pourquoi le font-ils ? Ils n'ont jamais manqué de pain, eux ; ils ont toujours eu et ont toujours leurs garde-mangers remplis de bonnes choses et leurs poches pleines d'argent. Mais s'ils se comportent ainsi, c'est dans l'intention de briser la solide unité de notre Front, pour pouvoir mieux pêcher en eau trouble. Certains pleurent même «la démocratie !» Ils se plaignent qu'il n'y a pas chez nous de démocratie, pas de liberté. Et qui sont ces gens ? Ce sont les débris pourris du régime de Zogu et d'autres régimes, ce sont ceux qui nous avaient mis la corde au cou, ce sont justement ceux qui haïssent la démocratie.

Non, pour de telles gens et leurs agissements, il n'y a pas de liberté. Il n'y a de liberté que pour les hommes honnêtes, pour ceux qui se soucient du sort du peuple, du sort de l'Albanie. Cette liberté n'existe pas chez nous seulement en paroles, elle existe dans les faits.



C'est par des faits que nous vaincrons tous ceux qui cherchent à nuire à notre régime, à le saper dans ses fondements. Et cela, nous sommes sûrs de l'accomplir, parce qu'autour de notre pouvoir s'est uni tout le peuple honnête et laborieux, qui a levé bien haut le drapeau de la démocratie. C'est pourquoi, camarades, serrez les rangs dans votre organisation, renforcez l'union autour de votre Parti et dans le Front démocratique. Je suis pleinement convaincu qu'avec des sacrifices, car ils sont indispensables, et de laborieux efforts, nous connaissons des jours radieux ; cela, nous en sommes tous sûrs, et c'est pour cet avenir radieux que nous sommes prêts à consentir des sacrifices et que nous irons de l'avant.

Vivent les travailleurs manuels et intellectuels d'Albanie !

*Paru pour la première fois dans le «Bashkimi» N° 261, 1<sup>er</sup> novembre 1945*

*Œuvres, t. 3*

## **NOUS DEMANDONS QU'ON NOUS LIVRE LES CRIMINELS DE GUERRE**

(Article publié dans le journal «Bashkimi»)

**23 décembre 1945**

Après une guerre si dure contre les fascistes et leurs agents, il se produit une chose singulière. Les responsables directs de tant de crimes odieux qui resteront marqués dans l'histoire, les criminels de guerre trouvent protection ! La terre italienne, où le fascisme a vu le jour et où, par la terreur et par le sang fut implantée la dictature fasciste de Mussolini, qui organisa les hordes de chemises noires et de l'armée royale italienne, pour assaillir de manière barbare notre pays, cette terre donc continue d'être le repaire du fascisme et cela constitue un danger pour la paix mondiale et la sécurité de notre pays. Le peuple albanais n'oublie pas que c'est de là que furent lancées les attaques qui lui causèrent tant de souffrances et il constate qu'en Italie bien des choses persistent comme par le passé. Les criminels de guerre italiens qui ont torturé notre peuple, se promènent dans les rues, ils vivent tranquillement dans leurs somptueuses demeures ou ont gardé de hautes fonctions dans l'Etat italien. D'autres encore, que le gouvernement albanais a réclamé des Alliés parce qu'ils furent les principaux agents de l'occupation de l'Albanie, ont été condamnés à des peines dérisoires par de prétendus tribunaux italiens.

Nous dénonçons ces actes devant le monde progressiste et antifasciste. Le peuple albanais ne cessera de dénoncer cette grande injustice et il restera toujours sur ses gardes tant que les criminels de guerre, italiens et allemands, qu'il a réclamés ne seront pas déférés aux tribunaux albanais.

Un certain nombre d'Italiens naïfs s'imaginent que, parce que nous avons tendu la main aux soldats italiens en débandade après la capitulation de l'Italie, nous avons passé l'éponge sur tout, et que cette main ainsi tendue pourra servir de nouveau de tremplin aux impérialistes de leur pays pour qu'ils se livrent à de nouveaux actes infâmes ; ils se figurent qu'en balbutiant le fameux slogan : «Mussolini est le seul responsable de tout», ils nous feront fermer les yeux devant les tentatives de la réaction italienne, qui ne peut pas supporter notre démocratie. Nous pouvons nous entendre et coopérer avec le laborieux peuple italien, nous avons montré notre bonne volonté dans ce sens au cours de la guerre aux quelques soldats italiens du bataillon «Gramsci» et à d'autres qui unirent leurs armes aux nôtres pour les tourner contre l'Allemagne nazie, mais le peuple italien doit être conscient des grandes obligations qu'il a envers notre peuple. Ces obligations, il ne doit pas se borner à les reconnaître ; il doit entreprendre une lutte sans merci contre les criminels de guerre italiens et albanais qui se prélassent dans son sein, et empêcher le retour du passé.

Voilà quelle est la voie d'une coopération sincère. Notre peuple demande avec étonnement et avec colère pourquoi on ne lui livre pas les criminels de guerre albanais; pourquoi ceux qui ont collaboré jusqu'au bout avec les fascistes italiens et allemands et qui sont responsables de tant d'atrocités commises dans notre pays, se promènent librement dans les villes d'Italie; pourquoi ils reçoivent de copieux émoluments et pourquoi ils sont traités avec prévenance. La réponse doit nous venir des Alliés, avec qui nous avons fait la guerre contre l'ennemi commun, car ces criminels se trouvent entre leurs mains.

Tout le monde sait parfaitement que Lumo Skëndo, Ali Këlcyra, Abaz Kupi, Xhafer Deva, Mehdi Frashëri, Gjon Marka Gjoni, Kolë Bibë Mirakaj et toute leur bande sont des criminels de guerre ; qu'ils sont coupables d'avoir collaboré avec l'ennemi et responsables de massacres. Tant de faits le prouvent à l'évidence. Pourquoi n'applique-t-on pas en ce cas la décision solennelle adoptée par les Alliés sur la livraison des criminels de guerre aux pays où ils ont commis leurs méfaits ?

Ceux qui guidaient les Allemands au cours des opérations contre l'Armée de libération nationale, ceux qui organisaient la propagande contre les Alliés par des tracts et la radio, ceux que Radio-Londres dénonçait comme des traîtres et des vendus corps et âme aux occupants italiens et allemands, ceux qui ont fait la sourde oreille à nos appels et à ceux des Alliés, qui les exhortaient à désertir les rangs de l'occupant, tous ceux-là sont aujourd'hui libres dans les villes d'Italie et ils débitent des propos fielleux contre ceux qui sont morts pour la liberté du peuple.

Le sang des fils de l'Albanie qui a coulé au champ d'honneur avec le sang des meilleurs fils des pays alliés, ne peut tolérer que les criminels de guerre bénéficient de telles faveurs. Les martyrs de la Lutte de libération nationale et le peuple albanais tout entier exigent que soit appliquée la justice pour laquelle ils ont combattu et se sont sacrifiés. Il faut que les criminels de guerre que nous réclamons nous soient remis pour qu'ils rendent compte de leurs crimes devant le peuple. C'est là le droit le plus élémentaire de notre peuple, un droit que les peuples progressistes ont scellé de leur sang dans la grande guerre antifasciste de libération.

*Paru pour la première fois dans le «Bashkimi» N° 305, 23 décembre 1945*

*Œuvres, t. 3*

## **DISCOURS PRONONCE A L'ASSEMBLEE CONSTITUANTE A L'OCCASION DE LA DEMISSION DU GOUVERNEMENT**

**11 janvier 1946**

Haute Assemblée constituante,

Le 22 octobre 1944, à Berat, le Conseil antifasciste de libération nationale d'Albanie me faisait le grand honneur de me confier la présidence du premier Gouvernement démocratique d'Albanie, qui avait le caractère d'un gouvernement provisoire.

Responsable devant le peuple de l'accomplissement des lourdes tâches qui lui étaient assignées et fidèle aux décisions adoptées par le Conseil antifasciste de libération nationale d'Albanie, le gouvernement a agi de la manière la plus démocratique en organisant l'élection de l'Assemblée constituante du peuple albanais. *[Les élections du 2 décembre se déroulèrent de façon démocratique au suffrage universel, secret et direct. Malgré les manœuvres des impérialistes anglo-américains et des efforts de la réaction intérieure, la participation électorale fut d'environ 90 % et 93 % des voix allèrent aux candidats du Front démocratique.]*

J'estime de mon devoir de présenter aujourd'hui à cette Assemblée souveraine, qui incarne la volonté du peuple tout entier, la démission du gouvernement que j'ai l'honneur de présider.

Je suis convaincu que le Gouvernement démocratique d'Albanie a accompli avec honneur, avec dévouement et avec succès les tâches qui lui incombait. Sous sa direction la lutte héroïque de notre peuple contre les occupants a été poursuivie avec le plus grand acharnement et notre patrie bien-aimée a été libérée. Toujours sous sa conduite, le pouvoir du peuple s'est consolidé, l'ordre et la tranquillité ont été instaurés, la situation économique lamentable du pays, qui sortait d'une guerre dévastatrice, s'est améliorée. Déjà sur une partie des ruines laissées par l'ennemi se dressent des constructions nouvelles. De grandes réformes sociales et économiques ont été mises en œuvre pour le bien du peuple laborieux. L'enseignement populaire a été institué et il ne cesse d'être amélioré, et notre héroïque armée, défenseur invincible des intérêts du peuple, de l'indépendance et de la souveraineté de l'Albanie, s'est renforcée et s'est engagée dans la voie de sa modernisation.

Par sa juste et sage politique, le Gouvernement démocratique d'Albanie a assuré à notre peuple la sincère et solide amitié des peuples démocratiques alliés et amis. A la suite de sa reconnaissance par de nombreux et puissants Etats progressistes d'Europe, les positions internationales de l'Albanie se sont raffermies. Le Gouvernement démocratique d'Albanie a œuvré avec succès pour que notre petit pays devienne un grand facteur de fraternité et de paix dans les Balkans et en Europe. Nous avons prêté serment devant notre peuple de mener à bien la tâche qui nous était assignée aux moments les plus critiques. C'est à vous aujourd'hui de juger notre action et d'adopter les décisions qui s'imposent dans l'intérêt de la patrie.

En présentant la démission du gouvernement [*Sur la proposition d'un groupe de députés et avec l'approbation unanime de l'Assemblée constituante le camarade Enver Hoxha fut chargé de former le premier Gouvernement de la République populaire d'Albanie.*], j'ai le grand honneur de remercier le Conseil antifasciste d'Albanie, les fonctionnaires de l'Etat et le peuple albanais tout entier pour la grande aide qu'ils ont accordée au gouvernement dans l'exercice de ses fonctions. Nous prêtons serment devant notre peuple d'être les soldats inflexibles de sa cause sacrée et de lui rester fidèles jusqu'à la mort.

Vive le peuple albanais !

*Paru pour la première fois dans le «Bashkimi» N° 320, 12 janvier 1946*

*Œuvres, t. 3*

## **INTERVIEW ACCORDEE AUX JOURNALISTES DE LA CAPITALE**

**26 janvier 1946**

QUESTION : Pourriez-vous nous fournir quelques indications pour éclairer l'opinion sur les arrestations dont fait état le communiqué de la Direction de la Défense, publié dans le journal «Bashkimi» du 24 janvier 1946 ? [*Le communiqué rapportait l'arrestation dans diverses villes d'Albanie d'un certain nombre d'espions, de saboteurs et de terroristes au service des impérialistes anglo-américains.*]

REPONSE : Depuis longtemps les organes de la Défense surveillaient de près l'activité fasciste et profasciste de certains organismes et individus qui, en liaison entre eux, tentaient d'organiser la lutte contre le pouvoir, en ayant notamment dans leurs plans de se livrer à des actions et à des attentats contre le Pouvoir populaire et ses dirigeants.

Ces débris du fascisme, fondant leurs espoirs sur une intervention étrangère, sur les ennemis du peuple et de la démocratie progressiste instaurée dans notre pays, se livraient à leur besogne sous un masque et dans un grand secret. Ils s'imaginaient pouvoir réaliser leurs projets perfides et échapper à l'œil vigilant et à la justice du peuple. Leur activité jusque dans ses moindres détails est connue du pouvoir. Les instigateurs déclarés et camouflés de ces méfaits nous sont connus, et ceux qui dirigent ces organisations de traîtres et leurs activités terroristes sont entre les mains de la justice.

QUESTION : Pourriez-vous nous dire, sur la base des documents dont dispose le pouvoir, quel était l'objectif de ces éléments et de quelle manière ils comptaient l'atteindre ?

REPONSE : Ces éléments se proposaient de renverser le pouvoir du peuple et de porter au pouvoir les anciens régimes antipopulaires d'oppression. Pour atteindre leur but ils avaient organisé des groupes comprenant, en premier lieu, de grands commerçants spéculateurs, des anciens officiers de Zogu, des pseudo-intellectuels, des pseudo-démocrates, des féodaux et des intendants des beys, des individus du type de Xhelal Staravecka, Ali Këlcyra et Cie.

Leur activité devait commencer par des attentats contre les dirigeants de l'Etat, entre autres contre le général Myslim Peza. Ils avaient même désigné les auteurs de ces attentats projetés. Ils visaient non seulement à supprimer physiquement ces personnalités, mais aussi et surtout à briser l'unité du Front démocratique en présentant ces attentats comme étant l'œuvre des communistes. Ces éléments tentaient d'organiser des bandes armées de criminels de droit commun, pour leur faire entreprendre des coups de main, couper les communications, abattre les poteaux téléphoniques, etc., afin de fomenter une révolte. Dans cette intention, ils maintenaient le contact avec les criminels de guerre et fondaient tous leurs espoirs sur une intervention armée étrangère. Ils étaient soutenus par l'étranger, notamment par les fascistes grecs, avec lesquels ils avaient établi une étroite collaboration, se déclarant en faveur de leurs revendications sur l'Albanie du Sud.

QUESTION : Pourriez-vous nous dire s'il existe une liaison entre ces éléments et ceux du clergé catholique, arrêtés il y a quelques semaines à Shkodër pour avoir mené une activité fasciste à travers leur organisation fasciste dite «Bashkimi shqiptar» [*«Bashkimi shqiptar» (Union albanaise) organisation de trahison créée sous la direction du clergé réactionnaire catholique à Shkodër après la Libération, suivant les instructions du Vatican et des impérialistes anglo-américains. Elle visait à renverser par la force des armes le nouveau régime démocratique instauré en Albanie. Ses chefs furent arrêtés en février 1946 et condamnés par le tribunal du peuple.*], et si les uns et les autres avaient les mêmes desseins.

REPONSE : Oui, il existe une liaison étroite entre ces groupes fascistes terroristes et ceux du clergé catholique de l'organisation «Bashkimi shqiptar». Cette liaison apparaît clairement avant tout dans l'identité de leurs buts. Mais il a existé aussi entre eux des liens d'organisation. Les éléments du clergé catholique impliqués à Shkodër avaient créé, sous le couvert de leurs activités religieuses et de leurs séminaires, un centre d'organisation fasciste, qui, en liaison avec des éléments laïques et des criminels de guerre, menait une activité organisée contre le Pouvoir populaire. Les membres du clergé catholique et leurs acolytes ont été pris en flagrant délit, documents en main, et dans leur séminaire a été saisi le matériel qu'ils utilisaient pour leur action. Celle-ci consistait à préparer une insurrection armée, à commettre des attentats contre les membres du Front démocratique et à renverser le pouvoir du peuple.

QUESTION : Pensez-vous que l'activité de ces éléments soit suscitée uniquement par la situation créée après la libération de l'Albanie, ou bien leur activité est-elle la continuation de la grande trahison commise au détriment du peuple albanais durant l'occupation ?

REPONSE : Il est hors de doute que la situation créée dans notre pays après sa libération, a influé sur ces éléments et les a incités à tenter de regrouper leurs forces écrasées, pour reprendre la lutte dans la situation actuelle, qui évolue en faveur du peuple.

Ces éléments appartiennent à la catégorie de gens qui, lorsque le peuple combattait contre l'occupant et les traîtres, se tenaient de l'autre côté de la barricade. Ce sont des hommes au sombre passé et les données dont nous disposons à leur sujet indiquent que leur activité n'est que le prolongement de la grande trahison dont notre peuple fut victime durant l'occupation. Les intérêts de ces éléments et des couches sociales qu'ils représentent ont toujours été en opposition ouverte avec ceux du peuple.

Ces gens considèrent à juste titre que la présence du peuple au pouvoir leur est fatale. C'est pour cela qu'ils ont aidé l'occupant au cours de la lutte de libération nationale ; c'est pour cela qu'ils tentent aujourd'hui de regrouper leurs forces. Les grands propriétaires terriens, les ecclésiastiques fascistes et antipopulaires, serviteurs du sinistre régime de Zogu, les gros commerçants spéculateurs, habitués à vivre aux dépens du peuple, des fruits du labeur du peuple laborieux, ne pouvaient s'accommoder de ce régime, qui a porté le peuple au pouvoir, qui lui a remis les postes de commandement et l'a rendu maître de ses propres biens et de son propre travail.

Ce n'est pas par hasard que des éléments du clergé catholique, et en particulier des hautes sphères de ce clergé, se sont engagés dans une lutte ouverte contre le peuple et son pouvoir. Ces éléments se sont servis de la religion pour couvrir leur lutte contre le peuple. Des agents de l'OVRA [*OVRA — (Opéra Volontaria Repressione Antifascismo) organisation de police secrète et terroriste du fascisme italien qui avait pour tâche de réprimer le mouvement antifasciste.*] et de la Gestapo, comme le père Anton Harapi, dom Lazër Shantoja, dom Ndre Zadeja et d'autres, demeureront les figures les plus typiques des ecclésiastiques qui ont vendu la patrie. Des éléments hauts placés de l'entourage de l'évêché catholique d'Albanie justifient aujourd'hui encore leur collaboration avec l'ennemi en ces termes : «Nous aurions participé à une collaboration nationale, si nous n'avions pas été désorientés par les nuages de différentes idéologies qui étaient ouvertement contraires à notre conscience et à nos principes religieux».

«Les nuages idéologiques» qui ont empêché ces messieurs de participer à une collaboration nationale étaient les forces radieuses du peuple qui ont sauvé la patrie de la servitude. Mais quant à collaborer avec le fascisme et la Gestapo, à devenir les agents de l'ennemi et les bourreaux du peuple, cela s'accommodait avec leur «conscience» et avec leurs «principes religieux».

Certains pseudo-démocrates comme Gjergj Kokoshi, Suât Asllani et d'autres, qui ont été les inspirateurs de ces groupes fascistes et leurs collaborateurs, s'étaient imaginés pouvoir facilement tirer profit de la situation nouvelle, et reprendre la besogne d'un Mithat Frashëri ou d'un Ali Këlcyra. Des éléments de ce genre, ennemis du peuple et malfaisants, ont assisté en spectateurs à la grande tragédie du peuple albanais ou ont cherché hypocritement à redorer leur blason avec le sang et les sacrifices d'autrui. Ces individus, en collusion avec ces groupes fascistes-terroristes, ont remis un mémorandum aux Alliés, tentant de les tromper sur la situation réelle en Albanie. Le peuple et son pouvoir avaient tendu la main à ces éléments, mais ceux-ci ont cherché à les poignarder dans le dos.

La démagogie de ces éléments fascistes et profascistes ne peut faire long feu dans un pays comme l'Albanie nouvelle, où vit un peuple qui a lutté pendant de longues années et a eu raison en même temps que des armes de la Gestapo, de sa perfidie et de la démagogie la plus intense qu'ait connue l'histoire; dans un pays où vit un peuple vigilant qui défend jalousement le pouvoir qu'il détient, ce pouvoir qu'il a conquis après tant de siècles de servitude, après tant de souffrances et de sacrifices.

*Publié pour la première fois dans le «Bashkimi» N° 333, 21 janvier 1946*

*Œuvres, t. 3*

## **RAPPORT PRESENTE AU V<sup>e</sup> PLENUM DU COMITE CENTRAL DU PARTI COMMUNISTE D'ALBANIE**

**21 février 1946**

A la réunion du IV<sup>e</sup> plénum on a envisagé la possibilité de convoquer le V<sup>e</sup> plénum pour réexaminer attentivement la question de la préparation du Congrès du Parti. *[Le V<sup>e</sup> plénum du CC du PCA décida que le 1er Congrès du PCA se réunirait le 25 mai 1946. L'intervention de la direction du PCY empêcha l'application de cette décision et le congrès fut renvoyé sine die. Il devait se tenir en novembre 1948.]* La réunion d'aujourd'hui revêt une grande et particulière importance pour tout notre Parti. C'est en effet la première fois qu'après notre héroïque Lutte de libération nationale, qu'il a organisée et dirigée, le Parti se prépare à se présenter devant le peuple albanais à travers son congrès. Le Congrès du Parti sera l'un des événements les plus mémorables de l'histoire de notre peuple et des masses travailleuses d'Albanie. Notre Parti, qui a été et sera toujours le sûr dirigeant du peuple, dont il a réalisé les vœux et les aspirations, y apparaîtra uni, monolithique et avec un programme clair, juste, et proclamé au grand jour.

Préparer le congrès veut dire se préparer à apparaître devant le peuple avec une ligne politique et organisationnelle claire et juste, et définir concrètement le programme du Parti. C'est justement pour cela que nous nous sommes réunis aujourd'hui. Aussi j'estime de mon devoir de souligner devant le Comité central du Parti la grande responsabilité qui nous incombe. Considérons cette question avec le plus grand sérieux, parce que les travaux de la réunion d'aujourd'hui serviront de base précieuse non seulement aux travaux du congrès, mais aussi au juste développement de notre activité dans l'avenir.

Notre Parti ne peut considérer aucun phénomène de façon isolée. Il doit sa force à l'expérience qu'il a accumulée dans le passé et dans la période actuelle, ainsi qu'à la claire perspective qu'il a de la réalisation de ses objectifs. C'est pourquoi le Comité central doit absolument, à la lumière des faits et des événements politiques survenus tant dans notre pays qu'à l'étranger, examiner le travail réalisé et assumer les responsabilités que le Parti lui a assignées. Cela, bien entendu, sera fait après que nous aurons analysé concrètement notre ligne politique et organisationnelle sur la base de laquelle notre Parti et notre pouvoir ont agi pendant une assez longue période depuis le plénum de Berat jusqu'à ce jour.

Il est essentiel d'avoir défini une ligne juste, mais sa mise en œuvre n'est pas moins importante. C'est dans ces deux questions fondamentales que notre Parti présente les traits caractéristiques d'un jeune parti. En dépit de la grande lutte qu'il a menée, il n'a pas pu échapper aux tendances sectaires ou opportunistes qui se manifestent dans la compréhension de la ligne et dans sa mise en pratique. Il n'a pas su prévoir à temps et éviter les obstacles, combattre âprement et sans merci les erreurs et les tendances erronées, frapper sévèrement ces erreurs et tendances et en tirer l'expérience voulue pour instruire toutes ses organisations et tous ses membres. La compréhension et l'application correctes de la ligne doit constituer le plus grand souci de chaque membre de notre Parti et de chacune de ses instances. Personne ne doit échapper à sa responsabilité. Or, on ne peut pas dire que cela ait été bien compris par tous. En effet, l'esprit sain de critique et d'autocritique a fait défaut et l'on a aussi constaté que le sentiment de responsabilité dans le travail, la méthode et le style de travail dans l'accomplissement des tâches qui nous étaient assignées n'ont pas été à la hauteur voulue. Et ces insuffisances sont encore plus graves quand elles se manifestent chez des dirigeants du Parti.

Face à certaines épreuves critiques que le Parti a traversées, beaucoup de camarades ont cédé à un certain désarroi et il leur a fallu quelque temps pour comprendre ce qui s'était passé. Ils n'étaient pas assez attachés au travail du Parti, à son développement et à sa croissance, ce qui entraîne de graves et amères conséquences pour ce travail. Les grands tournants qui ont été opérés à la suite soit d'une crise intérieure soit d'une situation nouvelle, loin d'être bien compris, sont jugés comme une simple opération ou comme une autocritique courante d'un organe ou d'un individu. On n'examine pas à fond l'origine de l'erreur et les circonstances qui l'ont provoquée, on ne cherche pas à déterminer avec soin

ce qui relève de la responsabilité collective et ce qui est à imputer à la responsabilité individuelle, on n'étudie pas le problème en détail sous tous ses aspects pour armer ensuite toute l'organisation de l'expérience acquise.

Analyser la ligne du Parti pour déterminer scrupuleusement la ligne juste, pour dénoncer les erreurs et les tendances étrangères à notre ligne, constitue donc un travail difficile, délicat et des plus sérieux. Une analyse minutieuse de la ligne politique fera nécessairement apparaître les erreurs et les tendances dangereuses, manifestées dans la ligne politique du Parti. Elle fera ressortir notre responsabilité collective et individuelle. Une fois que toutes les tendances erronées auront été bien analysées et sévèrement dénoncées, l'important sera d'en dégager notre ligne pour l'avenir, une ligne saine, juste, claire, qui nous guidera au prochain Congrès du Parti et dans tout notre travail futur.

Il est du devoir de tous les camarades du Comité central de discuter avec la plus grande attention cette question et de ne pas se contenter d'enregistrer des faits, car cette dernière forme de travail est infructueuse.

Le plénum de Berat a été une réunion importante pour notre Parti. *[Le II<sup>e</sup> plénum du CC du PCA fut tenu à Berat en novembre 1944. La convocation de ce plénum était indispensable pour analyser l'activité déployée par le Parti au cours de la Lutte de libération nationale et établir les tâches pour la nouvelle étape qui devait commencer avec la libération du pays. Mais les justes intentions du Parti furent faussées par l'intervention hostile de la direction yougoslave représentée par Velimir Stoinic, l'envoyé du CC du PCY. Avec le concours de Sejfulla Malëshova, de Koçi Xoxe, de Pandi Kristo et d'autres il organisa dans la coulisse un complot contre le PC d'Albanie. Ainsi les travaux du plénum se déroulèrent dans l'esprit de la ligne anti-marxiste yougoslave. Mais le principal objectif du plan titiste, qui tendait à renverser la direction du Parti avec à sa tête le camarade Enver Hoxha et à la remplacer par une nouvelle direction pro-yougoslave, ne fut donc pas atteint par suite de l'opposition de la plupart des membres du plénum. Néanmoins le plénum de Berat fraya la voie à une ingérence encore plus profonde de la direction révisionniste yougoslave dans les affaires intérieures de notre Parti et de notre pays.]* Il y fut procédé à une analyse de la ligne politique et organisationnelle à suivre, dans les nouvelles circonstances et les diverses situations qui résultaient de la libération complète de l'Albanie. Le Parti se trouvait confronté à une tâche très importante: la direction de tout l'Etat.

Les tendances erronées qui s'étaient manifestées durant la guerre furent critiquées et des décisions formelles furent même prises à leur sujet. Or certains camarades ont manifesté des tendances erronées, en sous-estimant le travail accompli jusqu'alors par notre Parti. Ils laissaient entendre que «c'est au plénum de Berat qu'on avait commencé à travailler effectivement». Un tel point de vue comportait des dangers. C'était en effet déprécier l'expérience de la lutte de notre Parti, une expérience faite de succès et d'erreurs, mais comment imaginer qu'il était possible de passer à l'étape nouvelle sans puiser dans la grande expérience du Parti comme dans un trésor très précieux. Quiconque jugeait ainsi et oubliait la continuité dans l'évolution du Parti devait se tromper encore davantage dans l'avenir. Déceler les erreurs, les frapper sévèrement, est une chose essentielle, mais il faut aussi apprendre à l'organisation à tirer des leçons de ces erreurs et la préserver en même temps des points de vue erronés. L'expérience individuelle doit s'ajouter à l'expérience du Parti, mais celle-ci doit toujours demeurer la pierre angulaire pour chacun de ses membres qui aime le Parti et le peuple. Les jugements passionnés et une confiance hésitante dans le rôle du Parti et dans sa grande expérience, sont à l'origine de tendances erronées, des graves erreurs, de déviations, et d'autres phénomènes pernicieux de ce genre. Nous le rappelons, car notre jeune Parti peut souvent avoir à faire face à des situations qui, bon gré mal gré, conduisent dans des voies erronées et qui mettent en danger notre avenir.

Le Parti a-t-il défini une ligne politique et organisationnelle pour la période faisant suite à la Libération ? Oui, et je veux bien croire que nous sommes tous du même avis. On a fixé la ligne politique du Front, la ligne politique concernant les Alliés et la Yougoslavie, on a déterminé la ligne économique et sociale que notre Parti devait suivre, on a tracé la ligne de notre Parti en matière

d'organisation. L'expérience devait sans faute nous apprendre beaucoup quant à la manière de mieux concrétiser les questions tant du point de vue politique que de celui de l'organisation. Mais pour nous, l'important que nous ne devons pas oublier un seul instant, c'était d'avancer d'un pas rapide mais bien mesuré vers le socialisme. Il nous appartenait donc de veiller à ce que toute action politique ou organisationnelle contribue dans ce sens. Toutes nos forces devaient être mobilisées dans cette perspective d'avenir et il nous fallait harmoniser nos activités dans les différents secteurs en vue du but à atteindre. On ne pouvait y parvenir par des demi-mesures, ni avec des hésitations. Nous en avons eu la preuve pendant la période de la guerre. Il s'agissait ici à mon avis d'être très pondérés et de mettre à profit l'expérience déjà acquise. Certains camarades pourront, comme Sejfulla Malëshova, prétendre qu'«ils n'ont réellement pas bien compris la ligne du Parti concernant le Front de libération nationale». Sejfulla était le plus sévère à dénoncer les «tendances sectaires» et les «hésitations» dans la ligne du Parti au plénum de Berat. En fait, il a continué d'être jusqu'à présent en faveur d'une ligne hésitante et empreinte de tendances opportunistes. (J'en parlerai plus loin).

Que représentait l'Union soviétique pour nous et comment devons-nous agir à ce sujet ? Je pense que notre Parti avait bien fixé sa ligne. On fit la distinction entre l'Union soviétique d'une part et l'Angleterre et les Etats-Unis de l'autre, et on souligna qu'il fallait travailler en ayant toujours cette question présente à l'esprit. La question de l'économie du pays, qui était d'une importance primordiale et sur laquelle le plénum de Berat aurait dû se pencher attentivement pour la préciser encore plus clairement, n'a été posée que de façon générale. On parla de l'importance du secteur d'Etat, des mesures essentielles à prendre au lendemain de la libération complète du pays, mais on s'abstint d'étudier la question dans son ensemble, comme nous allons le faire dans cette réunion. Il aurait été naïf de prétendre que nous ne nous serions pas heurtés à des difficultés dans l'accomplissement de nos tâches. Mais ces difficultés, il nous aurait fallu les surmonter en préservant la pureté de notre ligne politique et organisationnelle. Nous aurions dû non seulement inculquer profondément cette ligne dans l'esprit des membres du Parti, mais aussi faire en sorte qu'y adhèrent toutes les masses travailleuses de notre pays; les éclairer et les tenir fermement mobilisées autour du Parti, faute de quoi il nous aurait été difficile d'aller de l'avant et de réaliser nos objectifs. Et maintenant regardons comment nous avons compris et mis en œuvre cette ligne après la Libération.

Il est vrai qu'à Berat, en ce qui concerne la ligne du Front, nous avons constaté une tendance sectaire dans notre travail. Mais nous l'avons cherchée même là où elle n'était pas, et la question du sectarisme fut soulevée comme le plus grand danger pour le Parti. Cette attitude comportait des périls. Elle risquait de pousser un jeune Parti comme le nôtre, dépourvu d'une longue expérience, à passer sur l'autre bord et à des positions opportunistes. Il fallait être très attentif pour garder le sens de la mesure, car on pouvait glisser facilement vers ces positions. Et ceux qui perdirent le plus le sens des réalités furent les camarades qui ne s'appuyèrent pas comme il convenait sur l'expérience du Parti et qui voyaient dans toute son action passée la tendance au sectarisme. Notre Parti, jeune et inexpérimenté comme il l'était, avait mis sur pied un grand mouvement de masses et il avait entraîné le peuple dans l'insurrection armée. C'est un mérite qu'on ne pouvait lui contester. Et dans son action, il fallait voir, outre le sectarisme nuisible, d'autres éléments précieux, qui devaient être considérés comme un grand capital par chaque membre du Parti. L'élan, l'enthousiasme, la fermeté, l'esprit de sacrifice, l'abnégation, la discipline et le grand amour pour le Parti que nourrissait chacun de ses membres au cours de toute la période de la guerre, n'auraient pu exister dans un parti, «où l'on ne commettait que des erreurs et où dominait entièrement le sectarisme». C'est le contraire qui est vrai: là où se manifestent de fortes tendances opportunistes (surtout dans cette période pleine de dangers que nous traversons) un membre du Parti peut facilement perdre toutes les qualités qui sont absolument indispensables pour la bonne marche du travail. Ce que je dis doit être correctement compris par tous. Il ne s'agit pas ici d'excuser les erreurs, mais de défendre le Parti contre les charlatans et les arrivistes.

Au cours de la période de la guerre, le Front de libération nationale avait la lourde tâche de mobiliser les larges masses du peuple pour la lutte contre l'occupant et les traîtres, de les lier étroitement au Parti et d'isoler les organisations traîtresses. Cela devait permettre non seulement de renforcer le Parti, de mener une lutte totale contre l'ennemi et les traîtres, et de consolider notre jeune armée et le jeune pouvoir que nous instaurions, mais aussi de jeter les solides fondements sur lesquels nous nous



appuierions pour réaliser nos objectifs en temps de paix. Notre Parti avait dirigé les larges masses dans la lutte et avait réussi à s'en faire aimer. En temps de paix, il lui appartenait encore de diriger ces masses, de les rattacher solidement à sa ligne pour les conduire au socialisme. C'était donc là la principale tâche du Front à l'époque du plénum de Berat. A la veille de la libération complète de l'Albanie, les conditions pour mener cette tâche à bien étaient favorables, sur le plan politique comme sur le plan militaire. Mais considérer le Front comme détaché des problèmes vitaux du pays, et la ligne politique du Front sans la relier à la nôtre en matière économique et sociale et à notre position en politique extérieure, cela veut dire mal comprendre cette ligne, et, bien entendu, mal l'appliquer. Au Front pouvaient bien adhérer aussi des éléments hésitants mais pas les ennemis qui nous avaient combattus ouvertement et par les armes. Il fallait leur fermer les portes. Quant aux éléments hésitants qui pouvaient adhérer, nous n'espérons guère les voir adopter sa ligne. Cependant, en les acceptant dans le Front, nous espérons soustraire à leur coupe leur entourage induit en erreur et qu'ils influençaient à notre détriment. Les hommes à double face et mal intentionnés devaient être combattus à l'intérieur du Front et être totalement démasqués. Aussi ne s'agit-il pas ici de la question de savoir pourquoi on y a admis Cen Elezi ou Jahja Çaçi. Ils peuvent bien faire partie formellement du Front, mais si l'attitude à l'égard de la ligne et de son application est juste et ferme, la différenciation se fera très rapidement. L'ennemi cherchera à exploiter les attitudes irréfléchies et incorrectes pour tenter de tout saboter. En général, le rôle du Front n'a pas été compris correctement. Certes, c'est une large organisation de masse, mais elle est étroitement liée au Parti et dirigée par lui. Et ces liens ne peuvent se matérialiser seulement par des conférences de pure forme, vides de sens et sur des sujets dépassés. Ces liens doivent prendre corps dans toute la vie du Pouvoir, dans la solution des problèmes concrets et vitaux de l'économie, dans la satisfaction des besoins des larges masses du peuple qui ont combattu pendant de longues années et qui demandent à les voir satisfaits. C'est dans la lutte pour la mise en œuvre de ces mesures et la réalisation des réformes mêmes pour lesquelles notre peuple a combattu, que les larges masses du peuple se lient à notre Parti. C'est seulement dans cette forme d'action que notre Front devient une réalité. La mobilisation des masses pour régler les problèmes du Pouvoir et du pays, et en même temps les problèmes individuels de chacun, voilà quelle est la ligne politique du Front. Chercher à mobiliser le peuple dans le Front avec des balivernes, c'est donner des coups d'épée dans l'eau. Si l'on considère la ligne du Front sous cet angle, autrement dit en liaison étroite et harmonieuse avec la politique intérieure et extérieure, avec la politique économique et sociale, on est amené à reconnaître que des tendances opportunistes s'y sont manifestées. Que s'est-il passé ? Au lendemain de la libération de l'Albanie il fallait prendre immédiatement une série de mesures, comme : la nationalisation des mines, la réforme agraire, les sanctions contre les criminels de guerre ainsi que la levée d'impôts sur les bénéfices extraordinaires de guerre réalisés par les grands commerçants spéculateurs. Ces mesures justes et indispensables devaient servir de bases au renforcement de nos positions politiques et économiques, à la réalisation sans délai des réformes les plus audacieuses dans le domaine économique comme dans le domaine politique. Ces justes mesures devaient être mises en œuvre jusqu'au bout sans hésitation et sans défaillance, car toute politique contraire aurait été funeste. Par exemple, contre des prises de position justes et formelles comme l'étaient celles sur le renforcement du secteur d'Etat, le contrôle sur le secteur privé de l'économie et la juste attitude à l'égard des Alliés, la réaction intérieure et extérieure devait mener une lutte d'autant plus acharnée que l'attitude du Parti serait juste et ferme. Ainsi s'accentuerait la différenciation au sein de la réaction et la consolidation des positions du Parti dans le peuple.

Si l'on analyse un à un les secteurs de notre activité, on y constatera des analogies significatives dans les attitudes et les résultats du travail. Ceux-ci n'ont pas été ce qu'ils auraient dû être. On ne doit pas en conclure que la ligne du Parti a été erronée et opportuniste. Mais les faits montrent que l'opportunisme avait commencé à faire son nid et à devenir dangereux. En ce qui concerne la composition même du Front on s'est montré opportuniste quant à l'attitude politique vis-à-vis de débris de la réaction. On a observé à leur égard, une attitude si opportuniste qu'elle est devenue un danger pour le Parti et le pouvoir. Le renforcement du Front démocratique, autrement dit le rassemblement des larges masses du peuple autour du Parti et du pouvoir, autour de leurs problèmes vitaux, impliquait aussi, comme un de ses éléments essentiels, une lutte incessante et acharnée contre les débris du fascisme, contre la réaction intérieure et extérieure, qui, un moment ébranlée, allait relever la tête et s'organiser contre le pouvoir, contre les réformes. Le danger auquel nous étions exposés de leur part ne fut pas jugé à sa

juste gravité. Certes, on disait : «Nous battons la réaction par la lutte et dans la lutte», «nous battons le secteur privé par la lutte», et l'on répétait constamment d'autres «théories» semblables. Mais, en fait, on oubliait que nous étions précisément en lutte contre la réaction et le secteur économique privé, et que nous devons poursuivre cette lutte et non pas la ralentir. Comme je l'ai dit plus haut, au lendemain même de la Libération nous étions dans des conditions très favorables pour continuer ce combat, mais celui-ci fut au contraire freiné et c'est ici qu'apparaît l'opportunisme. Je souligne une fois de plus qu'il ne s'agit pas de la question de savoir si Suât Asllani faisait ou non partie du Front ou si un prêtre catholique ou un bey assistait ou non aux réunions du Front ; il s'agit plutôt du fait que face à l'attitude négative et hostile de Suât Asllani, du clergé, du bey ou du commerçant, les masses ne se sont pas mobilisées suffisamment pour les combattre. Lorsque le clergé catholique de Shkodër, malgré le rude coup qu'il a essuyé au cours de l'opération de Koplik [*En janvier 1945, les forces réactionnaires lancèrent une attaque armée contre cette localité, mais elles furent écrasées en quelques heures par les forces de la Défense et du peuple.*], continuait de nous combattre ouvertement, en paroles comme par les actes, lorsqu'il mobilisait ses hommes et les dirigeait vers les zones montagneuses pour y organiser la «résistance» (fait que nous connaissions), on flirtait encore avec lui. Plus tard on est même allé plus loin dans ce sens. La réaction s'accommoda bien de cette politique modérée et opportuniste. Par ailleurs, cette tranquillité, qui convient bien à ceux qui répugnent à la lutte et aux coups, se transformait presque en une ligne. Dans d'autres circonstances, en observant une attitude analogue, non seulement on est allé jusqu'à ne pas troubler la tranquillité de ces éléments dans leurs préparatifs, mais on a même admis l'éventualité de la création d'une opposition ouverte contre le Front démocratique, soit hors de ses rangs, soit dans ses rangs. Et l'on en est ainsi arrivé à inviter des ennemis du peuple, des représentants de la réaction, à poser leur candidature aux élections à l'Assemblée constituante. On a même proposé au clergé catholique de participer à une coalition aux élections, sans parler d'autres actes suicidaires du même genre. Une telle attitude opportuniste a eu naturellement pour effet que nous avons une assemblée où ne devraient pas siéger beaucoup de soi-disant nationalistes, mais les conséquences auraient été encore pires si ces représentants de la réaction avaient accepté l'invitation qui leur était faite. [*Aux élections à l'Assemblée constituante, le PCA décida de présenter une liste unique de candidats du Front, mais, à la suite des manœuvres opportunistes de S. Malëshova, sur cette liste furent également portés certains représentants de la réaction.*] Certains pourront chercher et trouver des raisons et des justifications à un tel état de choses, mais la réalité est ainsi et on ne peut pas la voiler. On ne peut pas aboutir à de tels points de vue et à de tels résultats à l'improviste [*En français dans le texte.*], ce sont là les effets d'une suite d'événements et d'attitudes non correctes et opportunistes.

Une attitude analogue s'observe dans notre politique envers les Alliés: l'Union soviétique, l'Angleterre et les Etats-Unis.

La question de l'alliance soviéto-anglo-américaine a été pour nous d'une grande importance. Mais cela ne peut justifier le moindre opportunisme dans notre attitude à l'égard des Anglais et des Américains, que ce fût en temps de guerre, ou à présent, en temps de paix. A chacun de ces trois Alliés nous devons donner dans notre esprit la place qui lui revient. L'ennemi nous a beaucoup attaqués, à cause de l'attitude initiale de notre Parti envers l'Union soviétique, qu'il plaçait sur un autre plan que l'Angleterre et les Etats-Unis. Mais cette attitude a porté ses fruits, et à mon avis elle était indispensable. L'entrée en guerre de l'Union soviétique accrut la confiance de nos masses populaires dans la victoire, dans la conquête de la liberté et du droit de notre peuple à l'autodétermination. L'Angleterre avait reconnu l'occupation de l'Albanie. [*Le 6 avril 1939, le Premier ministre de Grande-Bretagne Chamberlain déclarait à la Chambre des communes que son pays n'avait pas d'intérêts particuliers en Albanie, approuvant ainsi pratiquement l'agression fasciste contre l'Albanie.*] Notre peuple ne fondait ses espoirs ni sur l'Angleterre, ni sur les Etats-Unis, mais sur l'Union soviétique, encore qu'il ne connût pas bien la réalité sur l'URSS. L'attitude juste de notre Parti contribua énormément à renforcer cette confiance. Et son attitude au cours de toute la période de la guerre a été juste, comme elle a été en général juste à l'égard des Anglais, des Américains, et à l'égard des missions militaires anglaise et américaine en Albanie. L'activité malfaisante des officiers anglais et américains qui opéraient en Albanie, fut freinée par tous les moyens ; nous n'avons pas donné dans les pièges

qu'ils nous tendaient pour nous amener à des positions erronées qui auraient eu de graves conséquences pour notre pays.

Nous ne pouvons pas dire qu'après la libération de l'Albanie notre position sur le plan international ne fût pas solide. Au contraire, elle était beaucoup plus solide que celle de bien d'autres pays qui avaient été asservis. Nous avions toutes les possibilités et un vaste champ d'action pour raffermir beaucoup mieux qu'en temps de guerre l'attachement et l'amitié de notre peuple pour l'Union soviétique et pour faire la différenciation nécessaire entre les Alliés. A cette fin, il nous fallait non seulement agir suivant un plan et de manière systématique, mais aussi manœuvrer habilement. Mais ici par manœuvre il ne faut entendre ni concession ni opportunisme. Il nous fallait manœuvrer en notre faveur, pour renforcer nos positions internationales et affaiblir au maximum les positions des Anglo-Américains en Albanie — c'est ainsi que nous devons envisager la ligne de notre politique extérieure. Les Anglais et les Américains n'ayant pu réaliser leurs buts avec le «Balli kombëtar» et avec le «Legaliteti» en temps de guerre, allaient s'efforcer de le faire en temps de paix avec les débris de ces organisations qui représentaient la réaction dans notre pays. Nos positions internationales devaient beaucoup se renforcer lorsque nous aurions renforcé nos positions à l'intérieur, autrement dit dans le Front démocratique, dans l'économie, dans les organes du pouvoir, et suscité dans les larges masses de notre peuple un amour sincère et solide pour l'Union soviétique. A cette fin, nous devons bien faire comprendre au peuple qui étaient ses véritables alliés, puissants et sincères. Mais pour cela il fallait faire d'abord la différenciation entre nos alliés et montrer clairement au peuple la réalité. Nous avions un vaste champ d'action et de nombreuses occasions de pouvoir progresser dans cette voie sans appréhension, et sans crainte de porter la moindre atteinte à la signification de la grande alliance et au maintien de la paix, qui est indispensable pour toutes les nations. Nous devons coordonner notre politique avec celle de l'Union soviétique. Chacune de nos actions devait aider l'Union soviétique dans sa grande œuvre. Tel était aussi l'intérêt de notre peuple. Notre peuple devait s'instruire auprès de l'Union soviétique non pas de manière purement formelle, mais en y mettant tout son cœur et toute sa volonté, dans tous les secteurs de son activité sociale et économique. Pour nous et pour tout notre peuple, l'Union soviétique doit être la grande patrie du socialisme, au renforcement de laquelle notre petit pays aussi doit contribuer de toutes ses forces. Quelqu'un pourrait dire qu'il n'y a pas de membre du Parti qui pense autrement. C'est vrai, mais il peut y avoir des membres du Parti qui n'emploient pas la même tactique pour parvenir à ce but, je veux dire qu'il peut se trouver des membres du Parti qui, tout en se proposant ce même but, aient à ce sujet une tactique erronée et opportuniste. Et c'est précisément ce qui s'est produit chez nous. Il est vrai que notre presse a parlé de l'Union soviétique, mais pas assez et pas comme il convient. Et ce n'est pas par manque de moyens techniques. C'est plutôt à cause du point de vue erroné que nous ne devrions pas faire de distinction entre nos alliés en parlant davantage de l'un que de l'autre. Ici le souci de voir reconnaître notre gouvernement a été prépondérant. Cela nous préoccupait, de même que nous préoccupaient d'autres questions internationales, comme les réunions où nous tenions à être invités parce que nous méritions d'y participer (j'entends par là, différentes conférences internationales). Mais il existait un point de vue erroné selon lequel il fallait bien faire un petit sacrifice pour atteindre ce but, et pas seulement par des paroles, mais aussi par des attitudes concrètes. Nous aurions dû montrer à nos alliés anglo-américains que nous avions chez nous une démocratie libérale. C'est ainsi que sur une série de questions l'on adopta des attitudes opportunistes. Telles furent l'attitude modérée à l'égard de la réaction, l'attitude opportuniste à l'égard de l'économie privée, les hésitations en matière d'imposition des bénéfices extraordinaires de guerre, la manière dont furent dressées les listes électorales et leur composition, l'attitude à l'égard des notes anglo-américaines sur la reconnaissance de notre gouvernement, le sens qu'on leur attribua et, enfin, plus tard, l'attitude adoptée sur la question des anciens traités avec l'Amérique, qui demeura une question intérieure au Bureau politique. Par surcroît, toutes ces prises de position produisaient parmi le peuple un effet contraire aux objectifs que nous cherchions à atteindre quant à la popularisation de l'Union soviétique.

En adoptant dans la presse et dans la propagande orale une attitude identique envers les alliés anglo-américains et l'Union soviétique, on fit croire au peuple que la question de la reconnaissance de notre gouvernement par les Anglo-Américains était une condition sine qua non de l'existence du régime populaire en Albanie. C'était précisément ce que recherchaient les Anglo-Américains, et c'était aussi

une faveur pour la réaction intérieure qui voulait avoir le temps de se réorganiser. Cette concession, parmi beaucoup d'autres, ranima les espérances de la bourgeoisie réactionnaire et l'incita à tenter d'orienter nos relations économiques vers l'Occident et, en premier lieu, vers l'Italie, envers laquelle on n'a pas observé l'attitude que l'on aurait dû prendre à l'égard d'un Etat ayant de grandes obligations envers notre pays et notre peuple.

La position de compromis avec la réaction dans la ligne politique du Front démocratique se refléta aussi dans la politique économique. Il ne s'agit pas ici d'énumérer les mesures qui ont été prises, et notamment la nationalisation des mines ou l'application de la réforme agraire. Il s'agit de savoir comment l'on concevait en réalité le renforcement du secteur d'Etat et du secteur coopératif. Le secteur coopératif est demeuré jusqu'à ces derniers temps lettre morte. Cette situation n'est pas seulement la conséquence de négligences. D'autres raisons sont à son origine, et plus sérieuses qu'elles ne le semblent. Cette situation se rattache à l'existence du secteur économique privé. A l'égard du capital privé et du secteur privé l'attitude observée a été assez libérale et opportuniste. Non seulement on n'a pas pensé sérieusement à établir un contrôle solide sur son activité, à limiter la spéculation et le marché noir par des mesures à la fois draconiennes et justes, mais on lui a promis de le soutenir et de l'aider sous prétexte d'activer l'initiative privée et de stimuler la production. On parlait de «l'expérience» des grands commerçants, dont nous devons «profiter» ; on disait qu'il fallait ouvrir des crédits bancaires aux personnes imposées, pour leur faciliter les versements et les laisser continuer en toute tranquillité leur expérience à nos dépens; on disait qu'il fallait suspendre les mesures sévères mais justes prises contre les grands commerçants frappés par les impôts, mais on ne suggérait jamais qu'il fallait aussi aborder sérieusement la question de la création du secteur coopératif. Il faut voir là, naturellement, une attitude opportuniste à l'égard du secteur économique privé, une tentative d'affaiblir le secteur d'Etat et le secteur coopératif. «C'est dans la lutte que nous battons le capital privé», disait-on, mais il n'y avait pas de lutte du tout et on s'y dérobaît soigneusement. La lutte s'était atténuée dans tous les secteurs et cela était dû à la tendance opportuniste très marquée qui se manifestait dans la ligne politique. Il n'était pas possible de déceler immédiatement ces tendances et de prendre les mesures nécessaires pour y remédier, car, comme je l'ai déjà dit, nous n'avons pas encore atteint un degré de maturité qui nous permette d'avancer sans subir aucune influence. Et ces influences lorsqu'elles ne sont pas bénéfiques vous conduisent à une impasse. Mais cela ne veut pas dire que les questions aient été traitées au Bureau politique sans discussions et sans que des divergences soient apparues à propos de la ligne politique. Ces divergences sont même allées constamment s'approfondissant pour finir par créer deux tendances distinctes, comme il a été constaté à la réunion du Bureau, tenue le 6 décembre et qui s'est terminée le 11 décembre de l'an passé. Les conclusions que je viens d'évoquer au sujet de la ligne et auxquelles a abouti le Bureau politique le 11 décembre 1945 [*En décembre 1945, le Bureau politique du CC du PCA avait critiqué et condamné l'activité opportuniste de Sejfulla Malëshova. Mais même après cette réunion celui-ci continua à défendre obstinément ses points de vue.*] exigeaient sans faute la convocation du plénum du Comité central pour qu'il examine la ligne, détermine correctement les positions à prendre à l'avenir et mette fin en même temps à la situation créée dans le Bureau politique du Comité central du Parti, en apportant une juste solution aux divergences de points de vue qui s'y manifestaient quant à la ligne. En particulier, le point de vue de Sejfulla Malëshova était contraire à la ligne et c'est ainsi qu'il est apparu jusqu'au bout dans toutes les discussions qui ont eu lieu à propos de cette question d'importance vitale pour notre Parti.

Sejfulla Malëshova a donné le ton à la tendance opportuniste et il l'a défendue jusqu'au bout. Toutefois, le Bureau politique ne peut pas s'en disculper, pas plus que le Comité central tout entier ne peut éluder sa responsabilité devant le Parti. Il y a une responsabilité collective, comme il y en a une personnelle, et Sejfulla Malëshova ne peut échapper à aucune des deux. Comme je l'ai souligné plus haut, il était difficile au Bureau politique de déceler immédiatement une telle tendance, alors qu'il venait à peine de sortir d'une épreuve si ardue que celle de Berat. Par ailleurs, le manque d'expérience dans une nouvelle étape, rendait une telle constatation encore moins facile. Toujours est-il qu'au Bureau politique, les choses, comme je l'ai dit plus haut, n'allaient pas sans d'âpres discussions, que ce soit sur la question de l'Armée, sur la réforme agraire, sur l'attitude à l'égard des Alliés ou sur la politique économique.

Pour ce qui est des questions économiques, Sejfulla Malëshova s'était efforcé de faire croire qu'il avait une très grande expérience en cette matière et le Bureau politique l'avait désigné à la direction du Conseil économique. L'économie est un secteur clé de notre travail, qui a des incidences sur tous les autres secteurs d'activité de l'Etat. Non seulement Sejfulla n'a pas été capable de diriger comme il convient ce secteur d'une si grande importance, mais il y a favorisé un libéralisme excessif qui allait jusqu'à l'opportunisme. La question de la nationalisation des mines, de la Banque nationale d'Albanie et d'autres organismes de ce genre, est une chose, mais diriger judicieusement, sur la base de ces conquêtes, le secteur d'Etat, en le renforçant tous les jours davantage, en est une autre. A l'égard du secteur privé de l'économie, Sejfulla a toujours observé une attitude hésitante et souvent opportuniste; il considérait également ce secteur comme un sûr soutien de l'Etat. Il justifiait cette thèse en prétendant que le capital privé restait assez puissant, et que les entrepreneurs privés, étant dotés d'expérience, pouvaient, dans cette première phase, mieux gérer et diriger les entreprises. Sur la question de la réforme agraire, Sejfulla était de l'avis que non seulement la superficie laissée en propre aux agriculteurs propriétaires devait être plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui, mais aussi que dans l'application de la réforme agraire, il fallait soutenir également les paysans riches. La tendance à alléger les éléments frappés de l'impôt sur les bénéfices extraordinaires de guerre, à ajourner les versements des éléments capitalistes ou à faire accorder par la Banque d'Etat des crédits à ces derniers, tout cela, parmi bien d'autres de ses suggestions, non seulement révélait le caractère opportuniste prononcé de sa conception de notre politique économique, mais aussi devait avoir des répercussions sur le développement de notre travail et sur notre marché. Avec la mise sur pied de l'import-export sur des bases erronées et avec des hommes n'offrant pas toutes les garanties, et en raison aussi de l'esprit que ces conceptions erronées avaient fait prévaloir dans le Conseil économique, on a vu apparaître la tendance à orienter notre commerce extérieur vers l'Italie.

En matière de politique extérieure, Sejfulla a toujours été partisan d'une politique modérée et opportuniste à l'égard des Anglo-Américains. Il sous-estimait plus que quiconque le danger de la réaction extérieure. Il s'imaginait qu'en faisant des concessions aux Anglo-Américains dans nos attitudes quotidiennes comme en leur accordant aussi quelques petits avantages, on accélérerait la reconnaissance de notre gouvernement et on normaliserait notre position internationale. Ce point de vue s'affirma plus nettement lors de la réception des notes anglo-américaines sur la reconnaissance de notre gouvernement. *[Les gouvernements américain et britannique annoncèrent de façon purement formelle l'établissement de relations diplomatiques régulières avec le Gouvernement démocratique albanais. Mais ces relations ne furent pas effectivement établies, et leurs ministres auprès du gouvernement albanais n'arrivèrent jamais. Ce n'était là qu'une manœuvre politique dirigée contre le pouvoir populaire et qui visait à encourager la réaction intérieure.]* On considéra comme une reconnaissance ce qui ne l'était pas, et on identifia cette reconnaissance conditionnelle à la reconnaissance pure et simple de notre gouvernement par l'Union soviétique. Puis, on se rendit compte de l'erreur et les choses ne furent pas poussées plus loin, mais Sejfulla n'en persistait pas moins dans son opinion que c'était un acte de reconnaissance. Pour ce qui est de la condition américaine, portant sur la reconnaissance des traités existant entre les deux Etats, Sejfulla a été d'avis de les reconnaître en principe. Il s'est trouvé en désaccord avec les autres membres du Bureau politique, qui n'acceptaient pas cette condition parce qu'une telle attitude nous aurait conduits à accepter des traités qui étaient nuisibles à notre pays et qui portaient atteinte à l'indépendance et à la souveraineté de notre Etat.

En ce qui concerne la question du Front et notre politique intérieure, Sejfulla défendait la thèse de l'élargissement du Front par l'admission en son sein du plus grand nombre possible d'éléments, même ennemis. Il était partisan d'une politique modérée à l'égard du clergé catholique et en même temps pour une coalition avec ce clergé au cours des élections générales.

Dans les discussions qui se sont déroulées au Bureau politique, au sujet de la question de la ligne, Sejfulla Malëshova s'en est toujours tenu à ses points de vue, à savoir que, dans notre ligne, non seulement il n'y avait pas eu de manifestations d'opportunisme, mais qu'il s'y était plutôt manifesté le contraire. En outre, il a admis que, «dans le Bureau politique il y a eu des discussions et des divergences, mais qu'on a fini par prendre des décisions et que sur ces décisions nous avons tous été d'accord». Cela n'est pas vrai. Sans aucun doute, le Bureau politique s'est laissé influencer dans ce

sens, et c'est précisément en cela que réside sa responsabilité, car il n'a pas fait le nécessaire pour prévenir une telle situation. A mon sens, on est ici en présence de deux questions: premièrement, la question de la ligne et sa mise en œuvre, et deuxièmement, la responsabilité du Bureau politique et celle de Sejfulla Malëshova en particulier. Il est hors de doute que Sejfulla Malëshova est celui qui a donné le ton à cette tendance opportuniste très marquée. La preuve en est son maintien sur ses positions erronées et cela jusqu'à ces jours derniers, lorsqu'il a exprimé l'opinion qu'«il n'avait pas vraiment bien considéré la question, [qu]il s'était trompé». Son aveu, à mon avis, n'est ni sincère, ni convaincant.

Ces deux questions importantes, qui ont trait à la ligne et à la composition du Bureau politique, doivent être l'objet d'un débat sérieux par le Comité central du Parti. *[Le V<sup>e</sup> plénum souligna les points de vue nettement opportunistes de S. Malëshova dans les domaines politique et économique. Ses idées selon lesquelles le nouveau régime démocratique devait être du type de la démocratie bourgeoise, que la lutte de classe devait être modérée, qu'il fallait laisser une complète liberté d'action au secteur privé capitaliste et ne pas faire de différence entre l'Union soviétique, les Etats-Unis et l'Angleterre, etc., avaient fait un grand tort au Parti et à la révolution. Le plénum l'expulsa du Bureau politique et du Comité central. Plus tard, il devait être exclu du Parti également.]*

Il est urgent de procéder à la liquidation de ces tendances et il faut que cette liquidation soit radicale. En outre, le Comité central, qui a, lui aussi, sa part de responsabilité dans cette affaire, doit clairement déterminer la ligne qu'il nous faudra suivre dorénavant et, de plus, consacrer un plus grand soin à sa mise en œuvre en même temps qu'au contrôle de son application, parce que, à mon avis, beaucoup de camarades, qu'ils soient au Bureau politique ou au Comité central, ne se sont pas montrés à la hauteur des fonctions que le Parti leur a confiées. Sans tomber dans des erreurs alarmantes, ils ont fait preuve d'indifférentisme et d'apathie non seulement dans la compréhension des affaires, mais aussi et surtout dans la manière de les régler. Le Comité central doit être un organe réellement dirigeant de notre Parti, et chacun de ses membres une autorité dans toute l'organisation. Cette autorité, il doit se la créer grâce à sa capacité, à sa claire vision des choses, à son travail dans le secteur qui lui est assigné. Ce travail il devra l'accomplir à titre de dirigeant et non pas de simple membre. Tout membre du Comité central doit être non seulement un modèle par son activité inlassable et fructueuse, mais aussi un exemple pour tous comme dirigeant aux conceptions larges et claires sur le plan politique comme sur celui de l'organisation. Je dis cela afin que les sujets dont nous discutons dans les différentes réunions du plénum ne soient pas considérées comme des questions qui ne concernent qu'une ou deux personnes. Ces questions regardent tout le Parti et au premier chef le Comité central, qui est tout aussi responsable que le Bureau politique de la bonne marche du travail.

Ce serait une erreur de penser, comme on le fait généralement au lendemain d'une réunion de plénum, que nous adoptons maintenant une ligne nouvelle et que nous l'exposons pour la première fois. Ce n'est pas vrai, et il nous serait préjudiciable de présenter les choses à l'organisation de cette façon. J'attire en particulier votre attention sur ce point pour que vous soyez extrêmement attentifs quand vous exposerez ces questions devant l'organisation. Un exposé qui n'est pas bien fondé ni suffisamment étudié, peut très facilement désorienter une organisation du Parti ou même le Parti tout entier. Le Parti a eu une ligne, il a eu un programme sur lequel il s'est guidé dans son travail et avec lequel il a remporté des succès, mais, dans cette ligne, s'est manifestée une tendance opportuniste prononcée, qui a créé des difficultés dans différents secteurs. Cette tendance a entravé notre marche en avant au rythme souhaité; elle a permis que se créent des situations qui auraient pu devenir dangereuses pour notre pays, si on ne les avait pas décelées, si l'on n'y avait pas remédié à temps, et si l'on avait manqué de vigilance dans certains secteurs. Les points de vue opportunistes qui se sont manifestés n'ont pas exclu la possibilité de voir apparaître des points de vue sectaires à la base de l'organisation ou dans les organes du pouvoir. Ces deux tendances s'engendrent mutuellement. Ainsi donc aujourd'hui nous ne fixons pas une ligne nouvelle. Nous analysons les erreurs et les tendances erronées qui sont apparues dans cette ligne et nous précisons, en mettant les points sur les i, les attitudes à prendre dorénavant après avoir tiré la leçon des erreurs commises.

Le plénum de Berat devait opérer un tournant dans les affaires du Parti et du pouvoir. Jusqu'à quel point a-t-il été accompli ? Voilà qui ne peut être défini avec précision. Toujours est-il qu'à mon sens, il reste encore beaucoup à faire. Une longue période s'est écoulée depuis le plénum de Berat ; notre Parti a accumulé dans la direction de tous les secteurs d'Etat une expérience nouvelle. Et c'est justement armés de cette expérience nouvelle que nous devons mettre en évidence comme il convient devant le Parti nos erreurs et nos défauts, aussi bien du point de vue politique que du point de vue de l'organisation. Faisons en sorte que le Parti s'anime, qu'il se vivifie, qu'il avance avec un esprit et un style nouveaux, en pénétrant les questions à fond et en les réglant judicieusement. Cela représente aussi un tournant et un tournant sérieux, mais l'organisation doit comprendre la véritable essence de ce tournant et ne pas faire comme cette cellule du Parti où l'on disait : «Bon, j'ai bien compris le tournant extérieur, mais c'est le tournant intérieur que je ne réussis pas à comprendre».

On ne peut avancer vers le socialisme ni en restant les bras croisés, ni en se montrant hésitant et opportuniste. Que les organisations le comprennent bien. La ferme attitude à adopter est dictée par la situation extérieure, mais plus encore par notre situation intérieure. Le renforcement de notre situation intérieure accélère notre marche en avant, et ce renforcement, pour se réaliser, exige de notre part des prises de position justes et fermes.

En premier lieu nous devons nous préoccuper de notre politique économique, qui représente actuellement la question la plus difficile, la plus délicate et la plus importante. Elle aura ses incidences sur tous les secteurs de notre travail. Nous devons y concentrer toutes nos forces, parce que c'est justement dans ce secteur que l'ennemi cherchera à nous frapper. Le problème de notre économie ne peut pas être considéré comme l'affaire de cinq ou de dix spécialistes. Il concerne toutes les masses de notre peuple qui doivent se mobiliser effectivement pour résoudre ce problème vital pour le peuple et pour le pouvoir. A cette fin, il convient de mobiliser les énergies sur le plan technique et organisationnel comme sur le plan politique. Mais avant tout, il faut que la question soit bien posée. L'existence de notre Etat et son avenir sont étroitement liés à l'existence et au renforcement des secteurs d'Etat et coopératif. Le secteur d'Etat ne se renforce pas seulement par la nationalisation [*Le changement du rapport des forces de classe en Albanie permet, en même temps que s'opéraient rapidement les transformations démocratiques, de passer à des transformations de caractère socialiste. La plus importante et la plus déterminante de celles-ci, était la socialisation des principaux moyens de production par leur nationalisation. Le contrôle de l'Etat sur la production et la distribution constitua une mesure préparatoire et un premier stade dans le développement de ce processus.*] des exploitations minières et des banques, par le contrôle du secteur privé et par l'institution du monopole du commerce extérieur. Il faut encore organiser tous ces secteurs et créer une industrie lourde d'Etat, qui servira de point d'appui à la mise sur pied de l'industrie légère et au développement économique de notre pays dans son ensemble. L'organisation, l'accroissement et l'amélioration de la production doivent être à l'ordre du jour. Une bonne organisation et une exploitation rationnelle de nos mines vivifieront notre petite industrie. Cette organisation et cette mise en valeur doivent être entre les mains de l'Etat. Jusqu'à présent, la bourgeoisie de notre pays investissait ses capitaux surtout dans le commerce. Etant donné qu'à présent il ne lui est plus offert aucune possibilité de développement dans ce sens, la bourgeoisie va chercher à placer ces capitaux dans l'industrie afin de se créer des bases pour nous combattre et étouffer notre économie. Nous ne devons absolument pas permettre cela. Bien au contraire, grâce à un contrôle rigoureux, nous devons obliger les propriétaires des fabriques privées à travailler dans le sens que leur indiquera l'Etat, et à les gérer comme il l'entend. Nous devons adopter toutes ces mesures, et en contrôler l'application avec la plus grande rigueur, de façon que dans un temps relativement court, l'Etat devienne le propriétaire de ces petites fabriques et que cette industrie fusionne avec le secteur d'Etat. Nous devons enlever au capital privé toute possibilité de se développer et de se renforcer. Toute concession à cet égard signifie permettre le renforcement de la bourgeoisie, la création d'une nouvelle classe bourgeoise industrielle qui entravera notre marche vers le socialisme. Le contrôle sur le secteur privé de l'économie sera exercé en même temps que sera limité le marché privé, intérieur ou extérieur. Si l'Etat doit avoir le monopole du commerce extérieur, en ce qui concerne le marché intérieur il doit exercer son contrôle sur tous les articles les plus importants. Cela sera réalisé grâce à la création de coopératives de consommation et de production, de magasins d'Etat qui seront ouverts sur une grande échelle, et de

divers organismes. Nos puits de pétrole, nos mines de cuivre, de bitume et de chrome constituent la base de notre secteur d'Etat. Nous devons consacrer à ce secteur une attention toute particulière, car il représente le plus important soutien de notre économie. C'est sur sa mise en valeur optimale que s'appuiera notre budget et en conséquence l'aide fournie aux autres secteurs. Le capital privé et la bourgeoisie réactionnaire de notre pays aidés par la réaction étrangère, nous livreront une âpre lutte dans ce secteur. Pour réaliser notre plan économique nous serons aidés par l'Union soviétique. Espérer le soutien de l'Occident serait une erreur. L'extension et le renforcement du secteur d'Etat sont irréalisables sans un plan de travail déterminé, qui coordonne toutes les branches de l'économie. La parfaite mise en valeur des mines, le développement de l'industrie légère, le contrôle du secteur économique privé, le développement du commerce extérieur, la création des coopératives et l'ouverture de magasins d'Etat impliquent, parallèlement à l'établissement d'un plan de travail et de coordination, une organisation solide. D'autre part, il est absolument indispensable que les masses s'engagent politiquement à soutenir ce secteur, qu'elles mènent un travail inlassable et systématique, qu'elles consentent des sacrifices et fassent preuve d'abnégation. C'est là-dessus que doit se concentrer le travail du Front en ce qui concerne la politique économique.

Telle est la ligne que nous devons suivre en économie. Tout pour le renforcement du secteur d'Etat ; lutte impitoyable contre le capital privé; aide toujours accrue de l'Etat aux coopératives de consommation et de production afin qu'elles deviennent un solide appoint de l'Etat. L'extension et le renforcement du secteur d'Etat est à l'ordre du jour. C'est une de nos tâches les plus importantes. Je ne m'arrêterai ici ni sur les formes organisationnelles qui nous aideront à développer ce secteur, ni sur la méthode de travail qu'il convient d'adopter. Je m'efforcerai de définir la situation de ce secteur et de nos coopératives.

Nous savons tous dans quel état se trouvaient nos mines et le pays tout entier à la veille de la Libération. Il fallait remettre toutes ces mines en exploitation, et au début, cela n'était guère une entreprise aisée. Nous manquions d'organisation, d'outillage, de moyens financiers et de bien d'autres choses. Malgré tout, nous avons attaché un soin particulier à la zone pétrolifère de Kuçovë, qui était particulièrement importante, car sans pétrole et sans essence, nous ne pouvions aller de l'avant. Quant aux mines de cuivre, de chrome, de bitume et de charbon, nous n'avons pas pu les remettre tout de suite en exploitation. A Kuçovë il fallait produire des carburants et mettre sur pied une gestion albanaise. Nous nous sommes heurtés à de nombreuses difficultés dans l'organisation de cette tâche, mais c'est surtout pour les questions techniques qu'il nous a fallu surmonter les plus grands obstacles. Les raffineries étaient détruites. A grand-peine on arrivait à fournir l'énergie électrique nécessaire au chantier. En dépit de ces difficultés, nous avons mis sur pied trois distilleries, nous avons construit quelques groupes de générateurs, divers ateliers indispensables et un établissement pour la production d'oxygène. De novembre 1944 à décembre 1945 nous avons réussi à remettre en exploitation 661 puits. Il en reste encore 260 à remettre en fonctionnement. Quant à la productivité, les conditions dans lesquelles on a travaillé jusqu'à présent n'ont pas permis de procéder à une étude approfondie on vue d'une exacte estimation des gisements pétrolifères de Kuçovë. Pour y parvenir, il convient d'exploiter les puits sans interruption pendant quelques mois afin d'en obtenir la production qu'ils sont effectivement en mesure de fournir et de pouvoir ensuite calculer la quantité de pétrole qui sera livrée à la consommation.

La consommation des distilleries étant actuellement de l'ordre de 150 à 200 m<sup>3</sup> de pétrole brut par jour, le pompage des puits est aujourd'hui restreint, ce qui empêche d'étudier la ligne de déclinaison des puits et des gisements pétrolifères de Kuçovë. En temps normal, la production moyenne de gaz a été de 50.000 m<sup>3</sup> et celle de gazoline de 3.000 litres par jour. La production actuelle est respectivement pour le gaz de 18.000 à 20.000 m<sup>3</sup> et pour la gazoline de 1.000 litres. La quantité de gazoline produite peut atteindre 2.000 litres, lorsque l'énergie électrique ne fait pas défaut.

De l'avis des spécialistes, du point de vue de la productivité, les gisements de Kuçovë sont en déclin, mais Kuçovë n'en reste pas moins un chantier important. Notre objectif doit être la mise en valeur maximale de ces gisements. Avant tout on envisage de traiter le pétrole brut sur place, ses dérivés ne



représentant que 34 pour cent du pétrole brut qui subit un premier raffinage. Le restant qui contient du naphte lourd, des lubrifiants et du bitume, est déversé dans les bassins. Les installations de lubrifiants que nous avons construites, nous permettent de produire carburants d'un titre de 99 pour cent, mais qui contiennent un léger pourcentage de soufre, de naphte, de pétrole, etc. Ces substances rendent encore ce carburant corrosif. A partir du mois de mars 1946, avec le fonctionnement régulier des trois raffineries, nous envisageons d'obtenir par mois :

Essence 525.000 litres

Naphte 716.000 litres

Pétrole 356.000 litres.

De juin 1945 à janvier 1946 la moyenne mensuelle de la production a été :

Essence 486.000 litres

Naphte 518.920 litres

Pétrole 178.970 litres.

Si nous prenons en considération les statistiques de la production brute du dernier mois de 1943, nous pouvons compter sur une production annuelle de 144.000 tonnes dont 60.000 tonnes alimenteront les distilleries et 84.000 tonnes pourront être exportées. Mais pour atteindre la production totale de Kuçovë, il faudra construire des réservoirs d'au moins 2.000 m<sup>3</sup> et mettre en exploitation 25 pour cent du reste des puits ; il faudra également régler la question du transport de Kuçovë à Vlorë et aménager les réservoirs de Vlorë.

Le chantier ou plutôt les gisements de Patos sont, de l'avis des experts, beaucoup plus riches que ceux de Kuçovë. Toutefois, la densité du pétrole de Patos est supérieure à celle du pétrole de Kuçovë. D'autre part, à Patos, la solution du problème de l'eau potable et de l'énergie électrique est plus difficile. Dans ce chantier on compte 69 puits dont 44 fournissent une bonne production.

Comme on le sait, Patos a été très endommagé pendant la guerre. Mais sur la base des rapports de la production du mois d'août 1943, la production quotidienne s'est élevée à 119, 6 m<sup>3</sup> de pétrole brut pour 30 puits en activité. Quand les puits étaient en pleine activité, Patos produisait 36.000 tonnes de pétrole brut par an. Cette quantité était transportée à Fieri, où elle était mélangée avec la production de Kuçovë avant d'être dirigée sur Vlorë. Pour obtenir cette production il faut reconstruire le chantier de Patos et le doter d'une station de pompage. La production brute que ces deux chantiers pourraient alors fournir à l'exportation serait de 120.000 tonnes.

Il nous appartient donc de mettre en exploitation sans retard les gisements pétrolifères de Kuçovë et de Patos. Nos techniciens affirment que cela présente beaucoup de difficultés, en particulier en ce qui concerne les machines, les générateurs d'électricité et les moyens financiers. La somme qu'ils envisagent de dépenser pour l'exercice financier 1946-1947 pour les deux centres s'élève à 54.887.810 francs.

Pour ce qui est de l'exploitation de la mine de bitume de Selenica, les perspectives sont plus claires et il est plus facile de la mettre en service, car on n'y a pas besoin de machines, comme pour les puits de pétrole. Il convient de bien organiser le travail et de rassembler dans cette mine un grand nombre d'ouvriers qualifiés. Cela nous permettra d'extraire des quantités considérables de bitume qui seront exportées. C'est dans ce sens qu'il nous faudra travailler cette année. Augmenter notre production de bitume constitue une de nos premières tâches.

Quant au chrome, son exploitation ne présente pas de difficultés techniques, comme par exemple l'équipement mécanique des mines, mais le transport du minéral s'avère difficile. Si l'on n'assure pas le transport et l'écoulement de ce minerai, celui-ci demeurera pour le moment un capital bloqué.

Les mines de cuivre sont une ressource importante pour notre secteur d'Etat. Nous devons veiller attentivement à leur exploitation. Les experts sont d'avis qu'après les travaux de reconstruction on pourra en entreprendre l'extraction. La production envisagée est d'environ 40 à 50 tonnes par mois à la mine de Bulshizë et de 60 à 80 tonnes à la mine de Derven. La mine de Bulshizë pourra embaucher jusqu'à 1.000-1.200 ouvriers. En 1942-1943, les Italiens sont parvenus à tirer de Bulshizë 20.000 tonnes de cuivre environ. Cela a entraîné l'appauvrissement de la mine. Bien que les spécialistes ne puissent pas se prononcer encore avec précision sur l'état et le potentiel de cette mine, il n'en reste pas moins que les mines de cuivre peuvent être considérées comme une grande ressource pour notre pays.

Les mines, en général, constituent le principal soutien du secteur d'Etat. Leur mise en exploitation doit être sérieusement étudiée, et pas seulement à court terme et à l'échelle locale. Il faut encore penser à l'importance que représente leur exploitation maximale pour aider nos alliés, l'Union soviétique et la Yougoslavie. N'oublions pas le discours électoral de Staline [*Ce discours fut prononcé par J.V. Staline le 9 février 1946 devant les électeurs de la circonscription électorale «Staline» de la ville de Moscou.*] où il rappelle et précise les normes que doit atteindre la production de l'acier, de la fonte et des autres minéraux indispensables. Cela doit nous inciter nous aussi à exploiter les ressources de notre sous-sol pour renforcer notre économie, qui sera à la base de tout progrès réalisé dans les divers secteurs, aujourd'hui comme dans l'avenir.

On est en droit de se demander : Pourrons-nous, avec nos propres forces, exploiter convenablement ces mines, avant tout dans l'intérêt du pays ? Il nous semble que cette question est à l'ordre du jour et elle ne tardera pas à prendre un caractère urgent. Comme on le sait, des experts soviétiques sont venus dans notre pays. Ils nous aideront à nous faire une idée plus claire de la situation de nos mines et des perspectives de leur exploitation. On n'a pas encore parlé de collaboration ou d'aide concrète, mais cela viendra sans doute. A mon avis, il y aura des secteurs où nous nous appuierons entièrement sur nos propres forces. Mais il y en aura aussi où nous demanderons l'aide matérielle ou technique des Soviétiques ou des Yougoslaves pour l'exploitation de ces mines. Dans le même temps, il y aura des cas, où dans certains secteurs, nous collaborerons avec eux, en particulier dans les secteurs où nous ne serons pas en mesure d'entreprendre l'exploitation par nos propres moyens. Mais ces questions doivent être définies de façon concrète. A mon avis, elles seront précisées lors des discussions qui vont se dérouler à Tirana. Après avoir bien étudié ce secteur si vaste et si important nous devons prendre des décisions bien arrêtées. Quant aux modalités, elles pourront être fixées par la suite. A cet égard, la collaboration avec les Soviétiques et les Yougoslaves est indispensable. Mais cette collaboration ne pourra se réaliser judicieusement que lorsque nous serons en mesure de savoir ce que nous possédons et que nous aurons décidé ce qu'il nous appartient de faire pour progresser d'un pas rapide et sûr et avec de claires perspectives.

Le problème de l'agriculture est également un grand problème et il doit préoccuper tout le Parti. Nous avons souligné à plusieurs reprises la grande importance de la réforme agraire, mais nous devons tenir compte que le manque de pain a toujours été un problème préoccupant pour notre pays. Il l'a été en particulier l'an dernier, et il reste à résoudre cette année encore. Nous devons soulever ce problème. Il faut qu'à tout prix nous parvenions à assurer nous-mêmes le pain qu'il nous faut pour l'année, afin de ne pas être obligés d'importer du blé. L'Etat doit prêter une aide importante à l'agriculture et veiller particulièrement à son développement. Cette aide doit consister aussi bien en moyens financiers qu'en outils. D'autre part, tout le Parti et le Front doivent se mobiliser pour stimuler chez le paysan le goût du travail bien organisé. Les paysans doivent comprendre l'importance du moment, qui demande encore de grands sacrifices. Cultiver la plus grande étendue de terre possible, bien effectuer les semailles et faire des économies doit devenir pour eux une question d'honneur. Le principal problème de l'agriculture c'est d'assurer le pain à la population. Outre l'encouragement de l'Etat à la production, il faudra mener une très vigoureuse campagne de propagande pour faire semer le plus de blé et de maïs

possible. D'autre part, il faut donner une impulsion particulière au développement de l'agriculture, des forêts et de l'élevage.

L'entretien des forêts et les reboisements intéressent aussi bien l'industrie du bois que l'amélioration des sols, d'où leur importance particulière. Devant nous se pose le problème de la reconstruction des ouvrages détruits pendant la guerre. *[En plus des maisons des villages et des villes incendiées ou ruinées, toutes les fabriques, les mines, les ports, les moyens de communications, etc., avaient été détruits ou gravement endommagés. Grâce aux investissements de l'Etat et à l'empressement avec laquelle les masses des travailleurs répondirent à l'appel du Parti pour redresser le pays, tous ces ouvrages furent remis en service très rapidement.]* Nous avons été obligés d'importer du bois d'œuvre, mais si nous édifions notre propre industrie du bois nous serons en mesure de couvrir nos besoins et d'exporter.

La question de l'élevage revêt pour nous une importance particulière. Nous devons améliorer les races de notre bétail et en accroître le nombre. Cela, bien entendu, ne se réalisera que lorsque nous aurons aidé les cultivateurs non seulement à semer les plantes nécessaires à leurs propres besoins et à l'alimentation du bétail, mais aussi à acquérir les connaissances utiles pour l'amélioration de ce secteur important. C'est de cette amélioration que dépend le succès de nos petites industries, comme celles du fromage, des peaux etc.

En ce qui concerne l'agriculture et nos perspectives, nous devons tendre à créer, en plus de celles qui existent, quelques fermes-pilotes, où l'on travaillera avec le plus grand soin pour obtenir une meilleure production. Ces fermes serviront de stimulant pour accélérer la collectivisation des terres. A cet égard, nous devons également faire des efforts pour mécaniser l'agriculture, créer des centres de machines agricoles qui seront au service des agriculteurs et leur permettront d'améliorer le travail du sol et la production. D'autre part, ces centres contribueront aussi à la collectivisation. *[La collectivisation de l'agriculture commença en Albanie en 1946.]* Il nous faudra encourager l'organisation des cours d'agronomie et de mécanique agricole, et introduire aussi dans la production les cultures céréalières et d'autres cultures dont nos agriculteurs ne connaissent pas encore la valeur et l'importance. Cela exige, bien entendu, non seulement l'attention des spécialistes qui travaillent dans ce secteur, mais encore un travail politique inlassable de la part du Parti et des organisations de masse.

Notre politique scolaire. Sans doute la question de l'enseignement n'a-t-elle cessé de nous préoccuper depuis le plénum de Berat jusqu'à ce jour. Mais quant à dire que nous avons eu une politique scolaire bien définie, ce ne serait pas exact. Notre politique scolaire a consisté à faire rouvrir les écoles qui existaient déjà, à créer le plus de nouvelles écoles primaires possible et à encourager au maximum l'instruction du peuple. Mais cela n'est pas suffisant, et il faut admettre que le problème n'a pas été attaqué comme il aurait dû l'être. Le problème de l'enseignement est l'un des plus vastes et des plus importants que nous ayons à affronter. Nous avons accompli une grande révolution dans le domaine social et économique et nous devons avancer du même pas dans les domaines culturel et éducatif. Seulement ici nous nous heurtons à de difficultés particulières. En premier lieu, se pose la question des enseignants, appelés à préparer les cadres et les générations futures dans l'esprit qui est le nôtre. L'instruction en Albanie était le privilège d'une minorité, et, de ce fait, le nombre des enseignants est insuffisant par rapport à nos besoins. Ensuite, et c'est là également un point d'importance primordiale, nous avons à résoudre la question des programmes. Ils doivent absolument être revus, et il faudra à tout prix en élaborer d'autres, dans l'esprit nouveau. Ces nouveaux programmes devront s'inspirer des programmes soviétiques, mais en étant adaptés à notre pays et à nos conditions. C'est là une nécessité impérieuse et urgente. De même que notre politique dans son ensemble, notre politique en matière d'enseignement devra se guider sur l'expérience de l'Union soviétique. En même temps que les deux questions importantes que sont celles des cadres et des programmes, s'en pose une autre, celle de la réorganisation des écoles existant actuellement dans notre pays. Nous devons donner à nos écoles la même orientation que celle que nous entendons donner au développement de tout le pays. Les écoles ouvertes en Albanie ont été conçues selon les anciens critères et le nombre des lycées et des gymnases a été maintenu, si ce n'est augmenté. Quant aux écoles industrielles ou techniques, elles sont en

nombre très insuffisant. Une autre question qui doit nous préoccuper est celle de l'éducation des larges masses paysannes et ouvrières, qui doivent prendre elles-mêmes en main la question de l'enseignement. Que l'instruction soit une arme dans leurs mains et non plus dans celles de la bourgeoisie. L'Etat ne devra ménager ni son soutien ni sa sollicitude dans ce sens. A part le problème des écoles à créer dans le pays, nous avons aussi à affronter celui de l'éducation des larges masses, non seulement en liquidant parmi elles l'analphabétisme, mais aussi en leur dispensant une instruction générale dans des cours et dans les universités populaires. *[Au moment de la Libération la population de l'Albanie comptait plus de 80 pour cent d'illettrés. La lutte contre l'analphabétisme avait commencé pendant la guerre dans les rangs des partisans et dans les zones libérées. Après la Libération, cette lutte fut intensifiée, en particulier dans les campagnes où, répondant à l'appel lancé par le Parti, ceux qui savaient lire et écrire faisaient office d'instituteurs.]* Je n'évoque ici la question de l'enseignement que dans ses grandes lignes. C'est, en fait, un problème des plus vastes et il nous faudra bien définir ici notre ligne en cette matière, puis, en nous guidant sur elle, nous mettre aussitôt au travail pour la nouvelle année scolaire.

Pour être en mesure d'appliquer convenablement notre politique économique et de mener à bien les autres tâches qui se posent à nous, nous devons avant tout avoir un pouvoir fort. Cela doit être compris correctement. En effet, il y a eu et il y a encore en cette matière des conceptions et des tendances erronées, soit opportunistes, soit sectaires. Notre pouvoir est un pouvoir populaire, mais cela ne doit pas demeurer une affirmation de principe. Il faut que cette affirmation se traduise dans les faits. Le pouvoir doit être un pouvoir populaire et démocratique, tant dans sa structure que dans sa composition et dans son contenu. Mais pour le rendre effectivement tel, il nous reste encore beaucoup à faire. En vérité, les conseils, ceux de la base comme ceux des sous-préfectures ou des préfectures, ont, dans bien des cas, une existence purement formelle. Ils ne remplissent pas les fonctions qui doivent être les leurs, ou bien on y relève encore, et ce de façon marquée, des formes anciennes de travail, j'entends par là des formes propres aux régimes passés. Le pouvoir représente tout pour nous. C'est l'instrument qui nous permettra de résoudre tous nos problèmes. Aussi doit-il être des plus modernes dans sa structure, dans la composition de ses cadres comme dans son contenu. Le besoin de spécialistes nous a obligés à recourir aux services de fonctionnaires des régimes passés, qui ont apporté dans notre pouvoir le vieil esprit et les anciennes méthodes de travail. Notre Parti n'a pas été capable de contrôler la situation dans ce secteur si étendu. On y a relevé des manifestations d'esprit de clan, de négligence, de bureaucratisme, d'indolence et bien d'autres traits pernicieux. Il s'ensuit que certains de nos cadres ont été infectés et que, de plus, des tendances sectaires ont souvent été observées dans l'appareil du pouvoir. D'autre part, dans notre jeune pouvoir ont été maintenues beaucoup d'anciennes formes d'organisation, qui ne sont plus appropriées à l'époque nouvelle et à l'œuvre que nous avons à accomplir. Les anciens éléments et les anciennes formes d'organisation ont entravé et entraveront beaucoup notre marche en avant si l'on n'éveille pas dans notre Parti le sens des responsabilités et un sain sentiment du devoir à remplir.

Au pouvoir doivent accéder des éléments honnêtes issus du peuple, et à qui le peuple fasse confiance, en premier lieu des ouvriers, des paysans et des intellectuels honnêtes. Ils devront s'instruire et se former au travail côte à côte avec les spécialistes. A l'égard de ces spécialistes également on devra faire preuve d'un grand soin. Il faudra les mettre au travail, apprécier leur action, et en même temps les contrôler ; ne pas adopter envers eux une attitude opportuniste au préjudice de l'œuvre à accomplir. En outre, en ce qui concerne le fonctionnement du pouvoir, nous devons non seulement exercer le plus grand contrôle du dedans et promouvoir une critique et une autocritique constructives, mais en même temps stimuler l'initiative des masses pour qu'elles lui apportent une aide directe et exercent leur contrôle sur ses représentants. Les conseils, dont émanent les comités exécutifs, doivent exercer effectivement leur pouvoir, tant pour la désignation des membres des comités et pour leur contrôle que pour leur destitution quand ils ne se montrent pas à la hauteur de leurs tâches. Agir autrement équivaut à maintenir la forme du pouvoir populaire, mais en laissant dominer l'ancien esprit et les anciennes méthodes dans le contenu de ce pouvoir. Nous devons combattre avec la plus grande âpreté toute action dans ce sens.

L'ennemi mettra tout en œuvre pour nous combattre sur la question du pouvoir. Il combattra la forme de notre régime en invoquant les erreurs et les faiblesses de certains fonctionnaires, qui, dans la plupart des cas, sont des gens à lui qu'il a fait entrer dans le pouvoir, et il présentera ces erreurs comme étant dues à la forme inadéquate du régime. D'autre part, il tentera de s'infiltrer dans le pouvoir, pour saboter et entraver le travail, pour y introduire tous les vices du régime bourgeois. Et si on lui laisse le champ libre, il est même capable de s'emparer des positions clés dans divers secteurs. Nous avons assez d'exemples dans ce sens et cela doit nous servir de leçon.

Le Front a un rôle considérable à remplir. Nous devons accorder à cette question toute l'importance qu'elle mérite. Entraîner les masses du peuple à l'action, assurer leur prise de conscience, en sorte qu'elles deviennent le véritable soutien des lois et de toutes les entreprises de l'Etat, n'est guère une tâche aisée. Mais elle deviendra plus facile et portera ses fruits si nous savons mobiliser les masses là où elles se trouvent et leur faire rattacher leurs intérêts immédiats à l'intérêt général. C'est seulement de cette manière qu'elles s'éduqueront, qu'elles se mobiliseront comme un seul homme pour la cause générale qui concerne toute la nation, c'est seulement ainsi qu'elles se lieront étroitement au pouvoir. Les hommes du Front qui sont au pouvoir et auxquels est confiée la direction de l'Etat doivent, par leur travail impeccable, faire bien comprendre au peuple que ce pouvoir est son propre pouvoir, en ce qu'il s'emploie à régler les questions qui le touchent directement, et qu'il est totalement à son service. Le Front démocratique doit regrouper en son sein les masses travailleuses qui sont pour l'application de son programme. Que ces masses défendent ce programme non seulement en paroles et par des discours, mais en travaillant avec une pleine conscience. Les larges masses du peuple devront être mobilisées dans le Front pour une lutte organisée contre la réaction, contre les saboteurs. En aucune manière nous ne devons éviter la lutte à l'intérieur du Front contre ces éléments hostiles. Que les masses du peuple dans le Front soient constamment en mouvement et en lutte, de même qu'elles doivent être engagées constamment au travail. Sinon, cette organisation politique de notre peuple perd sa raison d'être. L'activité et la vitalité du Front démocratique seront le reflet de l'activité et de la vitalité de notre pouvoir. En travaillant dans ce sens, nous renforçons le Front. C'est dans cette voie que nous devons avancer. Le Front doit manifester sa présence partout, dans les quartiers, dans les usines, les écoles, les magasins, bref en tout lieu où il y a des gens qui se rassemblent. Il faut éveiller l'intérêt de ces masses qui constituent le Front pour les questions immédiates et les leur faire rattacher à leurs propres intérêts. Le Front se montrera actif dans la lutte contre le marché noir, contre les spéculations, dans l'application des lois et des règlements du pouvoir, contre les saboteurs et les ennemis du pouvoir, contre l'analphabétisme, etc. Un Front qui agit dans tous ces domaines de la vie quotidienne, est capable de comprendre aussi les grands problèmes du pays, de combattre corps et âme pour leur solution, de comprendre ce qu'est le pouvoir et comment il doit le défendre puisqu'il appartient au peuple. En agissant ainsi, le Front sera mieux en mesure d'envoyer aux organes du pouvoir les hommes qui le méritent et qui jouissent de son entière confiance ; il sera mieux en mesure de contrôler leur activité, de leur faire des suggestions judicieuses et de leur ouvrir des perspectives.

En politique extérieure, nous devons avoir une idée claire de nos rapports avec les Alliés : l'Angleterre et les Etats-Unis, d'une part, et l'Union soviétique, d'autre part, ainsi que de l'attitude à observer à l'égard de chacun d'eux. Il nous faut agir avec circonspection, car une petite erreur pourrait nous coûter cher. Défendre la paix ne veut pas dire adopter une attitude opportuniste à l'égard des Anglo-Américains ou leur faire des concessions, cela veut dire renforcer les positions de la démocratie dans notre pays et soutenir la politique juste de l'Union soviétique.

Mais pour nous, l'Union soviétique, l'Angleterre et les Etats-Unis ne peuvent pas être placées sur le même plan. Même «pour la forme», nous ne devons plus observer cette attitude. Cela ne veut pas dire que nous allons déclarer la guerre à l'Angleterre et aux Etats-Unis, mais nous défendrons ouvertement et fermement la politique de l'Union soviétique et nous combattons les prises de position réactionnaires de la politique anglo-américaine. L'indépendance de l'Albanie est étroitement liée au renforcement de l'Union soviétique, qui nous défend et nous soutient sincèrement.

Des divergences évidentes apparaissent entre l'Union soviétique et les Anglo-Américains. La politique de ces derniers est une politique manifestement réactionnaire. Elle tend à renforcer la réaction au détriment de la démocratie, à remettre le fascisme en selle et à ressusciter la situation d'avant-guerre. Les Anglo-Américains ont tendance à créer en Occident divers groupes et blocs antisoviétiques pour étouffer la liberté des peuples et porter les cliques fascistes au pouvoir. L'Union soviétique est le défenseur de la véritable démocratie, des libertés des peuples et de leur autodétermination. Les Anglais et les Américains soutiennent les fascistes grecs de façon éhontée, ils cherchent à camoufler les actes de sauvagerie auxquels se livre leur armée en Grèce, en Indonésie et ailleurs. Ils ont lancé ouvertement, et sur une grande échelle, une campagne de calomnies contre l'Union soviétique et tous les pays qui ont instauré une démocratie progressiste, entre autres l'Albanie. Ils maintiennent sur le pied de guerre toute une armée fasciste polonaise [*Il s'agit de l'armée polonaise (d'émigration) encadrée dans le deuxième Corps d'armée commandé par le général réactionnaire Anders et stationné en Italie. A la fin de la Seconde Guerre mondiale, ce corps d'armée non seulement continua d'exister, mais il devint un centre de propagande fasciste.*], des armées fascistes allemande et japonaise, ils appuient les revendications chauvines des fascistes grecs et italiens au détriment de notre pays; ils cherchent de mille façons à aider la réaction chez nous à créer des groupes et des partis fascistes pour perturber l'ordre et renverser le Pouvoir démocratique; ils encouragent et organisent l'activité des saboteurs de tout acabit. Bref, par tous les moyens et à tout prix, les Anglais et les Américains cherchent à ravir aux peuples les conquêtes qui leur ont coûté tant de sang et de sacrifices.

Face à une telle situation notre attitude doit être nette, inébranlable et clairvoyante. Notre peuple doit clairement comprendre la situation, il doit déceler le danger et marcher côte à côte avec le Gouvernement pour défendre le pays, son indépendance, son intégrité territoriale et la démocratie devant de tels brigands. «Nous devons manœuvrer» nous dit-on. C'est juste, mais que cette formule ne cache aucune sorte d'opportunisme ni de concessions. La seule attitude juste est une attitude correcte, ferme et même dure là où il le faut pour défendre nos droits. Le Parti doit à tout prix définir une telle ligne juste et le peuple doit la faire sienne. Nous devons montrer au peuple, au moyen de la presse, de conférences et de l'agitation quotidienne, ce qu'est pour nous l'Union soviétique et ce que sont les autres alliés, notamment les Anglo-Américains, lui faire aimer l'Union soviétique, le communisme et le guide de l'Union soviétique, le grand Staline, comme il aime son propre pays et son parti communiste. Nous ne saurions atteindre ce but en nous bornant à écrire dans la presse deux ou trois articles sur l'Union soviétique. Cela serait insuffisant et infructueux. Il convient de mener une campagne systématique et concrète, d'organiser des manifestations sportives, culturelles, des expositions. Le peuple doit défendre et aimer l'Union soviétique de toutes ses forces. Il doit aimer et défendre le pouvoir du peuple en Albanie. Avec la Yougoslavie également nous devons établir des relations correctes et sincères dans tous les domaines d'activité. Les conditions existent pour ce faire et la guerre a beaucoup facilité les choses à cet égard. A notre avis, dans la pratique, nos relations économiques n'ont pas encore été judicieusement définies, elles demeurent au contraire relativement décousues.

Le danger qui vient du dehors est grand et ne doit pas être sous-estimé. Les Anglo-Américains se livrent à de viles menaces et à un chantage éhonté dont notre peuple doit prendre bien conscience. Se défendre de ce danger est une légitime défense, car ces manœuvres sont dirigées contre l'Union soviétique et contre notre peuple. Si nous ne faisons pas bien comprendre à notre peuple l'attitude de l'Union soviétique, d'une part, et celle des Anglo-Américains et de leurs satellites, de l'autre, nous manquerons à notre principal devoir et nous maintiendrons le peuple dans l'obscurité, nous ne réussirons pas à aiguïser en lui le sentiment de légitime défense face aux menaces des impérialistes. Les officiers anglais ou américains qui se trouvent dans notre pays y sont venus pour nous combattre, pour organiser des sabotages et des «insurrections» contre le pouvoir, ce sont les informateurs les plus dangereux de l'impérialisme. Cela, le peuple et nous, devons en avoir bien conscience et ne pas nous faire la moindre illusion à cet égard. Le peuple doit apprendre à se défendre de ces gens, car ils travaillent pour son mal.

Camarades du Comité central,

Avoir une ligne claire, la comprendre, la faire nôtre et la mettre en œuvre, cela est pour nous d'une importance vitale. A aucun moment nous ne devons perdre de vue notre objectif : nous devons savoir où nous allons et par quelle voie nous devons y parvenir. Le Comité central en premier lieu, qui est la tête dirigeante du Parti, doit non seulement donner le ton à notre organisation et lui indiquer la ligne qu'elle devra suivre, mais aussi être un exemple de maturité dans l'appréciation des questions, comme dans leur réalisation, en étant constamment en éveil pour en contrôler l'application. La confusion à la tête, les flottements ou les conceptions erronées entraînent l'affaiblissement du Parti dans toute sa vie et dans toute son action. Aussi ces manifestations doivent-elles être combattues et frappées sans pitié. Même en temps de paix, nous devons avoir un parti combattant, monolithique, discipliné, un parti de type nouveau, qui dirige effectivement, qui soit l'avant-garde et qui ne glisse pas dans les erreurs et ne donne pas dans les pièges que lui tendent les ennemis du peuple, qui sont ses ennemis. Nous sommes responsables de notre action devant le Parti, et le Parti tout entier l'est devant le peuple ; c'est pourquoi le Parti a un rôle historique et décisif à remplir. On ne saurait donc tolérer que les questions du Parti soient jugées avec légèreté et dans un esprit de copinerie malsaine. Les intérêts du Parti doivent tout primer, car tout dépend de lui. Il nous faut donc défendre le Parti de toutes nos forces contre tout esprit malsain. D'autre part, n'oublions jamais que les éclaircissements donnés aujourd'hui ne doivent pas l'être à notre seule intention. Nos faiblesses et nos erreurs ont des répercussions sur la base du Parti, et nous devons les corriger. Si nous ne pénétrons pas dans le fond des questions et si nous ne les suivons pas dans toute leur évolution, nous risquerons encore de donner une fausse orientation à notre organisation, car ces questions ne sont pas si faciles à résoudre, ni d'ordre secondaire ; il s'agit de questions fondamentales du Parti dont nous sommes les premiers responsables. Nous ne devons jamais l'oublier.

Œuvres, t. 3

## **PROGRAMME DU PREMIER GOUVERNEMENT DE LA REPUBLIQUE POPULAIRE D'ALBANIE PRESENTE A L'ASSEMBLEE POPULAIRE DE LA RP D'ALBANIE**

**24 mars 1946**

*[Le 11 janvier 1946, l'Assemblée constituante proclamait la République populaire d'Albanie.]*

Camarades députés,

La haute Assemblée constituante, en proclamant le Statut fondamental de l'Etat *[Le PCA soumit le projet de Constitution au jugement de tout le peuple. Après deux mois de débats elle fut présentée à l'Assemblée qui l'adopta le 14 mars 1946.]*, a accompli la mission historique que notre peuple lui avait assignée. La proclamation de la Constitution a donné à l'Etat une forme véritablement populaire. Elle dote l'Albanie d'un régime républicain, qui traduit les aspirations de notre peuple tout entier. La proclamation de la Constitution couronne une étape éclatante de l'histoire de notre pays, une étape remplie d'actions héroïques et de sacrifices, d'une lutte et d'un travail inlassables, menés à des moments très difficiles pour notre pays, sur le plan national comme international. Notre peuple, par ses propres forces, a libéré la patrie d'une lourde servitude. Il a conquis son indépendance et sa souveraineté. Il a instauré son Pouvoir populaire et il a entrepris l'œuvre de reconstruction du pays ruiné par la guerre. Durant cette étape de l'après-guerre, le peuple albanais a remporté des succès non seulement dans la consolidation de son pouvoir, mais aussi dans le relèvement de l'économie du pays et dans la promotion politique et culturelle des larges masses travailleuses. La proclamation de la Constitution inaugure, d'autre part, pour tout le peuple une étape nouvelle au cours de laquelle il avancera d'un pas sûr dans la direction que lui trace la Constitution.

Les victoires remportées jusqu'à ce jour ont nécessité la mobilisation de notre peuple tout entier. Ni la grande lutte de libération, ni la première étape de la reconstruction du pays n'auraient pu en effet être menées à bien sans cette large participation. La libération de la patrie a été l'œuvre de tout le peuple. Ce fut une tâche sacrée ; mais tout aussi sacrée et vitale est la tâche de la reconstruction de la patrie. Celle-ci exige du peuple les mêmes sacrifices, la même énergie et la même conscience qui l'ont caractérisé durant la guerre. Ces tâches sont lourdes et ardues. Des obstacles surgiront sur notre voie. Le premier gouvernement de la République populaire d'Albanie, formé sur la base de la Constitution, en a pleinement conscience, comme il a conscience de la grande responsabilité qu'il assume devant son peuple. Mais ces lourdes tâches, il nous faut les accomplir et nous les accomplirons, car le peuple albanais a montré par des faits qu'il est à même de construire et de créer, parce qu'il est doté d'une grande vitalité et d'une grande énergie, parce qu'il ne craint pas les difficultés ni les obstacles, et qu'il a conscience d'édifier son avenir, d'édifier l'Albanie nouvelle. L'heureux accomplissement de ces tâches, exige, outre l'enthousiasme, l'élan et la conscience au travail, une forte et saine organisation, il exige un travail planifié. Œuvrer selon un plan et organiser solidement son travail doivent devenir une seconde nature chez tout le peuple albanais et en particulier chez les fonctionnaires de l'Etat. Afin que ces tâches soient parfaitement réalisées, il est indispensable que tous comprennent bien que chacun a des devoirs à remplir envers la société, que l'intérêt personnel est étroitement lié à l'intérêt général et que l'amélioration de la situation économique de chacun dépend entièrement de l'amélioration de la situation économique de tout le pays. Aussi, pour pouvoir mener à bien sa mission, le nouveau gouvernement demande l'appui et le concours de tout le peuple. Il demande aussi à tous les fonctionnaires de l'Etat, depuis ceux qui assument les plus simples fonctions jusqu'aux plus haut placés, depuis le plus jeune employé jusqu'au plus ancien, de la discipline au travail, de la conscience, de l'honnêteté et de l'enthousiasme. Les employés qui s'imaginent que dans l'Albanie nouvelle on peut continuer de travailler dans le vieil esprit de coterie, de bureaucratie et d'indolence se trompent lourdement. Ceux qui, jeunes ou vieux, croient que les fonctions dans l'administration sont un « refuge tranquille », où l'on touche son traitement sans se fatiguer et sans créer, ne tarderont pas à éprouver d'amères désillusions. Le travail doit devenir un honneur pour chaque Albanais.

La Constitution que nous a donnée l'Assemblée constituante, nous ouvre de vastes perspectives de travail et d'édification d'une société heureuse et nous assure tous les moyens pour progresser avec succès. Suivant cette Constitution, le Gouvernement de la République, s'appuyant sur les succès remportés dans la première étape et notamment sur la force créatrice des masses, sur l'énergie et la vitalité du peuple albanais, surmontera sûrement les difficultés qu'il aura à affronter pour résoudre les problèmes vitaux de notre pays.

#### *Le problème de l'édification de l'Albanie nouvelle*

Ce problème est essentiel entre tous et il doit préoccuper le gouvernement et le peuple albanais tout entier. C'est le plus délicat, le plus difficile, mais il n'est pas insoluble. Nous devons nous atteler à la tâche de toutes nos forces, parce que l'avenir heureux de notre pays en dépend.

Construire l'Albanie nouvelle signifie reconstruire en premier lieu tout ce qu'a incendié et détruit l'ennemi, et aller de l'avant avec des forces décuplées, rebâtir les maisons incendiées, améliorer les voies de communication et en construire de nouvelles, car elles sont indispensables au développement économique, c'est reconstruire et faire mieux fonctionner les divers centres miniers, la plus grande richesse de notre pays, relever l'industrie légère et stimuler la production, l'accroître et l'améliorer. Construire l'Albanie nouvelle veut dire mettre sur pied l'économie du pays, améliorer les conditions de vie du peuple, lui assurer la prospérité, le doter d'une instruction et d'une culture saines, édifier une société nouvelle dans l'Albanie nouvelle.

Ce sont là les premières tâches, difficiles certes, qui incombent au Gouvernement de la République et à tout le peuple albanais. Et ce grand problème, nous devons mobiliser toutes nos forces pour le résoudre tant du point de vue politique que du point de vue de l'organisation. Nous devons être conscients du fait que toutes ces tâches indispensables ne peuvent être réalisées avec les seules



dépenses prévues par le budget ordinaire de l'Etat. Cette lacune sera comblée par les forces vives du peuple, par son esprit d'initiative et de sacrifice qui seront mis au service de la patrie. Notre peuple mènera ainsi une seconde lutte tout aussi glorieuse, celle de l'édification nouvelle de notre société, qui engendrera de nouveaux héros, les héros du travail.

Le nouveau gouvernement est en train d'élaborer le plan de travail et le nouveau budget de l'Etat, et ce plan de travail est caractérisé par les points suivants :

a) L'aménagement et l'exploitation maximale de nos gisements pétrolifères et de nos mines de bitume, de cuivre et de chrome. En effet, ces précieuses richesses de notre pays toujours mieux exploitées seront le principal soutien pour la mise sur pied et le renforcement d'autres secteurs de l'industrie. Le Gouvernement consacrera tout son soin à cet important secteur d'activité. Par ailleurs, il attend des ouvriers albanais qu'ils ne lui ménagent pas leur aide; il attend d'eux qu'ils renforcent leur conscience de classe, et comprennent leur rôle important à la fois comme dirigeants et comme bâtisseurs. Nos ouvriers doivent s'ériger en exemple d'esprit de sacrifice pour la cause du peuple, en exemple d'organisation et de discipline dans le travail ;

b) La mise en efficacité maximale et au service de l'intérêt général de toute l'industrie légère de notre pays, qui a fonctionné jusqu'à présent sans critère et a surtout servi à enrichir une poignée de gens au détriment de notre peuple ;

c) La reconstruction des maisons incendiées. Jusqu'à présent le Gouvernement a fait de son mieux pour loger ceux que la guerre avait laissés sans abri. Par la fourniture de matériaux il a aidé à la réparation provisoire d'un grand nombre de maisons dans les villages incendiés. Mais cela n'a jamais été suffisant. Nous ne serons pas encore cette année en mesure de réaliser le plan général de la reconstruction des villes et des villages brûlés. Toutefois, le nouveau Gouvernement prévoit dans son programme la reconstruction des maisons des villages qui ont le plus souffert de la guerre et en premier lieu de ceux de Korçë, de Kurvelesh, de Vlorë, de Mallakastër et de Gjirokastrë. Ce n'est pas seulement une obligation du pays envers ceux qui se sont battus en héros, qui ont péri et ont vu leurs biens incendiés, c'est aussi une nécessité urgente qu'il faudra satisfaire dans le courant de l'été et de l'automne. Le Gouvernement attend pour ce travail le soutien du peuple tout entier: que dans les scieries et les briqueteries, partout où l'on produit du ciment et de la chaux, la production augmente rapidement; que les techniciens, maçons, menuisiers et tous ceux qui peuvent aider leurs frères dont les biens ont été incendiés durant la guerre et contribuer à la reconstruction de la patrie dévastée, se mobilisent et travaillent consciencieusement ;

d) Notre pays a besoin de routes nouvelles, c'est pourquoi le programme gouvernemental a prévu, outre l'entretien du réseau existant, la construction de nouvelles routes. Des travaux seront entrepris à cette fin dans le Sud comme dans le Nord. Il nous faudra, certes, un long temps pour pouvoir bâtir un réseau routier parfait. Nous n'en devons pas moins, dès cette année, commencer à aménager des routes dans nos régions montagneuses du Nord pour aider les paysans de ces zones et élever leur niveau économique et culturel. Les nouvelles routes contribueront grandement à extirper les survivances du moyen âge et du féodalisme dans ces contrées. Et l'on n'y écouterait plus la parole des jésuites et de Maliq Bushati et consorts, mais celle de l'Albanie libre, de l'Albanie nouvelle.

En ce qui concerne la reconstruction de notre pays, les réparations de guerre que nous recevrons de l'Allemagne et de l'Italie représenteront pour nous une aide importante. Ces deux pays ont déclenché la Seconde Guerre mondiale, ils ont incendié et ravagé notre pays. Ils ont donc l'obligation de nous indemniser pour ces dévastations d'une ampleur sans précédent dans notre histoire. La Conférence des réparations qui s'est tenue à Paris [*A la Conférence des réparations tenue à Paris en novembre-décembre 1945 participait une délégation de la RP d'Albanie conduite par Hysni Kapo.*] a fixé à notre pays une part qui comprend l'outillage d'un certain nombre d'usines. Pour le retirer, le gouvernement albanais a délégué une commission auprès du Comité des réparations à Bruxelles. En ce qui concerne les réparations que nous doit l'Allemagne, la Conférence de Paris nous a fixé injustement un montant

très réduit en regard aux destructions que ce pays nous a causées. Mais notre gouvernement exigera que la même injustice ne se renouvelle pas en ce qui concerne les réparations que nous demandons à l'Italie. L'Italie a dépouillé pendant des années notre pays, elle a pillé toutes les richesses de notre sol et de notre sous-sol et elle a, enfin, incendié et ruiné nos régions et massacré des centaines et des milliers d'Albanais. Elle doit donc réparer tous ces dommages. Le Gouvernement insistera sur ce point. Certains de nos alliés ne doivent pas oublier que notre pays a subi la plus odieuse des agressions et qu'il y a résisté jusqu'au bout par les armes. Ces initiatives du Gouvernement, soutenues puissamment par toutes les couches de la population, auront pour objectif l'accroissement et l'amélioration de la production. Ainsi les masses paysannes, ouvrières et citadines seront mieux approvisionnées. Cela permettra en même temps de développer l'industrie et d'augmenter la quantité des produits fabriqués. Notre pays est actuellement pauvre et dévasté. Aussi faut-il développer au maximum parmi nous le sens de l'épargne, du bon entretien et de la sauvegarde des biens de l'Etat. Réaliser des économies, préserver les biens de l'Etat et diminuer les frais de production signifie en effet baisser les prix de ces produits, susciter la confiance du peuple dans la situation actuelle, cimenter l'union entre les paysans, les ouvriers et les intellectuels dans la République populaire d'Albanie.

Une lourde tâche incombe au Gouvernement dans le domaine de la culture et de l'enseignement. Si notre peuple a besoin de plus de pain, il a également besoin de plus de culture et de plus d'instruction. Cette culture et cette instruction ne doivent pas être seulement un ornement inutile, mais servir l'intérêt général pour produire davantage et mieux, pour élever le niveau de vie de notre peuple. Nous avons besoin d'une culture qui rende notre peuple capable de travailler mieux et de produire davantage. Cette culture et cette instruction, nous devons en faire une arme des larges masses travailleuses. Le Gouvernement combattra tous les obstacles qui entravent notre marche en avant dans ces directions. Dans l'Albanie nouvelle qui s'édifie en se guidant sur la nouvelle Constitution dont elle s'est dotée, on ne saurait aller de l'avant ni avec les anciennes formes d'organisation ni avec les vieux programmes. L'enseignement sera adapté à l'époque et à la situation créée et changera à la fois de forme et de contenu.

Dans le domaine scolaire, le Gouvernement multipliera les écoles primaires. Il fera face provisoirement au manque d'instituteurs en organisant des cours de courte durée pour la formation de maîtres d'école. Il se montrera sévère à l'égard des instituteurs et des professeurs qui n'accompliront pas comme il se doit la haute mission qui leur est assignée ; il fera de même pour les parents qui enfreignent la loi [*Le 1<sup>er</sup> août 1946, l'Assemblée populaire de la RP d'Albanie adopta la loi «Sur la réforme de l'enseignement» aux termes de laquelle l'enseignement devint général, gratuit, laïque, et l'école se vit donner un caractère totalement étatique et unifié. Les droits d'inscription furent supprimés et l'instruction primaire devint obligatoire.*] en n'envoyant pas leurs fils et leurs filles à l'école pour toute la période de la scolarité obligatoire.

Les portes des écoles secondaires seront ouvertes aux larges masses de la jeunesse citadine et rurale. A cette fin, le Gouvernement s'efforcera de créer le maximum de facilités aux éléments des couches sociales pauvres, pour qu'ils poursuivent leurs études secondaires ; le Gouvernement fera également tout son possible pour faire fréquenter les écoles par le maximum de filles, afin que la femme albanaise puisse ainsi remplir le grand rôle qui doit être le sien dans l'Albanie nouvelle.

La réforme de l'enseignement et la modification des programmes seront les premières tâches du Gouvernement dans le domaine de l'enseignement. La réforme et la modification des programmes seront adaptées aux conditions créées dans notre pays et aux besoins qui se manifestent au cours de l'édification de l'Albanie nouvelle.

La formation des cadres, qui jouera le rôle principal en ce domaine, sera l'objet de la plus grande attention de la part du Gouvernement. Des jeunes capables seront aussi envoyés à l'étranger pour y poursuivre leurs études.

Afin d'élever le niveau culturel du peuple, le Gouvernement mettra tout en œuvre pour combattre l'analphabétisme. Il organisera des cours du soir, des cours spéciaux à l'intention des ouvriers, des cours de formation de spécialistes. Il donnera au théâtre, à la radio et au cinéma tout le soutien voulu pour en faire un moyen efficace d'élévation du niveau culturel de la population. Le Gouvernement encouragera les sports et l'éducation physique, afin que la jeune génération se fortifie et puisse travailler et combattre efficacement pour l'édification de l'Albanie nouvelle.

### *Le problème agricole*

Ce problème est l'un des plus importants qui se posent à notre pays. Il exige une solution juste et rapide. L'Albanie est un pays agricole, et la première mesure, une mesure de portée historique, prise en matière agricole, a été l'application de la réforme agraire, qui a remis la terre à ceux qui la travaillent et, en premier lieu, à la paysannerie pauvre et moyenne. Des progrès ont été accomplis dans la répartition des terres aux paysans sur la base de la loi de la réforme agraire, mais ce travail n'est pas encore terminé. Le Gouvernement s'emploiera de toutes ses forces pour que cette tâche soit achevée le plus vite et le mieux possible. A cette fin, il augmentera le nombre des techniciens engagés dans la mise en œuvre de cette réforme. En outre, le Gouvernement appelle les comités de paysans [*Pour réaliser correctement et rapidement la réforme agraire, le PCA créa les comités de paysans pauvres qui contribuèrent beaucoup à élever la conscience politique de classe de la paysannerie pauvre.*] à apporter tout leur appui afin que le travail soit hâté et exécuté correctement conformément aux intérêts des masses rurales et du pays tout entier. Que les paysans d'Albanie combattent avec la plus grande opiniâtreté les fraudes et les injustices dans l'application de la réforme agraire ou les fausses interprétations que quelque employé sans scrupule pourrait faire de cette loi. Personne ne doit avoir l'illusion de pouvoir échapper à la loi ni recourir à des subterfuges. Le Gouvernement ne permettra pas qu'on joue avec la terre et le sort des paysans. Si une disposition de la loi autorise des interprétations différentes, on adoptera celle qui favorise les paysans. Non seulement le Gouvernement hâtera la répartition des terres, mais il instituera aussi le crédit agraire pour aider les paysans en argent et en instruments aratoires. Il multipliera et améliorera les centres de machines agricoles, qui seront mis au service des agriculteurs. Il sera difficile, dans le courant de cette année, d'appliquer pleinement le vaste plan de travaux de bonification prévu. Néanmoins, le programme du Gouvernement envisage pour l'année en cours le creusement de nombreux canaux, l'assèchement de marais, comme celui de Maliq et d'autres. Tout ce travail tendra à élever le niveau de notre agriculture de son stade primitif à un stade plus avancé. Il tendra à faire mettre en culture la plus grande étendue possible de terres, à accroître et à améliorer la production agricole. Le mot d'ordre dans ce cas doit être : «Assurons notre pain nous-mêmes sans dépendre de l'étranger». La seule sollicitude du Gouvernement ne suffit pas à garantir la réalisation de ces tâches vitales, il faut que le peuple tout entier se mobilise pour travailler bénévolement, qu'il consente des sacrifices pour se créer un avenir meilleur.

En ce qui concerne la question agricole, il nous faut attacher aussi une grande importance à l'élevage. Nous multiplierons et améliorerons notamment la race du bétail. Bien entendu, nous n'y parviendrons que si nous aidons les agriculteurs à semer et à assurer leur propre nourriture et celle de leurs bêtes, et aussi si nous les instruisons pour qu'ils améliorent le travail en général dans cet important secteur. A cette fin, le Gouvernement organisera, en plus des cours et des écoles agricoles, des cours spéciaux à l'intention des paysans. Nombre de branches de l'industrie légère de notre pays qui s'épanouiront dans un proche avenir, dépendent de l'amélioration de ce secteur. L'industrie du traitement du lait et de la laine, ainsi que celle des peaux et cuirs y sont notamment étroitement liées.

Par ailleurs, l'entretien des forêts et plus généralement le boisement de notre pays seront l'objet d'une attention particulière aussi bien du Gouvernement que de la population elle-même. Le bon entretien des forêts n'a pas seulement des effets bénéfiques pour les sols et le climat en général; il permet aussi le développement de l'industrie du bois et du papier si nécessaires pour la reconstruction de notre pays, et crée ainsi une grande richesse. Pour que notre agriculture progresse et que l'anarchie disparaisse dans la production agricole, ce secteur sera placé sous le contrôle des organes gouvernementaux. Les paysans recevront de bonnes semences, des engrais et des instruments aratoires. Il leur sera donné des

instructions sur la manière de semer et sur les produits dont le pays a le plus besoin. Il faudra exploiter les variétés qui s'adaptent le mieux à notre climat et à notre sol, encourager la production des plantes dont notre paysannerie n'apprécie pas encore l'avantage et l'importance. Ce n'est qu'ainsi que notre agriculture progressera, qu'elle accroîtra sa productivité et renforcera notre économie en général. La création des coopératives rurales, que nous prescrit du reste la Constitution, sera fortement encouragée par le Gouvernement. Elles seront avant tout sous l'égide de l'Etat, mais en même temps elles seront naturellement aux mains des masses de paysans pauvres et moyens et non pas des spéculateurs.

### *Le problème financier*

Nous résoudrons cet important problème par nos propres moyens. Notre principale source de revenus proviendra du vigoureux développement de l'économie et de l'industrie du pays. L'économie et les finances sont deux secteurs apparentés qui se développent de pair et harmonieusement. La Banque de l'Etat albanais constituera un facteur important pour l'essor de ce secteur. La Banque n'accordera plus de crédits pour enrichir les gros commerçants, mais pour aider les grandes entreprises d'Etat, pour développer l'économie et, en particulier, l'agriculture. Par ailleurs, le travail bénévole, l'initiative des masses, les sacrifices et l'aide du peuple aux entreprises publiques y contribueront aussi dans une très grande mesure. Nous ne devons jamais perdre de vue que notre pays est en ruine et que ses besoins sont considérables. On ne saurait y satisfaire, comme je l'ai dit plus haut, par notre budget ordinaire. Il nous faut travailler et aussi économiser. Notre système financier frappera tous ceux qui se sont enrichis aux dépens du peuple nécessiteux et les impôts frapperont en particulier les possédants.

### *Le problème social*

Le Gouvernement, se guidant sur la Constitution, prendra aussi des mesures de caractère social. Il veillera constamment sur ceux que la guerre a laissés orphelins ou dépouillés de tout bien; sur ceux qu'elle a mis dans l'incapacité de travailler. Il créera des possibilités particulières de travail pour les invalides de guerre et nommera en priorité aux fonctions publiques des personnes dépourvues de moyens de subsistance. Une aide importante a été fournie par l'Etat aux indigents, mais des personnes qui n'y avaient pas droit et qui étaient même en état de travailler en ont aussi bénéficié. Nous mettrons fin à ces irrégularités et la Commission du contrôle d'Etat qui a été constituée auprès du Gouvernement aux termes de la Constitution, prendra des mesures pour assurer le fonctionnement judicieux de l'appareil d'Etat en éliminant ces défauts et abus qui sont le fait d'éléments parasites et sans scrupule, et qui portent préjudice à l'Etat et à la société. Le Gouvernement sera sévère contre tous ceux qui violent ou faussent la loi, contre ceux qui ne s'acquittent pas de leurs obligations à l'égard du Gouvernement et de l'Etat.

Le Gouvernement mettra un terme à l'exploitation des travailleurs. Il assurera, selon les possibilités, leur répartition dans les divers emplois, avec un souci particulier pour les femmes et les jeunes. Il organisera en outre l'assurance contre les accidents de travail [*Il s'agit de la Section des assurances sociales près la Direction du travail.*], créera des maisons de repos pour les masses travailleuses et veillera à ce que la journée de huit heures et les congés accordés par la loi soient respectés. En particulier, le Gouvernement s'efforcera d'assurer de dignes conditions de vie aux invalides de guerre.

### *Dans le domaine de la justice*

En ce domaine, des changements importants interviendront, conformément aux principes fondamentaux définis dans la Constitution. Pour que notre justice soit vraiment populaire nous devons poursuivre dans la voie des réformes. La justice doit s'adapter aux nouvelles conditions sociales et économiques. La principale tâche des juges est d'assurer l'application scrupuleuse des lois que le peuple élabore lui-même. Chacune de leurs décisions doit porter la marque de l'esprit nouveau. Dans le choix de ces juges, le peuple tiendra compte de leurs capacités professionnelles, mais il s'assurera aussi et surtout qu'ils ont bien les qualités qui lui garantissent la défense de ses intérêts et des fruits de la lutte qui lui a coûté tant de sang.

### *Pour la santé du peuple*

Le Gouvernement veillera en particulier à la santé du peuple en menant une vaste propagande pour promouvoir l'hygiène et la prophylaxie. D'autre part, il prendra toujours mieux soin des hôpitaux et du personnel médical et renforcera son contrôle sur eux, afin que les médecins ne fassent pas un commerce de leur profession, mais la considèrent comme une haute mission humanitaire. En même temps, le Gouvernement fera tous les efforts nécessaires pour mettre sur pied de nouveaux hôpitaux et, notamment, créer le plus grand nombre possible de dispensaires dans les villages. Il prendra des mesures sévères contre tous ceux qui chercheront à spéculer sur les produits pharmaceutiques, et il a aussi à son programme d'organiser des cours pour infirmiers.

### *La politique extérieure*

En matière de politique extérieure le nouveau Gouvernement poursuivra la politique de son prédécesseur. Il défendra les intérêts de la paix et de la démocratie en même temps que les intérêts du pays. L'Albanie n'est plus un pays avec le sort duquel on peut jouer ou qui se laisserait encore une fois traiter comme un objet de marchandage par la diplomatie des grandes puissances, déjà responsable de la Seconde Guerre mondiale. Le rang que l'Albanie occupe au sein des nations antifascistes ne lui a été offert en cadeau par personne. Elle l'a conquis au prix du sang versé et de sacrifices surhumains. Notre peuple s'engage sans réserve dans la lutte antifasciste, pour la conquête de ses droits, et la défense des droits de l'humanité, pour le renforcement et le triomphe de la démocratie, pour les libertés des peuples. Et il réclame aujourd'hui avec insistance et le front haut que l'on respecte ses droits. Fidèle jusqu'au bout à la grande alliance antifasciste, il voit avec colère et indignation ajourner l'examen de sa demande légitime à être admis à l'Organisation des Nations unies, et il est d'autant plus déçu qu'il voit que cet ajournement est provoqué par ses alliés : l'Angleterre et les Etats-Unis d'Amérique. Je ne peux même imaginer les raisons qui sont à l'origine des obstacles que l'on dresse devant notre pays pour l'empêcher d'occuper la place qui lui revient «de jure» dans l'Organisation des Nations unies. Ces raisons, du reste, ni monsieur Bevin [*E. Bevin (1881-1951), personnalité politique anglaise. Ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne de 1945 à 1951, il fut un des organisateurs du Pacte de l'OTAN en 1949.*] ni monsieur Stettinius [*E.R. Stettinius (1900-1949) fut, de 1943 à 1945, d'abord secrétaire adjoint, puis secrétaire d'Etat des Etats-Unis.*] n'étaient à même de les formuler et de les exprimer ouvertement quand nous le leur avons demandé formellement et quand notre cause a été défendue avec bienveillance par les chefs des délégations soviétique, yougoslave et polonaise, à qui, en même temps qu'à leurs pays, notre peuple est très reconnaissant.

Nous estimons que l'Organisation des Nations unies doit comprendre les Etats qui se sont sacrifiés pour les nobles buts qui sont les siens : la consolidation de la paix et une sincère coopération internationale. Cela étant notre conviction, nous affirmons qu'il nous appartient de siéger à cette haute organisation avant les Etats qui ont collaboré ouvertement ou indirectement avec les fascistes italiens et allemands. Le Gouvernement que j'ai l'honneur de présider ne s'efforcera pas seulement de faire reconnaître les droits que notre pays s'est acquis de haute lutte ; il fera respecter par tous, et en particulier par ceux qui sont encore attachés au souvenir de Hitler et de Mussolini, la liberté, l'indépendance et l'intégrité territoriale de la République populaire d'Albanie. Et en cela, le Gouvernement de la République est soutenu par tout le peuple albanais.

La petite Albanie a de grands amis dans le monde, des amis sincères qui aiment notre peuple, qui l'aident de toutes leurs forces sur la voie de la reconstruction et du progrès. S'ils le font, c'est parce qu'ils ont vu que notre peuple s'est sacrifié pour la grande cause commune, que notre pays a subi d'immenses ravages et dévastations, sans pour autant jamais fléchir devant la machine d'oppression allemande et italienne. A présent ils constatent que notre peuple marche avec assurance vers son relèvement, vers le progrès et la véritable démocratie; qu'il devient un facteur important de paix dans les Balkans et en Europe. Ces sentiments d'amitié et de confiance que nos amis nourrissent pour l'Albanie, le Gouvernement de la République mettra tout en œuvre pour les mériter et les raffermir dans l'intérêt de notre peuple, de la paix et de la démocratie.

L'un des facteurs les plus importants de la victoire sur le fascisme, le principal facteur extérieur de la libération de l'Albanie, est le glorieux pays de l'Union des républiques socialistes soviétiques. L'Union soviétique est un important facteur de la défense des petits peuples, de la défense de leur souveraineté, de leur liberté et de leur indépendance. Le peuple albanais l'a bien compris. Aussi éprouve-t-il au fond du cœur un grand et sincère amour pour l'Union soviétique et son grand dirigeant Staline. Notre peuple, au cours de son histoire, ne s'est jamais senti lié à aucun autre peuple par une amitié si étroite et si sincère que celle qui le lie aux peuples de l'Union soviétique. Notre peuple a vu dans cette guerre terrible avec quel héroïsme légendaire l'Armée rouge a combattu pour la libération des peuples et il constate tous les jours mieux que l'Union soviétique et le Parti bolchevik de Lénine et de Staline défendent constamment nos droits légitimes sur le plan international, qu'ils aident le peuple albanais à se relever dans les domaines économique et culturel. Conscients de cette amitié et de cette affection sincères que l'Union soviétique éprouve pour notre pays, le peuple albanais et le Gouvernement de la République qui représente sa volonté, n'épargneront aucun effort pour que les relations et la coopération politiques, économiques et culturelles entre l'Union soviétique et notre Etat deviennent une réalité solide. Le peuple albanais est reconnaissant à l'Union soviétique et au généralissime Staline de la grande amitié qu'ils vouent à notre pays et de l'aide qu'ils lui ont donnée.

En ce qui concerne les grands peuples anglais et américain, le nouveau Gouvernement continuera comme par le passé de renforcer les liens d'amitié de notre peuple avec eux, dans la lutte contre les manœuvres des néo-fascistes et des cliques réactionnaires internationales. Notre gouvernement entretient des relations diplomatiques et amicales avec de nombreux pays d'Europe, comme la Yougoslavie, la Pologne, la Tchécoslovaquie, la France, et il s'efforcera de consolider ces bonnes relations. Une vieille amitié nous unit au peuple bulgare depuis l'époque de la Renaissance albanaise, durant laquelle celui-ci a soutenu et aidé nos patriotes. Notre gouvernement raffermira cette amitié avec la Bulgarie du Front patriotique sur des bases nouvelles et solides.

Les relations cordiales qui ont été établies entre le peuple albanais et le peuple grec, au cours de la guerre contre le même occupant, ont malheureusement été interrompues. Ce n'est la faute ni de notre peuple ni du peuple grec laborieux ; c'est la faute des fascistes qui gouvernent à Athènes, qui étouffent les aspirations du peuple grec et cherchent à troubler la paix dans les Balkans et en Europe. Les fascistes d'Athènes et la réaction internationale se livrent au jeu le plus éhonté et le plus infâme contre notre pays. Une vaste campagne de presse et de propagande faite de calomnies et de provocations systématiques, est menée contre notre peuple, un peuple honnête, qui a tant combattu contre le fascisme et qui ne demande qu'à vivre tranquille et libre sur son territoire. Les calomnies, les provocations armées le long de notre frontière, les enlèvements de femmes de la minorité grecque par les bandes des hitos [*Membres des bandes terroristes au service de la gendarmerie grecque.*], les affreuses tortures que les hommes d'Athènes ont commises sur la vieille mère du martyr et patriote minoritaire Thanas Ziko, sont un opprobre tant pour les fascistes grecs que pour ceux qui aident ces bandits.

Le peuple albanais doit bien savoir ce que réclament les fascistes grecs. Ils ne revendiquent rien de moins que les régions de Gjirokastër et de Korçë jusqu'au Shkumbin, qu'ils prétendent être leurs. Et la réaction internationale les aide dans cette grande comédie, parce qu'elle souhaite que notre pays redevienne le domaine des criminels de guerre albanais, qui vivent dans les palais de Rome et du Caire. [*Ahmet Zogu et sa suite y résidèrent comme hôtes du roi Farouk d'Egypte.*] Tout Albanais, jeune ou vieux, s'étonne et s'exaspère de voir qu'après cette guerre si terrible contre le fascisme, il existe encore des hommes et des Etats qui, tout en se posant comme démocrates, soutiennent cette thèse si insensée et à la fois si ignoble des fascistes grecs. Il n'y a pas d'Albanais qui ne se révolte devant de telles prétentions. Il n'y a pas d'Albanais qui ne prenne les armes pour défendre sa patrie contre l'agresseur, que celui-ci soit fasciste italien, allemand ou grec. Aussi les fascistes grecs et leurs protecteurs doivent-ils bien comprendre que quiconque oserait déplacer les bornes de notre frontière du Sud provoquerait une effusion de sang, et il s'ensuivrait pour ceux qui s'y risqueraient, d'amères conséquences. Le gouvernement d'Athènes et monsieur Rendis, son ministre des Affaires étrangères, s'évertuent à rejeter sur le peuple albanais la responsabilité de la guerre italo-grecque, à identifier l'Albanie à l'Italie fasciste, et, sur cette base, à réclamer d'elle des réparations. «L'Albanie a déclaré la

guerre à la Grèce» vocifère le fasciste Rendis pour renforcer sa thèse ridicule sur l'Épire du Nord». Le peuple albanais n'a jamais déclaré la guerre à la Grèce. Bien au contraire, il s'est battu mieux que quiconque contre les Italiens et les quislings albanais, qui furent les auteurs de ce crime. Le peuple albanais éprouve de la sympathie pour le peuple grec. Il assaillait les forces et les convois italiens de ravitaillement qui se dirigeaient vers le front du Sud ; il affrontait les carabinieri italiens dans les rues. Les quelques soldats albanais qui furent recrutés de force par les Italiens jetèrent leurs armes, désertèrent ou furent tués ou internés par le SIM. Notre lutte contre l'Italie fasciste est illustrée par nos victimes, par nos villages incendiés, par les déclarations des Alliés, par les témoignages des fils du peuple grec qui ont vu de leurs propres yeux, dans le Sud, le peuple albanais, fermement résolu à se battre côte à côte avec eux contre les Italiens, être repoussé par les officiers de l'armée de Métaxas. *[Général fasciste grec, il fut chef de la dictature fasciste grecque de 1936 à 1941.]*

Que notre peuple prenne bien conscience de la bassesse de l'argument invoqué contre notre pays par les fascistes grecs. Avec la réaction internationale ils accusent notre peuple d'un crime que, loin de jamais commettre, il a au contraire combattu de toutes ses forces. Les vrais auteurs de ce crime sont maintenant choyés dans les palaces de Rome et c'est à qui leur versera les plus copieus émoluments. Les fascistes, comme on dit chez nous, oublient le loup pour s'attacher à ses traces. Pourquoi donc monsieur Rendis et consorts ménagent-ils les criminels de guerre italiens et les collaborateurs albanais, qui sont les auteurs de la guerre contre la Grèce, Victor-Emmanuel, Shefqet Vërlaci, Mustafa Kruja, Kolë Bibë Miraka et d'autres ? Ce sont eux et non pas le peuple albanais, qui sont responsables de l'acte odieux perpétré contre la Grèce. Le peuple albanais et son véritable gouvernement n'ont jamais déclaré la guerre à la Grèce. Au contraire, ils ont sympathisé avec le peuple grec laborieux et l'ont soutenu dans sa lutte pour sa libération.

Monsieur Rendis et consorts gardent les criminels de guerre responsables de la guerre italo-grecque pour répéter peut-être avec eux la tragi-comédie de Mussolini. Mais que ces messieurs d'Athènes sachent bien que le peuple albanais ne ressemble pas aux fascistes de Mussolini. Le monde progressiste doit remettre à leur place ces gens qui compromettent la paix et le développement normal et pacifique des relations entre États. Notre pays désire vivre en paix et entretenir de bonnes relations avec tous, mais il ne permettra à personne d'attenter à ses droits. Il saura les défendre avec héroïsme et il vaincra. Le Gouvernement de la République entourera du plus grand amour et de la plus grande sollicitude son armée héroïque, qui, en livrant de sanglantes batailles, a libéré la patrie, lui a assuré l'indépendance et la souveraineté. Le Gouvernement s'emploiera de toutes ses forces à faire de notre armée populaire, qui est le sûr rempart des droits conquis par le peuple, le rempart de l'indépendance et de l'intégrité territoriale de l'Albanie, une armée des plus modernes, qui justifie pleinement la grande affection que lui porte notre peuple qui lui a donné naissance et l'a fait croître à travers tant de tempêtes.

Camarades députés,

En vous présentant succinctement les tâches du nouveau Gouvernement, je tiens à souligner une fois de plus que c'est de l'accomplissement de ces tâches que dépend l'avenir heureux de la République populaire d'Albanie. Ces problèmes vitaux, nous les résoudrons avec nos seules possibilités matérielles. Voilà pourquoi il est nécessaire que le peuple albanais se mobilise tout entier ; qu'il prenne conscience que nous devons consentir des sacrifices et renoncer à bien des choses tant que les difficultés principales ne seront pas surmontées. Nous nous mobiliserons donc au travail sans ménager aucun effort, et avec une conscience élevée, en nous montrant à la hauteur de notre tâche, nous réussirons à édifier l'Albanie nouvelle, une Albanie qui soit telle que l'ont voulue ceux qui ont combattu et sont tombés au champ d'honneur, une Albanie qui vive, le front haut, dans la prospérité, la culture et le bonheur.

*Paru pour la première fois dans le «Bashkimi» N° 382, 25 mars 1946*

*Œuvres, t. 3*

## **DEMANDE ADRESSEE A LA CONFERENCE DES MINISTRES DES AFFAIRES ETRANGERES A PARIS, CONCERNANT LE DROIT DE L'ALBANIE A PARTICIPER A LA DISCUSSION DU TRAITE DE PAIX AVEC L'ITALIE**

27 avril 1946

A LA CONFERENCE DES MINISTRES DES AFFAIRES ETRANGERES DE GRANDE-BRETAGNE, DES ETATS-UNIS D'AMERIQUE, DE L'UNION DES REPUBLIQUES SOCIALISTES SOVIETIQUES ET DE France

*[Il s'agit de la Conférence de la Paix réunie à Paris du 29 juillet au 15 octobre 1946 pour examiner les projets de traités de paix avec les Etats alliés de l'Allemagne hitlérienne en Europe : Italie, Bulgarie, Roumanie, Hongrie et Finlande, durant la Seconde Guerre mondiale.]*

Paris

Le Gouvernement de la République populaire d'Albanie a l'honneur de soumettre à l'appréciation bienveillante de la Conférence des ministres des Affaires étrangères de Grande-Bretagne, des Etats-Unis d'Amérique, de l'Union des républiques socialistes soviétiques et de France ce qui suit :

A l'occasion de la réunion à Paris de la Conférence des ministres des Affaires étrangères des principales puissances associées pour discuter de différentes questions concernant le Traité de Paix avec l'Italie, le Gouvernement de la République populaire d'Albanie, interprète des profonds sentiments du peuple albanais, attire l'attention bienveillante de la conférence sur le droit de l'Albanie à être invitée à exposer son point de vue pendant le débat sur le Traité de Paix avec l'Italie.

L'Albanie est partie intéressée à ce débat, parce qu'elle a été très cruellement éprouvée par l'agression fasciste. Comme on le sait, le 7 avril 1939, l'Italie fasciste, engageant d'importantes forces armées, attaquait l'Albanie et l'occupait. Le peuple albanais résista à l'envahisseur et versa son sang dans les ports et sur les routes qui servirent d'accès aux troupes fascistes. L'occupation de l'Albanie par l'Italie a été le résultat d'une agression armée, fondé uniquement sur la force militaire brutale et elle dura jusqu'à la capitulation sans conditions de l'Italie fasciste. La résistance albanaise contre l'occupant, commencée dès le jour de l'invasion le 7 avril 1939, se poursuivit et se développa sous toutes les formes. Les grandes manifestations populaires de 1940 et 1941 contre l'occupant fasciste furent noyées dans le sang. Les Italiens jetèrent dans les prisons ou les camps de concentration 6.500 Albanais ; des milliers d'autres furent froidement massacrés dans les villes et les villages pour leur activité antifasciste.

Dès 1939 il y avait dans nos montagnes 3.000 Albanais qui attaquaient les fascistes italiens. Ils formaient les noyaux des guérillas de partisans, qui devaient plus tard se couvrir de gloire dans la lutte d'abord contre les Italiens fascistes, puis contre les Allemands nazis qui leur succédèrent. La lutte incessante que le peuple albanais mena aux côtés de ses grands alliés, contre deux occupants, obligea les Italiens puis les Allemands à maintenir en permanence en Albanie un nombre considérable de divisions des mieux aguerries. Dès 1942, certaines zones étaient libérées par les partisans et, en 1943, à la veille de la capitulation de l'Italie, plus de la moitié de l'Albanie était libérée. En pleine guerre et dans les souffrances les plus cruelles le peuple albanais créa son Armée de libération nationale, armée de partisans organisée en brigades, divisions et corps d'armée. A la fin des hostilités elle devait compter 70.000 hommes. Cette armée se battit vaillamment contre deux ennemis et, après la libération du pays, elle pourchassa les hitlériens au-delà des frontières albanaises, en Yougoslavie. Ainsi donc, le peuple albanais a montré que la cause des Alliés était la sienne. Par le sang qu'il a versé et les sacrifices qu'il a consentis dans la même guerre qu'eux, et contre l'ennemi commun, il s'est rangé courageusement du côté des grands Alliés et s'est montré inébranlablement fidèle à leur cause.



Il a apporté à la victoire commune la plus importante contribution possible : plus de 50.000 morts et blessés, 35 pour cent des villes et des villages d'Albanie rasés, les voies de communication détruites, l'économie nationale ruinée par les envahisseurs, autant de faits qui témoignent de l'ampleur de la lutte du peuple albanais contre le fascisme. C'est ainsi que le peuple albanais a conquis sa liberté et son indépendance, qu'il a créé son armée de libération et qu'au cours de cette lutte il a instauré un régime démocratique. Par ses immenses sacrifices en vies humaines et par les dommages matériels qu'elle a subis au cours de la guerre commune, l'Albanie a conquis le droit de demander des réparations de l'Italie et de l'Allemagne.

C'est pourquoi, en présentant cette demande légitime et conforme aux principes de justice et du droit international, le Gouvernement de la République populaire d'Albanie est fermement convaincu que cette conférence, soucieuse du respect des droits et des intérêts des petits Etats, aura soin de considérer cette requête avec tout l'intérêt voulu, et de lui donner une suite favorable, en permettant au peuple albanais de faire entendre sa voix. *[Par suite de l'attitude hostile des Etats-Unis et l'Angleterre envers l'Albanie, la RP d'Albanie ne fut pas invitée à la Conférence comme elle ne le fut pas non plus à celle des réparations de l'Allemagne.]*

Le Premier ministre et ministre des Affaires étrangères, Colonel-Général,

*Enver Hoxha*

*Paru pour la première fois dans le «Bashkimi» N° 412, 21 avril 1946.*

*Œuvres, t. 3*

## **THESES POUR LA REVISION DU II<sup>e</sup> PLENUM DU COMITE CENTRAL DU PARTI COMMUNISTE D'ALBANIE**

(Rapport présenté à la réunion du Bureau politique du CC du PCA)

**9 juin 1946**

*[Ignorant ce qui avait été manigancé dans les coulisses de Berat et le complot tramé par la direction du PCY contre le PCA ainsi que tous ceux qui y participaient, le camarade Enver Hoxha, après avoir analysé dans une optique marxiste les travaux du I<sup>er</sup> plénum du Comité central tenu à Berat en novembre 1944, était arrivé à la conclusion que la ligne du Parti avait été injustement condamnée à ce plénum et que celui-ci avait été à l'origine d'une série de faiblesses que Ton relevait dans le travail du Parti. Aussi prépara-t-il ce rapport qu'il présenta au Bureau politique et dans lequel il demandait la révision du plénum et l'annulation des décisions qui y avaient été prises. Koçi Xoxe et Pandi Kristo s'opposèrent à ces justes demandes et les rejetèrent. Ils craignaient que la révision du plénum de Berat ne découvrit leur travail antiparti et l'ingérence hostile du PCY dans les affaires intérieures du PCA. Nako Spiru, lui non plus, n'osa pas dévoiler ces machinations.]*

Camarades du Bureau,

Je désire soulever devant le Bureau politique une question que j'estime importante pour notre Parti. Je m'efforcerai de bien peser mes mots, et je demande, d'autre part, que ces mots soient bien compris. Je dis cela parce que de grandes responsabilités nous incombent devant notre Parti et notre peuple, en particulier en ce moment, alors que nous nous apprêtons à nous rendre à notre I<sup>er</sup> Congrès, qui fixera la ligne du Parti et élira l'organe dirigeant suprême, le Comité central. Je ne soulève cette importante question ni pour destituer des organes ni pour écarter des camarades.

Cela ne serait pas judicieux et ferait du tort au Parti, d'autant qu'il s'agit d'organes et de camarades qui constituent la solide direction du Parti, même s'ils ont pu commettre des erreurs, mais des erreurs réparables sur des questions secondaires. Cependant, l'expérience de notre Parti est là pour montrer que de tels actes, commis consciemment ou non, ont nui à notre travail. Ils en ont empêché le développement normal et ils représentent la source principale du relâchement ou des lacunes que nous y avons constatés en général. Certes, la vie de notre Parti n'est pas exempte d'erreurs et on en relèvera d'autres. C'est compréhensible, car notre Parti est jeune et nos camarades n'ont pas encore acquis la maturité de communistes aguerris. Ils ne mettent pas à profit comme il faut et autant qu'il faut la grande expérience du Parti bolchevik et de notre Parti. Mais cela ne doit pas nous décourager. Il n'est pas aussi facile qu'on le pense d'acquérir de l'expérience et de la mettre en œuvre. C'est justement pour l'acquérir rapidement et le mieux possible que je soulève la question que je vais vous exposer. Je voudrais également ajouter ceci : si le Parti doit, certes, faire preuve d'indulgence envers les camarades qui accomplissent un grand et précieux travail pour lui et s'il a pour devoir de limiter et de corriger les erreurs qu'ils peuvent commettre, il doit, dans la même mesure, être sévère dans ses jugements et dans ses décisions à l'égard de ceux qui, intentionnellement, cherchent à le conduire dans une impasse, à lui porter préjudice. Nous devons apprendre à être pondérés lorsque nous prenons des décisions ou lorsque nous jugeons des questions. Il nous faut nous dépouiller des passions et de l'esprit de copinerie, des sympathies peu saines qui peuvent naître et qui sont la conséquence d'un travail non bolchevik. Nous devons combattre les préjugés, les rancœurs et les favoritismes subsistants, engendrés et développés par l'esprit petit-bourgeois. Il nous faut agir et œuvrer en communistes qui ont décidé de bolchéviser leur Parti et leurs camarades. Pour mener cette tâche à bien, nous, communistes, disposons de deux armes solides que les autres ne possèdent pas et qui constituent la force de notre Parti : la critique et l'autocritique. Ayant constamment à l'esprit l'intérêt du Parti, son renforcement et sa bolchévisation, nous devons, en tout moment, faire l'analyse de notre activité, même si celle-ci n'a pas été erronée. Il va de soi que cette analyse est encore plus nécessaire lorsqu'on a commis des erreurs. On peut revenir souvent, à des intervalles plus ou moins proches, sur certaines questions concernant le Parti. Ce n'est nullement un signe de désarroi ou de faiblesse. Bien au contraire, cela démontre que notre Parti est fort au point de pouvoir soumettre sa propre action à n'importe quelle analyse, même difficile, de l'étudier, d'en définir les principaux rapports et d'en donner un schéma d'ensemble ; cela veut dire également que si notre Parti peut entreprendre de telles analyses, c'est qu'il y existe une unité solide, une unité de pensée et d'organisation, une discipline rigoureuse et consciente, qu'il y existe un grand amour pour lui et les camarades. Dans notre Parti, qui est simple, pur et issu d'une lutte acharnée, qui s'est organisé et renforcé dans le feu même de cette lutte, la création de groupes ou de fractions n'est pas à craindre si nous sommes à même de maintenir vivantes et de consolider de jour en jour ces qualités qui font sa force, si nous sommes à même de mettre à profit l'expérience acquise pour accentuer et améliorer sa combativité, si nous savons distinguer les bons des mauvais, les grandes erreurs des petites, et trouver la bonne façon de corriger les unes et les autres. J'ai la profonde conviction que notre Parti est en mesure de le faire, qu'il est en mesure d'avancer sur cette voie, qui est la voie de sa bolchévisation. Aussi, vais-je vous exposer franchement et sans crainte la question que je viens d'évoquer.

L'activité de notre Parti, depuis sa création jusqu'à ce jour peut, dans ses grandes lignes, être divisée en deux étapes principales: l'étape de la lutte et l'étape de la libération de l'Albanie. Entre ces deux étapes se situe une date importante: la réunion du plénum du Comité central à Berat. Cette réunion a été tenue au terme de la Lutte de libération nationale conduite par notre Parti et en même temps au début d'une nouvelle étape, celle de la reconstruction du pays et dans les nouvelles conditions de gouvernement qu'il devait connaître. C'est encore le Parti, qui était au poste de commandement, c'est lui qui allait conduire le pays au cours de cette nouvelle étape. Je tiens justement à faire une analyse des travaux de cette importante réunion et des décisions qui y ont été adoptées, car, à la veille du I<sup>er</sup> Congrès, qui établira la ligne du Parti et élira le Comité central, j'estime indispensable pour pouvoir bien travailler, de poser clairement ces questions. Qu'aurait dû être pour nous le plénum de Berat ? Quel esprit auraient dû dominer ses travaux, et comment en fait, s'est déroulée la réunion et quelles décisions y ont été prises ? Je m'efforcerai d'analyser ces deux points et j'en tirerai mes conclusions. Celles-ci seront discutées par le Bureau politique et l'on devra adopter des décisions bien définies qui seront présentées au Comité central du Parti et à l'organisation.

Le plénum de Berat n'a pas été une réunion régulière pour les raisons suivantes : le Bureau politique n'a pas préparé les travaux de façon objective et parfaitement communiste. Au Bureau, les questions n'ont pas été posées dans un esprit de camaraderie, comme elles doivent l'être par des communistes, elles l'ont été d'une façon autoritaire après avoir été décidées hors du Bureau, sans une analyse marxiste approfondie, qui aurait dû être faite par le Bureau sans passion et sans idées préconçues. Les questions ont été posées brutalement sous forme de coup d'Etat [*En français dans le texte.*], d'une manière que n'autorisaient ni les circonstances, ni les méthodes de notre Parti. Cela ne serait pas arrivé si l'on avait procédé à une analyse marxiste de toute l'activité du Parti jusqu'à la veille de la réunion du plénum à Berat. Au plénum, les problèmes furent mal posés, et devant de jeunes éléments qui n'en étaient pas encore membres mais qu'on avait décidé d'avance de coopter. Cela a entraîné comme je l'indiquerai plus loin, de tristes conséquences dans le déroulement des travaux. Les questions ont été mal posées et, partant, les conclusions auxquelles on a abouti erronées.

Le plénum de Berat aurait dû être une réunion importante et très utile pour notre Parti. Il aurait dû marquer un grand tournant dans notre action et dans nos méthodes de travail. Il aurait dû être la continuation de la glorieuse activité que notre Parti avait menée durant la guerre, dans une étape nouvelle, pleine de difficultés. Le plénum de Berat aurait dû être le solide trait d'union de ces deux étapes. L'étape de la guerre, avant ce plénum, représentait toute l'activité de notre Parti. C'était l'étape de sa lutte héroïque, de son organisation et de son renforcement, de l'insurrection générale du peuple, œuvre immortelle de notre Parti; l'étape de la création de l'Armée de libération nationale qui combattit sans répit les occupants et les traîtres ; l'étape du renversement de l'ancien pouvoir et de l'établissement du nouveau pouvoir ; c'était l'étape de la défaite de la réaction, de la libération de l'Albanie, de la prise du pouvoir par notre Parti qui a su le garder solidement entre ses mains. Avant le plénum de Berat, l'étape de la guerre s'identifie avec toute l'œuvre du Parti. C'est sur elle que devait s'appuyer l'activité future. Le plénum a terni, mésestimé et condamné cette brillante étape. Ce fut une grande erreur et elle en engendra une série d'autres importantes, qui sont apparues par la suite dans notre travail. Dans l'étape de la guerre et avant Berat notre travail, certes, n'était pas exempt d'erreurs, erreurs d'organisation, sectarisme et opportunisme, faiblesses et lacunes. Le style et la méthode de travail laissaient à désirer. La politique des cadres n'était pas très correcte. Mais notre Parti n'avait pas commis d'erreurs politiques. La ligne du Parti était correcte et non erronée, contrairement à ce qu'ont prétendu Sejfulla Malëshova et Velimir Stoinic au plénum de Berat. [*Velimir Stoinic arriva en Albanie en août 1944 en sa qualité de chef de la mission militaire yougoslave et agent de liaison entre le PCY et le PCA. Suivant les ordres de la direction révisionniste yougoslave, il organisa la conspiration de Berat et mena une activité nettement hostile contre la direction marxiste-léniniste du Parti et sa juste ligne. Au moment où le camarade Enver Hoxha critiqua le délégué du CC du PC de Yougoslavie, la trahison de la clique Tito n'avait pas été découverte. Néanmoins, cette critique s'adressait en même temps à la direction yougoslave.*] Notre Parti était un parti communiste, créé dans le feu de la lutte et qui avait lutté avec héroïsme, et non pas, comme le disait Sejfulla Malëshova au plénum de Berat, un parti «ni marxiste ni communiste». Notre Parti, contrairement à ce qu'avait affirmé Sejfulla Malëshova au plénum de Berat, n'était pas une «bande de criminels» où l'on «avait confondu le travail politique et le crime». Contrairement à la théorie sur «les dirigeants et le président» que Sejfulla Malëshova a exposée au plénum de Berat, il n'est pas vrai que les dirigeants du Parti communiste et moi en particulier, nous nous trouvions à nos postes tout à fait par hasard. Les dirigeants du Parti communiste et moi-même sommes issus de la lutte de notre peuple. Je m'arrêterai plus loin sur ce point. Au plénum de Berat on n'a pas su faire la part des choses, et cela à dessein par certains et sans mauvaise intention par d'autres. La tâche du plénum de Berat était d'analyser de façon marxiste tout notre travail. Malheureusement, ceux qui, comme Sejfulla Malëshova, prétendent avoir le marxisme dans le sang et le connaître sur le bout des doigts, ont agi de façon antimarxiste et antiparti. Le plénum de Berat aurait dû corriger les erreurs commises, il aurait dû frapper durement, à point nommé, ceux qui avaient commis ces fautes intentionnellement. Il aurait dû surtout poser correctement la question organisationnelle du Parti, la question de la politique des cadres. Il aurait dû mettre en évidence les lacunes et les faiblesses qui s'étaient manifestées dans le travail, en tirer un enseignement et établir clairement la ligne politique et organisationnelle à appliquer. Et cette ligne, il aurait fallu l'appliquer avec une plus grande rigueur et maturité d'esprit qu'avant le plénum de Berat. D'autre part, la grande œuvre de notre Parti, qui ne pouvait pas être réalisée avec une ligne politique et organisationnelle

erronées, aurait dû être mise en pleine lumière. Elle aurait dû dominer tous les travaux de ce plénum, toute l'appréciation du travail du Parti. Or c'est le contraire qui s'est produit. Et je défends ici notre Parti, son prestige et son action, qui doit être quelque chose de concret, de réel, quelque chose que même le plus simple membre du Parti, qui n'a pas hésité à risquer sa vie pour celui-ci, puisse voir, sentir, et dont il puisse s'enorgueillir. En affirmant cela je n'ai qu'un but, celui de défendre le Parti contre les arrivistes. Ce ne sont pas des hommes que je veux défendre, bien que les hommes, eux aussi, et en premier lieu les dirigeants ne puissent être détachés du Parti.

A Berat on s'est livré à une pratique erronée. On a condamné la ligne du Parti, et l'on a condamné également ceux qui l'avaient appliquée. Le plénum de Berat a fait sauter la plupart de ceux qui ont organisé et dirigé le Parti et la Lutte...

Ce plénum a dénoncé aussi l'action de Liri Gega. *[Ancien membre du CC du PCA. Au cours de la guerre, elle fut sévèrement critiquée pour son sectarisme, son ambition morbide et son arrivisme prononcé. Au II<sup>e</sup> plénum du PCA elle fut exclue du Comité central. En 1956 elle se mit au service des révisionnistes yougoslaves et trahit le peuple albanais.]* Je suis d'avis que la seule dénonciation qui était juste et bien méritée était précisément celle de Liri Gega. Rongée par son ambition et ses tendances sectaires, elle s'était livrée à une activité malsaine empreinte d'esprit de clan. Elle ne travaillait pas pour le Parti mais pour elle-même, pour y consolider ses positions. Son travail était truffé de graves erreurs politiques et organisationnelles, qui n'avaient absolument rien à voir avec la ligne du Parti, mais cela n'a pas empêché Sejfulla Malëshova d'en rendre responsable le Parti, et d'attaquer le Parti et la ligne du Parti... Même depuis le plénum de Berat, l'activité de Liri est là pour nous montrer qui elle est et sur quelle voie elle est engagée. Non seulement Liri ne devrait plus être membre du Comité central, mais si elle ne change pas de voie, d'opinions et de méthode, elle ne sera même plus digne d'être membre du Parti.

Quant à moi, l'homme qui, suivant les conclusions du plénum de Berat, «s'était trompé le plus», j'ai été maintenu non seulement au Bureau politique et au Comité central mais encore au poste de secrétaire général. C'était une anomalie, et pour moi, sur le plan personnel comme en ma qualité de dirigeant, une situation fautive, artificielle. Après Berat, le Parti n'avait pratiquement plus de secrétaire politique et sa direction, j'entends en particulier le Bureau politique, était totalement renouvelée, à l'exception de Nako *[Nako Spiru, membre du Bureau politique du CC du PCA et Secrétaire politique de la Jeunesse communiste albanaise. Il fut victime, en 1947, des révisionnistes yougoslaves et des intrigues de Koçi Xoxe.]* et de Koçi. *[Ancien secrétaire à l'organisation du CC du PCA. Au service des révisionnistes yougoslaves, il appliquait leurs méthodes criminelles dans le PCA et dans le nouvel Etat albanais, s'efforçant de mettre en œuvre le plan monté par Tito pour l'union de l'Albanie à la fédération yougoslave.]*

Comment se fait-il qu'on en soit arrivé à ces résultats et à ces conclusions ? Pour moi, les deux principaux responsables sont Velimir Stoinic et Sejfulla Malëshova. Nako Spiru et Koçi Xoxe ont eux aussi une part de responsabilité mais dans une moindre mesure, parce que, à mon sens, c'est par la suite que leurs visées et leurs tendances, inspirées par les deux premiers, dégénèrent et furent exploités de façon non marxistes. *[Le camarade Enver Hoxha ignorait encore le rôle de Koçi Xoxe et Nako Spiru dans l'organisation de la conspiration de Berat.]* Ce qui avait été décidé à Berat ne m'a jamais convaincu; cela pour la seule raison qu'on y avait renié et sous-estimé tout le travail du Parti, et non parce qu'on avait destitué certaines personnes... J'avais une grande confiance dans le Parti pour lequel j'avais lutté autant que ses meilleurs membres. Je faisais confiance à ces camarades, je leur étais sincèrement attaché, parce que j'avais combattu avec eux et je savais qu'ils étaient dévoués au Parti autant que moi. Certes, on peut, sciemment ou non, commettre des erreurs. Mais, sur ce point, nous devons être très attentifs et chercher à saisir les nuances de ces actes. Cela est d'une importance vitale pour notre Parti. Velimir Stoinic a commis des erreurs jusqu'au bout. L'a-t-il fait pour porter préjudice au Parti ? Je ne peux rien affirmer à ce propos, mais ce que je puis vous dire c'est que ces erreurs nous ont coûté cher. Velimir Stoinic est intervenu de façon arbitraire et dangereuse dans les affaires de notre Parti...

Velimir Stoinic, jeune cadre sans expérience, a cherché plus tard à corriger ces erreurs, mais il s'est encore trompé. S'étant rendu compte qu'à Berat il avait commis une grande faute : celle de méconnaître la vaste activité de notre Parti héroïque et de rabaisser le prestige de la direction du Comité central, il a cherché à racheter cette erreur de façon non marxiste. Plusieurs mois après le plénum de Berat, il venait chez moi et cherchait à me convaincre que j'étais réellement le Secrétaire général, le Premier ministre et le principal dirigeant du peuple, que je devais donc prendre le travail en main et diriger effectivement. Il appelait Koçi Xoxe pour lui dire que «Liri Gega et Ramadan Çitaku devaient être réintégrés au Comité central». Il appelait Ramadan Çitaku et, bien sûr, Liri Gega, pour leur dire que «nous allons arranger votre affaire, j'en ai parlé avec les camarades, vous serez réintégrés au Comité central». Stoinic se jouait de notre Parti et de nos hommes. Mais avec moi cette manœuvre n'a pas eu de succès. Il est allé même plus loin. Il n'avait pas une juste conception de la collaboration et des liens qui devaient exister entre nous et le parti yougoslave. Il comprenait faussement l'indépendance des partis. L'affaire de Brana Perovic [*Membre du CC de la Jeunesse yougoslave, déléguée au II<sup>e</sup> Congrès de l'Union de la Jeunesse antifasciste albanaise. Elle s'efforça d'imposer au CC de l'UJAA les points de vue de la direction yougoslave.*] avec notre jeunesse fut une des manifestations de cette conception erronée des relations de notre Parti avec le parti yougoslave. Et la dernière demande que m'a adressée Velimir, me priant de lui faire remettre tous les rapports venant des organisations du Parti, pour qu'il les lise et en prenne une copie, démontre clairement combien est fautive sa conception des relations entre nos deux partis et de l'indépendance des partis en général.

Velimir Stoinic n'était pas en mesure d'adapter sa modeste expérience aux circonstances, aux conditions de notre pays et à notre lutte. Bien que nos conditions fussent, dans leurs grandes lignes, fort semblables à celles de la Yougoslavie, elles s'en distinguaient par certaines nuances et certains aspects... Stoinic parlait «avec la plus grande assurance» même de choses qu'il ignorait et que nous connaissons mieux que lui, étant Albanais et ayant conduit une longue lutte. Il mésestimait l'expérience de notre Parti et les hommes de notre Parti...

L'erreur de Velimir Stoinic eut de tristes conséquences pour notre Parti sous plusieurs aspects. Commençons par le commencement.

Prenons l'affaire de Sejfulla Malëshova : Qui était Sejfulla Malëshova ? Bien sûr, ce n'était ni un fasciste ni un traître. On savait de lui que c'était un vieux communiste, un antifasciste et un patriote. Personne n'en savait davantage sur son compte. Il vint en Albanie avec de très grandes prétentions. «La lutte était engagée et elle se développait», parce que Sejfulla Malëshova avait travaillé à Moscou et en France (sans avoir le moindre lien avec notre mouvement) ; voilà ce qui ressortait de ses dires. Ce qu'avait fait cet homme à Moscou, nous ne le savions pas à l'époque et nous ne le savons pas encore exactement. Il est de notre devoir de mettre les hommes à l'épreuve ; le Parti bolchevik ne vous impose jamais personne. Qu'a fait Sejfulla Malëshova en France ? Rien de concret et les résultats de son travail sont presque nuls. Comment devait-on se comporter envers cet homme lorsqu'il est rentré en Albanie ? A mon avis, avec la plus grande attention, non point parce qu'il était suspect, ce n'est pas ce que je veux dire, mais pour lui donner la place qu'il aurait méritée par sa contribution à la lutte.

Sejfulla Malëshova aurait dû faire ses preuves. Mais, profitant de sa qualité d'émigré politique à Moscou et vu la manière dont on procédait à l'époque, il devint membre suppléant du plénum du Comité central quelques semaines seulement après son arrivée en Albanie. Or, il n'était nullement satisfait. Il considérait que sa place était «à la présidence du Parti». A son avis, la direction de notre Parti n'avait pas de «capacité dirigeante». Quant à lui, «il était un révolutionnaire chevronné possédant la grande théorie marxiste et la pratique en plus». Non seulement Sejfulla Malëshova n'a jamais cherché et n'a jamais pensé à lutter pour mériter la fonction qu'on lui avait assignée et être promu à des postes plus élevés en donnant des preuves de sa capacité, mais il s'est enfermé dans sa tour d'ivoire, se contentant d'émettre des critiques et attendant le moment propice pour atteindre son but par d'autres méthodes. Au cours des conversations avec Tempo, lorsqu'on a abordé la question du «Balli» pour savoir si l'on devait l'attaquer ou non à un moment donné, Sejfulla Malëshova s'est rangé à l'avis de Tempo. [*En juillet 1943, Vukmanovic Tempo, un des principaux dirigeants du PCY qui avait été*

*envoyé en Albanie en mission spéciale pour créer le prétendu «Etat-major balkanique», accusa à dessein le PCA d'attitude opportuniste à l'égard du «Balli kombëtar». Sejfulla Malëshova s'associa aux accusations de Tempo.] Il s'est vanté d'être le seul homme qui ait vu que «le Parti se trompait» et qui ait «donné l'alarme», comme il l'a déclaré à Berat. Mais de quelle alarme s'agit-il ? Il faut en discuter. Nous verrons alors s'il aurait fallu ou non attaquer le «Balli» dans ces circonstances. Le Parti analysera très attentivement ces questions à la lumière des faits, qui doivent être rassemblés et étudiés avec soin. Cela est en effet l'histoire de notre Parti, et il ne suffit pas que Tempo ou Sejfulla Malëshova aient dit quelque chose pour que ce soit nécessairement juste. Mais ici la question ne se pose pas.*

Même si nous admettons qu'il aurait fallu attaquer le «Balli» à un moment donné, cela signifierait-il que la ligne politique du Parti était erronée, que la direction ne valait pas un sou ? Que le «Balli ait été démasqué comme organisation un certain jour au lieu d'un mois avant ou après, c'est une affaire de tactique, mais cela ne veut nullement dire qu'il y ait là une ligne erronée. Le fait est que le «Balli» a été attaqué et écrasé, et cela a été fait non point parce que Sejfulla Malëshova «donna l'alarme», mais parce que la ligne de notre Parti n'était pas erronée. Mais Sejfulla Malëshova avait d'autres buts. On les a vus apparaître à Berat et après Berat. L'action de Sejfulla Malëshova n'a pas été sporadique, mais conséquente. La ligne erronée de Sejfulla Malëshova n'était pas fortuite ; c'était sa propre ligne, une ligne opportuniste qu'il a dans le sang et qu'il a manifestée constamment jusqu'au moment où elle est devenue vraiment alarmante pour notre Parti.

Le plénum de Berat devait servir à Sejfulla Malëshova de terrain de manœuvre. Jusqu'au plénum de Berat, qu'est-ce que Sejfulla Malëshova avait donné à la lutte et au Parti ? Très peu, pour ne pas dire rien du tout. A Berat il se plaça au-dessus de tous. Il devait «faire la loi», il était «infaillible», il avait prévu toutes les «grandes erreurs du Parti», «il avait lancé l'alarme mais on ne l'avait pas entendu», et maintenant il jugeait le moment venu de frapper le Parti de tous les côtés et les dirigeants sans exception et de fixer avec la plus grande assurance «la nouvelle ligne».

Quelles étaient brièvement les thèses présentées par Sejfulla Malëshova au plénum de Berat ?

«La politique du Parti en ce qui concerne le Front a été erronée ; en fait, il n'a pas existé de ligne à propos du Front.

L'attitude du Parti à l'égard du « Balli kombëtar », après la création de celui-ci, attitude qui visait à ne pas l'attaquer en tant qu'organisation, a été opportuniste. Le Parti a attendu que les rangs du se dissocient de façon spontanée. C'était une tactique opportuniste.

Après la II<sup>e</sup> Conférence de libération nationale tenue à Labinot, nous avons attaqué le par les armes. Nous sommes passés de l'opportunisme au sectarisme et vice-versa. Moi (Sejfulla Malëshova — ndlr) j'ai défendu la thèse que le devait être seulement démasqué et non pas attaqué par les armes. Tempo et moi-même nous nous sommes opposés à ce que l'on prenne des mesures sévères à l'égard du Docteur (Ymer Dishnica — ndlr) et de Mustafa Gjinishi pour la question de Mukje. Nous avons tenu pour une grave erreur de ne pas être allés rencontrer les représentants du pour discuter avec eux, comme il en avait été convenu à Mukje.

Dans le Parti, l'Armée et le peuple, se sont manifestées des tendances au terrorisme. Cela démontre la faiblesse de la politique du Parti et l'absence de ses liens avec les masses. Ainsi, au sein du Parti sont apparus des symptômes de dégénérescence, et si nous ne prenons pas de mesures, il dégénérera en une bande de criminels. La source de ces erreurs ne doit être recherchée nulle part ailleurs que dans notre Parti. S'il avait été un parti communiste authentique cela ne serait pas arrivé. Une des principales raisons de ces erreurs est la composition sociale du Parti, qui est issu de la petite bourgeoisie. La seconde raison réside dans les traditions politiques de notre pays — traditions putschistes et terroristes. Le Parti n'a pas été éduqué dans l'esprit marxiste-léniniste. Les cadres proviennent des écoles bourgeoises et ils ne sont pas dotés de la théorie marxiste-léniniste. On a lu des livres marxistes-léninistes, mais cela ne suffit pas ; il faut travailler avec une méthode et un style marxistes-léninistes. Peut-on appeler marxiste-léniniste ce qui a été écrit dans notre presse sur Enver, jugé le principal facteur du succès de la Lutte de libération nationale ? Nous n'avons donc eu ni Parti ni direction marxistes-léninistes.

Les partis communistes doivent avoir une politique des dirigeants et du chef. Comment cette question a-t-elle été posée et réglée dans notre Parti ? Ici encore nous nous sommes trompés parce que nous n'avons pas jugé en marxistes. Les dirigeants et le chef ne se font pas à coup de décrets; ils émergent de la lutte. Prenons le travail d'Enver comme chef du Parti. Notre Parti n'a pas eu ni ne pouvait avoir de chef, parce que ce n'était pas un parti marxiste-léniniste et qu'il ne s'était pas doté d'une ligne correcte. Il ne suffit pas d'avoir un secrétaire général, il faut avoir un chef. Ce chef serait apparu lorsque notre Parti se serait renforcé. A Helmës [Au 1<sup>er</sup> plénum du CC du PCA, mai 1944.] il fut décidé de populariser Enver. Était-ce l'opinion du Parti ? Le Parti ne pouvait pas dire ce qu'il pensait. C'est pourquoi la politique des dirigeants et du chef a été mal posée et mal résolue.

Le Front de libération nationale doit être grossi par l'admission d'hommes qui ont de l'autorité et qui jouissent de la confiance du peuple. Il n'y a pas de limite à l'extension du Front. On peut y admettre aussi des hommes comme Cen Elezi, car nous devons les détacher de la réaction et mobiliser les masses. En ce qui concerne les tribunaux non plus, nous ne devons pas être trop durs. Sur ce point nos positions ont été erronées.

Le Comité central n'a pas clairement compris le rôle des conseils de libération nationale en tant qu'organes du Pouvoir populaire. A Labinot on a établi les statuts des conseils, mais personne ne savait ce que cela voulait dire. Comme nous détenons le pouvoir, nous réaliserons des transformations économiques et sociales, mais elles auront un caractère démocratique-bourgeois. A présent, nous avons un gouvernement et des conseils de libération nationale. Sur ces fondements nous devons ériger un Etat. Nous devons donc bien réfléchir.

Nos succès politiques ne sont pas allés de pair avec nos succès militaires. Les conseils de libération nationale et la base sont faibles. L'Armée n'est pas liée au pouvoir comme il le faudrait. Elle a tendance à s'en détacher. Cela est dû à la faiblesse du travail du Parti dans l'Armée. Le développement de notre armée ne fait que compliquer notre tâche.

Koçi Xoxe et Nako Spiru en tant que membres du Bureau politique auraient dû faire beaucoup plus pour redresser la situation dans le Parti. Bien que la situation ne pût être redressée sans l'intervention du CC du PCY, ils auraient dû lancer la troisième alarme. La première a été lancée par Tempo, la deuxième c'est moi (Sejfulla Malëshova — ndlr) qui l'ai lancée.

Le plus grand danger pour le Parti a été et demeure le sectarisme. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas existé et qu'il n'y existe pas aussi des tendances opportunistes. Mais le fer de lance de notre lutte doit être pointé contre le sectarisme.

Le plénum ne marque que le début du tournant dans notre Parti. Le tournant doit être réalisé dans toutes les organisations du Parti, dans l'ensemble du mouvement dans le Front, les conseils, l'Armée».

A Berat Sejfulla Malëshova devint membre du Comité central et membre du Bureau politique.

Ainsi donc, tirant les conclusions du plénum de Berat (il a toujours eu la manie de tirer des conclusions et il le faisait de manière tendancieuse), il a condamné la ligne du Parti, qu'il jugeait erronée.

On est en droit de se demander : Est-ce que la ligne du Parti était erronée avant le plénum de Berat ? Je pense que non. Il y a peut-être, et même certainement, eu des cas où notre tactique s'est révélée erronée, mais nous l'avons corrigée. Si dans certains cas la tactique n'a pas été correcte pendant un temps, ce n'est pas, à mon avis, parce que la ligne du Parti était erronée, mais parce que notre méthode et notre style de travail comportaient de grands défauts, parce que, en matière d'organisation nous étions loin de la perfection et parce que les circonstances de la guerre (et cela est la raison principale) ne nous permettaient pas d'avoir des liens solides avec toutes les organisations. Vu les circonstances dans lesquelles il a été mené, et que nous connaissons tous, ainsi que le degré d'expérience et de capacité de nos camarades, ce travail, évidemment, a été parfois empreint de sectarisme et d'opportunisme. Mais cela n'est jamais allé jusqu'à représenter un grave danger d'isolement pour le Parti ou de liquidation pour le Front. Cela ne s'est pas produit. Et cela est dû au fait que la ligne du Parti n'était pas erronée. Autrement, nous ne nous trouverions pas sur nos positions actuelles. Le compromis de Mukje n'a pas été comme on l'a dit à Berat, «le produit de la ligne erronée du Parti», mais l'œuvre du docteur Dishnica, qui a pleinement mérité le blâme qui lui a été infligé. Je désire ici ouvrir une parenthèse : Sejfulla Malëshova a appliqué sa tactique de façon conséquente. Il a présenté

le compromis de Mukje comme «le résultat logique de la ligne erronée du Parti». Il s'ensuit que, selon lui, le blâme infligé au docteur Dishnica était injuste. Aussi, par deux fois, a-t-il proposé que le docteur soit admis au Comité central. Certes, le travail que nous avons fait avant le plénum de Berat n'a pas été exempt d'erreurs, mais ces erreurs étaient d'une autre nature. Les questions d'organisation du Parti étaient mal posées. Dans la manière de les concevoir et de les régler on constatait des défauts et des lacunes. Maintenant que nous avons acquis une plus grande expérience de la vie du Parti, nous sommes plus indulgents qu'alors dans l'analyse de ces erreurs. Mais si, en ce temps-là, les circonstances et le niveau de notre expérience étaient ceux que l'on sait, le plénum de Berat n'en aurait pas moins dû remédier à ces insuffisances. Celles-ci concernaient notamment la question du Comité central et celle du Bureau politique; leur travail, pour devenir celui de deux organes dirigeants authentiques, aurait dû être remis sur la bonne voie, son style et sa méthode modifiés. La question des cadres et la politique des cadres demandaient une solide révision. Ces questions principales s'accompagnaient aussi de beaucoup d'autres questions mineures qui avaient suscité un mécontentement, lequel, toutefois, ne se manifestait pas librement, de façon marxiste, comme cela doit se faire dans un parti sain. Cette attitude se constatait dans notre méthode et dans tout notre style de travail. Et en procédant à l'analyse de ce travail, le plénum de Berat aurait dû corriger ces erreurs, éliminer ces mécontentements et définir le mieux possible les tâches à venir. Ces mécontentements étaient fondés, ils n'avaient rien de malsain, mais ils furent présentés faussement, suivant les méthodes et dans les intentions que je viens d'évoquer. C'est pour cette raison qu'on les a compris de travers. A mon sens, le facteur principal de la façon erronée dont on a posé ces questions a été Velimir Stoinic. Il a en effet orienté les travaux du plénum dans le sens que devait leur imprimer aussi Sejfulla Malëshova, lequel les a tous marqués de son empreinte.

Après la Libération, le Parti fut animé d'un nouvel élan. De nouveaux espoirs naquirent chez les cadres. La confiance dans le Parti se renforça. Les perspectives d'avenir étaient plus claires et il se créa la conviction que les affaires iraient mieux, que les problèmes complexes que posait la libération complète du pays allaient être résolus correctement. Les questions d'organisation du Parti furent posées plus judicieusement, sous des formes plus appropriées et plus concrètes. La libération du pays était un facteur de grande importance qui devait permettre à notre Parti de gagner en cohésion, en homogénéité, sur le plan de l'organisation, les liaisons et les contacts devant être plus réguliers et beaucoup plus aisés qu'en temps de guerre. Tout le Parti avait conscience de la grande responsabilité qui lui incombait pour la direction de notre Etat. Dans les conditions difficiles de l'après-guerre, les cadres dirigeants, malgré leur manque d'expérience dans la conduite du nouvel appareil d'Etat et dans la solution des problèmes économiques vitaux du pays, devaient accomplir des tâches ardues. Ils le faisaient avec confiance en eux-mêmes parce qu'ils avaient fait leurs preuves durant la lutte. Le plénum de Berat contribua à cette cohésion sur le plan de l'organisation.

Mais le tournant dans le Parti aurait été complet si, comme je l'ai indiqué plus haut, le plénum de Berat avait eu le caractère d'un vrai plénum et si l'on n'avait pas commis les erreurs dont j'ai parlé. Ce plénum a laissé dans notre Parti et dans l'esprit de nos cadres certaines conceptions qui sont devenues assez dangereuses, et si nous ne les balayons pas, elles entraveront notre travail.

1. A la suite des travaux du plénum de Berat il s'est créé une opinion selon laquelle à la direction du Parti il y a des hommes qui se sont gravement trompés et des hommes qui n'ont commis aucune erreur ; on comprend donc bien quels sont ceux à qui l'on doit faire confiance. On a sévèrement critiqué la façon dont le Comité central et le Bureau politique avaient mené leur travail d'organes dirigeants tout au long de la guerre. Cela aurait dû être pour nous un grand enseignement, même après la réunion de Berat, et nous empêcher de retomber dans les mêmes erreurs. Mais la question du Comité central et du Bureau politique en particulier ne fut pas réglée comme il convient. A nouveau cette question fut mal posée et, vu la nouvelle composition du Bureau politique avec ses défauts organiques auxquels s'ajoutaient les défauts subjectifs des éléments qui avaient formulé des critiques au plénum de Berat, cela devait nous conduire à de nouvelles erreurs. Le Bureau politique réorganisé à Berat, était, à l'exception de Nako Spiru, de Koçi Xoxe et de moi-même un bureau totalement renouvelé. En apparence, il y régnait l'unité de pensée et l'harmonie, mais en fait, il en était tout autrement. Premièrement, ma position était considérée par les autres comme de pure forme, car, aux yeux des



camarades j'avais commis des erreurs et je n'étais là que parce qu'on ne pouvait pas faire autrement. Sejfulla Malëshova, lui, n'avait pas gagné ma confiance, pas plus, j'en suis sûr, que celle de Koçi Xoxe et Nako Spiru. Je veux dire par là que Sejfulla Malëshova ne nous avait pas convaincus d'être un élément sain dans le Bureau politique. Il n'avait, en effet, donné aucune preuve tangible [*En français dans le texte.*] d'un travail concret.

Pandi [*Pandi Kristo, complice de Koçi Xoxe, se mit au service des révisionnistes yougoslaves et tenta d'appliquer en Albanie leurs méthodes criminelles et leurs plans chauvins.*], Bedri et Tuk étaient tous les trois de nouveaux membres au Bureau politique. Lorsqu'il a été question de vous admettre au Bureau j'ai été le seul à hésiter, et ce parce que je me suis demandé si vous seriez capables de diriger vraiment comme doivent le faire des membres du Bureau politique. Je ne veux nullement dire par là que nous, nous étions des lumières, mais nous possédions un peu plus d'expérience que vous. Avec un tel Bureau politique on risquait de tomber dans de nouvelles erreurs, et c'est ce qui s'est produit. Nous avons fait la «critique» de l'ancienne méthode de travail, mais nous aurions dû aussi en tirer des enseignements. C'est le Comité central et le Bureau politique qui auraient dû diriger effectivement tout le travail, ce sont eux qui auraient dû poser et résoudre réellement les problèmes et diriger les organisations du Parti et le pouvoir à partir d'un seul centre effectif et sur la base du centralisme démocratique. Or, il n'en fut rien. Cela ne veut pas dire que les questions n'étaient pas posées au Bureau politique, mais la façon dont on y travaillait était presque identique à l'ancienne. Il n'y avait qu'une différence : les réunions étaient plus fréquentes que pendant la guerre. Le style de travail, cependant, laissait beaucoup à désirer et présentait fort peu d'améliorations par rapport à celui d'avant le plénum de Berat. La direction effective fut évincée. Ce n'était plus le Bureau politique qui l'assumait. Le travail de direction se faisait dans les bureaux du Comité central du Parti et par certains hommes qui y occupaient de hautes fonctions, c'est-à-dire par Koçi Xoxe avec l'appareil des cadres et, par Nako Spiru, qui était le plus en contact avec eux. De ce fait, le travail n'était ni ne pouvait être concentré dans les mains du Bureau politique qui n'était pas non plus en mesure de le contrôler. Les responsabilités n'étaient pas établies, les compétences étaient embrouillées. Au Bureau politique on prenait bien certaines décisions (et encore quand on les prenait), mais Sejfulla Malëshova, au lieu de les appliquer, agissait souvent dans le sens contraire. Il voulait tout «théoriser» et s'efforçait ainsi, en jouant des coudes, de se hisser au-dessus des autres. Or ses théories ne concordaient pas avec la réalité et, bien souvent, elles s'y opposaient. Dans la mise en œuvre des décisions il continuait à rendre fort peu, pour ne pas dire que son rendement était négatif. Lors de l'analyse du travail au V<sup>e</sup> plénum et au cours des travaux du Bureau politique qui ont précédé ce plénum, on a dit que c'est Sejfulla Malëshova qui avait le plus encouragé les tendances opportunistes prononcées qui étaient apparues dans notre ligne. Sur ce point, nous ne nous sommes nullement trompés. Sejfulla Malëshova avait manifesté ces tendances et les avait érigées en théorie dès le plénum de Berat. Mais ces tendances s'affirmèrent encore plus nettement après la Libération. Avions-nous les yeux fermés pour ne pas avoir décelé cela auparavant ? Comment faisons-nous pour ne pas voir, que, même longtemps après le plénum de Berat, il n'y avait pas d'unité au Bureau politique. Pour ma part, je me trouvais dans la position que l'on sait; Tuk Jakova, lui, s'intéressait au travail moins que quiconque et manifestait une indolence étonnante envers les problèmes ; Pandi Kristo, de par sa nature et sa méthode de travail, était amené à voir les questions sous un angle étroit, sans vastes perspectives ; Bedri Spahiu travaillait, mais il était facilement influençable en bien ou en mal, comme on s'en est aperçu lorsqu'il a fallu émettre un jugement sur Sejfulla Malëshova. Au Bureau politique il y avait des divergences, surtout en ce qui concernait les tendances de Sejfulla Malëshova, mais ces divergences ne se sont pas traduites en une saine analyse de la ligne du Parti. La composition du Bureau politique en était la cause. Et à peu de chose près nous sommes toujours dans les eaux du plénum de Berat. On n'a pas une ferme confiance dans les camarades, on parle avec réserve, avec prévention, on manifeste de l'hésitation, de la tiédeur. Ici aussi Sejfulla Malëshova a trouvé un terrain pour infléchir la ligne du Parti dans un sens erroné. Vous pourrez me dire : «D'accord, mais toi pourquoi n'as-tu pas constaté ces choses avant pour les soumettre à discussion comme tu le fais aujourd'hui ?» En fait, je les ai constatées dès lors pour la plupart, mais il y en a qui m'ont échappé et que je ne comprends qu'à présent ; et, tous ensemble, nous les comprendrons encore mieux plus tard. Mais il est de fait, comme je l'ai dit auparavant, que je n'étais pas convaincu de la justesse de ce qui avait été décidé à Berat. Pourquoi ne l'ai-je pas déclaré ouvertement ? Pour deux raisons : d'abord, parce que je jugeais que ce n'était pas le moment de le faire

et à ce point de vue je me sens responsable; ensuite, parce que, comme vous tous, j'ai les qualités et les défauts hérités de l'ancienne façon de travailler. Toutefois, il était quelque chose que je constatais très clairement et j'en avais parlé à Koçi Xoxe et à Nako Spiru : c'est que j'étais contraint de rester les bras croisés. En d'autres termes je ne travaillais pas et je ne dirigeais pas. En leur faisant part de cette constatation, je voulais leur faire comprendre que dans notre Parti ce n'était pas le Bureau politique qui dirigeait. J'avais souvent parlé de la dualité Parti-Pouvoir, et j'avais indiqué que la direction du pouvoir ne se faisait pas de la meilleure façon. D'autre part, je voyais les divers courants qui venaient se heurter à moi. Lorsque Sejfulla Malëshova venait me voir pour se plaindre à sa façon «qu'on préférerait populariser Nako Spiru plutôt que lui» etc ; lorsque Velimir Stoinic, pour me témoigner soi-disant ses bonnes dispositions, me disait que «je devais diriger parce que j'étais secrétaire et Premier ministre» ou me laissait entendre que «Sejfulla Malëshova était un ambitieux pour ne pas dire un rien du tout» etc., j'en tirais les conclusions qui s'imposaient. Mais les camarades auraient dû voir clairement une chose : que la ligne suivie avant le plénum de Berat n'était pas erronée ; que je ne m'étais pas trompé comme on l'a prétendu à Berat et que je ne méritais pas d'être traité comme je l'ai été. Je n'accuse aucun camarade, que ce soit du Bureau politique ou du plénum, d'avoir manqué d'attachement et d'estime envers moi. Je veux seulement faire ressortir qu'à Berat c'est avant tout la ligne du Parti qui a été mise en cause et que j'ai été une des principales cibles de ces attaques. Il est évident qu'après cela je ne pouvais plus avoir l'autorité souhaitable. C'est d'ailleurs pour cette raison que je n'ai pas fait connaître plus tôt mes points de vue. Je craignais que cela ne fût mis sur le plan de dissensions personnelles. Mais j'ai toujours eu confiance dans la loyauté des camarades et j'étais certain de trouver l'occasion propice pour soulever ces questions importantes. Convaincu que tous les camarades aiment le Parti au même titre et qu'ils travaillent tous pour lui avec le même zèle, je continuerai d'analyser ouvertement les autres erreurs héritées du passé et du plénum de Berat.

A Berat donc, des hommes jeunes, simples et purs, qui promettaient pour le Parti, entrèrent au Comité central. Mais, assistant pour la première fois aux travaux du Comité central, ils tirèrent du plénum non seulement de bons mais aussi de mauvais enseignements. Ils pensèrent qu'à partir du plénum de Berat, il n'y aurait plus de danger de commettre d'erreurs, vu que ceux qui s'étaient trompés avaient été écartés, et que dorénavant tout marcherait pour le mieux. Une confiance lucide est profitable, mais une confiance non fondée est dangereuse. C'est au travail que nous devons vérifier si nous nous tromperions encore ou non, et nous, au Bureau politique, nous décelions fort peu les erreurs des camarades de la Commission des cadres qui depuis longtemps conduisaient effectivement la barque. Les affaires n'étaient pas menées si bien que cela. On relevait encore beaucoup de lacunes et d'erreurs qui ressemblaient d'ailleurs à celles que l'on avait soi-disant tant critiquées au plénum de Berat. L'appareil du Comité central donnait des instructions au Parti et au pouvoir. C'est en fait cet appareil qui réglait les problèmes qui étaient de la compétence du Bureau politique. Cela aurait pu se poursuivre sans heurts pendant un certain temps, mais pas indéfiniment. En effet, lorsque le Parti ne tient pas la barre, alors tout le monde dirige comme bon lui semble. Les instructions se contredisent. Chacun cherche à défendre son point de vue. On s'obstine même lorsque ce point de vue est erroné, ou l'on fait des concessions sans conviction, uniquement parce que la «politique» l'exige.

Au Bureau politique de notre Parti et entre les camarades il ne doit pas y avoir de «politique», car «faire de la politique» avec les camarades cela veut dire laisser s'envenimer les choses, créer des points de vue malsains, des coteries et enfin des fractions. La source de ces phénomènes, qui sont en opposition avec les principes de notre Parti, doit être supprimée. Nous devons combattre ces maux sans pitié. La lutte contre ces maux n'est pas si facile, mais notre jeune Parti, issu de la lutte et doté, comme il est, de cadres sains et jeunes à qui ces pratiques sont étrangères, est capable de la mener à bien.

2. Une autre question est la manière dont ces problèmes importants ont été posés à Berat, sous la forme d'un «coup d'Etat». Au V<sup>e</sup> plénum les questions n'ont pas été résolues comme à Berat et on n'a pas employé une méthode de travail analogue à celle qui fut appliquée au plénum de Berat. Néanmoins, beaucoup de camarades l'ont considéré et le considèrent à tort comme un «coup d'Etat» au même titre que le plénum de Berat. Les travaux du V<sup>e</sup> plénum doivent être considérés différemment par tout le Parti pour les raisons que je vais exposer plus loin.

Si durant les travaux du Bureau politique, qui précédèrent le V<sup>e</sup> plénum et à ce plénum, fut soulevée la question de la liquidation des manifestations opportunistes dans la ligne politique, c'est parce que cette question était la plus importante, la plus critique, la plus dangereuse et la plus susceptible de se transformer en tendance. Mais d'autres questions aussi devaient être soulevées, et elles ne l'ont pas été. Ce sont justement ces questions que je soulève ici aujourd'hui.

Le plénum de Berat avait sérieusement affecté le Parti et je ne désirais nullement que cette erreur se répât. Il fallait corriger, redresser la ligne politique et condamner sévèrement Sejfulla Malëshova parce qu'il le méritait. Mais il fallait aussi bien entendu critiquer, avec moins de rigueur mais avec justice, d'autres camarades qui travaillent beaucoup mais qui avaient commis des fautes involontaires. Quand on travaille on peut fort bien aussi se tromper, tandis que Sejfulla Malëshova, lui, a commis des fautes sans travailler. Nous devons bien comprendre cela, et nous faire une juste idée de la différence qu'il y a entre le V<sup>e</sup> plénum et la présente réunion, d'une part, et celle de Berat, de l'autre. Ces autres questions, donc, que je viens d'évoquer, à part celle de la ligne politique, qui ne fut pas soulevée au V<sup>e</sup> plénum, concernaient l'analyse de la ligne organisationnelle du Parti, toute la direction et l'organisation interne du Parti, du Front et du Pouvoir. Y a-t-il eu des tendances sérieusement erronées dans le travail organisationnel comme il y en a eu dans le travail politique ? Je pense, pour ma part, que ce travail a comporté des défauts, des insuffisances et des faiblesses. Les tendances erronées qui se sont manifestées dans l'application de notre ligne politique, ont eu elles-mêmes des répercussions sur le travail organisationnel. Le plénum de Berat a eu les siennes et le travail effectué avant ce plénum ainsi que la vieille méthode et le vieux style de travail ont eu les leurs. A cet égard, ne nous faisons pas d'illusions. Nous pouvions tous tomber dans ces erreurs et nous y sommes tous tombés, plus ou moins. Ne nous étonnons donc pas si même après cette analyse et après d'autres analyses futures nous retrouverons les traces de ces erreurs. Mais pendant combien de temps ? A mesure que notre expérience s'accroîtra nous en commettrons toujours moins, et cela voudra dire que notre Parti progresse vers sa bolchévisation.

La première faute, la faute principale, retombe sur le Comité central et sur le Bureau politique pour n'avoir pas dirigé comme il fallait, et ce pour les raisons que je viens d'évoquer. Mais cette erreur en a entraîné une série d'autres. C'est la Commission des cadres, composée de membres du plénum, avec à sa tête Koçi Xoxe, principal responsable devant le Bureau politique, qui dirigeait effectivement le travail. Mais cette commission avait outrepassé les limites de ses compétences. Par suite, ses membres, encore qu'il s'agît de camarades dotés d'une grande expérience, n'étaient pas en mesure de s'acquitter d'une tâche aussi ardue que l'était la direction de la Commission des cadres et du travail du Parti en général. Ils accaparèrent les compétences d'autres organes. C'est là un vice d'organisation qui a de fâcheuses conséquences. En outre, on a travaillé un peu à la légère et, petit à petit, s'est établie la conviction que tout était dirigé judicieusement. Or il n'en était rien. La politique des cadres n'était pas appliquée correctement. Nos cadres n'étaient pas éduqués comme il aurait fallu, les cours ne marchaient pas, l'action des organes du pouvoir était émaillée d'erreurs, les diverses conférences réservées aux cadres n'étaient pas assez substantielles ni concrètes. Les cadres du Parti et du pouvoir demandaient aux bureaux du Comité central du Parti et plus précisément à la Commission des cadres des instructions pour le règlement de problèmes très importants, voire vitaux pour le Parti. Ces instructions étaient-elles fructueuses ? Donnai-elles des résultats ? J'en doute, car le Bureau politique lui-même ne comprenait pas clairement ces problèmes, et il ne travaillait pas de façon à les résoudre et à diriger correctement tout le Parti. Les camarades de la Commission des cadres faisaient tout ce qu'ils pouvaient (personne ne saurait nier leur travail inlassable), mais étant donné la tournure qu'avaient pris les choses, ils ne pouvaient pratiquement mener à bien aucune de ces deux tâches. C'est là qu'ont leur source de nombreuses erreurs relevées dans l'action du pouvoir. Il se créa une certaine dualité Parti-Pouvoir. On n'avait pas bien compris comment le Parti doit diriger le pouvoir parce qu'à la direction on avait confondu beaucoup de choses. On ne comprenait pas clairement non plus le rôle du pouvoir, son importance capitale pour le Parti. Un ministre, même s'il s'agissait d'un communiste éprouvé, ne représentait pas grand chose pour les hommes du Parti. Pour eux le Parti n'avait rien à faire avec le pouvoir, dans lequel ils ne voyaient que quelques bureaux. Il en résulta des insuffisances, un manque de responsabilité au travail, de respect et de discipline, une absence de discrétion, des positions erronées, du favoritisme, de fausses amitiés, de l'arrivisme et beaucoup d'autres maux. La

façon même dont la question avait été posée, empêchait le Parti de contrôler le travail, de mener une bonne politique des cadres, de mobiliser les larges masses et de résoudre correctement les grands problèmes qui se posaient à lui. La Commission des cadres avait donc pris le travail un peu de haut et elle n'accueillait pas volontiers les critiques. Mais pour que la critique soit féconde il faut que celui qui en est l'objet de même que celui qui l'émet aient fait préalablement leur propre autocritique, parce que, dans notre Parti, on peut le dire tout haut; tous sont sujets à l'erreur; mais il y a erreur et erreur. La valeur d'un communiste réside en ce qu'il décèle ces erreurs, qu'il s'efforce de les corriger et de corriger aussi les camarades. Ces formes de travail et de direction ont donc créé certaines situations déplaisantes, qui risquent de devenir dangereuses si nous n'agissons pas rapidement.

Prenons la question de la jeunesse. La jeunesse est le secteur le plus important du Parti. Elle représente la source de nos cadres et des cadres qui fortifieront le Parti, qui le feront aller de l'avant. Par son enthousiasme, sa vigueur et sa vitalité, la jeunesse est incontestablement aujourd'hui, comme elle l'a été pendant la guerre, un facteur déterminant de la vie du pays. Et si le Parti l'éduque comme il convient, elle sera son plus solide appoint. La jeunesse incarne l'esprit d'initiative, la vaillance, le présent grandiose et une claire perspective de l'avenir. On peut se demander : Le Parti a-t-il effectivement guidé la jeunesse ? Je pense que non. Et vu la façon dont se sont déroulées les choses, il ne pouvait pas la guider. Diriger ce vaste et important secteur, cela ne consiste pas seulement à maintenir des liaisons et à donner des instructions de temps à autre. Pour ce faire, il faut discuter judicieusement au sein du Bureau politique des questions de la jeunesse, les étudier de façon concrète et donner aux jeunes des instructions bien élaborées et de justes solutions à leurs problèmes. L'avons-nous fait? Je dis que non. Au contraire, ce sont les camarades de la jeunesse qui nous ont soumis ces problèmes. D'aucuns pourront dire qu'ils sont plus au courant que nous de leurs propres questions. J'en suis d'accord, je sais que ce sont des éléments actifs et de progrès. Mais pourquoi le Bureau politique et le Comité central du Parti ne doivent-ils pas être au courant de ces questions ? Ils doivent l'être pour que s'affirme le rôle dirigeant de ces organes, pour que s'affirment la liaison et la cohésion de l'organisation de la Jeunesse avec la direction et la confiance à son égard. Faute de quoi, on risque de voir la jeunesse se couper de nous. La rupture a été un danger permanent et il me semble que c'est beaucoup plus de notre faute que celle de la jeunesse. Dans notre pays, la jeunesse a pris son essor, cela doit nous réjouir et nous encourager, mais nous devons aussi avoir bien soin de la guider. Or guider la jeunesse ne veut pas dire lui créer des obstacles. Nous devons en prendre bien conscience et changer de mentalité s'il est opportun de la faire. J'ai constaté un esprit de dualité entre le Parti et la jeunesse ; j'entends entre certains camarades du Parti et d'autres de la jeunesse, ou pour être plus précis de ses dirigeants. A mon sens c'est une question de direction. Les uns cherchent à s'imposer aux autres. Or, il ne doit y avoir qu'une direction : celle du Parti. Personne ne le nie ; ce qui importe, c'est de guider la jeunesse correctement et efficacement. Chez certains camarades du Comité central, en particulier de la Commission des cadres, on relève la tendance à ne pas considérer correctement la question de la jeunesse, à mettre en lumière beaucoup de ses erreurs là où elles existent, mais aussi là où elles n'existent pas. Ce n'est pas juste. Il s'est créé une certaine tension entre les camarades méritants du Parti et ceux de la Jeunesse. Il faut éclaircir cette situation et combattre cet état de choses, qui est très dangereux. Les éléments mûrs du Parti doivent être plus indulgents envers les légères erreurs de la Jeunesse : ces fautes, nous avons le devoir de les relever et de les corriger, mais, pour la même erreur nous devons réprimander plus sévèrement un vieux membre du Parti qu'un jeune, parce que ce dernier peut se corriger plus facilement du fait même de son âge. D'autre part, il me semble que les camarades de la Commission des cadres devraient analyser un peu plus clairement leur propre action, leurs propres erreurs, qui ne sont, certes, pas alarmantes, mais si on les leur fait ressortir, cela leur permettra d'avoir une vision plus juste du travail de la jeunesse. Alors se dissiperont ces malentendus et cet esprit étranger au Parti. Je n'entends nullement excuser toutes les fautes que l'on constate dans le travail de la jeunesse, mais je pense qu'elles sont moins préjudiciables que les nôtres, sans vouloir dire par là qu'on doive les négliger.

Je veux terminer par une autre observation qui a, elle aussi, sa source dans la vieille façon de penser, dans le vieux style de travail et dans la manière dont les questions ont été posées et résolues à Berat. Je veux parler de la franchise et de l'entière liberté d'exprimer ses opinions. Chez les camarades s'est établi un esprit malsain. On craint de dire ce que l'on pense de peur de voir mal interpréter sa pensée et

de devoir en subir des conséquences. Je vais considérer concrètement le travail que l'on fait ici au Bureau politique. Cela servira de modèle pour tout le Parti. Il est indispensable que tous les membres aient une grande confiance dans le Parti et dans sa direction. Mais cette confiance ne s'établira que lorsque chaque problème sera résolu comme doivent le faire les communistes, ouvertement et dans un esprit de camaraderie, lorsque cette confiance aura une solide assise et qu'elle émanera d'analyses et de raisonnements bien-fondés. Dans notre Bureau politique et plus généralement dans notre Parti les choses se passent-elles généralement ainsi ? Je dirai que non, qu'elles ne se passent pas exactement comme cela. On constate des différences dans les attitudes. Certains ont plus d'audace, d'autres en ont moins ; certains ont plus confiance dans leurs propres idées d'autres moins ; certains posent les questions plus correctement d'autres moins. Ces tendances existent, dans une plus ou moins grande mesure, chez chacun de nous. J'ai souvent remarqué que Bedri Spahiu n'était pas sûr de ses opinions et qu'il hésitait à les exprimer. Il m'a souvent parlé des affaires de l'Armée, de la question du personnel qui ne marchait pas, des obstacles et des difficultés auxquels on se heurte dans ce secteur. Mais il n'a fait que me rappeler des faits. J'ai l'impression que dans son esprit il ne pouvait pas s'agir que de faits sans corrélation entre eux et dont il n'avait pas tiré de conclusion, alors que les autres l'avaient fait. J'ai lieu de penser que Bedri Spahiu a hésité à me dire franchement son opinion. Pourquoi ? Pour ma part, j'ai douté de son attitude à propos de l'affaire de Sejfulla Malëshova, mais je n'en ai pas été trop contrarié. Bedri Spahiu n'avait pas encore bien compris qui était Sejfulla Malëshova et il n'a pas assez approfondi cette question. Je suis certain d'une chose, et elle est vraie pour n'importe lequel d'entre nous, c'est que nous n'identifions pas le Parti et l'attachement que nous avons pour lui avec telle ou telle personne. Nous aimons nos camarades, nous les respectons et nous les aidons lorsqu'ils travaillent pour le Parti, mais nous aimons le Parti par-dessus tout. Quant aux attitudes de Tuk Jakova, elles ont un autre caractère. Tuk Jakova est un homme animé de peu de passion; c'est une qualité, mais cela devient un défaut lorsque ce manque de passion se présente comme il se présente chez lui. Tuk Jakova a émis un jugement superficiel et peu réfléchi sur l'affaire de Sejfulla Malëshova. Il en est de même pour beaucoup d'autres questions. Tels entre autres, ses points de vue à la réunion du récent plénum sur la question de la popularisation et de la légalisation du Parti. *[Au VI<sup>e</sup> plénum du CC du PCA, réuni en avril 1946, Tuk Jakova et Koçi Xoxe, appuyant le point de vue de la direction yougoslave, déclarèrent que le Parti devait être maintenu dans la clandestinité, en opposition avec l'opinion du camarade Enver Hoxha qui voulait légaliser le Parti et le populariser en tant qu'unique dirigeant de toute la vie du pays.]* Ce sont des jugements qui manquent de maturité. Je suis cependant certain que Tuk Jakova peut juger d'une façon approfondie. L'intérêt, dont il a fait preuve en tant que dirigeant du Parti a été relativement limité. Il peut se justifier tant qu'il voudra, je ne suis pas d'accord avec lui. Il est vrai qu'au Bureau politique les affaires ne marchaient pas au rythme souhaité. Mais, dans ces conditions, si Tuk Jakova ne s'est pas intéressé aux affaires autant qu'il aurait fallu, la faute en retombe davantage sur lui que sur n'importe qui d'autre. Quant à Pandi Kristo, il manifeste de l'intérêt pour le travail du Bureau politique mais surtout pour des futilités. Il considère les choses sous un angle étroit ; il est incapable de comprendre toute l'étendue d'une question ; il attend toujours que les autres décident, dans la crainte que quelque chose ne craque. Il n'a confiance ni en lui-même ni dans ses jugements. Je n'ai pas l'intention de faire ici la critique des camarades. Je voulais simplement illustrer ce que j'ai dit plus haut sur les hésitations et les craintes que l'on relève chez certains d'entre eux alors qu'on ne doit pas avoir peur d'exprimer sa propre pensée même si elle doit se révéler erronée. Nous sommes ici au Bureau politique et pas dans un bazar. Nous sommes entre camarades et nous sommes tous responsables devant le Comité central. Il est devenu de mode, — lorsqu'on fait une critique ou lorsqu'on analyse une question — de s'en prendre à deux ou trois personnes. Les autres ont ainsi l'impression de n'avoir rien à se reprocher. C'est ce qui est arrivé au plénum de Berat. Trois ou quatre personnes étaient «fautives» et elles furent blâmées en conséquence, tandis que les autres n'avaient aucune faute. Ce n'est pas juste. Et cela ne peut pas être juste pour le V<sup>e</sup> plénum non plus. Qui commet des erreurs ? Le Bureau politique, chaque moment, et précisément ses deux ou trois membres qui travaillent le plus. Nous devons mettre les points sur les i. Dans bien des cas Pandi Kristo, Tuk Jakova et Bedri Spahiu se trompent et même beaucoup plus que les autres. Et ne croyons pas qu'il faille laisser dormir tranquilles les autres camarades membres du Comité central et de la Commission des cadres, qui, eux aussi, ont commis bien des erreurs. Je ne veux pas dire par là que dans notre Parti on ne commet que des erreurs mais il faut considérer les questions correctement et les remettre sur la bonne voie.

Si l'on ne pose pas correctement les questions, il s'ensuivra automatiquement une certaine méfiance envers la direction ou une fausse confiance, mal enracinée. Même les camarades aguerris peuvent se tromper dans leurs jugements lorsqu'ils ne posent pas les questions correctement... Qu'il y a des erreurs dans notre travail, cela ne fait aucun doute. Mais il faut distinguer entre les grandes et les petites erreurs, chercher à corriger les premières comme les secondes et nous efforcer d'en faire le moins possible. C'est vers ce but que doivent tendre toutes ces analyses.

Si nous nous en tenons à ces principes, et si nous analysons notre travail dans cet esprit, nous obtiendrons de grands résultats. N'oubliez pas que nous sommes au seuil du Congrès et que toutes ces questions doivent être réglées correctement. Une juste solution apportée à ces problèmes représenterait la moitié du travail de préparation du Congrès. Cela permettrait de voir plus clairement la ligne qui y sera élaborée, d'élire, à l'issue du Congrès, un Comité central sur des bases plus solides, de mieux voir le travail que nous devons accomplir et d'appliquer encore mieux un style et une méthode vraiment bolcheviques, style et méthode dont tout le développement de l'activité de notre Parti a si grand besoin. J'ai soulevé toutes ces questions dans leurs grandes lignes et je les ai jetées sur le papier un peu à la hâte. Si vous y relevez des erreurs, vous m'en excuserez. Mais puisque nous sommes ici, corrigeons-les, c'est d'ailleurs pour cela que nous nous sommes réunis et tâchons de sortir d'ici avec des résultats solides, corrects, dignes de communistes.

*Œuvres, t. 3*

## **DISCOURS PRONONCE A LA CONFERENCE DES INVALIDES DE GUERRE**

**9 juillet 1946**

Camarades invalides de la Guerre de libération nationale,

Qui peut ressentir aussi profondément que vous, tant moralement que physiquement, le grand sacrifice que notre peuple a consenti pour conquérir son indépendance et sa liberté ? Nos héros tombés au champ d'honneur et vous, les mutilés de guerre, vous êtes avec nos villes et villages incendiés, le plus émouvant témoignage de ce sacrifice sublime. Les ennemis jurés de notre peuple, les occupants fascistes et les traîtres à notre pays ont préparé minutieusement leurs plans pour nous exterminer. Ils ont recouru pour les mettre en œuvre aux moyens les plus barbares, mais notre peuple n'a pas fléchi. Les régimes d'oppression du passé qui avaient préparé l'invasion de notre pays et la lourde servitude fasciste, loin de réussir à éteindre l'amour de notre peuple pour la liberté et l'indépendance, et ses traditions combattantes, n'ont fait au contraire que développer et raffermir dans son cœur un puissant sentiment de revanche, le désir d'organiser une résistance d'une ampleur sans pareille, qui sera évoquée comme une action légendaire par les générations futures. Chaque Albanais comprit l'importance de l'heure que la patrie vivait. Il comprit qu'on se battait pour une question de vie ou de mort, et que, par conséquent, pour réaliser les aspirations séculaires de notre peuple, il ne fallait pas reculer, fût-ce devant le sacrifice suprême. S'agissant de libérer notre patrie et notre peuple, on envisagea donc les plus grands sacrifices. On se battait pour la liberté, pour un avenir plus heureux, on lutta pour une Albanie nouvelle, où la génération actuelle et les générations futures puissent vivre et travailler libres et dans l'honneur. Nous avons lutté des années durant avec la plus grande abnégation, sans reculer devant les sacrifices en hommes et en biens; nous avons combattu à la fois pour nous-mêmes et pour l'humanité entière qui était menacée de mort par le fascisme allemand et italien; nous avons payé notre tribut de sang à la lutte commune antifasciste, dans laquelle la grande Union soviétique et sa glorieuse armée ont joué un rôle décisif et historique, sauvant l'humanité de l'anéantissement. Grâce à l'héroïsme légendaire et aux sacrifices surhumains de la glorieuse Armée de Staline et de tous les peuples progressistes du monde, l'Allemagne a été vaincue. Notre peuple leur en est reconnaissant à jamais.

Demain, camarades invalides de guerre, c'est la fête de notre armée, de cette armée dans les rangs de laquelle vous avez dignement combattu. La journée de demain symbolise pour le peuple albanais les sacrifices innombrables, les exploits héroïques inégalables des partisans albanais, qui, pendant des années, sous la pluie et dans la neige, dans les montagnes et dans les villes, face à des ennemis féroces et armés jusqu'aux dents, ont tenu haut levé le drapeau de notre lutte et l'ont porté de victoire en victoire. Des milliers et des milliers de nos camarades ont été tués, torturés, mutilés ; mais nous ne nous sommes pas arrêtés un instant sur la voie que nous indiquait l'histoire. Notre glorieuse Armée devint le rempart d'acier de notre peuple, elle devint le champion de la libération de la patrie. La grande révolution populaire donna naissance à l'armée du peuple dotée de toutes les vertus qui font la gloire de notre peuple et le rendent immortel. Le dynamisme, la vitalité, l'abnégation, l'héroïsme, l'esprit de progrès et l'élan irrésistible dans l'édification d'une vie nouvelle et heureuse que l'on constate chez notre peuple, sont également les traits de notre Armée nationale. L'Armée et le peuple forment un tout inséparable. C'est là la plus grande garantie de la défense des victoires que nous avons remportées au prix de tant de sang versé. C'est là une garantie incontestable de l'édification et de l'épanouissement de notre pays. Notre Armée nationale qui avait si bien compris en temps de guerre la mission qu'elle a dignement remplie, a également compris maintenant, en temps de paix, la mission qui lui incombe pour la reconstruction. Elle s'en acquittera avec honneur. Nous voyons notre armée d'avant-garde se moderniser de jour en jour, se renforcer, s'ériger en exemple par son amour de la patrie et du peuple, devenir un exemple et un modèle de discipline dans l'accomplissement de sa mission et dans le travail, un exemple d'esprit de sacrifice, d'abnégation et de maturité politique. Et justement pour ces vertus élevées qui la caractérisent, le peuple lui voue un amour profond et ardent, comme peut l'être l'amour d'un peuple pour sa créature la plus glorieuse, celle qu'il a enfantée et formée au prix de tant de peines et de souffrances dans le feu des batailles.

L'Albanie nouvelle, qui est le couronnement de notre Lutte de libération nationale, va de l'avant avec assurance suivant les glorieuses traditions de cette lutte. Nous avons chassé les occupants de notre pays. Nous avons brisé une fois pour toutes les chaînes de la servitude médiévale des beys féodaux, des sangsues du peuple ; nous avons vaincu et liquidé les traîtres, ceux qui ont toujours été vendus à l'étranger, ceux qui avaient fait de l'Albanie et du peuple un objet de marchandages. Nous avons fait rendre gorge aux usuriers et aux spéculateurs de tout ce qu'ils avaient volé au peuple. Dans notre pays on travaille et on reconstruit. Les larges masses laborieuses, conscientes du rôle décisif qu'elles jouent sous le régime populaire actuel, se sont mises à l'œuvre pour renforcer et moderniser le pouvoir, pour l'aider sans réserve dans la mise en œuvre de ses programmes de travaux. Le peuple albanais organisé participe activement à la reconstruction et, à la vie politique et culturelle de son pays. Grâce à sa lutte il a émergé au premier plan, il est devenu le facteur décisif de cette vie. Il tient en main les rênes de son gouvernement et il est décidé à ne jamais les lâcher. Il a devant lui d'éclatantes perspectives et il travaille de toute son âme pour se construire un avenir radieux. Notre lutte sanglante contre le fascisme, l'instauration de la démocratie dans notre pays et l'immense effort de construction qui se poursuit à un rythme surprenant, ont rehaussé notre prestige et renforcé la saine affection que témoignent à la petite Albanie ses amis sincères et fidèles. Nos amis nous défendent avec la plus grande fermeté. Ils luttent dans l'arène internationale pour nos droits et pour ceux de tous les autres petits peuples, que les cliques réactionnaires internationales cherchent à exploiter et à asservir.

Dans les jours les plus sombres le peuple albanais a connu ses amis fidèles, ceux qui l'ont aidé sans réserve dans sa lutte, et qui l'aident aussi en temps de paix.

Camarades invalides,

Vous vous êtes réunis aujourd'hui pour jeter les fondements de votre organisation, afin d'aider le mieux possible le pouvoir et d'être jusqu'au bout au service du peuple, que vous aimez tant et pour lequel vous vous êtes jetés dans le feu de la bataille sans ménager même votre vie. L'Albanie vous en est reconnaissante. Vous êtes le témoignage de ses sacrifices, de ses souffrances, de ses douleurs. Vous êtes aussi le symbole de la fierté, du courage, de l'esprit progressiste de notre peuple. Vous vous êtes acquis une place d'honneur en son sein et vous jouissez de tout son respect.

Le pouvoir et le peuple ont toujours besoin de votre aide précieuse et le Gouvernement de la République mettra tout en œuvre pour soulager vos souffrances, et améliorer vos conditions d'existence, pour vous permettre de mieux vivre, et de contribuer le plus possible à l'édification de l'Albanie nouvelle pour laquelle vous avez consenti de si grands sacrifices. Plus que quiconque vous méritez la sollicitude du pouvoir, et soyez sûrs qu'elle ne vous manquera pas.

Vive notre chère Albanie !

Vive notre peuple héroïque !

Vive notre glorieuse armée !

Vivent nos héroïques invalides de la Guerre de libération nationale !

*Paru pour la première fois dans le «Bashkimi» N° 476, 11 juillet 1946*

*Œuvres, t. 3*

## **RAPPORT SUR LE PROJET DE LOI GENERAL CONCERNANT LES CONSEILS POPULAIRES, PRESENTE A LA V<sup>e</sup> SEANCE DE L'ASSEMBLEE POPULAIRE**

**5 août 1946**

*[Après l'adoption de la Constitution de la RP d'Albanie, l'Assemblée constituante se mua en Assemblée populaire.]*

Camarades députés,

Après la Constitution de la République populaire d'Albanie, le projet de loi sur les conseils populaires est certainement l'acte législatif le plus important et le plus fondamental de tous ceux qui ont été approuvés par l'Assemblée populaire. L'importance de ce projet de loi réside dans le fait qu'il prévoit les moyens à employer et les voies à suivre pour le renforcement et le plein développement des conseils populaires, qui sont les fondements et les organes du pouvoir d'Etat.

La création et le développement des conseils populaires, en tant que bases politiques et organes du pouvoir d'Etat, datent de la glorieuse période de la Lutte de libération nationale de notre peuple contre les occupants fascistes et les cliques traîtresses du pays. Tout l'appareil des conseils populaires, depuis le plus petit conseil local jusqu'à l'Assemblée populaire de la République populaire d'Albanie, est essentiellement le fruit des victoires de la Lutte de libération nationale. Le peuple albanais, qui prit les armes pour secouer le joug de la servitude fasciste italienne et allemande, organisa en même temps les conseils de libération nationale, issus des masses, à la fois comme organes politiques et comme auxiliaires de sa lutte. Aussitôt formés, les conseils de libération nationale remplacèrent les organes d'Etat de l'ancien pouvoir collaborationniste et traître, qui s'était mis, dès les premiers jours de l'occupation, entièrement au service de l'ennemi. Le peuple insurgé renversa l'ancien pouvoir et érigea, sur ses ruines, le nouveau pouvoir des conseils de libération nationale. Ces organes surgirent dans le feu de la lutte, par la volonté des masses du peuple laborieux, pour faire face aux conditions créées par la lutte antifasciste elle-même et pour permettre au peuple de prendre en main son propre destin et de se gouverner lui-même après avoir renversé les cliques traîtresses, féodales et bourgeoises qui avaient vendu la patrie à l'étranger. Les conseils de libération nationale créés dans ces circonstances étaient donc la vivante expression des aspirations séculaires de notre peuple, de sa volonté de s'emparer du pouvoir et d'instaurer un régime authentiquement populaire et démocratique. Durant toute la guerre les conseils de libération nationale ont joué un rôle important et glorieux. Ils furent les organes de la



mobilisation générale du peuple, de précieux soutiens de la lutte de libération, les organes politiques et les fondements du nouveau pouvoir dans toutes les zones libérées. Par ses décisions historiques, le Congrès de Permet renforça les fondements politiques et juridiques des conseils de libération nationale. Sous la direction du Conseil général antifasciste de libération nationale et grâce aux victoires éclatantes de l'Armée de libération nationale, l'appareil du Pouvoir populaire s'étendit considérablement aussi bien dans le Sud que dans le Nord et le fonctionnement de ce pouvoir n'a cessé de s'améliorer. Après la Libération, et jusqu'à l'approbation de la Constitution par l'Assemblée constituante, le Gouvernement démocratique d'Albanie entreprit un grand travail pour édifier au mieux ce pouvoir et améliorer l'appareil de l'administration. Une fois l'Albanie libérée, les conseils de libération nationale, appelés désormais conseils populaires, avaient à affronter de nouvelles et nombreuses tâches, plus importantes et plus ardues, qui avaient trait à la situation engendrée par la libération complète du pays. Les problèmes de l'Etat et ceux qui concernaient les besoins du peuple, après une guerre si âpre et si destructrice, étaient importants et exigeaient une solution rapide et juste. Aussi le Gouvernement démocratique d'Albanie devait-il à tout prix s'employer essentiellement à améliorer l'administration publique instituée et à mettre sur pied cette administration dans de nombreuses régions, où le Pouvoir populaire gardait encore ses formes élémentaires du temps de guerre. L'expérience accumulée quotidiennement permit à cette administration de s'édifier et de s'améliorer considérablement à travers les conseils populaires, et d'apporter une solution juste et satisfaisante aux importants problèmes urgents et vitaux pour notre peuple et pour l'existence même de notre Etat.

La Constitution approuvée par l'Assemblée constituante définissait formellement et définitivement les conseils populaires comme les bases et les organes du pouvoir d'Etat. Elle jetait ainsi les fondements de l'ensemble du pouvoir et de l'administration. Ce grand principe, clairement défini par la Constitution de notre Etat, nous commande donc d'approuver ce projet de loi sur les conseils populaires, que le Gouvernement de la République a l'honneur de présenter à l'Assemblée populaire. Cette loi légalise le système et l'organisation des conseils et en permet le développement futur sous tous les aspects. En outre, le projet de loi sur les conseils populaires est d'une importance primordiale en ce qu'il définit les rapports entre le pouvoir d'Etat et l'administration publique. Il est indispensable que ces rapports, tout comme les rapports des conseils populaires avec les organes supérieurs du pouvoir d'Etat et l'administration, soient fondés sur une base juridique solide. Sans une telle base, le travail ne pourrait pas aller de l'avant, il serait entravé à tout moment. Cela empêcherait le développement de notre organisation étatique et une plus complète application de la Constitution, cela empêcherait aussi la création des conditions indispensables au développement des conseils populaires en tant qu'organes locaux du pouvoir d'Etat.

Le projet de loi sur les conseils populaires se divise en six parties. La première fait état des principes fondamentaux des conseils, principes qui sont développés sur la base des idées énoncées dans notre Constitution.

L'un de ces principes essentiels est le suivant : «Les conseils populaires sont des organes du Pouvoir populaire, à travers lesquels le peuple exerce son pouvoir dans les unités administratives locales».

Ce principe met bien en évidence le caractère démocratique des conseils. Il constitue le fondement essentiel de l'autogouvernement du peuple. La Constitution, dans son article 2, définit les bases juridiques de l'organisation de notre nouvel Etat.

Les conseils populaires, qui ont vu le jour pendant la Lutte de libération nationale contre le fascisme et la réaction, sont des organes représentatifs du pouvoir d'Etat, au moyen desquels le peuple exerce son pouvoir. En tant qu'organes supérieurs du pouvoir d'Etat dans leur juridiction, les conseils populaires exercent des fonctions d'importance locale. Mais ces conseils sont également investis d'une autre fonction, tout aussi importante: mener à bien des tâches de caractère général. Et cette double nature de leurs tâches assure précisément l'unité du Pouvoir populaire.

Par ailleurs, la promotion des conseils populaires d'organes du pouvoir d'Etat dans les administrations locales en organes du pouvoir en général, est la conclusion logique de la conciliation des principes de l'autogouvernement du peuple et du centralisme démocratique.

Les conseils populaires élus au suffrage universel, égal, direct et secret, exercent leur pouvoir et prennent des décisions de caractère général et conformes à la Constitution, aux lois et ordonnances des organes supérieurs du pouvoir d'Etat et de l'administration. C'est sur ces lois et ordonnances que se guideront ces organes dans la solution des problèmes locaux.

La loi définit le sain critère des liens qui doivent exister entre les organes du pouvoir d'Etat, depuis le conseil de localité jusqu'à l'Assemblée populaire.

L'article 7 stipule explicitement : «Les rapports entre les conseils populaires et les rapports entre ceux-ci et les autres organes d'Etat sont fondés sur les droits et les devoirs qui leur sont fixés par la loi et par d'autres dispositions générales».

Ces liens, fondés sur des droits et des devoirs définis par la loi, montrent clairement que nous sommes loin de tout bureaucratisme, de ce bureaucratisme qui gêne beaucoup la bonne marche du travail et lèse gravement les intérêts de la majorité.

Les fonctions des conseils populaires ne se bornent pas à la simple application des décisions et ordonnances des organes supérieurs. Cela serait contraire au caractère démocratique du Pouvoir populaire ainsi qu'au principe énoncé dans l'article 7.

«Les conseils populaires ont la faculté d'examiner toutes les questions qui sont de la compétence des organes supérieurs du pouvoir d'Etat et d'avancer des propositions relatives à ces questions» (article 6).

La teneur de cet article laisse entendre que les conseils populaires inférieurs ont un certain droit de contrôle et un droit d'initiative. Cela est conforme à l'intérêt général, car ils peuvent ainsi seconder efficacement les organes supérieurs.

Le projet de loi prévoit que des liens étroits et permanents seront maintenus entre les organes du pouvoir d'Etat et les larges masses du peuple, entre ce pouvoir et les différentes organisations ouvrières. Les larges masses de travailleurs, les paysans et les ouvriers se sont soulevés et se sont battus contre les forces des envahisseurs et leurs collaborateurs, ils ont lutté contre le retour des régimes tyranniques du passé et de leur appareil d'oppression, qui s'était hâté de se mettre au service de l'étranger. Le peuple a combattu et il a renversé les anciennes formes de gouvernement. Au prix du sang versé par ses meilleurs fils, il a instauré un nouveau système de gouvernement. Son insurrection a abouti à l'instauration du pouvoir et des conseils populaires. Aussi a-t-il le droit de participer le plus largement possible à ce pouvoir. Grâce à sa participation, ces conseils ont été de solides organes de lutte, et aujourd'hui, dans la période de la reconstruction, ils deviennent des organes de travail et de paix.

La participation du peuple au gouvernement, participation qui s'affirme et est consacrée de multiples manières, constitue une victoire de l'insurrection populaire. Le peuple élit et est élu à tous les organes du pouvoir, il est le soutien de ces organes dans l'exercice de leurs fonctions.

Le projet de loi définit dans les grandes lignes, les divisions administratives et le conseil correspondant à chacune de ces divisions. Nous avons ainsi des conseils populaires de village, de ville, de commune, de sous-préfecture et de préfecture.

L'une des différences importantes de la nouvelle division par rapport à la division antérieure, est la création des communes. La dispersion de nos villages et les grandes distances séparant entre eux les villages de chaque sous-préfecture créaient un vide dans notre appareil administratif. Afin de renforcer

l'appareil d'Etat et d'aller plus directement au-devant des besoins du peuple, il a été jugé nécessaire de créer des communes. Cela est du reste prévu également par la Constitution.

Dans la longue série des attributions fondamentales des conseils populaires s'inscrit leur droit à gérer en qualité de personnes juridiques le patrimoine commun d'importance locale conformément au plan économique de leur juridiction et en vertu des dispositions et des instructions générales des organes supérieurs d'Etat. La gestion de ce patrimoine constituera l'une des sources de revenus de leur budget.

Le principe de l'autogouvernement du peuple ne serait pas effectivement mis en œuvre si les conseils populaires n'avaient pas leurs propres finances et leur budget local. C'est là pour eux un droit et une nécessité qui se rattachent à leur obligation d'élever le niveau économique et culturel du pays.

La gestion des biens communs du peuple par les conseils populaires n'implique pas de distinction de nature juridique entre la propriété locale et la propriété d'Etat. Cette propriété est entre les mains du peuple, et les conseils populaires la gèrent suivant les dispositions de la loi. Une décision du Présidium de l'Assemblée populaire précisera quels sont les biens communs du peuple dont la gestion sera confiée aux conseils populaires de préfecture, de sous-préfecture, de commune et de localité. *[La loi «Sur les conseils populaires» du 8 août 1946 désigne par le terme localité une unité administrative de base telle qu'un village ou une petite ville.]*

La première partie du projet de loi se termine en consacrant le principe de la coopération et de l'entraide entre les conseils populaires.

La deuxième partie du projet de loi présente une importance particulière. Elle résout l'un des problèmes les plus délicats de l'organisation de notre Etat : celui des compétences. Les deux dernières années ont été pour nous une période d'étude et une étape d'épreuve pratique pour tous les organes du pouvoir. Les modifications apportées à la structure et aux attributions des conseils populaires sont précisément le résultat de ces deux années d'expérience.

Quel est le trait caractéristique de notre loi ou plutôt de notre organisation étatique en ce qui concerne les attributions des conseils populaires ? Les fonctions et les compétences des conseils populaires sont fixées par la loi. L'organe supérieur ne peut pas rétrécir le cercle des attributions des conseils populaires inférieurs, ni restreindre une de leurs attributions qui leur a été reconnue par la loi. Seul un acte législatif émanant de l'Assemblée populaire peut modifier les attributions des conseils populaires.

L'article 23 du projet énumère une à une les attributions communes des conseils populaires. Les principales de ces attributions sont celles d'encourager et d'organiser la participation directe des masses populaires à l'administration de l'Etat, et aussi de mettre en œuvre une politique d'union et de fraternisation du peuple. Les conseils de libération nationale ont joué durant la guerre un grand rôle pour l'union du peuple. Cette union devint le facteur décisif du triomphe de la lutte de libération. Le peuple albanais, naguère divisé par la politique des cliques dominantes, s'unit et fraternisa dans cette lutte. Dans l'Albanie nouvelle, l'union du peuple est devenue une réalité; c'est l'une des grandes forces du Pouvoir populaire. Aujourd'hui il n'existe plus chez nous de privilèges ni de discriminations fondés sur l'origine, la situation sociale, la fortune ou le niveau de culture. Et l'article 23 poursuit : «Les conseils populaires ont pour tâche d'appliquer la politique d'union de la population laborieuse de la ville et de la campagne, d'élever le niveau culturel des masses, d'aider le peuple travailleur à s'unir et à se défendre contre l'exploitation économique», etc. Outre leurs fonctions communes, les conseils populaires ont aussi des fonctions distinctes. C'est ainsi que les conseils populaires de localité, de commune, de sous-préfecture et de préfecture ont des fonctions particulières. Elles ont trait au plan économique, à l'agriculture, au commerce et à l'artisanat, aux finances, aux rapports de travail, à l'enseignement, à la santé publique et à d'autres secteurs de l'activité de l'Etat. L'étendue des attributions des conseils populaires n'est pas la même pour les conseils à tous les niveaux. Celle des conseils des échelons supérieurs est évidemment plus grande. La troisième partie du projet de loi est consacrée à l'organisation des conseils. Le nombre de leurs membres est fixé par décision du

Présidium de l'Assemblée populaire, mais la loi indique pour chaque conseil un minimum et un maximum de membres. Ce nombre est déterminé en fonction de l'importance des rapports économiques et culturels d'une unité administrative donnée, du nombre de ses habitants ainsi que d'autres conditions. La loi sur les élections aux conseils populaires consacre le principe de la division en circonscriptions électorales. Chaque circonscription élit un conseiller. Cette division est nécessaire pour permettre aux électeurs d'exercer plus directement leur droit de révocation. Les conseils populaires exercent leurs attributions soit directement dans la réunion de tous leurs membres, soit par l'entremise de leurs comités exécutifs. Les fonctions exécutives et judiciaires sont exercées par les comités exécutifs des conseils. Certaines tâches sont de la compétence exclusive des conseils populaires. C'est ainsi qu'il leur appartient d'élire et de révoquer les membres du comité exécutif, de dissoudre les conseils populaires inférieurs et leurs comités exécutifs, de fixer les élections pour les conseils inférieurs, d'élaborer le plan de développement économique et le budget, de contracter des emprunts, de créer des entreprises et des instituts, de préparer le règlement sur l'organisation et le fonctionnement intérieur des conseils populaires, d'adopter des décisions, de fixer les taxes locales, d'annuler, de suspendre ou de modifier les décisions des conseils populaires inférieurs et d'élire ou de révoquer les juges et les juges assesseurs.

Selon les principes de la Constitution, qui est la loi fondamentale, les conseils populaires sont les seuls organes du Pouvoir populaire dans les divisions administratives locales. La loi définit en même temps les questions au sujet desquelles les comités exécutifs ont la compétence exclusive de créer des sections et des bureaux au sein des conseils. Toutefois, les comités exécutifs ne peuvent pas charger les sections ou les bureaux d'émettre des ordonnances, d'élaborer le budget et le plan économique, de conclure des accords ou de contracter des obligations, d'approuver des dépenses extraordinaires ou d'assumer d'autres tâches mentionnées dans l'article 57. Dans la délimitation des compétences exclusives des conseils populaires et des comités exécutifs, la loi a pris pour critère l'importance de la nature des questions ainsi que le principe selon lequel les conseils populaires sont les organes suprêmes des divisions administratives locales.

Avant de fixer les fonctions des comités exécutifs, l'article 56 de la loi déclare: «Le comité exécutif remplit dans l'ensemble toutes les fonctions et déploie toutes les activités qui sont reconnues de sa compétence en tant qu'organe exécutif et administratif et il dirige à la fois toutes les branches de l'administration».

Les comités exécutifs dirigent l'administration publique en tant qu'organes collectifs, ce qui garantit le caractère démocratique du Pouvoir populaire.

Au sein des conseils populaires, à l'exception des conseils populaires de localité, peuvent être créés des sections ou des bureaux dirigés par les membres du comité exécutif. Ces sections ou bureaux s'occupent de l'économie, de l'agriculture et des forêts, des finances, des travaux publics, de l'enseignement, de la prévoyance sociale et de la santé du peuple. Les sections ou bureaux créés auprès des conseils populaires le sont en fonction de l'importance de leurs activités. Les sections ou bureaux seront naturellement créés là où leur utilité se fera sentir et dans la mesure de cette utilité.

Les rapports entre les conseils populaires et les comités exécutifs, d'une part, et les organes supérieurs du pouvoir d'Etat et de l'administration, de l'autre, constituent la matière de la quatrième partie du projet de loi présenté pour approbation. Comme on vient de la rappeler à plusieurs reprises, les conseils populaires sont des organes d'autogouvernement dans les divisions administratives locales et ils fonctionnent en se conformant aux dispositions de la Constitution et des lois. En cette qualité, les conseils populaires ont pour tâche de régler les affaires de leur district, de veiller aux intérêts de leur juridiction et à la satisfaction des besoins locaux. Mais les conseils populaires sont en même temps des organes du pouvoir en général, qui ont pour fonction d'en devenir un solide appoint pour la solution des problèmes quotidiens importants.

Considérés sous cet angle, les conseils populaires ne peuvent ni ne doivent provoquer de scission dans l'unité du pouvoir, ni s'ériger en organes autonomes coupés des organes supérieurs. C'est pourquoi, la constitution et la présente loi reconnaissent aux organes supérieurs du pouvoir d'Etat le droit et le devoir d'aider et de contrôler le travail des conseils populaires inférieurs. De même, les organes de l'administration d'Etat, le Gouvernement et les comités exécutifs ont pour tâche d'aider et de contrôler l'activité des comités exécutifs inférieurs.

Leur aide consiste à émettre des directives générales et à déterminer la politique administrative; leur contrôle porte sur l'exécution de leurs tâches conformément à la Constitution, aux lois et aux décisions de caractère général des organes supérieurs.

Le principe du centralisme démocratique implique nécessairement d'étroits rapports entre les organes du pouvoir et l'administration publique, ainsi qu'un contrôle sévère et fructueux.

Aux termes de l'article 67 du projet de loi, le Présidium de l'Assemblée populaire et les conseils populaires supérieurs ont la faculté d'annuler, de suspendre ou de modifier les décisions, ordonnances et instructions illégales et irrégulières des conseils populaires inférieurs, tandis que le Gouvernement et les comités exécutifs ne peuvent suspendre que l'exécution de ces actes.

Ce projet de loi représente un grand pas en avant dans la mise en œuvre de notre Constitution, dans l'édification de notre appareil d'Etat, et dans le renforcement du nouveau pouvoir authentiquement démocratique de notre République populaire.

Ce projet de loi représente la légalité d'un pouvoir nouveau dans sa forme, et démocratique dans son essence, à tous les niveaux de notre organisation étatique.

Convaincu qu'un tel projet de loi répond aux besoins de l'établissement et du développement de notre organisation étatique ainsi qu'aux intérêts et aux aspirations de notre peuple, je propose à l'Assemblée de discuter et d'approuver ce projet de loi.

*Paru pour la première fois dans le «Bashkimi», N° 499, 6 août 1946.*

*Œuvres, t. 3*

## **DISCOURS PRONONCE A LA SEANCE PLENIERE DE LA CONFERENCE DE LA PAIX A PARIS**

**21 août 1946**

Monsieur le Président, Messieurs les délégués,

Au nom du peuple albanais et de son gouvernement, je salue la Conférence de Paris, tout en lui souhaitant un succès complet dans sa noble tâche.

Je tiens à saluer d'autre part le gouvernement français et le peuple héroïque de France, et à les remercier de leur traditionnelle hospitalité.

Après cette guerre implacable et sans exemple dans l'histoire, durant laquelle des peuples civilisés, menacés dans leur propre existence par le nazisme allemand et le fascisme italien, se sont jetés dans l'effroyable mêlée avec une seule devise: vaincre ou mourir, nous sommes arrivés à cette Haute Conférence qui doit forger une paix durable et tant désirée. Les peuples civilisés ont mené une guerre

libératrice et ils attendent anxieusement que cette paix soit le miroir fidèle des principes et des idéaux pour lesquels des millions d'hommes se sont sacrifiés pour assurer à l'humanité des jours meilleurs et une vraie justice.

La Conférence de Paris s'est réunie pour décider sur les Traités de Paix avec les pays ex-alliés et satellites de l'Allemagne et mettre ainsi fin à l'agression en assurant des relations solides entre les peuples pacifiques épris de liberté, de justice et de démocratie.

C'est dans ce but que l'Albanie a été également invitée à présenter son point de vue sur le Traité de Paix avec l'Italie. Cependant l'Albanie considère que la décision de ne pas l'inviter à participer à la Conférence n'est pas juste. Le peuple albanais, le premier, a pris les armes contre les fascistes italiens qui couraient la torche à la main pour embraser l'Europe, et il n'a cessé de combattre que lorsque l'Allemagne hitlérienne a été terrassée. Il méritait donc une justice meilleure.

Le peuple albanais, attaché à ses traditions de lutte armée, de liberté et d'indépendance, et constamment fidèle à la cause alliée depuis le 7 avril 1939 jusqu'au jour de la Victoire, n'a reculé devant aucun sacrifice. L'Albanie a payé un lourd tribut de sang pour la cause commune; elle avait donc acquis de haute lutte le droit de siéger à cette Conférence au même titre et avec les mêmes droits que les vingt et une nations victorieuses.

Le petit peuple albanais, seul et sans défense, a été la première victime de l'agression italienne.

L'Italie fasciste de Mussolini, en attaquant notre pays le 7 avril 1939, a couronné sa politique de rapine et d'expansion, poursuivi avec ténacité et sans relâche, durant un demi-siècle, à l'égard de notre pays.

Le monde civilisé se souvient de ce vendredi saint de l'année 1939, où 173 navires de guerre firent irruption dans nos ports, 600 bombardiers sillonnèrent le ciel de notre pays et plus de 50.000 soldats armés jusqu'aux dents se ruèrent comme des loups sur notre petit peuple valeureux. Les fascistes italiens voulaient nous écraser, nous ravir notre liberté, notre indépendance, et faire de nous d'éternels esclaves. Mais les fascistes de Mussolini avaient mal fait leurs comptes. Le peuple albanais ne supporte pas l'esclavage. Notre histoire en est témoin, nos montagnes et nos forêts sont pleines de l'écho des guerres héroïques de nos ancêtres qui, durant des siècles, ont livré des combats farouches contre les oppresseurs.

Et en cette année 1939 où l'Europe se taisait, nos hommes tombaient au champ d'honneur pour une cause juste qui devait devenir un peu plus tard la cause de l'humanité. Les fascistes italiens pouvaient nous occuper, mais jamais ils ne devaient pouvoir nous écraser ; nous avons les os endurcis par les malheurs qui s'étaient abattus durant des siècles sur notre pauvre petit pays.

Complètement seuls, devant un ennemi implacable, nous avons tenu la tête haute dans la tempête, nous avons livré à notre ennemi une guerre sans merci et sans relâche. Nos montagnes, nos plaines et nos vallées, nos villes et nos villages sont témoins des combats héroïques de notre peuple, qui est si jaloux de son indépendance et de sa liberté, qu'il préfère mourir les armes à la main plutôt que de courber l'échiné.

Quinze mille volontaires albanais combattirent en héros à Durrës, Vlorë, Sarandë, Shëngjin et dans l'intérieur du pays contre l'envahisseur exécré. Mais que pouvait faire ce petit peuple sans armes, sans munitions contre un tel ennemi! Eh bien, quoique occupé, il ne s'est jamais déclaré vaincu. Nous avons gravi notre chemin de souffrances et de gloire toujours le front haut et avec une volonté inébranlable. Nous étions sûrs de vaincre parce que notre cause était juste.

Après les journées sanglantes d'avril la résistance continua et s'amplifia. Trois mille hommes armés étaient déjà dans les montagnes, l'éternel bastion de notre peuple. Le peuple entier était conscient de son héroïque entreprise, lourde de dangers et de sacrifices, mais il était aussi conscient que dans ces

batailles se décidait son sort, son existence. Des affrontements sanglants se succédaient dans les villes ; nos hommes tombaient sous les coups des mitrailleuses de l'ennemi qui espérait briser notre résistance.

Venant des villes et des villages par les routes et les sentiers, les partisans assaillaient l'ennemi pour saboter sa machine de guerre, attaquaient les routes, les transports, les ponts, faisaient sauter les dépôts de munitions, frappaient et tuaient les espions, les officiers, les quislings. C'était une guerre sans merci. Les Italiens nous payaient de retour par là terreur qu'ils faisaient régner dans les villes et les villages. Les prisons étaient pleines de patriotes ; l'occupant les pendait par dizaines, il les internait par milliers dans les îles de la mort : à Lipari, Ventotenne [*Île aride de la mer Tyrrhénienne où les fascistes italiens internaient les antifascistes.*] et ailleurs.

Mais toute cette terreur, ces pendaisons et ces fusillades ne faisaient qu'augmenter la haine de notre peuple contre les fascistes italiens et activer son combat. Quand les Italiens attaquèrent la Grèce, le peuple albanais, par ses intrépides et vigoureuses actions armées, apporta une contribution efficace à la lutte du peuple grec qui subissait le même sort que le sien. Nous nous sentions unis dans le même malheur causé par le même ennemi. Sur les routes de Durrës, de Tirana, de Gjirokastër, les partisans albanais attaquaient les convois italiens en route vers la Grèce.

Les Italiens et les quislings albanais, leurs sbires, voyaient bien le danger qu'ils couraient, et c'est pourquoi ils redoublaient d'efforts et intensifiaient la terreur. Les montagnes étaient pleines de partisans organisés en formations régulières, qui étaient constamment sur la brèche. Des centaines de villages ont été brûlés en signe de représailles, mais nous défendions pouce par pouce notre territoire libéré. Les Italiens durent se réfugier dans les villes, car la montagne ne leur profitait guère. Sous la domination italienne les gouvernements quislings étaient renversés et remplacés tous les dix mois. Le peuple albanais faisait la vie dure à ces quislings et à leurs patrons. Et cela montre le fossé géant qui existait entre les quislings et l'héroïque peuple albanais. Après la capitulation italienne et l'arrivée des troupes allemandes de Grèce, le peuple albanais serra davantage ses rangs parce qu'il savait qu'il avait affaire à un autre ennemi implacable, sanguinaire.

Dès leur entrée en Albanie, les Allemands furent attaqués par les formations de partisans sur la route de Perat à Korçë. Des dizaines de camions furent brûlés, des centaines d'Allemands tués. Comme représailles, les Allemands firent raser le village de Borova et y tuèrent tous les habitants sans distinction : femmes, vieillards et enfants. Ils lancèrent contre nous deux grandes offensives dans le but de nous anéantir. Quatre divisions allemandes, des divisions alpines aguerries dans les combats contre les partisans, furent engagées contre nos forces. Nous étions en plein hiver, sans pain et pieds nus mais nos hommes combattirent avec bravoure, et ils sont sortis vainqueurs.

Lorsque les Anglo-Américains, nos alliés, débarquaient en France, nous étions en train de livrer la plus farouche bataille contre quatre divisions allemandes. Nous nous sentions fiers dans la mêlée sanglante, parce que nous avons conscience de faire notre devoir envers nos alliés et le peuple ami de France.

La guerre du peuple albanais contre les Allemands fut couronnée par la bataille héroïque de Tirana où, pendant dix-neuf jours, nous avons combattu jour et nuit, rue par rue, maison par maison, libérant chaque pouce de terrain de notre capitale et sacrifiant les meilleurs de nos hommes, mais tuant des milliers d'Allemands. Les restes des forces allemandes, qui voulaient se frayer une voie pour aller au secours de leur garnison encerclée à Tirana, ont été anéantis dans la gorge de Krraba. Notre Armée de libération avait reçu de son état-major l'ordre formel de ne pas laisser les troupes allemandes refranchir la frontière albanaise mais de les anéantir en territoire albanais.

C'est ainsi que nous comprenions la grande alliance antifasciste, c'est ainsi que nous comprenions la fidélité à la cause alliée. La poursuite des troupes allemandes en dehors de nos frontières, sur les territoires yougoslaves du Monténégro, du Sandjak et d'Herzégovine en est une autre preuve éclatante

pour tous ceux qui veulent voir et qui ont du cœur pour sentir toute la grandeur des sacrifices de notre petit peuple.

Pendant plus de cinq ans, le peuple albanais a lutté sans réserve contre les envahisseurs fascistes italiens et allemands et contre leurs laquais albanais. Organisé dans son Front de libération nationale, il a mené une guerre inégale mais décisive : bravant la faim et le froid, mais armé d'un courage et d'une foi inébranlables dans ses propres forces et dans celles des Alliés, il est allé de l'avant sans hésiter pour que l'Albanie conquière sa liberté et que le fascisme soit anéanti.

L'Albanie se transforma en un bastion de la guerre pour la liberté et pour la démocratie.

Notre guerre de libération fut bientôt reconnue même à l'étranger: déjà, en décembre 1942, M. Eden, Hull et Molotov adressaient des éloges au peuple albanais pour sa résistance, une résistance, déclaraient-ils, qui lui assurait son indépendance et contribuait à la guerre commune.

L'Armée de libération nationale albanaise, née des premières guérillas, organisée et trempée dans de dures batailles, devint une armée forte et intrépide. Elle brisa la machine de guerre de l'ennemi et c'est à lui qu'elle arracha les armes avec lesquelles elle le vainquit. Elle tint tête avec succès aux grandes offensives organisées par les Italiens et les Allemands en vue de liquider notre guerre de libération. De ces offensives qui coûtèrent aux ennemis des pertes très sensibles, notre armée sortit toujours plus forte et plus aguerrie.

De caractère essentiellement populaire, elle était inséparable du peuple; elle était son unique salut. Les occupants fascistes et nazis usèrent de la terreur la plus noire pour détourner le peuple de sa juste guerre de libération : des milliers de personnes furent tuées ou pendues dans les villes et les villages, plus de trois cents autres furent fauchées par leurs mitrailleuses en plein jour dans les villes de Korçë, de Tirana, de Vlorë pour avoir protesté contre l'occupation ; dix mille Albanais furent jetés dans les prisons d'Albanie, dans les camps de concentration de Porto Romano, de Mboria, de Burrel, de Kavajë, de Prishtinë, et dans les camps de la mort en Allemagne, pour leurs sentiments et leurs activités antifascistes.

L'occupant mit à feu et à sang des villes entières : Leskovik, Pogradec, Sarandë, Permet et des régions entières comme celles de Mallakastër, de Kurvelesh, de Peza et de Skrapar furent rasées et subirent les cruelles représailles des soldats fascistes et nazis. Mais malgré tout, le peuple albanais libéra de haute lutte, au prix de grands sacrifices, et par ses seules forces, tout le territoire national.

Les chiffres suivants offrent un tableau très clair de l'ampleur de notre résistance. A la veille de libération totale de l'Albanie notre Armée de libération nationale comptait dans ses rangs 70.000 combattants, dont 6.000 étaient des femmes. L'Italie fut obligée d'engager en Albanie contre les forces de la résistance plus de 100.000 hommes et l'Allemagne plus de 70.000.

Les sacrifices de notre peuple furent immenses. Sur une population d'un million d'habitants, on dénombra 28.000 tués, 12.600 blessés, 10.000 déportés politiques en Italie et en Allemagne, 35.000 envoyés dans les camps de travaux forcés ; 850 villes et villages sur les 2.500 qu'en compte l'Albanie, furent réduits à l'état de ruines ou rasés, toutes les communications, les installations portuaires, minières et électriques furent détruites, les biens agricoles et le cheptel pillés, l'économie nationale anéantie.

Par contre, les pertes causées à l'ennemi furent les suivantes : 53.639 Italiens et Allemands tués, blessés ou faits prisonniers ; près de 100 chars et blindés détruits, 1.334 pièces d'artillerie et mortiers. 2.855 mitrailleuses et 1.934 camions détruits ou capturés, sans compter les fusils, les munitions et les dépôts.



Les Alliés ont apprécié à juste titre la contribution que nous apportions à la guerre commune. Et, depuis juin 1943, ils envoyaient auprès de l'Etat-major général de notre Armée de libération des missions militaires de liaison, ainsi que des aides en matériel parachuté. Je voudrais rappeler ici les noms de quelques chefs de ces missions : major Bill Mac Lean, lieutenant-colonel Palmer, général Davies, Anglais ; capitaine Thomas Stephan, Américain ; major Ivanof, Russe. Et, depuis 1944, une mission militaire albanaise était accréditée auprès du Grand quartier général de la Méditerranée en Italie.

Les chefs alliés n'ont pas manqué de saluer à maintes reprises la précieuse contribution du peuple albanais à la cause commune.

M. Winston Churchill, en réponse à une question qui lui était posée à la Chambre de Communes, déclarait, le 4 novembre 1943 :

«Des milliers d'Albanais luttent actuellement dans leurs montagnes pour la liberté et l'indépendance de leur pays, et suivant les rapports de la mission militaire britannique en Albanie, ils accomplissent des actions merveilleuses».

M. Cordell Hull, à l'occasion de l'anniversaire de la fête nationale albanaise, écrivait, le 28 novembre 1943, dans une lettre adressée à M. Charles Hart, ancien ministre des Etats-Unis d'Amérique en Albanie et président de l'association «Les amis de l'Albanie» :

«Le gouvernement et le peuple des Etats-Unis se sont tenus constamment au courant de la lutte menée par les Albanais pour préserver l'intégrité et l'indépendance de leur pays. Nous avons suivi avec sympathie et admiration leur résistance contre l'Italie fasciste et leur détermination patriotique de maintenir leur souveraineté nationale. Aujourd'hui, ces vaillants combattants continuent la lutte, comme tous ceux qui aiment la liberté, comme nous-mêmes, contre l'ennemi nazi. Le 28 novembre 1912, les Albanais ont proclamé leur indépendance. En ce jour anniversaire, ils peuvent voir se réaliser totalement leur grand dessein. Bien que les Albanais n'aient pas à l'étranger un gouvernement qui exprime leurs aspirations nationales, nous reconnaissons dans leur volonté nationale les idées et les principes qui nous inspirent nous-mêmes et nos alliés, et le désir de continuer la guerre jusqu'à l'élimination du nazisme».

Le successeur de M. Hull, M. Edward Stettinius, m'adressait le 22 mai 1944, le message suivant :

«Je suis bien au courant de la guerre incessante du peuple albanais contre l'agresseur et je comprends les sacrifices qu'il a consentis pour la libération de son pays et ses efforts pour contribuer à la victoire finale contre l'ennemi commun. Je voudrais vous assurer de toute la sympathie et de l'amitié que le peuple des Etats-Unis témoigne à l'Albanie et à son peuple. Et je sais que dans l'avenir l'Albanie apportera à la cause de la paix, la même contribution qu'elle a apportée pour l'obtention de la victoire finale».

Et le commandant suprême des forces alliées en Méditerranée, Maitland Wilson, m'écrivait le 12 octobre 1944 en ces termes :

«Je suis avec admiration les succès de votre Armée de libération nationale dans ses brillants combats contre l'ennemi commun et pour la même cause que la nôtre».

Je pourrais, messieurs, citer encore un grand nombre de documents qui montrent l'appréciation de nos efforts de la part des Alliés. Mais les hauts faits d'armes de notre peuple n'ont pas besoin de documents. Ils parlent d'eux-mêmes : les treize Américaines dont l'avion en panne fut forcé d'atterrir en territoire occupé par les Allemands ont dit au monde entier au prix de quels sacrifices et de quelle abnégation les partisans albanais, bravant une mort certaine, les ont sauvées des griffes allemandes.

Les aviateurs néo-zélandais et australiens que nos hommes ont sauvés des balles allemandes, au moment de quitter le siège de mon état-major me disaient en me serrant la main :

«Nos femmes et nos enfants vous seront reconnaissants de nous avoir sauvé la vie».

Mais les partisans albanais n'ont fait que leur devoir de compagnons d'armes et d'alliés.

C'est dans l'intention de fausser l'histoire et en niant des faits qui sont clairs comme le jour, qu'on essaye de ne pas mettre sur un pied d'égalité tous ceux qui ont vaillamment combattu pour la cause commune.

A cette Haute Conférence on a souvent parlé de la protection des intérêts des petits peuples, mais en fait, dans le cas de notre peuple, on a procédé de façon tout à fait opposée. Le peuple albanais petit par le nombre, mais grand par ses actions, devrait siéger maintenant à cette Conférence avec les mêmes droits que les autres nations victorieuses, droits qu'il a payés très cher.

Le peuple albanais se sent offensé d'être mis au même rang que l'Autriche, que l'Autriche qui non contente de ne pas tirer un coup de fusil contre les Allemands, a même envoyé ses hommes tuer nos femmes et nos enfants et brûler nos villages, de concert avec les Allemands.

Personne ne pourrait nier la fidélité du peuple albanais à l'égard des Alliés et de la grande cause antifasciste. Tous ceux qui cherchent par de faux arguments à démontrer le contraire, se couvriront de ridicule et vont au devant d'un échec lamentable.

Le peuple albanais se présente devant cette Conférence de la Paix, la tête haute et convaincu qu'il a accompli son devoir d'allié jusqu'au bout ; l'Albanie se présente ici pour réclamer ses droits à des réparations, pour qu'il lui soit rendu justice contre l'Italie qui l'a mise à feu et à sang et pour affirmer sa volonté de vainqueur, afin que ce pays ne soit plus un danger pour la paix du monde et pour l'indépendance et la souveraineté de l'Albanie.

Mais avant d'exposer le point de vue de mon pays à ce sujet, je suis obligé de répondre aux fausses accusations de M. Tsaldaris, premier délégué grec [*Premier ministre grec.*], aux accusations et aux revendications qu'il a formulées contre l'Albanie dans différentes séances précédentes de la Conférence.

M. Tsaldaris s'est évertué à démontrer que l'Albanie n'est pas un pays allié, que l'Albanie a attaqué la Grèce et que celle-ci est en état de guerre avec elle. D'autre part, M. Tsaldaris revendique l'Albanie du Sud en prétendant que celle-ci est une terre grecque et qu'elle lui revient de droit.

Sur la question de savoir si l'Albanie est un pays allié et si elle a mérité amplement ce qualificatif, M. Tsaldaris trouvera ma réponse dans ce que je viens de dire plus haut. Le peuple albanais rejette avec mépris l'offensante accusation du délégué grec qui qualifie mon pays d'agresseur. Le peuple albanais n'a jamais attaqué le vaillant peuple grec; il ne lui a jamais déclaré la guerre. Au contraire, il a sympathisé avec sa cause qui était aussi la sienne parce que tous deux subissaient le même sort, ayant le même ennemi.

Le peuple albanais a montré non seulement pendant la guerre antifasciste, mais aussi pendant la Première Guerre mondiale, combien il était résolu à combattre l'impérialisme italien qui cherchait à s'emparer de nos terres et de nos biens. Entre le peuple albanais et les fascistes italiens s'est livrée une guerre implacable et sans merci. C'est pourquoi avec son «fameux» argument, M. Tsaldaris ne convaincra personne, pas même les faibles d'esprit. C'est à l'Italie fasciste et non à nous que M. Tsaldaris doit demander des comptes de la lâche agression contre nos pays. Qu'il en demande au criminel de guerre Victor-Emmanuel et pas au peuple albanais qui a été occupé par les mêmes ennemis que la Grèce et qui a combattu comme le peuple grec, avec acharnement, pour son indépendance et sa souveraineté.

Il serait ridicule de penser qu'un simple décret de Victor-Emmanuel, roi d'Italie, pourrait engager le peuple albanais qui a mené une guerre sans merci contre l'Italie dès le premier jour de l'occupation et qui a même attenté à la vie du roi d'Italie, lors de l'unique visite que celui-ci fit en Albanie, en mai 1941. M. Tsaldaris invoque comme argument à l'appui de sa thèse l'acte de déclaration de guerre du quisling albanais Vërlaci. Le peuple albanais a mis dans le même sac les occupants et les quislings et il n'a pas fait de distinction entre eux. Les quislings albanais, comme d'ailleurs tous les quislings d'Europe, n'avaient rien de commun avec leur peuple. Ils étaient les pires ennemis du peuple et, comme tels, nous les avons combattus sans quartier. Les quislings albanais n'ont pu recruter contre l'Armée de libération et contre les Alliés que quelques maigres bataillons, car le peuple albanais s'est soulevé tout entier comme un seul homme contre l'opresseur et contre les traîtres. Voilà la différence qui existe entre notre peuple et les quislings. M. Tsaldaris veut-il savoir de plus ce que le peuple albanais a fait de ces quislings ? Eh bien, il les a fait passer au fil de l'épée et ils ont ainsi payé leurs méfaits. Et s'il veut en savoir plus long sur le sort de leurs compagnons d'armes qui se sont enfuis avec les troupes allemandes, qu'il sache que ces criminels se trouvent dans les meilleurs hôtels de Rome, dans cette ville d'où partirent les avions qui bombardèrent lâchement les femmes et les enfants albanais et grecs.

Je voudrais demander à M. Tsaldaris : pourquoi ne parle-t-il pas des autres quislings d'Europe qui ont fait tant de mal à la cause alliée et spécialement des quislings qui, après leurs crimes horribles, se promènent librement ? Pourquoi M. Tsaldaris n'a-t-il pas le courage de confondre les autres quislings d'Europe avec leurs peuples respectifs ?

Je voudrais rappeler que, durant la guerre italo-grecque, quelques centaines de soldats albanais recrutés par la force dans l'armée italienne, se mutinèrent contre les Italiens pour faire cause commune avec les Grecs. Une partie d'entre eux, en désertant, passèrent du côté des Grecs pour combattre avec eux, mais les Grecs les traitèrent comme des prisonniers de guerre et les envoyèrent en Crète, où, lors du débarquement allemand, ils combattirent vaillamment aux côtés des soldats britanniques. Une autre partie rejoignit les partisans albanais, le reste fut désarmé par les Italiens, retiré du front, enfermé dans le camp de concentration de Shijak et traduit devant un tribunal militaire pour haute trahison.

A ce propos, l'agence Reuter rapportait le 22.XII. 1940 cette nouvelle de Monastir :

«Des soldats albanais mobilisés de force dans l'armée italienne se sont mutinés hier dans un secteur des arrières italiens et ont infligé à l'ennemi de lourdes pertes avant d'être réduits à l'impuissance. Un certain nombre d'entre eux se sont enfuis vers les collines environnantes d'où ils continuent la résistance».

Le 4 décembre 1940, l'agence «Anatolie» mande d'Athènes qu'un général italien fait prisonnier par les Grecs a déclaré que «l'armée italienne subit de grands revers à cause de la trahison des Albanais».

C'est ainsi que dans une lettre à Hitler, le 22 novembre 1940, Mussolini lui-même voulait se justifier des revers subis. Et voici ce que le maréchal Badoglio dit à ce propos dans ses mémoires :

«La campagne commença donc. Tout le monde en connaît l'évolution. Les troupes grecques de l'Épire résistèrent vaillamment sur le Kalamas, tandis que les bandes et les troupes albanaises qui étaient englobées dans nos divisions, ou bien nous trahirent en se livrant à des actes de sabotage, ou bien passèrent aux Grecs».

«Le Figaro» du 4 juillet 1946, évoquant la guerre italo-grecque, écrivait :

«De leur côté, les guérillas albanaises attaquaient les colonnes italiennes et les transports sur les routes menant au front».

Radio-Londres rapportait le 26 octobre 1940 :

«On apprend d'Albanie que des bandes d'irréguliers albanais, très actives derrière les lignes italiennes, coupent et sabotent les voies de communication en terrorisant les détachements italiens isolés».

«Des groupes d'irréguliers ont réussi à pénétrer dans la capitale, et ont affiché sur tous les édifices publics jusqu'au palais du gouvernement italien des proclamations appelant les Italiens à évacuer l'Albanie».

De même, le 4 janvier 1941, la BBC transmettait :

«On relève dans les milieux militaires que les Albanais prêtent une aide efficace aux Grecs contre les Italiens».

Mais s'il porte ces fausses accusations contre le peuple albanais, Monsieur Tsaldaris doit savoir nous répondre ici aux questions suivantes :

Considère-t-il comme agresseurs comme il fait de l'Albanie les différents peuples d'Europe dont les quislings n'ont pas seulement envoyé des bataillons, mais ont organisé des expéditions entières contre l'héroïque Armée rouge, qui était pour tous les peuples un exemple d'héroïsme et de vaillance et en même temps un grand soutien ? Il lui est difficile de répondre à cette question.

M. Tsaldaris considérera-t-il comme pays agresseur la France, d'où Hitler envisagea de lancer son attaque contre l'Angleterre ? A cette question aussi il lui est très difficile de répondre.

Contre la petite Albanie cependant, M. Tsaldaris croit que tout lui est permis. Mais il se trompe, ses arguments sans aucune valeur ne peuvent pas tenir debout.

Non, le peuple albanais n'a pas été et ne sera jamais un agresseur, et il ne représente aucun danger pour le peuple grec contrairement à ce que prétend Monsieur Tsaldaris. Les attaques du premier délégué grec contre mon pays, qui prétend que nous lui avons troublé son eau, nous font penser à la fable de la Fontaine. Nous avons toujours vécu en bons termes avec le peuple grec avec lequel nous avons combattu côte à côte contre les Italiens et les Allemands.

Durant notre guerre antifasciste, le peuple albanais s'est lié d'une amitié durable et sincère avec ses voisins, les peuples yougoslave et grec.

A la lumière de ces faits, les accusations grecques paraissent sous leur vrai jour, fausses et dénuées de tout fondement. Mais Monsieur Tsaldaris a-t-il si vite oublié que les quislings grecs, en collaboration avec les Allemands, ont plusieurs fois combattu contre les Albanais et qu'ils se sont rendus responsables des pires atrocités ?

Voici quelques faits à ce sujet :

Le 8 septembre 1943, le jour de la capitulation de l'Italie, les Allemands venant du côté de Sayada et guidés par un capitaine zerviste nommé Vitos, pénétrèrent dans la ville de Konispol et y incendièrent plus de cinquante maisons. Pendant la grande offensive de l'hiver 1943-1944, organisée par les Allemands contre notre Armée de libération nationale, les forces allemandes, accompagnées par les bandes de Zervas, vinrent de Grèce en Albanie et mirent le feu aux régions de Zagoria et de Pogoni.

D'autres bandes de Zervas, se battirent aux côtés des Allemands, contre les partisans albanais en janvier 1944 et incendièrent les villages de Krané et de Dermish ainsi que les maisons de tous les partisans minoritaires de la région de Dropull, tandis qu'en février 1944, ces bandes mirent le feu au village de Dhrovjan.

Pendant l'autre grande offensive allemande de juin 1944 les forces de Zervas vinrent avec l'armée allemande de Grèce du côté de Voshtina et incendièrent ce qui restait de Zagoria. Ainsi, chaque fois que les Allemands venaient de Grèce pour attaquer les forces de l'Armée de libération albanaise, leur principal appui étaient les bandes du général quisling grec. Napoléon Zervas.

La délégation grecque a prétendu que le gouvernement actuel albanaise poursuit une politique de dénationalisation à l'égard de la minorité grecque en Albanie.

Messieurs, la minorité grecque en Albanie qui compte 35.000 personnes, a combattu côte à côte avec tout le peuple albanaise contre les envahisseurs fascistes et nazis et contre les quislings albanais et grecs. Aujourd'hui, au sein de la République populaire d'Albanie, elle jouit des mêmes droits que les ressortissants albanais. Elle a 79 écoles et un lycée ; elle exerce elle-même le pouvoir local autonome comme tout le peuple albanaise ; elle a ses représentants à l'Assemblée populaire; et les minoritaires grecophones ont également place dans les rangs de l'Armée et de l'administration.

Par ailleurs, je ne sais pas si Messieurs les délégués ont eu connaissance de la terreur dont a été victime la minorité albanaise en Grèce. Sur les 60.000 Albanais laissés en Grèce par le Traité de Londres, de 1913 à 1923, 35.000 de nos compatriotes ont été expatriés par la force en Turquie, comme «sujets turcs», en échange des Grecs d'Asie Mineure. En violation des engagements pris solennellement par la Grèce, les gouvernements grecs ont constamment poursuivi une politique d'extermination de la minorité albanaise en Grèce et ne lui ont jamais reconnu aucun droit. En juin 1944 et en mars 1945, les bandes du général quisling Napoléon Zervas voulurent achever les Albanais qui restaient : elles incendièrent leurs villages, pillèrent leurs biens et massacrèrent des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants et de vieillards. Plus de 20.000 Albanais qui purent échapper à la mort se réfugièrent en Albanie où, bien que secourus par le Gouvernement et le peuple albanaise, ils vivent dans une situation de grande détresse.

Mais le véritable objectif de toutes ces allégations du délégué grec est d'enlever à l'Albanie les deux régions de Korçë et de Gjirokastër, qui ont été de tout temps, les centres les plus ardents du patriotisme albanaise, pendant la longue occupation turque comme et surtout pendant la Lutte de libération nationale contre les envahisseurs italiens et allemands. Ces visées reflètent la vieille politique de la «megali idhea (grande idée) hellénique» [*Plate-forme idéologique de la bourgeoisie chauvine grecque, qui visait à créer un grand Etat grec dans les frontières de l'Empire byzantin d'autrefois.*], c'est-à-dire de l'expansion impérialiste grecque dans tous les Balkans, idée encore vivace dans la tête des gouvernants grecs actuels. En fait, ceux-ci, par les revendications qu'ils avancent contre l'Albanie, par leurs provocations quotidiennes à nos frontières et par les intrigues qu'ils trament, comme la proposition faite par M. Tsaldaris en personne à la délégation yougoslave de procéder au partage de l'Albanie [*A la Conférence de la Paix à Paris, Tsaldaris proposa confidentiellement au chef de la délégation yougoslave le partage de l'Albanie entre la Grèce et la Yougoslavie. Le représentant yougoslave déclina cette offre dans l'espoir qu'un jour l'Albanie serait entièrement annexée par son pays.*], cherchent à troubler la paix dans les Balkans.

Messieurs, nous pensons qu'il est inconcevable et inadmissible de soulever dans cette conférence la question de l'intégrité territoriale de l'Albanie. Le peuple albanaise, petit par le nombre, mais grand par ses sacrifices pour la cause commune, n'est pas ici pour discuter de ses frontières, mais pour affirmer et réclamer ses droits.

Nous déclarons solennellement qu'à l'intérieur de nos frontières actuelles, il n'y a pas un pouce de terre étrangère et nous ne permettrons jamais qu'on y touche, parce que, pour nous, elles sont sacrées.

#### *L'ALBANIE ET LE TRAITE DE PAIX AVEC L'ITALIE*

L'Italie, Messieurs les délégués, est largement responsable de toutes les pertes et de tous les dommages subis par le peuple albanaise pendant cette guerre. La capitulation du 8 septembre 1943 a mis un terme

aux agressions et aux agissements éhontés de l'Italie fasciste, mais nous demandons, au nom de nos milliers de morts et des malheurs causés par l'Italie à notre pays, que le Traité de Paix signé mette fin une fois pour toutes à la politique agressive et impérialiste de l'Italie.

L'Albanie a souffert énormément de l'Italie fasciste, mais elle a souffert également de l'Italie préfasciste, dite démocratique, et beaucoup de gestes et paroles du gouvernement de l'Italie actuelle ne présagent rien de bon, sinon la même politique italienne vis-à-vis de l'Albanie, c'est-à-dire une politique de domination et de conquête.

L'Italie actuelle est devenue le refuge de tous les criminels de guerre albanais qui ont pu échapper au juste châtement du peuple et qui y ont trouvé un terrain propice pour mener leur propagande et comploter contre la nouvelle Albanie démocratique. Les criminels de guerre italiens, responsables de l'agression contre l'Albanie et de tant d'atrocités aux dépens du peuple albanais, sont libres et même très haut placés. En mars 1946, les fascistes italiens ont tué à Bari un sergent albanais de la mission militaire albanaise auprès du quartier général allié. Des membres de l'actuel gouvernement italien, dans leurs discours, lors de la campagne électorale au printemps dernier, ont parlé avec convoitise de l'Albanie indépendante et, ici même, la délégation italienne comprend des hommes qui furent des agents dévoués de Mussolini pour imposer à notre pays la volonté de l'Italie, pour envahir et martyriser notre pays.

La délégation albanaise a soigneusement étudié le projet de Traité de Paix avec l'Italie et elle exprime sa gratitude au conseil des ministres des Affaires étrangères de ne pas avoir ignoré les intérêts de l'Albanie, lors de l'élaboration de ce traité. Elle se permet cependant de faire aujourd'hui certaines remarques générales sur ce traité, en se réservant le droit d'exprimer avec plus de détails devant les commissions compétentes son point de vue sur des questions particulières, toutes les fois qu'elle le considérera opportun. L'Albanie demande que le Traité de Paix lui assure des garanties solides, qu'il rende impossible à l'avenir un retour agressif de la politique impérialiste italienne à son égard, et qu'il enlève à l'Italie toute possibilité de renouveler le passé, qu'il s'agisse de la période précédant le 7 avril 1939 ou de la période postérieure, et de présenter à l'égard de l'Albanie des revendications, de quelque nature qu'elles soient.

C'est pourquoi la délégation albanaise se permettra de proposer certains amendements :

1. La délégation albanaise estime que les forces militaires terrestres, navales et aériennes, laissées à l'Italie lui permettent encore de porter atteinte à la paix et à la sécurité de ses voisins ou des pays balkaniques. Elle est d'avis que ses forces doivent être encore réduites, afin de mettre l'Italie hors d'état de nuire, en sorte que, finalement, nous puissions vivre et travailler en sécurité.

2. La délégation albanaise voudrait attirer l'attention sur un point très important de ce traité et qui est intimement lié au redressement économique de l'Albanie. Je veux parler du chapitre des réparations. Le conseil des ministres des Affaires étrangères laisse à la Conférence le soin de décider des demandes de réparations de la France, de la Yougoslavie, de la Grèce, de l'Albanie et de l'Ethiopie. Et M. de Gasperi [*Politicien démocrate-chrétien, Premier ministre réactionnaire d'Italie dans les années 1945-1953.*], dans son discours, bien qu'avec réticence, cherche déjà à soustraire son pays aux justes obligations dont le fascisme, par ses agressions criminelles, l'a chargé.

Messieurs, pendant cinquante-quatre mois, les agresseurs italiens, en toute conscience et à des fins déterminées, ont pillé et exploité à fond toutes les ressources de notre sol et de notre sous-sol, notre agriculture et notre cheptel, ils ont incendié nos villes et nos villages pour éloigner le peuple de sa juste guerre de libération, réduit notre pays pacifique en un champ de batailles et causé ainsi d'immenses dommages à notre économie nationale. Ils ont massacré, torturé, jeté en prison ou dans des camps de concentration des milliers de patriotes et plongé dans le deuil des milliers de mères, de femmes et d'enfants.

Les pertes et les dommages subis par l'Albanie du fait de l'Italie, atteignent le chiffre de 3.544.232.626 francs-or. La délégation albanaise exposera en détail ses demandes de réparations et les amendements qu'elle juge nécessaire d'apporter au traité, mais dès à présent, elle demande, comme un droit incontestable pour son pays, que le Traité de Paix fixe le montant des réparations que l'Italie doit payer à l'Albanie ainsi que les modalités de paiement.

3. De tout ce qui précède, il ressort que le Traité de Paix avec l'Italie a une importance capitale pour l'Albanie. Il y a aussi d'autres points importants sur lesquels je n'ai pas voulu m'étendre ici, comme les articles sur les criminels de guerre, sur la restitution des objets pillés, sur les biens des ressortissants des Etats membres des Nations unies en Italie, outre un certain nombre de questions de détail, mais non sans importance, qui touchent directement aux intérêts de notre pays.

Ce traité implique, pour l'Albanie, des obligations et des droits très importants. Ceux-ci sont intimement liés à son indépendance, à sa souveraineté et à son intégrité territoriale, ainsi qu'à son avenir économique et politique. Cependant, la délégation albanaise est obligée de constater que, malgré tout ce qui précède et malgré le fait que l'Albanie, par sa contribution à la guerre commune, s'est rangée résolument et effectivement parmi les Nations unies victorieuses, le Traité de Paix avec l'Italie, tel qu'il se présente actuellement en projet, n'assure pas à l'Albanie tous les droits qui lui reviennent normalement et (serait-ce un paradoxe juridique ?) ne lui permet pas de signer ce traité comme partie contractante, parce qu'elle n'est pas considérée comme puissance associée.

La délégation albanaise espère que la conférence acceptera l'amendement suivant, qui figurerait comme article 26a dans la partie II, section V, ou pourrait être ajouté au préambule, et qui éliminerait une foule de malentendus et d'interventions répétées de notre délégation.

L'amendement proposé est ainsi conçu :

Article 26a. — «En ce qui concerne l'application de ce traité, l'Albanie est considérée comme une puissance associée».

Je tiens à préciser que la délégation albanaise se réserve le droit d'exposer son point de vue devant la réunion plénière de la conférence aussi bien que dans les commissions compétentes, toutes les fois qu'elle jugera opportun d'intervenir au sujet du Traité de Paix avec l'Italie.

La délégation albanaise estime de son devoir de présenter ses justes réclamations envers l'Italie, afin que celle-ci cesse d'être un danger toujours menaçant pour l'Albanie, petite et pacifique ; qu'elle lui verse les réparations dues ; qu'elle lui restitue les biens qu'elle lui a enlevés et qu'elle lui remette le plus tôt possible les criminels de guerre, albanais et autres, demandés par le gouvernement albanais, et qui ont trouvé refuge en Italie.

La République populaire d'Albanie sera heureuse d'avoir des relations normales avec une Italie nouvelle, véritablement démocratique qui réponde honnêtement à ses obligations internationales, qui garde ses frontières naturelles et respecte celles des autres, qui ne soit pas un nid de néo-fascistes et de criminels de guerre de tous les pays, ni un foyer de nouvelles agressions, mais qui aime collaborer avec les autres pays démocratiques pour la paix et la sécurité collective.

L'Albanie n'a rien épargné pour la victoire commune. Elle est aujourd'hui tout aussi fermement décidée à apporter, aux côtés des Alliés de la guerre et de tous les pays démocratiques, sa contribution à l'établissement d'une paix juste et de la sécurité collective. La délégation albanaise s'estimera heureuse si sa modeste contribution à cette conférence aide à l'accomplissement de cette lourde tâche.

*Paru pour la première fois dans le «Bashkimi» N° 540, 22 septembre 1946*

*Œuvres, t. 3*

## **RAPPORT SUR L'ACTIVITE ET SUR LES NOUVELLES TACHES DU FRONT DEMOCRATIQUE, PRESENTE A LA SECONDE REUNION DE SON CONSEIL GENERAL**

7 octobre 1946

Camarades du Front démocratique,

Au nom du Secrétariat du Front démocratique et en mon nom personnel, je vous salue vous tous qui êtes réunis ici, ainsi que tous les membres du Front démocratique. Il y a juste six mois que s'est tenue à Tirana la première réunion du Conseil du Front, six mois remplis de travail et d'événements, où notre organisation politique de masse a joué un rôle important. Sous notre régime populaire, où le peuple est à la direction des affaires dans les organismes d'Etat comme dans les diverses entreprises, à la base comme à la tête du pouvoir, où il légifère et dicte sa volonté, où il dirige les destinées du pays et élabore une politique juste, celle qui répond pleinement à ses intérêts, sous ce régime donc des réunions de ce genre sont non seulement nécessaires mais indispensables. Les dirigeants et le peuple doivent se maintenir en contact étroit et permanent. Les dirigeants, élus par le peuple, ont pour devoir d'accomplir scrupuleusement les tâches qu'il leur a assignées, mais ils doivent en même temps rendre compte au peuple de l'exécution de ces tâches, recevoir son approbation et profiter de la grande expérience des larges masses créatrices, principal facteur de notre marche en avant.

Ne l'oublions jamais, parce que c'est là le fondement sur lequel repose notre régime. Quiconque viole ou oublie ce grand principe de notre démocratie est dans la voie erronée, dans la mauvaise voie. C'est à la lumière de ce principe que nous devons considérer l'existence du Front en tant qu'organisation politique des larges masses de notre peuple et la politique qui le guide dans la réalisation de ses tâches aux différentes étapes du développement historique de notre pays.

Le Front de libération nationale, glorieuse création de la Lutte de libération nationale, n'était ni une organisation purement formelle, ni, comme ont tenté de le présenter les traîtres à notre pays, les odieux suppôts de l'occupant, un artifice servant à masquer le Parti communiste d'Albanie. Le mot d'ordre de la création du Front de libération nationale a été lancé par le Parti communiste d'Albanie, qui l'a lui-même organisé et renforcé. C'est là un grand fait historique, et le peuple albanais en sera à jamais reconnaissant à cet organisateur éminent. Le Front a été créé lorsque la patrie était exposée au plus grand danger. Il fallait la défendre, il fallait la libérer, il fallait sauver notre peuple de l'occupant et des traîtres et le mettre en mesure de prendre le pouvoir, pour qu'il s'édifie une vie nouvelle. C'était là une nécessité impérieuse, car la vie de notre nation était en péril. Mehdi Bey Frashëri, Mithat Bey Frashëri ou Ali Bey Këlcyra ne se souciaient guère de voir l'existence de notre peuple en danger ; pour ces beys le danger, c'était le peuple lui-même. Dans les moments critiques que connaissait la patrie, il apparut indispensable de mobiliser tout le peuple, de le faire fraterniser, de l'unir pour un but unique, un but commun: la lutte sans merci contre l'occupant et ses instruments, la lutte pour la libération de la patrie. A mesure que notre Front grandissait et se raffermissait, la lutte s'intensifiait, notre glorieuse Armée de libération nationale croissait et se renforçait, le pouvoir des conseils de libération nationale se consolidait, des zones entières étaient libérées. Quelles sont les conclusions que nous devons tirer de cette grande expérience de notre lutte afin qu'elles nous servent d'enseignement et d'orientation à chaque pas dans notre travail d'édification ?

En premier lieu, le Front, en tant que vaste organisation politique des masses du peuple, est né des circonstances de la guerre et du besoin impérieux de ces masses de se libérer à jamais du joug étranger, de la domination des féodaux et des autres sangsues qui l'exploitaient. Ainsi donc le Front n'avait pas vu le jour par hasard; ce n'était pas une organisation purement formelle. Si le Front n'avait pas existé, l'Albanie ne serait pas dans la situation où elle se trouve actuellement, car le Front se confond avec le peuple, et la politique du Front est la politique du peuple. C'est le peuple qui a fait la guerre; c'est lui qui a gagné; c'est le peuple qui a libéré l'Albanie et c'est lui qui l'édifie aujourd'hui. Les



brillantes victoires remportées pendant la guerre l'ont été par le peuple, rassemblé et uni dans le Front de libération nationale, guidé par la politique juste du Front. Les réalisations de la nouvelle Albanie du peuple seront encore l'œuvre du peuple, rassemblé et uni dans le Front démocratique et guidé par la juste politique de ce Front. Les réalisations du peuple sont empreintes d'un esprit de continuité, et à la fois de grandeur et de pérennité.

Le Front de libération nationale a conduit le pays à la victoire, parce que sa politique était juste et qu'elle tendait à réaliser les buts et les aspirations du peuple honnête et laborieux. Seule une plateforme politique comme celle du Front pouvait mobiliser et unir les ouvriers, les paysans, les intellectuels honnêtes et patriotes, car elle incarnait leurs intérêts communs. On se battait pour la patrie et l'existence : deux biens inséparables pour notre peuple travailleur. Beaucoup (je ne parle pas des ennemis du peuple) ne savaient pas bien discerner où résidait leur véritable intérêt. Que ce fût par ignorance, par crainte, ou sous l'effet des traditions patriarcales rétrogrades, ces simples gens du peuple hésitaient, ne trouvaient pas la bonne voie. Ici le Front a joué un rôle essentiel par son travail de persuasion. C'est ainsi qu'il s'est élargi et par là même renforcé. Dans le Front n'avaient place que les honnêtes gens qui aimaient leur patrie et qui considéraient la cause du peuple comme la leur. Le niveau de conscience du peuple albanais s'éleva, son sentiment de patriotisme se renforça, se concrétisa. Il savait désormais pourquoi il se battait et contre qui il se battait; ses yeux se dessillèrent, il vit s'ouvrir à lui de vastes perspectives, et il avança avec une plus grande détermination vers les objectifs qu'il s'était lui-même fixés. Une telle organisation de masse, poursuivant des buts et des objectifs définis, c'était précisément ce qui ne convenait pas aux fascistes, aux beys féodaux, aux riches commerçants, aux politiciens aventuriers, aux usuriers et aux spéculateurs, aux ennemis invétérés de notre peuple. Ils comprirent tout le danger que représentaient pour eux l'organisation solide du peuple et sa lutte résolue, et ils s'allièrent ouvertement au fascisme, leur seul espoir, leur seule arme pour étouffer la révolution populaire et conserver leurs privilèges. Par la terreur et la démagogie ils tentèrent de diviser le Front pour écraser notre lutte. Ils usèrent de tous les moyens, mais leurs slogans puaient la lire et le mark, et le flair du peuple ne s'y trompa pas. Ainsi donc, la juste politique du Front tira les choses au clair, elle sépara l'ivraie du bon grain. Cela, cependant, ne signifiait pas que toutes les ordures avaient été balayées. Le peuple devait demeurer vigilant pour défendre la patrie contre les débris du fascisme, pour défendre les victoires de sa lutte, pour défendre ses intérêts. Mais la voie était maintenant déblayée.

Le Front démocratique, continuateur du Front de libération nationale, tirera le plus grand profit possible des enseignements de notre glorieuse lutte. Cette grande expérience aidera l'Albanie nouvelle à se développer, à progresser sûrement et à grands pas. Avec la libération de l'Albanie, le Front s'est vu assigner des tâches importantes et ardues qui ne pouvaient être acheminées sur la bonne voie et réalisées qu'avec la large et directe participation du peuple. Il fallait donc mobiliser largement les masses, les activer, les orienter et canaliser les saines énergies du peuple. Cela allait être accompli avec l'aide du Front et du pouvoir. C'est pourquoi la principale tâche était de renforcer le pouvoir, d'améliorer et de perfectionner l'administration d'Etat, en respectant et en appliquant toujours scrupuleusement le principe fondamental: le peuple au pouvoir, et sa large participation à toute l'activité du pays. C'est sous la direction de ce pouvoir que devaient être édifiés tous les ouvrages de la reconstruction du pays et mises en œuvre de grandes réformes sociales et économiques. Les ennemis du peuple, les débris du fascisme et des anciens régimes d'oppression allaient tenter de se regrouper et, en s'adaptant aux situations nouvelles, de frapper le pouvoir et de lui nuire par de nouvelles méthodes de sabotage. Comment se présentait dans l'ensemble la situation intérieure après la libération de l'Albanie ? Bien des gens au jugement superficiel et qui préféraient écouter leur cœur plutôt que de réfléchir sérieusement, s'imaginaient que, la guerre finie et l'Albanie libérée, les choses allaient s'arranger pour eux; autrement dit que le bon vieux temps allait revenir et qu'ils se retrouveraient aux positions clés, car à leur sens, le peuple était un gros rustre qui ne pouvait être dirigé ni gouverné sans leur aide. Pendant que la guerre faisait rage et que le peuple tombait au combat, ils s'abouchaient avec les Italiens et les Allemands, s'enrichissaient, spéculaient sur le dos du peuple, faisaient chanter des Te Deum pour Mussolini et Hitler, et nous combattaient par les armes. A la libération de l'Albanie, les débris de ces bandits se mirent à prêcher comme les jésuites: «Paix et fraternité», en usant à tout bout de champ du slogan : «Assez de sang versé, soyons frères». Et nous leur avons offert la paix, nous leur

avons conseillé de se tenir tranquilles, de changer de chemin et de méthodes, de changer de mentalité, de montrer par des preuves tangibles qu'ils voulaient racheter leur sombre passé. Nous connaissions bien ces gens, leurs opinions et leurs agissements. Mais nous leur avons donné la chance de se réhabiliter et de ne pas faire déborder le vase, parce que nous étions assez forts pour briser ce vase dans leurs mains. Mais ces messieurs n'ont pas tiré de leçon de la guerre ni de la grande œuvre du peuple. Ils se sont imaginés qu'en s'infiltrant de-ci de-là dans le Front et dans les organes du pouvoir, en couvrant de quelques fausses fleurs la Lutte de libération nationale, en louant un peu les réformes qu'ils croyaient ressembler à celles qui, naguère, sous leur régime d'oppression, étaient promulguées par centaines sur le papier, ils allaient pouvoir se réorganiser plus facilement, se renforcer, s'emparer des positions clés pour, ensuite, gouverner à leur guise. Notre peuple ne connaissait que trop ces méthodes. Au cours de son histoire amère, il s'était souvent battu et avait versé son sang, et lorsque le moment venait de récolter les fruits de ses sacrifices, il ne trouvait que la trique et la corde. Mais cette fois le peuple a pu leur dire «Adieu paniers, vendanges sont faites». La roue de l'histoire de l'Albanie ne tournerait plus à rebours. La force saine du peuple la faisait tourner vers des objectifs bien déterminés. Pour ces éléments il n'y avait que deux voies: ou bien unir leurs forces à celles de tout le peuple pour le bien de la collectivité, ou bien aller à leur perte.

Le peuple a triomphé comme il triomphera toujours. Ses fils ont-ils combattu et donné leur vie par dizaines de milliers, pour que les terres soient laissées aux beys et aux agas et qu'ils puissent prélever les anciennes redevances, pressurer les paysans et mener une vie de fainéants ? A-t-on combattu pour laisser messieurs les gros commerçants spéculateurs ne pas rendre compte de leurs tripotages et spéculer encore sur la chair et le sang du peuple miséreux ? A-t-on combattu pour que les riches gardent leurs fabriques, qui ont été construites avec le sang du peuple et au moyen desquelles ces messieurs exploitaient les ouvriers et le peuple? Bien sûr que non. Ceux qui ont eu ces illusions se sont trompés lourdement. Mais même les ennemis du peuple qui ne se faisaient pas de telles illusions se sont trompés, eux aussi, en espérant pouvoir renverser la situation. Un certain nombre de procès publics ont eu lieu en Albanie. Les tribunaux du peuple ont jugé les ennemis du peuple. Qui étaient ces individus, que représentaient-ils et quels buts poursuivaient-ils ? Ces criminels, qui ont reçu le châtement qu'ils méritaient, étaient des féodaux, des bayraktars, des prêtres catholiques, de riches commerçants, des intellectuels aventuriers et stipendiés, toujours prêts à tourner casaque, des officiers traîtres qui avaient servi le régime de Zogu, des ordures et des débris du fascisme et de la réaction intérieure. Où se trouvaient-ils après la libération ? Ici, parmi nous; mais ils étaient étourdis par les succès éclatants de la lutte du peuple; ils se sentaient écrasés. C'étaient d'abord les éléments dont j'ai parlé précédemment, ceux qui tentaient de se masquer sous un sourire forcé, tout en se frottant les mains à la moindre de nos difficultés et en travaillant dans la coulisse pour se relever, pour rassembler autour d'eux les gens de cette autre catégorie que je viens d'évoquer et qui se faisaient l'illusion que, une fois l'Albanie libérée, les choses resteraient comme elles étaient et les réformes sur le papier. Ces deux catégories de gens ne pouvaient pas supporter cette situation. Elle les étouffait. Ils ne pouvaient pas tolérer la réforme agraire qui les privait de leurs terres et de leurs privilèges. Ils ne pouvaient pas accepter de verser l'impôt sur les bénéfices extraordinaires dont ils étaient à juste titre frappés. Ils ne pouvaient supporter la création d'un vaste secteur d'Etat, base de l'élévation du niveau de vie du peuple. Ils ne pouvaient voir d'un bon œil le développement et l'organisation à grande échelle de notre jeunesse héroïque qui gagnait toutes les batailles. Ils ne trouvaient pas à leur goût l'organisation des femmes albanaises, leur promotion et leur participation à la vie du pays. Ils ne pouvaient pas supporter la saine organisation des ouvriers en syndicats. Ils ne pouvaient pas supporter enfin le grand essor que connaissaient l'enseignement et la culture dans notre pays. La fumée des cheminées, des fabriques et des chantiers, où le travail se poursuivait impétueusement, les étouffait. Les marteaux, les pioches et les pelles qui retentissaient au cours des travaux de réparation des ponts, de construction des routes, de reconstruction de nos villes et de nos villages incendiés, sonnaient le glas de ces messieurs. Dans leurs menées contre le peuple ils fondaient leurs espoirs sur l'intervention étrangère, sur l'aide de la réaction internationale. C'était naturel, car ces gens n'ont jamais eu et n'auront jamais d'appui auprès du peuple; le peuple est leur grand ennemi. Ils n'ont jamais eu comme seul soutien que l'argent et les baïonnettes des impérialistes étrangers. L'Albanie et le peuple albanais étaient pour eux des objets de marchandages. Regardez comment ils sont prêts à vendre jusqu'à leur chemise à l'étranger, comment ils se frottent les mains dès que l'Albanie et notre peuple héroïque sont l'objet de quelque injustice. Ils

font cause commune avec Tsaldaris et sont prêts à offrir comme tribut l'Albanie du Sud, pour pouvoir reprendre leurs terres et leurs privilèges perdus. Ils sont, par vocation, les serviteurs abjects des étrangers et leur seul but est d'étouffer le régime du peuple. Pourtant, ici même en Albanie, le soutien de ces criminels, la réaction internationale, s'est vu couper ses griffes. Elle ne pourra jamais fourrer son nez dans nos affaires intérieures. Voyez comment échouent successivement les viles tentatives de ces traîtres et celles de leurs patrons étrangers. Voyez, par ailleurs, la grandeur et la vaillance de l'attitude de notre peuple, comment il est victorieux dans tout ce qu'il entreprend. Les slogans de ces gens coïncident entièrement avec ceux des ennemis de notre peuple à l'étranger. Ils font tout leur possible pour nous affaiblir, pour nous nuire, pour entraver notre action. Mais ils ne font que se démasquer tous les jours davantage et leurs efforts diaboliques sont étouffés dans l'œuf. Leur élimination renforce et élargit le Front; elle consolide l'œuvre d'édification de notre peuple; elle renforce notre démocratie et notre Etat. La politique du Front démocratique en rapport avec la situation intérieure est une politique différenciée et bien coordonnée avec les activités des divers secteurs de la vie sociale et économique dans notre pays. Cette politique doit être menée de manière à toucher toutes les masses du peuple, à les mettre en mouvement, à leur faire prendre conscience, à coordonner les questions qui les concernent, à canaliser et à ordonner leurs énergies, à les éduquer enfin politiquement suivant la juste ligne sur laquelle elle se guide. L'éducation des masses et le travail d'éclaircissement des problèmes qui les concernent revêtent une grande importance. C'est en cela que consiste le rôle principal du Front. Le Front doit se montrer actif dans la lutte contre les slogans de certains ecclésiastiques, agas et beys, sur la réforme agraire. L'application de la réforme agraire chez nous a été l'une des plus grandes réalisations du Pouvoir populaire. Cette réforme est actuellement mise en œuvre avec succès. Le paysan albanais est maintenant maître à jamais de la terre qu'il travaille. C'est la plus grande récompense qui pouvait lui être donnée. Pour appliquer cette réforme sans tarder, le Front a dû mener une vaste activité, mobiliser la paysannerie et le peuple tout entier dans cette grande entreprise. Et l'on a de nouveau assisté aux efforts des beys et des agas, et aux tentatives du clergé catholique pour ralentir et entraver cette réforme si populaire. Le clergé et les grands propriétaires terriens, coordonnaient comme toujours leurs actions contre les intérêts du peuple. Ils couvraient leur activité criminelle en invoquant l'église et dieu. Ils incitaient les paysans à ne pas prendre possession de la terre qui leur était remise, soi-disant parce qu'elle n'était pas à eux, parce que «la terre appartient à dieu», que «dieu les maudirait» et en cherchant à leur faire croire d'autres balivernes de ce genre. Ce n'est là qu'un aspect de l'affaire, car sous le couvert de ces slogans invoquant l'église et dieu, ils ont préparé des actes criminels contre le régime et le peuple, et ont en même temps compromis un certain nombre de gens simples et ignorants. Les tribunaux du peuple ont infligé à ces gens un juste châtement. Le Front mène à l'égard de la religion une politique conforme aux lois et aux dispositions de notre Constitution. Nous n'empêchons personne de croire en dieu et de se rendre à l'église ou à la mosquée pour prier. Le prêtre chrétien ou musulman a le droit de célébrer l'office religieux dans les temples, mais uniquement cet office. Quant à utiliser l'église ou la mosquée pour faire de la politique afin de tromper les croyants, cela est contraire à la loi. Les prêtres chrétiens ou musulmans, comme tous les autres citoyens d'Albanie, sont libres d'avoir leurs opinions politiques, mais ils sont responsables de leurs actes politiques au même titre que tous leurs concitoyens. Leur fonction religieuse est une chose, et leurs convictions politiques et leur activité personnelle en sont une autre. Et l'une et l'autre ne doivent pas être confondues. Quiconque viole les lois de la République, que ce soit un prêtre chrétien, un prêtre musulman ou un laïque, doit rendre compte de ses actes devant les tribunaux. Condamner justement un prêtre chrétien ou un prêtre musulman qui a violé les lois ne signifie nullement combattre sa croyance ou persécuter l'église. Beaucoup de prêtres catholiques se servent de leurs fonctions religieuses pour dissimuler leur activité criminelle contre le peuple. Eux et les autres doivent savoir que nous sommes au courant de tout, que nous perçons à jour leurs manœuvres contre le peuple, et que nous avons pris des mesures et en prendrons encore d'autres pour les frapper s'ils s'écartent du droit chemin.

Dans notre situation, le problème de l'enseignement et de la culture s'est posé à l'Etat comme un problème de première importance pour le progrès du pays et la reconstruction de l'Albanie nouvelle. Il apparaît encore plus important si l'on considère le retard que nous avons hérité du passé en matière de culture et d'instruction et les tâches considérables et ardues qui nous incombent pour consolider l'Etat. Je crois que tous comprennent bien qu'il ne s'agit pas là d'une question de nature purement scolaire ou

administrative, mais plutôt d'un grand problème politique qui concerne notre avenir en tant que nation et Etat. L'Albanie nouvelle ne peut pas être édiflée avec des illettrés. Cette édification nécessite des hommes instruits et capables de diriger les différents secteurs de l'économie et toute la vie du pays. Il faut donc que le Front tout entier se penche sur ce grand et important problème, qu'il aide l'Etat à le résoudre correctement et dans le plus bref délai. Notre école et notre culture doivent en général se développer sur des bases scientifiques et se débarrasser de toutes les idéologies réactionnaires. Celles-ci sont en flagrante contradiction avec les grands principes qui émanent du mouvement de libération nationale et qui guident aujourd'hui notre Front et notre République populaire. L'éducation des jeunes générations, la culture et la rééducation des masses du peuple nous assignent aujourd'hui de grandes responsabilités. C'est pourquoi le Gouvernement accorde la priorité à l'instruction et à la culture du peuple. Certes, les difficultés sont nombreuses en ce domaine, mais l'aide du Front sera considérable et décisive. Il faut mobiliser la population pour construire des écoles dans tout le pays, en particulier dans les régions du Nord. Mais, en même temps, nous devons à tout prix persuader notre peuple de la nécessité impérieuse d'élever son niveau d'instruction et stimuler son goût de l'étude. Le Front doit éclairer les larges masses du peuple à propos de ce problème. C'est particulièrement nécessaire pour les populations du Nord, à cause de l'oppression séculaire dont elles ont été victimes du fait des féodaux et des bayraktars et à laquelle elles doivent d'être plus arriérées et de compter un très grand nombre d'illettrés. Dans l'Albanie nouvelle, tous les jeunes doivent aller à l'école. La scolarité des filles doit être considérée comme un problème très sérieux. Beaucoup d'ecclésiastiques, en particulier dans le Nord, et certains éléments rétrogrades s'efforcent d'empêcher les filles de fréquenter les écoles. Leur but n'est que trop évident. Mais nous leur disons expressément qu'un tel acte constitue un crime grave contre le progrès du peuple. S'ils osent persister dans cette propagande, ils ne tarderont pas à s'en repentir. En ce domaine, le Front aura encore un autre rôle important à remplir, celui d'assurer la formation politique et idéologique des enseignants en menant à leur intention un grand travail d'explication par la presse, par des conférences et d'autres moyens. Ainsi les rendra-t-on dignes de la haute mission que l'Etat leur a assignée pour l'éducation de la jeune génération, qui est l'avenir radieux de la nation.

L'histoire de notre pays n'a jamais connu une organisation politique aussi puissante que celle du Front démocratique, où notre peuple a rassemblé toutes ses énergies pour la construction de l'Albanie nouvelle. Comme hier dans la guerre, le Front est aujourd'hui encore l'expression politique des efforts de notre peuple pour se créer un avenir meilleur et sûr. Après la proclamation de notre République populaire et l'approbation de la Constitution, l'organisation du Front est confrontée à de nouvelles et lourdes tâches. Notre peuple voit en effet s'ouvrir devant lui des voies et des perspectives nouvelles. Il s'agit de consolider l'Etat et d'édifier une vie meilleure pour tous. Cette fois encore le Front a dirigé les masses du peuple. Il les a unies et les a engagées dans une voie qui assurera le salut de notre peuple, la voie de la reconstruction économique et de l'organisation de notre vie intérieure sur la base de la Constitution de la République. Le Front s'est signalé par une activité intense et soutenue pour mobiliser les masses et leur faire accomplir les tâches concrètes que font surgir les diverses situations. Jamais notre peuple n'avait été animé d'un si grand enthousiasme et d'une si ferme volonté d'aller de l'avant. La mobilisation des larges masses rurales et citadines, réalisée avec succès après l'appel lancé par le Comité Exécutif du Front pour la reconstruction du pays par la voie d'actions de masse fondées sur l'émulation [*Les «compétitions socialistes» sont une des formes d'organisation de l'émulation socialiste, expression de la conscience des masses, de leur élan, de leur esprit d'initiative et de création dans l'édification du socialisme et dans la formation de leur conscience révolutionnaire.*], est l'expression la plus vivante de l'enthousiasme et de la volonté qui animent aujourd'hui notre peuple. Cet élan impétueux est devenu une force matérielle qui pousse notre pays en avant et nous incite à méditer sur les meilleures formes à adopter pour organiser et diriger efficacement ces forces vivantes qui garantissent un avenir sûr à notre pays. Il va sans dire que ces formes et ces méthodes doivent nous permettre d'obtenir de meilleurs résultats dans notre travail de reconstruction, d'activer encore davantage les masses rurales et citadines et de diriger nos forces dans tous les domaines d'activité qui tendent en général à renforcer la démocratie dans notre pays et renforcent par là même la puissance de notre Etat. Aujourd'hui donc deux choses sont à exiger du Front : qu'il unisse tout le peuple autour d'une plateforme politique commune, et qu'il soit le promoteur de toutes les activités, des nouvelles formes d'organisation et du nouveau style dans le travail, afin de faire progresser notre pays.

Aujourd'hui les formes et les modes d'organisation doivent servir à cette fin et nous avons pour devoir d'orienter le travail dans ce sens. Si l'on reconnaît que ce sont là ses buts, alors, de toute évidence, c'est sur les conseils du Front à la base, au village, à l'atelier, au bureau, autrement dit partout où l'on travaille et l'on vit ensemble, ainsi que sur les conseils de sous-préfecture et de préfecture, que pèse la plus lourde charge pour la réalisation de ces tâches. Nous devons donc renforcer et concrétiser encore plus le Front. Son union intérieure et sa puissance d'organisation doivent gagner en force, les conseils doivent se consolider, car les tâches qui nous étaient assignées et celles qui nous le seront à tout moment exigent une solution, que nous et nous seuls pouvons leur apporter. Nous travaillons actuellement dans des conditions généralement difficiles sur le plan économique comme sur le plan financier. C'est un héritage que nous a laissé la guerre et nous ne devons jamais oublier les années de lutte. J'entends par là que les sacrifices et les privations demeurent à l'ordre du jour. Néanmoins, je pense que la situation économique de notre pays en général s'est améliorée grâce surtout au travail inlassable du peuple et du pouvoir, qui ont compris leur rôle et qui font preuve de la plus ferme volonté pour surmonter les obstacles. Je suis optimiste, et je suis sûr aussi d'une autre chose, c'est que dorénavant, notre travail étant engagé sur la bonne voie, la situation ne cessera de s'améliorer de jour en jour.

Le programme publié par le Gouvernement prévoyait le règlement de nombreux problèmes importants pour la vie du pays. Ces problèmes devaient être résolus dans des conditions financières difficiles. Mais le programme devait s'appuyer aussi sur l'initiative des masses, sur leur travail bénévole, sur les économies réalisées, etc. Nous pouvons affirmer que, pour de nombreuses questions, les résultats sont satisfaisants.

La réforme agraire est presque achevée dans toute l'Albanie. Cette grande réforme, tant désirée par notre peuple, a donné les résultats et produit les effets qu'on attendait. Notre paysan a raffermi sa confiance dans son propre travail et le problème agricole a pris un nouvel aspect, tout à fait différent. Cette année, de plus grandes étendues de terre ont été cultivées et le travail a été mieux accompli.

Les conditions atmosphériques de l'année qui vient de s'écouler n'ont pas été favorables pour l'agriculture. De ce fait, la récolte du maïs n'a pas été bonne. Néanmoins, nous ne craignons pas l'hiver, parce que le peuple et le Gouvernement prendront toutes les mesures pour que le pain ne manque pas sur nos tables. Au problème agricole est étroitement lié le problème de l'élevage. Dans ce secteur nous pouvons affirmer que nous avons enregistré des améliorations sensibles. Le menu bétail, notamment, s'est multiplié et amélioré. N'oublions pas d'attacher le plus grand soin à l'agriculture et à l'élevage car ces deux secteurs nous fournissent actuellement l'essentiel de nos ressources. Il ne nous suffit pas de bien travailler la terre, d'inciter à des cultures nouvelles, il faut en même temps que ces productions ne soient pas à la merci des conditions atmosphériques. Ainsi, en même temps que l'on réalisera le programme de canalisations prévu pour cette année, il faudra encourager les paysans à creuser eux-mêmes des canaux. Le problème des travaux de bonification constituera un des principaux points de notre futur programme. Mais en même temps que le défrichement des terres nouvelles destinées aux cultures de céréales panifiables et nécessaires pour assurer notre pain pour toute l'année, nous devons avoir bien soin des pâturages. Il faudra encourager le nettoyage des terres destinées au pacage et prendre des mesures, pour améliorer, en même temps que notre production agricole, la race de notre bétail.

Des travaux importants sont en cours dans notre pays. Nous pouvons dire qu'ils se poursuivent avec succès. La plupart des engagements pris sont tenus. On travaille partout avec ardeur; à la construction de la route de la jeunesse, à l'assèchement du marais de Maliq, à l'aménagement du canal de Jubé, où les travaux ont été terminés avant terme.

On travaille aussi actuellement à l'aménagement du canal d'Elbasan et à celui du canal de Vlorë ; dans le Sud on construit un certain nombre de nouvelles routes prévues dans notre programme ; on bâtit, suivant un plan fixé, de nouvelles écoles, dont le nombre se montera à 400 ; on reconstruit dans les villages de nombreuses maisons incendiées pendant la guerre, on élève des hôpitaux.

Dans nos mines de bitume, de cuivre, ainsi que dans les exploitations pétrolifères, le travail se poursuit avec la plus grande énergie. Les ouvriers de ces mines et en particulier ceux des gisements pétrolifères de Kuçovë prennent conscience des grandes tâches que le peuple leur a confiées. Des éloges particuliers sont à décerner aux ouvriers de Kuçovë, qui se sont érigés en exemple pour tous les ouvriers d'Albanie, par leur sens élevé de l'organisation, par leur conscience au travail et par leur discipline de fer. Ils ont compris que c'est ainsi que l'on sert la patrie, que l'on assure le progrès du peuple et l'épanouissement du pays. Que tous suivent leur exemple. Je ne peux passer sous silence les ouvriers de la cimenterie de Shkodër qui doivent être pris en exemple pour leur travail consciencieux, digne de vrais ouvriers. Notre industrie légère s'est relevée. Son rendement est déjà satisfaisant. Les huileries, savonneries, fabriques de cigarettes et distilleries fonctionnent à plein rendement et elles ne cessent d'améliorer la qualité de leurs produits. De nombreux magasins d'Etat ont été ouverts dans les chefs-lieux de préfecture et de sous-préfecture et les articles les plus variés y sont mis en vente. Dans le secteur économique, de nombreuses mesures importantes et nécessaires ont été prises. Elles visent à renforcer le secteur d'Etat et à améliorer les conditions de vie du peuple, à normaliser la situation du marché et à combattre la spéculation et le marché noir. Le peuple doit se mobiliser pour l'application de toutes ces mesures. Elles sont prises dans son intérêt et pour satisfaire ses aspirations. Les améliorations qu'elles apporteront profiteront à la collectivité et elles permettront de prévenir, comme elles l'ont du reste déjà fait, de nombreuses situations difficiles. Le Front doit combattre toute manifestation de défaitisme et tout mécontentement en rapport avec notre situation économique, en donnant des éclaircissements, et en visant juste, pour éviter ainsi tout désarroi. Nous avons surmonté des situations économiques difficiles. Nous aurons à affronter d'autres difficultés. Pour les surmonter, il nous faudra faire des économies et nous imposer des privations. Le peuple doit bien comprendre que les privations et les économies frayent la voie à une situation meilleure, qui ne tardera pas à s'instaurer.

Mais pour assurer la réalisation de notre programme, nous avons dû nous attacher principalement à renforcer notre pouvoir. Plus le pouvoir sera fort et perfectionné, mieux il résoudra les problèmes qui se posent à lui. L'administration publique a fait des progrès, mais nous ne pouvons quand même pas prétendre avoir atteint les résultats souhaités. Le Front et le pouvoir doivent avoir, entre autres, comme principales préoccupations d'éduquer nos cadres suivant les exigences de la technique, de les doter d'un esprit, d'un style et de méthodes de travail nouveaux.

Des défauts ont également été observés dans notre travail. Ce serait une erreur de les dissimuler, de ne pas les critiquer, de ne pas frapper avec vigueur au bon endroit pour les corriger et les rectifier. Nous ne devons pas craindre les critiques saines. Loin de nous affaiblir, elles nous fortifient. Notre pouvoir émane du peuple et appartient au peuple. Aussi aux conseils populaires doivent accéder les meilleurs hommes du peuple, les plus actifs et ceux qui lui sont le plus attachés. Ces conseils sont responsables de leur travail devant leurs électeurs, c'est-à-dire devant le peuple qui les a élus. Dans de nombreuses régions, notamment dans les sous-préfectures et les préfectures, ce principe important est parfois négligé. Le Front doit élever la voix au sujet de cette question, car elle revêt une grande importance de principe. Si ce principe n'est pas respecté, s'il n'est pas appliqué avec la plus grande rigueur, alors nous n'aurons pas de pouvoir du peuple et tout marchera à reculons. Le peuple et le Front doivent critiquer ouvertement, dans de larges réunions, les conseils et les hommes qui n'agissent pas dans ce sens. On ne saurait tolérer ici des faiblesses, car elles sont à l'origine de la plupart des maux.

Dans nos rouages administratifs, on note encore du bureaucratisme, un style suranné de travail, qui ne doit plus avoir cours, des négligences de la part d'hommes sans scrupules qui considèrent leur fonction uniquement sous l'aspect du traitement qu'elle leur assure; quant à leur devoir, qu'il aille au diable, les gens du peuple n'ont qu'à attendre des journées et des semaines entières à la porte de leur bureau. Dans notre appareil d'Etat il y a encore des gens qui manquent complètement d'initiative, qui demandent beaucoup des autres, mais qui, pour leur compte, ne rendent rien ou presque. Certains ne se comportent pas correctement avec les gens. Dans bien des cas, on constate un manque d'organisation et de discipline. Ce sont là, parmi tant d'autres, des défauts que l'organisation du Front doit combattre systématiquement, pour corriger les fautifs et, s'ils s'avèrent incorrigibles, les écarter.

Mais il y a aussi des gens, et ceux-ci sont les ennemis du peuple et du pouvoir, qui, par leurs critiques, ne visent pas une erreur ou un défaut d'un vendeur de magasin d'Etat. Ce qu'ils cherchent, c'est attaquer l'institution des magasins du secteur d'Etat. Peu leur importe qu'un vendeur de magasin d'Etat ne se comporte pas bien à l'égard d'un client (ce comportement doit, certes, être corrigé, et il faut prendre des sanctions s'il se répète ; sans compter que cela pourrait fort bien se produire aussi dans un magasin privé) ; ce qui chiffonne ces messieurs et qu'ils combattent de toutes les manières possibles, c'est l'existence des magasins d'Etat. Il en va de même dans bien d'autres domaines. Ces gens combattent nos grandes réformes, nos saines réalités, en prenant pour prétexte des erreurs qui peuvent avoir été commises ou qui l'ont effectivement été et que nous devons corriger avec beaucoup de patience. Ces messieurs «intelligents», critiqueurs malsains, accusent nos gens de manquer d'expérience. C'est peut-être vrai, mais quand on est animé d'une forte volonté, qu'on est très dévoué au peuple et qu'on a fermement confiance dans ses propres forces et dans celles du peuple, alors l'expérience s'acquiert dans le travail. Toutefois, nous avons une chose à dire à ces messieurs ; c'est que nos gens à nous, même tels qu'ils sont à l'étape actuelle, ont une plus grande expérience qu'eux, et cela non pas en paroles mais en actes. Leurs actes sont les réalisations merveilleuses que nous accomplissons dans tous les domaines et que ces criticaillieurs ne pourraient pas accomplir même en vingt ans. L'expérience de nos hommes, qui s'accroît tous les jours, est constructive : la leur est destructive. Ils ne savent que voler, piller, saboter. Mais les hommes de l'Albanie nouvelle, qu'ils en soient bien sûrs, ne leur laisseront plus le champ libre pour qu'ils appliquent «leur expérience».

Le peuple s'est dressé tout entier pour assurer la bonne marche des affaires du pouvoir et la réalisation de son programme de travaux. Qu'est-ce qui pousse cette immense force à aller de l'avant avec tant d'ardeur, avec une si grande confiance, vers la voie du progrès ? La réponse est simple. Je l'ai entendue de la bouche d'une vieille femme de Kurvelesh en pantalons bouffants et coiffée d'un foulard noir, une de ces femmes qui ont perdu un ou deux de leurs fils au champ d'honneur pour la libération de la patrie ; elle creusait à coups de pioche le fossé bordant la grande route et elle chantait : «Je construis l'Albanie nouvelle, je construis ma maison». Voilà la force qui pousse notre peuple en avant. Gloire à notre peuple laborieux !

Regardez ce que fait notre jeunesse héroïque. Elle qui était aux premières lignes de la bataille du début à la fin de notre lutte de libération, elle consentait le sacrifice suprême pour la patrie, en se lançant à l'attaque, le chant aux lèvres, elle reconstruit aujourd'hui avec ardeur sa patrie. La grande action de construction qu'elle a entreprise se terminera le jour prévu, et même avant. [*Il s'agit de la construction, grâce au travail bénévole, de la route Kukës-Peshkopi, longue de 64 km.*] Cette grande action n'est pas la première qu'elle ait entreprise, et ce ne sera pas la dernière. La reconnaissance du peuple entier sera inscrite en caractères d'or sur le drapeau de victoires de notre jeunesse. Les jeux balkaniques qui se déroulent actuellement à Tirana, ces jeux qui ont un caractère sportif mais qui symbolisent aussi la fraternité et l'amitié des peuples des Balkans, sont l'œuvre de la jeunesse. Son troisième Congrès qui se tiendra à Tirana la semaine prochaine, ne sera pas seulement le sien, mais celui de tout le peuple albanais.

Consacrons toute notre énergie à renforcer notre jeunesse, à l'éduquer, à lui rendre la vie heureuse, car c'est l'Albanie elle-même que nous renforcerons ainsi.

Regardez la volonté qui anime les femmes de l'Albanie. Elles sont assoiffées de travail, de culture, elles engagent toutes leurs forces, qui sont considérables, à la construction du pays. Avait-on jamais vu les femmes de chez nous, qui n'osaient pas se montrer sur le pas de leur porte, sortir de leur propre gré et travailler hors de chez elles ? La femme de chez nous, qui vivait cloîtrée toute sa vie durant, a pris le fusil, elle a combattu et a brisé ses chaînes. Elle représente une grande force de progrès qui avance constamment. Tendons-lui la main, prêtons-lui la plus grande aide, car c'est là l'intérêt de la patrie.

Les syndicats, qui regroupent la quasi-totalité des ouvriers de notre pays, sont en voie de devenir l'un des principaux soutiens de notre pouvoir. Ils s'organisent et se renforcent tous les jours davantage, et

nos travailleurs deviennent toujours plus le principal facteur de la vie de notre pays, de l'avenir heureux du peuple.

Notre Front démocratique, grâce à sa politique claire et aux saines organisations de masse qu'il comprend et qui lui donnent sa stabilité et sa force, est une solide réalité. Le Front est donc non seulement une vaste organisation politique de masse, mais aussi un organisateur efficace. C'est ainsi que tout notre peuple doit considérer sa grande organisation politique. C'est ainsi qu'il doit considérer toute la politique juste et constructive que poursuit le Front.

En matière de politique extérieure, le Front démocratique et le Gouvernement, à l'exemple du Front de libération nationale pendant la guerre, ont constamment observé une juste attitude, progressiste et conséquente, sans jamais s'écarter de la voie de la démocratie véritable. Cette politique avait pour but de renforcer les positions de l'Albanie sur le plan international, de raffermir ses relations et ses liens d'amitié avec les nations alliées et amies, et de sauvegarder les intérêts de notre pays. Notre politique extérieure ne pouvait avoir rien de commun avec les manœuvres et la politique aventureuse d'un régime comme celui de Zogu et de tous les milieux réactionnaires et traîtres de notre pays, qui vendaient dans chaque accord international les intérêts vitaux de notre peuple et de notre patrie, en bradant le pays et ses richesses, pour remplir leurs poches et maintenir le peuple par la terreur sous leur pouvoir.

Dans sa lutte le peuple albanais suivait une voie bien définie, dictée par l'évolution historique de son existence, ainsi que par les circonstances internationales qui se développaient dans le monde où il vivait en tant que nation et en tant qu'Etat. Menacé dans son existence même par le fascisme agresseur, notre peuple s'engagea dans la lutte pour se libérer du joug de l'occupant et des traîtres au pays et pour s'emparer lui-même du pouvoir. La lutte fut donc très âpre. C'était une lutte à mort, car les larges masses de notre peuple, qui combattaient pour conquérir la liberté et l'indépendance, avaient à affronter à la fois l'occupant fasciste et les classes dominantes, les cliques réactionnaires féodales, la riche bourgeoisie et les politiciens aventuriers vendus corps et âme à l'étranger, tous soutenus par l'occupant fasciste. C'est dans une telle lutte implacable, ardue et décisive, que s'affirmèrent les mérites de notre peuple. Il sut résoudre ce problème vital, traverser tempête sur tempête, surmonter des obstacles, vaincre les ennemis extérieurs et intérieurs, et prendre le pouvoir en main.

Comme je l'ai dit plus haut, notre peuple, dans le cadre des événements internationaux, avait une existence juridique en tant que nation et Etat, et son action dans la guerre était étroitement liée à celle de tous les peuples progressistes et antifascistes qui s'étaient dressés pour combattre les armes à la main le même ennemi. De l'attitude de notre peuple à l'égard de l'agression fasciste devait donc dépendre le destin de notre pays. Cette attitude, notre peuple l'adopta dès les premiers jours de l'invasion. Sa lutte héroïque contre le fascisme italo-allemand est le premier pas glorieux de notre peuple sur le plan international. C'était le sûr fondement de nos victoires et la pierre angulaire de la politique extérieure du mouvement de libération nationale, politique que notre République populaire a suivie et continuera de suivre. Comme une conséquence logique de ce grand acte, notre peuple s'est rangé résolument dans le camp des Alliés, et l'alliance antifasciste devint la base de notre politique extérieure, la base sur laquelle nous avons fondé notre lutte et notre victoire. Nous sommes demeurés fidèles jusqu'au bout à cette alliance, nous nous sommes battus jusqu'au bout contre le fascisme; des milliers de nos meilleurs hommes sont tombés héroïquement en combattant pour leur peuple et pour la cause commune alliée.

Le caractère de notre lutte de libération, l'acharnement avec lequel il la mena jusqu'au bout, sans reculer devant les pertes et les sacrifices en hommes et en biens, placèrent le peuple albanais aux premiers rangs des peuples progressistes, qui voyaient dans la liquidation et l'extirpation du fascisme le salut du monde et de l'humanité, la fraternité des peuples, l'édification d'une paix juste et durable et le renforcement de la démocratie. Le monde civilisé a vu les prodiges que peut accomplir un peuple comme le nôtre, lorsqu'il est décidé à vivre libre et à se gouverner lui-même. Les représentants des puissances alliées, Molotov, Hull, Eden, Churchill, et beaucoup d'autres ont évoqué son combat et ses



hauts faits. Les radios, la presse, etc. ont parlé avec sympathie et admiration de la lutte surhumaine que menaient les Albanais. Le peuple albanais a été membre actif et fidèle de la coalition antifasciste. Il a apporté sa contribution sans réserve à la liquidation du fascisme. Il devrait donc être soutenu jusqu'au bout et respecté par tous les Etats aux côtés desquels il a combattu. La guerre, les souffrances et les efforts communs nous ont permis de bien connaître nos amis et nos ennemis; de renforcer notre solidarité avec les premiers et de combattre les seconds implacablement et jusqu'au bout. L'angoisse de la guerre s'était emparée de tous les peuples. Leur seul désir était de la voir finir au plus tôt avec l'écrasement du fascisme. Or, la liquidation du fascisme et la fin de la guerre dépendaient de la fermeté et de l'acharnement de la lutte que les peuples progressistes du monde mèneraient contre l'Allemagne nazie. L'humanité entière a contracté une lourde dette de reconnaissance envers les peuples qui ont versé leur sang sans réserve, qui ont consenti les plus grands sacrifices, et qui ont brandi le flambeau de la lutte de libération. Les autres peuples virent en eux leur soutien le plus sûr et le plus solide durant la guerre, comme dans l'édification de la paix après la victoire sur l'Allemagne nazie. Qui peut nier le rôle essentiel et déterminant joué par l'Union soviétique et sa glorieuse Armée dans la grande coalition antifasciste qui remporta la victoire sur le fascisme ? Le peuple albanais, comme tous les autres peuples asservis, comprit que le sort du monde, se décidait dans les plaines de Russie. Les victoires de l'Armée rouge devaient apporter la victoire à l'humanité éprise de progrès. L'amour et l'amitié pour l'Union soviétique étaient donc la condition indispensable pour vaincre le fascisme et établir une paix juste. L'Union soviétique devint le pilier d'acier de la coalition antifasciste, et le monde entier comprit que c'était surtout sur elle qu'il devait compter pour le sauver de la peste fasciste et des souffrances qui l'accablaient. Il vit en elle le défenseur de la justice et des petits peuples, le défenseur de leur droit à l'autodétermination, et le garant d'une vie paisible et heureuse après la guerre. L'amour de notre peuple pour l'Union soviétique, pour l'Armée rouge, pour leur grand dirigeant Staline, avait des racines profondes, il était immense. C'est dans l'esprit révolutionnaire des peuples de l'Union soviétique, dans leur lutte héroïque et légendaire, dans la résolution et l'esprit d'abnégation qui les anima au cours de cette guerre âpre et sanglante, dont ils supportèrent le plus lourd fardeau et, enfin, dans le sentiment de justice des hommes soviétiques que réside la grande force d'attraction du grand pays du socialisme. Le monde entier et en particulier notre petit peuple, opprimé durant toute sa vie sous la botte des impérialistes étrangers et de leurs suppôts dans le pays, ne peuvent donc pas ne pas lui vouer une affection illimitée et une profonde reconnaissance.

Une telle amitié sincère avec les peuples antifascistes et progressistes, fondée sur des bases solides, était nécessaire, indispensable, pour notre peuple. La politique du Front de libération nationale tendait constamment à la promouvoir, tout en veillant à ce que cette amitié reste un rempart et un soutien pour notre pays sans jamais porter atteinte aux intérêts du peuple. Les intérêts de notre patrie étaient sacrés. C'est sur ces intérêts que se guidait le mouvement de libération nationale. Au cours de la Lutte, ces objectifs de notre peuple, tendant au sain développement de relations cordiales avec les Etats alliés et amis, furent réalisés grâce à la politique juste du Front de libération nationale qui conduisit notre peuple à la victoire.

Durant la Lutte de libération nationale notre peuple constata, de la part des milieux réactionnaires anglo-américains bien des faits qui ne se conciliaient pas avec les principes de l'alliance antifasciste. Ces milieux tentaient de diviser la coalition et de retarder l'issue de la guerre. Leurs menées avaient aussi des répercussions chez nous, où par la presse, la radio ou leurs agents, ils tentaient de tirer les traîtres et les collaborateurs du bourbier où ils s'étaient enlisés corps et âme, de réhabiliter ces éléments vendus pour raffermir ainsi les positions périlieuses de la réaction intérieure. Mais ces tentatives furent vaines. Notre peuple était fermement résolu à empêcher le retour de ceux qui l'avaient opprimé et avaient causé la grande catastrophe de la Seconde Guerre mondiale. Personne, au risque de se couvrir de honte et de se discréditer, n'oserait nous adresser la moindre critique pour une telle attitude. Le peuple albanais montra qu'il était capable de combattre le fascisme. Il demeure fidèle jusqu'au bout à l'alliance antifasciste. Il réussit à régler sa situation intérieure de la manière qui lui semblait la meilleure et la plus adéquate. C'était un droit imprescriptible, il était maître de ses destinées et il ne permettrait à personne de s'ingérer de l'extérieur dans ses affaires. Et ici notre politique extérieure coïncidait avec les grands principes publiquement proclamés et qui consistent dans le droit des peuples à l'autodétermination et à l'autogouvernement. On voit donc bien la voie claire suivie par

le peuple albanais. Tout cela fait ressortir à l'évidence que le peuple albanais et le pouvoir dont il a doté son pays ont été et demeurent un facteur de la victoire sur le fascisme et une solide garantie de l'établissement d'une paix juste et durable qui contribuera au relèvement du monde ravagé par la guerre, à la fraternité des peuples et au maintien de bonnes relations entre eux.

Notre Lutte de libération nationale n'a pas seulement permis de libérer le pays des étrangers et des traîtres de l'intérieur, elle a aussi frayé la voie à l'amitié avec les peuples voisins de la Yougoslavie nouvelle. L'amitié et l'alliance avec la Yougoslavie n'est pas l'œuvre de deux ou trois personnes. Elle est l'œuvre du peuple albanais et des peuples de Yougoslavie et elle a été forgée dans la lutte commune, sur les champs de bataille, où nous nous sommes tendus la main, sincèrement, fraternellement.

La période de l'après-guerre, c'est-à-dire celle que nous traversons, est pour notre peuple une nouvelle période d'épreuve. Elle lui fait comprendre combien était juste sa voie au cours de la guerre, combien étaient conséquentes et progressistes ses positions envers le monde étranger allié et ami. Je ne m'étendrai pas longuement ici sur ce qui a eu lieu en Albanie après la guerre. Je soulignerai seulement que le peuple albanais, qui s'est libéré entièrement par ses propres forces et a même envoyé ses formations armées hors de ses frontières pour poursuivre jusqu'au bout la lutte contre les Allemands, a instauré dans son propre pays un régime populaire, une démocratie saine et progressiste, où il appartient au peuple et au peuple seul de dire le dernier mot. Tout le pouvoir est passé entre les mains du peuple. Il a consacré par la loi, suivant les formes et les méthodes d'une démocratie des plus progressistes, chacune de ses réalisations, qui lui ont coûté tant d'efforts, et tant de sang versé. Avec la même ardeur qui l'a animé au combat, notre peuple s'est mis à l'œuvre pour édifier une vie nouvelle où le travail occupe la première place et soit un honneur pour tous. Nos amis, ceux qui veulent du bien au peuple albanais, se sont réjouis de ce rapide et juste développement de notre pays sur la voie de la démocratie. Et ces précieux amis n'ont pas manqué de donner des preuves répétées de leur confiance dans notre peuple héroïque et progressiste et de leur amitié pour lui. La reconnaissance du Gouvernement démocratique d'Albanie par l'Union soviétique et la Yougoslavie a été pour nous une victoire, et pour le peuple albanais une satisfaction pleinement méritée. Le peuple albanais est entré ainsi officiellement dans la famille des nations alliées, avec lesquelles il a lutté et a fait tant de sacrifices pour la cause commune. Le cercle des Etats qui ont reconnu le gouvernement albanais s'élargit: la Pologne, la Tchécoslovaquie, la France et la Bulgarie ont établi avec nous des relations diplomatiques. Aucun de ces Etats n'a posé de condition pour la reconnaissance de notre gouvernement. Il n'y avait pas de raison pour cela. Un peuple héroïque qui s'est battu contre le fascisme depuis 1939 jusqu'à la victoire; un peuple qui a consenti tant de sacrifices et a accompli tant d'actes d'héroïsme dans cette guerre; un peuple qui est demeuré fidèle à la cause alliée, qui s'est vu reconnaître officiellement sa lutte et ses sacrifices et décerner même des éloges et des encouragements; un peuple qui a instauré la démocratie et la justice dans son pays; un peuple enfin qui n'a pas ménagé ses efforts pour renforcer l'alliance antifasciste et ses liens d'amitié avec tous les membres de la grande coalition antifasciste, ne mérite pas qu'on lui pose des conditions pour la reconnaissance de son gouvernement. Notre peuple sait bien que les gouvernements anglais et américain en ont jugé différemment. Ils ont posé des conditions pour la reconnaissance de notre gouvernement. Bien entendu, nous ne les avons pas acceptées. Les conditions posées par le gouvernement anglais étaient sans fondements, car le régime populaire en Albanie est foncièrement démocratique, et les lois et les décisions y sont également élaborées et mises en œuvre de la manière la plus démocratique. Le gouvernement britannique a communiqué sa reconnaissance à notre gouvernement, mais son ministre plénipotentiaire désigné n'a jamais rejoint son poste. Pour quelle raison? Je tiens à éclairer l'opinion albanaise et étrangère à ce propos. Je n'aimerais pas en effet que les agences étrangères d'information spéculent sur cette question et déforment les faits. A la suite de la reconnaissance du gouvernement albanais par le gouvernement anglais, la mission militaire britannique accréditée auprès de notre Etat-major général a mis fin à ses fonctions et a quitté notre pays conformément au désir du Haut Commandement allié en Méditerranée et du gouvernement anglais. Il n'est nullement vrai que ce soit nous qui ayons insisté pour qu'elle parte. L'établissement de relations diplomatiques normales devait naturellement s'accompagner du départ de cette mission de caractère militaire. Par mesure de réciprocité, il a été procédé de même pour notre mission militaire à

Bari, qui a quitté son poste. Pour le retard apporté à l'arrivée du ministre britannique à Tirana, le gouvernement anglais a invoqué comme prétexte que nous avons empêché les membres de la mission militaire d'exercer leurs fonctions, et d'effectuer des tournées dans toute l'Albanie ; que nous avons soi-disant aussi donné l'ordre de quitter l'Albanie à un officier anglais qui s'intéressait aux cimetières des aviateurs de son pays tombés pendant la guerre sur notre territoire. Pour nous, ce ne sont point là des raisons valables pouvant empêcher l'établissement de relations avec un Etat allié, d'autant plus qu'elles sont absolument sans fondement. Non seulement la mission militaire anglaise a eu la liberté de circuler partout en Albanie pour ses «affaires», selon les termes de ses membres, mais ceux-ci ont même organisé des pique-niques et sont allés à la chasse. On ne leur a jamais fait de difficultés. Bien plus, ils se sont même rendus dans les lieux où ils n'auraient pas dû aller et qui n'avaient rien à voir avec leurs «affaires». Quant à l'officier des cimetières, les choses ne se sont pas du tout passées comme les a présentées Radio-Londres à ces fins de propagande. En fait, l'autorisation d'effectuer ses recherches a été de nouveau accordée à cet officier, et cela il y a déjà près de six mois. C'est lui qui n'est pas venu accomplir «sa mission», et il semble bien qu'il n'ait pas la moindre intention de venir. Cela nous confirme dans notre conviction que ce qui préoccupait Londres ce n'était pas la mission de l'officier affecté à la recherche des tombes. Cette question fut simplement choisie comme prétexte pour ajourner l'envoi du ministre. Après ces prétextes futiles, d'autres de même nature ont été invoqués par le gouvernement anglais pour la non-venue de ce diplomate. Ces autres prétendus motifs ayant également été éliminés, il ne restait plus aucun empêchement à l'établissement des relations diplomatiques. Mais quand on veut à tout prix créer des obstacles, on en trouve toujours. L'affaire des navires anglais à Sarandë [*Le 15 mai 1946, à des fins évidentes de provocation, deux bâtiments de guerre anglais pénétraient dans les eaux territoriales de l'Albanie aux environs de Sarandë et sautaient sur des mines posées durant la guerre par les forces italiennes et allemandes.*] en devint un nouveau. Si l'on analyse les circonstances qui ont entouré cet incident regrettable [*En français dans le texte.*], il apparaît à l'évidence que nous ne sommes nullement responsables. Des navires grecs arborant ou non leur pavillon sont entrés des dizaines de fois et pendant des mois dans nos eaux territoriales. Ils s'approchaient de notre côté, tiraient au canon, à la mitrailleuse, capturaient des citoyens albanais, emportaient des barques albanaises et se livraient à une foule de provocations du même genre. C'est précisément pendant cette période que deux bateaux anglais sans pavillon se trouvant dans nos eaux territoriales se dirigeaient vers le port de Sarandë. Nos batteries donnèrent le signal convenu pour qu'ils s'éloignent, puis elles tirèrent plusieurs coups de semonce. Lorsque les navires hissèrent leur pavillon, le pavillon anglais, il était trop tard. Il n'a jamais été dans l'intention de notre commandement de la garde côtière de tirer sur des navires britanniques. Toutefois, aux termes des règles internationales de navigation maritime, il est interdit de pénétrer dans les eaux territoriales d'un autre pays, sans une autorisation préalable; et précisément pour éviter des incidents de ce genre, nous étions soucieux de voir appliquer cette norme, d'autant plus que les Grecs se livraient systématiquement à ce genre de provocations par mer.

Ces questions que je viens d'exposer et que le gouvernement anglais invoqua successivement comme prétexte pour ne pas établir de relations diplomatiques avec nous, encore qu'elles fussent inconsistantes et dénuées de fondement, n'en pouvaient pas moins être fort bien éclaircies et réglées par notre gouvernement qui s'est toujours montré disposé à les résoudre dans un solide esprit d'amitié et de compréhension.

Le gouvernement américain pour sa part posa comme condition pour la reconnaissance de notre gouvernement l'acceptation de notre part des traités existant avant 1939 entre l'Albanie et les Etats-Unis. Comme on le sait, le gouvernement de Zogu avait conclu une série de traités avec divers Etats étrangers. Je crois qu'il est superflu que je m'arrête ici longuement sur les buts de la plupart de ces traités, sur les viles spéculations auxquelles Zogu s'était livré aux dépens de notre peuple, et aussi sur les tristes conséquences de ces traités et accords pour notre pays. Ils nous ont coûté en fait la vie de nos meilleurs fils. Et c'est à juste titre qu'au Congrès de Permet, le peuple albanais a pris la décision d'annuler ces traités et de conférer au gouvernement la faculté de les examiner afin de définir ceux d'entre eux qui étaient dans l'intérêt du peuple albanais.

Notre gouvernement a répondu aux Américains en invoquant la décision adoptée à Permet. Pour nous, les intérêts de notre peuple priment tout. Ce droit, qui est à la fois un devoir fondamental, personne ne peut nous le dénier, comme du reste nous ne le dénions à personne. Nous avons toujours été disposé à nous entendre sur cette question avec une nation amie comme la nation américaine. Nous n'avons jamais manqué de bonne volonté; nous avons demandé qu'on ne pose pas de conditions pour la reconnaissance de notre gouvernement, et nous nous sommes montrés disposés à examiner avec le représentant américain qui devait venir à Tirana après la reconnaissance, les traités en question, pour leur apporter les modifications que dictaient les circonstances engendrées par la Seconde Guerre mondiale, et dans le nouvel esprit des relations internationales engendré par cette guerre. Nous sommes allés même plus avant pour montrer la bonne volonté de notre gouvernement. Nous avons accepté la validité de tous les traités internationaux dont les Etats-Unis et notre pays étaient parties et, seulement en ce qui concerne les deux ou trois traités bilatéraux, existant entre nos pays, nous nous sommes déclarés prêts à les examiner après que notre gouvernement aurait été reconnu. Il y a longtemps que nous avons fait ce pas en avant, mais nous n'avons encore reçu aucune réponse du gouvernement américain.

A la lumière de ces faits concrets et indéniables, chacun jugera combien notre attitude envers les alliés anglo-américains, a été juste, combien grands, sincères et empreints de bonne volonté, ont été nos efforts, pour renforcer nos relations amicales avec les peuples anglais et américain, et aussi combien injustifiés et injustes sont les obstacles que leurs gouvernements nous créent pour l'établissement de relations diplomatiques, et surtout pour la reconnaissance de nos droits incontestables dans toutes les instances internationales. Grâce à sa lutte héroïque, le peuple albanais s'est acquis des droits incontestables dans le domaine international, les mêmes droits qu'ont acquis les 21 autres nations qui se sont réunies à Paris pour discuter du Traité de Paix avec l'Italie et avec les autres satellites de l'Axe. La dénégation de nos droits constitue une grande injustice et une violation flagrante des droits des petits peuples.

Depuis longtemps le peuple albanais voit et entend avec la plus vive indignation et une profonde colère ses ennemis lancer systématiquement contre lui les plus viles calomnies, organiser à son encontre des campagnes honteuses comme au temps où le fascisme était à l'apogée de sa puissance, préparer et effectuer systématiquement des provocations armées le long de ses frontières du Sud, il voit des fascistes invétérés revendiquer ses territoires, nier impudemment et sans le moindre argument ses droits les plus élémentaires. Toutes ces campagnes sont l'œuvre de ceux qui visent à saboter à tout prix la paix et à précipiter à nouveau le monde dans une mêlée sanglante. Mais ces tentatives criminelles sont vouées à l'échec, car les forces progressistes sont à même de faire échouer honteusement toutes les tentatives de ce genre. Aujourd'hui plus que jamais, il faut que ces forces serrent les rangs, consolident leur union et leur amitié, la seule arme qui leur permettra de faire échec aux dangereuses manœuvres de la réaction. A ces campagnes de calomnies et de provocations le peuple albanais fait face le front haut, plus fort et plus respecté que jamais. En défendant avec fierté et courage ses droits et sa voie juste, notre peuple s'affirme comme un combattant inflexible de la démocratie et de la paix. Notre peuple a également vu en l'occurrence comment ses amis et ses alliés sincères défendaient ses droits.

Quels sont les droits qui doivent nous être reconnus et garantis ? Ces droits, notre peuple n'a cessé de les réclamer avec insistance. Notre peuple a souvent élevé sa voix puissante pour être admis comme membre effectif à l'Organisation des Nations unies. La délégation soviétique a prononcé au Conseil de Sécurité une ardente plaidoirie ; les délégations yougoslave et polonaise ont fait de même. Notre peuple le sait. Le Conseil de Sécurité a accepté, à la majorité des voix, notre demande d'admission à l'ONU, mais les Etats-Unis et l'Angleterre y ont opposé leur veto sans aucune raison valable. Le peuple albanais et le monde entier voient là une injustice faite à un petit peuple qui a consenti d'immenses sacrifices pendant la guerre antifasciste. Notre peuple s'attriste encore davantage lorsqu'il se voit mis au même rang que le Portugal, qui a été et demeure le repaire des suppôts du fascisme. Mais notre bon droit ne manquera pas d'être reconnu et notre peuple entrera à l'ONU parce qu'il a conquis ce droit au prix du sang versé. *[Au terme d'une lutte longue et obstinée, en 1955, la RP d'Albanie fut enfin admise à l'ONU.]*

Je vais vous parler brièvement de la Conférence de la Paix et de ses décisions concernant l'Albanie. La Conférence de Paris devait discuter, entre autres, du Traité de Paix avec l'Italie. L'Albanie aurait donc dû participer à cette haute conférence comme membre effectif à part entière, au même titre que les 21 autres nations victorieuses. Nos droits étaient très solidement fondés, et seul le mécanisme du vote à la conférence pouvait les faire rejeter, faisant ainsi écho aux sordides revendications grecques. Et c'est effectivement ce qui s'est produit. Mise aux voix, notre juste demande a été rejetée, en dépit de la défense magistrale des éminents amis du peuple albanais. Nous avons seulement été invités à exprimer notre opinion sur le Traité de Paix avec l'Italie, tant en séance plénière que dans les différentes commissions où nous devions présenter aussi nos amendements au projet de ce traité.

Le 7 avril 1939, l'Italie fasciste de Mussolini, qui s'en tenait obstinément à sa politique du temps de la bataille de Vlorë, nous attaqua de manière barbare. Le peuple albanais l'accueillit les armes à la main et il ne les déposa pas avant la capitulation de l'ennemi. Les Italiens en Albanie se sont rendus coupables des pires atrocités : massacres, incendies, pillages. L'Italie devait donc réparer tous ces méfaits. Non seulement elle doit nous rembourser tous les dommages qu'elle nous a causés, mais encore le Traité de Paix doit, en ce qui nous concerne, garantir tous nos droits moraux et matériels, notre indépendance, notre liberté et notre intégrité territoriale et être à l'avenir un puissant obstacle à une nouvelle agression italienne contre notre pays. Dans le Traité de Paix avec l'Italie, pays fasciste et agresseur, qui nous a causé tant de dommages, l'Albanie doit se voir reconnaître les droits de «puissance associée». *[En français dans le texte.]* Cette juste demande que nous avons avancée a également été rejetée par le mécanisme du vote. Dans le projet de Traité de Paix avec l'Italie, le Conseil des ministres des Affaires étrangères n'avait pas oublié les intérêts de l'Albanie. Après un brillant et ferme plaidoyer de Molotov, de Vishinsky *[A.I. Vishinsky (1883-1954), ministre adjoint (1940-1949), puis ministre des Affaires étrangères de l'Union soviétique (1949-1953).]* et d'autres défenseurs de notre cause, contre les ridicules prétentions de la délégation grecque et de ceux qui la soutiennent systématiquement, un chapitre particulier de ce projet, comprenant 6 articles relatifs à la défense de notre cause, a été entièrement approuvée par la Commission territoriale et politique pour l'Italie. Néanmoins, la délégation albanaise à la Conférence de la Paix a présenté une série d'autres amendements à apporter au projet de Traité avec l'Italie. Ces demandes que nous avançons portent sur les réparations que nous doit l'Italie; sur la remise des criminels de guerre ; sur la restitution de l'or qui nous a été pillé et qui a été transporté en Italie, d'où les Allemands l'ont envoyé chez eux ; sur la livraison d'une partie des armements qu'elle nous a enlevés au début de l'occupation; sur la restitution de notre bateau «Iliria» et la livraison d'un certain nombre d'autres navires à titre d'indemnité pour ceux qu'elle nous a enlevés ou incendiés; et plus généralement sur la restitution ou la compensation de tous les biens pillés ou incendiés dans notre pays. Ce sont là autant de droits indiscutables qui doivent tous nous être reconnus. Ce que nous réclamons ne représente qu'une infime partie des dommages et des malheurs que nous a causés l'Italie fasciste. La délégation albanaise insistera jusqu'au bout pour que ces droits soient reconnus à son peuple, et le peuple albanais les revendiquera obstinément.

A la Conférence de Paris les réactionnaires grecs et leurs défenseurs ont orchestré la plus ignoble tentative pour démembrer l'Albanie, pour lui ravir Korçë et Gjirokastër, ces foyers du patriotisme et du mouvement de libération nationale albanais. Et cette tentative est faite précisément après une guerre si cruelle où des millions d'hommes sont tombés pour la liberté et la justice, et à une conférence de la paix où l'on s'est réuni pour mettre fin à l'agression et au fascisme. Qui pis est, cette vile tentative des fascistes grecs était ouvertement ou indirectement soutenu par les représentant de quelques-uns des pays avec lesquels nous avons versé notre sang en commun. Mais l'Albanie n'était pas seule, et il n'était pas si facile de fouler aux pieds ses droits. Elle a des amis puissants, qui sont les défenseurs de l'humanité, les défenseurs de la paix, de la justice, et des petits peuples. Tels sont les représentants de la grande Union soviétique, les compagnons du grand Staline. Le peuple albanais n'oubliera jamais le plaidoyer prononcé par Molotov en faveur de notre cause. Il n'oubliera jamais l'intervention de Vishinsky, qui à chaque réunion où il était question de l'Albanie, a parlé avec chaleur des droits de notre petit peuple et les a défendus de la même façon. Manuilsky *[D.Z. Manuilsky (1883-1959), chef de la délégation de la RSS d'Ukraine à la Conférence de San Francisco (1945) et à la Conférence de la Paix à Paris (1946), participant actif aux quatre premières sessions de l'Assemblée générale de l'ONU.]*, qui a soutenu avec tant de fougue notre cause à Paris et à New York me disait : «J'aime

beaucoup le petit peuple albanais et je le défendrais jusqu'au bout, parce qu'il est courageux, parce qu'il a fait des sacrifices et qu'il a soif de progrès». La défense d'une cause aussi juste que la nôtre ne pouvait donner que les résultats que l'on sait : la juste cause de notre pays a été reconnue par le monde entier; l'Albanie s'est gagnée la sympathie de tous les peuples progressistes. D'autre part, toutes les manœuvres de la réaction internationale, la réaction grecque en tête, ont fait fiasco de la façon la plus honteuse et la plus retentissante. Le débat sur les frontières de l'Albanie du Sud, qui fut si injustement mis aux voix à la réunion plénière de la Conférence sur proposition de la Grèce, fut retiré de l'ordre du jour pour la plus grande honte de ceux qui l'avaient proposé et soutenu. De tous ces événements qui ont directement trait à son avenir et aussi à la paix du monde, le peuple albanais a tiré ses conclusions. Notre pays conservera pour ses amis qui l'aiment et le défendent la plus grande affection et il s'emploiera de toutes ses forces à consolider cette amitié si sincère, car elle est une garantie de son existence en tant que nation et Etat, et en même temps un précieux facteur de paix dans le monde. Le peuple albanais n'a jamais mérité l'injustice flagrante qui lui a été faite par les représentants de ces peuples qui sont ses amis et ses alliés. Il demeure convaincu qu'une situation si injuste prendra fin. En ce qui concerne l'héroïque mais malheureux peuple grec, massacré par les bandes réactionnaires et fascistes des gouvernants d'Athènes, notre peuple ne peut nourrir pour lui qu'une grande sympathie. La réaction grecque connaît notre réponse à ses ignobles prétentions sur l'Albanie du Sud. Elle a reçu un soufflet et s'est couverte de honte à la Conférence de la Paix. Qu'elle n'oublie pas un instant que le peuple albanais ne dort pas, mais qu'il veille, plus fort que jamais, à sa frontière du Sud. Le 7 avril ne reviendra jamais plus, fut-ce du Sud. Mais malgré l'échec de ses honteuses tentatives, la réaction grecque n'a pas déposé les armes. Elle nous provoque tous les jours à la frontière et s'efforce de maintenir une situation trouble pour réaliser ses entreprises criminelles en Grèce même. La réaction grecque prétend calomnieusement que nous aidons les insurgés grecs en hommes et en armes. Ces provocations et ces calomnies doivent cesser. Nous ne nous ingérons pas dans les affaires intérieures du peuple grec, et nous tenons à ce que les gouvernants grecs ne s'ingèrent pas non plus dans les nôtres. Pour cacher leurs atrocités et leurs crimes aux dépens du peuple grec, pour étouffer la flamme de l'insurrection qui monte partout dans leur pays et l'élan du soulèvement populaire qui menace leurs positions pourries, les gouvernants grecs s'efforcent de faire croire que cette insurrection est aidée du dehors. Ces allégations ne sont que de pures calomnies et nous les démentons catégoriquement. Le monde entier a bien compris les buts des calomnies et des provocations de la réaction grecque contre notre pays. Il ne reste plus maintenant qu'à dire halte à ces gens qui troublent la paix et oppriment le peuple démocrate grec.

En politique extérieure notre peuple a suivi la voie la plus juste et la plus progressiste ; nous continuerons d'avancer avec la plus grande détermination et la plus ferme conviction dans cette voie. Nous renforcerons toujours plus l'étroite amitié qui nous lie à la grande Union soviétique ; nous raffermirons notre amitié et notre alliance avec les peuples frères de Yougoslavie. Nous entretenons des relations cordiales avec les autres peuples balkaniques, bulgare et roumain. Nous nous efforcerons de renforcer et de concrétiser ces liens d'amitié, de même que nous renforcerons notre amitié avec tous les autres Etats progressistes et démocratiques du monde. Nous lutterons jusqu'au bout pour extirper les vestiges du fascisme et nous nous tiendrons toujours en première ligne pour défendre et consolider la paix, comme nous nous sommes tenus en première ligne dans la guerre contre le fascisme italien et le nazisme allemand.

Camarades du Front démocratique,

Les moments que traverse aujourd'hui l'Albanie sont des plus importants de son histoire. Nos tâches et nos responsabilités n'en sont que plus grandes. Prenons-en bien conscience. Nous sommes sur la voie la plus juste, avant tout parce que cette voie, c'est le peuple lui-même qui l'a choisie. Il l'a enfin trouvée après des siècles de souffrances et de misères, il l'a trouvée au cours de la guerre la plus sanglante de son histoire. Notre peuple a conquis sa liberté, son indépendance, sa souveraineté, il a chassé ses ennemis extérieurs, il a déblayé son chemin de ses ennemis intérieurs, il a instauré chez lui une démocratie des plus saines et des plus progressistes, il a renforcé et consolidé le prestige et les positions de son pays à l'étranger, en lui assurant des amis et des alliés puissants et sincères. Telles

sont les grandes victoires de notre peuple. Notre première tâche, en tant que membres du Front, c'est de sauvegarder ces victoires comme la prunelle de nos yeux et de les consolider.

Sauvegarder ces victoires veut dire défendre la patrie. Défendre la patrie est une mission ardue, mais glorieuse. On ne défend pas la patrie une fois tous les vingt ans pour s'endormir ensuite sur ses lauriers jusqu'à ce qu'on vous passe la corde autour du cou. On défend sa patrie tous les jours, constamment, à chaque pas, par chacune de ses paroles, par l'accomplissement de toutes ses tâches quotidiennes. Notre vie individuelle est étroitement liée à la vie de toute notre collectivité et nous devons donc rattacher étroitement notre intérêt personnel à l'intérêt général. C'est dans la fusion de ces intérêts que naît et se renforce l'idée du patriotisme, l'esprit de sacrifice, de solidarité et de défense. Là où l'on travaille pour son intérêt mesquin, il n'y a pas de patriotisme, il n'y a pas de vigilance, pas de dévouement, pas de discipline, là le sentiment de la défense de la patrie n'existe pas. Or, l'ennemi extérieur et intérieur ne dort pas. Il s'efforce d'affaiblir ce sentiment à tout prix, par tous les moyens, pour pouvoir finalement nous saisir à la gorge. Le peuple voit dans le travail quotidien comment l'ennemi cherche à nous combattre et nous ne devons donc jamais relâcher notre lutte contre lui. Ici la charité chrétienne n'a pas de place, ici l'on se bat pour la vie.

Quand l'ennemi nous terrassait sous sa botte et nous suçait le sang sans pitié, quand il nous obligeait à laisser sur les champs de bataille des milliers de nos meilleurs fils, nous avons dû, pour sauver notre existence nous résoudre à voir détruire une grande partie de l'Albanie. Maintenant il nous appartient de défendre cette existence, c'est notre droit; nous la défendrons et la rendrons heureuse.

Consolider les victoires de la lutte signifie assurer notre progrès continu, édifier notre pays sous tous les aspects. Le problème de l'édification nouvelle du pays est un problème vaste et complexe. Il exige de nous dévouement, volonté, discipline et justice. Pour édifier l'économie du pays et améliorer ainsi la vie du peuple, il faut en même temps développer l'enseignement et la culture du peuple, car c'est la seule voie pour former des cadres sains et capables de diriger notre économie sur des bases scientifiques ; il faut améliorer et moderniser notre agriculture, reconstruire et moderniser notre industrie, renforcer et moderniser l'appareil d'Etat, etc. Ce sont là autant de problèmes fondamentaux de notre Etat, et nous avançons vers leur solution.

Le Front doit concentrer ses forces pour mobiliser tout le peuple, pour soutenir l'action multiforme du pouvoir et avant tout l'édification de l'économie du pays. En premier lieu, il importe que la réforme agraire s'achève dans les délais prévus. Mais le problème agraire est un problème des plus vastes. Il exige un soin particulier de la part du pouvoir et du Front, notamment en ce qui concerne les travaux de bonification de grande envergure, qui amélioreront les terres cultivées et permettront d'en récupérer de nouvelles. De plus, le Front a pour devoir immédiat de prêter une plus grande aide au pouvoir afin que soient corrigées rapidement les erreurs qui ont pu être commises au cours de l'application de la réforme agraire. Il doit s'employer à faire participer les paysans et la population en général au creusement de petits canaux et de grands canaux de caractère national, prévus par le plan d'Etat.

Une autre tâche immédiate du Front consiste à lancer une grande campagne pour les prochaines semailles suivant le plan approuvé par le ministère de l'Agriculture. Cette grande campagne tendra à faire en sorte qu'aucun pouce de terrain ne demeure incultivé. Elle encouragera les cultures prévues par le plan approuvé par le ministère de l'Agriculture, et dans les zones fixées par ce plan.

Venons-en aux mines et aux fabriques. Les syndicats et le Front en général doivent accorder le plus grand soutien à l'effort immense de l'Etat en ce domaine, que ce soit pour les mines, les fabriques ou les chantiers. Notre ouvrier doit bien comprendre que sa vie comme celle de toute la population s'améliorera lorsqu'il travaillera consciencieusement et qu'il produira davantage. La question des normes de travail doit devenir un problème pour les ouvriers, les syndicats et les dirigeants des entreprises.

Dans le secteur d'Etat en général, la tâche du Front est considérable. Nous devons veiller à ce que ce secteur important produise plus que les autres. C'est ici une question de discipline, d'organisation, d'éducation des cadres et de développement de l'initiative. Il faut que dans tous les domaines, le Front encourage l'initiative des masses et qu'il leur fasse comprendre qu'elles ne doivent pas tout attendre du Gouvernement. Dans le domaine économique nous devons économiser le plus possible, effectuer notre travail avec le moins de frais possible afin de réaliser les tâches entreprises et de couvrir les déficits.

Le Front intensifiera son action pour développer au maximum les coopératives, notamment les coopératives d'achat-vente dans les zones rurales. Il faut bien expliquer au peuple comment elles fonctionnent ; faire en sorte qu'elles s'appuient sur l'initiative des masses, car elles ne peuvent être organisées par des méthodes bureaucratiques. Elles contribueront à éviter la spéculation, à accroître la production et à élever le niveau de vie des petits producteurs, en même temps qu'elles favoriseront les consommateurs.

Je reviens encore sur la question de l'enseignement et de la culture. C'est l'un des plus importants problèmes qui doivent préoccuper le Front démocratique et l'Etat.

Il faut soutenir l'enseignement à tout prix, aider les écoles, étendre au maximum la fréquentation scolaire, liquider avec la plus grande énergie l'analphabétisme, en particulier dans les régions du Nord. Ouvrir le maximum de maisons de la culture, de clubs sportifs et les aider. Que la presse soit distribuée et lue dans tous les coins du pays, qu'elle ait une fonction d'information mais aussi une fonction d'éducation et qu'elle reflète la vie et l'esprit nouveaux.

Le Front a aussi une autre tâche importante à remplir, celle de renforcer chez les hommes de chez nous le sens de la justice, qui est le trait le plus élevé de notre régime populaire. Il faut que nos juges soient élus parmi les hommes les plus honnêtes, les hommes incorruptibles, qui ont à cœur la cause du peuple, et qui jugent et rendent des sentences dans l'esprit nouveau. Les procureurs d'Etat doivent trouver le plus grand appui chez les hommes du Front pour accomplir leur tâche si importante.

La Commission de contrôle d'Etat doit elle aussi trouver dans le Front l'appui le plus complet. Comme on le sait, la Commission de contrôle d'Etat, loin d'étouffer l'initiative ou d'entraver le travail de direction, a au contraire pour mission de prêter son aide aux organes de l'administration, de mettre à leur service son expérience et, en décelant et critiquant leurs erreurs, de les rendre aptes à accomplir mieux et le plus efficacement possible leurs fonctions.

Camarades du Front démocratique,

Les membres de notre Front démocratique ont commencé à bien comprendre leurs tâches, à les discuter et à les réaliser. Dans cette importante réunion d'aujourd'hui, définissons donc nos problèmes, confrontons notre expérience pour donner de l'impulsion au travail d'édification de notre pays.

Notre travail est déjà mis en chantier. Continuons donc d'œuvrer avec cette même ardeur, parce que c'est ainsi que nous construirons une Albanie forte et heureuse.

Vivent le peuple albanais et sa grande organisation politique, le Front démocratique !

*Paru pour la première fois dans le «Bashkimi» N° 553, 8 octobre 1946.*

*Œuvres, t. 3*



**TELEGRAMME AU SECRETAIRE GENERAL DE L'ORGANISATION  
DES NATIONS UNIES POUR PROTESTER CONTRE LA VIOLATION  
DES EAUX TERRITORIALES DE LA RP D'ALBANIE DANS LE  
DETROIT DE CORFOU PAR LES NAVIRES DE GUERRE DE  
GRANDE-BRETAGNE ET CONTRE L'ENTREE DE NAVIRES DE  
GUERRE DES ETATS-UNIS DANS LE PORT DE DURRËS SANS LE  
CONSENTEMENT DU GOUVERNEMENT DE LA RP D'ALBANIE**

**11 novembre 1946**

A SON EXCELLENCE TRYGVE LIE, SECRETAIRE GENERAL DE L'ORGANISATION DES NATIONS UNIES

New York

Le 10 novembre 1946, le gouvernement britannique, par l'entremise de son ambassade à Belgrade, a communiqué à notre gouvernement son intention de nettoyer le 12 novembre le détroit de Corfou suivant la décision adoptée à ce propos par le Comité central pour le dragage des mines.

Par une note en date du 31 octobre, nous avons fait savoir au gouvernement britannique que le Gouvernement de notre République n'a pas d'objection à ce que les eaux soient nettoyées, en dehors des eaux territoriales albanaises, mais que toute incursion de navires étrangers dans nos eaux territoriales sans l'autorisation de notre gouvernement serait considérée comme un acte inamicale, violant la souveraineté de l'Albanie.

Par la note susmentionnée le gouvernement anglais a voulu mettre l'Albanie devant un fait accompli, c'est pourquoi nous protestons énergiquement auprès de l'Organisation des Nations unies contre cet acte unilatéral.

Par ailleurs, nous ne reconnaissons pas le Comité central pour le dragage des mines qui a usurpé ses droits et n'a pas daigné consulter le gouvernement albanais pour faire entreprendre des travaux de nettoyage dans un détroit où l'Albanie a des droits incontestables. Seule une commission émanant de l'ONU et fonctionnant avec la participation de l'Albanie pourrait déterminer quelles sont les eaux non territoriales dans le détroit de Corfou.

Deuxièmement, nous protestons énergiquement auprès de l'ONU contre la demande insistante de la mission américaine en Albanie de faire entrer deux navires de guerre dans le port de Durrës pour qu'ils prennent à leur bord cette mission qui doit quitter l'Albanie.

Nous avons autorisé la mission américaine à faire mouiller dans notre port un navire civil marchand et, si cela lui convient, de faire atterrir un ou deux avions sur l'aéroport de Tirana pour le transport du personnel de ladite mission.

Le Chef du Gouvernement de la RP d'Albanie Colonel-Général, Enver Hoxha

*Paru pour la première fois dans le «Bashkimi» N° 583, 12 novembre 1946*

*Œuvres, t. 3*

**TELEGRAMME AUX MINISTRES DES AFFAIRES ETRANGERES DE  
L'URSS, DES ETATS-UNIS, DE L'ANGLETERRE ET DE LA FRANCE  
DEMANDANT QUE LA RP D'ALBANIE SOIT INVITEE COMME  
MEMBRE A PART ENTIERE A LA CONFERENCE DE LA PAIX AVEC  
L'ALLEMAGNE**

**12 janvier 1947**

AUX MINISTRES DES AFFAIRES ETRANGERES DE L'UNION SOVIETIQUE, DES ETATS-UNIS D'AMERIQUE, DE L'ANGLETERRE ET DE LA FRANCE

A l'occasion de la prochaine réunion, à Moscou, du Conseil des ministres des Affaires étrangères [*Il s'agit de la IV<sup>e</sup> session de la réunion du Conseil des ministres des Affaires étrangères d'Union soviétique, des Etats-Unis d'Amérique, de Grande-Bretagne et de France tenue à Moscou du 10 mars au 24 avril 1947.*], qui préparera le projet de Traité de Paix avec l'Allemagne, le Gouvernement de la République populaire d'Albanie a l'honneur de soumettre à la bienveillante attention des principales puissances alliées ce qui suit :

L'Albanie est partie intéressée dans les discussions du Traité de Paix avec l'Allemagne, car elle a mené d'âpres combats contre les occupants nazis et a subi de très lourdes pertes pendant l'occupation allemande.

En vérité, l'Albanie fut une des premières victimes de l'attaque fasciste, et aussitôt après son invasion le 7 avril 1939, le peuple albanais a pris les armes et s'est engagé dans la lutte contre l'occupant italien. Il a poursuivi son combat sans reculer devant aucun sacrifice et l'a même intensifié, surtout pendant l'occupation nazie. Les sacrifices consentis par le peuple albanais durant l'occupation allemande furent immenses. Les destructions et les souffrances causées à notre pays par les occupants nazis sont une preuve éloquente de sa participation à la lutte commune. En fait, le combat que le peuple albanais a mené aux côtés des puissances alliées a obligé les Allemands à maintenir en Albanie de 3 à 5 de leurs divisions les mieux entraînées.

Au moment de la libération de l'Albanie par l'Armée de libération nationale, qui mena à bien toute seule cette lourde tâche, l'effectif de nos forces s'élevait à 70.000 hommes, organisés en une véritable armée. Pour montrer sa loyauté envers la cause commune, le peuple albanais ne cessa pas sa lutte même après la libération du pays mais nos forces pourchassèrent les hitlériens au-delà de nos frontières et leur livrèrent bataille pendant plusieurs mois en territoire yougoslave.

Le bilan des sacrifices consentis par le peuple albanais compte : 28.000 tués, 12.600 blessés, 10.000 emprisonnés et internés politiques, près de 60.000 maisons incendiées ou détruites.

Les lourdes pertes humaines et les dommages matériels subis par l'Albanie, dommages que l'on peut évaluer à plusieurs milliards de francs-or, ainsi que son grand effort de guerre, sont des raisons suffisantes pour que ses revendications à l'égard de l'Allemagne soient prises en considération.

Sur la base de ces sacrifices l'Albanie a été invitée à la Conférence des réparations à Paris au mois de novembre 1945, où elle a signé le dernier acte de ladite Conférence, qui lui reconnaissait une part dans les réparations dues par l'Allemagne. L'Albanie est membre à part entière de l'Agence Interalliée des Réparations à Bruxelles. [*Cette agence fut créée en décembre 1945 pour centraliser et satisfaire les demandes de réparations des Etats alliés victimes de l'agression de l'Allemagne hitlérienne, dont l'Albanie.*]

Pour toutes les raisons qui précèdent le Gouvernement de la République populaire d'Albanie, interprétant les aspirations profondes du peuple albanais et confiant dans l'esprit de justice des principales puissances alliées à l'égard des petits Etats, demande à être convié à présenter son point de vue devant le prochain Conseil des ministres des Affaires étrangères à Moscou et à être invité en outre, le moment venu, comme membre à part entière, à la Conférence de la Paix avec l'Allemagne pour y participer au même titre que les autres membres.

Le président du Conseil des ministres et ministre des Affaires étrangères de la RPA, Colonel-Général,

*Enver Hoxha*

*Paru pour la première fois dans le «Bashkimi», N° 635, 12 janvier 1947*

*Œuvres, t. 4*

## **DISCOURS A L'ASSEMBLEE POPULAIRE A L'OCCASION DE L'OUVERTURE DE LA III<sup>e</sup> SESSION ORDINAIRE DE LA PREMIERE LEGISLATURE**

**12 juillet 1947**

Camarades députés,

Au nom du Gouvernement et en mon nom personnel, je vous présente nos salutations et vous souhaite de tout cœur un plein succès dans votre travail au cours de cette importante session parlementaire.

Comme vous le savez, le Gouvernement soumet à la présente session de l'Assemblée populaire une série de lois et de décrets-lois importants qui ont trait à l'ensemble de l'activité économique, sociale et culturelle de notre pays. Tels sont notamment, le projet de loi du budget financier pour l'année en cours et le plan général d'Etat pour 1947. Ces décrets-lois demandent, bien entendu, une étude des plus attentives de la part de l'Assemblée populaire en même temps qu'une rapide approbation.

Je désire pour ma part et au nom du Gouvernement que j'ai l'honneur de présider, exposer aux représentants du peuple à cette assemblée, avant le début de ses travaux, la politique de notre gouvernement dans l'œuvre d'édification de notre pays dans tous les domaines d'activité, économique, sociale, culturelle ou autre. Je vous parlerai de la réalisation de cette œuvre importante dans la période écoulée comme dans l'avenir immédiat, de la perspective radieuse qu'elle ouvre à notre peuple et des tâches importantes qui leur incombent à lui et aux organes du pouvoir, pour accomplir au mieux et dans les plus brefs délais ces tâches dont dépend notre progrès dans la construction du socialisme en Albanie, dans l'édification d'une vie prospère, heureuse, toute de liberté et de dignité pour notre peuple travailleur.

Le fait que ce pouvoir se trouve entre les mains puissantes du peuple, en tant que résultat de l'héroïque lutte de libération et de notre grande révolution populaire, est le gage de l'édification d'un avenir de bonheur. C'est pour cela qu'ont combattu les larges masses du peuple albanais, c'est pour cela qu'ont combattu, unis comme un seul homme, ouvriers, paysans et intellectuels patriotes d'Albanie. Cette alliance solide a été réalisée dans la Lutte de libération nationale et c'est cette lutte même qui a assuré le résultat essentiel qu'est la prise du pouvoir par le peuple. Tout en sauvegardant et en renforçant chaque jour davantage ces deux résultats de notre combat, notre peuple et son pouvoir marchent de l'avant sur la voie de la réalisation et du développement du programme dont les principes

fondamentaux avaient été définis par le peuple lorsqu'il était encore dans le maquis, et qu'il combattait l'arme à la main le fascisme et les traîtres au pays.

La question du passage du pouvoir entre les mains du peuple est pour nous la question fondamentale, et son juste règlement permettra de résoudre au mieux tous les problèmes de notre pays. Cela doit être bien compris par le peuple et par tous nos cadres.

C'est cette question qui est aussi à l'origine du grand carnage provoqué par les agresseurs fascistes. Leur but était d'instaurer partout dans le monde la dictature fasciste, la dictature la plus féroce du capital, d'étouffer toute liberté, d'opprimer les peuples, de les asservir à jamais au profit des trusts et des monopoles. Et c'est encore la question du pouvoir qui préoccupe actuellement l'impérialisme et la réaction mondiale. Ils déploient tous leurs efforts pour ravir le pouvoir aux peuples là où ceux-ci sont les maîtres, pour lui substituer un pouvoir démocratique formel, qui n'appartient pas au peuple, mais à une minorité d'éléments, prétendument qualifiés et qui savent soi-disant défendre et administrer les intérêts du peuple mieux que celui-ci ne peut le faire lui-même. C'est précisément à quoi se sont employés les traîtres albanais de la dernière heure, dont je parlerai plus loin. Leur seul but était de renverser le pouvoir du peuple et, en usant des formules d'une démocratie fausse et purement formelle, de substituer à la volonté du peuple la force arbitraire et abhorrée des beys, des grands propriétaires fonciers, des gros commerçants, tous au service de la réaction extérieure. Que le peuple n'oublie donc pas, fût-ce un instant, la question du pouvoir, qu'il soit vigilant pour le garder bien solidement dans ses mains, pour le perfectionner et le renforcer. A la suite de l'instauration du Pouvoir populaire nous avons commencé, dès la libération de l'Albanie, à prendre toutes les mesures nécessaires et indispensables pour reconstruire le pays ravagé par la guerre, à nationaliser les richesses qui avaient été ravies au peuple, à nationaliser les fabriques et les mines qui servaient aux riches pour exploiter jusqu'à la moelle le peuple travailleur. Nous avons obligé les spéculateurs à rendre au peuple tout ce qu'ils lui avaient extorqué et nous avons commencé à édifier une économie nouvelle, fondée sur des bases nouvelles. Je n'ai pas besoin de reparler ici de ce que vous avez vous-mêmes vu et ressenti, je veux dire du grand enthousiasme qui s'est emparé du peuple quand furent prises ces premières mesures, de son élan, de son abnégation et de son héroïsme, de sa mobilisation totale pour la reconstruction du pays. Les routes ont été remises en état, les ponts et les fabriques détruits par la guerre reconstruits, les chantiers de Kuçovë, de Patos, les mines de cuivre et de chrome remis sur pied, les maisons brûlées pendant la guerre rebâties, et ainsi la vie a pu reprendre son cours normal. Grâce à ces mesures importantes nous avons créé le secteur économique d'Etat, qui s'est renforcé de jour en jour, et nous pouvons affirmer aujourd'hui d'avoir un important secteur d'Etat, qui est le secteur socialiste de la production. En même temps que le secteur d'Etat nous avons créé un réseau de diverses coopératives qui contrôlent et disciplinent le secteur privé. Ce contrôle et cette discipline ne restreignent ni la production ni l'essor de l'économie dans son ensemble; ils frappent la spéculation, l'anarchie et tout ce qui, en général, entrave le développement de l'économie de notre pays.

Comme il apparaît à l'évidence, nous pouvons affirmer que nous avons réussi à résoudre les problèmes économiques et à renforcer notre économie bien mieux que les régimes antérieurs. Nous y sommes parvenus en un temps relativement très court et dans des conditions très difficiles. Nous avons obtenu des succès importants dans tous les domaines d'activité.

Les secteurs de l'industrie détruits ont tous été remis sur pied et ils fonctionnent à plein rendement, produisant même plus qu'avant la guerre. C'est ainsi que par rapport aux années 1938, 1945 et 1946 les indices de production sont respectivement : pour le pétrole brut de 161,1 %, 463,2 % et 217,3 % ; pour le bitume épuré de 162,8 %, 109,7 % et 155,6 % ; pour les cuirs de 900 %, 2.600 % et 400 % ; pour le ciment de 115,5 %, 588 % et 231 % ; pour le bois de 833 %, 257 % et 261 %. L'artisanat a été relevé et encouragé. Tous les ponts détruits, pour une longueur totale de 5.547 m, ont été reconstruits. De nouveaux ponts ont été bâtis pour une longueur totale de 240 m. Tous les quais de nos ports, détruits par la guerre ont été réaménagés. Le réseau routier a été amélioré sur une longueur de 2.000 km. De nouvelles routes pour une longueur de 202 km ont été construites, et notamment la route de la Jeunesse Kukës-Peshkopi. 7.852 maisons incendiées pendant la guerre ont été reconstruites et l'Etat a

fait bâtir 530 écoles. Les lignes des télécommunications ont été remises en service et l'on a installé des lignes nouvelles; toutes les centrales téléphoniques et télégraphiques fonctionnent à nouveau régulièrement.

L'instruction et la culture connaissent un grand essor. Je me contenterai de vous faire quelques comparaisons avec la situation de l'enseignement avant la guerre.

En 1938-1939 il y avait dans notre pays 643 écoles primaires, fréquentées par 52.024 élèves, tandis qu'aujourd'hui pour l'année scolaire 1946-1947 sont ouvertes 1.609 écoles primaires avec 134.524 élèves. La scolarité obligatoire pour toute l'Albanie est réalisée à 87 pour cent. *[Aux termes de la loi «Sur l'instruction primaire obligatoire» qui est entrée en vigueur en août 1946 l'instruction primaire devint obligatoire pour tous les enfants âgés de plus de 7 ans.]* Aujourd'hui nous avons 34 écoles de sept ans, 10 écoles secondaires, où étudient des milliers de jeunes gens et de jeunes filles, des enfants du peuple. Je ne vous citerai pas ici le nombre des institutions préscolaires ni des écoles pour adultes, où le nombre des classes dépasse un millier et l'enseignement est dispensé à plus de 26.000 élèves. La lutte contre l'analphabétisme se développe à un rythme très rapide. Pour liquider l'analphabétisme en Albanie, le Gouvernement, avec le concours du Front démocratique, fera tout son possible afin que, chaque année 60.000 personnes environ apprennent à lire et à écrire. Ainsi, en l'espace de quelques années, l'analphabétisme en Albanie n'existera plus.

Des centaines d'étudiants suivent les cours des diverses branches de l'Institut pédagogique, qui a été ouvert cette année à Tirana. Des centaines d'autres poursuivent leurs études dans les établissements d'enseignement supérieur d'Union soviétique, de Bulgarie et d'autres pays. Des centaines d'autres encore seront envoyés cette année comme boursiers de l'Etat étudier les sciences dans diverses universités étrangères. Les bibliothèques se multiplient et s'enrichissent constamment. Le cinéma, le théâtre, la musique, les sports se développent rapidement et dans la juste voie.

L'un des principaux problèmes que notre Pouvoir populaire avait à résoudre était celui de la terre, de la réforme agraire. Les paysans devaient devenir les maîtres de la terre, parce qu'elle leur appartenait et qu'ils la cultivaient. Et la réforme agraire a été menée à bon terme. Sa mise en œuvre a entraîné un changement radical dans la répartition de la propriété de la terre. Actuellement le tableau de cette répartition se présente comme suit :

	<b>Avant la réforme</b>	<b>Aujourd'hui</b>
<b>Etat</b>	18,71 %	5.03 %
<b>Institutions religieuses</b>	1,26 %	0,20 %
<b>Grands et moyens propriétaires fonciers</b>	52,43 %	16,38 %
<b>Petits propriétaires</b>	28.07 %	43,71 %
<b>Prolétaires ruraux</b>	0,00 %	34.63 %

Ont bénéficié de la réforme 29.400 familles de semi-prolétaires, 18.219 familles de prolétaires déjà installées et 1.902 familles de prolétaires transplantées, 19.218 familles paysannes sont devenues les maîtres des terres qu'elles détenaient. Les paysans albanais ont été libérés une fois pour toutes du joug du bey, de l'aga et de leurs intendants. Le sang qu'ils ont versé pendant la guerre de libération ne l'a pas été en vain. Le Pouvoir populaire a fait de leur rêve séculaire une réalité. Notre paysan, courbé sous le poids de siècles de souffrances, a redressé l'échine et, la chanson aux lèvres et plein de confiance en ce pouvoir qu'est le sien, il travaille sa terre pour lui-même. Quant aux effets immédiats de cette réforme agraire, vous les comprendrez en entendant les deux chiffres que je vous citerai : la superficie des terres cultivées en Albanie était en 1938 de 221.030 hectares, alors que cette année elle atteint 305.000 hectares. Voilà les premiers effets de l'application de la réforme agraire. Vous pouvez imaginer la profondeur et l'ampleur des conséquences de la grande révolution populaire, la grandeur et le caractère impérissable des réformes de notre pouvoir.

En même temps que l'application de la réforme agraire, notre pouvoir, au lendemain même de la Libération, a consacré une importance primordiale au secteur des bonifications. Dans l'espace de ces deux dernières années, en plus des terres de Maliq, 6.764 hectares de terres marécageuses ont été bonifiés grâce à l'ouverture de canaux de drainage d'une longueur de 125 km. Au cours de cette même période, ont été creusés 22 km de canaux d'irrigation, qui irriguent 8.316 hectares. Ces ouvrages, une fois achevés, auront des effets très bénéfiques sur la production agricole.

Un autre succès économique de notre pouvoir a consisté dans la création du secteur coopératif. Autrefois le secteur coopératif n'existait pas dans notre pays. Sa naissance est la conséquence directe des grandes transformations économiques, sociales et politiques, qui ont eu lieu dans notre pays à la suite de la Lutte de libération nationale. Dans un espace de temps assez court, moins d'un an, il a été mis sur pied 317 coopératives diverses, coopératives de consommation, coopératives rurales d'achat-vente, de production, coopératives d'artisanat, de pêcheurs, etc. Les coopératives de consommation qui fonctionnent aujourd'hui dans notre pays, comptent à elles seules plus de 40.100 familles membres avec 180.000 personnes, ce qui représente 75 pour cent de la population des villes où elles exercent leur activité. Devant ces réalisations et beaucoup d'autres, bien tangibles, concrètes, on est en droit de se demander comment elles ont pu être accomplies, comment ces succès ont été remportés avec des moyens financiers si limités, avec des moyens techniques rudimentaires et dans un pays où la guerre avait laissé une profonde misère. C'est la grande force de notre peuple qui les a accomplies. La force créatrice des larges masses, la politique juste et conséquente du Pouvoir populaire, la mobilisation du peuple tout entier pour l'édification de la Patrie, la lutte héroïque et pleine d'abnégation pour la reconstruction, la vaillance et le travail inlassable de nos cadres, ce sont là les facteurs qui ont permis de surmonter les difficultés et d'obtenir ces résultats. Il n'y a pas de citadelle qui puisse résister à la force d'un peuple uni et héroïque comme le nôtre. Seuls ceux qui ne voulaient pas le bonheur du peuple faisaient au début la grimace, crachaient leur fiel, prêchaient en faveur du prompt renversement de notre pouvoir populaire et s'y employaient activement. Ils se posaient en financiers, en économistes accomplis, en hommes de science et en savants, ils se croyaient naturellement investis du droit de faire les affaires les plus lucratives et de gagner des millions sur le dos de notre peuple, de spéculer avec le sang du peuple, en se faisant les agents de l'étranger et en vendant leur pays. Nous ne leur nions pas cette capacité, mais dans notre régime, le peuple ne permet pas que ceux qui ont ces aptitudes prennent en main les rênes de l'Etat ; il les envoie à la potence, ou les met dans des prisons pour qu'ils se corrigent.

Tous ces succès nous serviront de tremplin pour nous lancer en avant, toujours plus en avant. A cette transformation essentielle de notre économie correspondent maintenant de nouvelles formes d'organisation. Dorénavant, en matière économique nous nous guiderons sur un plan. Et cette voie nous conduira vers le socialisme. L'édification du socialisme dans notre pays doit être en quelque sorte notre raison d'être. Ce n'est qu'ainsi que le visage de l'Albanie se métamorphosera totalement, que notre peuple verra des jours plus heureux, que sa vie sera faite de bonheur et de liberté. Ce n'est qu'ainsi que disparaîtront la misère, le malheur et l'ignorance, que se renforceront l'amour de la famille, l'amour du prochain, que les hommes nouveaux grandiront avec des conceptions nouvelles, qu'ils aimeront leur Patrie comme la prunelle de leurs yeux, qu'ils aimeront leur terre, leur usine, les fruits de leur travail acquis à la sueur de leur front, qu'ils aimeront les autres peuples, dont ils respecteront et défendront les libertés comme celles de leur propre peuple. Telle est la voie que notre peuple se construira avec la plus ferme détermination. C'est la voie contraire de celle du système capitaliste, où règnent l'anarchie et le chaos, où domine le talon de fer des trusts et des monopoles, où règnent la famine, le malheur, où le chômage et l'exploitation de la classe ouvrière et de tout le peuple travailleur sont loi, où prévalent l'ignorance et la corruption, où toutes les libertés humaines sont étouffées sans merci, où l'homme est un loup pour l'homme, de ce système enfin dont la guerre est le produit.

Nous réunissons toutes les conditions requises pour marcher sur cette voie. Aussi mobilisons toutes les forces de notre peuple et mettons-nous au travail avec une énergie décuplée.

Beaucoup d'éléments nouveaux introduits dans notre réalité présente nous permettront d'édifier une économie nouvelle planifiée. Tels sont, entre autres, le budget financier de l'année 1947, le plan général d'Etat pour 1947 ; l'unification des prix qui rendra possible la planification de l'accumulation de l'Etat, fera obstacle à l'action spontanée de la loi de la valeur et permettra de commander et de diriger la nouvelle structure des prix, leur méthode de fixation ainsi que leur application pratique ; la détermination judicieuse des salaires ce qui implique une rémunération proportionnelle à la quantité et à la qualité du travail fourni, et en fonction de la capacité, du rendement au travail, des difficultés inhérentes au lieu de travail, etc.

Nous présentons aujourd'hui le budget et le plan économique de 1947 pour une période de neuf mois. Comme vous le verrez vous-mêmes, le montant total des dépenses y atteint 3.758.756.900 leks. Cette somme comprend aussi les budgets locaux, dont les dépenses se montent à 550.263.085 leks. Le budget est parfaitement équilibré.

Conformément au budget de l'Etat, le plan d'Etat prévoit d'importants investissements, qui concernent surtout le financement des secteurs économiques. Le montant des investissements dans ces secteurs atteint plus d'un milliard et demi de leks, soit plus de 40 pour cent du total du budget. Les principaux investissements sont affectés aux mines, à notre industrie, ancienne et nouvelle, et à l'agriculture pour 12,55 %, aux travaux publics pour 12,04 %, aux chemins de fer pour 23,60 %, etc. Les dépenses prévues pour l'instruction publique et la culture représentent 8 % et pour la santé publique près de 3 % du budget.

Comme vous le voyez vous-mêmes, notre économie progresse et se renforce de jour en jour. La mise en œuvre du plan quinquennal, dont l'élaboration est en cours de la part des organes compétents et qui sera présenté à l'Assemblée populaire dans un avenir très proche, permettra de renforcer progressivement notre économie. *[Sur la recommandation du CC du PCA, le Gouvernement de la RP d'Albanie entreprit l'élaboration d'un plan quinquennal qui visait à la création et au développement de l'industrie nationale, à l'électrification du pays, au développement de l'agriculture sur des bases socialistes. Ce plan s'appuyait essentiellement sur les forces intérieures et sur l'aide de l'Union soviétique et des pays de démocratie populaire. L'ingérence brutale des révisionnistes yougoslaves dans les affaires intérieures de notre Parti et de notre pays en empêcha l'application.]* Notre industrie croîtra et se perfectionnera, le développement de nos mines sera une source d'enrichissement pour notre pays, et toutes les ressources du pays serviront, dans une mesure toujours plus grande, au mieux-être du peuple. Cette année nous construisons la voie ferrée Durrës-Elbasan, et ce réseau sera étendu dans les années qui viennent.

D'importantes mesures seront prises pour stimuler le développement de notre agriculture, et des sommes considérables seront investies dans des travaux de bonification.

Toutes ces réalisations élèveront le niveau de vie de notre population. En ce domaine nous enregistrons déjà des résultats importants. Il y a quelques jours le gouvernement a pris la décision d'élever les salaires et de leur donner une nouvelle structure. Le Gouvernement a pris aussi une autre décision concernant l'augmentation de la ration de pain pour toutes les catégories et couches de travailleurs de notre pays. Ce sont là des succès qui ont leur fondement dans notre pouvoir populaire ; dans la juste compréhension par le peuple de la politique de notre pouvoir et du Front démocratique, dans sa large mobilisation, ainsi que dans l'héroïsme dont il fait preuve pour la mise sur pied de notre économie nouvelle, pour l'édification d'une vie meilleure pour lui-même.

La réalisation de nos plans partout, la réalisation pour notre peuple d'une vie heureuse et prospère, dépend de notre travail, de la juste compréhension et du scrupuleux accomplissement de toutes les tâches qui sont assignées. En premier lieu, un travail d'une telle importance ne peut être mené à bien sans la participation de toute la population, de tous les âges, sans la mobilisation totale de toutes les énergies des larges masses. C'est à cela que doit tendre en premier lieu notre sollicitude, la sollicitude de tout le Front démocratique. Mais le peuple ne se mobilisera totalement que lorsqu'il aura bien

compris les tâches qui se posent à lui, lorsqu'il sera dirigé judicieusement sur le plan pratique, et lorsqu'il lui sera enseigné à bien accomplir ses tâches, ce qui entraînera immédiatement pour lui l'amélioration de ses conditions de vie. Ces améliorations il faut qu'il les voie concrètement, qu'il les touche, qu'il s'en convainque. Le peuple se mobilisera tout entier et engagera toutes ses forces pour la réalisation de ces travaux importants lorsqu'il aura pris conscience d'être le principal facteur de leur parfaite exécution, lorsqu'il en assumera le contrôle, lorsqu'il appliquera sa loi et sa grande justice dans tous les domaines. Sans cette prise de conscience on ne saurait aller de l'avant. Tout cela se fait pour le peuple et avec le peuple. Quiconque pense et agit différemment se trompe et ne suit pas la voie conséquente de notre démocratie progressiste.

Pour que ces travaux soient accomplis comme il convient et que notre plan soit réalisé, il faudra nous employer de toutes nos forces à renforcer et à moderniser notre pouvoir populaire, et à éliminer ainsi toutes les insuffisances qui peuvent s'être manifestées jusqu'à présent. Que le pouvoir se secoue de toute indolence, de tout bureaucratisme excessif et entravant. Qu'il devienne une réalité dans les villages et dans les localités et qu'il ne se borne pas à des fonctions administratives. Qu'à ce pouvoir participe largement la masse du peuple. Le village joue un rôle important dans le développement de notre économie ; aussi le pouvoir doit-il y être aussi puissant et populaire que possible. Et notre pouvoir populaire doit s'améliorer et se perfectionner chaque jour davantage pour pouvoir mener à bien la grande tâche qui lui est assignée dans la diversité des conditions qu'engendre l'évolution de la situation dans notre pays. Ici un grand devoir incombe aux hommes du pouvoir, dont le mérite sera de savoir adopter des formes nouvelles et judicieuses pour l'accomplissement de leurs tâches dans l'esprit de la Constitution de la République et des ordonnances en vigueur.

Le plan sera parfaitement exécuté si tous les fonctionnaires de l'Etat chargés de sa mise en œuvre et tous les ouvriers, paysans et intellectuels de notre pays comprennent bien leurs tâches. Toutes les tâches prévues par le plan sont étroitement liées entre elles. Elles sont coordonnées et elles se conditionnent mutuellement. Un travail insatisfaisant dans un secteur donné, l'inexécution du plan dans ce secteur, a des répercussions sur les autres secteurs. Nos activités comportent aujourd'hui beaucoup de choses nouvelles et importantes, et nos cadres doivent s'appliquer de toutes leurs forces à les apprendre et à les comprendre pour être en mesure de bien tenir en main le gouvernail de cette économie nouvelle. Nous devons veiller avec le plus grand soin au perfectionnement de nos cadres et à l'accroissement du nombre des cadres spécialisés. Ce sont en effet nos cadres qui résoudront tous nos problèmes. En ce domaine nous devons agir avec le plus grand courage, promouvoir des hommes jeunes, en plus grand nombre possible, des hommes du peuple travailleur, les mettre sans crainte à la tête des affaires, les instruire et les aider sans nous lasser, avec une grande patience. Alors, à coup sûr, nous verrons les choses bien marcher. C'est seulement ainsi que nous pourrons aller de l'avant. Les énergies du peuple sont intarissables. Notre peuple a déjà donné de grandes preuves de sa capacité, de son intelligence, de sa force et de sa vitalité, et il est certainement capable de mener à bien la tâche qui lui est assignée. Les fils d'ouvriers, les fils de paysans, qui, pour la plupart, ne savaient ni lire ni écrire [*Avant la Libération, les analphabètes en Albanie représentaient à plus de 80 pour cent de la population.*], ont guidé la grande lutte de libération, ils ont conduit notre armée héroïque de victoire en victoire, ils ont vaincu les généraux et les officiers supérieurs formés dans les écoles de guerre du fascisme et ils commandent aujourd'hui avec la plus grande assurance les unités de notre armée, ils ont assimilé l'art militaire moderne et ils progressent de jour en jour. Les fils d'ouvriers et de paysans occupent à présent les postes les plus importants de notre Etat, de nos entreprises. Nous possédons donc l'étoffe dont seront faits nos cadres, et elle est des meilleurs.

Aujourd'hui il est exigé de tous les cadres de l'Etat une discipline de fer dans l'accomplissement de leurs tâches. Si cette discipline fait défaut, notre travail à coup sûr en pâtira et cela, aucun Albanais honnête et patriote ne le souhaite. Seuls les ennemis du peuple s'en réjouiraient. Chacun doit faire preuve d'un esprit d'abnégation et d'une scrupuleuse honnêteté dans le travail. Ne soyons jamais lassés de travailler, faisons du travail une question d'honneur et cherchons à rendre toujours davantage.



Pour mener à bien la grande tâche qui nous incombe, il faut une bonne organisation du travail dans tous les domaines, de cette bonne organisation dépend l'exécution scrupuleuse de chaque tâche, des résultats concrets, une saine éducation des cadres, et enfin la réalisation du plan dans son ensemble.

Je pense que tous les fonctionnaires de l'Etat, du plus modeste au plus haut, doivent assumer leurs responsabilités pour l'accomplissement des tâches que leur assignent le peuple et la patrie. Ils doivent s'acquitter de leur devoir minutieusement, honnêtement, avec abnégation. Nul n'est plus estimé, plus respecté et plus honoré dans l'Albanie nouvelle, que celui qui travaille et qui accomplit parfaitement son devoir. C'est là la plus grande marque de patriotisme et d'amour du peuple. Ceux qui ne travaillent pas assidûment, qu'ils soient simples employés ou ministres, seront l'objet de mesures sévères de la part du Gouvernement, qui ne permettra jamais que leur présence à leurs postes devienne une gangrène qui infecte la grande œuvre d'édification.

Pour exécuter parfaitement le plan dans son ensemble, nous nous appuyerons sur la large mobilisation du peuple. Aussi, du haut de cette tribune de l'Assemblée populaire lançons-nous un appel en premier lieu au grand patriotisme de la classe ouvrière de notre pays, et nous disons aux travailleurs : Travailleurs d'Albanie, restez comme toujours en première ligne puisque l'avenir heureux et sûr de notre peuple dépend de vos forces physiques et intellectuelles, de votre résolution et de votre énergie, de votre dévouement illimité à la cause sacrée du peuple. Vous êtes la plus sûre garantie de notre pouvoir populaire. Mettez toutes vos forces à accomplir les multiples tâches qui se posent à vous, dans les usines, sur les chantiers, dans l'appareil de l'Etat et partout où vous travaillez ! Soyez toujours à l'avant-garde et érigez-vous en exemple pour tous, dans la parfaite exécution des tâches, dans l'accomplissement et le dépassement des normes de rendement, dans l'assimilation de la technique, dans le perfectionnement des gens à travers le travail, dans la protection des biens de l'Etat et du peuple, et dans la défense de la Patrie. Vous travaillez maintenant pour votre pouvoir, pour votre peuple, pour votre propre existence, accomplissez donc votre devoir mieux que jamais !

Nous faisons appel au grand patriotisme de nos paysans et leur disons: Paysans de toute l'Albanie, vous voyez vous-mêmes, concrètement, comment votre vie s'améliore de jour en jour ! Vous êtes maintenant les maîtres de vos terres, des terres que vous a données la réforme agraire, que vous a données votre pouvoir. Les chaînes du bey et de l'aga ont été brisées pour toujours. Sans ce pouvoir, qui est le vôtre, vous ne seriez jamais sortis des ténèbres. Désormais votre vie et celle de vos enfants, seront, de génération en génération à jamais liées à ce pouvoir. Travaillez donc de toutes vos forces pour le renforcer. Votre tâche est de cultiver le mieux possible vos terres et de produire le plus possible, pour vivre vous-mêmes dans l'abondance et pour approvisionner le pays avec vos produits. Votre alliance avec la classe ouvrière et les couches laborieuses des villes doit être renforcée constamment. Il faut que vous compreniez bien le sens de cette alliance. Le Pouvoir populaire vous favorise autant qu'il le peut et à l'avenir son assistance sera encore plus importante. Tout cela a un but : rendre votre vie chaque jour plus belle et faire en sorte que par votre travail vous contribuiez au bonheur général. Ce serait une faute qui porterait préjudice à tous et naturellement à vous en particulier, que de permettre que ces facilités et l'assistance que le pouvoir vous accorde pour l'amélioration de votre travail et de votre production, soient utilisées à des fins égoïstes et dégénèrent en exploitation. Si jamais ces tendances se manifestent, vous devrez les combattre sans merci, parce que ces tendances et ces conceptions ne sont le propre que des agas et des paysans riches, qui ont l'exploitation d'autrui dans le sang. Rien ne sera fait qui pourrait vous nuire. Au contraire, toutes les mesures prises et les ordonnances émises par le Gouvernement en ce qui concerne les céréales, tendent à vous favoriser. D'autres mesures ont également été prises en votre faveur. Telles sont la baisse des prix des articles de première nécessité; la création des coopératives d'achat-vente, dans les villages et la création des coopératives de production. Aussi votre tâche est-elle d'améliorer votre travail le plus possible et d'assurer l'approvisionnement des autres masses travailleuses du pays en céréales et autres produits agricoles, d'aider au stockage des céréales et de ces produits et de respecter rigoureusement les prix fixés par le Gouvernement. Votre économie privée, elle aussi, doit marcher sur la voie de la planification commune à l'ensemble de notre économie. Vous combattrez avec la plus grande âpreté toute tendance à vous faire dévier de cette voie juste, la voie qui assure votre prospérité.

Nous appelons les intellectuels patriotes à n'épargner aucun effort pour mener à bien leurs tâches partout où ils travaillent. Les gens vraiment instruits et dotés d'une solide culture ne peuvent pas vivre détachés de la grande cause du peuple. Il faut qu'ils mettent sans réserve leur savoir au service de la patrie et du peuple.

Nous faisons appel au profond patriotisme des femmes d'Albanie. Aujourd'hui nous édifions l'Albanie nouvelle et le lourd passé ne doit plus peser sur vos dos. Il faut que vous vous portiez à tout prix aux premiers rangs, car vous êtes une force immense, une force progressiste dont votre pays attend beaucoup. Vous devez participer en masse à la production, assumer de nombreuses fonctions publiques. Il faut qu'on vous voie dans les usines, dans les coopératives, il faut qu'on vous voie dans les champs, dans les écoles. Notre plan ne peut être réalisé sans votre plus large participation. Aussi le pouvoir vous aidera-t-il de toutes ses forces pour que vous progressiez et que vous vous acquittiez au mieux de vos tâches; et vous les accomplirez, j'en suis sûr, avec héroïsme.

Nous faisons appel à notre jeunesse héroïque, l'orgueil du peuple albanais. Notre jeunesse s'est toujours montrée prête à se porter la première là où l'appelaient la Patrie et le peuple. Son élan, son enthousiasme, son héroïsme et son abnégation doivent servir d'exemple à tous. Les ouvrages qu'elle a réalisés ne se comptent plus, et ils sont tous très importants. On la voit partout et continuellement au travail, à l'attaque et là où elle travaille, où elle étudie et où elle exalte les autres par son action, surgissent des ouvrages impérissables. La vie nouvelle appartient à notre jeunesse. Elle la mérite pleinement, car c'est elle qui l'édifie en versant sa sueur en y mettant toute son intelligence et tout son cœur. Un conseil de ma part à celui qui cherche à se rajeunir, à puiser des forces nouvelles, à dissiper les doutes et la brume qui peuvent avoir envahi son cœur et sa tête: qu'il aille à la voie ferrée que construit la jeunesse, qu'il voie comment travaillent les bâtisseurs de l'Albanie nouvelle, comment ils s'instruisent, comment ils grandissent, comment ils se distraient. Nous disons à la jeunesse que le peuple albanais lui est profondément reconnaissant de tout ce qu'elle a fait et de tout ce qu'elle ne manquera pas encore de faire pour la patrie. Notre jeunesse est un grand facteur de l'heureuse réalisation de notre plan d'Etat et elle accomplira à coup sûr son devoir à l'école comme dans le travail productif.

Les grandes victoires remportées par notre peuple pendant la guerre devaient être non seulement défendues mais aussi consolidées. C'est sur ces victoires que l'on devra se fonder pour réaliser toujours mieux ses vœux et ses aspirations. Et c'est naturellement aussi sur ce terrain que devait avoir lieu le premier affrontement avec les ennemis du peuple. Ceux-ci devaient tout mettre en œuvre pour que les conquêtes de notre peuple réalisées au cours de la guerre de libération nationale restent lettre morte, et qu'eux-mêmes puissent ainsi se livrer plus librement à leurs menées et à leurs intrigues afin de restaurer leur régime haï d'oppression capitaliste.

La grande œuvre qui nous attendait après la Libération devait donc être encore et toujours une œuvre immortelle du peuple, refléter ses efforts incessants. Le peuple devait se mobiliser tout entier pour l'accomplir en continuant de s'inspirer des mêmes idéaux que durant sa lutte victorieuse, avec le même courage et le même esprit héroïque qui lui avaient assuré la victoire sur les fascistes italo-allemands et leurs laquais. Notre peuple devait donc poursuivre la lutte sous d'autres formes, mais au même rythme et avec la même résolution que pendant la phase précédente. Le combat devait se poursuivre sur deux fronts: il fallait lutter d'une part, pour la reconstruction du pays et l'édification d'une vie meilleure et plus heureuse, et, d'autre part, contre ceux qui, par mille procédés de traître, combattraient notre peuple et entraveraient sa marche sur la juste voie.

Voilà quelle était notre tâche, pour gagner la bataille de l'édification de la vie nouvelle. Nous devons engager toutes nos forces physiques et intellectuelles, peiner pour construire une vie heureuse et libre. Nous devons en même temps frapper implacablement les ennemis de tout bord qui nous créaient des obstacles sur cette voie. Quiconque pense qu'on peut conquérir son droit à l'existence sans peine et sans sacrifices, quiconque pense qu'on peut combattre les ennemis du peuple en leur faisant des concessions par des sourires ou des tapes sur l'épaule, celui-là fait pratiquement le jeu de l'ennemi et il

est lui-même un ennemi de l'Albanie nouvelle. Il y a eu et il y aura encore des hommes de ce genre, mais cela n'effraie pas notre peuple, il ne sera pas pris au dépourvu. Au contraire, il aiguise et renforce tous les jours davantage sa vigilance pour défendre sa patrie et son travail. Quant aux trahisons de certains, elles sont vouées à l'échec et elles seront étouffées dans l'œuf.

La situation créée dans notre pays par la Lutte de libération nationale a eu de graves conséquences pour les beys latifondiaires, pour les riches agas et pour la grande bourgeoisie qui avaient amassé des millions en pressurant le peuple. Ces classes s'étaient engagées dans une lutte ouverte et armée, aux côtés de l'occupant et contre le peuple, mais le peuple a triomphé. Il a livré des batailles sanglantes et les a gagnées au prix de grands sacrifices. C'est pour cette raison que la révolution de notre peuple a été totale et que ses racines sont si profondes. Le mythe des nationalistes aux cent drapeaux a été renversé, les beys et les agas pseudo-démocrates se sont vu arracher leur masque sanglant et se sont retrouvés de l'autre côté de la barricade pour défendre leurs privilèges et le régime qui leur permettait d'opprimer le peuple. Les quislings albanais qui se sont enfuis sur l'autre rive de l'Adriatique, ont changé de maître et se sont faits les espions de la réaction anglo-américaine. Il ne pouvait en être autrement, car ils ont ce métier dans le sang. Ils sont prêts à tout moment à vendre leur patrie et leur peuple à l'étranger. Quels liens ces gens et leur classe peuvent-ils avoir avec notre peuple ? Aucun, sinon le souci d'assurer leurs privilèges à ses dépens. Toutefois, le peuple leur a dit : «Adieu paniers, vendanges sont faites» et cela les fait enrager.

Or ceux qui ne peuvent pas supporter le peuple et son pouvoir, ne se sont pas tous enfuis en Italie ou dans la Grèce monarcho-fasciste, pas plus que ne l'a fait toute la classe des capitalistes et des privilégiés. Cette classe, en partie, est restée ici. Elle a été contrainte de se soumettre aux justes lois du peuple et à ses décisions sans appel. Et cela la met en furie.

Cette classe d'exploiteurs a perdu tout ce qu'elle avait pillé au peuple. Ses privilèges ont été abolis, ses terres, ses fabriques, ses concessions, ses richesses énormes lui ont échappé des mains, pour devenir la propriété de la majorité, la propriété du peuple laborieux.

Mais ne nous y trompons pas. Tout cela ne s'est pas fait sans lutte. Ces gens ne sont pas devenus soudainement larges et généreux. Le loup ne se fait pas facilement agneau, ou plutôt il ne devient jamais. Certes, on lui a coupé ses griffes, mais si on les lui avait laissées, il aurait étouffé notre révolution populaire. Cela ne s'est pas produit et ne se produira jamais, parce que notre peuple a en main des ciseaux, et même bien aiguisés.

Néanmoins, la lutte entre la classe des capitalistes et des privilégiés d'une part, et le peuple laborieux et son pouvoir de l'autre, s'est poursuivie sans relâche et, depuis la libération de l'Albanie jusqu'à ce jour, elle a traversé diverses phases. C'est là une lutte de classes avec tous ses traits caractéristiques et toute son âpreté. Le fascisme, la dictature la plus féroce du Capital, n'a pas pu écraser les peuples épris de liberté et instaurer la loi de la terreur et des ténèbres. Il n'a pas réussi à écraser la classe ouvrière des pays de démocratie populaire, mais ses débris n'ont pas pour autant déposé les armes. Sous la protection et à l'instigation de la réaction internationale et, en particulier, de la réaction anglo-américaine, ils n'ont cessé de tenter de relever la tête, de se renforcer pour renverser le pouvoir populaire, pour étouffer la démocratie, pour préparer une troisième guerre mondiale, encore plus cruelle que la dernière. Ce processus se constate dans notre pays également. Ne pas reconnaître ce processus et sous-estimer cette lutte veut dire remettre les clés à ceux qui de génération en génération ont fait peiner le peuple et lui ont sucé le sang, cela veut dire laisser le fascisme se redresser, cela revient à creuser sa tombe de ses propres mains. Mais notre peuple n'entend pas du tout creuser sa propre tombe. Au contraire, il travaille pour voir s'épanouir son pays et vivre heureux, et il sait régler sans hésitation leur compte à ceux qui cherchent à lui ramener le passé.

Les importantes mesures économiques et sociales prises par le pouvoir au lendemain de la libération de l'Albanie, étaient justes et imposées par la nature des choses. Elles ont transformé l'aspect de l'Albanie dévastée par une longue guerre sanglante. Ces mesures ont, bien entendu, renforcé les

positions de notre pouvoir. Mais cela ne convenait guère ni à la réaction extérieure ni à la réaction intérieure. Ici les intérêts des réactionnaires du dedans et du dehors ont coïncidé, et les beys, les agas, la riche bourgeoisie réactionnaire, les pseudo-intellectuels réactionnaires, les intendants et les sbires des féodaux ont mené contre ces mesures une lutte commune. Ils ont vu aussi se rallier à eux une partie de la bourgeoisie libérale. Les larges masses du peuple l'avaient entraînée dans la lutte, parce qu'elle approuvait dans une certaine mesure la résistance contre le fascisme. Mais elle combattait avec beaucoup de réserve et si elle demeurait dans le Front de libération nationale, c'était pour s'assurer des positions dans les organes du pouvoir et reprendre finalement tout le pouvoir dans ses mains.

Beaucoup d'éléments de cette dernière catégorie qui faisaient partie du Front, déçus de ne pouvoir atteindre leur but, ont rompu leurs liens avec le Front pour passer dans le camp des ennemis du peuple.

Les anciennes classes dominantes, après avoir perdu leurs positions prépondérantes dans le domaine économique et politique, devaient chercher un appui quelconque pour reconquérir ces positions aux dépens de notre peuple. Bien entendu, elles ne pouvaient plus espérer trouver d'appui auprès du peuple albanais, que, par surcroît, elles combattaient maintenant. Leur unique espoir était donc l'étranger, la réaction internationale, avec à sa tête la réaction anglo-américaine. C'est sur celle-ci qu'elles s'appuyèrent dans leurs efforts, mais sans succès.

En adoptant une attitude hostile au peuple albanais et en lui déniait ses droits légitimes conquis au prix de sacrifices et du sang versé les gouvernements américains et anglais, avaient en même temps pour but de soutenir et d'intensifier l'activité de leurs représentants officiels en Albanie en soutien à la réaction. Ceux-ci, ouvertement, et contrevenant à toute loi internationale, violaient la souveraineté du peuple et s'ingéraient dans ses affaires intérieures. Jusqu'au jour de leur départ d'Albanie, ils ont tenté de rassembler la réaction locale, de l'organiser, de l'inciter à des actes de sabotage et à la lutte armée contre notre peuple. Leur activité contre la souveraineté de notre peuple est largement documentée et prouvée par des faits.

Les réactionnaires de notre pays, sous la conduite d'agents étrangers, ont tenté de remettre sur pied le «Balli kombëtar» et le «Legaliteti» ainsi que certains autres groupes, dont on trouve maintenant les suppôts dans la Grèce monarcho-fasciste. Tous se proposaient le même but: renverser par la force le pouvoir en comptant sur un débarquement anglo-américain, faire de notre pays une seconde Grèce, en le plaçant sous la coupe de l'impérialisme américain. Ce fut la voie dans laquelle s'engagèrent les débris du «Balli kombëtar» et du «Legaliteti», et les autres groupes réactionnaires. C'est cette même voie qu'ont suivi les députés traîtres [*Il s'agit du groupe des députés traîtres qui s'étaient mis au service des impérialistes américains et anglais pour renverser par la force le pouvoir populaire.*] qui ont trahi la confiance du peuple, et cette voie les a conduits droit en prison. Ces éléments traîtres ont tout mis en œuvre pour discréditer les mesures justes adoptées par le pouvoir. Ils ont saboté le travail de reconstruction, ils ont lancé des slogans des plus fielleux et des plus vils. Mais je n'ai pas l'intention d'énumérer ici leurs trahisons sans nombre. Leur besogne est si abjecte qu'il me répugne d'en parler. Le peuple albanais entendra prochainement ces éléments sinistres, avouer eux-mêmes devant le tribunal leurs crimes, leurs bassesses, leur infâme trahison. Que la justice du peuple rende à leur égard la sentence qu'ils méritent. L'activité traîtresse de ces éléments s'est déployée juste à un moment où tout le peuple albanais est mobilisé pour l'édification du pays, lorsque tous, jeunes et vieux, travaillent dans des conditions économiques pénibles à la construction d'une vie nouvelle. Ces gens ne pouvaient s'accommoder d'une telle situation. Prenez ces hommes un à un et analysez leur passé, leur vie, leur travail ; vous constaterez qu'ils représentent la lie de la société, qu'ils ont toujours vécu de honteux trafics. Ces éléments s'étaient infiltrés partout où le peuple poursuivait la grande œuvre de construction, à la seule fin de saboter. On les trouvait là où était appliquée la réforme agraire, on les trouvait aussi là où l'on construisait des ponts, des routes, là où l'on effectuait des travaux de bonification, dans l'appareil d'Etat et même dans notre parlement. Ces gens se plaignent que chez nous il n'y ait pas de démocratie, qu'il y règne la terreur. Si par le mot démocratie ils entendent la liberté pour les criminels, les bandits, les spéculateurs, les usuriers et autres individus de la même farine, la liberté pour ceux qui attendent aux droits et à la liberté du peuple, alors il n'y a effectivement pas et il

n'y aura jamais en Albanie une pareille démocratie. Qui est-ce qui emploie la terreur ? Notre peuple et son pouvoir, ou bien ces criminels et ces traîtres qui organisent des actes de sabotage, qui abritent les criminels de guerre, qui commettent des attentats contre les hommes du peuple, qui cherchent à détruire et à saccager son œuvre, le fruit de son labeur ? Ces gens s'imaginaient-ils par hasard que la justice du peuple les laissera agir en toute quiétude, héberger les criminels de guerre, s'attabler avec eux, vendre les secrets de l'Etat et du peuple pour des livres et des dollars, qu'elle les laissera libres de se livrer à des sabotages et d'assassiner les hommes du peuple et de son pouvoir ? Pourquoi ces criminels tentent-ils de se suicider dans les prisons, pourquoi se pendent-ils dans leurs cellules ou se jettent-ils par les fenêtres ? Qui n'est pas coupable ne fait rien de semblable.

La juste politique de notre pouvoir a toujours été caractérisée par la plus grande fermeté dans la défense du peuple et de ses victoires, dans la défense de la patrie face à tout danger venant de l'intérieur ou de l'extérieur. Elle se distingue par la détermination d'avancer sûrement et rapidement vers l'édification d'une vie heureuse pour notre peuple. La juste politique de notre pouvoir a toujours eu pour traits la sagesse et la pondération dans l'appréciation de toute question. Elle a pour trait l'indulgence à l'égard des petits délits commis sans intention par des éléments corrigibles, mais elle est sévère contre les ennemis du peuple. Notre pouvoir appliquera cette juste politique jusqu'au bout. Nous avons toujours eu soin, et c'est là aussi le devoir du Front démocratique, d'arracher aux griffes de la réaction le plus grand nombre possible de simples gens abusés, de les éduquer, de les rendre utiles à la patrie, de les acheminer sur la bonne voie, sur la voie de l'honneur. Si certains croient voir dans cette politique juste et humaine de notre pouvoir et de notre Front démocratique un signe de faiblesse, nous leur disons qu'ils se trompent lourdement. Et si ces gens, s'appuyant sur une telle appréciation erronée, tentent de porter atteinte aux intérêts du peuple, en s'imaginant que personne ne les découvrira, nous leur disons encore qu'ils se trompent lourdement. Le peuple albanais travaille et il veille à défendre ses libertés et le fruit de son labeur. Il sait fort bien que ses ennemis ne peuvent être liquidés ni en un jour ni en un an. Chacune de nos victoires fera apparaître d'une façon ou d'une autre de nouveaux ennemis, parce que la lutte et le travail incessants de notre peuple leur arracheront leur masque. Voilà pourquoi notre peuple, dans sa grande œuvre sacrée, doit bien ouvrir les yeux et apprécier correctement chaque situation qu'engendre son effort de progrès. De même que nous sommes tous mobilisés pour l'édification du pays, nous devons, de même, nous mobiliser pour combattre avec le plus grand acharnement nos ennemis, que ce soient ceux de l'intérieur ou les agents de l'impérialisme étranger. Avec l'ennemi pas de compromis et à son égard aucune pitié. C'est seulement ainsi que se consolidera l'œuvre du peuple, que se renforcera et progressera la patrie, que se raffermira notre démocratie populaire. Voilà quelle doit être la voie de l'Albanie nouvelle.

L'Albanie, il est vrai, est un petit pays. Elle n'en a pas moins, sur le plan international, une place importante, la place que lui confèrent ses mérites. Les Anglo-Américains et leurs valets mènent une lutte injuste et malhonnête contre le peuple albanais et sa démocratie populaire. Et cela justifie l'action de notre démocratie en faveur de la défense de la paix et de la sécurité dans le monde. Cela justifie également la politique juste et avisée du gouvernement de notre République. Il est clair pour notre peuple et pour tous les peuples progressistes du monde, ainsi que pour les peuples des Etats-Unis et d'Angleterre, que l'attitude hostile des gouvernements américain et anglais à l'égard de notre pays ne peut pas être justifiée par des considérations purement techniques ou par des raisons inconsistantes, comme le sont la question des traités ou les autres justifications absurdes invoquées de temps à autre par ces gouvernements pour maintenir une situation tendue entre notre Etat et les leurs. Tous les prétextes invoqués et toutes les accusations et les calomnies lancées par les gouvernements de ces deux puissances contre notre pays le sont à des fins déterminées. Et cela est fait dans des buts absolument différents de ceux invoqués. Les représentations politiques et militaires des Etats-Unis et d'Angleterre seraient venues en Albanie soi-disant pour étudier la situation et hâter la reconnaissance de notre gouvernement. Les gouvernements anglais et américain ne veulent nullement le bien du peuple albanais. Ils l'ont montré et ils le montrent tous les jours par des actes. Le fait que le peuple albanais est devenu maître de ses destinées, le fait qu'il se gouverne lui-même, qu'il édifie son pays et une vie libre à la sueur de son front et comme il lui plaît, le fait enfin que dans notre pays la démocratie se consolide tous les jours davantage et devient un facteur du renforcement de la paix et de la sécurité dans le monde, tout cela n'est nullement du goût de la réaction internationale ni des

gouvernements anglais et américain. Si cet état de choses et l'œuvre de progrès qui s'accomplit en Albanie ne leur plaisent pas, cela les regarde. Mais quant à intervenir dans les affaires intérieures de notre pays, à organiser les débris de la réaction albanaise dans le pays même et à l'étranger, et à les aider ouvertement pour saboter la grande œuvre du peuple qui coûte à l'Albanie tant de sueur et tant de sang, nous nous y opposons ouvertement et nous ne le tolérerons jamais. Et cela est absolument notre droit.

Notre pays est presque le seul pays au monde à ne pas avoir été reconnu par les gouvernements anglais et américain, alors que ces gouvernements ont leurs représentants diplomatiques même dans les pays satellites. *[Les Etats qui au cours de la Seconde Guerre mondiale collaborèrent avec l'Allemagne hitlérienne.]*

Néanmoins, une telle situation ne change rien à notre marche constante en avant ni au renforcement et au progrès de notre démocratie populaire. Le peuple albanais et sa République populaire se sont gagnés le plus grand respect et la sympathie de tous les peuples progressistes du monde. L'attitude de leurs gouvernements ne fait pas honneur aux peuples d'Angleterre et des Etats-Unis. Que les peuples de ces deux pays et toute l'opinion mondiale jugent cette attitude des gouvernements anglais et américain à l'égard d'un petit peuple héroïque qui a versé tant de sang dans la lutte contre le fascisme, qui a instauré son pouvoir populaire et démocratique et qui défend avec ses modestes forces, mais avec fermeté et ferveur, la paix et la sécurité dans le monde. Seraient-ce là des raisons pour que notre pays ne soit pas reconnu ? Est-ce que ce sont là des raisons pour nier à notre peuple ses droits sur le plan international ? Le peuple albanais est convaincu que ce sont précisément ces raisons pour lesquels les gouvernements anglais et américain ne reconnaissent pas ses droits et qu'il n'y en a pas d'autres; toute autre raison est sans fondement et ne résiste pas à l'analyse des faits. Si en Albanie le pouvoir n'était pas détenu par le peuple, si notre pays était sous la domination des collaborateurs et des espions du fascisme, qui, contrairement aux règles du droit international, sont entretenus et choyés aujourd'hui par les gouvernements anglais et américain, alors les choses auraient pris une autre tournure. L'Albanie serait sûrement reconnue par ces deux puissances. Notre pays serait devenu une seconde Grèce, où régneraient Zogu et la terreur des beys et des criminels de guerre. Notre peuple serait plongé dans le plus grand malheur qu'il ait connu dans son histoire. Du reste, c'est pour instaurer un régime de terreur dans notre pays et pour installer au pouvoir la classe des spéculateurs et des criminels de guerre, que les gouvernements anglais et américain ont adopté cette attitude injuste envers notre pays. Cette position politique officielle des gouvernements anglais et américain étayait l'activité pratique de leurs représentants officiels en Albanie. Notre gouvernement dispose de preuves et de faits patents attestant que les missions politiques et militaires des gouvernements anglais et américain en Albanie ne se sont pas comportées comme les missions de deux peuples auquel le nôtre se sent uni par des liens de sympathie mais qu'elles ont opéré comme des agences d'espionnage de la réaction anglo-américaine, qu'elles ont tramé des complots pour renverser le pouvoir de notre peuple, qu'elles ont préparé des actes de sabotage et les crimes les plus infâmes contre la souveraineté d'un héroïque petit peuple épris de paix. Ce n'est pas ainsi que le peuple albanais comprend l'amitié avec les peuples d'Angleterre et des Etats-Unis. Il ne peut en aucune façon s'accommoder de cette «amitié» que cultivaient leurs représentants officiels en Albanie. Mais les agissements des gouvernements anglais et américain ne se bornent pas aux actes que nous venons de mentionner; ils sont plus vastes et diversifiés, orchestrés par tous les moyens, et ils vont même jusqu'à provoquer des complications de caractère international. En même temps que les actes précités, les gouvernements anglais et américain se sont efforcés de présenter l'Albanie comme un pays dangereux menaçant la paix mondiale, la sécurité internationale. «L'Albanie menace la paix !» Cela ressemble à l'«argument» qu'invoqua l'Italie fasciste pour attaquer le peuple grec, l'«argument» de l'assassinat de Daut Hoxha. *[Cet homme fut trouvé mort sur la frontière avec la Grèce au cours de l'été 1940. L'Italie fasciste s'en servit de prétexte pour attaquer la Grèce en octobre 1940 espérant par là s'assurer aussi l'appui des albanais.]*

Vous avez sans doute suivi avec attention le cours des événements relatifs à l'incident que les Anglais ont provoqué intentionnellement à Sarandë, vous avez connaissance de faits et de preuves qui démontrent que les Anglais ont monté cette affaire. Vous savez comment ils l'ont gonflée, pour la porter jusqu'au Conseil de Sécurité et à la Cour de Justice internationale de la Haye pour tenter de

démontrer par des preuves fabriquées et nullement convaincantes que l'Albanie met en danger la paix. L'Albanie n'a jamais posé de mines le long de ses côtes, parce qu'elle n'en a jamais possédé et qu'elle ne disposait pas des moyens de les poser. Les documents anglais eux-mêmes reconnaissent que des mines sont restées dans ces eaux depuis le temps de la guerre. Les Anglais eux-mêmes reconnaissent que le dragage qu'ils ont effectué n'est nullement sûr et que cette ligne maritime n'est pas exempte de périls. Et puis ces mines ont fort bien pu être posées par les navires britanniques ou leurs valets d'Athènes. Il y a lieu de se demander ce que cherchaient les navires britanniques qui sont passés plusieurs fois dans ces parages. Pourquoi ont-ils violé à plusieurs reprises notre souveraineté en pénétrant dans nos eaux territoriales ? Ils avaient certainement un but. Les Anglais prétendent que leurs navires «pacifiques» ont le droit de passage dans le détroit de Corfou. Mais la ligne de navigation dans le détroit de Corfou ne passe pas à cinq cents mètres du port de Sarandë ou de la côte de Himarë et est-ce naviguer «pacifiquement» que de dresser ses canons et de les pointer sur nos ports ? Quant aux navires de leurs laquais d'Athènes, que sont-ils venus faire par huit fois dans nos eaux territoriales, tout près de nos ports. Et ne parlons pas d'autres incidents quasi-quotidiens. Ces bateaux grecs avaient-ils eux aussi des «intentions pacifiques» lorsqu'ils arraisonnaient nos embarcations avec toutes les personnes à leur bord et les conduisaient à Corfou, lorsqu'ils mitraillaient notre côte et nos villages, ou encore lorsqu'ils tiraient au canon sur les villages de Konispol ? Il ne faut pas être fort sagace pour comprendre pourquoi tout cela se faisait. Malgré les voix que les Anglo-Américains réussissent toujours à rassembler au Conseil de Sécurité pour faire approuver de tels actes d'agression, le droit est de notre côté. Et lorsqu'il s'agit de défendre nos droits, ni les menaces ni les chantages ne nous font fléchir. La justice sera toujours du côté des justes. Et voici le dernier argument «probant» que les Anglais et les Américains ont invoqué à propos de l'incident de Sarandë : «Ou bien le gouvernement albanais a posé lui-même les mines, ou bien il sait qui les a posées, pour la bonne raison qu'il veille très jalousement à ses frontières et à sa côte». Mais ce dernier argument ne prouve rien. Ou plutôt il prouve une chose, que nous reconnaissons tout haut, c'est que nous veillons très jalousement et avec la plus grande détermination à notre littoral et à nos frontières du Sud, parce qu'ils sont sacrés pour nous et que les loups fascistes rôdent dans nos parages.

Le gouvernement monarcho-fasciste d'Athènes, aidé de toutes les manières par les Anglais et les Américains, est devenu une plaie chronique, très dangereuse non seulement pour la paix dans les Balkans, mais aussi pour la paix mondiale. Le malheur de l'héroïque peuple grec peut être difficilement décrit. Rappelez-vous la journée du 4 février à Tirana. [*Le 4 février 1944, les forces du «Balli kombëtar» de la gendarmerie quisling organisèrent, en collaboration avec les occupants allemands, un grand massacre à Tirana pour éloigner la population de la Lutte de libération nationale.*] Des journées comme celle-là, tous les villages et toutes les villes de Grèce en vivent constamment. La terreur monarcho-fasciste a atteint son comble. Mais la Grèce est devenue en même temps une base d'attaques armées et de provocations incessantes contre notre pays et contre les autres pays démocratiques des Balkans. Depuis plusieurs années les provocations des monarcho-fascistes grecs à notre frontière loin de cesser ne font que se multiplier et elles sont menées dans le style fasciste le plus féroce. Les fascistes grecs attaquent nos postes de frontière. Ils pénètrent dans notre territoire. Ils tuent ou blessent de paisibles citoyens albanais qui travaillent dans leurs champs. Ils mitraillent par avion notre population civile et notre bétail. Ils regroupent et organisent les criminels de guerre albanais et cherchent à les introduire dans notre territoire pour qu'ils s'y livrent à des vols et à des assassinats. Tous ces crimes font partie intégrante du plan général de la réaction anglo-américaine.

Ces provocations sanglantes de bandits, qui ont pour seul but de troubler la paix dans les Balkans et dans le monde et de déclencher une nouvelle guerre, comme le proclame la doctrine Truman [*Harry Truman, président des Etats-Unis (1945-1953).*], ont été plusieurs fois dénoncées par le gouvernement albanais auprès des Nations unies et il a réclamé que des mesures soient prises pour qu'il soit mis fin aux innombrables provocations des monarcho-fascistes grecs. La Commission d'enquête de l'ONU venue en Grèce a dû reconnaître de nombreux faits incontestables qui prouvent la culpabilité du gouvernement monarcho-fasciste d'Athènes, de ce gouvernement qui, en même temps que les Anglo-Américains, est responsable de la guerre civile en Grèce. Le représentant du gouvernement albanais a également soumis à la Commission d'enquête un grand nombre de faits irréfutables, qui prouvent à l'évidence le comportement criminel du gouvernement monarcho-fasciste d'Athènes. Ces faits

établissent la responsabilité de ce gouvernement pour les incidents répétés à notre frontière, pour les incursions de piraterie et les provocations de ses navires dans nos eaux, pour la violation de la souveraineté de notre pays par ses bandes, pour les massacres commis parmi la population albanaise de la Çamëria. Les documents incontestables dont nous disposons à ce sujet établissent enfin la responsabilité de ce gouvernement et de ses protecteurs anglais dans la guerre civile en Grèce. Malgré cela, on cherche à camoufler la vérité, à «voiler le soleil avec un crible» comme dit notre peuple, on cherche du côté des Anglais, des Américains et de leurs partenaires habituels dans le jeu du vote, à rejeter sur les gouvernements albanais, yougoslave et bulgare la responsabilité de la guerre civile acharnée et sanglante qui a éclaté en Grèce. Non, cet argument ne trompe personne et, du reste, personne ne l'accepte. L'héroïque peuple grec, qui s'est soulevé les armes à la main pour conquérir sa liberté, les 10.000 partisans grecs qui combattent héroïquement dans les montagnes, n'ont pas été conduits au combat et à l'insurrection ni armés par les gouvernements albanais, yougoslave et bulgare. C'est le malheur de leur patrie, le malheur de leur peuple qui les y a poussés. C'est l'idéal de liberté, de démocratie, cet idéal foulé aux pieds par les monarcho-fascistes d'Athènes et leurs défenseurs, qui les y a conduits. Ils ont été poussés au combat par la terreur que font régner les fascistes grecs. Le peuple albanais et son gouvernement ne se sont jamais ingérés dans les affaires intérieures de la Grèce. Ces affaires ne les regardent pas et ils repoussent à ce propos toutes les calomnies, d'où qu'elles viennent. Toutefois, le gouvernement albanais et le peuple albanais ont accueilli et ils accueilleront sur le sol albanais, par pur esprit d'hospitalité, la population et les démocrates persécutés et poursuivis par les fascistes grecs. Ce sont notre Constitution et les lois internationales en vigueur qui nous le prescrivent. Ce que le peuple albanais et son gouvernement demandent c'est à être laissés tranquilles dans l'œuvre d'édification de la vie nouvelle qu'ils ont entreprise, et qu'il soit mis fin aux provocations des fascistes grecs. Le gouvernement albanais et son peuple ne permettront en aucune façon que les bandes des monarcho-fascistes grecs portent atteinte à leurs frontières. Ils défendront leur patrie, leur existence et leur démocratie jusqu'au bout. Notre héroïque armée que vous avez vu défiler le 10 juillet [*Le 10 juillet 1943, jour de la création de l'Etat-major général de l'ALNA est entré dans l'histoire comme le jour de la fondation de l'Armée populaire d'Albanie.*] est le rempart le plus sûr de nos victoires, de la vie que nous édifions, de l'intégrité de notre patrie.

Mais la tragédie du peuple grec n'est qu'une manifestation parmi tant d'autres de la doctrine de Truman et de Churchill. L'impérialisme américain, à la tête de toute la réaction internationale, s'efforce d'établir sa domination sur le monde entier. Il cherche à étouffer les libertés des peuples par la menace de la bombe atomique, par une politique fondée sur la force et le dollar. Une vaste campagne de calomnies a été lancée par les impérialistes contre l'Union soviétique, contre le pays et les peuples qui ont sauvé le monde de la servitude fasciste et à qui l'humanité est à tout jamais reconnaissante, contre l'Union soviétique qui se dresse comme une citadelle inébranlable en défense de la paix et de l'humanité, et qui réduira à néant toutes les tentatives des fauteurs de guerre et des asservisseurs des peuples du monde. Mais les peuples épris de liberté de tous les pays tendent toutes leurs énergies pour défendre la paix qui leur a coûté si cher et pour faire échouer les manœuvres des fauteurs de guerre.

Le plan Marshall [*Plan de soumission économique et politique des pays d'Europe aux Etats-Unis sous forme d'aide économique, présenté en 1947 par le Secrétaire du Département d'Etat George Marshall et qui fut approuvé par le Congrès des Etats-Unis en 1948.*], lui, est un autre aspect de la doctrine Truman, de la politique du dollar et de l'asservissement. Le gouvernement et le peuple albanais ont suivi avec attention le déroulement des travaux de la Conférence de Paris des trois ministres des Affaires étrangères [*Il s'agit de la Conférence des ministres des Affaires étrangères de l'Union soviétique, de la Grande-Bretagne et de la France, réunie à Paris en juin 1947 pour discuter de l'aide économique que le gouvernement américain offrait aux pays de l'Europe.*], car notre pays a besoin d'aide. La Conférence de Paris s'est terminée sans donner de résultats. Comme il ressort de la presse officielle des trois pays participants, les points de vue de l'Union soviétique étaient incompatibles avec ceux des gouvernements anglais et français. Notre gouvernement a reçu il y a quelques jours une invitation officielle des gouvernements français et anglais à participer à une conférence que ceux-ci organiseront en rapport avec le plan Marshall.



Notre gouvernement, après avoir étudié cette question, a décidé à l'unanimité de refuser l'invitation à participer à cette conférence qui se réunira le 12 juillet, pour la raison que, selon lui, il n'existe pas de plan concret d'aide américaine pour l'Europe et que le plan Marshall lui-même est très imprécis et obscur. Quant à l'organisation projetée par les gouvernements français et anglais, loin d'avoir pour but, selon notre gouvernement, de faciliter la juste répartition d'une aide américaine quelconque aux peuples d'Europe, elle vise à élaborer un plan économique général pour l'Europe sous l'égide de l'Angleterre et de la France, avec l'approbation en dernière instance des Etats-Unis. Un tel plan entraînerait en Europe un chaos économique et, par l'ingérence qu'il impliquerait dans les affaires intérieures des Etats européens, par la violation de leur volonté et de leur souveraineté, il placerait l'économie de ces Etats sous l'autorité implacable des grandes puissances européennes et des Etats-Unis. Ce plan provoquerait la création d'un bloc et une scission en Europe. Par cette invitation, les gouvernements français et anglais cherchaient à nous placer devant un fait accompli. Nous ne pouvions l'accepter d'aucune façon, parce que notre gouvernement est persuadé que seul le respect du principe de la souveraineté et de l'indépendance nationales peut constituer le fondement d'une coopération sincère et fructueuse entre les nations. Le gouvernement albanais ne permettra ni n'acceptera jamais que la souveraineté et l'indépendance de notre pays soient violées. Toutes ces raisons l'ont obligé à refuser l'invitation des gouvernements français et anglais. Mais il y a encore une autre raison majeure que renforcent les doutes et la défiance du gouvernement albanais à l'égard de l'aide américaine et de ses buts. C'est l'attitude constamment hostile que les gouvernements anglais et américain ont observée à l'égard des droits indéniables de notre peuple. Et cette attitude injuste et nullement fondée justifie bien les doutes du peuple albanais et de son gouvernement quant à la sincérité de l'aide américaine et à la consistance réelle de cette aide.

Les peuples d'Europe ont été horriblement éprouvés par la guerre. Ils ont vu de leurs yeux l'attaque barbare des hitlériens et de leurs satellites et elle leur a coûté très cher. Ils savent que tous ces maux ont été autant de conséquences de l'action et de la politique des cliques réactionnaires et impérialistes, et aujourd'hui, dans cette période d'après-guerre, de concert avec tous les peuples progressistes du monde entier, ils ont engagé toutes leurs forces pour prévenir le retour d'une pareille catastrophe. Tous ensemble ils feront échouer les manœuvres des fauteurs de guerre comme Churchill et Cie. Il s'agit de défendre à tout prix une paix démocratique authentique, de défendre notre vie, la vie de nos enfants, de défendre nos victoires qui nous ont coûté tant de sang et de ruines. C'est pour la défense et le renforcement d'une telle paix que le petit peuple albanais a mis et mettra toutes ses forces du côté des peuples progressistes qui déploient tous leurs efforts dans ce sens. La défense d'une telle paix est aussi nécessaire que l'était naguère la victoire sur l'Allemagne nazie. Cette paix sera réalisée en dépit des menées des fauteurs de guerre qui cherchent à déclencher une nouvelle conflagration, elle le sera comme le fut la victoire sur l'Allemagne hitlérienne. Les peuples du monde et l'Union soviétique avec à sa tête son dirigeant le grand Staline, lutteront pour le renforcement d'une paix juste, d'une paix véritable. Avec l'Union soviétique, qui a sauvé l'humanité du fascisme, sont tous les peuples progressistes et épris de liberté du monde, avec l'Union soviétique est aussi notre petit peuple, parce qu'il sait que l'Union soviétique le défend. Tous les Albanais, jeunes et vieux, ont compris et ressentent profondément dans leur cœur que, sans l'héroïque lutte des peuples de l'Union soviétique il n'y aurait pas d'Albanie libre et démocratique, que le peuple albanais serait opprimé et massacré sans merci. Tous, jeunes et vieux, ont vu en Albanie avec combien de résolution l'Union soviétique a défendu nos droits, notre pays, notre indépendance, le sang de nos fils qui sont tombés au champ d'honneur en se battant héroïquement contre l'occupant fasciste. Il est donc naturel que le peuple albanais aime l'Union soviétique de tout son cœur. A un moment où les fauteurs de guerre menacent le monde par la force, par la bombe atomique, par le dollar, quand la réaction internationale fait tout son possible pour étouffer la démocratie progressiste et ressusciter les forces ténébreuses du fascisme, la voix puissante de l'Union soviétique défend avec la plus grande détermination la paix et la sécurité, elle défend les peuples et leur démocratie progressiste. Notre peuple salue avec le plus grand enthousiasme la politique juste et pacifique de l'Union soviétique, parce qu'elle est l'expression vivante des sentiments élevés et généreux des peuples de toute l'Union soviétique et de son régime, qui ont pour principe la défense des libertés, la défense de la démocratie authentique, la défense des peuples, grands et petits, la défense de la paix véritable.

Les relations de notre peuple avec le peuple bulgare ami deviennent tous les jours plus cordiales et amicales et notre peuple souhaite de tout cœur à la Bulgarie nouvelle de Dimitrov un avenir florissant. L'Albanie établira prochainement des relations diplomatiques avec le peuple roumain, et notre peuple désire également nouer de telles relations avec les autres peuples démocratiques, dans l'intérêt général de la paix.

Camarades députés,

Je tiens à déclarer devant vous que le Gouvernement que j'ai l'honneur de présider mettra tout en œuvre pour appliquer cette politique juste qui traduit les aspirations et les désirs de notre peuple ; qu'il fera tout son possible pour mettre en œuvre cette politique constructive et progressiste, qu'il vouera toute son énergie à l'application juste et scrupuleuse des lois approuvées par l'Assemblée populaire de la République populaire d'Albanie, et qu'il défendra avec la plus grande fermeté les intérêts de notre peuple, la vie de notre peuple et notre République populaire. A tout moment et en toute chose, il sera au service de la patrie et de notre peuple. Vive le peuple albanais !

*Paru pour la première fois dans le «Bashkimi», N° 791, 13 juillet 1947*

*Œuvres, t. 4*

## **L'ALBANIE ET LE VOTE AU CONSEIL DE SECURITE DE L'ORGANISATION DES NATIONS UNIES**

(Article publié dans le journal «Bashkimi»)

**21 août 1947**

La légitime demande d'admission de l'Albanie à l'Organisation des Nations unies n'a pas été acceptée. L'Union soviétique, la grande amie sincère du peuple albanais, a soutenu de toutes ses forces la candidature de l'Albanie et elle a voté pour l'admission à l'Organisation des Nations unies de notre pays, qui en aurait été un digne membre, en ce qu'il a combattu et combat toujours pour les justes principes du monde progressiste. La Pologne, amie de notre peuple, a naturellement voté, elle aussi, en faveur de notre admission. Et une autre amie bienveillante, la Syrie, est venue s'ajouter à ceux qui soutiennent l'Albanie.

De l'autre côté de la barricade, étaient rangés comme toujours les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, conséquents dans leur politique hostile à l'égard de notre peuple, et auxquels s'étaient joints la Belgique et l'Australie, leurs éternels clients, courtisans du dollar. La France s'est abstenue, mais pour le peuple albanais cette abstention équivaut à un vote contraire.

Ce résultat du vote au Conseil de Sécurité sur la demande d'admission de notre pays n'est pas pour notre peuple une surprise. De plus, ce refus lui a fourni l'occasion de mieux connaître ses véritables alliés, ceux qui veulent son bien et qui le soutiennent. D'autre part, il a pu constater une fois de plus les visées de l'impérialisme américain et l'impérialisme anglais et leur politique antidémocratique qui tend à l'asservissement de notre pays et de tous les peuples épris de progrès dans le monde.

Que l'Albanie remplit toutes les conditions requises pour être membre des Nations unies, et qu'elle les remplit peut-être même mieux que bien des pays déjà membres de cette organisation, cela est incontestable. Cette vérité n'est mise en doute que par les gouvernements américain, anglais, français et par les gouvernements qui sont les créatures de la politique impérialiste anglo-américaine. Et s'ils la mettent en doute c'est parce que la politique de ces gouvernements est contraire à la démocratie

véritable, contraire à la sécurité mondiale et à une paix juste, contraire à la liberté des peuples. La paix et la sécurité mondiale sont en contradiction avec leur politique d'asservissement et de rapine. C'est pour cela que les Anglo-Américains et leurs tenants ne veulent absolument pas voir l'Albanie démocratique et la Mongolie démocratique admises à l'Organisation des Nations unies. Par contre, ils accueilleront certainement à bras ouverts l'Italie, le Portugal et plus tard l'Allemagne et l'Espagne franquiste. Leur admission sera même réclamée obstinément, car les Anglo-Américains et leurs tenants ne seront en mesure de réaliser leurs plans ténébreux que s'ils peuvent compter sur l'appui d'acolytes de cet acabit. L'impérialisme anglo-américain cherche à isoler les véritables démocraties et à étouffer les peuples qui se dressent contre les gouvernements réactionnaires et fascistes qu'ils ont vu placer à leur tête. Il veut ainsi préparer le terrain à une troisième conflagration mondiale et plonger une nouvelle fois l'humanité dans un carnage sanglant. L'impérialisme est voué à agir ainsi. Et ce sont là les objectifs de sa politique dans toutes les directions, de celle qu'il poursuit à l'ONU comme de celle qu'il pratique à l'égard des pays indépendants ou de ceux qui sont soumis à la dépendance coloniale.

Les Anglo-Américains ont toujours pratiqué cette politique envers le peuple albanais. Jamais leurs politiciens n'ont été bien intentionnés à l'égard de la démocratie et de l'indépendance de notre pays. A tout moment et par tous les moyens ils se sont efforcés d'opprimer notre peuple, d'étouffer sa lutte ou de la faire tourner à leur avantage. Quand ils se sont rendu compte de l'impossibilité de briser la volonté du peuple albanais et de le détourner de ses objectifs sacrés, les Anglo-Américains et leurs agents ont tâché de rassembler les fascistes albanais à l'intérieur et hors du pays en une croisade contre l'indépendance et l'autogouvernement de notre peuple. Ils ont fomenté et dirigé des actes de sabotage, ils ont organisé les bandits qui se cachaient dans nos montagnes, les politiciens faillis et les ennemis du peuple. Ils les ont aidés par tous les moyens, mais tous leurs plans ont échoué et ont été démasqués. Ils ont cherché à provoquer des incidents internationaux pour nuire à notre peuple et invoquer ces incidents comme prétexte pour contrarier les efforts des amis de la démocratie et des peuples progressistes qui cherchent à édifier une paix véritable.

Ils ont soutenu et ils continuent de soutenir les prétentions absurdes des fascistes grecs qui voudraient voir démembrement notre pays, et, s'apercevant que ce sont là des objectifs irréalisables, ils se sont employés par tous les moyens à faire retomber sur notre petit peuple épris de paix la responsabilité de la guerre civile qui déchire la Grèce, de cette guerre qui est leur œuvre sanglante et celle de leurs laquais, les monarcho-fascistes grecs. Là où le peuple au pouvoir l'empêche d'agir, l'impérialisme anglo-américain cherche de toutes les manières à créer des situations délicates et tendues, à envenimer ses rapports avec ces peuples, à créer des incidents, des provocations; il emploie la calomnie, il cherche à mystifier l'opinion mondiale et à masquer son activité coupable et antidémocratique. Mais là où il a réussi à planter ses griffes, il en va autrement. Il opprime, ensanglante le peuple, et les crimes, les tortures, la destruction par le feu sont pour lui des pratiques courantes. Là, tout est mis au service des fascistes pour-leur permettre d'opprimer le peuple, d'étouffer ses libertés et ses aspirations. Mais même là le peuple a relevé la tête et il se bat contre le fléau qui menace son existence. C'est ce qui se produit en Grèce. Les causes de la guerre civile dans ce pays ne sont pas à rechercher dans l'action de ses voisins pacifiques et démocrates, mais dans l'intervention anglo-américaine dans les affaires intérieures de ce pays, dans leurs méthodes d'asservissement, dans l'aide en armes et en matériel qu'ils fournissent aux monarcho-fascistes pour écraser l'héroïque peuple grec et faire de la Grèce une base du fascisme, qui menacera la paix dans les Balkans et en Europe. Les Anglo-Américains cherchent à créer à tout prix des foyers d'agression contre les peuples et à troubler la paix; et c'est précisément un de ces foyers qu'ils veulent faire de la Grèce.

C'est aussi ce qui se produit en Indonésie et dans toutes les colonies de l'impérialisme anglo-franco-américain, où les peuples se battent pour leurs droits et pour leur liberté. Quant à la situation en Italie, elle est facile à comprendre. L'impérialisme américain a empoigné le peuple italien à la gorge et, par l'intermédiaire de ses valets, il cherche à l'opprimer et à donner par contre une entière liberté d'action aux hommes de Mussolini, aux fascistes fieffés, aux responsables du deuxième carnage mondial, pour les réinstaller au pouvoir. Il cherche à refaire de l'Italie un foyer d'agression et de guerre.

En Espagne, Franco et sa clique continuent de gouverner et de se renforcer aux dépens du peuple espagnol, et l'Espagne avec le Portugal de Salazar demeurent des foyers du nazisme et du fascisme qui menacent la paix mondiale. Le plan Marshall vise à asservir les peuples dont les gouvernements, vendus au Dollar, mettent tout en œuvre pour renforcer les positions de la réaction et du fascisme au détriment de leurs peuples et en faveur de l'impérialisme américain. La réaction anglo-américaine s'emploie intensément à ressusciter l'Allemagne nazie, à l'armer pour s'en faire un chien de garde et une arme, en vue de menacer encore une fois l'existence et l'avenir des peuples épris de progrès.

Cette politique de l'impérialisme anglo-américain avec les buts qu'elle se propose se manifeste à chaque pas dans l'action des représentants des Etats-Unis, de la Grande-Bretagne et de leurs satellites à l'Organisation des Nations unies, dont ils tendent à faire une seconde SDN [*La SDN (Société des Nations), créée à Paris en 1919 devint l'instrument des puissances impérialistes, en particulier de l'Angleterre et de la France.*], un instrument pour mettre en œuvre leurs desseins impérialistes et spoliateurs. Ils veulent que l'ONU couvre et approuve leurs méthodes et leur action antidémocratiques et agressives. Ils cherchent à renouveler l'ancienne et tragique histoire de Versailles [*Allusion aux décisions adoptées par la Conférence de la Paix à Paris en 1919.*] et de la Société des Nations.

La question du désarmement, la question de l'interdiction de l'usage de la bombe atomique, l'interdiction de l'agression, l'extirpation du fascisme, la défense des libertés démocratiques et de l'autogouvernement des peuples, ces questions soulevées par l'Union soviétique et sur lesquelles elle a adopté une juste et ferme position, sont traînées en longueur, compliquées par les Anglais et les Américains; leur juste solution est combattue ouvertement dans la seule intention d'empêcher que ces problèmes si importants pour le monde soient jamais résolus. Bien sûr, les Anglo-Américains, pour atteindre leurs buts, cherchent à avoir à l'ONU le plus grand nombre de clients qui votent dans leur sens, et, naturellement, le moins de membres qui soutiennent inflexiblement la lutte contre le fascisme et l'agression.

C'est ce qui explique le vote contre l'admission de l'Albanie et de la Mongolie, ces deux pays où est instaurée la véritable démocratie du peuple, et dont les peuples luttent corps et âme pour leur liberté, pour leur bien-être et pour une paix véritable dans le monde. Mais cette politique de menace, d'intimidation et de chantage des impérialistes américains et anglais est destinée à faire fiasco, car aux premières lignes de la lutte pour la défense d'une paix juste, pour la défense de l'humanité progressiste, pour la défense des libertés et des droits des peuples, se tient, puissante et invincible, la grande Union soviétique.

En effet, tous les peuples épris de progrès dans le monde, qu'ils soient libres et indépendants, comme l'est notre pays, qu'ils aient encore à leur tête des gouvernements antipopulaires ou qu'ils souffrent sous le joug de la politique coloniale, tous ces peuples donc sont unis et résolus à défendre la paix et la démocratie, à conquérir leur liberté, à défendre leur indépendance et leurs droits conquis au prix du sang versé.

Ces peuples ont conjugué leurs efforts pour soutenir de toutes leurs forces la politique juste et ferme de la grande Union soviétique, qui défend la juste cause de l'humanité. Et cette cause triomphera. En sont garants l'Union soviétique et tous les peuples épris de progrès dans le monde qui luttent dans ce sens. Notre peuple salue encore une fois du fond du cœur sa grande amie, l'Union soviétique, les amis qui défendent sa juste cause, en leur assurant que sans jamais perdre espoir, il combattra pour le triomphe de la justice contre ceux qui cherchent à l'opprimer.

Paru pour la première fois dans le «Bashkimi» N° 824, 21 août 1947

Œuvres, t. 4

## **RAPPORT PRESENTE A LA CONFERENCE DU PARTI DE TIRANA SUR L'ANALYSE ET LES CONCLUSIONS DU XI<sup>e</sup> PLENUM DU COMITE CENTRAL DU PARTI COMMUNISTE D'ALBANIE**

**4 octobre 1948**

### **L'IMPORTANCE DES LETTRES DU PARTI BOLCHEVIK ADRESSEES AU COMITE CENTRAL DU PARTI COMMUNISTE DE YUGOSLAVIE ET DE LA RESOLUTION DU BUREAU D'INFORMATION**

Tout notre Parti est au courant des lettres d'une grande importance historique que le Parti bolchevik de l'Union soviétique a adressées au Comité central du Parti communiste de Yougoslavie. *[Ces lettres furent adressées par le CC du PC (b) de l'URSS au CC du PCY le 27 mars, le 4 et le 22 mai 1948.]* Dans ces lettres le Parti bolchevik exprime sa réprobation aux dirigeants du Parti communiste de Yougoslavie et attire leur attention sur une série de graves erreurs de principe qu'ils ont commises, les conseille dans la juste voie marxiste-léniniste et leur indique la manière de corriger rapidement et radicalement ces erreurs dangereuses.

Tout notre Parti a également connaissance de la résolution du Bureau d'Information «Sur la situation dans le Parti communiste de Yougoslavie». *[Résolution adoptée à la réunion du Bureau d'Information à Bucarest en juin 1948.]* Cette résolution a été analysée par des délégués du Comité central dans tout le Parti et dans toutes les organisations du Front démocratique. Elle a été approuvée à l'unanimité par tous les communistes et par les masses travailleuses de notre pays, qui ont manifesté leur pleine solidarité avec le Parti bolchevik, notre grand éducateur Staline, le Bureau d'Information et la déclaration du Comité central de notre Parti. *[Il s'agit du communiqué du CC du PCA du 1<sup>er</sup> juillet 1948, adopté par la réunion extraordinaire du plénum du CC du PCA qui examina la résolution du Bureau d'Information «Sur la situation dans le Parti communiste de Yougoslavie».]*

Notre Comité central a expliqué aux membres du Parti et aux larges masses du peuple en quoi consistait la grande trahison des dirigeants du PCY, il a mis en lumière leur politique anti-albanaise et l'importance des lettres du Parti bolchevik adressées au Comité central du Parti communiste de Yougoslavie pour notre Parti et pour l'unité du camp socialiste. De même, notre Comité central a bien fait ressortir au Parti et aux larges masses du peuple toute la portée historique de la résolution du Bureau d'Information.

Les dirigeants traîtres du PCY, avec à leur tête la clique nationaliste de Tito, Kardelj, Rankovic, Djilas et autres, se sont alignés sur des positions antimarxistes, antisoviétiques et opposées au camp socialiste. Les dirigeants yougoslaves sont des révisionnistes du marxisme-léninisme et d'authentiques continuateurs des théories opportunistes et liquidatrices de Bernstein, Folmar, Boukharine, des menchéviks et autres trotskistes. Ils ont fait leurs les théories de tous ces traîtres au marxisme. Ils se sont efforcés avec leur démagogie de les habiller de neuf et de les présenter comme un prétendu développement spécifique du marxisme, adapté aux nouvelles conditions créées après la Seconde Guerre mondiale. Déviant de la voie marxiste-léniniste, ils ont glissé vers des positions nationalistes bourgeoises et vers un chauvinisme effréné, abandonnant ainsi et combattant même les traditions internationalistes du Parti communiste yougoslave.

La clique nationaliste de Tito et consorts a mené une politique hostile et diffamatoire contre l'Union soviétique, la première patrie du socialisme, guide du camp socialiste dans le monde. Ces traîtres, calomniant l'Union soviétique, avaient pour but de discréditer le système socialiste et de répudier ainsi l'édification du socialisme. En même temps ils ont tenté de propager leurs points de vue dans les autres pays de démocratie populaire, afin de consolider et de renforcer encore davantage leur œuvre de trahison.

Le groupe nationaliste trotskiste [*Le terme «trotskiste» était employé à l'époque pour désigner les attitudes révisionnistes de la direction yougoslave et qualifier toute entorse au marxisme-léninisme et non seulement pour désigner les adeptes de l'idéologie de Trotsky.*] de Tito a mené une politique sournoise et sordide envers le Parti bolchevik de Lénine-Staline, répandant derrière son dos de monstrueuses calomnies. A partir de positions trotskistes de droite il a porté contre lui les mêmes accusations et calomnies que lui portait Trotsky en son temps, et contre lesquelles Lénine et Staline engagèrent une lutte âpre et résolue.

La clique traîtresse de Belgrade a mené envers la glorieuse Armée soviétique une politique digne des impérialistes, oubliant que cette armée a été le principal artisan de la libération du monde, et de la Yougoslavie elle-même, du lourd esclavage du fascisme allemand, et que c'est elle qui a créé en Europe les conditions qui ont permis la formation des Etats de démocratie populaire, leur consolidation et leur développement dans la voie de l'édification socialiste. Les dirigeants du PCY, aveuglés par leur nationalisme, se sont efforcés de nier la fonction libératrice de l'Armée soviétique et ont mésestimé son art militaire. Avec une extrême présomption ils ont tenté de placer l'art militaire yougoslave très au-dessus de celui de l'armée soviétique, affirmant qu'«ils avaient enrichi le marxisme-léninisme d'un élément nouveau» en ce domaine. Une telle ligne antisoviétique visait à ébranler la confiance des peuples de Yougoslavie, du Parti communiste et de l'armée yougoslave, envers l'Union soviétique et sa glorieuse armée. C'est à un travail analogue que se livrent aussi les impérialistes anglo-américains et toute la réaction dans le monde.

Par ces points de vue antimarxistes, les dirigeants traîtres du PCY se sont rangés contre l'unité du camp socialiste. Ils ont tenté par tous les moyens d'affaiblir et de liquider cette unité, le camp socialiste lui-même et le front démocratique anti-impérialiste des peuples à l'échelle mondiale.

Les dirigeants du Parti communiste de Yougoslavie, avec Tito à leur tête, ont permis dans leur parti l'apparition de formes d'organisation et de travail qui avaient pour but et qui ont eu pour effet la suppression de la démocratie interne du parti, l'étouffement de la critique et de l'autocritique, l'introduction dans le parti de méthodes militaires de direction, l'exaltation du culte des «héros» d'après la conception populiste, la soumission du Parti au contrôle du ministère de la Sûreté d'Etat, l'apparition d'un sentiment de peur dans le parti, son maintien dans la clandestinité et, parallèlement, la fusion du parti dans le front et sa transformation en parti des bourgeois et des paysans aisés. Poursuivant une politique opportuniste envers les éléments capitalistes, ils ont atténué la lutte de classes dans les campagnes, conformément à l'orientation boukharinienne, selon laquelle dans la période de transition du capitalisme au socialisme la lutte de classes ne s'exacerbe pas mais s'éteint. Toute cette activité de trahison a pour ultime objectif la dégénérescence du PCY, et celle de la RFP de Yougoslavie en une république de type bourgeois.

Le but des lettres du Parti bolchevik adressées au Comité central du Parti, était d'amener les dirigeants du parti à abandonner et à condamner une fois pour toutes cette voie qui les conduisait à la trahison, à reconnaître honnêtement leurs erreurs si dangereuses, à les corriger au nom des intérêts supérieurs de leur parti et de leurs peuples et de l'intérêt du camp socialiste. Les traîtres trotskistes de Belgrade, loin de reconnaître leurs erreurs indéniables, ont impudemment qualifié de calomnies les observations du Parti bolchevik de Lénine-Staline et des autres partis, déclarant à ces partis une guerre sordide, en traîtres fieffés au marxisme-léninisme et dociles serviteurs de l'impérialisme esclavagiste qu'ils sont.

La direction félonne du Parti communiste de Yougoslavie, avec une obstination hostile et conséquente dans son action, se maintient sur ses positions antimarxistes, antisoviétiques et hostiles au camp socialiste. Par les méthodes policières qu'elle a introduites dans le PCY, sous la pression et la menace du ministère de la Sûreté d'Etat, elle a convoqué son V<sup>e</sup> Congrès [*Le V<sup>e</sup> Congrès du PCY se réunit le 21 juillet 1948.*] en opposition avec les normes d'un parti de type marxiste-léniniste-stalinien et, recourant à la terreur déclarée pour briser la volonté du parti et de ses éléments les plus sains, elle a légalisé sa trahison. La clique de Belgrade maintient le Parti communiste de Yougoslavie sous une terreur sans pareille. Elle mobilise autour d'elle les éléments nationalistes et chauvins et attaque en

même temps les éléments sains du parti, s'efforçant ainsi de rendre les peuples de Yougoslavie hostiles aux autres peuples des pays de démocratie populaire et, en premier lieu, aux peuples de l'Union soviétique et au Parti bolchevik. Elle recourt à une vaste propagande démagogique afin de tromper les masses saines du parti et des peuples yougoslaves, qui nourrissent une grande et sincère affection pour l'Union soviétique, pour le Parti bolchevik, avec à sa tête le camarade Staline, ainsi que pour les autres partis frères. Elle s'emploie avec ruse à dissimuler sa grande trahison. En prenant quelques mesures inadéquates et hâtives, elle tente de donner aux peuples de Yougoslavie l'impression qu'elle va réparer ses erreurs et s'engager dans la voie du marxisme-léninisme. Les mesures prises par ces antimarxistes jurés ne servent qu'à rendre la situation encore plus dangereuse et à creuser encore davantage l'abîme vers lequel ils mènent le parti et les peuples de Yougoslavie. Elles traduisent leur inimitié sans cesse accrue envers l'Union soviétique et le camp socialiste. A partir de ces positions nationalistes, la République fédérative de Yougoslavie dégénérera en un pays dépendant de l'impérialisme américain et anglais.

L'attitude nationaliste et antimarxiste de la direction yougoslave ne constituait pas seulement un danger pour le Parti communiste de Yougoslavie, pour les peuples de Yougoslavie et pour leur République populaire, elle représentait aussi un grand danger pour notre Parti et pour notre peuple, parce que nos deux pays avaient noué entre eux des liens économiques et politiques très étroits. L'action hostile de la direction du Parti communiste yougoslave se serait reflétée sans doute aussi sur notre Parti et sur notre peuple, et elle leur aurait même été imposée, si notre Parti et son Comité central ne s'étaient pas montrés vigilants pour défendre la pureté de la ligne du Parti, et si nous n'avions pas combattu avec rigueur, comme nous le faisons encore, les tendances hostiles, liquidatrices, opportunistes, anti-marxistes, antisoviétiques et anti-albanaises de la direction trotskiste du Parti communiste yougoslave.

Après la libération du pays, la situation dans notre Parti, et particulièrement dans sa direction, était en effet très grave et difficile. Le Comité central du Parti communiste de Yougoslavie avait créé une atmosphère malsaine, une atmosphère de conflit et de méfiance dans les rangs de notre Comité central et, sous la pression de chantages économiques et autres, il devait l'amener à commettre de graves erreurs. Le Parti se sauva d'une telle situation grâce à sa ferme résistance à l'ingérence yougoslave et grâce à la lumière que jetèrent les lettres du Parti bolchevik de l'Union soviétique sur la situation dans le Parti communiste de Yougoslavie et sur l'activité de sa direction. Les lettres du Parti bolchevik arrivèrent au moment le plus critique que traversait notre Parti. Elles éclairèrent pleinement le Comité central de notre Parti sur la grave situation qui existait au sein du Parti communiste yougoslave. Elles l'aiderent à découvrir les véritables causes des graves erreurs commises et à voir clairement en quoi consistait le mal qui affaiblissait la direction de notre Parti et le Parti lui-même. Ces lettres historiques resteront comme un exemple de l'attitude conforme aux principes et internationaliste qui est celle du Parti bolchevik de Lénine-Staline quand il s'agit d'aider un parti frère. Elles ont aidé aussi notre Parti à opérer un important tournant dans son histoire afin de se sauver du terrible gouffre où la direction du Parti communiste yougoslave cherchait à l'attirer par des méthodes anti-marxistes. Notre Parti se secoua de la torpeur dangereuse et malsaine, où les dirigeants du Parti communiste yougoslave avaient tenté de le plonger, il se libéra d'un cauchemar et put respirer librement. Les lettres du Parti bolchevik nous ont aidé à accomplir une saine analyse de notre travail, à voir clairement et à reconnaître honnêtement les erreurs commises, à les corriger et à en tirer des leçons. Elles nous ont aidé à renforcer la direction de notre Parti et à nous armer d'une plus grande expérience, qui nous servira à conduire notre Parti toujours en avant et à le protéger de ses ennemis intérieurs et extérieurs, qui cherchent constamment à lui nuire.

## **LE PLENUM DE BERAT ET SES RESULTATS**

Le Parti et sa direction ont analysé leur travail à maintes reprises, surtout depuis la Libération. Ces analyses s'inspiraient d'intentions louables : renforcer le Parti et réparer quelques erreurs qui s'étaient manifestées et qui pouvaient devenir dangereuses.

Au long de l'existence de notre Parti quelques camarades dirigeants ont commis de graves erreurs. Ils ont tenté de déformer sa juste ligne, ils ont dévié de cette ligne et ils ont reçu pour leurs fautes la punition qu'ils méritaient.

Il serait absurde et inexact d'affirmer que, durant toute la vie de notre Parti, la direction et les dirigeants en particulier n'ont pas commis d'erreurs. Mais le plus important, c'est que ces erreurs, qui sont imputables au manque d'expérience de nos hommes, aux situations compliquées qui s'étaient créées durant toute la période de la Lutte, aux difficultés rencontrées dans l'édification de la nouvelle Albanie, ainsi qu'au bas niveau idéologique des larges masses du Parti et de quelques dirigeants, n'ont pas été examinées et corrigées selon les préceptes du marxisme-léninisme. Les délégués du Comité central du Parti communiste de Yougoslavie et le Comité central du PCY ont exploité ces erreurs pour créer des situations difficiles pour notre Parti et ce dans des desseins déterminés, antiparti et antimarxistes.

Pour analyser correctement les erreurs qui sont produites au sein du Parti, il convient de ne pas les séparer de l'influence pernicieuse qu'exerçait le Comité central du PCY. Il serait pas juste de considérer les erreurs de la direction même de notre Parti comme n'ayant pas de rapports avec l'ingérence hostile du Comité central du Parti communiste de Yougoslavie. Nous sommes de l'avis que, sans l'influence nocive que le Comité central du PCY a exercé durant une longue période sur notre Parti, la direction de notre Parti n'aurait pas commis de graves erreurs dans son travail. Sans leur ingérence, les erreurs, qu'elles fussent dues à de petites fautes dans la pratique ou à des défauts individuels, auraient été corrigées comme on en a corrigé un bon nombre, et le Parti aurait accompli d'encore plus grands pas en avant. Afin de procéder à une analyse vraiment objective reposant sur des fondements marxistes-léninistes, nous devons examiner toutes les étapes parcourues par le Parti, revoir toutes les analyses que nous avons accomplies, et remettre correctement les choses à leur place. Nous devons tirer bien au clair les erreurs réelles et rejeter toutes les prétendues erreurs, qui furent qualifiées d'«erreurs graves» dans des circonstances obscures et à des fins déterminées. A présent, il nous est possible de procéder à cette analyse à partir de positions marxistes-léninistes, claires et saines.

Les situations créées avant le XI<sup>e</sup> plénum ont laissé leurs traces dans les rangs du Parti et parmi ses cadres. Elles ont engendré des préjugés, des opinions et des sympathies morbides, qu'il convient d'éclaircir. Que l'analyse du XI<sup>e</sup> plénum nous serve à assainir tant le Parti que ses membres. Il est temps que les membres et les cadres du Parti se débarrassent de tous les points de vue erronés du passé, il est temps pour eux de retrouver de saines conceptions dans la juste voie marxiste-léniniste de notre Parti.

Pour pouvoir analyser correctement les différentes situations créées au sein du Parti et les erreurs constatées dans ces situations, nous devons avant tout analyser le travail accompli pour préparer le II<sup>e</sup> plénum du Comité central à Berat en novembre 1944 et les conséquences de ce plénum qui se sont manifestées à la fin de 1944 et au lendemain même de la libération complète de l'Albanie. C'est par là que nous devons commencer, parce que c'est là qu'ont leur origine les maux et les erreurs les plus graves commises par notre direction et aussi parce que c'est justement après le plénum de Berat qu'a commencé l'ingérence ouverte et hostile du Comité central du PCY contre notre Parti.

La convocation du plénum du Comité central du Parti à la veille de la libération de l'Albanie était-elle nécessaire ? Nous estimons qu'elle était non seulement nécessaire mais même indispensable, et ce pour les raisons suivantes :

a) Ce plénum devait dresser le bilan des forces et des victoires de notre Parti, qui avait entrepris une lutte d'une si grande envergure et libéré le peuple et la patrie d'un lourd esclavage. Il devait envisager les tâches de la nouvelle étape que le Parti allait affronter. Au seuil de la libération, le Parti devait s'atteler à des tâches immenses, comme l'étaient la reconstruction du pays ruiné par la guerre, le renforcement du Pouvoir populaire et de l'économie nationale. Le Parti était la seule force dirigeante de notre peuple. Il lui appartenait de se mettre à la tête de ce nouveau combat d'importance historique.



Il incombait donc au Comité central de se réunir et d'établir la ligne de conduite que le Parti devrait suivre après la Libération.

b) Ce plénum devait revoir le travail accompli par le Parti durant toute la période de la Lutte, procéder de manière marxiste à l'analyse des succès et des erreurs constatées durant le travail, tirer des leçons de ces erreurs, les corriger de manière juste et prendre des mesures pour qu'elles ne se répètent plus, afin de renforcer le Parti et son rôle dirigeant.

Du point de vue formel, le plénum du Comité central tenu à Berat fut convoqué aux fins que je viens de mentionner, mais en réalité ses justes objectifs furent faussés. Les véritables desseins qui l'inspiraient étaient malfaisants et l'on s'y livrait, dans les coulisses, à des machinations lourdes de danger. A Berat, après une activité déployée secrètement sous forme de groupe organisé à l'insu du Secrétaire général du Parti et de l'immense majorité du Comité central, fut préparée l'attaque contre la juste ligne que le Parti avait appliquée durant toute la période de la Lutte, et contre le Secrétaire général. Une telle activité, condamnable par toutes les normes de notre Parti, était dirigée par le délégué extraordinaire du Comité central du PCY secondé par Sejfulla Malëshova, laquais de la bourgeoisie, et par les camarades Nako Spiru, Koçi Xoxe, Pandi Kristo et autres encore.

Quels étaient les objectifs du Comité central du PCY au plénum de Berat ?

a) Combattre tout point de vue et toute attitude juste marxiste-léniniste tendant à préserver l'indépendance de notre Parti.

b) Réussir à mettre effectivement notre Parti sous l'entière direction du PCY et lui faire exécuter sans discuter les directives de son Comité central.

c) Convaincre nos camarades que le succès de la lutte de notre Parti et de notre peuple était dû à la direction et aux directives du Comité central du PCY et, faire ainsi en sorte, que, même après la Libération, notre Parti et notre peuple attribuent le mérite de toute la lutte et de ses résultats au PCY et à sa conduite «éclairée».

d) Discréditer la direction de notre Parti, qui avait dirigé la lutte et mené le peuple à la victoire, en l'accusant d'une série d'erreurs qu'elle aurait commises durant la période de la Lutte de libération nationale, pour la faire apparaître incapable d'affronter les tâches ardues qui lui incombaient avec la libération de l'Albanie.

e) Créer et maintenir ouverte une faille au sein du Comité central de notre Parti, en exploitant diaboliquement les défauts et les faiblesses qui s'étaient manifestés durant la période de la Lutte, en encourageant les ambitieux et les arrivistes, en exerçant son influence sur certains dirigeants de notre Parti afin de les amener à s'aligner sur les positions erronées des dirigeants du PCY et à faire leur jeu. Ainsi la direction du PCY aurait pu imposer plus facilement sa volonté et ses conceptions malsaines au Comité central de notre Parti, affaibli par une telle activité hostile.

Quels étaient les objectifs de ces dirigeants de notre Parti qui s'alignèrent sur les positions de la direction yougoslave au plénum de Berat ?

Sejfulla Malëshova, mégalomane enragé, visait à se mettre à la tête du Parti et à s'y imposer en bluffant. Il brigua la présidence du Parti, mais il ne méritait même pas le poste qui lui avait été injustement attribué avant Berat et surtout après Berat. Afin d'atteindre son objectif, Sejfulla Malëshova se rallia aux conceptions anti-marxistes des dirigeants yougoslaves. Il accuse notre Parti héroïque, notre Parti qui ne s'était jamais trompé dans sa ligne politique, d'être «un parti non marxiste, un parti qui a suivi une politique erronée, un parti qui dégénérait en un parti de bandits et de terroristes». Finalement, il attaqua durement la direction de notre Parti, en l'accusant d'être inapte et incapable de diriger. Avec sa théorie du «chef du parti», il s'efforça par tous les moyens de discréditer

le Secrétaire général, indigne, selon lui, de la fonction qui lui avait été conférée par le Parti, et allant même jusqu'à dire dans les coulisses pour convaincre les autres membres du Comité central, que «le moment n'était pas propice pour agir, mais que Enver Hoxha ne méritait pas d'être le Secrétaire du Parti». Sejfulla Malëshova, en opportuniste fieffé, partagea les points de vue opportunistes du délégué du Comité central du Parti communiste de Yougoslavie, Velimir Stoinic, tant en ce qui concerne la ligne suivie par notre Parti durant la lutte que celle qu'il devait suivre après la lutte. Le Comité central de notre Parti démasqua cet infâme opportuniste avant même la manifestation du mal grave qui devait frapper le PCY. Ici, il convient de dire que Sejfulla Malëshova, à Berat, n'a pas seulement servi les desseins du Comité central du Parti communiste de Yougoslavie dans ses attaques contre notre Parti, mais que ses points de vue opportunistes concordaient parfaitement avec les points de vue antimarxistes et liquidateurs de la direction yougoslave quant à la fonction du Parti et de la classe ouvrière; il se fit en fait le serviteur des koulaks, de la bourgeoisie et de la réaction albanaise.

Quels étaient les objectifs de Koçi Xoxe et de Nako Spiru ?

Nous sommes d'avis que les Yougoslaves ont largement profité de l'ambition morbide de Koçi Xoxe et du mécontentement de Nako Spiru, et qu'ils se sont servis d'eux pour atteindre leurs buts.

Sans aucune raison valable, le camarade Nako Spiru est apparu à Berat comme l'élément le plus mécontent, laissant entendre qu'il avait été victime de graves injustices et sous-estimé par les autres principaux dirigeants du Parti. A la réunion du plénum de Berat il sut toutefois dans une certaine mesure, dissimuler ce mécontentement, qui cachait en réalité une mauvaise ambition, et modérer sa critique contre la ligne du Parti.

Koçi Xoxe, pour sa part, fit état d'erreurs dans la ligne du Parti, qui en fait n'existaient pas. Il critiqua le Parti, l'accusant de manifestations d'opportunisme et de déviations organisationnelles. Il fit siens les objectifs antimarxistes de la direction yougoslave, poussé en cela par son propre mécontentement et parce qu'il avait des points de vue erronés sur la soi-disant attitude opportuniste du Parti envers le «Balli kombëtar». En outre, il n'avait pas confiance dans le Secrétaire général du Parti et il rejoignit la voie funeste que préparaient les délégués du Comité central du PCY afin d'atteindre leurs objectifs antimarxistes et anti-albanais.

A Berat, c'est en sous main que ces camarades se sont livrés à leur action la plus nocive. Koçi Xoxe et Nako Spiru furent les premiers à entrer en contact avec le délégué du Comité central du PCY. Avec lui ils parvinrent à faire du plénum de Berat, qui aurait dû être une réunion régulière du Comité central, une réunion dérogeant à toute règle du Parti, et montée précisément pour attaquer la ligne du Parti et son Secrétaire général. Notre opinion est que Nako Spiru s'est uni aux dirigeants yougoslaves, parce que ses désirs cachés s'accordaient avec leurs desseins, qui étaient de remplacer le Secrétaire général du Parti, à leurs yeux «persona non grata».

Nous pensons qu'en réalité, pour Koçi comme pour Nako, de même que pour les dirigeants yougoslaves, les fautes et les erreurs qui avaient été constatées au sein du Parti durant la période de la Lutte, n'avaient qu'une importance secondaire. S'ils les exploitèrent, c'est à des fins déterminées qui tendaient toutes au même but, affaiblir le Parti et scinder sa direction. Il apparaît clairement que Nako Spiru et Koçi Xoxe, deux des principaux dirigeants du Parti, étaient en opposition secrète avec le Secrétaire général, surtout pour des raisons d'ordre personnel. Mus par ce ressentiment, ils firent en sorte que le II<sup>e</sup> plénum du Comité central s'orientât dans le sens qui convenait aux anti-marxistes yougoslaves, qu'il ouvrit la voie aux maux et aux erreurs qui devaient se manifester par la suite au sein de notre Parti. Ces camarades se sont gravement trompés et, influencés par la vaste intrigue ourdie par le Comité central du Parti communiste yougoslave, ils ont fait son jeu.

Au plénum de Berat la direction de notre Parti fut âprement critiquée pour de graves erreurs qu'elle avait soi-disant commises. Quelles étaient ces erreurs ? Y a-t-il eu des erreurs politiques ou organisationnelles dans notre ligne ?

Nous sommes en droit d'affirmer que durant toute la période de la Lutte de libération nationale la ligne politique du Parti a été juste. Et la ligne en matière d'organisation a été elle aussi, dans l'ensemble, juste.

Notre Parti n'a pas commis d'erreurs politiques. Son attitude envers l'occupant, envers le «Balli kombëtar», envers le «Legaliteti» et les quislings a été juste. A ces moments tout opportunisme ou toute hésitation dans l'attitude du Parti envers les éléments soi-disant nationalistes aurait constitué un danger. Mais de telles hésitations ne se sont pas produites dans la ligne du Comité central. Les manifestations opportunistes constatées durant la période de la Lutte de libération nationale, comme le compromis avec les Allemands à Berat, la réunion de Mukje et certaines attitudes opportunistes, passagères et sporadiques à Gjirokastër, n'étaient pas des erreurs du Parti et de son Comité central, mais des erreurs de personnes. Ces erreurs furent du reste fermement dénoncées par le Comité central.

Le compromis de Berat n'a pas ses origines dans la ligne du Parti. C'était une erreur grave et inadmissible commise par un dirigeant, mais non par le Comité central et par le Parti. L'accord de Mukje fut également l'œuvre personnelle de l'opportuniste Ymer Dishnica, élément aux tendances opportunistes marquées, présomptueux et convaincu de sa «propre capacité», provenant des hautes couches de la bourgeoisie. Ce ne fut pas une erreur du Comité central du Parti. Sejfulla Malëshova tenta, au plénum de Berat, d'attribuer la grave erreur d'Ymer Dishnica au Comité central du Parti et à la soi-disant ligne erronée de notre Parti. C'était une calomnie et une vaine tentative de justification. Non seulement le Comité central avait conseillé à Ymer Dishnica d'agir différemment, mais à peine eut-il appris la trahison d'Ymer Dishnica, qu'il condamna son acte, immédiatement et sans pitié.

Au plénum de Berat Nako Spiru a dit que «Notre Parti et son Comité central avaient été pris au dépourvu par la fondation du «Balli kombëtar» et qu'ils n'avaient pas compris que le avait surgi comme une réaction contre le Front de libération nationale». Ce n'est pas vrai. La fondation du «Balli kombëtar» n'a pas du tout surpris notre Parti. A aucun moment, notre Comité central n'a douté de l'existence de la réaction dans notre pays, réaction constituée en premier lieu par les collaborateurs, les beys latifondiaires, la riche bourgeoisie, les grands commerçants liés à l'occupant, ainsi que les politiciens traîtres. Il savait que le rassemblement de la réaction serait inévitable. Aussi se préparait-il à la combattre. Notre Comité central était donc également au courant de la création de l'organisation du «Balli kombëtar». Il faut cependant reconnaître qu'à ces moments-là l'influence de notre Parti n'était pas si forte. Le Parti venait à peine d'être formé. Son travail parmi les larges masses du peuple était encore faible. Les hommes du Parti n'avaient pas encore acquis une grande expérience. Les éléments qui devaient se mettre à la tête du «Balli» observaient encore une attitude équivoque et ils n'étaient pas encore apparus ouvertement sur la scène. Ils considéraient notre Parti et le mouvement de libération nationale comme un phénomène sporadique, l'œuvre de jeunes gens pleins d'illusions, qui seraient vite balayés par les forces de l'occupant. Mais les faits prouvèrent le contraire. Notre mouvement n'était ni fortuit, ni sporadique. Notre Parti était une organisation solide et il allait guider ce mouvement avec fermeté.

Après la Conférence de Peza, l'occupant et la réaction intérieure fourbirent leurs armes contre notre Parti et créèrent une espèce d'organisation, le «Balli kombëtar». C'était une organisation hétérogène, sans formes organisationnelles déterminées, mais avec un programme démagogique, qui visait à tromper les hésitants, surtout la petite et moyenne bourgeoisie et les paysans, ou à les neutraliser, au cas où il ne réussirait pas à les engager dans une lutte ouverte contre nous. Les prétendues guérillas du «Balli kombëtar» restaient dans l'attente des événements pour éventuellement attaquer l'occupant ou pour se lier étroitement avec lui contre le mouvement de libération nationale. Notre tactique, qui visait à éloigner les éléments hésitants de cette organisation à peine créée et à faire participer des bandes du «Balli» à la lutte et aux actions, était parfaitement juste. La question de la lutte et des actions nous préoccupait avant toute autre chose et c'est précisément sur cette plateforme que se déroulèrent nos premiers entretiens avec l'organisation du «Balli», où plutôt avec ses prétendus chefs. Notre Comité central n'est entré en discussion avec eux sur aucune autre plate-forme. Il s'agissait de démasquer le «Balli» à son point le plus faible: son attitude envers la lutte contre l'occupant. Dès les premiers

entretiens on posa au «Balli» la question de savoir s'il entendait combattre ou non l'occupant. Et c'est précisément sur ce point qu'il fallait lui arracher son masque.

Au début on tomba d'accord sur la création de commissions de coordination des activités. Mais ces commissions restèrent lettre morte, parce que le «Balli kombëtar» et ses bandes ne se résolurent jamais à lutter contre l'occupant et les quislings. Le but de notre Parti était d'entraîner les bandes du «Balli» au combat contre l'occupant. A cette époque, lorsque certains éléments du «Balli» jouissaient encore dans certaines régions surtout des restes d'une certaine influence imméritée parmi la couche paysanne, cette tactique du Parti était pleinement justifiée. L'appel du Parti à la lutte et aux actions devait démasquer la démagogie du «Balli», qui avait pour objectif de détourner le peuple de la Lutte de libération nationale. C'est pourquoi, au début, le «Balli» accepta en principe la formation des commissions de coordination, afin de saboter la lutte du peuple. A travers ces commissions, il espérait pouvoir, par des discussions sans fin, retarder les combats et les actions jusqu'à ce que l'occupant apprenne l'objectif et le lieu des actions. Mais notre Comité central a toujours eu conscience de ce danger et il n'a jamais laissé le sort des actions dans les mains de ces commissions. Si, quand les hommes de notre Parti auraient proposé à la commission d'accomplir une action, notre proposition était rejetée par le «Balli», celle-ci devait être menée par nous seuls. Comme nous l'avons dit, ces commissions restèrent seulement sur le papier. Les bandes du «Balli» ne participèrent jamais à la lutte, et les commissions ne se réunirent pas davantage. Voilà quels étaient le caractère et le rôle des commissions de coordination des actions, à propos desquelles on nous a accusés à Berat d'avoir adopté des «positions opportunistes» envers le «Balli». Cette accusation n'est pas fondée. Dans notre attitude envers le «Balli» il n'y a pas eu d'opportunisme. La tactique du Parti a été juste. Elle aurait été préjudiciable et opportuniste si la création des commissions avait freiné le mouvement de libération nationale, mais cela ne se produisit pas ni ne pouvait se produire.

Vukmanovic Tempo a affirmé au V<sup>e</sup> Congrès du PCY que nous nous sommes maintenus sur des «positions opportunistes à l'égard du et que nous n'avons ni démasqué ni attaqué cette organisation». Ce point de vue, Vukmanovic Tempo l'a exprimé aussi durant la lutte, quand il est arrivé auprès de notre Etat-major. Son jugement fut appuyé par Koçi, mais encore plus par Sejfulla Malëshova. Les visées de Sejfulla Malëshova sont déjà connues de tous. Dès qu'il eut mis le pied en Albanie, il se chercha des appuis pour pouvoir manifester son opposition au Secrétaire général du Parti et dans l'intention de prendre sa place. Nous nous élevâmes contre le jugement de Vukmanovic Tempo, en le considérant comme non fondé. Nous n'avons jamais été contraires à la dénonciation du «Balli». Vukmanovic Tempo considérait comme une erreur de n'avoir pas démasqué à fond le «Balli» dès le début. Cette opinion, il l'exprimait ex cathedra, sans connaître la situation et les circonstances du pays. Quant à nous, en nous basant sur des conditions de fait, nous estimions qu'on ne pouvait pas démasquer à fond le «Balli» d'emblée, mais que cela devait se faire progressivement. Le fait est que notre Parti n'a jamais fait de compromis avec le «Balli» et qu'il n'a jamais observé une attitude opportuniste à son égard. Nous avons été toujours en lutte contre le «Balli». On ne peut pas exclure quelques cas d'atermoisement dans notre action, mais il n'était pas possible d'établir avec précision, comme le prétendait Tempo, le jour où il fallait démasquer le «Balli». L'accusation de Vukmanovic Tempo et du Comité central du PCY comme cela est apparu récemment à leur congrès, visait à discréditer notre Comité central et les dirigeants du Parti, pour s'être soi-disant montrés opportunistes à l'égard du «Balli kombëtar».

Entre-temps, le délégué yougoslave au plénum de Berat considérait la convocation de la Conférence de Labinot, où fut condamné l'accord de Mukje, comme un acte sectaire de notre Parti. Ce même délégué prétendait que, bien qu'on eût commis une erreur à Mukje (cette erreur, ce n'est pas nous qui l'avons commise mais Ymer Dishnica, et notre Comité central l'a condamné dès qu'il eut appris sa trahison), nous n'aurions pas dû refuser l'invitation d'Ali Këlcyra à participer à la réunion du «Comité pour le Salut de l'Albanie» à Mukje, mais y aller, continuer les entretiens et démasquer les chefs du «Balli», à partir de cette plate-forme. Notre attitude sur cette question était juste, tandis que les points de vue du délégué du Comité central du PCY étaient totalement opportunistes. Notre participation à cette réunion, organisée sur la base de l'accord de Mukje, aurait désorienté le Parti. C'aurait été une concession du Comité central de notre Parti au «Balli kombëtar».

Il aurait en effet reconnu par là les décisions non fondées et préjudiciables à notre mouvement, prises à Mukje. La poursuite des négociations, sur la plateforme de Mukje, aurait constitué une grave erreur pour le Comité central de notre Parti. Il ne l'a pas commise. Et c'est pour ne pas avoir commis une telle erreur que notre Comité central a été accusé de sectarisme par le délégué du Comité central du PCY et par Sejfulla Malëshova.

Sejfulla Malëshova, appuyé par le délégué du Comité central du PCY, imputa à la ligne de notre Parti, au Comité central et surtout au Secrétaire général certaines erreurs tactiques commises par Liri Gega et par quelques autres camarades du Nord, ainsi que les représailles exercées contre un certain nombre de ballistes à la veille de libération de Tirana. Sejfulla Malëshova définit ces erreurs comme des erreurs de caractère sectaire et d'une grande gravité pour la ligne du Parti. Il déclara que le «Parti se transformait en un parti terroriste». C'étaient là de basses accusations lancées contre le Parti par quelqu'un qui prenait la défense des éléments ballistes, nos ennemis. C'était le prélude des conceptions opportunistes de Sejfulla Malëshova et de ses activités hostiles contre la ligne du Parti. Le délégué du CC du PCY nous accusa, lui aussi, d'avoir commis des actions illégales et très sectaires. Certes, dans le Nord et au cours de la bataille de Tirana, on a pu parfois accomplir des actions hâtives et non mûrement réfléchies; nos camarades auraient pu se montrer dans certains cas plus modérés, mais à ces moments-là il n'était pas possible d'éviter totalement de tels faits. Pour Sejfulla Malëshova cependant, le châtement et l'élimination des agents de l'étranger étaient des actions sectaires et condamnables.

Voilà quelles étaient, en général, les accusations portées contre la ligne du Parti au plénum de Berat par le délégué yougoslave et ses tenants.

Nous devons reconnaître que durant la Lutte certaines erreurs ont été observées dans la ligne organisationnelle. L'erreur principale, à notre avis, ne consistait pas, comme on nous en a accusé, dans la création du Comité central provisoire du Parti. En ce temps-là et dans ces conditions, lors de la fondation du Parti, on ne pouvait rien faire de plus. Les faits ont prouvé que la façon dont cette question avait été réglée était juste. Le Parti a été créé et consolidé. Il a combattu les fractions et les a écrasées. Des organisations du Parti ont été créées dans de nombreux districts.

Une erreur en matière d'organisation a été commise dans les modalités et dans la procédure des élections du Comité central du Parti à la première conférence nationale du PCA. La Conférence mena ses travaux régulièrement. Les délégués furent élus de manière juste, malgré les circonstances difficiles où nous nous trouvions. Mais l'élection du Comité central se fit dans un secret excessif. Cela devait, par la suite, influencer négativement le fonctionnement du Comité central et gêner ses membres dans l'exécution des tâches que le Parti leur assigna à travers la conférence. On sait comment le Comité central et le Bureau politique furent élus, comment furent désignés les secrétaires, comment le Comité central entreprit ses travaux, etc. Nous avons analysé tous ces points et j'affirme que notre analyse a été juste. Nous avons convenu qu'en ces questions de grande importance pour le Parti les erreurs n'ont pas été absentes. Nous pouvons partiellement les prendre à notre charge, nous pouvons en accuser Miladin Popovic, mais nous pensons que le principal coupable est Blazo Jovanovic. Il était venu en Albanie comme délégué du Comité central du Parti communiste de Yougoslavie afin de nous aider précisément pour ce travail. Nous devons avouer franchement que nous manquions de l'expérience nécessaire pour organiser des réunions de l'importance des conférences et des congrès, ainsi que les élections de leurs organes, Comité central et autres. Cette expérience manquait également au camarade Miladin Popovic, qui était, lui aussi, un cadre jeune et dont l'expérience se limitait à la direction d'un comité régional du Parti, dans les conditions de la clandestinité. Mais la faute de Miladin Popovic consiste dans le fait qu'il aurait dû, avant la conférence, avoir acquis une plus grande confiance dans les cadres de notre Parti, les apprécier judicieusement et ne pas hésiter dans ses décisions et dans ses jugements en ce qui les concernent. Au commencement, son hésitation était justifiable, mais par la suite, quand nos camarades eurent donné des preuves de leur niveau de formation en tant que cadres, il aurait dû leur confier davantage la direction des affaires du Parti. Miladin, par contre, continuait de se montrer hésitant. Il avait le sens des responsabilités, et c'était là, certes, un trait positif, un trait sain de marxiste internationaliste. Mais il aurait dû réfléchir et se rendre

compte que c'était nous qui étions principalement responsables envers le Parti, envers notre peuple et envers le Komintern. C'est sur cette base que devaient avoir lieu les élections du Comité central, de façon que chaque camarade élu assume une pleine responsabilité pour la direction des activités du Parti. Même sur les questions d'organisation, Miladin Popovic s'est limité à des formes de travail qui pouvaient convenir à un comité régional, mais non pas à un organe essentiel, à un organe dirigeant du Parti.

La compréhension étroite des questions organisationnelles, le manque d'expérience de notre part et du camarade Miladin ainsi que les circonstances difficiles de la lutte, permirent donc l'apparition d'erreurs sur les questions d'organisation du Parti et du fonctionnement de ses organes. Mais nous tromperions si nous considérions encore ces problèmes à partir de la plate-forme erronée des accusations qui nous furent adressées à Berat par les dirigeants yougoslaves, auxquels s'associèrent Sejfulla Malëshova et d'autres camarades. Certains d'entre eux, comme Koçi Xoxe et consorts, continuèrent même par la suite à s'en tenir aux conclusions erronées auxquelles on avait abouti à Berat.

Avant tout, il est absolument faux et injuste de dire que Miladin Popovic a guidé le Parti, comme si le Comité central et le Secrétaire général du Parti avaient eu les mains liées. C'est ainsi que les dirigeants yougoslaves ont tenté de présenter cette question, afin de discréditer notre Comité central et le Secrétaire général du Parti, bien qu'ils fussent eux-mêmes en opposition avec Miladin Popovic. Une pareille thèse hostile était dirigée contre notre Parti, mais le pire est qu'à Berat elle fut acceptée, sinon explicitement du moins tacitement. C'est notre Comité central qui a dirigé le Parti et la Lutte de libération nationale. Miladin Popovic qui doit être considéré comme un camarade de notre Parti, a seulement prêté son aide, au même titre que chacun des autres camarades du Comité central. Le Secrétaire général de notre Parti a rempli son rôle de guide et de dirigeant du Parti et il s'est acquitté comme il se doit de sa tâche. Il s'est employé et a réussi à diriger le Parti et le mouvement, à les orienter dans la juste voie, à leur donner des directives et des instructions utiles sur le plan politique comme sur celui de l'organisation en se fondant sur l'expérience du Parti et sur le précieux concours que lui prêtaient les autres membres du Comité central, qui dirigeaient les organisations dans le secteur civil et la Lutte de libération nationale dans toute l'Albanie. Il faut dire ici que Miladin Popovic a grandi à nos côtés. C'est notre Parti qui l'a élevé comme il nous a élevés tous. C'était un camarade sincèrement internationaliste, qui aimait beaucoup l'Albanie et le peuple albanais. En toute occasion, il a adopté une juste attitude communiste, internationaliste, en défense des intérêts et des justes prises de position de notre pays et de notre Parti. Miladin était un militant communiste doté d'un grand courage. Souvent, en notre présence, il s'opposait aux points de vue des autres délégués du Comité central du Parti communiste de Yougoslavie, comme Dusan Mogosa, Vukmanovic Tempo, Blazo Jovanovic, Velimir Stoinic et autres. Aussi la direction yougoslave ne le voyait-elle pas d'un bon œil, et à la veille de la Libération, avant le plénum de Berat il reçut l'ordre de quitter l'Albanie (comme on le sait, il fut tué traîtreusement dans un attentat organisé par l'OZNA [*OZNA — Service secret yougoslave.*] en mars 1945).

A Berat, l'intervention de la direction yougoslave et de son délégué eut pour effet de créer l'opinion que notre Comité central n'avait pas dirigé comme il se doit, et que Miladin Popovic n'avait pas travaillé pour former une direction digne de ce nom. Cela n'est pas exact. S'en tenir aux conclusions de Berat, c'est commettre une grave erreur. Notre Comité central s'est renforcé, s'est trempé et il a dirigé la lutte. Les camarades du Comité central ont organisé le Parti dans toute l'Albanie, ils ont dirigé la Lutte de libération nationale, ils ont dirigé les unités de partisans. Sans l'existence du Comité central, sans la direction du Parti, nous n'aurions pas pu avoir un Parti comme celui que nous avons aujourd'hui, nous n'aurions pas pu remporter ces victoires. Et le mérite de la victoire ne peut pas être attribué à deux ou à trois personnes. Elle n'aurait pas pu être assurée par un Parti dont le Comité central aurait été très faible ou, pis encore, n'aurait pas existé du tout.

Certes, le Comité central aurait pu se réunir plus fréquemment et plus régulièrement. Mais il ne faut pas croire que dans l'espace de trois ans et dans les conditions difficiles de la lutte, on pouvait organiser beaucoup de réunions.

Néanmoins, on en a tenu un certain nombre, sinon plénières, du moins avec la participation d'un bon nombre de camarades et du Secrétaire général, qui ont discuté des problèmes et ont pris des décisions. Le Comité central a défini sa position à propos de chaque situation politique et de chaque événement important. Les documents du Parti en témoignent. Ainsi donc, à différentes périodes, le Comité central s'est réuni, tantôt au complet, tantôt avec certaines absences; des discussions s'y sont déroulées, nous avons déterminé notre attitude et pris des décisions qui ont été communiquées ensuite à la base du Parti. Tout cela a été fait dans les difficiles conditions de la guerre et non en temps de paix, aussi les insuffisances doivent-elles être considérées dans le cadre de ces circonstances et de ces difficultés.

Il y a eu aussi des cas où l'on a sous-estimé certains membres du Comité central et empiété sur leurs fonctions. Au cours de son activité, notre jeune Comité central a parfois adopté aussi des formes de travail propres à la guerre de partisans. La responsabilité du secrétaire à l'organisation, par exemple, devait être définie plus clairement. Cette erreur fut due en premier lieu à Miladin Popovic, puis à moi-même, mais elle est imputable aussi aux circonstances qui contribuèrent à créer cette situation anormale. Je suis convaincu que Miladin, pas plus que moi-même, n'a eu aucun dessein malveillant en ce qui concerne le poste que Koçi devait occuper et que la première Conférence nationale lui avait assigné. Je rejette tout ce qui a été dit à Berat à ce propos, à savoir que nous aurions caché à Koçi que la conférence l'avait élu secrétaire à l'organisation et que nous ne lui avons pas confié cette fonction. J'avais mon opinion sur le travail pas très brillant de Koçi. Ses idées sur divers problèmes étaient flottantes et étroites, il avait peu confiance dans ses propres opinions et était facilement influençable. Mais c'est un fait que Koçi n'a pas été investi de ses fonctions dans les formes requises.

Liri Gega notamment avait influé dans ce sens. Dans des buts bien définis et par des intrigues, elle s'employait à garder d'importantes positions dirigeantes au Comité central et à prendre la place de Koçi Xoxe. C'est à tort qu'on a accusé Miladin Popovic de l'avoir appuyée dans ses desseins ; il n'avait pour Liri que du mépris, alors que Dusan Mogosa alimentait sa présomption et son arrogance. Liri Gega était une intrigante, qui aspirait à se créer une coterie malsaine. Elle menait un travail nettement sectaire et individuel. A Berat, elle tenta de devenir «Directrice des cadres», elle brigua le plus haut grade militaire. J'avais déjà critiqué certaines de ses erreurs, entre autres son activité sectaire dans le Nord et ses tentatives pour imposer son opinion sur les cadres. Mais on doit admettre que ses erreurs n'ont été sévèrement critiquées qu'à Berat. Nako et Koçi la voyaient peut-être d'un autre oeil. Peut-être avaient-ils décelé en elle assez de défauts, mais le fait est qu'elle n'avait été l'objet d'aucune critique grave et que l'on n'avait jamais soulevé son cas avec le sérieux avec lequel on le fit à Berat. Liri Gega méritait une saine critique. Mais les dirigeants yougoslaves exploitèrent cette situation pour chercher à atteindre leurs buts.

A Berat, on n'examina pas les questions dans la véritable optique du Parti. Koçi et Nako, dans leurs critiques, étaient guidés par leurs intérêts personnels. Mais le pire est qu'on ne comprit pas les objectifs de la direction yougoslave. De ce fait, on admit leurs accusations et l'on accepta leurs «conseils». Les camarades n'analysèrent pas profondément non plus les desseins de Sejfulla Malëshova et des autres éléments qui œuvraient dans les coulisses. A mon avis, cela était dû au fait que les choses n'avaient pas été analysées dans un esprit de saine critique et autocritique, mais sous des formes très étroites et avec des méthodes propres à la guerre de partisans. Ce fut là un grave défaut. Il s'est manifesté aussi par la suite et il a fait qu'en matière de critique, on n'a pas toujours eu le sens de la mesure dans l'analyse des problèmes à résoudre. L'objectivité, le sang-froid et le jugement approfondi et impartial nous ont manqué.

Le but principal de l'immixtion du Comité central du PCY au plénum de Berat, n'était pas, à notre avis, de corriger les erreurs qu'ils nous attribuaient et de renforcer notre Comité central, ni de rectifier la question des cadres soi-disant sous-estimés. Ils avaient des objectifs déterminés. Le délégué du Comité central du Parti communiste de Yougoslavie, Velimir Stoinic, est venu à Berat avec des décisions déjà prises en poche. Le principal objectif de la direction yougoslave était d'attenter à l'indépendance de notre Parti. Notre Parti et son Comité central auraient dû se soumettre à la ligne et aux directives du Comité central du PCY ; notre pays aurait dû s'orienter totalement et uniquement vers la Yougoslavie.

Pour parvenir à leurs fins, il leur fallait créer une situation précaire dans notre Parti, répandre l'opinion que sans la Yougoslavie nous n'aurions eu ni Parti, ni Lutte, ni Libération. Les Yougoslaves pensaient que le Parti et le peuple albanais considéraient, certes, avec sympathie la Yougoslavie, mais qu'ils ne l'appréciaient pas autant qu'eux-mêmes le souhaitaient.

Pour notre Parti, durant la Lutte de libération nationale, la Yougoslavie a été une voisine, une alliée et une amie précieuse. Tout notre Parti nourrissait un vif attachement pour le Parti communiste et les peuples de Yougoslavie. Mais, à nos yeux, la Yougoslavie avait sa juste place.

Pour notre Parti, l'Union soviétique, le Parti bolchevik et Staline venaient avant quiconque. En sauvant le monde du fascisme, ils avaient apporté une grande contribution à la victoire de notre peuple. Nous en étions convaincus et nos tracts, des premiers aux derniers, en témoignent clairement. Il est de fait que le nom de Tito était inconnu à notre Parti, mais les gens de chez nous connaissaient et appréciaient à sa juste valeur la lutte des peuples de Yougoslavie. C'était pour nous un encouragement et elle allégeait le poids de notre propre lutte. Mais rien de plus. Nous n'avions aucun lien direct avec l'armée de libération nationale yougoslave, et nous n'en recevions aucune aide directe.

Naturellement, notre Comité central a profité dans une certaine mesure de l'expérience de la lutte du PCY par les émissions de la radio «la Yougoslavie libre» et parfois à travers quelque brochure qui nous parvenait sous la main. C'étaient là les seules formes de liaison que nous avions avec le Comité central du PCY si l'on excepte la venue des délégués yougoslaves dont nous venons de parler plus haut et qui nous ont fait plus de mal que du bien, ainsi que l'envoi d'une délégation de notre jeunesse auprès de l'Etat-major de Tito, délégation qui rentra vers la fin du conflit.

Cependant, la façon dont s'est déroulé le plénum de Berat, créa une situation qui laissait entendre que nous étions redevables de tout à la Yougoslavie et au Comité central du PCY. A Berat, au lieu de mettre en lumière les succès de notre lutte (ceux qui furent appréciés dans la mesure où le voulut bien le délégué du Parti communiste yougoslave), on critiqua âprement la ligne du Parti et on attaqua sa direction de manière injuste et indigne. Le dessein des Yougoslaves était d'attaquer et d'éliminer le Secrétaire général du Parti, car ils voyaient en lui le vrai obstacle à la réalisation de leurs objectifs.

On obligea lâchement le camarade Miladin Popovic à rentrer dans son pays, sans lui permettre de faire son autocritique, ou même une critique, qu'il avait bien le droit de faire, ayant lui aussi son mot à dire. On le chassa d'Albanie. Je n'ai pas été d'accord sur ce point avec le délégué yougoslave. Mais les Yougoslaves voulaient se débarrasser de Miladin Popovic, parce qu'il pouvait devenir un trouble-fête. Sinon, il n'y aurait pas eu de raison d'organiser le plénum de Berat à mon insu, avec tant de mystère.

Quand les questions furent posées, j'ai trouvé certaines prises de position judicieuses : notamment la critique adressée à Liri Gega et les observations sur les imperfections constatées dans notre travail. Mais à la réunion de Berat on ne parla que des grosses «erreurs» des principaux camarades qui dirigeaient le travail, et l'on ne dit rien des erreurs des autres, par exemple, de la passivité notoire de Sejfulla Malëshova, du travail étroit de Koçi Xoxe, et d'autres encore. Pourquoi a-t-on parlé si durement et injustement de Miladin Popovic au point que le délégué yougoslave, s'apercevant que ces critiques pouvaient léser indirectement le PCY lui-même et diminuer la confiance en celui-ci, interrompit au milieu de la réunion les critiques adressées aux camarades yougoslaves ? Tout cela se faisait évidemment dans un but déterminé, attaquer le Secrétaire général du Parti. A Berat, on ne prononça même pas une bonne parole à l'adresse du Secrétaire général, qui avait combattu et accompli dans la mesure du possible son devoir; au contraire, on l'accusa d'actes et d'erreurs qu'il n'avait pas commis, et l'on suscita ainsi la méfiance à son égard. Seulement, si l'on réfléchit un peu, on comprendra qu'avec la situation qui s'était créée pour le Secrétaire général du Parti, il ne pouvait plus y avoir ni unité ni harmonie au sein du Bureau politique. Chacun des membres du Bureau devait chercher à tirer la couverture à soi, et il n'y aurait plus eu personne pour coordonner les actions. Les opinions du Secrétaire général devaient être considérées avec défiance ; les ambitieux qui avaient travaillé à créer un tel état de choses allaient s'efforcer de réaliser leurs visées de facto, sinon de jure.



Tout devait dégénérer en questions personnelles. On devait voir dominer l'intrigue, la discorde, l'incompréhension, les préjugés, le formalisme et beaucoup d'autres graves défauts, qui auraient menacé le Comité central et le Bureau politique. Pendant un certain temps c'est précisément ce qui advint. Et ces maux, c'est le plénum de Berat qui les a apportés à notre Parti. Non seulement il donna satisfaction aux ambitions malsaines de certains camarades et les encouragea, non seulement il exauça pleinement les vœux du délégué yougoslave et de la direction yougoslave, mais il favorisa l'infiltration de l'opportunisme dans la ligne de notre Parti. Velimir Stoinic, loin d'intervenir, ne tenta même pas de modérer les critiques injustifiées qu'on adressait au Secrétaire général de notre Parti. Il semblait au contraire satisfait des interventions de Sejfulla Malëshova, de Koçi Xoxe et de Nako Spiru, qui prônaient la théorie du «Chef du parti», qui exaltaient Tito et considéraient le Secrétaire général comme l'incarnation de tous les erreurs commises durant la Lutte de libération nationale. Le délégué yougoslave était ignorant en ce qui concerne aussi les questions d'organisation du Parti, incapable de s'orienter dans la complexité des situations politiques. Il n'avait pas la moindre idée de la situation de notre pays. Il ne la connaissait que sur la base des informations que lui avait fournies son Comité central, mais celles-ci aussi étaient fausses. Ancien commissaire de division, il avait la tête remplie d'une série de phrases stéréotypées. C'était là tout son bagage culturel. Il nous transmit aussi quelques circulaires sur l'organisation du Parti et du pouvoir, que nous ne pouvions pas considérer comme définitives. De cette manière, il s'imposa à nous et nous amena à faire nôtres beaucoup d'attitudes funestes pour notre ligne marxiste-léniniste, ce qui eut pour effet d'aggraver les erreurs amorcées à Berat. La question du Front en particulier est typique à cet égard. A la demande de Stoinic, nous avons admis au Front Cen Elezi et quelques autres bandits que, sans sa proposition, nous aurions pendu une dizaine de fois. Une semaine plus tard, ayant écouté Radio-Belgrade, il nous dit qu'il fallait fermer les portes du Front et d'autres bêtises de ce genre. Par ailleurs, étant lui-même enclin à l'opportunisme, il nous incitait à nous rallier à des personnes qui n'avaient jamais été des nôtres et qui devaient devenir des ennemis du Parti, de notre mouvement et de notre pouvoir.

Le plénum de Berat aurait constitué un événement mémorable pour notre Parti, si l'on y avait discuté les problèmes pour lesquels il avait été convoqué et s'il avait mené ses travaux dans un sain esprit de parti.

A Berat on critiqua durement la direction, ses méthodes de travail, l'absence d'unité et de sincérité, le travail personnel, étriqué et sectaire qui y régnait. Toutes ces critiques, si elles avaient été saines, auraient dû donner de bons résultats, ceux auxquels on était en droit de s'attendre. Or le plénum de Berat apporta précisément le contraire. Et cela constitue une autre preuve du fait que la critique et l'autocritique n'y furent pas du tout communistes. L'objectif du Comité central du PCY était donc d'attaquer, de discréditer et, si possible, d'éliminer le Comité central de notre Parti, afin de faire ressortir le rôle déterminant de la prétendue aide que le Comité central du PCY avait soi-disant prêtée à notre Parti durant la lutte et qui l'aurait conduit à la victoire.

Mais ne croyons pas que les critiques faites à Berat contre les défauts et les faiblesses aient été toutes injustifiées. La critique contre Liri Gega, comme les faits devaient le montrer par la suite, était parfaitement juste. Toujours est-il que, dans l'ensemble, le plénum de Berat a fait au Parti plus de mal que de bien. Nous devons être persuadés du fait que l'aide du Comité central du PCY et de son délégué a été nulle, ou pour être plus exacts, très négative.

Il est vrai qu'après le plénum de Berat il fut procédé à l'organisation du pouvoir, de l'appareil du Comité central, etc., mais cette organisation, c'est nous qui l'avions conduite et non pas le délégué du CC du PCY. La situation créée après la Libération nous aida sans doute à régler bien des choses.

Si les choses à Berat avaient été traitées plus correctement, nous nous trouverions beaucoup mieux et nous serions beaucoup plus avancés. Pouvions-nous régler là-bas ces questions sans l'aide du délégué Stoinic? Je pense que oui. Bien sûr non sans quelques imperfections, mais pas avec ces grosses lacunes sur les principes, que l'on a constatées par la suite.

Malgré tous les maux apportés par le plénum de Berat, il y fut noté un fait positif, si on peut le définir ainsi, c'est que tous les documents concernant ses travaux sont restés à la connaissance de la seule instance suprême du Parti et qu'ils n'ont pas été diffusés parmi les membres. S'ils l'avaient été, il se serait créé une confusion encore plus grande. Les maux de Berat se développèrent seulement à l'intérieur du Bureau politique et du Comité central. Après ce plénum, les membres du Comité central n'avaient pas une claire vision des choses, ils n'avaient pas de fermes convictions et ils demeurèrent à la traîne de tous les éléments qui suivirent. Le ton de Berat a influencé de diverses manières sur l'ensemble du travail du Comité central.

Le Comité central du Parti communiste de Yougoslavie et son délégué au plénum de Berat avaient remporté une victoire. Ils avaient réussi à rompre l'unité de notre Comité central, à frapper la direction du Parti, à ébranler sa confiance en soi, à susciter la méfiance de quelques camarades du Bureau politique et du Comité central à l'égard du Secrétaire général, à détruire la méthode collégiale de travail au sein du Bureau politique et du Comité central. C'était, certes, une victoire pour les dirigeants yougoslaves, mais elle ne leur suffisait pas. Ils aspiraient à soumettre complètement notre Comité central aux ordres de leur délégué. Mais ils tombèrent sur un os !

Après le plénum de Berat le délégué yougoslave tenta d'intervenir partout mais sans succès. Il frappa à la porte du Secrétaire général, mais on ne la lui ouvrit pas ; il frappa à la porte de Nako Spiru, mais celui-ci ne la lui ouvrit pas non plus. Lui et ses camarades yougoslaves commencèrent à réunir quelques membres de notre Comité central, à s'entretenir avec eux, à se plaindre de ne pas être mis au courant de tout ; en même temps, ils tâchèrent d'influencer ces camarades pour les mettre en opposition avec le Bureau politique du Parti. Le délégué yougoslave demanda que l'on permît à des cadres du PCY de venir travailler dans notre organisation de la jeunesse. Nous refusâmes. Il demanda qu'on lui remette les rapports envoyés au Comité central par les comités du Parti, mais cela aussi lui fut refusé. Il fit de Liri Gega sa propre agente et, bien qu'il eût approuvé la condamnation qui lui avait été infligée à Berat, il nous proposa sans aucune pudeur de la réintégrer au Comité central. Mais cela aussi lui fut catégoriquement refusé. Par ses menées antimarxistes en exécution des ordres du Comité central du PCY, Velimir Stoinic se découvrit totalement et ne fut plus d'aucun prix pour le Comité central du PCY, qui se vit obligé de changer de tactique et d'hommes. Aussi envoya-t-il à sa place Josip Djerdja, l'homme de l'OZNA pour l'Albanie, afin qu'il «répare les pots cassés par Velo».

## **LA SITUATION APRES LE PLENUM DE BERAT ET LES THESES DU SECRETAIRE GENERAL DU PARTI POUR LA REVISION DE CE PLENUM**

Il est d'abord nécessaire d'analyser un peu la situation qui s'était créée après le plénum de Berat et les graves conséquences qui en découlaient. En premier lieu, notre Comité central et son Bureau politique n'étaient pas assez aguerris, organisés, et ils manquaient de la cohésion voulue pour faire face aux diverses situations et pour résoudre les grands problèmes qu'ils devaient affronter après la Libération. Le plénum de Berat n'avait donné ni au Comité central, ni au Bureau politique l'unité si souhaitée, pas plus qu'il ne les dota d'une juste conception de leur action en tant qu'état-major organisé, alors que c'est justement pour avoir manqué de cette unité et de cette juste conception qu'ils avaient été critiqués à Berat. Les membres du Comité central ne furent pas investis de leurs fonctions comme il se doit. Les responsabilités qu'ils devaient assumer ne furent pas bien définies ; leurs fonctions étaient fixées fortuitement et sans une étude préliminaire approfondie. Et cela se produisait parce que le Bureau politique lui-même n'était pas en mesure de procéder à une répartition judicieuse du travail.

Le plénum de Berat avait créé une situation de privilège pour le Secrétaire du Parti à l'organisation, ce qui permettait à Koçi Xoxe de monopoliser les affaires entre ses mains. D'autre part, le plénum ébranla les positions de tous les autres dirigeants et en premier lieu la situation et la fonction du Secrétaire général du Parti. L'autorité du Secrétaire général fut mise en cause et ébranlée. Quelques camarades du Bureau politique ne lui témoignaient plus la confiance voulue. Prétendre le contraire serait une contre-vérité. Autrement l'attitude et les erreurs de certains camarades seraient inexplicables.

C'était au Secrétaire général qu'incombait la tâche de définir, de diriger et de contrôler le travail des membres du Bureau politique et du Comité central. Mais il ne pouvait pas le faire par la force, particulièrement à la suite de la situation créée par le plénum de Berat. Demander «pourquoi le Secrétaire général a permis une telle situation» ne serait pas du tout une attitude objective.

Au plénum de Berat et après celui-ci, la personnalité de Nako Spiru s'éleva, il est vrai, au-dessus des autres camarades du Bureau politique mais cela ne fut pas l'œuvre du Secrétaire général. Au contraire, cette situation était à son détriment. Il appartenait aux camarades du Bureau de remédier à une telle situation s'ils jugeaient que Nako Spiru dépassait les limites permises. Cette tâche incombait avant tout à Koçi Xoxe, mais il n'en fit rien. Pourquoi Koçi ne bougea-t-il pas ? Au début, il se tut parce que l'attitude et l'action de Nako Spiru, encouragées par les délégués yougoslaves, affaiblissaient les positions du Secrétaire général, ce qui s'accordait avec ses propres desseins. S'il en avait été autrement, la logique aurait voulu que Koçi Xoxe, en sa qualité de secrétaire à l'organisation, collaborât étroitement après le plénum de Berat avec le Secrétaire général, qu'il comprît que l'activité de Nako Spiru lésait l'unité dans la direction du Parti et dénaturait le rôle du Secrétaire général. Mais quand les Yougoslaves se furent rendu compte qu'ils ne pouvaient pas manipuler Nako à leur gré, ils commencèrent à appuyer, à pousser et à mettre toujours plus en avant Koçi Xoxe. Alors se manifestèrent aussi les frictions qui existaient entre Nako d'une part et les Yougoslaves et Koçi Xoxe, de l'autre. Apparemment, dans cette période, Nako Spiru prit conscience de ses erreurs et se rapprocha du Secrétaire général. Par contre, Koçi Xoxe, voyant dans ce rapprochement un danger pour lui-même et ne se souciant guère de l'intérêt du Parti, qui était de voir renforcer son unité, entreprit, à l'incitation des Yougoslaves, de combattre Nako Spiru. Le plénum de Berat avait créé chez Koçi Xoxe la conviction que l'on pouvait résoudre beaucoup de problèmes sans consulter le Secrétaire général et sans lui demander son avis; à la suite de ce plénum il avait acquis une confiance excessive en lui. Tout cela contribua à créer les situations que je viens d'évoquer.

Alors que Nako Spiru opérait un tournant et se rapprochait avec plus de confiance du Secrétaire général, Koçi Xoxe et Pandi Kristo, poursuivaient, eux, leur voie erronée. Ils n'avaient pas la confiance voulue dans le Secrétaire général. Ils ne comprenaient ni n'utilisaient correctement l'arme de la critique et de l'autocritique pas plus que l'affrontement des points de vue contraires au sein du Parti. Ils considéraient les questions sur un plan personnel et les contradictions comme étant montées par Nako Spiru. Cela les conduisit ainsi à de graves erreurs dans la ligne politique comme dans la ligne organisationnelle.

Pour ma part, j'avais conscience de la nécessité de collaborer avec les camarades du Bureau politique. Aussi ne voyais-je rien de mal dans le rapprochement de Nako. Personnellement, je l'estimais et je l'aimais malgré ses défauts, bien que son attitude à Berat ne m'eût pas plu. Je lui en avais du reste fait alors l'observation. Longtemps après Berat, j'ai continué d'ignorer l'activité déployée par Nako Spiru dans les coulisses. Cela me fut révélé plus tard par d'autres camarades. Je n'avais donc pas de raison de douter de ses bonnes intentions. On ne lui avait adressé aucune critique sur son travail, au contraire, tous l'écoutaient. Ses critiques étaient assez courageuses. Que pouvais-je voir de mal dans ce rapprochement ? Au contraire, je le recherchais et il n'y avait dans mes dispositions aucune considération personnelle. Nako Spiru pouvait avoir manifesté certaines tendances dans son action; il avait même commis des erreurs, mais d'autres que lui n'en étaient pas exempts.

Nous discutons les défauts et les erreurs, nous les analysons de notre mieux et les critiquons. Mais c'est un fait que entre Nako et Koçi, entre Nako et Sejfulla, entre Bedri et Koçi et entre Sejfulla et Koçi, ces discussions et ces critiques étaient dominées par des considérations personnelles. L'arbitrage du Secrétaire général et son opinion ne parvenaient pas à s'imposer suffisamment dans cette atmosphère créée à divers niveaux parmi ces camarades. Cet état de choses avait son origine dans le manque d'unité et de coordination de l'activité du Bureau politique. Un certain nombre de ces camarades accusaient le Secrétaire général d'indulgence à l'égard de Koçi Xoxe tandis que Koçi et Pandi Kristo étaient convaincus qu'il subissait l'influence de Nako ou de quelque autre camarade. A

aucun moment il ne m'a été fait de critique sérieuse et fondée, qui prouvât que j'avais été mal influencé par ces camarades. Je ne peux tout de même pas prendre sur moi les fautes et les erreurs des autres.

En fait, je n'ai jamais été influencé par les points de vue erronés de Nako Spiru. Dès la période de la Lutte de libération nationale, j'ai critiqué et j'ai jugé dangereuses les tendances erronées de Nako Spiru et de Liri Belishova sur le travail parmi la jeunesse. *[Malgré tous ses efforts pour renforcer l'organisation de la jeunesse, Nako Spiru ne considérait pas correctement certaines questions relatives à cette organisation. Il avait en particulier tendance à faire développer le travail de la jeunesse d'une façon pour ainsi dire indépendante du Parti, et d'opposer les cadres de la jeunesse à ceux du Parti en faisant des comparaisons nullement justifiées entre les deux organisations. Liri Belishova fit siennes ces tendances.]* Je n'étais pas d'accord non plus avec certains autres points de vue erronés de Nako, spécialement en ce qui concerne les cadres.

Une telle vision des choses devait nécessairement conduire à cette scission qui s'est produite dans notre Bureau politique et que Sejfulla Malëshova et les Yougoslaves exploitèrent pour réaliser leurs visées hostiles. Koçi Xoxe en profita pour monopoliser le travail, en sous-estimant le rôle du Secrétaire général à la direction, ce qui encouragea Nako Spiru à donner libre cours à son ambition malsaine. Dans toute révolution de cette situation le Secrétaire général a eu ses points de vue, et à ce qu'il semble, ceux-ci étaient justes. Il n'avait pas perdu le sens des responsabilités. Berat n'avait pas abattu son courage ni sa volonté. Il se rendait assez bien compte de la situation difficile qui se développait dans notre Bureau politique. Il voyait les maux causés par le plénum de Berat et l'activité hostile de Velimir Stoinic. De tout cela le Secrétaire général avait tiré la conclusion que le plénum de Berat était le mal principal qui avait conduit au manque d'unité au sein du Bureau politique; que l'origine de tout cela était à rechercher dans l'ingérence de Velimir Stoinic; que la ligne suivie par le Parti durant la Lutte de libération nationale avait été critiquée à tort tout comme le Secrétaire général lui-même ; que dans les questions d'organisation il y avait des erreurs pratiques à corriger ; qu'un glissement des compétences avait eu lieu au sein de la direction : qu'il s'était créé un dualisme parti-pouvoir et qu'il existait enfin encore d'autres graves erreurs.

J'étais convaincu de tout cela. Aussi décidai-je de soumettre au Bureau politique les thèses pour la révision du plénum de Berat et pour la rectification des erreurs. Les thèses pour la révision du plénum constituaient un document important, où les problèmes étaient soulevés avec tact et les erreurs critiquées dans la mesure du danger qu'elles semblaient représenter, sans exagérations ni parti-pris. *[En français dans le texte.]* Mais ces thèses et les bonnes intentions qui les inspiraient ne furent pas comprises comme il fallait, ni acceptées par les deux parties, pas plus par Koçi et Pandi que par Nako. Au moment où je présentai mes thèses au Bureau politique, les erreurs de Nako Spiru n'étaient pas alarmantes, pas plus que les erreurs de Koçi Xoxe en matière d'organisation. L'opportunisme de Sejfulla Malëshova, qui était le plus dangereux, avait été circonscrit.

La question principale concernait le plénum de Berat, les erreurs qui en étaient dérivées, le manque d'unité au Bureau politique et le préjudice causé au travail du Parti. Cependant, les deux parties ne tentèrent guère de les réparer. Et la raison en est compréhensible. Ni Koçi Xoxe et Pandi Kristo, ni Nako Spiru de son côté, ne se montrèrent disposés à faire leur autocritique pour leur activité de Berat, à révéler devant le Parti ce qui s'était passé dans les coulisses de Berat, à reconnaître leurs erreurs en faisant une autocritique bolchevique et à les condamner. Au contraire, ils défendirent leur «œuvre» de Berat, portant à nouveau préjudice au Parti, aggravant leurs erreurs et approfondissant encore plus la faille dans l'unité du Bureau politique. Une saine autocritique de leur part aurait contribué à dévoiler l'activité hostile et antiparti de Velimir Stoinic, à dénoncer les dessous du plénum de Berat, avec toutes ses activités et conséquences négatives constatées tant dans la ligne politique que dans la ligne organisationnelle ; elle aurait contribué à dissiper la méfiance qui existait envers la direction du Parti, surtout envers son Secrétaire général ; elle aurait contribué ainsi à revoir les décisions du plénum. Koçi Xoxe et Pandi Kristo étaient d'avis que les thèses pour la révision de Berat avaient été l'œuvre de Nako Spiru et que je les avais rédigées sous son influence. Ils prétendirent que ces thèses étaient dirigées uniquement contre la personne de Koçi Xoxe.

C'était là une grave erreur de leur part, un jugement non objectif et d'une grande étroitesse d'esprit. Nako Spiru évita avec le plus grand soin la discussion des questions principales soulevées par ces thèses, parce qu'une discussion sur le fond aurait révélé le véritable état de choses. Il y a lieu de dire ici qu'à propos de la question de Berat on s'est tu et que l'on a maintenu les réserves jusqu'au bout. Entre-temps, Pandi Kristo tentait de déplacer la discussion sur ces thèses en soulevant la question de savoir pourquoi j'avais maintenu ces réserves depuis Berat jusqu'alors. En principe, cette objection était juste, mais en fait cela ne porte pas préjudice au Parti, au contraire. Le fait que j'ai parlé après un certain temps, quand beaucoup de circonstances m'eurent éclairé encore mieux sur les réserves que j'avais, fut à l'avantage du Parti.

Je ne savais pas ce qui s'était passé à Berat dans la coulisse; j'ignorais le rôle qu'y avaient joué certains camarades. Dès le plénum, j'avais exprimé ouvertement mon opposition à leurs attitudes, sans en connaître les dessous. Je m'étais opposé ouvertement à l'activité de Velimir Stoinic que j'avais qualifiée d'erronée et critiquée ouvertement, en sa présence. Les thèses pour la révision du plénum de Berat étaient dirigées en effet contre ceux qui avaient travaillé en sous main, elles étaient conçues dans l'intérêt du Parti et de son fonctionnement normal. Si Koçi Xoxe et Pandi Kristo, d'un côté, et Nako Spiru, de l'autre, avaient considéré ces thèses correctement et reconnu leurs erreurs dans une saine autocritique, les choses auraient été remises sur la juste voie. Mais les deux parties tinrent caché leur jeu.

Pourquoi Nako Spiru, Koçi Xoxe et Pandi Kristo ne considérèrent-ils pas correctement ces thèses ? J'ai l'impression que la seule raison de leur attitude est leur crainte de voir dévoiler leurs erreurs.

Mes thèses n'améliorèrent point la situation. La discussion dévia sur des questions pratiques et on se maintint sur les positions antérieures. Non seulement l'unité au sein du Bureau politique ne connut aucune amélioration, mais la fissure s'approfondit davantage. J'étais convaincu que la question n'était pas résolue. Mon devoir, me semble-t-il, était de ne pas m'arrêter au point mort où en étaient arrivées les choses, mais de trouver une autre solution. Une bonne solution aurait été de soumettre la question au Comité central. Je ne le fis pas, et ce fut là une erreur. Je pensais que la question pouvait être résolue en élargissant le Bureau politique par l'admission de nouveaux membres. Cette solution devait se révéler judicieuse.

Au Bureau politique non seulement il n'y avait pas d'unité, mais toutes les questions étaient devenues l'affaire de trois personnes, Sejfulla Malëshova, Nako Spiru et Koçi Xoxe, auxquels se joignit Pandi Kristo. Les autres camarades étaient considérés comme étrangers aux questions en discussion. Ils furent critiqués et accusés d'être inactifs, de manquer d'initiative, d'opinion définie, d'être hésitants, facilement influençables, ils furent accusés d'avoir parfois pris des positions non correctes etc. Mais nous, qui étions les responsables de ce travail, nous avons oublié de nous critiquer nous-mêmes pour ne pas avoir activé ces camarades, pour ne pas les avoir suffisamment tenus au courant des faits, pour ne pas leur avoir assigné des tâches et permis ainsi d'assumer les responsabilités qui leur incombaient. Mais la première cause de cette situation était le plénum de Berat, qui avait créé l'illusion d'avoir résolu judicieusement la question des cadres du Comité central et de son fonctionnement, alors qu'en réalité il n'avait donné aucun résultat dans ce sens. Ensuite, le manque d'unité au sein du Bureau politique, la méfiance réciproque de ses membres, le travail individuel et d'autres défauts et erreurs qu'on constatait dans le travail, ont fait que ces camarades n'ont pas pris une part active et vivante au règlement des questions et à la direction des affaires.

L'opinion s'était faite qu'au Bureau politique seules trois personnes dirigeaient et que l'harmonie ne régnait pas entre eux. J'ai donc pensé élargir le Bureau politique en y cooptant à la fois de «vieux» et de jeunes camarades.

Pour moi les anciens comme les jeunes ont toujours eu leur place. J'étais d'avis, et il me semble que je n'avais pas tort, qu'au Comité central, à part les camarades anciens dévoués et capables, il fallait admettre aussi des jeunes qui pouvaient ne pas avoir la durée de stage des premiers, mais qui par leur

travail dans le Parti avaient montré qu'ils pouvaient devenir de bons dirigeants. L'un des trois que j'ai proposés était le camarade Mehmet Shehu, les deux autres étaient des jeunes. Mehmet avait une ancienneté égale à la nôtre ; il avait fait la guerre en Espagne ; il s'était battu et avait montré ses capacités dans la direction de la Lutte et de notre Armée de libération nationale et il continuait de développer ses connaissances en matière militaire. Quant aux deux jeunes, s'il est vrai que Nako Spiru influa en faveur de leur candidature, n'oublions pas que pour ma part je n'avais entendu rien de mal sur leur compte, ni naturellement par Nako Spiru, ni non plus par Koçi Xoxe ou quelqu'un d'autre.

Ils pouvaient avoir des défauts, mais tous les camarades en ont, et puis ces défauts vrais ou prétendus tels, qui devaient apparaître plus tard chez ces deux éléments, n'avaient pas été alors signalés. Ces trois camarades que j'avais proposés au Bureau politique, ne furent pas acceptés par Koçi Xoxe et Pandi Kristo. Il faut noter ici qu'ils ne furent pas refusés pour des raisons d'ordre politique. Les motifs avancés tenaient à de soi-disant défauts personnels et l'on soutint aussi que, jeunes comme ils étaient, il leur fallait accomplir encore une période de stage.

Même après mes thèses, même après la proposition d'élargissement du Bureau politique, nous n'avons pas réussi à améliorer la situation à la direction ni en particulier au Bureau politique. Nous devons reconnaître cependant que malgré ces défauts et cette situation, notre travail n'en était pas moins allé de l'avant. Partout, dans chaque secteur, on enregistrait des progrès. Cela montrait que, si nous avions un peu plus de bonne volonté, moins de passion et si nous pratiquions la critique et l'autocritique ouvertes, bolcheviques, nous pourrions alors résoudre même des problèmes qui nous avaient semblé insolubles.

Afin de maintenir une situation malsaine au sein du Bureau politique, durant toute cette période et à la suite de la conclusion des accords avec la Yougoslavie [*Il s'agit du Traité sur la coordination des plans économiques, sur l'union douanière et la parité des monnaies entre la RP d'Albanie et la RFP de Yougoslavie du 27 novembre 1946.*], le Comité central du PCY, directement et par l'intermédiaire de ses délégués dans notre pays, a tramé intrigue sur intrigue. Son ingérence dans nos affaires intérieures était manifeste. Jusqu'à un certain point nous étions nous-mêmes coupables de le leur avoir permis, mais cela avait été surtout dû à la confiance que nous avions dans le Parti communiste de Yougoslavie. Les dirigeants yougoslaves suivaient attentivement toute l'évolution de la situation chez nous : ils étaient mis au courant de tout ; ils connaissaient en détail le déroulement de nos travaux au Bureau politique, l'esprit qui y dominait, les mesures que nous prenions ou que nous nous propositions de prendre. On les informa même des thèses sur la révision du plénum de Berat. Le délégué du Comité central du PCY aurait déclaré à Koçi Xoxe que c'était Nako Spiru qui l'avait soi-disant mis au courant de cela et lui avait dit :

«Le Commandant [*Enver Hoxha.*] est mal disposé envers les Yougoslaves et le délégué du Comité central du Parti communiste de Yougoslavie».

Nous ne pouvons pas croire à cette explication ni à d'autres du même genre, parce que les Yougoslaves ont déclaré cela quand le camarade Nako Spiru n'était plus parmi nous. Je pense que ce sont des calomnies. Et les trotskistes yougoslaves étaient capables de toutes sortes de calomnies. Quoi qu'il en fût, la direction yougoslave était parfaitement au courant de la situation à l'intérieur de notre Parti et de notre pays. Elle s'efforçait au cours de cette période de consolider ses positions et de mener en apparence une «politique bienveillante» à l'égard de tous les membres de notre direction, d'être en bons termes avec tous. Les délégués yougoslaves parlaient à chacun selon son goût, poussaient les uns contre les autres pour maintenir et alimenter une situation tendue, car c'est seulement de cette manière qu'ils devaient pouvoir imposer plus tard leurs vues tout en créant entre-temps l'impression qu'ils étaient seuls capables de mettre un peu d'ordre dans notre pays et à l'intérieur de notre Parti. Les relations économiques, qui prirent une forme concrète justement pendant cette période, donnèrent une nouvelle impulsion à l'activité hostile du Comité central du PCY contre notre Parti et contre notre pays.

## NOS RELATIONS ECONOMIQUES AVEC LA YUGOSLAVIE ET LEUR DEVELOPPEMENT

Notre pays, sans doute, avait besoin d'une aide pour relever son économie ruinée par la guerre. Cette aide nous devions la recevoir de l'Union soviétique, de la Yougoslavie ainsi que des autres pays de démocratie populaire. Au début, l'aide la plus importante nous venait de Yougoslavie.

Mais il faut bien souligner que cette aide comprenait aussi celle que nous prêtait l'Union soviétique. A Paris [*Au cours des travaux de la Conférence de la Paix de Paris (29 août-15 octobre 1946).*], Molotov, en présence de Kardelj et de Mosa Pijade me le fit clairement entendre. Il exposa le point de vue de la direction soviétique sur la voie à suivre pour le développement des rapports entre nos deux républiques. Quant il en arriva aux questions économiques, Molotov dit : «L'Union soviétique aidera, sans rien épargner, le peuple albanais à relever son économie, mais elle fournira son aide par l'intermédiaire de la Yougoslavie, simplement pour des raisons de politique extérieure». Le camarade Staline me l'a répété, lui aussi, quand nous nous sommes rendus à Moscou. [*Pendant la visite en URSS de la délégation de la RP d'Albanie conduite par le camarade Enver Hoxha en juillet 1947.*] Et ce n'est pas tout : le camarade Staline et le gouvernement soviétique ont satisfait toutes nos demandes. Ils nous ont accordé de tout cœur un crédit à des conditions très avantageuses pour nous. Nous ne connaissons pas les arrangements entre l'Union soviétique et la Yougoslavie relatifs à l'aide soviétique qui nous parvenait à travers cette dernière, mais il est indéniable que l'Union soviétique a beaucoup aidé la Yougoslavie, économiquement comme militairement. L'aide qui nous a été fournie par la Yougoslavie fut, sans doute, une bagatelle en comparaison de l'aide qu'elle recevait elle-même de l'Union soviétique. Si nous comparons l'aide économique et militaire directe que nous a prêtée l'Union soviétique quand nous sommes allés à Moscou et celle qu'elle nous accorde pour l'année en cours, à l'aide que nous a fournie jusqu'ici la Yougoslavie nous pouvons dire sans crainte de nous tromper qu'elle est deux ou trois fois plus importante que cette dernière.

La Convention économique [*La Convention économique entre la RP d'Albanie et la RFP de Yougoslavie fut signée en novembre 1946.*] avec la RFPY constituait un prolongement de notre alliance avec elle. [*Il s'agit du Traité d'amitié, de coopération et d'assistance mutuelle entre la RP d'Albanie et la RFP de Yougoslavie signé en juillet 1946.*] Cette Convention fut accompagnée de protocoles sur la coordination des plans, sur l'unification des prix, sur la parité des monnaies, sur les sociétés mixtes, etc. A vrai dire, nous avons accepté et signé ces protocoles. Mais en même temps, nous avons fait certaines observations, notamment sur l'établissement de la parité monétaire et sur l'unification des prix, et la réalité a démontré que nos observations étaient justes. Mais en ce temps-là elles furent rejetées de manière menaçante par les Yougoslaves, qui les définirent comme une «obstruction» de notre part. Nous ne fîmes pas d'observations sur les questions de principe ; nos remarques se limitèrent aux questions pratiques. Nous n'avons pas discuté assez à fond sur le sens véritable de la coordination des plans, de la parité monétaire, de l'unification des prix, de l'abolition des droits de douanes, pas plus que sur les modalités du fonctionnement des sociétés mixtes, et nous n'avons pas précisé convenablement la question du crédit. Nous avons une pleine confiance en eux, tandis que les Yougoslaves avaient des buts bien déterminés quant à la nature et au développement de nos relations économiques. Le Comité central du Parti communiste de Yougoslavie a mené à l'égard de notre pays une politique antimarxiste, d'exploitation, de colonisation, qui portait préjudice aux intérêts de notre peuple.

La demande de coordination des plans économiques s'inscrivait dans le cadre des objectifs antimarxistes de la direction yougoslave. Entre nos deux républiques on pouvait à la rigueur coordonner des plans concernant des ouvrages particuliers, dans l'intérêt commun des deux pays. Mais le Comité central du PCY avait pour but, à travers la coordination des plans, de contraindre notre économie à se développer sous le seul angle de l'économie yougoslave, par laquelle elle devait être conditionnée et dont elle devait dépendre. Notre économie «ne devait pas se développer de manière autonome, mais se mettre sous la dépendance de l'économie yougoslave». C'était le but que visaient les mesures comme l'établissement de la parité des monnaies, l'unification des prix, l'abolition des

droits de douanes et la création des sociétés mixtes. La Yougoslavie, sans avoir fait aucun effort pour aider réellement ces sociétés à fonctionner à plein rendement, assumait l'exclusivité de leur exploitation ou pour mieux dire de leur abandon.

En 1946, des relations commerciales furent également établies entre nos deux républiques. En pratique, par suite de la situation créée, notre pays se trouva isolé de l'Union soviétique et des autres pays de démocratie populaire en matière de rapports économiques. Cette situation, les Yougoslaves l'avaient créée à dessein pour neutraliser toute initiative de notre part dans ce sens. Nous avons conclu un accord commercial de peu d'importance avec l'Union soviétique, qui nous aida au lendemain même de la libération du pays en nous envoyant du blé et d'autres produits. Comme nous devions, aux termes de cet accord, livrer en échange à l'Union soviétique notamment du pétrole, les Yougoslaves s'employèrent de mille manières à nous empêcher de nous acquitter de cette obligation, afin qu'un tel accord ne se renouvelât plus.

En 1946, nous avons institué la Commission du plan, avec à sa tête Nako Spiru. A cette Commission et aux ministères furent attachés, sur notre demande, des conseillers soviétiques. Dès les premiers jours, ils aidèrent nos jeunes cadres à affronter leurs tâches avec zèle et à travailler avec confiance dans l'avenir. Les Yougoslaves envoyèrent eux aussi un certain nombre d'ingénieurs et d'experts, qui non seulement manquaient de capacités, mais s'employaient surtout à organiser des intrigues et des sabotages. La seule directive qu'ils avaient reçue était d'entraver notre progrès, de mettre tout en œuvre pour freiner le développement de notre économie en général et la réalisation du plan en particulier. Ils exigeaient d'être écoutés à tout prix. Ils prétendaient dire le dernier mot sur tout, sous prétexte que nous étions aidés par la Yougoslavie.

Le plan de 1946 fut élaboré dans ces conditions et avec des hommes nouveaux, certes, dans ce travail, mais très actifs et animés d'une ferme confiance dans leurs propres forces. Ils bénéficiaient aussi de l'aide des conseillers soviétiques. Les dirigeants et les spécialistes yougoslaves cherchaient constamment à rabaisser nos cadres et leur action, à entraver le travail en inventant de grandes théories à propos de chaque question, en proposant étude sur étude pour ralentir l'élaboration du plan, et en rejeter ensuite la faute sur nous, en prétendant que «nous n'avons pas élaboré le plan à temps, et [que] nous ne l'avons pas remis à temps à Belgrade», que le «plan n'était pas bien étudié, et [qu']il devait donc être revu» avec eux. Ils visaient par là à retarder l'envoi des marchandises, à empêcher que les investissements soient faits en temps voulu, bref à faire obstacle à l'utilisation du crédit, lequel ne fut, en fait, pas intégralement mis en œuvre.

Durant cette période, les Yougoslaves, non contents de nous dresser ces obstacles, entreprirent aussi contre notre économie des actions de banditisme manifeste, que nous nous efforçâmes de neutraliser. Par exemple, en ce qui concerne l'accumulation les Yougoslaves, en dépit de notre opposition, prirent arbitrairement des décisions qui nous ont fait beaucoup de tort. Ils nous ont pillé des sommes qui se chiffrent à plusieurs millions. De même, l'impôt sur le chiffre d'affaires, qui devait être pour notre gouvernement un instrument d'application de la politique des prix et d'aménagement de notre accumulation, fut arbitrairement établi à l'avantage des Yougoslaves. Même dans ce secteur, ils nous ont pillé des millions, affaiblissant ainsi gravement notre économie. Tous ces actes de piraterie furent dissimulés et justifiés par des slogans pseudo-marxistes, mais les Yougoslaves recouraient surtout au chantage et à la menace économique, la menace, entre autres, de retarder la livraison des marchandises au titre du crédit.

Nous avons relevé beaucoup d'attitudes douteuses de la part des Yougoslaves, notamment en ce qui concerne la détermination des investissements respectifs dans les sociétés mixtes [*Sociétés mixtes albano-yougoslaves créées après la signature de la Convention économique entre la RP d'Albanie et la RFP de Yougoslavie.*], ainsi que la fixation du crédit. Nous les leur avons fait observer, afin d'éclaircir les choses et de les acheminer dans la bonne voie. Mais ils se sont toujours refusés à définir clairement ces questions, considérant nos justes demandes comme un manque de confiance de notre part. De toute évidence, ils étaient engagés dans une voie erronée, anti-marxiste.



La couverture du crédit de deux milliards de dinars était la principale question qui nous préoccupait, parce que de ce paiement dépendait dans une grande mesure la réalisation de notre plan. La réalisation de l'accord commercial et l'exécution des investissements étaient les problèmes les plus compliqués. Les Yougoslaves, à des fins déterminées, empêchèrent cette réalisation pour être mieux en mesure, plus tard, de faire pression sur nous. Ils sabotèrent grossièrement tous les secteurs de notre plan. Non seulement le crédit ne fut pas entièrement couvert mais même les biens de consommation ou d'équipement qui nous parvinrent, ne furent jamais envoyés en temps voulu.

Durant toute cette période de travail, afin de détourner l'attention de nos cadres de la réalisation du plan et de justifier leurs graves torts, les Yougoslaves ne leur laissèrent pas un moment de répit, ils les empêchèrent de se mettre sérieusement à la tâche et de réaliser comme il fallait les objectifs du plan. Aucune des études ne fut conduite à son terme. Elles ne pouvaient du reste pas l'être. Les méthodes de travail des Yougoslaves, qui étaient animés d'intentions hostiles, empêchèrent nos cadres de tirer des avantages concrets de ces contacts, de s'instruire et de progresser. Cependant, malgré ces obstacles, grâce aux efforts de notre Parti et de notre gouvernement, à la grande abnégation des masses travailleuses et au matériel que l'on put trouver dans le pays, on assura une série de réalisations qui améliorèrent les conditions de vie de notre peuple.

Par leurs actions, les dirigeants yougoslaves visaient plusieurs objectifs: empêcher le développement de notre économie et la placer totalement sous leur dépendance, discréditer notre Parti devant les larges masses du peuple comme un «parti incapable de gouverner seul le pays et de diriger les destinées du peuple», discréditer la direction du Parti comme incapable de faire face aux diverses situations, et en même temps combattre tous ces dirigeants qui constituaient un obstacle pour la réalisation de leurs plans. Un autre de leurs objectifs était de saper la confiance et l'affection de notre Parti à l'égard de l'Union soviétique, et, de façon plus concrète, d'ébranler notre confiance dans les conseillers soviétiques, de les discréditer et de nous obliger à demander leur départ. Cela aurait conduit à isoler notre pays et notre Parti de l'Union soviétique et du camp du socialisme.

En créant cette situation, les dirigeants yougoslaves entendaient obtenir certains résultats. Pour parvenir à leurs fins, ils entreprirent une série de viles actions contre notre Parti, notre gouvernement, notre économie, notre plan et nos hommes. Ils avancèrent la thèse selon laquelle «une seconde ligne antiyougoslave était en train de se cristalliser dans notre Parti», et ils en imputaient la responsabilité devant le peuple à sa direction. Ce fut la première accusation qu'ils portèrent contre notre Comité central. *[Cette accusation fut formulée contre le CC du PCA en juin 1947 dans une lettre provocatrice du CC du PCY.]* Le Bureau politique la rejeta, bien que tous ses membres ne fussent pas persuadés de l'opportunité de ce rejet. La décision du Bureau politique était juste et la réponse que nous avons donnée au représentant du Comité central du Parti communiste de Yougoslavie l'était aussi parfaitement.

Afin d'attaquer notre Parti et sa direction, on souleva aussi la question du projet de plan quinquennal, recommandé par le gouvernement yougoslave pour notre République populaire. En réalité, ce projet de plan proposé n'était qu'un bluff. Tous les faits l'ont prouvé, et Savo Zlatic lui-même a avoué que le budget yougoslave non seulement n'avait prévu aucun crédit important pour subventionner notre plan quinquennal, mais qu'il n'avait même pas prévu le crédit de deux nouveaux milliards qui devait nous être accordé pour l'année 1948. Ce crédit aurait dû être prélevé sur les fonds de réserve du budget yougoslave. Le gouvernement yougoslave nous avait promis pour le plan quinquennal une somme de 20-21 milliards. Mais les Yougoslaves devaient renier plus tard cette promesse, comme ils ont toujours nié chacune de leurs bassesses. En fait, c'est sur la base de cette promesse que le projet de plan fut élaboré. Il fut rédigé par nos camarades, avec l'aide des spécialistes soviétiques. Le projet de plan fut préparé rapidement. Ce travail fut extrêmement ardu pour nos cadres, parce qu'il dépassait nos possibilités et les Yougoslaves l'exigeaient en un temps record. Ils nous avaient soumis dans les grandes lignes un projet de plan quinquennal, sur lequel nous devions nous baser pour l'élaboration du nôtre, et qui reflétait évidemment l'orientation yougoslave. On a dit que Nako Spiru l'avait caché, qu'il n'en avait parlé à personne.

Mais l'affaire des 20-21 milliards n'a pas été inventée par Nako Spiru, ce sont les Yougoslaves qui en firent part officiellement à Kiço Ngjela. *[A l'époque vice-président de la Commission du plan d'Etat.]* Voilà la vérité. Nous croyons notre camarade Kiço Ngjela et non les trotskistes yougoslaves, qui veulent conduire notre pays à sa tombe. Donc, ce projet pouvait servir d'orientation, et effectivement il remplit ce rôle. Certes, les Yougoslaves se montrèrent assez machiavéliques: l'un disait 10 milliards, et citait ce chiffre comme son opinion à lui ; le délégué du Comité central du Parti communiste de Yougoslavie Savo Zlatic pour sa part avait dit à Kiço Ngjela que le crédit se monterait à 21 milliards ; dans le projet de plan yougoslave figuraient les chiffres de 3-15 milliards et cela était justifié sous le prétexte de prétendues erreurs dans les évaluations précédentes. Tous ces louvoiements avaient pour but de nous désorienter et cette attitude était en général tendancieuse et manquait de sérieux.

L'orientation que les Yougoslaves tentaient de donner à notre plan quinquennal était anti-marxiste et anti-albanaise. Leur projet était dominé par un seul souci: l'exploitation de notre pays. Nous devions produire pour les Yougoslaves toutes les matières premières dont ils avaient besoin. Exportées dans la «métropole» yougoslave, elles devaient être transformées dans ses fabriques. C'est dans ce sens que fut orientée la production du coton, des autres plantes industrielles ainsi que du pétrole, du bitume, du chrome et d'autres produits. La Yougoslavie aurait fourni «à sa colonie, l'Albanie» des objets de large consommation à des prix exorbitants, depuis le fil et les aiguilles jusqu'à l'essence et le pétrole, elle lui aurait fourni même les verres de lampes dans lesquelles aurait brûlé notre propre production extraite de notre sous-sol mais raffinée en Yougoslavie et revendue chez nous au plus haut prix. Ce n'eût été là rien d'autre que la politique des trusts capitalistes et monopolistes américains. L'orientation des Yougoslaves consistait donc à empêcher dans notre pays le développement de toute industrie et de la classe ouvrière, à le maintenir à jamais sous leur dépendance. Quelques fabriques ou de simples laboratoires qui devaient être fournis à notre pays conformément aux stipulations du projet de plan yougoslave et si rudimentaires qu'ils en étaient risibles, ne furent même pas envoyés. Comme si cela ne suffisait pas, les dirigeants yougoslaves et leurs représentants dans notre pays s'approprièrent les machines relativement en bon état que nous possédions et ils les envoyèrent en Yougoslavie. Ils nous ont même enlevé des machines qui nous étaient livrées au titre des réparations.

Le Comité central du Parti communiste de Yougoslavie définit le projet de plan quinquennal rédigé par nous comme «autarcique», «peu réaliste», etc. Une telle appréciation n'était pas juste. Notre projet de plan n'était ni autarcique, ni peu réaliste, il était basé sur le crédit que nous avait promis la Yougoslavie. En approuvant le projet de plan quinquennal, notre Comité central ne s'était pas trompé, pas plus que le Secrétaire général ou le camarade Nako Spiru. Le développement économique indépendant de notre pays et l'édification du socialisme en Albanie avec l'aide de l'Union soviétique et des pays de démocratie populaire, surtout de la Yougoslavie, étaient définis par les trotskistes yougoslaves comme des phénomènes d'autarcie. C'était là une ruse et une calomnie sans fondement qui tendaient à contrecarrer la juste orientation du développement économique de notre pays. Ce projet de plan comportait, certes, quelques formulations inexactes et quelques exagérations, mais elles n'en constituaient pas l'élément essentiel. Ces exagérations, nous les avons attribuées à Nako Spiru, mais cela non plus n'est pas juste. Ce projet de plan, élaboré très rapidement, nous l'avons étudié et nous l'avons approuvé, nous aussi. C'est pourquoi s'il comporte des erreurs, la faute en retombe à nous tous et pas seulement à Nako Spiru.

Le projet de plan prévoyait le développement dans notre pays de la culture des plantes industrielles et en premier lieu du coton, au détriment des céréales et surtout du maïs. Ici nous sommes tombés dans le piège que nous a tendu la direction yougoslave. Elle nous disait en effet : «Ne vous inquiétez pas pour votre pain, la plaine du Banat produit assez de blé pour nous et pour vous». Avec les intentions que les trotskistes yougoslaves avaient envers notre pays, cela signifiait qu'ils voulaient pouvoir contrôler notre ravitaillement en pain, et se mettre ainsi en mesure de faire pression sur notre peuple, pour le priver de son indépendance et l'asservir.

La question du pain est l'une des plus graves et des plus difficiles à résoudre pour notre pays, à plus forte raison si l'on considère les énormes difficultés que nous devons rencontrer dans la planification

de la production agricole, quand la petite propriété privée subsistait dans les campagnes. Ce problème a beaucoup préoccupé notre peuple, c'est pourquoi il s'est toujours efforcé avant tout d'assurer son pain. Le problème du pain est aussi une question de principe. Il n'est pas juste de dépendre de l'extérieur pour un produit de nécessité si vitale, car on est à la merci d'imprévus. Cela ne veut pas dire que nous devons orienter notre agriculture uniquement vers la production du maïs ou du blé. Non. Nous devons orienter aussi nos cultivateurs vers la culture des plantes industrielles, mais le faire de manière étudiée, en défrichant aussi la plus grande étendue possible de terres nouvelles.

Pour le développement de l'industrie et la transformation sur place des matières premières, nous croyons que les orientations de notre plan étaient justes, et que nous nous sommes même montrés relativement modestes.

Nous avons tous eu la pleine conviction que le projet de plan que nous avons élaboré était, dans ses grandes lignes, juste et en cela nous ne nous sommes point trompés. Ce projet de plan, comme tout projet, devait être discuté, corrigé, puis approuvé. Jamais nous n'avons pensé qu'il fût définitif. Mais il ne fut même pas envoyé à Belgrade pour être revu; on n'y envoya que les directives générales. Nous attendions la réponse. Elle nous arriva en retard (j'en parlerai par la suite) et cette réponse prit la forme d'une grave et vile accusation contre notre Comité central [*Cette accusation fut lancée contre le CC du PCA par le CC du PCY en novembre 1947.*] de la part du Comité central du Parti communiste de Yougoslavie.

Le Comité central du PCY se préparait à attaquer notre Parti, pour le soumettre lui et notre pays; il se préparait à attaquer le camp du socialisme dans le secteur de l'Albanie. Zlatic emporta avec lui à Belgrade les principales directives de notre projet de plan, non point pour aider notre pays, mais afin de s'en servir de point d'appui pour lancer l'attaque contre notre Parti. Comme la question du projet de plan ne suffisait pas à justifier une telle attaque, les dirigeants yougoslaves préparèrent d'autres ignobles accusations afin d'envenimer encore la situation.

Ils recoururent à la question de la voie ferrée [*A la construction de la voie ferrée étaient venus soi-disant apporter leur «aide internationaliste» de nombreux Yougoslaves qui s'efforcèrent d'en saboter les travaux. Leurs agissements amenèrent la jeunesse albanaise à se méfier d'eux.*], dont le Parti avait confié la construction à la jeunesse. Sur les chantiers de la voie ferrée se manifestèrent mieux que partout le grand élan de notre jeunesse travailleuse, son héroïsme, sa résolution. La jeunesse était en première ligne au travail et au combat. Elle constituait une grande force pour notre Parti. Le Comité central du PCY tenta d'attaquer, de décourager cette force créatrice de notre peuple et de notre Parti. La politique hostile des Yougoslaves aux chantiers de la voie ferrée était en même temps un coup porté à notre Parti et à notre gouvernement. L'inexécution des tâches prévues pour la construction de la voie ferrée nous aurait causé un grave préjudice économique et politique. Cela, notre Parti l'avait bien compris, et il l'avait bien enseigné aussi à la jeunesse, qui ne trahit jamais la confiance qu'il avait placée en elle. La construction de la voie ferrée servit de terrain à un affrontement de grande envergure entre nos hommes et les Yougoslaves. Notre jeunesse, les cadres du Parti et de la jeunesse, qui ont travaillé au chantier de la voie ferrée et y ont dirigé les travaux, se sont acquittés de leur tâche avec héroïsme et avec la plus grande abnégation, animés qu'ils sont d'une grande affection pour notre Parti et pour notre peuple. La voie ferrée a été terminée dans le délai prévu grâce à l'action de notre jeunesse dirigée par le Parti. Le Comité central du Parti communiste de Yougoslavie et tous ses hommes qui participaient à la construction de la voie ferrée, ingénieurs, géomètres et autres, ont saboté les travaux. Pour les Yougoslaves, la construction de cet ouvrage représentait un terrain de sabotage, une occasion de créer une situation difficile, de préparer de faux arguments pour attaquer notre Parti. Tous les documents que notre Parti et notre gouvernement possèdent sur cette grande action le confirment pleinement. Les Yougoslaves qui travaillaient à la voie ferrée, depuis le directeur jusqu'au responsable du Parti, étaient des anti-marxistes, des créatures de l'OZNA et des oustachis [*Membres des bandes réactionnaires de Pavelic dans le prétendu «Etat croate indépendant» pendant la Seconde Guerre mondiale.*], éduqués dans la conception selon laquelle notre pays devait devenir un champ d'exploitation et une colonie yougoslave.

Les Yougoslaves qui prenaient part aux travaux de la voie ferrée ont combattu nos cadres, les ont méprisés, accusés, et leur ont lancé de basses calomnies. Aux travaux de la voie ferrée, les Yougoslaves se comportaient envers les Albanais comme les colons commandent les indigènes dans leurs colonies africaines. Les hommes de notre Parti et de notre jeunesse refusèrent d'accepter une telle situation. Et ils avaient raison. Certes, de menus incidents peuvent fort bien se produire au cours d'une entreprise d'une telle importance, mais les Yougoslaves gonflèrent l'importance de chaque petit accro et tirèrent la conclusion qu'en Albanie on avait créé un front antiyougoslave et que ce front antiyougoslave s'était manifesté avec la plus grande force à la voie ferrée». Il ne s'agissait pas ici de petites incorrections de quelques jeunes, mais de questions politiques importantes. Les Yougoslaves nous accusèrent d'avoir considéré les questions du côté pratique et d'en avoir oublié le côté politique. Ce n'est pas du tout vrai. Ce sont eux qui ont oublié l'aspect politique des choses, ou plutôt qui les ont considérées sous un aspect politique déformé, anti-marxiste, colonialiste.

Afin de renforcer encore davantage la thèse du «Front anti-yougoslave qui se créait dans notre Parti et dans notre pays», les Yougoslaves, depuis les représentants officiels du gouvernement yougoslave et du Comité central du PCY jusqu'aux spécialistes, commencèrent à répandre d'autres calomnies. Ils firent courir le bruit que les techniciens yougoslaves étaient méprisés, qu'on ne leur donnait pas de bons logements, etc.

Mais leur audace alla encore plus loin. Ils utilisèrent à leurs fins même la visite de la délégation de notre Parti et de notre gouvernement en Union soviétique. Cette visite contrariait énormément le Comité central du PCY. Nous avons conclu avec l'Union soviétique un accord économique aux termes duquel elle s'engageait à nous prêter une aide importante pour le développement de notre économie. Cette aide représentait un nouveau coup aux visées des dirigeants yougoslaves. Ceux-ci entendaient en effet faire de notre pays une colonie à eux, qui travaillât pour fournir des matières premières à la métropole yougoslave. Avec les usines que nous envoyait l'Union soviétique, on devait pouvoir mettre sur pied une industrie nationale, les matières premières auraient été transformées sur place et l'on aurait pu éviter d'acheter beaucoup de produits manufacturés à l'étranger. D'autre part, l'essor de l'industrie devait entraîner le renforcement de notre classe ouvrière, le renforcement de notre Parti et de notre Etat. En fait, l'Union soviétique nous a accordé des crédits et fourni une grande quantité de batteuses et de tracteurs, qui ont représenté une contribution très importante au développement de notre agriculture.

Notre Parti a naturellement mis notre peuple au courant de l'aide que nous avait prêtée l'Union soviétique. Mais le Comité central du Parti communiste yougoslave définit cette juste manière d'agir comme «une politique antiyougoslave». Le représentant officiel du gouvernement yougoslave le déclara ouvertement. Pour les trotskistes yougoslaves, établir des relations politiques et économiques avec un autre pays socialiste, signifiait «être anti-yougoslave» ! Les Yougoslaves considéraient avec un grand dépit les efforts de notre Parti pour resserrer ses liens d'amitié avec l'Union soviétique. Nos gens, qui travaillaient dans ce sens, étaient accusés par les fonctionnaires yougoslaves, parfois directement, parfois indirectement, de torts inexistantes. Ils leur reprochaient «de ne pas faire assez de propagande en faveur de la Yougoslavie», ce qui signifiait : «qu'ils en faisaient trop pour l'Union soviétique». D'autres fois encore, ils accusaient les hommes de notre Parti d'être orientés vers l'Occident, vers la France et l'Italie, en matière commerciale ou en matière culturelle. C'étaient là de viles calomnies. Notre Parti, que ce soit en politique, dans les relations commerciales ou dans les rapports culturels, ne s'est jamais orienté vers l'Occident. L'explication d'une telle accusation est superflue. Les dirigeants yougoslaves voulaient que nous nous orientations pour toute chose vers leur pays. Ceux d'entre nous qui n'agissaient pas de cette manière devaient être attaqués et évincés. C'était là l'objectif des Yougoslaves.

Le Comité central du PCY prépara ce terrain d'action en lançant de tous côtés des calomnies contre notre Parti et nos gens, afin d'appuyer sa lâche accusation, cette accusation qui est à l'origine de notre dernière analyse erronée au VIII<sup>e</sup> plénum du Comité central du Parti communiste d'Albanie. *[L'activité hostile des Yougoslaves et de leur officine conduite par Koçi Xoxe contre le PCA atteint son comble*

*lors du VIII<sup>e</sup> plénum tenu en février 1948.]* Ils accusaient notre Comité central d'avoir mené une politique antiyougoslave, d'avoir permis la création d'un front antiyougoslave et même de l'avoir lui-même créé. Ils prétendaient que la politique de notre gouvernement à l'égard de la Yougoslavie était diamétralement opposée aux aspirations et à l'attitude de notre peuple. Le Comité central de notre Parti, affirmaient-ils, avait mené une politique de rupture avec la Yougoslavie dans le domaine économique. L'orientation de notre économie était erronée, comme l'avait démontré notre projet de plan, défini par eux comme irréaliste et autarcique, et ne correspondait nullement aux décisions des comités centraux de nos deux partis. Une telle orientation erronée, disaient-ils, se constatait aussi dans d'autres secteurs d'activité de notre pays, comme dans la culture, l'instruction publique, les chemins de fer, les mines et ainsi de suite.

A la fin, on y accusait particulièrement Nako Spiru, responsable des questions économiques de notre pays, d'être l'un des coupables de cette situation. Il lui était reproché d'avoir joué un rôle singulier dans cette affaire, et on recommandait à notre Comité central d'élucider si une telle dégradation des relations entre les deux pays n'était pas à attribuer aux menées de l'ennemi. Cette accusation mentionnait également d'autres noms. On y soulignait aussi que l'Albanie, avant de conclure quelque accord avec d'autres pays, devait demander l'approbation de la Yougoslavie. Cette thèse était clairement dirigée contre l'accord économique que notre gouvernement avait signé avec le gouvernement soviétique quelques mois auparavant.

Voilà en bref quelles étaient les accusations portées contre notre Comité central. Elles préparèrent l'analyse du VIII<sup>e</sup> plénum du CC et l'élaboration de sa résolution. Je parlerai plus loin de l'analyse et des erreurs qui y furent faites. Nous continuerons ici d'exposer les objectifs de l'accusation yougoslave et de l'action du Comité central du Parti communiste de Yougoslavie à la suite de notre analyse.

La critique qui nous a été adressée avait comme objectif principal de faire de notre pays une septième république de la Yougoslavie, de le soumettre aux ordres et aux directives de Belgrade ; notre pays devait devenir une colonie de la Yougoslavie et son indépendance devait être purement formelle, couverte et masquée des formules de la pseudo-indépendance bourgeoise. Cette critique avait pour but de détacher l'Albanie du camp du socialisme, de la brouiller avec l'Union soviétique et d'entraîner notre Parti sur une voie antimarxiste. Pour les trotskistes yougoslaves, l'Albanie était ce petit pays du camp socialiste où ils se livreraient à la première expérience d'application de leur ligne de trahison contre le camp du socialisme. Ils avaient travaillé depuis longtemps dans ce sens, mais la résistance de notre Parti n'était pas éteinte, elle était même très loin de l'être. Notre Parti possédait une grande force en lui. Et les dirigeants yougoslaves devaient s'employer à en venir à bout.

Pour parvenir à leurs fins, il leur fallait, avant tout, plier la volonté de notre Comité central et du Secrétaire général du Parti, en qui ils voyaient un grand obstacle. Les infâmes accusations de la direction trotskiste yougoslave portées contre le Comité central de notre Parti étaient dirigées, plutôt que contre le camarade Nako Spiru, contre le Secrétaire général du Parti, considéré comme le premier responsable de la «politique erronée» du Comité central. Ils connaissaient bien la situation à l'intérieur du Bureau politique et du Comité central de notre Parti, ils étaient au courant des divergences existant entre les membres du Bureau politique, notamment entre Nako Spiru et Koçi Xoxe, comme de mes rapports tendus avec Koçi Xoxe. Ils savaient aussi que les vues de Nako Spiru sur les rapports avec la Yougoslavie s'accordaient avec les miennes sur tous les points où elles étaient justes. Ils savaient très bien que Nako Spiru ne faisait rien dans ce sens sans me consulter et sans demander mon approbation. Les Yougoslaves avaient fondé leurs calculs sur la situation existante dans notre Bureau politique, situation qui était due, avant tout, à leurs intrigues abjectes. Les trotskistes yougoslaves furent beaucoup aidés par la plus grave erreur qu'aït commise Nako Spiru, son suicide. L'analyse faite au VIII<sup>e</sup> plénum constitua une grande victoire pour les Yougoslaves. Ils avaient réussi à créer au sein de notre Parti précisément la situation qu'ils avaient souhaité y voir s'instaurer.

A la suite de cette analyse, la situation se compliqua encore davantage. Par les pressions, le chantage et la lutte psychologique ils réussirent à obtenir notre approbation à leurs premières propositions. On

admit que le plan était peu réaliste et autarcique, on reconnut que «notre ligne politique et économique, ainsi que celle établie dans le secteur militaire, étaient erronées et mettaient en danger notre République populaire et notre Parti». On enterra le projet de plan quinquennal. Il fut décidé d'élaborer un plan pour la seule année 1948. L'accord commercial entre nos deux pays fut oublié. On créa, sur les bases désirées par les Yougoslaves, une commission de coordination du plan, qui entra en fonction. Mais les choses ne se limitèrent pas là. Elles devaient être poussées plus loin. Il n'était pas question de penser à la réalisation du plan. Les engagements des Yougoslaves sur la fourniture de biens de consommation, de matériel et de moyens financiers pour les investissements, ne furent pas tenus. Toutes ces questions étaient noyées dans une grande bureaucratie et d'interminables études économiques et sociales. Ils nous imposaient sur maintes questions, des systèmes erronés qui tendaient notamment à annihiler les conquêtes du Pouvoir populaire que représentait, entre autres, la mise en œuvre de la réforme agraire. Ils critiquaient les formes d'organisation de nos entreprises et nous en proposaient d'autres, qui visaient à supprimer tout obstacle à l'union de l'Albanie avec la Yougoslavie sur des bases antimarxistes. Leur sous-estimation de nos cadres atteignit son comble.

La commission de coordination des plans, mise sur pied pour contribuer à la réalisation de notre plan, pour intervenir auprès du gouvernement yougoslave et faire hâter l'envoi du matériel et des investissements, agissait dans un tout autre sens. Elle revêtait en fait la forme d'un gouvernement yougoslave en Albanie. Nos ministères ne pouvaient prendre aucune initiative sans l'approbation de la commission de coordination, ou plutôt, sans l'approbation du président de cette commission, Kraiger. Il alla jusqu'à exiger que nos ministres lui présentent des rapports et reçoivent des ordres de lui. Cela revenait à liquider en fait notre gouvernement.

Les Yougoslaves proposèrent que toutes les sociétés mixtes fussent dissoutes et transformées en entreprises placées sous le contrôle direct de la commission de coordination et de Kraiger. Ces sociétés mixtes, qui devaient être dirigées par le gouvernement albanais et à l'égard desquelles les Yougoslaves n'avaient jamais rempli leurs engagements, devaient dorénavant couper même les faibles liens qui les unissaient encore à nos divers ministères.

Petit à petit, notre Commission du plan d'Etat commença à se dépouiller de ses fonctions et à devenir un appendice dépourvu de toute attribution. Les principaux représentants de la Commission du plan perdaient leur temps dans des discussions sans fin avec Kraiger et dans d'interminables études sur un futur et hypothétique développement de notre économie socialiste, envisagé du point de vue de la Yougoslavie.

Une espèce de commission de contrôle, venue de Yougoslavie, sans être investie d'aucun droit, se mit à contrôler les sociétés mixtes et rédigea un rapport «monumental», un des documents anti-albanais les plus abjects, le seul document signé par elle, où le gouvernement albanais et, partant, notre Comité central étaient l'objet de beaucoup d'accusations monstrueuses. Une grande part de responsabilité en retombe notamment sur Pandi Kristo. Le matériel promis n'ayant pas été envoyé ni les investissements prévus réalisés, les Yougoslaves en rejetèrent la faute sur nous avec un cynisme sans pareil, propre seulement à des ennemis et aux impérialistes américains et anglais. Cette façon d'agir était tout à fait semblable aux chantages des missions anglaises durant la période de la Lutte. On était vers la fin de la première moitié de l'année, et le crédit aurait dû être utilisé dans la mesure d'un milliard huit cent millions. En fait, on n'en avait utilisé que 200 millions. Les Yougoslaves, à des fins déterminées, appliquaient la pression et le chantage dans un secteur vital de l'activité du pays, dans l'économie. Ils préparaient le terrain pour le démantèlement des formes d'organisation existantes, pour unir toute notre économie à celle de la Yougoslavie, pour éliminer tout obstacle de nature internationale à la réalisation de ce projet, et pour présenter ensuite la grande question de l'union de nos deux pays comme un «fait accompli» [*En français dans le texte.*], avec l'assentiment de notre Parti et, donc, de notre peuple.

Dans une telle situation, malgré les conséquences négatives de l'analyse du VIII<sup>e</sup> plénum, il existait entre nous et les Yougoslaves des conflits ouverts, des heurts sérieux, des divergences.

Les Yougoslaves nous demandèrent de congédier les conseillers soviétiques. Nous n'avons jamais été d'accord avec eux là-dessus, mais, pressés, nous cédâmes et commîmes par là une erreur. Notre erreur consistait à avoir adhéré dans une certaine mesure au point de vue yougoslave, à être entrés en compromis avec eux pour demander au gouvernement soviétique le rappel de quelques-uns de leurs conseillers, sous le prétexte que la manière dont se développait notre économie nous permettait de nous en passer. En fait, nous avons besoin de techniciens soviétiques. Ce n'était là qu'un grossier accommodement.

La situation créée après le VIII<sup>e</sup> plénum causa de graves préjudices à notre économie. Le coût de la vie augmenta, l'inflation s'accrût, l'approvisionnement de la population en articles de première nécessité diminua beaucoup, on ne réussit pas à réaliser le plan, le stockage du maïs et des autres produits agricoles devint plus difficile, et les prix continuaient de monter de jour en jour. Avec la plus grande impudence les Yougoslaves exigeaient que nous maintenions nos engagements à leur égard, tandis qu'ils n'en avaient rempli aucun vers nous. Voilà un tableau sommaire de la situation économique qui s'était créée.

Dans les autres secteurs également se développait une situation tout aussi dangereuse. Elle était provoquée dans des buts déterminés par les Yougoslaves, qui y coordonnaient leur action.

En ce temps-là la direction yougoslave demanda à acheminer une division yougoslave dans la zone de Korçë. L'histoire de la venue de cette division est connue. Les Yougoslaves poursuivaient par là plusieurs objectifs : mais avant tout ils cherchaient à créer dans notre pays et à la tête de notre Parti une psychose de guerre imminente et le sentiment qu'un grave danger menaçait l'Albanie du Sud. Les Yougoslaves présentaient les choses comme si nous devions être attaqués d'un moment à l'autre par les Anglo-Américains et les monarcho-fascistes grecs, et ils prétendaient disposer d'informations sûres à ce sujet. En fait, ils cherchaient à faire en sorte que notre Comité central se préoccupe sérieusement de cette question et oublie toutes les autres. Dans cette situation «si critique», ils espéraient voir se créer dans notre Parti l'impression que la Yougoslavie était une alliée vigilante et prête à nous venir immédiatement en aide.

Au moment où les Yougoslaves soulevèrent la question de l'envoi d'une division, la situation en Grèce était confuse. La grande offensive démocratique avait commencé, et il n'y avait pas de raisons sérieuses pour justifier l'alarme lancée par les Yougoslaves. La venue de cette division en cette période et la proclamation, à la demande des Yougoslaves, de la zone de Korçë, zone yougoslave, auraient constitué un acte sans précédent, susceptible de susciter un incident international. Elle pouvait être exploitée par l'impérialisme comme une menace de guerre de notre part, un tel acte dépassant les limites d'une simple autodéfense. Par ailleurs, un cas pareil entraînait l'application du Traité d'amitié et d'assistance mutuelle. La venue de cette division et la proclamation de Korçë zone yougoslave auraient extrêmement alarmé notre population et auraient entraîné pour elle sans raisons réelles de très graves conséquences, à la fois dans les domaines politique et économique.

Le gouvernement soviétique n'était pas au courant de la proposition yougoslave. C'est seulement quand nous lui en fîmes part qu'il nous fit savoir qu'il ne trouvait pas du tout raisonnable d'accepter une telle proposition. Le conseil avisé du gouvernement soviétique nous confirma dans notre détermination de ne pas accepter la venue de la division. Les Yougoslaves critiquèrent notre attitude, en particulier la mienne, parce que j'avais averti le gouvernement soviétique et que je n'étais pas convaincu de l'utilité de la présence de cette division à Korçë.

Les Yougoslaves entendaient exploiter aussi l'envoi de cette division à Korçë dans d'autres desseins. Etant eux-mêmes en mauvais rapports avec l'Union soviétique ils tâchaient de nous brouiller nous aussi avec elle. Le général Kuprechanine, anti-soviétique juré, alla jusqu'à faire la monstrueuse déclaration selon laquelle «l'Union soviétique allait sacrifier l'Albanie aux impérialistes». Disciple fidèle des trotskistes de Belgrade, Kuprechanine mesurait à la même aune la politique de l'Union soviétique et celle des hommes qui avaient fait Munich. Les représentants trotskistes de Belgrade,

depuis Savo Zlatic et Josip Djerdja jusqu'à Spiro Serdjentic, s'exprimèrent dans le même esprit d'ignoble antisoviétisme. Le stationnement d'une division à Korçë et l'envoi successif d'autres divisions, sous prétexte de défendre l'indépendance et l'intégrité de notre pays, devaient servir aux dirigeants yougoslaves de base d'appoint pour imposer leurs vues et faire fléchir par la force toute résistance de notre Parti.

Après la faillite du projet d'envoi de la division, le Comité central du Parti communiste de Yougoslavie et Tito s'efforcèrent de maintenir en Albanie une psychose de guerre. Le représentant yougoslave en Albanie tenta de convaincre notre Comité central et notre Etat-major de la nécessité de prendre des mesures militaires extraordinaires, «de transformer le caractère de l'Armée et son organisation, de construire de nouveaux ponts et d'agrandir les ponts existants, afin qu'ils puissent supporter le passage de chars lourds venant de Yougoslavie pour faire face à la situation, [de la nécessité] de construire beaucoup de kilomètres de routes de caractère militaire et stratégique, d'installer de nouvelles lignes télégraphiques, de mobiliser environ 10.000 jeunes soldats et une grande quantité de mulets pour l'Armée» et de prendre encore beaucoup d'autres mesures de ce genre. Et tout cela devait être accompli dans l'espace de 2-3 mois, parce que le danger était imminent.

D'autre part, le représentant militaire de la RFP de Yougoslavie, tenta basement de démontrer que notre armée «était très faible et qu'elle n'aurait pas pu résister à une attaque monarcho-fasciste plus de 10 jours». Etant donné la situation, prétendaient-ils, «le refus de consentir à la venue de cette division dans la région de Korçë, refus dont était coupable le Secrétaire général du Parti, aurait mis l'Albanie du Sud en danger». Le représentant de Belgrade déclara que «la Yougoslavie n'aurait pas été en état de venir en aide à l'Albanie, parce que ses forces stationnées au Monténégro et dans la Kosove, auraient besoin de 15 jours pour atteindre le Shkumbin, et qu'entre-temps tout aurait été fini, les monarcho-fascistes et les Anglo-Américains auraient déjà occupé l'Albanie méridionale. La question aurait revêtu un caractère international. L'ONU serait intervenue avec quelque commission spéciale et dans de telles conditions il aurait été difficile à la Yougoslavie de s'engager dans le conflit». Ici, les Yougoslaves pour nous intimider mettaient même en doute le Traité d'amitié et d'assistance mutuelle entre nos deux pays. D'autre part, ils insistaient pour que nous demandions au gouvernement soviétique de modifier sa position sur l'envoi d'une division dans la région de Korçë, nous recommandant «dans le cas où il ne changerait pas d'avis, d'insister et de lui demander obstinément les raisons de son attitude». Tout cela avait pour objectif de nous faire agir dans cette importante question, sans l'approbation du gouvernement soviétique et de nous brouiller avec l'Union soviétique. C'était là une action infâme, bien digne des trotskistes.

Sur toutes ces questions nous n'étions pas d'accord avec les Yougoslaves ; nous les jugions de manière tout à fait différente, à l'exception du camarade Shule. [*Kristo Themelko, alors directeur de la Direction politique de l'Armée, fit son autocritique et se conforma à la ligne du Parti.*]

Depuis longtemps Kristo Themelko s'était fait le véhicule des points de vue erronés des Yougoslaves, il était d'accord avec eux et sa confiance dans le Commandant était fortement ébranlée. C'étaient là de très graves erreurs de sa part, mais ce serait une erreur de les détacher de toutes les circonstances du moment. Le camarade Shule a franchement reconnu ses erreurs, il a fait une autocritique saine, juste et ouverte, et il a dénoncé sévèrement la voie erronée où l'avait poussé l'influence des Yougoslaves. On ne peut pas expliquer ces erreurs de Shule, qui ne se concilient pas avec son origine de classe, avec son passé révolutionnaire et sa lutte résolue pour le peuple et pour le Parti, si ce n'est par la grande influence qu'exerçaient sur lui les Yougoslaves, par la grande confiance qu'il avait en eux et par la situation qui s'était créée au sein de notre Parti. Ce sont là les circonstances atténuantes des erreurs de Shule.

Totalement sous l'influence des Yougoslaves, Kristo Themelko jugeait comme eux et estimait correctes toutes leurs thèses. Nous n'étions pas d'accord avec le Comité central du PCY, depuis leur ingérence dans les questions militaires jusqu'à la venue de la division à Korçë. Nous pensions avoir pris toutes les mesures qu'ils avaient proposées en matière militaire, mais à la suite de leur insistance,



nous acceptâmes de construire des ponts, des routes, des lignes téléphoniques, etc., sans compter la mobilisation de 10.000 hommes et des bêtes de trait, qui devait être faite en sus de notre plan et avec des crédits spéciaux figurant au budget yougoslave. Nous avons la ferme conviction qu'aucune de ces mesures ne serait mise en œuvre.

Pourquoi les dirigeants yougoslaves avaient-ils présenté la situation de façon si alarmante et proposé des mesures d'une telle ampleur alors qu'il sautait aux yeux qu'elles étaient irréalisables dans l'espace de deux mois, et que, surtout, il n'y avait aucune raison sérieuse pour les mettre en œuvre ? Les propositions du Comité central du PCY nous furent d'abord présentées par l'intermédiaire du camarade Shule, puis plus tard directement par Savo Zlatic. Le camarade Shule, influencé par eux, avança deux ou trois fois devant le Bureau politique l'objection que toutes les mesures proposées dans le domaine militaire ne pouvaient être menées à bien sous les formes constitutionnelles existantes. Aussi fallait-il réaliser l'union de notre peuple avec les peuples de la Yougoslavie et cela devait se faire le plus tôt possible. Les conditions, d'après eux, étaient mûres, et il ne fallait plus retarder cette union. Les Yougoslaves demandaient à Shule de leur faire connaître mon opinion sur leurs propositions, mais ils lui conseillèrent, dans le cas où je ne les accepterais pas, de les prendre à son compte. On voit bien que leur méfiance à mon égard augmentait.

Enfin, Savo Zlatic lui-même nous proposa de demander nous-mêmes au Comité central du PCY l'union de l'Albanie à la Yougoslavie. Nous avons répondu par lettres au Comité central du PCY sur toutes ces questions. Ces lettres sont d'importants documents pour notre Parti. Nous n'étions pas d'accord avec les points de vue du Comité central du PCY et il ne put pas obtenir de nous ce qu'il désirait, c'est-à-dire notre consentement à l'union de l'Albanie avec la Yougoslavie.

En même temps, les Yougoslaves, d'abord par l'intermédiaire de Shule, puis directement, à travers le représentant militaire de Tito en Albanie, le général Kuprechanine, posèrent la question de la création d'un commandement unique. Par l'intermédiaire de Shule, quand celui-ci se rendit à Belgrade, il fut proposé et décidé que l'État-major changerait de structure. Il devait y avoir un vice-ministre de la Guerre dont relèveraient tous les secteurs de l'Armée. Ces secteurs comprenaient aussi l'État-major. Cette proposition du Comité central du PCY, qui risquait de dévoiler les visées des Yougoslaves, devait être modifiée à la suite des suggestions qu'ils firent à Shule. Ils entendaient ôter au Commandant en chef la direction du commandement de notre armée. Cela signifiait «faire une croix sur le Commandant en chef», comme le camarade Mehmet Shehu l'avait dit avec raison à Pëllumb Dishnica [*Ancien cadre de la Direction politique de l'Armée, exclu du Parti pour activité hostile.*], qui appuyait la proposition yougoslave. Après nos réponses données dans les lettres dont je viens de parler, toutes ces propositions furent rejetées.

Nous devons souligner que toutes ces propositions des Yougoslaves et les mesures qu'ils suggéraient d'arrêter et d'appliquer, revêtaient un caractère d'extrême urgence. Ils craignaient que la dénonciation de leur trahison par le Parti communiste de l'Union soviétique, ne brûlât leurs cartes. Aussi s'empressaient-ils de nous attirer dans la voie antimarxiste, pour former aussi un bloc contre le camp socialiste.

Nous avons parfaitement conscience que les actions des Yougoslaves n'étaient pas justes, mais, ignorant encore leur trahison, nous nous devons seulement d'être attentifs et d'agir avec précaution. D'autre part, les Yougoslaves profitèrent de cette situation pour créer dans notre Bureau politique une atmosphère si malsaine qu'on y mettait même en discussion l'opportunité de consulter les camarades soviétiques sur ces questions, de les en informer. C'était là une manière erronée de poser la question. Nous avons exposé à Savo Zlatic notre point de vue, en faisant valoir qu'un pareil comportement envers les Soviétiques et le gouvernement soviétique n'était pas correct. Il tâcha de le justifier en prétendant qu'il s'agissait de nos affaires intérieures, et que nous ne pouvions pas en faire part aux camarades soviétiques avant d'en avoir discuté nous-mêmes. Ils cherchaient à placer l'Union soviétique devant des «faits accomplis», qu'ils avaient tramés en recourant à des intrigues et à des menées anti-marxistes. Nous avons mis fin à cette situation.

Le Comité central du Parti communiste de Yougoslavie, à la suite de nos lettres et de l'échec de ses plans, nous envoya encore Savo Zlatic avec de nouvelles propositions. Il proposait cette fois l'union de l'Albanie à la Yougoslavie, mais non une union directe. Cette union devait revêtir certaines formes économiques qui auraient constitué en fait une union pure et simple. Ces formes étaient celles que nous avons évoquées plus haut, et elles furent appliquées après notre dernière analyse. [*Il s'agit du VIII<sup>e</sup> plénum.*] Puis on nous proposa l'alternative suivante: soit maintenir le statu quo, en concrétisant mieux les rapports établis (mais cela, selon eux, signifiait reculer, et ce n'était pas recommandable), soit rompre nos relations. Toutes ces propositions nous furent présentées comme émanant de Savo Zlatic, et approuvées en principe par le Comité central du PCY. Elles devaient être étudiées et discutées par nous, puis la conclusion des négociations et nos propositions devaient être transmises au Comité central du Parti communiste de Yougoslavie. Le Comité central du PCY agissait ainsi d'abord pour n'assumer aucune responsabilité, toute la responsabilité de cette initiative devant retomber sur un certain Savo Zlatic, ensuite pour sonder nos intentions, mais il le faisait surtout pour apprendre si nous étions au courant du conflit qui existait entre le Parti communiste de l'Union soviétique et le Parti communiste de Yougoslavie, et savoir quelle était notre attitude sur cette question.

Quelques jours après la présentation de ces propositions, nous fûmes mis au courant de la première lettre du Parti bolchevik, adressée à Tito et aux autres membres du Comité central du Parti communiste de Yougoslavie. La lettre du Parti bolchevik nous aida à mieux comprendre les menées hostiles et anti-albanaises du Comité central du Parti communiste de Yougoslavie. Nous avons immédiatement suspendu le départ des conseillers soviétiques. Les Yougoslaves, voyant que les conseillers soviétiques ne quittaient pas l'Albanie, comme ils l'attendaient avec impatience de jour en jour, comprirent que leur manœuvre avait échoué, et ils se mirent aussitôt à lancer contre nous d'infâmes calomnies, des menaces ouvertes, des ultimatums. Savo Zlatic, Josip Djerdja et le général Kuprechanine quittèrent de manière brutale et hostile notre pays. Tito envoya à notre Comité central une lettre ignoble, où il portait sur le Secrétaire général et le Parti des accusations gratuites. Il tentait de semer la discorde au sein de notre Bureau politique et de créer à nouveau dans notre Parti une situation difficile, semblable à celle qui y existait à la veille du VIII<sup>e</sup> plénum, mais l'action infâme des dirigeants yougoslaves contre notre pays, contre notre Parti et notre peuple, était désormais sans effet. Les lettres du Comité central du Parti bolchevik avaient aidé notre Parti à échapper aux griffes des trotskistes yougoslaves et à sauver, en même temps, notre peuple et notre pays de la catastrophe vers laquelle ces traîtres cherchaient à les entraîner.

Avant d'examiner les erreurs commises durant l'analyse du VIII<sup>e</sup> plénum, il est indispensable de considérer aussi nos rapports avec l'Union soviétique.

## **NOS RAPPORTS AVEC L'UNION SOVIETIQUE ET L'ATTITUDE DE LA DIRECTION YUGOSLAVE A L'EGARD DE CES RAPPORTS**

Notre Parti et son Comité central n'ont pas commis d'erreurs dans leur attitude à l'égard du Parti bolchevik et de l'Union soviétique. La lutte héroïque de l'Union soviétique contre le fascisme a été l'un des principaux facteurs qui ont accéléré la formation de notre Parti. L'attaque hitlérienne contre l'Union soviétique fut ressentie comme un coup par tous les membres des divers groupes communistes, qui voyaient dans l'Union soviétique la glorieuse patrie du socialisme, la grande force qui défendait la paix, les peuples opprimés, les peuples coloniaux et semi-coloniaux et toute l'humanité progressiste. L'Union soviétique était le seul appui et l'unique aide de tous les peuples progressistes du monde. Elle entretenait nos espérances et nous insufflait la force pour combattre l'esclavage imposé par les capitalistes et les gros propriétaires fonciers qui avaient sucé le sang du peuple. L'Union soviétique et le Parti bolchevik de Lénine-Staline étaient pour les communistes albanais et pour tous les gens opprimés d'Albanie, le phare qui illuminait notre voie. Notre Parti unit la lutte de notre peuple à la lutte menée par l'Union soviétique. Depuis la distribution de son premier tract et jusqu'au terme victorieux de la Lutte de libération nationale, notre Comité central n'a cessé d'inculquer à notre Parti l'amour pour l'Union soviétique, pour le Parti bolchevik et le camarade Staline. Dès le début de la lutte, le Parti a expliqué au peuple et l'a assuré que nous remporterions la victoire, parce que nous

étions liés à l'Union soviétique, que l'Allemagne fasciste serait vaincue, et que l'Union soviétique était invincible. Notre peuple savait fort bien que sa victoire était indissolublement liée aux victoires des peuples de l'Union soviétique. Chaque jour les organisations de notre Parti informaient notre peuple et notre armée de l'évolution de la guerre de l'Union soviétique, de ses succès, et ainsi chaque jour croissait l'affection de notre peuple pour l'Union soviétique, pour l'Armée rouge, pour le camarade Staline. Toute cette œuvre était due à notre Parti et à sa juste ligne.

Dans les premiers mois qui suivirent la Libération, quand notre Parti et notre jeune Etat jetaient les bases de leur politique extérieure et faisaient les premiers pas dans la reconstruction du pays, l'Union soviétique nous prêta une aide directe. A chaque conférence internationale elle défendait notre peuple. Partout on entendait la voix puissante de l'Union soviétique défendre les droits de notre peuple et sa liberté contre les convoitises des Anglo-Américains, défendre l'indépendance et l'intégrité territoriale de notre pays contre les atteintes des Anglo-Américains et de leurs satellites, les monarcho-fascistes grecs. C'étaient là des moments très difficiles, qui ont été surmontés grâce à l'indomptable résistance de notre Parti et de notre peuple. Mais nous devons aussi ce succès à l'existence et à l'appui de l'Union soviétique. Dans ces circonstances, notre peuple se lia plus étroitement à cette dernière. Il fut orienté dans ce sens par notre Parti et son Comité central, qui suivirent une ligne politique juste. L'aide de l'Union soviétique et du Parti bolchevik ne manqua jamais à notre Parti. A part leur grand appui moral, ils nous prêtèrent aussi une aide économique importante.

Les dirigeants trotskistes yougoslaves ne voyaient pas d'un bon œil l'affection que notre Parti nourrissait pour l'Union soviétique, pour le Parti bolchevik, pour le camarade Staline ainsi que pour les camarades soviétiques qui se trouvaient en Albanie, pas plus que la grande confiance qu'il avait en eux. Le Comité central du Parti communiste de Yougoslavie estimait que l'Albanie devait être sous sa tutelle. D'après les dirigeants yougoslaves, nous étions un petit pays qui ne pouvait ni se défendre ni se développer sans l'aide de la Yougoslavie. Selon eux, l'Union soviétique «était loin, c'était un grand et puissant Etat et elle ne pouvait donc s'intéresser directement à l'Albanie». Comme l'aide économique de l'Union soviétique nous était envoyée par l'intermédiaire de la Yougoslavie, la direction du PCY spéculait sur ce fait, en laissant entendre que le CC du PCY et Tito étaient convenus avec l'Union soviétique que c'est la Yougoslavie qui devait prendre soin de l'Albanie. Telle était l'attitude que les dirigeants yougoslaves observaient à notre égard, tandis que devant l'Union soviétique ils s'efforçaient, en usant de démagogie, de dissimuler leur jeu.

L'Union soviétique observait envers les autres peuples une attitude tout à fait différente de celle de la Yougoslavie. Staline, à l'occasion du dîner offert en l'honneur des délégués du gouvernement finlandais, après avoir signé le traité soviéto-finlandais, déclara entre autres :

«Beaucoup de gens ne croient pas que puissent exister des rapports d'égalité entre une grande nation et une petite nation. Mais nous, Soviétiques, nous considérons que de tels rapports peuvent et doivent exister. Les hommes soviétiques considèrent que toute nation, grande ou petite, a ses particularités, ses caractéristiques spécifiques, qui n'appartiennent qu'à elle seule et que les autres nations n'ont pas. Ces particularités constituent la contribution que chacune d'elles apporte au grand patrimoine de la culture mondiale, en la complétant et en l'enrichissant. Dans ce sens toutes les nations, grandes ou petites, se trouvent sur des positions identiques et sont égales entre elles».  
(Pravda, N° 104 (10845), 13 avril 1948.)

Les camarades soviétiques ont considéré les rapports avec notre pays sous l'angle indiqué par Staline. Et à aucun moment nous n'avons perdu notre confiance en eux. Les trotskistes yougoslaves nous ont attaqués avec tout leur arsenal pour ébranler la confiance de notre Parti dans l'Union soviétique, dans le Parti bolchevik et dans les citoyens soviétiques résidant en Albanie. Ils ont ouvertement manifesté leur mécontentement. Tito en personne et ses plus proches compagnons s'étaient plaints que

«les Albanais recevaient des aides de la Yougoslavie, mais sans pour autant renoncer à leurs liens avec l'Union soviétique».

La lutte des trotskistes yougoslaves contre la juste ligne de notre Parti était une lutte de vaste envergure et elle s'étendait à tous les secteurs clés de la vie de notre Etat ; elle tendait à influencer sur l'orientation politique générale du Parti et du gouvernement, sur notre économie et notre armée.

En ce qui concerne l'orientation politique de notre Parti, les trotskistes yougoslaves ne réussirent à obtenir aucun succès. Dans le domaine économique, où ils comptaient exercer leur pression, ils réussirent à ébranler quelque peu la confiance du Comité central de notre Parti dans l'utilité de la présence des conseillers soviétiques dans notre pays. Après l'analyse du VIII<sup>e</sup> plénum, à la suite des pressions et des chantages de la direction yougoslave, nous finîmes par accepter leur thèse selon laquelle nous n'avions pas besoin de conseillers soviétiques, mais seulement de techniciens. La question des conseillers ne pouvait pas être détachée de celle des techniciens. Conseillers et techniciens constituaient un tout. Et bien que nous ayons accepté la thèse yougoslave nous n'étions pas du tout persuadés de son bien-fondé.

En même temps, les trotskistes yougoslaves nous attaquèrent aussi sur le front de l'Armée, mais là sans succès. Avec obstination et en recourant à des chantages de toute sorte, ils s'efforcèrent d'éloigner de l'Armée les conseillers soviétiques. La présence des conseillers militaires soviétiques déjouait tous leurs plans antisoviétiques et anti-marxistes. Les dirigeants yougoslaves voulaient en effet que nous nous rallions aux conceptions de leur Comité central sur l'art militaire et sur l'organisation de l'Armée. Les attaques des trotskistes yougoslaves en ce sens avaient commencé même avant l'analyse du VIII<sup>e</sup> plénum.

Au début, elles furent menées indirectement, les critiques portant sur le chef de notre Etat-major, le camarade Mehmet Shehu. Mais, petit à petit, leurs critiques se tournèrent aussi contre moi. Bien qu'à mon égard leurs critiques ne fussent pas ouvertes, cela revenait au même, parce que j'appuyais la prise de position de Mehmet Shehu, dont j'avais moi-même proposé l'admission au Bureau politique, et aussi parce que j'étais le Commandant en chef de l'Armée.

Les Yougoslaves réussirent à influencer plusieurs camarades de la Direction politique de notre armée. Le premier fut Pëllumb Dishnica, qui s'exprima explicitement en faveur d'un changement d'orientation dans l'Armée et présenta des thèses pour sa réorganisation. C'étaient, en fait, celles des Yougoslaves. Le camarade Mehmet Shehu me présenta un rapport verbal sur cette question et j'ai trouvé juste son appréciation de la question. Les thèses de Pëllumb Dishnica étaient erronées quant aux principes. Il n'y était pas question d'adopter l'expérience de l'armée yougoslave, mais seulement de changer l'orientation politique de notre armée, de rejeter l'expérience de l'armée soviétique. Je compris tout de suite le danger et je convoquai Pëllumb Dishnica pour éclaircir cette question. Je lui dis que les orientations dans l'Armée étaient fixées par le Comité central, qu'on ne pouvait pas se jouer d'elles et que je ne permettrais pas qu'on les mît en discussion. Pëllumb Dishnica, après avoir écouté mes conseils, me dit «qu'il avait compris», alors que par la suite, à la réunion du VIII<sup>e</sup> plénum, il prétendit qu'en réalité il n'avait pas été éclairé. De plus, de manière provocatrice, il interrogea le général Shule sur le même sujet, et après avoir constaté que leurs avis concordaient, il ajouta : «mais le Commandant n'est pas de notre avis».

Les dirigeants yougoslaves avaient influencé gravement nos hommes de la Direction politique, en les dressant contre la juste orientation du Parti dans l'Armée et, ce qui était encore plus dangereux, ils avaient ébranlé la confiance de cette direction dans le Commandant en chef. A partir de ces positions, les hommes de la Direction politique devaient être amenés à commettre d'encore plus lourdes erreurs. Par la suite, le camarade Shule et Pëllumb Dishnica, se faisant les porte-parole de la direction yougoslave, demandèrent avec insistance l'éloignement des conseillers soviétiques de notre armée.

Après le VIII<sup>e</sup> plénum la situation s'aggrava encore davantage. Les Yougoslaves crurent le moment venu pour changer la situation dans l'Armée également. Ils considéraient notre armée, l'Armée d'un peuple indépendant, comme une partie de l'armée yougoslave. Et les camarades de notre Direction politique agissaient comme si notre armée avait été effectivement un corps d'armée parmi les autres

corps d'armée yougoslaves. Vukmanovic Tempo, à l'occasion d'une visite faite à notre Direction politique, critiqua ouvertement les dirigeants de notre armée, comme si celle-ci avait été en fait sous les ordres des Yougoslaves. Après le VIII<sup>e</sup> plénum, la popularisation de l'Union soviétique passa au second plan. Par contre, dans notre propagande, la Yougoslavie primait tout le monde. Les Yougoslaves méprisaient et raillaient impudemment les instructeurs soviétiques. Ils tenaient à l'égard de l'Union soviétique les propos les plus infamants. Ils considéraient les conseillers soviétiques comme un obstacle à leur action, ce qui était effectivement le cas. Ils déclaraient ouvertement que «le travail dans l'Armée ne pourrait pas progresser si l'on gardait les conseillers soviétiques, qu'il était impossible de travailler avec deux sortes de conseillers». Ils sous-estimaient ces conseillers et faisaient tout leur possible pour les offenser par une attitude arrogante et hautaine. Et ils cherchaient à répandre un tel esprit même parmi nos camarades. Ils tentaient de nous convaincre que nous n'étions pas en mesure de mettre à profit l'expérience soviétique, que les Yougoslaves devaient, eux, étudier l'expérience soviétique et, après une élaboration minutieuse, l'adapter aux conditions de nos pays et de nos armées. Il ne nous restait donc qu'à prendre «l'art militaire yougoslave et à l'appliquer, puisqu'il s'adaptait mieux à notre armée». Mais notre Comité central ne fut pas d'accord, et ces tentatives échouèrent. Les Yougoslaves attendaient avec impatience l'éloignement des Soviétiques, mais voyant qu'aucun conseiller soviétique ne partait, ils lancèrent contre nous une odieuse campagne. La colère de la clique titiste et des délégués yougoslaves en Albanie atteignit son comble. Et sous de faux prétextes, ils rompirent les relations qui existaient entre nos deux armées.

### **L'ANALYSE DU VIII<sup>e</sup> PLENUM DU COMITE CENTRAL DU PARTI COMMUNISTE D'ALBANIE ET NOS GRAVES ERREURS**

L'analyse au VIII<sup>e</sup> plénum du Comité central, que nous pouvons considérer comme la plus grave erreur commise par notre Comité central au cours de toute son existence, eut lieu à l'incitation directe du Comité central du Parti communiste de Yougoslavie. Elle était fondée sur l'accusation fautive, antimarxiste et anti-albanaise portée contre notre Comité central par la direction trotskiste yougoslave et sur la situation difficile qui existait au sein de notre Bureau politique et de toute la direction en général. Le dessein des trotskistes yougoslaves était de liquider la saine direction du Parti, en premier lieu son Secrétaire général, puis les camarades Nako Spiru et Mehmet Shehu, comme des éléments indésirables au Comité central du PCY. Par une telle attaque, ils cherchaient à étouffer toute résistance sérieuse à la réalisation de leurs objectifs. Quels étaient les points principaux sur lesquels se fondait la critique yougoslave et qui donnèrent lieu à l'analyse faite au VIII<sup>e</sup> plénum du Comité central du Parti communiste d'Albanie ?

1. — En Albanie il s'était créé un front anti-yougoslave.
2. — Le projet de plan quinquennal, élaboré par la partie albanaise, était autarcique et peu réaliste.
3. — L'Albanie ne devait conclure aucun accord avec d'autres Etats sans la permission de la Yougoslavie.
4. — La politique du gouvernement albanais était en opposition flagrante avec les aspirations du peuple albanais, et c'est à cette politique que devait être imputée la dégradation des relations entre l'Albanie et la Yougoslavie.
5. — Nako Spiru avait joué un rôle singulier dans toute cette activité hostile, et d'autres camarades aussi avaient adopté ces mêmes positions.
6. — Le Comité central du Parti communiste d'Albanie devait chercher à s'assurer que l'ennemi n'était pas pour quelque chose dans cet état de choses.

Ces points principaux, sur lesquels était fondée la critique yougoslave, doivent être analysés attentivement, parce qu'ils résument toutes les visées anti-marxistes et anti-albanaises de la direction yougoslave.

La question du «détachement» de notre pays de la Yougoslavie, comme nous la comprenons, c'est-à-dire le refus de collaborer de notre part, est une accusation calomnieuse et sans fondement. Aucun acte du Comité central du Parti ni d'un membre quelconque du Parti n'a été accompli dans ce sens. Notre Comité central a toujours posé de manière juste la question de la collaboration avec les Yougoslaves, et ce sont au contraire eux qui ont engagé ces rapports sur une fausse voie, à des fins anti-albanaises et antimarxistes bien déterminées. Si nous avions voulu «nous détacher» de la Yougoslavie et nous engager sur une fausse voie, nous aurions refusé l'aide yougoslave et nous nous serions orientés vers l'Occident, ou aurions adhéré au Plan Marshall. Ni notre Parti, ni son Comité central, ni aucun membre de notre Parti n'ont jamais agi dans ce sens.

Alors sur quoi était basée cette accusation ? Les Yougoslaves étaient préoccupés de la juste orientation de notre Parti qui fondait le développement économique du pays sur la collaboration non seulement avec la Yougoslavie, mais aussi avec l'Union soviétique. Ils considéraient cette orientation comme une rupture d'avec la Yougoslavie. Les Yougoslaves étaient parfaitement au courant de l'atmosphère favorable et enthousiaste que notre Parti avait créée à l'égard de la Yougoslavie nouvelle parmi les masses du peuple albanais. Mais ils ne considéraient pas cela suffisant. Ils demandaient l'entière soumission de l'Albanie à la Yougoslavie. Pour appuyer leurs thèses, ils se servirent comme argument du projet de plan quinquennal. Mais cet argument ne tenait pas debout. Supposons même que notre projet de plan quinquennal ait été autarcique, irréaliste, gonflé, etc., etc. Où un tel projet de plan gonflé sans parler du reste aurait-il mené notre pays ? Si ce plan irréaliste détachait l'Albanie de la Yougoslavie, il devait la conduire ailleurs, la lier à un autre pays. Or il n'existait aucun signe que notre Parti recherchât un rapprochement avec les pays occidentaux et en fait notre Parti n'a jamais eu un tel dessein. Il ne restait alors que nos liens avec l'Union soviétique. Mais comment fallait-il comprendre cela, quand c'étaient justement l'Union soviétique et Staline qui nous avaient conseillés sur la nature des rapports que nous devions entretenir avec les Yougoslaves ? Si notre grand désir d'entretenir aussi des rapports économiques avec l'Union soviétique avait été excessif, l'Union soviétique et le camarade Staline devaient nous conseiller, comme ils l'ont sagement fait sur la manière dont nous devons édifier nos rapports avec la Yougoslavie. Et nous avons écouté et suivi les conseils du camarade Staline avec la plus grande confiance. Ainsi donc, pour nous, entretenir des relations avec l'Union soviétique n'était pas une erreur. Et même si le plan quinquennal projeté avait été, comme le prétendaient les Yougoslaves, autarcique et peu réaliste, ce n'était pas une raison pour en induire que nous avions l'intention d'intensifier nos rapports avec l'Union soviétique au détriment de la Yougoslavie. Seuls les Yougoslaves pouvaient dire une bêtise et une bassesse pareilles. C'étaient là de viles calomnies. Si notre projet de plan était erroné, il fallait le corriger, et rien de plus.

Pour quelle raison ce projet était-il rattaché aux questions politiques et utilisé pour attaquer notre ligne et la définir erronée ? Nous pensons qu'un pays, s'il a le temps et les cadres nécessaires pour le faire, peut élaborer même cinq plans, en déchirer quatre et en conserver un seul, le meilleur. Alors que nous, nous n'avons pas eu la possibilité d'étudier même l'unique plan que nous avons préparé, de voir s'il était bon ou mauvais et de le corriger là où il boitait. Mais ce n'était pas à notre plan qu'on en voulait. Sous le prétexte du projet de plan, c'est la ligne de notre Parti, son Comité central et ses dirigeants que l'on mit en cause, et, ce qui était plus grave, on attaqua l'Union soviétique, les conseillers soviétiques et leur juste orientation. A ce propos, il suffira de dire que les Yougoslaves n'avaient pas prévu le moindre crédit pour notre pays dans leur budget du plan quinquennal. Ils pensaient que s'ils réussissaient par leurs méthodes à rattacher l'Albanie à la Yougoslavie, la question du plan quinquennal s'arrangerait alors très facilement ; si leur projet échouait, alors il n'y aurait aucune raison pour que la Yougoslavie se donnât la peine d'aider l'Albanie parce qu'il se serait alors créé la situation dans laquelle nous nous trouvons en fait aujourd'hui.

J'ai expliqué plus haut que, pour nous, le plan n'était ni irréaliste, ni autarcique, et, s'il contenait quelques exagérations, celles-ci étaient rectifiables, puisqu'elles n'étaient pas importantes. La responsabilité de ces exagérations fut rejetée sur Nako Spiru, comme s'il avait commis qui sait quelle faute. Ce n'était pas juste. Premièrement, si ces exagérations existaient, la faute n'en retombait pas seulement sur Nako Spiru, mais sur tout le Comité central, qui ne les avait pas corrigées. Mais même si nous imputions ces exagérations à Nako Spiru, elles ne constituaient pas de dangereuses erreurs qui

pussent déformer notre ligne. Et puis, qui peut prétendre travailler sans commettre d'erreurs ? Beaucoup d'autres en ont commis de plus graves et le Parti les a corrigées, tandis qu'il ne s'agissait ici que d'erreurs sans grande importance. Je veux souligner cependant qu'en ce qui concerne le plan quinquennal, notre orientation a été des plus justes, sous les aspects politique et économique, comme sous les aspects culturel et social. Selon cette orientation générale, notre pays, en tant que république indépendante faisant partie du camp démocratique, devait édifier le socialisme avec l'aide de l'Union soviétique, de la Yougoslavie et des autres pays de démocratie populaire, en mobilisant toutes les forces vives de son peuple sous la direction de son Parti communiste. L'orientation de notre plan combattait tout esprit d'exploitation et de colonisation impérialistes ; elle avait pour objectif la mise sur pied de notre industrie et l'électrification du pays ; elle visait à élever et à renforcer la classe ouvrière albanaise, à développer et à moderniser notre agriculture sur la juste voie du socialisme. Les Yougoslaves, eux, étaient pour une orientation totalement opposée. Selon eux, l'Albanie ne devait pas développer sa propre industrie, mais envoyer les matières premières de son sous-sol en Yougoslavie pour qu'elles y soient traitées. L'agriculture, en Albanie devait, d'après eux, se développer de manière que notre pays devînt un grand fief de la Yougoslavie, et que notre paysannerie lui fournît toutes les matières premières, que celle-ci transformerait elle-même. L'Albanie, elle, recevrait de la Yougoslavie tous les produits finis, même le pain. Cela aurait constitué une dépendance totale, de type colonial et impérialiste.

Ce furent les Yougoslaves qui nous suggérèrent d'élaborer un plan quinquennal, pour se donner ainsi l'occasion de nous attaquer et d'attaquer avec nous les experts soviétiques de la planification, qui devaient nous aider à rédiger un projet de plan judicieux. En attaquant notre projet, les Yougoslaves se souciaient bien peu du lait qu'y figuraient peut-être deux ou trois fabriques de trop. Leurs objectifs étaient purement politiques. Leur préoccupation n'était nullement de voir préparer un plan quinquennal judicieux pour l'Albanie. Mais s'ils s'étaient bornés à leurs accusations et à leurs calomnies sur notre plan quinquennal, leur critique aurait été sans portée, et de plus sans fondement. Aussi grossirent-ils cette question d'autres griefs et de nouvelles calomnies.

Sur un ton de critique, les Yougoslaves nous ont prévenus que nous ne devons jamais conclure un accord avec un autre Etat sans le consentement préalable de leur gouvernement. Cela montre bien la considération que la Yougoslavie avait pour notre pays. Au reste, nous n'avions conclu aucun accord avec d'autres Etats, à l'exception d'une convention de crédit avec l'Union soviétique. Cette Convention constituait-elle une erreur de notre part ? Le crédit accordé par l'Union soviétique portait-il préjudice à notre pays et à nos relations avec la Yougoslavie ? Il est superflu de répondre à cette question. Mais le fait est que cela ne plut point aux Yougoslaves, qui y voyaient un obstacle à leurs plans antimarxistes. Ce qu'ils voulaient, c'était maintenir notre pays complètement isolé et pouvoir en disposer à leur gré. Notre peuple était, à juste titre, reconnaissant à l'Union soviétique de la grande aide qu'elle lui fournissait. Mais cela n'était pas du goût des dirigeants yougoslaves. Vous êtes au courant du vil comportement de l'ambassadeur yougoslave à Moscou, qui, en usant de pressions hostiles, chercha à apprendre de notre ministre la teneur des accords économiques que le camarade Nako Spiru avait signé lors de son voyage à Moscou. En fait, celui-ci, loin de conclure le moindre accord, n'avait même rencontré aucune personnalité soviétique, à l'exception des fonctionnaires du VOKS. [*VOKS (Vsesojuznoje Obshestvo Kulturoj Svjazi e Zagranicjaj) Société pour les relations culturelles de l'URSS avec l'étranger.*]

Le renforcement des liens de notre pays avec l'Union soviétique était un sujet de préoccupation extrême pour les trotskistes yougoslaves. Au retour de notre délégation gouvernementale de Moscou, Kosmerl [*Conseiller de la Légation yougoslave à Tirana.*] déclara officiellement au camarade Hysni Kapo : «Après le retour du général Hoxha de Moscou, la politique du gouvernement albanais envers la Yougoslavie a changé». Ce sont là des attitudes ouvertement hostiles, anti-albanaises et anti-soviétiques, dont les mobiles n'ont pas besoin de longues explications pour être compris. Selon les dirigeants du PCY, notre gouvernement, avec à sa tête le Secrétaire général du Parti et Premier ministre, poursuivait une politique anti-yougoslave. C'est cette même thèse qu'ils devaient soutenir plus tard aussi dans leurs accusations.

Le Comité central du Parti communiste de Yougoslavie et son instrument Savo Zlatic appuyèrent leur critique relative à la création d'un «front anti-yougoslave en Albanie» de calomnies à l'adresse de nos hommes qui travaillaient à la construction du chemin de fer. Le Comité central du PCY avait déjà soulevé cette question auparavant, mais nous avons rejeté leurs calomnies. Nous les jugeâmes toutes sans aucun fondement et réussîmes à le prouver. Le Parti possède le rapport de la Commission de contrôle. Il possède les rapports des organisations du Parti à la voie ferrée, qui ne confirment pas seulement la fausseté des accusations yougoslaves, mais qui révèlent aussi un fait très important et authentique, à savoir que les Yougoslaves étaient des saboteurs, des provocateurs, des ennemis de notre pouvoir, de notre jeunesse et de notre Parti. Les camarades du Parti et ceux de l'organisation de notre jeunesse qui travaillaient à la construction de la voie ferrée ont montré qu'ils étaient extrêmement dévoués et vigilants, prêts à défendre le dur labeur de notre peuple et du Parti, ils ont montré une grande maturité pour leur jeune âge.

En soulevant ces questions, les Yougoslaves tendaient à de multiples buts. Il s'agissait de briser l'élan de la jeunesse et de ses dirigeants, d'impliquer en particulier dans ces questions des personnes comme Nako Spiru et, indirectement, le Premier ministre [*Outre sa charge de Secrétaire général du Parti, le camarade Enver Hoxha assumait aussi la fonction de Premier ministre.*], et de discréditer le Gouvernement dans cette si vaste entreprise. Ils prétendaient qu'à la voie ferrée nous et les jeunes nous avions négligé une importante question politique, l'alliance avec la Yougoslavie. S'il est des gens qui ont eu une juste conception de cette question, c'est bien nous et les dirigeants de la jeunesse. Les Yougoslaves, par contre, ont tout fait pour s'aliéner notre jeunesse, pour étouffer son initiative, son élan, son enthousiasme et ses capacités. Personne ne peut prétendre qu'il ne se produise pas de petits malentendus dans une action d'une telle envergure. Mais les Yougoslaves, eux, n'admettaient aucune erreur, alors que leurs propres sabotages sautaient aux yeux. Les Yougoslaves n'ont jamais pris au sérieux les travaux entrepris dans notre pays. Cela, à bon droit, a irrité les gens de chez nous, mais ils ne se sont, malgré tout, jamais laissés aller à un geste inconsidéré. Nos camarades ont défendu l'alliance avec la Yougoslavie, et ils ont donc même fait des concessions ; mais nous ne pouvons pas les qualifier d'opportunistes, ce sont des actes accomplis en toute bonne foi ou pour mieux dire de trop bonne foi.

Par leurs calomnies tendant à «prouver» qu'en Albanie on avait créé un «front contre la Yougoslavie», les Yougoslaves n'auraient pas pu atteindre pleinement leur but. L'important pour eux était d'attaquer la direction du Parti et du Gouvernement dans la personne d'Enver Hoxha, qui était responsable devant le Parti de l'application correcte de sa ligne, de la coordination du travail et du contrôle des camarades dans leur travail. C'est précisément ce que firent les Yougoslaves.

La politique du gouvernement albanais, prétendaient les Yougoslaves, était en absolue opposition avec les sentiments du peuple. En d'autres termes, selon eux, le Gouvernement était antipopulaire, et certains éléments étaient responsables de cet état de choses, notamment, cela s'entend, le Premier ministre, puis Nako Spiru, Mehmet Shehu et «toute la clique» qui fut condamnée par le VIII<sup>e</sup> plénum du Comité central du PCA sur la base de ces accusations. Dans sa dernière lettre Tito accuse directement le Secrétaire général du Parti. Mais à cette époque, il aurait été très difficile pour les Yougoslaves d'attaquer ouvertement le Secrétaire du Parti sans aucune base. Ils devaient l'attaquer indirectement et obtenir ainsi de meilleurs résultats. Nako Spiru, lui, était plus vulnérable, non point parce qu'il avait observé une attitude erronée envers la Yougoslavie, mais parce qu'au Bureau politique il existait des divergences, une certaine hostilité contre lui et indirectement contre le Commandant. La scission qui existait dans notre Bureau politique, et dont les Yougoslaves non seulement avaient connaissance mais qu'ils avaient eux-mêmes créée et qu'ils attisaient, rendait possible le succès de leur manœuvre. Cela ne leur suffit cependant pas pour obtenir un succès complet. Il leur fallait accuser le camarade Nako Spiru, d'autres camarades et, indirectement, le Commandant lui-même, en recourant aux calomnies et aux menaces les plus infâmes, comme l'insinuation que l'ennemi «pouvait être pour quelque chose» dans l'activité de notre Parti. Ils voulaient plus ou moins dire par là ce que Pandi Kristo avait déclaré ouvertement à la réunion du Comité central, à savoir que «Nako Spiru était un espion». Il est donc facile de comprendre quelle situation fut ainsi créée, et qui était la cible de ces manœuvres. Après le suicide du camarade Nako Spiru, Zlatic recommanda à nos camarades d'être



attentifs, car on avait constaté des phénomènes analogues dans le Parti yougoslave également : son secrétaire général Gorkic avait trahi et avait été convaincu d'espionnage. A qui s'adressaient ces accusations ? Assurément au Secrétaire général de notre Parti. Le camarade Mehmet Shehu était placé sur le même plan. Cette grave situation fut créée par les Yougoslaves à des fins bien déterminées, et elle était dirigée contre la ligne de notre Parti et contre des hommes bien définis. Ils frappèrent donc cette ligne juste et les principes justes qui inspiraient l'action de notre Parti.

Les dirigeants yougoslaves, comme je viens de le dire, ont adressé aussi à notre Comité central une autre critique, comme quoi, dans notre Parti étaient en train de se cristalliser deux lignes, dont l'une était il va sans dire erronée. De l'élaboration de cette seconde ligne, aux dires des Yougoslaves, était coupable tout notre Comité central. Nous avons rejeté cette première critique. Au Bureau politique nous avons tous eu une position commune, du moins formellement, parce que, plus tard, comme je l'ai dit, quelques camarades du Bureau politique se montrèrent en désaccords avec la décision qui y avait été prise. Le document que j'ai préparé en réponse à Zlatic et qui devait être critiqué plus tard par certains comme une manifestation de défiance envers les Yougoslaves et comme une attitude erronée, était parfaitement juste. La situation était appréciée correctement de notre part, et nos défauts ainsi que ceux des Yougoslaves y étaient mis en évidence sur une juste voie marxiste-léniniste. Il y était fait justement ressortir que les Yougoslaves n'avaient pas respecté leurs engagements et avaient retardé l'envoi des matériaux qui conditionnaient la réalisation de notre plan, et beaucoup d'autres choses.

Pourquoi, après cette première critique des Yougoslaves, notre Comité central et son Bureau politique n'ont-ils pas immédiatement réagi et les diverses questions n'ont-elles pas été traitées comme elles le furent après la seconde accusation ? Nous devons analyser cette situation, parce qu'il s'agit là d'une question importante. La première critique faite par le Comité central du PCY était, pour ainsi dire, une répétition générale. Le CC du PCY comptait en étudier l'effet, éprouver nos forces et aussi voir jusqu'à quel point son argumentation, bien que sans fondement, aurait eu de succès. En fait, elle n'en eut aucun. Le Bureau politique rejeta ces accusations parce qu'elles étaient dénuées de fondements. Ces premières accusations ne réussirent pas à créer la situation qu'ils souhaitaient instaurer dans notre Bureau politique, bien que l'unité y fit défaut. Le fait est que, face à cette accusation, malgré les hésitations de certains membres, la décision fut unanime. Mais cela ne convenait pas aux Yougoslaves.

Aussi, leur seconde accusation vint-elle compléter la première de nouveaux éléments, cette fois en citant des noms. De cette manière le Bureau politique devait réagir, comme il le fit en effet. Les Yougoslaves exploitèrent les divergences du Bureau politique et en firent leur arme principale, celle qui devait les conduire au succès dans leur attaque contre la ligne de notre Parti. Par cette nouvelle tactique, les Yougoslaves disaient ouvertement à Koçi Xoxe et à Pandi Kristo que «votre lutte contre Nako Spiru et le Commandant est bien fondée ; l'ennemi doit être pour quelque chose dans cette situation. Nako Spiru joue un rôle étrange, Enver Hoxha l'appuie en tout et pour tout, maintenant donc la voie est libre, attaquez !» Le plan des Yougoslaves était clair : d'un côté lancer de graves accusations contre une partie des camarades du Bureau politique et de l'autre encourager les autres à se dresser contre les premiers. Koçi Xoxe et Pandi Kristo étaient enclins et prêts à s'engager dans cette impasse où nous poussaient les Yougoslaves. Pour eux «la situation au sein du Bureau politique était si tendue, qu'un beau jour nous finirions par nous battre» et ils attendaient «qu'on nous assène un coup dur de dehors». Le coup vint, il fallait donc agir. Et l'on agit dans le sens que le souhaitaient les Yougoslaves, dans le sens erroné, le plus erroné.

Ici il convient de bien distinguer les responsabilités de chacun, parce que ce fut précisément la croisée des chemins où se heurtèrent les passions, les «partis pris», les rancunes, les erreurs des uns et des autres, où les cadres principaux du Parti furent attaqués à tort ou à raison, où ils furent accusés de ce qu'ils avaient fait et de ce qu'ils n'avaient pas fait. On attaqua et ébranla la chose la plus importante, la ligne du Parti, on ébranla toute l'unité au sein du Bureau politique, on attaqua le Secrétaire général du Parti, non seulement pour des choses qu'il n'avait pas faites, mais aussi pour des choses qu'il n'avait pas trop mal jugées, et ainsi de suite. Le fait est que Koçi Xoxe et Pandi Kristo donnèrent le ton à

l'analyse du VIII<sup>e</sup> plénum. D'autres leur emboitèrent le pas, et d'autres, qui plus, qui moins, furent influencés par eux. Koçi Xoxe et Pandi Kristo apparurent aux yeux de tous les camarades comme les seuls qui avaient vu juste sur toutes les questions soulevées. Mais fortement influencés par l'orientation erronée du Comité central du PCY, ce sont eux en fait qui se trompèrent lourdement. L'un comme l'autre considéraient surtout la question sur le plan des personnes, et même sur ce plan ils la voyaient de façon erronée et non pas objectivement.

La critique du Comité central du PCY nous ébranla tous et en premier lieu moi-même. Mais la vérité est que quand Savo Zlatic exposait ses points de vue, j'étais pleinement convaincu qu'ils n'étaient pas justes. Je n'étais pas d'accord avec ses thèses et je suis même intervenu au cours du discours de Zlatic en lui disant : «Est-ce que ce que tu nous dis là est l'opinion du Comité central du PCY, et se fonde-t-il sur cette argumentation ?» Savo Zlatic me répondit durement : «Non seulement c'est l'opinion du Comité central du Parti communiste de Yougoslavie, mais tout cela a été étudié et approuvé par Tito lui-même». A la fin de son exposé, je lui ai demandé de me remettre tous ces éléments par écrit, mais sa réponse fut en fait un refus.

Après l'exposé de Zlatic, je décidai que nous aussi, nous devions rassembler nos arguments pour répondre au Comité central du PCY. L'appréciation que les Yougoslaves faisaient de Nako Spiru me semblait étonnante, et j'en fis part à Koçi Xoxe : «C'est une grave accusation», lui dis-je. Logiquement, cela dut lui faire moins d'impression qu'à moi, parce qu'il avait de Nako Spiru une tout autre opinion que la mienne. J'ai donc, dès le début, envisagé que les questions devaient être débattues au Bureau politique, après que nous aurions rassemblé nos arguments. En apparence, Koçi Xoxe se rangea à mon avis et nous agîmes dans ce sens. Nous fîmes connaître séparément à chacun des camarades la critique de la direction yougoslave, nous en fîmes aussi à Nako Spiru, sans cependant lui communiquer la grave et directe accusation que lui portaient les Yougoslaves. Cette dernière attitude, de notre part, envers le camarade Nako Spiru ne me semble pas juste. Nous devions tout lui dire. J'ai toujours été de l'avis que les questions internes du Bureau politique devaient être résolues dans un esprit de parfaite loyauté. Les divergences qui opposaient Koçi Xoxe et Pandi Kristo à Nako Spiru étaient une vieille maladie, qui s'était aggravée encore davantage (comme je l'ai exposé plus haut), au point que les deux premiers pensaient que chacune de mes actions était dictée ou influencée par Nako Spiru. Cette façon de juger n'était pas correcte.

Il est vrai qu'à la réunion du Bureau politique nous avons inscrit comme premier point de notre ordre du jour, la question de la critique qui nous était adressée par les Yougoslaves, surtout dans le domaine économique. Mais la réunion du Bureau politique, qui devait traiter un problème d'une telle importance, fut imparfaite par maints aspects. On n'y convoqua pas certains membres et membres suppléants. En outre on n'y invita pas les camarades injustement accusés et qui devaient être critiqués au cours de la réunion. La question de Nako Spiru ne fut pas posée comme il avait été prévu et de la manière dont elle avait été formulée dans l'ordre du jour de la réunion. Nous avons jugé cette façon de procéder juste, cependant que nous avons considéré la demande de Nako, qui réclamait un certain délai pour répondre à une si grave accusation, comme injustifiée et dictée par de sombres desseins.

Jugeons donc ces faits à la lumière de la situation actuelle. Nako Spiru était accusé par les Yougoslaves d'intelligence avec l'ennemi. N'était-ce pas grave ? Nous ne lui avons laissé qu'un jour pour réfléchir et se préparer à répondre. Cela n'était pas du tout juste, parce qu'il s'agissait d'une question très sérieuse. Cela fait six mois que nous travaillons à cette analyse et c'est maintenant seulement que nous avons réussi à exposer ces grands problèmes devant le Parti. Et nous n'avons pas accordé 5 jours à Nako Spiru pour réfléchir, se préparer et s'expliquer. On accorde le temps de réfléchir même à un criminel, à plus forte raison aurait-on dû le faire à un camarade comme Nako Spiru. A peine Nako Spiru eut-il ouvert la bouche pour demander un délai que quelques camarades du Bureau politique, Koçi Xoxe, Pandi Kristo et d'autres, se dressèrent contre lui d'une manière brutale, hostile. A ce moment, nous aurions dû reconnaître notre erreur, car le débat ne portait pas essentiellement sur les questions économiques, sur lesquelles se fondait en apparence la critique yougoslave. Ce problème fut complètement oublié, laissé de côté et la lutte contre Nako Spiru prima

tout. Le problème fut déplacé sur le terrain où les Yougoslaves voulaient l'engager, et Koçi Xoxe et Pandi Kristo étaient préparés pour cela. Le camarade Nako Spiru, pensant certainement que dans une situation pareille il n'existait pour lui aucune issue, se donna la mort. Ce fut la plus grave erreur qu'il ait commise dans toute sa vie de révolutionnaire, mais le Bureau politique aussi, par ses propres erreurs, en est partiellement responsable. Nako Spiru ne raisonna pas comme doit le faire un communiste résolu, bien que la situation fût très grave pour lui. Mais si grave que soit la situation pour un communiste, il ne doit jamais se résoudre au suicide. Il doit faire face à la situation, accepter la critique et, s'il est coupable, la sanction, sans jamais perdre confiance dans la justice du Parti.

Le suicide de Nako Spiru contribua à faire accréditer pleinement l'infâme accusation du Comité central du PCY. L'atmosphère qui se créa après son acte favorisa le cours qu'avaient pris les événements. On accepta la critique des Yougoslaves sans discussions. Bien pis, mes justes efforts et points de vue ainsi que ceux de Nako Spiru et des autres camarades furent tournés contre nous et exploités pour faire ressortir notre manque de confiance dans la «juste ligne du Comité central du Parti communiste de Yougoslavie». Les thèses sur la révision du plénum de Berat, ma réponse à Savo Zlatic à propos de leur première critique, tout cela fut étudié et utilisé pour démontrer que moi-même et Nako Spiru, avons depuis longtemps perdu confiance dans la Yougoslavie. Les «actions» de la jeunesse durant la construction du chemin de fer furent condamnées comme des actes hostiles aux Yougoslaves et à la ligne de notre Parti, et la principale responsabilité en fut attribuée à Nako Spiru. On rejeta, comme si de rien n'était, tous les rapports de la Commission de contrôle et des camarades du Parti qui avaient participé à la construction de la voie ferrée. Des faits, qui aujourd'hui confirment la justesse des opinions de nos hommes à la voie ferrée, furent alors recueillis et élaborés subtilement pour démontrer le contraire, dans le sens qui convenait aux Yougoslaves. Nako Spiru fut rangé parmi les espions et les traîtres du Parti. Son affaire fut définitivement jugée.

On accusa aussi le camarade Mehmet Shehu «d'avoir mené une politique foncièrement personnelle, qui avait conduit l'Armée à la rupture avec la Yougoslavie et qui tendait à son développement indépendant». «Les plans de Mehmet Shehu relatifs à l'Armée étaient gonflés à l'extrême à l'image du plan quinquennal de Nako Spiru. Mehmet Shehu était hostile aux Yougoslaves, il s'accordait donc avec Nako Spiru», et par conséquent, lui aussi était mis sur la liste des «ennemis».

Mais comment la question des Soviétiques pouvait-elle s'expliquer dans ces circonstances ? Ils ne furent pas attaqués ouvertement, mais dans toute cette affaire, les mobiles antisoviétiques étaient sans cesse présents. «Les Soviétiques se sont trompés, — disait-on — ils ont été mal orientés, ils ont été dupés par Nako Spiru et les autres». «Les Soviétiques sont des gens sincères, ils ont parlé et agi à cœur ouvert, et les ennemis comme Nako Spiru ont profité de ce trait qui est le leur». Mais tout cela, plus ou moins intentionnellement, constituait un coup pour les Soviétiques. De telles opinions prédominèrent au cours de toute l'analyse. On en arriva au point de présenter les justes points de vue prosoviétiques de Nako, de Mehmet et d'autres, ainsi que le grand et utile travail accompli dans ce sens, sous un aspect complètement faussé et non objectif.

Venons-en à la question du Secrétaire général du Parti. Comment fut-elle posée ? On sait bien dans quelle mauvaise et injuste position il fut mis. Le Secrétaire général fût âprement attaqué en premier lieu par Koçi Xoxe et Pandi Kristo. Bien entendu, il ne fut pas accusé comme Nako Spiru et les autres l'avaient été, mais il apparaissait comme le principal coupable, parce que tous ceux qui étaient condamnés avaient agi sous sa protection, avaient invoqué en toute occasion son autorité. Quant à la scission qui existait au Bureau politique, il résulta de l'analyse que le principal responsable en était Nako Spiru, mais que le Commandant, «influencé par lui», était lui aussi gravement coupable de la situation créée. Voilà quel était le but que les Yougoslaves s'étaient proposé d'atteindre et qu'ils atteignirent effectivement.

Koçi Xoxe et Pandi Kristo glissèrent d'erreur en erreur. Koçi Xoxe souleva la question de l'existence d'un groupe dangereux revêtant tous les traits d'une fraction à la tête du Parti. L'analyse du VIII<sup>e</sup> plénum créa parmi tous les camarades l'impression que c'étaient Koçi Xoxe et Pandi Kristo qui avaient

sauvé le Parti de cette dangereuse fraction, qui avaient vu «de manière juste» tous ces faits avant les autres, tandis que les autres, avec à leur tête le Commandant, avaient commis de graves erreurs. A l'issue du VIII<sup>e</sup> plénum fut formulée la résolution qui en résumait les travaux et les questions y furent exposées à peu près dans les termes où elles l'avaient été au Comité central du Parti, à un petit changement près : on ne mentionna pas le Secrétaire général. Néanmoins, on aboutit précisément au but auquel visaient les Yougoslaves. Pour les trotskistes yougoslaves c'était la solution la plus satisfaisante, tandis que pour notre Parti ce fut la plus fautive et la plus dangereuse. Aussi faut-il immédiatement corriger ces graves erreurs, poser correctement les questions avec l'authentique justice qui caractérise notre Parti. Aucune crainte ni timidité ne doivent nous empêcher de faire une saine autocritique bolchevique ; nous avons beaucoup à apprendre de ces erreurs ; le Parti aussi a beaucoup à apprendre des erreurs de sa direction ; cela lui servira de leçon pour l'avenir.

Quelles sont donc les conclusions à tirer de cette révision de la vieille analyse du VIII<sup>e</sup> plénum et de sa résolution ?

L'analyse du VIII<sup>e</sup> plénum, suscitée par les Yougoslaves dans des buts hostiles, antiparti, anti-albanais, anti-marxistes et anti-soviétiques, ne pouvait être une analyse juste, marxiste-léniniste. Elle était erronée, et la résolution qui en dérivait ne pouvait être qu'erronée. L'analyse du VIII<sup>e</sup> plénum et la résolution adoptée à l'issue de cette analyse conduisaient notre Parti à des positions anti-marxistes et sur la voie de la solidarité avec le groupe trotskiste de Tito. Le travail mené dans ce plénum et les décisions qui y furent prises ont porté préjudice à notre Parti, parce qu'ils ont attaqué sa juste ligne, ils ont attaqué l'unité de notre direction, ils ont durement attaqué, condamné et discrédité certains camarades dirigeants pour des erreurs qu'ils n'avaient pas commises, ils ont attaqué sans aucune base le Secrétaire général du Parti, ils ont ébranlé sa position aux yeux des membres du Comité central du Parti. Une telle action a porté un grave préjudice à l'unité de la direction et à son autorité.

L'analyse faite au VIII<sup>e</sup> plénum et la résolution qui y a été adoptée ont attaqué le centralisme démocratique, la démocratie interne du Parti ; elles ont étouffé la critique et l'autocritique, introduit des méthodes militaires dans la direction ; elles ont violé les principes organisationnels du Parti, elles ont renforcé le contrôle des organes de la Sécurité d'Etat sur le Parti ; elles poussaient enfin notre Etat sur la voie de l'Etat policier.

L'analyse et la résolution du VIII<sup>e</sup> plénum créèrent au sein du Parti une psychose non marxiste à l'égard des intellectuels communistes, considérés suspects, ce qui acheminait le Parti dans la voie du sectarisme en ce qui concerne la politique des cadres.

L'analyse et la résolution du VIII<sup>e</sup> plénum constituaient une victoire pour les trotskistes yougoslaves, en ce qu'elles amenèrent notre Comité central sur des positions erronées et à accepter des formes d'organisation économique qui tendaient à liquider notre gouvernement et à matérialiser la colonisation de notre pays par les trotskistes yougoslaves.

La ligne suivie par notre Parti a été juste ; son orientation a été juste. En aucun cas, nous n'avons commis d'erreur quant à nos liens d'amitié et à notre alliance avec la Yougoslavie. Nous avons considéré nos relations économiques avec la Yougoslavie d'une manière très correcte et nous nous sommes même montrés très confiants, trop confiants. Nos critiques sur l'activité des Yougoslaves dans notre pays étaient justes et opportunes. Je me réfère ici aux accusations qu'ils nous ont portées, et je souligne qu'une erreur commise par quelque jeune au chantier de la voie ferrée ne prouve absolument pas que notre Comité central ait suivi une ligne erronée.

Toutes les accusations des Yougoslaves tombent et ne sont, comme nous venons de le dire, que des calomnies inventées à des fins déterminées. Les accusations portées contre les camarades Nako Spiru, Mehmet Shehu et autres, sous prétexte qu'ils avaient faussé la ligne du Parti à l'égard de la Yougoslavie, sont toutes réfutées. Dans ce sens, ces camarades ne se sont pas trompés dans leur ligne, ils se sont au contraire maintenus sur une ligne juste et ont lutté pour l'affirmation de cette ligne.

La question du camarade Nako Spiru. Le camarade Nako Spiru n'a été ni un espion, ni un traître au Parti. Cela n'est ressorti d'aucune façon. L'affaire montée contre lui était une infâme calomnie des Yougoslaves. Le camarade Nako, comme révolutionnaire, comme membre du Parti et comme dirigeant du Parti, a eu ses côtés positifs et ses côtés négatifs. Il est de fait qu'il n'a cessé de lutter pour le Parti et pour le peuple depuis la création du Parti jusqu'au jour où il s'est suicidé, et qu'il n'a jamais eu un seul moment de défaillance au cours de cette lutte. Mais, d'autre part, son action a comporté aussi des erreurs qui doivent être bien définies. Nako Spiru était un camarade animé d'une ambition malsaine, et sans doute un tel défaut, chez un dirigeant, porte-t-il un grave préjudice à son travail. Nako pouvait-il se corriger d'un tel défaut dangereux ? Nous croyons que oui. Notre Parti est capable de renverser les montagnes ; à plus forte raison peut-il corriger ceux qui ont des défauts et qui commettent des erreurs. Mais tous les efforts voulus ont-ils été faits pour aider le camarade Nako Spiru à corriger ce défaut qui devait le conduire à ses erreurs ? Nous pensons que non et qu'au contraire les circonstances créées ont stimulé et renforcé ce travers. Nako déploya son activité dans des circonstances malsaines, et dans notre appréciation de ses défauts et de ses erreurs nous devons tenir compte de ces circonstances. L'ambition morbide de Nako Spiru fut nourrie par les Yougoslaves à leurs propres fins ; elle fut nourrie par le plénum de Berat et le travail consécutif à ce plénum ; elle fut alimentée aussi par la grande confiance qu'il avait dans ses capacités. Il s'est trompé dans ce sens, mais il n'est pas le seul à s'être trompé.

Le Secrétaire général n'a jamais permis à Nako Spiru de satisfaire son ambition au détriment du Parti et des camarades. A propos des cadres, il avait son opinion et laissait entendre que cette question ne pouvait être résolue de la manière dont la menait Koçi Xoxe. J'ai combattu ses points de vue erronés et je lui ai dit : «Je ne permettrai jamais que ce qui s'est passé à Berat se répète. La question des cadres doit être résolue de façon marxiste et au moyen d'une critique et d'une autocritique saines.» Mais il me semble que les autres camarades du Bureau politique n'ont pas été suffisamment objectifs à son égard. Nako Spiru n'était pas satisfait de sa position. Les camarades qui s'étaient rendu compte de cette tendance, en particulier au plénum de Berat et au lendemain de celui-ci, ne critiquèrent pas son ambition morbide. Plus tard, certains l'accusèrent de s'être rapproché de moi afin de prendre la place de Koçi Xoxe. Il se peut qu'il y ait songé, mais je ne l'ai jamais encouragé dans ce sens ; au contraire, j'ai combattu toute tendance de sa part à déprécier les autres camarades. J'ai cependant l'impression que les autres camarades n'ont pas agi assez objectivement dans ce sens.

Nako Spiru était un camarade assez pessimiste et irritable, deux défauts dangereux pour un dirigeant. Mais le pire c'est que Nako Spiru se montrait surtout pessimiste à propos du travail des autres. Il gonflait les erreurs des camarades. Comme nous l'avons dit, il avait une grande confiance en lui et dans son travail, dans sa capacité, ce qui le conduisait souvent à sous-estimer les autres. Il cherchait à faire ressortir à tout prix ses mérites et son travail personnel. Malgré ses mérites et ses qualités indéniables, car il en avait, son attitude était malsaine. Et tout cela procédait de son ambition.

Nako Spiru a commis une grave erreur dans la manière dont il envisageait la question des jeunes. Certes, il a travaillé à renforcer l'organisation de la jeunesse, mais, dès le début, il a eu tendance à faire mener le travail parmi la jeunesse de manière un peu indépendante du Parti. Déjà durant la Lutte, je me suis plus d'une fois élevé contre cette tendance. Mais après le plénum de Berat il renforça encore cette propension, la léguant à Liri Belishova et à quelques camarades qui étaient à la tête de la jeunesse. Même après avoir été muté à une autre fonction, Nako Spiru continua de considérer la jeunesse comme un secteur d'activité qui lui appartenait. Tous les dirigeants doivent s'intéresser à la jeunesse, c'est évident, mais Nako Spiru, lui, ne suivait pas la juste voie en ce domaine. Nous savons ce que représente la jeunesse pour notre Parti. Mais Nako Spiru considérait cette question non pas à partir des positions du Parti, mais d'une position personnelle, et souvent il allait jusqu'à opposer les cadres de la jeunesse à ceux du Parti et à faire des comparaisons peu judicieuses entre l'organisation de la jeunesse et le Parti. Il ne jugeait pas non plus la question des cadres de la jeunesse correctement, à partir des positions du Parti. Il considérait la jeunesse comme sa propre armée, dans le sens qu'il y occupait des positions solides et qu'il pouvait parler de cette plate-forme. C'était là une conception erronée.

Toutefois, se maintenir sur les vieilles positions et affirmer que Nako Spiru était contre la classe ouvrière, serait une erreur. Le camarade Nako Spiru n'était pas contre la classe ouvrière, même s'il avait des opinions erronées dans son orientation sur la question des cadres.

Nako Spiru manifestait sa préférence pour les intellectuels, pour les personnes cultivées, qu'il appuyait. Mais il n'a pas appuyé les intellectuels saboteurs, comme les Yougoslaves l'en ont accusé, et comme on eut tendance à le penser au temps de l'analyse du VIII<sup>e</sup> plénum. Ce n'était pas juste. Il se peut que dans certains cas Nako Spiru ait sous-estimé les camarades ouvriers, et des conclusions peuvent être tirées d'une telle attitude, mais à l'époque de l'analyse au VIII<sup>e</sup> plénum du Comité central, on a dit beaucoup de choses qu'on avait recueillies çà et là et on en arriva à la conclusion erronée que Nako Spiru était un ennemi de la classe ouvrière. Qui est l'ennemi de la classe ouvrière est l'ennemi de notre Parti, de notre peuple, du marxisme-léninisme.

Notre Bureau politique s'est réuni plusieurs fois pour examiner la question des cadres. Des hommes y ont été étudiés sous toutes les coutures, des camarades critiqués, mais il n'est jamais venu à personne l'idée d'accuser Nako Spiru d'être contre la classe ouvrière ; et il n'a jamais été critiqué gravement pour une déviation de ce genre. Certes, aux réunions du Bureau politique, Nako Spiru et Koçi Xoxe ne cachaient pas leur animosité réciproque. Mais la conclusion que Nako Spiru était contre la classe ouvrière ne fut formulée qu'à l'occasion de l'analyse faite au VIII<sup>e</sup> plénum. Et cette conclusion n'est pas juste.

Après le plénum de Berat. Nako Spiru a commis des erreurs au sein de la direction, et cela a porté préjudice à l'unité du Bureau politique. Mais nous devons considérer aussi cette activité erronée et nocive de Nako Spiru dans le cadre des situations malsaines et des autres erreurs qui se sont manifestées au sein de notre Parti après le plénum de Berat. Nous devons tenir compte aussi des erreurs des autres camarades, de leurs attitudes, nous devons avoir présents à l'esprit les intrigues et l'important travail hostile des Yougoslaves. Si l'on détache les erreurs de Nako Spiru de ces éléments, on sera amené à le condamner injustement.

Le camarade Nako Spiru aimait l'Union soviétique et avait une grande confiance en elle. Quelques camarades prétendent qu'il aurait dit : «En Union soviétique j'ai vu des gens pieds nus», ou encore «dans un kolkhoz on nous a enivré pour nous empêcher de rien voir». C'est possible, et s'il l'a dit, il a eu tort, mais cela ne prouve pas qu'il ait été antisoviétique. Il a à son actif d'autres actions, plus importantes, qui montrent qu'il était l'ami de l'Union soviétique. Nako manifestait une animosité excessive et préjudiciable à l'égard de Koçi Xoxe et de son travail. On peut en dire autant de Koçi Xoxe et de Pandi Kristo à l'égard de Nako Spiru. Des deux côtés on se trompait. Personne ne voulait céder et cela nuisait au Parti. Les questions auraient dû être éclaircies correctement par une critique et autocritique bolcheviques et saines des deux parties. Mais il n'en fut rien. Koçi Xoxe et Pandi Kristo m'ont attribué une grande part de responsabilité à moi aussi pour cet état de choses. Mais de quoi ressort-il que j'aie été influencé par Nako Spiru et en quoi consistent mes graves erreurs ? Cette question mérite un bref éclaircissement.

Mes points de vue sur la question des cadres n'ont pas été erronés et je ne me suis jamais laissé influencer par les erreurs de Nako Spiru. Mes vues sur la jeunesse non plus n'ont pas été erronées et les erreurs de Nako n'ont jamais eu de prise sur moi. Je n'ai jamais permis à l'ambition de Nako Spiru de se manifester, je n'ai pas approuvé son travail à des fins personnelles, son arrogance et ses faiblesses pas plus que celles des autres camarades et j'ai au contraire critiqué ces tendances dès que je les décelais. J'appréciais Nako Spiru et je l'aidais dans son travail comme j'aidais aussi les autres. Nako Spiru venait souvent chez moi et cela ne me dérangeait pas; au contraire, il me tenait au courant des diverses questions, il me consultait et écoutait mes conseils. La seule chose qui m'incommodait en lui était son pessimisme et sa manière de considérer la question des cadres. A ce propos, j'avais mes points de vue et je crois qu'ils n'étaient pas erronés. Nako Spiru n'adhérait pas pleinement à ma façon de voir quant à la solution de cette question et à l'élimination des erreurs que l'on y relevait. Il y avait

du parti pris de sa part, mais moi-même je ne me suis jamais laissé influencer ni n'ai commis de grosses erreurs ; même si j'en ai certainement commis de légères.

Koçi Xoxe est le principal responsable des erreurs d'organisation relevées dans notre Parti. De la manière dont il opérait, avec ses soupçons, avec les rancunes existant entre les camarades du Bureau politique, avec la sous-estimation du rôle du Secrétaire général du Parti, les questions d'organisation importantes du Parti échappaient au contrôle du Bureau politique et du Comité central, et ceux-ci ne pouvaient pas aider à leur solution. Les rares rapports présentés par Koçi Xoxe étaient purement formels et avaient un caractère de simple information. La monopolisation du travail par le secrétaire à l'organisation et la suppression effective de la fonction de Secrétaire général portaient un grand tort au Parti et constituaient une grave erreur de la part de Koçi Xoxe. Au sein du Parti se créa l'idée erronée et dangereuse, selon laquelle le Parti avait deux dirigeants : Enver Hoxha et Koçi Xoxe : le premier dirigeait l'Etat et le second le Parti. C'était une conception erronée, totalement étrangère à la structure de notre Parti. Ces conceptions devaient engendrer par la suite beaucoup d'erreurs, comme l'absence de comptes rendus, ce qui se traduit à son tour par la violation du centralisme démocratique, la violation de la démocratie intérieure du Parti, la violation et l'étouffement de la critique et de l'autocritique. Il en dérivait aussi la violation du principe de la direction collégiale, qui s'établit seulement sur la base de la critique et de l'autocritique ainsi que de la lutte des contraires. Staline nous enseigne :

«Penser pouvoir se soustraire à ces contradictions, signifie se tromper soi-même. Engels avait raison de dire que les contradictions à l'intérieur du Parti ne peuvent demeurer longtemps cachées, parce que ces contradictions tendent à se résoudre par la lutte». (J. V. Staline, Œuvres, éd. alb., t. 9, p. 12.)

Staline poursuit :

«... Les contradictions à l'intérieur des partis prolétariens ont leur origine dans deux circonstances. Premièrement, dans la pression de la bourgeoisie et de l'idéologie bourgeoise...

Deuxièmement, dans la composition hétérogène de la classe ouvrière»... (Idem, pp. 9, 10.)

Koçi Xoxe ne tenait donc pas compte de ce grand principe et il se trompait dans ce sens. Il interprétait les contradictions et les heurts au sein de la direction sur un plan personnel comme des critiques à l'adresse de sa personne et de son travail, et il faut dire à ce propos qu'il se considérait comme infaillible. Et il souffrait en cela d'une forte dose de vanité et de présomption.

Jugeant la question de cette manière, nous pouvons nous demander si le camarade Nako Spiru a mérité la condamnation que nous lui avons portée. Par son suicide, il s'est condamné lui-même et cela a porté un tort à notre Parti. Sans l'odieuse ingérence antimarxiste et anti-albanaise du Comité central du Parti communiste de Yougoslavie, et si nous avions soumis notre travail à une critique et autocritique sérieuses et bolcheviques, nous nous serions guéris des maux qui nous affligeaient et Nako Spiru serait encore parmi nous. Aujourd'hui, considérant et analysant la question clairement et sans parti-pris, nous devons considérer Nako Spiru comme une victime des intrigues infâmes ourdies par le Comité central du PCY au détriment de notre Parti, comme une victime qui, terrassée par les menées hostiles de la clique trotskiste de Tito, n'a trouvé d'autre issue que le suicide. Et cela me semble être un jugement correct sur le camarade Nako Spiru.

La question du camarade Mehmet Shehu me paraît plus simple que celle de Nako Spiru. Il était accusé de conceptions erronées sur les questions militaires, d'avoir élaboré des plans gonflés, de s'être détaché de la Yougoslavie ; et il en découlait, selon ces accusations, qu'il était lié avec Nako Spiru pour attaquer et déformer la ligne du Parti et ainsi de suite. Tout cela ne tenait pas debout. Ces accusations ne sont rien d'autre que l'acceptation en bloc des thèses antimarxistes yougoslaves, dirigées contre notre armée, contre l'armée soviétique et les conseillers soviétiques en Albanie. Elles visaient à attaquer la juste orientation du Comité central du Parti communiste d'Albanie sur les questions militaires et à unifier notre armée et l'armée yougoslave. Mehmet Shehu n'offrait aucune garantie aux

Yougoslaves pour l'application de leur ligne, et il y avait longtemps qu'ils avaient préparé le terrain pour l'attaquer. La question de ses désaccords avec la Direction politique, entre autres, est une conséquence de la politique hostile des Yougoslaves. On ne peut exclure certaines insuffisances dans ce domaine, mais ce qui était le plus dangereux c'est que la Direction politique, avec à sa tête Kristo Themelko et Pëllumb Dishnica, se trouvait sous la directe influence des Yougoslaves.

On ne peut non plus refuser d'envisager que quelques camarades de l'Etat-major aient subi l'influence des points de vue de la Direction politique dans leur travail comme dans leur attitude envers Mehmet Shehu. On accusa celui-ci de ne pas collaborer avec l'Etat-major, de monopoliser le travail et ainsi de suite. Il se peut que dans ces situations il ait parfois manifesté une attitude de ce genre, mais cela n'était pas si grave ni accompli dans l'esprit que le faisait ressortir l'analyse du VIII<sup>e</sup> plénum. Le camarade Mehmet Shehu ne méritait ni les accusations, ni la condamnation qui lui furent portées. Elles n'étaient pas justes. Le camarade Mehmet Shehu est un camarade qui demande des comptes, les bavards et les intrigants ont considéré cette qualité comme une tendance à monopoliser le travail. Mehmet Shehu est un camarade qui a combattu. Nous disons cela parce que durant l'analyse du VIII<sup>e</sup> plénum on a tenté de ternir même cet aspect très positif de son activité. Il possède des capacités militaires, il a apporté une précieuse contribution à la Lutte de libération nationale ainsi qu'à l'organisation et à la modernisation de notre armée. Le camarade Mehmet Shehu a défendu tant la ligne générale du Parti que notre juste ligne dans l'Armée, avec la persévérance d'un membre du Comité central, digne de ce titre. Je désire qu'on connaisse bien les côtés positifs du camarade Mehmet Shehu, et qu'on apprécie correctement ses insuffisances dans le travail, sans les détacher des circonstances et des erreurs des autres camarades. Voilà la juste voie à suivre dans l'examen de son cas. Toute autre manière d'agir n'est pas objective et conduit à des conclusions erronées.

La question des autres cadres moins importants, qui ont été l'objet d'attaques durant l'analyse du VIII<sup>e</sup> plénum, doit être également considérée sous cet angle, selon ces justes conceptions afin que nous puissions rectifier les mesures prises à leur égard, réhabiliter ces camarades et les désigner à des fonctions adéquates.

### **LA QUESTION DE LA «FRACTION A LA TETE DU PARTI»**

Il n'y a pas eu de fraction à la tête du Parti. Cette définition, au reste inexacte, a été donnée par Koçi Xoxe. L'analyse que nous en faisons réfute cette thèse erronée. La pratique des choses ne justifie nullement cette définition théorique donnée au phénomène en question. La fraction est l'aboutissement d'une action organisée à des fins politiques et organisationnelles déterminées et hostiles au Parti, contre la ligne politique et organisationnelle établie par le Congrès du Parti et son Comité central. Une fraction organisée dans le Parti signifie l'organisation en son sein d'une lutte idéologique, étayée par des actes, contre les principes marxistes-léninistes, qui constituent les fondements de notre Parti et qui le guident. En l'occurrence, cette organisation et ces buts n'ont pas existé.

Il est exact de dire que Nako Spiru a commis des erreurs dans son travail, et ses erreurs auraient pu dégénérer en un travail antiparti et fractionnel, si on les avait laissées se développer. Cela peut se produire quand le Parti ne voit pas, qu'il dissimule ou s'abstient de corriger les erreurs d'un camarade, quel qu'il soit. Si nous considérons ces erreurs comme une fraction à la tête du Parti, de quel nom qualifierions-nous alors les grandes erreurs commises dans l'analyse du VIII<sup>e</sup> plénum, erreurs qui pouvaient conduire à la fraction la plus dangereuse que notre Parti ait connue et qui l'auraient mené lui et notre peuple à l'abîme, comme le font Tito, Djilas, Kardelj, Rankovic et d'autres, pour la Yougoslavie. L'analyse du VIII<sup>e</sup> plénum du Comité central a comporté des erreurs de principe. On a frappé l'unité du Parti, on a attaqué sa ligne et ses justes orientations, on a frappé l'unité du camp socialiste, on a attaqué l'Union soviétique. Et ces attaques étaient fort bien organisées, voire même sous la conduite directe de la clique trotskiste de Belgrade. Le Parti est tenu de procéder à un examen comparatif de ces deux situations et le Comité central le fera. Cet examen est d'une grande importance, tout comme est très grande la responsabilité qui retombe sur les hommes qui préparèrent le VIII<sup>e</sup> plénum.



Si nous comprenons correctement ces situations, si nous prenons profondément conscience de nos erreurs, alors, nous en sommes persuadés, notre Parti se renforcera considérablement et conjurera les dangers éventuels qui pourraient le menacer. Si nous ne comprenons pas correctement tout cela, alors le Parti en pâtira et il s'exposera à des dangers. Il faut considérer ces questions importantes du Parti à partir des positions du Parti et non pas à partir de positions personnelles. Le prestige d'une personne, quelle qu'elle soit, depuis le Secrétaire général jusqu'au plus simple communiste, ne peut en aucune façon prévaloir sur le prestige du Parti. Si nous n'avons pas le courage de poser correctement les questions devant le Parti, si nous n'avons pas le courage de nous présenter le front haut devant le Parti pour les erreurs que nous avons commises et de lui expliquer à fond et non superficiellement ces regrettables erreurs, nous lui porterons une grave préjudice.

Par la résolution du VIII<sup>e</sup> plénum il a été dit au Parti beaucoup de choses inexactes, on a prétendu qu'on avait relevé des déviations, qu'il y avait eu une fraction à la tête du Parti, que Nako Spiru était un espion, etc. Dans le discours qu'il a prononcé au mois de décembre de l'année passée à l'occasion de l'inauguration de l'Ecole du Parti, Koçi Xoxe, évoquant nos relations avec la Yougoslavie, a dit, entre autres, que : «Ces relations, qui sont le principal fondement de l'édification et de la garantie de notre vie nouvelle, qui ont vu le jour et se sont renforcées dans la lutte commune et qui, aujourd'hui plus que jamais, devraient se consolider et se raffermir encore davantage, comme l'exigent les intérêts de notre peuple, eux (et ici il fait allusion aux personnes qui devaient être condamnées par l'analyse, à savoir Nako Spiru et d'autres), cherchent à les présenter sous un autre jour, sous le sinistre jour de relations impérialistes. Rejeter ces relations justes et les placer sur le même plan que les relations impérialistes, ou susciter des doutes et de la défiance à leur encontre, cela veut dire être complètement désorienté, coupé de la ligne du Parti et du marxisme-léninisme, ou bien, dans une autre éventualité, le faire dans de sombres desseins hostiles». A présent nous devons reconnaître combien erronés étaient ces points de vue de Koçi Xoxe et dans quelle voie pénible ils conduisaient notre Parti. Le discours de Koçi Xoxe prépara le terrain pour une ligne erronée anti-albanaise, anti-marxiste. Il présentait la situation en faussant la réalité, afin de préparer le terrain pour le VIII<sup>e</sup> plénum.

Dans le même exposé, Koçi Xoxe, invoquant devant le Parti le danger que lui faisaient courir des hommes comme Nako Spiru, déclara : «Ces gens minimisent le rôle de la Yougoslavie fédérative dans les Balkans et dans la politique internationale...» Un tel point de vue conduisait à des orientations très erronées et dangereuses, antimarxistes et antisoviétiques. Nous devons reconnaître que la grande confiance que nous avons dans la Yougoslavie nous a portés à commettre ces erreurs. C'est la vérité, et maintenant, à la lumière de cette nouvelle analyse, apparaît toute la gravité de nos erreurs. Les Yougoslaves avaient de fortes tendances au chauvinisme et des ambitions démesurées. Ils voulaient voir tous les pays de démocratie populaire des Balkans, ainsi que les autres pays de démocratie populaire se lier fortement autour de la Yougoslavie afin de faire de celle-ci «l'épicentre et la tête» du camp socialiste. Cela revenait à mettre en cause l'Union soviétique et à répudier le premier pays du socialisme.

Le but de notre analyse n'est pas de faire apparaître au Parti que Nako Spiru ou quelqu'un d'autre ne s'étaient pas trompés ou qu'ils ne s'étaient trompés que sur des questions mineures, bien que celles-ci aussi aient leur importance. Ce qui est essentiel pour notre Parti, c'est de dégager de l'analyse de notre travail des conclusions justes, qui armeront le Parti et le mettront en mesure de combattre dans l'avenir les phénomènes nocifs.

Le Parti n'oublie pas un seul instant le rôle dirigeant de l'Union soviétique dans le camp socialiste. Tous les trotskistes yougoslaves et autres déviateurs nationalistes de droite ont tenté non seulement de ternir cette réalité, mais aussi d'attaquer et de combattre l'Union soviétique. Le but de ces ennemis du socialisme coïncidait avec celui de l'impérialisme. Ils ont cherché à implanter dans leurs partis les conceptions opportunistes et révisionnistes, à liquider leurs partis communistes et à faire dégénérer les pays de démocratie populaire en pays de démocratie bourgeoise. Cela signifie créer un terrain favorable au capitalisme dans les pays où a été instaurée la démocratie populaire, créer des blocs hostiles au socialisme à l'intérieur du camp démocratique anti-impérialiste. Ainsi donc, le Parti doit

faire preuve d'une grande vigilance dans ce sens, pour défendre le marxisme-léninisme, qui est l'idéologie fondamentale de notre Parti, et combattre implacablement les points de vue bourgeois et petits-bourgeois dans le Parti, défendre opiniâtrement l'Union soviétique et le camp du socialisme.

Il nous faut maintenant revenir en arrière et dire la vérité au Parti, prendre pleinement conscience, à l'issue de cette analyse, des graves erreurs qui ont été commises, sans quoi nous ne pourrions persuader personne dans nos rangs. Une attitude contraire serait lourde de graves périls. Nous nous maintiendrions sur les vieilles positions erronées, nous voilerions les erreurs, le Parti serait désorienté et ainsi se préparerait le terrain pour de nouveaux dangers futurs. Car la lutte de notre Parti ne s'arrête pas là. De même qu'il faut haïr l'ennemi pour pouvoir le combattre efficacement, de même il est indispensable de bien connaître ses propres erreurs pour pouvoir les combattre et les corriger comme il se doit. Nous devons nous montrer vigilants envers les erreurs des autres, mais nous devons, en même temps, nous surveiller nous-mêmes, contrôler nos erreurs et les corriger. Les erreurs dans la direction sont des plus dangereuses, parce que c'est à l'exemple de la direction que grandit le Parti et c'est à travers l'œuvre de ce dernier que grandit la direction. Le Parti et la direction se confondent et sont indivisibles.

La question de la lutte de classes. Notre Parti ne s'est pas laissé influencer par la grande déviation du Parti yougoslave en ce qui concerne la lutte de classes. Nous ne nous sommes pas trompés dans ce sens, mais les lettres du Parti bolchevik adressées au Comité central du Parti communiste yougoslave n'en sont pas moins un grand enseignement pour nous. Elles constituent pour notre Parti une arme puissante qui le met en mesure de se prémunir contre ces dangers. Dans la lettre du Parti bolchevik adressée à Tito et consorts, il est dit : «Dans le Parti communiste yougoslave, l'esprit de la politique de la lutte de classes est absent. L'accroissement du nombre des éléments capitalistes à la campagne comme à la ville se poursuit à un rythme rapide, et la direction du Parti ne prend pas de mesures pour limiter ces éléments. On berce le Parti communiste de Yougoslavie de la théorie opportuniste pourrie de l'intégration pacifique des éléments capitalistes en régime socialiste, théorie empruntée à Bernstein, Folmar, Boukharine». (*Lettre du CC du PC(b) de l'URSS, au CC du PCY. 27 mars 1948.*)

Notre Parti n'a pas cédé sur ce terrain. Il a au contraire intensifié de jour en jour la lutte de classes à la campagne comme à la ville, il a frappé implacablement les koulaks, les beys grands propriétaires terriens, les gros commerçants, les spéculateurs, les usuriers et autres, il ne leur a pas permis de relever la tête ni à la campagne ni à la ville, et il les a désarmés. Néanmoins, le danger de les voir ressusciter subsiste, si le Parti relâche la lutte de classes, car, comme nous l'enseignent les lettres du Parti bolchevik, nous ne devons pas penser que le danger de voir renforcer les éléments capitalistes ait disparu. Lénine a dit en 1920 :

«Tant que nous vivons dans un pays de petits paysans, il existe en Russie, pour le capitalisme, une base économique plus solide que pour le communisme». (*V. I. Lénine, Œuvres, éd. alb., t. 31, p. 595.*)

«Parce que... la petite production engendre le capitalisme et la bourgeoisie, constamment, chaque jour, à chaque heure, d'une manière spontanée et dans de vastes proportions». (*Idem, p. 8.*)

Notre Parti ne doit pas se laisser griser un seul instant par les succès obtenus, par les profondes réformes sociales qu'il a accomplies dans notre pays, par les bons résultats qu'il a enregistrés dans ce domaine, ni négliger la lutte de classes ni l'affaiblir. Il importe que notre Parti ne perde jamais de vue ce que nous enseigne la lettre du Parti bolchevik, adressée au Comité central du PCY, à savoir que :

«Personne ne nie la profondeur, ni le caractère radical des transformations sociales qui ont été accomplies en URSS à la suite de la Révolution socialiste d'Octobre. Cependant, le PC(b) de l'URSS n'en a jamais conclu que la lutte de classes dans notre pays se soit affaiblie ou que le danger du renforcement des éléments capitalistes ait disparu... On sait que, au cours des 15 années qui suivirent la Révolution d'Octobre, le Parti n'a jamais rayé de son programme les mesures tendant d'abord à limiter les éléments capitalistes à la campagne, puis, à liquider les koulaks en tant que dernière classe capitaliste. Sous-estimer cette expérience du PC (b) de l'URSS pour créer

en Yougoslavie les conditions fondamentales en vue de l'édification du socialisme, serait une erreur lourde de dangers politiques, et elle est inadmissible pour les marxistes, parce qu'on ne peut pas construire le socialisme à la ville seulement, dans l'industrie seulement, il faut aussi le construire à la campagne, dans l'agriculture». (*Lettre du CC du PC (b) de l'URSS au CC du PCY, 4 mai 1948.*)

Quels grands dangers nous menaceront, nous communistes albanais, si nous ne tenons pas compte constamment de ces grands principes du léninisme! N'oublions pas en effet que l'Albanie est un pays agricole où prédomine encore la petite propriété privée, que les paysans y sont assez arriérés et que subsistent chez eux la vieille mentalité, l'ignorance, le fanatisme, etc. Nous devons nous garder de l'opinion erronée selon laquelle, du moment que nous avons rabaissé les koulaks de la campagne au niveau des paysans pauvres ou moyens quant à la possession de la terre et à la situation économique, nous les avons liquidés comme koulaks, comme dernière classe capitaliste. On oublierait ainsi de faire la différenciation de classe à la campagne. On considérerait la paysannerie comme un tout indivisible et le Parti cesserait de se mobiliser pour surmonter les difficultés dérivant de l'accroissement des éléments exploités à la campagne. Dans les villages, nous voyons les koulaks déployer une activité intense, chercher à saboter notre action en matière d'économie agricole, ainsi que nos affaires politiques. Les koulaks s'efforcent de semer le mécontentement dans les campagnes, de s'introduire dans les organes du pouvoir pour pouvoir diriger les affaires à leur guise et nous saboter, et de se fourrer aussi dans les organisations de masse et même dans les coopératives agricoles.

En ce qui concerne les coopératives agricoles nous devons procéder à leur révision générale, car leur structure et leur organisation comportent des erreurs de principe qui faussent leur véritable signification et le but que se proposent les coopérateurs en général, et les coopératives agricoles en particulier. Par les lois et les règlements de toute sorte qu'ils nous ont imposés, les Yougoslaves ont cherché à nous désorienter en ce qui concerne le problème rural. Certes, la situation économique de notre paysan s'est considérablement améliorée. Toutefois, si, d'une part, nous avons réalisé la réforme agraire, œuvre immortelle de notre Parti, et que nous avons exproprié les grandes parcelles de terre des koulaks, de l'autre, nous avons permis aux koulaks et à une partie des paysans moyens à mentalité de petit capitaliste de s'enrichir, en les exonérant de toute obligation à l'égard de l'Etat, de toute contribution à l'édification de l'économie commune du peuple. Dans notre loi sur l'imposition des exploitations agricoles, le tarif même des impôts, bien que fondé sur le principe de l'impôt progressif sur le revenu, favorise, par ses modalités, le paysan riche et frappe les couches paysannes pauvres. Aux termes de cette loi, les revenus des exploitations rurales de 90.000 à 100.000 leks par an étaient frappés d'un impôt de 15.000 leks plus 43 pour cent sur le montant dépassant 90.000 leks, tandis que les revenus supérieurs à 100.000 leks l'étaient de 20 pour cent seulement. Dans la loi précitée, qui est à tous égards une loi conforme à la ligne juste, ils se sont arrangés pour introduire dans le tarif une telle erreur antimarxiste, qui permet l'enrichissement des koulaks. Et c'est là un trait caractéristique de plus des conceptions antimarxistes de la direction yougoslave. Tout cela, ainsi que les autres formes d'action erronées que nous avons mentionnées plus haut, est à l'origine de nos difficultés économiques, mais le plus dangereux en l'occurrence c'est que la suppression de la lutte de classes à la campagne nous porterait un préjudice infini. Pour mener à bien notre lutte dans ce sens, nous ne devons pas hésiter, mais asseoir les coopératives agricoles sur de solides fondements, créer le maximum de coopératives d'achat-vente, apprendre au paysan à y porter ses produits et le détourner de la spéculation et du marché noir, frapper les spéculateurs à la campagne, et dans les coopératives agricoles, et, tout en établissant les coopératives sur des bases solides, leur accorder une grande aide afin qu'elles deviennent un modèle pour les paysans des alentours.

Nous devons avoir constamment présents à l'esprit les préceptes de Lénine sur les coopératives, qui nous enseigne :

«Il serait absolument inepte de vouloir transformer ces exploitations par un quelconque procédé rapide, par un décret, par une action exercée du dehors, de loin». (*V. I. Lénine, Œuvres, éd. alb., t. 30, p. 211.*)

Lénine dit :

«Les paysans sont des gens trop pratiques, trop solidement attachés à la vieille économie pour accepter des changements sérieux simplement sur la foi des conseils et d'indications livresques». (*Idem, ibid.*)

Vladimir Illitch nous enseigne que les coopératives de travail doivent aider les paysans des alentours. La coopérative ne doit en aucune façon se couper de la population rurale. Elle doit l'attirer, l'aider concrètement et lui montrer par des exemples que la vie dans la coopérative s'améliore par le travail collectif, même sans l'aide financière de l'Etat. Que les communistes n'oublient pas les enseignements de Lénine. Notre travail auprès des coopératives comporte de ces erreurs que cite Lénine, et il nous faut être attentifs. Que notre Etat utilise correctement les crédits agricoles pour aider les coopératives, les paysans pauvres, puis les paysans moyens. Mais Lénine dit que nous avons pour devoir de faire comprendre aux paysans la véritable signification de l'aide de l'Etat, étant donné que :

«le paysan est habitué, depuis des siècles, à subir l'oppression du pouvoir de l'Etat, et rien de plus. C'est pourquoi il est dans ses habitudes de se méfier de tout ce qui vient du fisc». (*V. I. Lénine, Œuvres, éd. alb., t. 30, p. 213.*)

Nous avons réalisé la réforme agraire et nous n'avons pas déclaré alors explicitement que la terre était nationalisée, mais la loi de la réforme stipule que personne n'a le droit de vendre ou d'acheter la terre. C'est là une question de principe sur laquelle sera fondée la collectivisation future de l'agriculture. Nous devons la poser correctement et ne pas nous laisser abuser par les points de vue selon lesquels notre paysan, dans des conditions arriérées et «spécifiques», considérerait soi-disant cette collectivisation comme préjudiciable à ses intérêts.

Lénine nous enseigne également que :

«la propriété privée de la terre en général doit être supprimée. Autrement dit le droit de propriété sur toutes les terres ne doit appartenir qu'à l'ensemble du peuple ; mais ce sont les institutions démocratiques locales qui disposeront des terres». (*V. I. Lénine, Œuvres, éd. alb., t. 24, p. 533.*)

Comme nous l'a conseillé le camarade Staline lors de notre visite à Moscou, nous devons avancer avec le maximum de prudence sur la question de la paysannerie et ne pas l'effrayer par le programme maximal de notre Parti. Mettant en œuvre scrupuleusement les conseils inestimables du camarade Staline sur cette question, nous devons, en ce qui concerne la paysannerie, avancer à la fois avec assurance et prudence, bien connaître les conditions de notre paysan et sa mentalité. La ligne de notre Parti ne doit pas s'écarter un seul instant des principes du marxisme-léninisme. Notre Parti doit accomplir à la campagne un travail très ardu et il nous faudra nous renforcer au cours même de ce travail pour être en mesure de surmonter les difficultés. Dans la lettre du Parti bolchevik adressée au CC du PCY, il est dit :

«Dans les conditions où en Yougoslavie la terre n'est pas nationalisée, où la propriété privée de la terre y existe en même temps que le droit de l'aliéner, où de vastes parcelles de terre se trouvent dans les mains des koulaks, où le travail salarié est toujours en vigueur, etc... , on ne peut éduquer le Parti dans l'esprit de l'extinction de la lutte de classe et de l'aplanissement des contradictions de classe, sans le désarmer face aux principales difficultés de l'édification du socialisme». (*Lettre du CC du PC (b) de l'URSS au CC du PCY, 4 mai 1948.*)

De ces thèses importantes des lettres du Parti bolchevik nous devons tirer des enseignements pour combattre avec la plus grande opiniâtreté les faiblesses ou les erreurs qui pourraient se manifester. Notre pays est un pays agricole. La paysannerie y représente la majeure partie de la population. Nous devons donc avoir constamment une vision claire du rôle dirigeant de la classe ouvrière. Les lettres du Parti bolchevik nous enseignent :

«Le marxisme-léninisme considère qu'en Europe, y compris les pays de démocratie populaire, c'est la classe ouvrière et non pas la paysannerie qui est la classe d'avant-garde, indéfectiblement révolutionnaire. Pour ce qui est de la paysannerie, sa majeure partie, autrement dit les paysans pauvres et moyens, peut faire ou a déjà fait alliance avec la classe ouvrière, étant bien entendu que le rôle dirigeant dans cette alliance appartient à cette dernière». (*Lettre du CC du PC (b) de l'URSS au CC du PCY, 4 mai 1948.*)

C'est sur ce point que les dirigeants yougoslaves ont dévié. Les paysans pauvres et moyens de notre pays ont la plus grande confiance dans notre Parti, parce qu'il leur a donné la terre et que grâce à sa juste direction, il a énormément amélioré leurs conditions économiques. Notre paysannerie aime le Parti et elle reconnaît son rôle dirigeant. Cela veut dire que la paysannerie pauvre et moyenne a embrassé l'alliance avec la classe ouvrière et le rôle dirigeant de cette dernière dans cette alliance. Mais notre Parti a maintenant pour tâche, et c'est une tâche importante, de renforcer tous les jours davantage cette alliance. Il y parviendra en appliquant avec fermeté et sagesse les grands principes du marxisme-léninisme, en combattant avec acharnement les théories opportunistes pourries de l'intégration pacifique des éléments capitalistes dans le socialisme et en ne détachant pas l'édification du socialisme à la ville de l'édification du socialisme à la campagne.

Le Parti et l'organisation du Front. Notre Parti a emprunté pas mal de formes à l'organisation du Front telle qu'elle existe en Yougoslavie. Toutefois, chez nous, c'est le Parti et non pas le Front que l'on a considéré comme la principale force dirigeante de la Lutte et de toute la vie du pays. En cette question si importante, les trotskistes yougoslaves avaient complètement dévié. Les dirigeants yougoslaves tenaient pour principale force dirigeante le Front populaire, et ils se sont efforcés de fondre le Parti dans le Front. En effet, comme le disent Tito et consorts, le Parti communiste de Yougoslavie ne peut pas avoir de programme distinct de celui du Front populaire.

Dans notre pays, le Front a été et reste une vaste organisation de masse dirigée par le Parti. Dans nos définitions, il a été constamment souligné que le Parti est à la tête du Front, que le Parti est la colonne vertébrale du Front. Souvent les larges masses de notre peuple n'évoquent pas le nom du Front mais celui du Parti. Elles disent : «C'est le Parti qui l'a ordonné», «Au temps où le Parti a pris le pouvoir» et emploient d'autres expressions analogues. A cet égard, on peut dire que le rôle et le travail d'organisation du Front ont été négligés. Dans notre Front il n'y a pas eu d'autres partis que le nôtre, et ses membres n'ont jamais été laissés incontrôlés. Bien plus, nous pouvons dire qu'en ce domaine nous nous sommes montrés quelque peu sectaires. Dans notre Front on a toujours procédé à une différenciation et, à toutes les périodes, on en a chassé et l'on y a démasqué les hommes de la réaction. A un moment donné, et précisément à la réunion de Berat, sur l'insistance du délégué yougoslave, nous avons laissé entrer dans le Front un certain nombre d'ennemis qui ne devaient pas y avoir leur place. La politique opportuniste de Sejfulla Malëshova et nos concessions pendant une courte période ont eu pour effet que certains éléments camouflés au cours de la guerre, ont pu demeurer dans le Front et y occuper des postes dirigeants. Ils ont été dévoilés, démasqués et expulsés.

Notre grande erreur fut que, outre les formes d'organisation que nous avons empruntées aux Yougoslaves, nous avons maintenu notre Parti dans une condition de semi-clandestinité, suivant ainsi leur exemple erroné. Notre Parti est au pouvoir depuis la libération complète de l'Albanie, mais nous ne l'avons pas encore légalisé. Au cours de cette période, nous avons, bon gré mal gré, caché le drapeau de notre Parti sous le couvert du Front. Puisque nous avons profondément et justement conscience du rôle dirigeant du Parti, pourquoi nous sommes-nous laissés entraîner à cette grande erreur ? Sans doute, l'influence exercée par les Yougoslaves y est pour une grande part, mais notre Parti reconnaît et comprend à quel point était grave cette erreur, à propos de laquelle nous avons été éclairés par les lettres du Parti bolchevik, qui nous indiquent :

«Lénine a dit que le Parti est l'arme la plus importante dans les mains de la classe ouvrière. Il est du devoir des dirigeants de maintenir cette arme en état d'alerte. En dissimulant le drapeau du Parti et en se refusant à faire ressortir devant le peuple le rôle dirigeant du Parti, les camarades yougoslaves affaiblissent cette arme de la classe ouvrière, ils rabaisent le rôle du Parti, désarment

la classe ouvrière. Il est ridicule de penser qu'une petite ruse des camarades yougoslaves puisse amener l'ennemi à renoncer à la lutte. C'est justement pour cela qu'il faut maintenir le Parti en état d'alerte, pour qu'il combatte les ennemis. Il ne faut pas le mettre en sommeil, cacher son drapeau, et le bercer de l'idée que, si on ne donne pas un prétexte à l'ennemi, ce dernier cessera la lutte, suspendra l'organisation légale ou illégale de ses propres forces». (*Lettre du CC du PC (b) de l'URSS au CC du PCY, 4 mai 1948.*)

Nous pouvons illustrer la grande justesse des affirmations du Parti bolchevik par beaucoup de nos actions dans la vie de notre Parti et de notre Front, par la manière dont nous avons compris leurs rapports mutuels. Nous avons toujours craint de définir exactement le rôle du Parti dans le Front pour ne pas y effrayer les éléments réactionnaires camouflés. Non seulement nous dissimulions notre qualité de membre du Parti, mais considérions même juste que certains ministres, membres du Parti, mais non connus comme tels par les larges masses du Front, continuent de maintenir le secret sur leur appartenance au Parti. Cela se faisait pour ne pas donner à notre gouvernement ou à l'Assemblée populaire le véritable visage d'un gouvernement communiste ou d'une Assemblée populaire à prédominance communiste. C'était là une erreur de notre part. Nous faisons cela soi-disant pour faire comprendre aux éléments ennemis camouflés, qu'il leur était inutile de s'organiser légalement ou illégalement, car des éléments non communistes faisaient partie du gouvernement et d'autres institutions. Mais par ces méthodes nous n'avons pas réussi à tromper les éléments réactionnaires, ni à les empêcher de s'organiser dans le Front et en dehors de lui. C'est ce qu'a bien montré le travail hostile de certains députés et d'autres ennemis qui s'étaient camouflés dans le Front.

Tout l'appareil du Parti se cachait derrière l'appareil du Front et les membres du Parti dissimulaient leur appartenance au Parti, leur plus grand titre de fierté et d'honneur, sous le couvert de leur appartenance au Front.

Les justes blâmes adressés par le Parti bolchevik à la direction yougoslave pour ses erreurs, ont une égale valeur pour nous. Dans la lettre du Parti bolchevik il est dit :

«... Le Parti communiste de Yougoslavie se maintient encore dans une condition de semi-clandestinité, sans égard au fait qu'il a accédé au pouvoir il y a déjà trois ans et demi; dans son sein il n'y a ni démocratie, ni élections, ni critique ni autocritique, et le CC du PCY se compose en majeure partie de membres non pas élus mais cooptés». (*Lettre du CC du PC (b) de l'URSS au CC du PCY, 4 mai 1948.*)

Si nous examinons le fonctionnement de notre Comité central, nous y constaterons les mêmes erreurs que celles qui se sont produites dans le PCY. Non seulement l'élection du Comité central par la première Conférence nationale du PCA pécha sous bien des aspects, mais nous avons continué d'effectuer une série de cooptations contrairement aux règles du Parti. Ces cooptations ont eu lieu juste après nos analyses incorrectes au II<sup>e</sup> plénum de Berat et au VIII<sup>e</sup> plénum du Comité central du Parti. Elles ne furent pas faites par les conférences, mais par le Comité central. A présent nous avons un Comité central de 25 membres, dont 16 sont membres titulaires et 9 membres suppléants. Huit d'entre eux seulement ont été élus par la première Conférence nationale du PCA, tandis que tous les autres, aussi bien les membres titulaires que les membres suppléants. 17 personnes en tout, ont été cooptés. Cela n'est pas régulier ni juste. Les membres des comités du Parti à la base et tous leurs secrétaires étaient nommés d'en haut. Dans le Parti, du sommet à la base, on ne procédait pas à des élections. Toutes les réunions et les conférences du Parti se déroulaient dans le secret, comme au temps de la clandestinité la plus profonde. Les décisions du Parti n'étaient pas publiées, on les faisait connaître aux masses du peuple indirectement, par l'intermédiaire du Front et au nom du Front. Staline lui-même nous a dit de vive voix il y a un an, textuellement ceci : «Il est inconcevable qu'un parti qui est au pouvoir ne soit pas légalisé». Et nous, nous n'avons pas encore légalisé notre Parti et n'avons pas convoqué le congrès du Parti. C'est une erreur de principe que nous devons rectifier rapidement, car elle est à l'origine de beaucoup d'autres erreurs.

De ce qui a été dit plus haut il ressort que notre Parti souffre du manque d'une démocratie intérieure authentique, de l'absence d'une critique et d'une autocritique bolcheviques saines du sommet à la base, à la cellule. Les membres du Parti craignent de parler, de peur d'être mal vus.

«Il est parfaitement compréhensible — est-il dit dans la lettre du Parti bolchevik au Comité central du Parti communiste de Yougoslavie — que, étant donné cette situation dans le Parti, qui est marquée par l'absence d'élections aux organes dirigeants, et par la pratique des nominations d'en haut, il ne saurait y être question de démocratie... les membres du Parti n'osent pas exprimer leur opinion, ils craignent de critiquer les règles en vigueur dans le Parti et préfèrent se taire pour échapper aux répressions». (*Lettre du CC du PC (b) de l'URSS au CC du PCY, 4 mai 1948.*)

Nombre d'exemples typiques confirment ces phénomènes malsains dans notre Parti. Les analyses que nous avons faites et que nous sommes en train de faire confirment pleinement le bien-fondé des critiques du Parti bolchevik. Nous avons des exemples montrant que des secrétaires de cellule ou de comité du Parti, pour préserver leur prestige personnel et dissimuler leurs propres erreurs sous l'autorité du Parti, ont abusé de leur autorité, ont étouffé la critique et l'autocritique dans ces instances, allant même jusqu'à exclure de sa cellule un membre du Parti qui a osé contredire leur point de vue. Ces pratiques ont eu cours à la base, mais elles reflètent aussi le travail du centre.

Tout membre du Parti qu'il soit militant de base ou membre du Comité central, a sa propre place. Nous sommes tous membres du Parti et chacun de nous est investi de fonctions et de responsabilités déterminées pour servir le Parti et non pas des personnes particulières. Nous avons tous le droit de critiquer et nous sommes tous, sans exception, sujets à la critique. Mais la critique doit nécessairement être saine et ne pas être faite n'importe où. Chaque membre du Parti sait où il doit critiquer et il doit le faire avec force et sans aucune crainte. Personne ne doit accueillir avec mauvaise grâce la saine critique qu'on lui adresse. Il doit au contraire s'en réjouir parce qu'elle a un but éducatif. De même, lorsqu'un membre du Parti commet une erreur, il doit faire son autocritique bolchevique franchement, sans timidité et sans crainte d'en être humilié. Au contraire, celui qui pratique la critique et l'autocritique judicieusement, comme nous l'enseignent Lénine et Staline, n'en deviendra que plus fort, il renouvellera ses énergies et ira de l'avant sur la juste voie que lui trace notre Parti.

L'absence de critique et d'autocritique dans la direction et dans tout le Parti nous a porté les graves préjudices que nous avons exposés dans ce rapport. Elle a porté atteinte à l'unité de la direction, unité qui est de la plus haute importance pour notre Parti. Ce sont ces erreurs qui sont à l'origine des odieuses méthodes militaires qui sont apparues et se sont implantées dans notre Parti. Les menées du plénum de Berat, les tendances qui se sont manifestées au VIII<sup>e</sup> plénum du Comité central du Parti communiste d'Albanie, les attitudes erronées à l'égard de Nako Spiru, le fait que les membres et les membres suppléants du Bureau politique ou du Comité central qui allaient être critiqués, n'ont pas été convoqués à la réunion de ces instances et ont été empêchés ainsi de dire leur opinion et de critiquer à leur tour, tout cela et d'autres choses encore montrent que nous n'utilisons pas comme il faut et correctement les saines armes du Parti, que sont la critique et l'autocritique. Ce sont des manifestations odieuses d'arbitraire dans notre Parti. Elles montrent que nous y avons permis l'introduction de méthodes militaires, de formes d'organisation erronées, empruntées aux trotskistes yougoslaves.

Nos procédés au cours de l'analyse du VIII<sup>e</sup> plénum du Comité central du Parti communiste d'Albanie peuvent être comparés aux pratiques erronées du CC du Parti communiste de Yougoslavie. Notre manière d'agir, de juger et les sanctions que nous avons prises contre Nako Spiru, Mehmet Shehu et d'autres camarades, s'apparentent aux actions et aux décisions du Comité central du Parti communiste de Yougoslavie contre les camarades Zujovic et Hebrang. Dans l'analyse du VIII<sup>e</sup> plénum, faite à l'instigation des trotskistes yougoslaves, on trouve le reflet très apparent de leurs points de vue anti-marxistes, anti-soviétiques et opposés à notre Parti. La lettre du Parti bolchevik dit :

«Il a suffi, par exemple, que le camarade Zujovic exprime sa désapprobation au Comité central du Parti communiste de Yougoslavie à l'égard du projet de réponse du Bureau politique du Comité central du Parti communiste de Yougoslavie à la lettre du Comité central du Parti communiste

bolchevik de l'Union soviétique, pour qu'il soit aussitôt exclu du Comité central. Il semble que le Bureau politique du Comité central du Parti communiste de Yougoslavie considère le Parti non pas comme un organisme autonome, ayant le droit d'exprimer sa propre opinion, mais comme un détachement de partisans, dont les membres n'ont pas le droit de discuter des différentes questions, mais qui doivent sans tergiverser traduire en actes tous les désirs du «président». Cela s'appelle chez nous cultiver les méthodes militaires dans le Parti, ce qui est tout à fait incompatible avec les principes de la démocratie intérieure du Parti dans le parti marxiste. Comme on le sait, Trotsky aussi tenta en son temps d'implanter dans le Parti bolchevik les méthodes militaires de direction, mais il fut démasqué et condamné par le Parti qui avait à sa tête Lénine, les méthodes militaires furent rejetées, tandis que la démocratie intérieure dans le Parti fut maintenue comme le principe le plus important de l'édification du Parti». (*Lettre du CC du PC (b) de l'URSS au CC du PCY, 4 mai 1948.*)

Un autre danger qui a existé dans le Parti était le cumul des fonctions de Secrétaire du Comité central pour les cadres et de ministre de l'Intérieur. A propos de cette question, la lettre du Parti bolchevik adressée au Comité central du Parti communiste de Yougoslavie dit :

«Il est caractéristique que le même homme remplisse les fonctions de Secrétaire du Comité central du Parti pour les cadres et de ministre de la Sûreté de l'Etat. En d'autres termes, les cadres du Parti sont placés en fait sous la surveillance du Ministre de la Sûreté de l'Etat. Selon la théorie marxiste, le Parti doit contrôler tous les organes d'Etat, y compris le ministère de la Sûreté de l'Etat, tandis qu'en Yougoslavie il se produit le contraire, le Parti étant en fait contrôlé par le ministère de la Sûreté de l'Etat. Comme on le voit, cela explique pourquoi l'initiative des masses du Parti en Yougoslavie n'est pas au niveau requis.

Il va sans dire que nous ne pouvons pas considérer comme marxiste-léniniste bolchevique une telle forme d'organisation du Parti communiste». (*Lettre du CC du PC (b) de l'URSS au CC du PCY, 4 mai 1948.*)

Le fait d'avoir emprunté une telle forme d'organisation a porté de grands préjudices à notre Parti. Sans entrer dans les détails et sans citer d'exemples, il faut reconnaître que toutes les erreurs que je viens d'évoquer au long de ce rapport, se rattachent dialectiquement au fait que le secrétaire à l'organisation était également ministre de l'Intérieur. Nous devons bien reconnaître cette erreur importante, car elle est à l'origine de beaucoup de maux, à savoir l'étouffement de la critique et de l'autocritique, l'absence de démocratie intérieure dans le Parti, l'introduction des méthodes militaires et d'autres pratiques fâcheuses. Nous devons prendre bien conscience de ce fait, sinon de nouveaux dangers risquent d'apparaître à l'avenir également. Quant aux exemples illustrant les erreurs commises dans ce secteur, nous pourrions en citer une foule. On a voulu, par exemple, faire admettre le point de vue selon lequel les membres du Parti qui prêtent service dans les organes de la Sûreté de l'Etat seraient les plus fidèles au Parti. Poser la question ainsi est tout à fait erroné. Mais pourquoi l'a-t-on posée ainsi ? Je pense que cela est dû à l'erreur d'organisation dont je viens de parler. Sans doute les camarades qui prêtent service dans les organes de la Sûreté de l'Etat sont fidèles au Parti et ils accomplissent leur devoir avec dévouement, mais cela ne veut pas dire que les autres membres du Parti, qui travaillent dans d'autres secteurs soient moins fidèles qu'eux. La Sûreté de l'Etat est un secteur très important de notre Parti, mais cela ne signifie pas qu'en choisissant pour travailler dans ce secteur, des hommes fidèles au Parti, on doit placer sous leur contrôle le Parti et les autres camarades qui sont tout aussi fidèles qu'eux au Parti. Seul le Parti les contrôle tous. C'est ainsi que chacun doit comprendre cette question. Il n'y a pas d'alternative.

A la réunion du Bureau politique, le camarade Nesti Kerenxhi a reconnu que le ministère de l'Intérieur avait émis une circulaire recommandant à tous les organes de la Sûreté de l'Etat de contrôler l'activité et la vie privée des membres du Parti, leurs relations, leurs querelles, entre eux ou en famille, leur situation économique, de vérifier si leur traitement leur suffit, de les surveiller pour découvrir éventuellement si, pressés par des besoins financiers, ils ne reçoivent pas de l'argent des réactionnaires et ne se font pas les instruments de l'ennemi, etc.



Une orientation si erronée, dont Koçi Xoxe est grandement responsable, plaçait en fait les membres du Parti sous la surveillance et le contrôle du ministère de l'Intérieur. Et cela suffit pour illustrer la ligne erronée qui était suivie dans ce domaine.

Mais il y a encore beaucoup d'autres pratiques que Koçi Xoxe, en sa qualité de secrétaire du Parti pour les cadres, a laissé se développer dans ce sens très erroné. Aux réunions de la cellule du ministère de l'Intérieur, qui était une cellule ni plus ni moins que celles de tous les autres ministères, ne pouvait se rendre qu'un membre du Comité du Parti des ministères, qui, de par ses fonctions, fût lié au ministère de l'Intérieur. Le Comité du Parti des ministères ne pouvant contrôler le travail du Parti dans la cellule du ministère de l'Intérieur, il s'ensuivait que le Parti n'était pas en mesure de contrôler son travail dans ce département. Pourquoi ? Parce que la réunion de la cellule de ce ministère n'était pas une véritable réunion de Parti où étaient débattus les problèmes internes du ministère. Mais dans les réunions de la cellule du ministère de l'Intérieur on ne traitait que des affaires de la Sûreté. Les rapports qui parvenaient de la cellule du ministère de l'Intérieur au Comité du Parti des ministères ou au Comité central, n'étaient pas des rapports de Parti, permettant de constater comment procédait le travail du Parti dans ce ministère, mais des rapports sur des personnes. Dans un cas, quand un membre d'un comité régional du Parti a dévié des saines positions du Parti, pour glisser vers celles de l'ennemi, le ministère de l'Intérieur, malgré les sollicitations réitérées de la Section des cadres du Comité central, qui demandait le dossier pour examiner cette affaire de près, a répondu que ladite section n'avait pas à s'intéresser à cette affaire, car la Sûreté l'avait prise elle-même en main pour la régler. Peut-on admettre que le Parti, et plus précisément le Comité central, ne s'intéresse pas à la situation d'un comité régional où les affaires ne marchent pas bien, où ont lieu des irrégularités, des abus, et où l'on mène même un travail hostile ? Le Parti doit accomplir sa tâche jusqu'au bout, et la Sûreté également doit accomplir jusqu'au bout la tâche que le Parti lui a assignée. Ces deux activités doivent être coordonnées et converger de nouveau au même point, au Comité central du Parti. C'est le Parti qui doit dicter son orientation à la Sûreté et la contrôler ; ce n'est pas à la Sûreté de dicter au Parti sa volonté et ses points de vue. Il n'est pas permis que la Sûreté suive l'affaire d'un élément ennemi introduit dans le Parti, et que le Parti n'en sache rien et continue de le considérer comme un de ses membres sains, etc. Si les circonstances exigent que, pour un certain temps, le secret soit maintenu afin de développer l'enquête et découvrir l'entourage de cet ennemi infiltré dans le Parti, la Sûreté ne doit pas agir avant d'avoir mis au courant la direction du Parti, qui est tenue de prendre les mesures qu'elle juge nécessaires pour coordonner les affaires dans ce sens. La Sûreté ne doit jamais agir en dehors du Parti et en s'écartant de sa juste orientation

De même, on doit considérer comme typiques les cas qui se sont produits à Shkodër et à Berat, où les chefs de la Sûreté se sont rendus dans les bureaux des comités du Parti et les ont contrôlés pour y constater la situation et voir comment y étaient conservés les documents du Parti. On doit considérer comme typiques également les rapports que les chefs de la Sûreté de chaque région envoyaient à la Sûreté de l'Etat, pour référer sur la situation des membres des comités du Parti de ces régions.

On peut imaginer quelle critique et autocritique et quelle démocratie intérieure pouvaient exister dans notre Parti, alors qu'une situation aussi grave y avait été créée par ces actes intolérables et antimarxistes. Ici nous ne devons pas nous faire d'illusions, nous justifier ou tenter de dissimuler ce qui est manifeste. Dans notre Parti on a craint de parler ouvertement, de critiquer sans appréhension, ou de faire une juste autocritique, car souvent l'autocritique, au lieu de contribuer à la réhabilitation du camarade fautif, aggravait la sanction prise contre lui, se convertissant en une arme pour le frapper arbitrairement. Voilà pourquoi on se taisait, on dissimulait les erreurs, on suscitait la défiance à l'égard des camarades et envers la justice même du Parti. De vieux communistes ont demandé, les larmes aux yeux, à être relevés des fonctions que l'Etat leur avait assignées, à cause des actes injustes auxquels ils assistaient. Ils se sont adressés même à l'instance suprême du Parti, mais là non plus on ne leur a guère accordé d'attention. C'est donc une question alarmante, qui doit nous faire perdre le sommeil, nous faire donner l'alarme dans le Parti pour combattre sans merci ces tendances anti-marxistes. Et nous les combattons, en mettant entre les mains du Parti, comme nous l'enseigne le grand Staline, l'arme sûre de la critique et de l'autocritique saines.

Certains camarades confondent le rôle du Parti avec celui de la Sûreté et ne considèrent pas comme erronées ces activités de nature purement policières. Le Parti doit être vigilant, contrôler l'activité de chacun de ses membres pour défendre ses propres rangs, mais sans jamais oublier son grand rôle d'éducateur. Nous savons qu'il y a de bons membres mais qu'il y en a aussi de médiocres, qui peuvent être exclus du Parti. Le Parti a pour tâche, grâce à un grand travail d'éducation, à une sollicitude particulière pour la promotion des cadres, de veiller sur eux, ainsi que nous l'enseigne Staline, comme le bon jardinier prend soin de l'arbre, l'arrose, l'émonde et le fait croître avec amour ; il doit déployer tous ses efforts pour corriger les membres du Parti, et ne les expulser que lorsque leur guérison s'avère absolument impossible et qu'ils n'ont plus aucune valeur pour le Parti.

Dans notre Parti, comme dans tous les autres partis, il y a des membres qui ont été condamnés pour leurs lourdes fautes, mais contre lesquels cependant on n'a pas pris la sanction la plus sévère: l'expulsion. Ces membres sont comme des personnes atteintes d'une grave maladie et que le médecin soigne avec le maximum de sollicitude pour les guérir, les rétablir, leur donner la santé et des forces nouvelles. C'est ainsi que le Parti doit se comporter à l'égard de ces éléments, il doit les guérir et non pas les rejeter. Tant qu'il ne les a pas écartés de ses rangs, le Parti espère toujours en eux. Staline nous enseigne que les hommes peuvent se corriger et cela l'histoire même des partis politiques nous l'apprend. Chez nous on n'a pas agi ainsi, suivant la juste voie du Parti. Les hommes qui ont été condamnés pour leurs fautes, ont été méprisés et isolés; bien plus, on a donné l'ordre de les surveiller de près, pour voir ce qu'ils font, qui ils fréquentent, etc., etc. Ce sont précisément là des méthodes policières, qui n'ont rien de commun avec le rôle d'éducateur du Parti et une saine vigilance. Si nous ne comprenons pas correctement cette question alors les comités et les cellules du Parti se changeront en de simples bureaux de la police et de la Sûreté.

Nous devons bien nous rendre compte que l'introduction de telles méthodes dans le Parti conduit à la violation flagrante des principes marxistes-léninistes de l'édification du Parti. Mais nous devons aussi bien comprendre le rôle et les tâches des organes de la Sûreté de l'Etat. Ces organes, comme tout autre organe étatique, sont dirigés par le Parti, ce sont des organes chargés de tâches importantes pour la défense des victoires de la Lutte, pour la défense de notre République populaire, pour la défense de notre Pouvoir populaire contre les ennemis extérieurs et intérieurs. C'est ainsi qu'il faut les considérer, c'est en tant que tels qu'il faut les aimer, et les aider dans leur activité pour ôter à l'ennemi toute velléité de nous nuire. C'est là le devoir de tous. L'arme de la Sûreté de l'Etat est une arme très précieuse et chère à notre Parti. Ses succès dans l'accomplissement de ses tâches, depuis sa création jusqu'à ce jour, doivent être justement appréciés. C'est ainsi que tout le Parti doit comprendre cette question. Les lettres du Parti bolchevik adressées au Comité central du Parti communiste de Yougoslavie sont des documents importants, que notre Parti et tous ses membres, depuis les dirigeants jusqu'au militant de base, doivent non seulement lire, mais aussi étudier pour en tirer des conclusions en rapport avec notre travail passé et futur. Que les membres de notre Parti, armés des grands enseignements du marxisme-léninisme, contrôlent leur travail, qu'ils défendent la ligne du Parti, en corrigeant les erreurs commises et en les prévenant. Nous devons mettre correctement en œuvre les enseignements du grand Lénine et de Staline, car c'est seulement ainsi que notre Parti ira de l'avant avec assurance sur la voie de sa bolchévisation et de celle de ses membres. Lénine dit :

«L'attitude d'un parti politique en face de ses erreurs est l'un des critères les plus importants et les plus sûrs pour juger si ce parti est sérieux et s'il remplit réellement ses obligations envers sa classe et envers les masses laborieuses. Reconnaître ouvertement son erreur, en découvrir les causes, analyser la situation qui lui a donné naissance, examiner attentivement les moyens de corriger cette erreur — voilà la marque d'un parti sérieux, voilà ce qui s'appelle, pour lui, remplir ses obligations, éduquer et instruire la classe, et puis les masses». (*V. I. Lénine, Œuvres, éd. alb., t. 31. p. 49.*)

N'oublions pas, ne perdons jamais de vue les paroles d'or de Vladimir Illitch :

«Tous les partis révolutionnaires qui ont péri jusqu'à ce jour ont péri parce qu'ils se sont montés la tête, et n'ont pas su voir où réside leur force, ils ont eu peur de parler de leurs faiblesses. Mais nous

ne périrons pas parce que nous ne craignons pas de parler de nos faiblesses, et que nous apprendrons à les surmonter». (*V. I. Lénine, Œuvres, éd. alb., t. 33, p. 343.*)

Notre Parti, nos dirigeants et tous ses membres doivent suivre très fidèlement les enseignements inappréciables des glorieux éducateurs de notre Parti, Lénine et Staline. Notre Parti et sa direction ne craindront pas de regarder leurs erreurs en face, de les reconnaître honnêtement et de les combattre sans merci, afin de les prévenir, et ce pour le bien de notre Parti et de notre peuple.

Camarades,

L'analyse que nous avons faite du travail de notre Parti est fondée sur les enseignements du marxisme-léninisme et sur le lumineux apport des lettres historiques du Parti communiste (b) de l'Union soviétique, adressées au Comité central du Parti communiste de Yougoslavie.

Sur la base de cette analyse vaste et détaillée du travail du Parti, le XI<sup>e</sup> plénum du Comité central a adopté des décisions qui ont une très grande importance pour notre Parti. Le plénum a jugé nécessaire de souligner en particulier que notre Parti doit mobiliser toutes ses forces pour mettre en œuvre correctement et au plus tôt ses décisions. Les lettres du Parti communiste de l'Union soviétique doivent être étudiées dans toutes les organisations du Parti et servir à mieux appliquer les décisions du XI<sup>e</sup> plénum.

Le Parti tout entier doit se mobiliser pour expliquer aux masses travailleuses et à tout notre peuple le véritable et le grand rôle de l'Union soviétique, du Parti communiste bolchevik et du grand Staline, aussi bien hier pendant la guerre, qu'aujourd'hui en temps de paix. Tout le Parti doit s'instruire des grands enseignements du Parti communiste bolchevik et du camarade Staline, l'ami bien-aimé de notre peuple, tirer profit de l'expérience inappréciable du Parti communiste bolchevik et de l'Union soviétique dans tous les domaines et la mettre en pratique, en l'adaptant à nos conditions, pour l'édification du socialisme.

Face au camp démocratique et anti-impérialiste, au camp qui lutte, avec à sa tête l'Union soviétique, pour une paix et une démocratie authentique, se tient le camp impérialiste et anti-démocratique, conduit par les Etats-Unis d'Amérique et les autres pays impérialistes, qui poursuit une politique d'agression contre les pays de démocratie populaire, contre la paix et la liberté des peuples en vue d'établir son hégémonie dans le monde entier, de soumettre et d'asservir les peuples. Les impérialistes préparent des plans d'agression, ils poussent à la guerre contre l'Union soviétique et les pays de démocratie populaire, ils préparent un nouveau carnage, comme le fit Hitler, pour réduire les peuples à l'esclavage. Contre ce camp lutte à la tête des forces démocratiques, la grande Union soviétique, le pays du socialisme.

Que tous les membres du Parti, toutes ses organisations se mobilisent donc sans relâche pour expliquer aux masses travailleuses l'évolution de la situation internationale, qu'ils incitent en elles la haine contre l'ennemi de l'humanité, le plus grand ennemi de notre pays, l'impérialisme américain et anglais, ce successeur fidèle de Hitler, qui cherche à asservir le monde.

Le groupe trotskiste de Tito a dévié du marxisme-léninisme. Il a refusé, en ennemi, l'aide et les conseils du Parti communiste bolchevik et des autres partis frères. Il a trahi la cause du socialisme, la cause de l'internationalisme prolétarien et il s'est précipité dans le giron des impérialistes, dans une lutte honteuse et abjecte contre l'Union soviétique, contre le glorieux Parti bolchevik, contre tout le camp du socialisme.

Persistant dans leur voie anti-marxiste, les trotskistes yougoslaves se sont efforcés d'y entraîner aussi notre Parti. Par une activité diabolique et éhontée, ils ont tenté de s'imposer à notre Parti et à notre pays, de supprimer l'indépendance de notre Parti et de notre peuple, de transformer notre pays en une colonie à eux. Mais toutes leurs tentatives se sont heurtées à la ferme résistance du Comité central de

notre Parti, et celui-ci, avec l'aide du Parti communiste bolchevik, a enfin anéanti définitivement ces viles tentatives et a échappé aux griffes du groupe renégat de Tito.

Il faut que tout notre Parti se mobilise pour comprendre clairement et bien expliquer aux masses travailleuses la grande trahison du groupe trotskiste de Tito à la cause de l'internationalisme prolétarien et du camp du socialisme. Il doit comprendre la signification de la grande aide que nous ont accordée le Parti bolchevik et le grand Staline, car elle nous a permis de sauver notre pays et notre parti de l'abîme où voulait nous conduire le groupe traître de Tito et de regagner la voie du marxisme-léninisme.

Etant donné le bas niveau idéologique des larges masses de notre Parti, il faut prendre immédiatement les mesures nécessaires pour mettre en train un travail organisé et systématique, en vue de renforcer l'éducation marxiste-léniniste des cadres du Parti et d'élever leur niveau idéologique. Nous devons toujours avoir présent à l'esprit la définition de Lénine selon laquelle :

«Seul un parti guidé par une théorie d'avant-garde peut remplir le rôle de combattant d'avant-garde». (*V. I. Lénine, Œuvres, éd. alb., t. 5, pp. 435-436.*)

Et ces mots, avec toute leur grande et profonde signification, doivent nous conduire à prendre les mesures requises pour résoudre ce problème très important.

A vrai dire, l'heureux accomplissement des tâches concrètes pendant les années qui ont suivi la Libération, le soin porté aux affaires pratiques, ont eu pour effet de reléguer au second plan le travail visant à promouvoir le niveau idéologique des cadres. L'absence d'un travail systématique et incessant a eu de graves conséquences dans notre Parti. Le camarade Staline, soulignant le danger d'un tel travail, a dit :

«... Si notre propagande du parti commence à boiter, si le travail d'éducation marxiste-léniniste de nos cadres commence à s'étioler, si notre travail pour élever le niveau politique et théorique de ces cadres faiblit et que, de ce fait, les cadres eux-mêmes cessent de s'intéresser aux perspectives de notre marche en avant, cessent de comprendre la justesse de notre cause et se transforment en de vulgaires praticiens sans perspectives... alors tout notre travail d'Etat et de parti doit nécessairement s'étioler. Il faut reconnaître comme un axiome que plus élevés sont le niveau politique et la conscience marxiste-léniniste des cadres militants occupés dans quelque secteur que ce soit du travail de l'Etat et du Parti, plus élevé et fécond est le travail lui-même, plus tangibles en sont les résultats; au contraire, plus bas sont le niveau politique et la conscience marxiste-léniniste des militants, plus probables sont les échecs et les lacunes dans le travail...» (*J. V. Staline, Œuvres, éd. alb., t. 14, pp. 246-247.*)

Notre Parti éprouve profondément cette lacune et il a un grand et urgent besoin de la combler et de perfectionner le travail d'élévation idéologique des cadres. Le camarade Staline a constamment souligné la grande et impérieuse nécessité pour les cadres d'assimiler la science marxiste-léniniste, d'étudier la théorie marxiste-léniniste. Au XVIII<sup>e</sup> Congrès du Parti communiste bolchevik il a déclaré :

«Si nous parvenions à former idéologiquement nos cadres dans tous les domaines du travail et à les tremper politiquement de façon qu'ils puissent s'orienter aisément dans la situation intérieure et internationale, si nous parvenions à faire d'eux des marxistes-léninistes parfaitement mûrs, capables de résoudre sans commettre de fautes graves les problèmes de direction du pays, nous aurions toutes les raisons d'estimer que les neuf dixièmes de tour, nos problèmes sont déjà résolus». (*J. V. Staline, Œuvres, éd. alb., t. 14, p. 247.*)

Il en dérive, une fois de plus, la nécessité impérieuse pour notre Parti de comprendre à fond la grande importance de l'étude de la théorie marxiste-léniniste qui est la principale arme d'un Parti révolutionnaire.

Voilà pourquoi des mesures sont à prendre en vue de renforcer l'Ecole du Parti et de créer dans les autres centres des cours que les membres du Parti fréquenteront pour s'armer de la science marxiste-léniniste. Que l'on fixe comme tâche essentielle aux membres du Parti, en les encourageant et en les aidant dans ce sens, d'étudier individuellement la science marxiste-léniniste, en premier lieu l'Histoire du Parti communiste bolchevik, les bases du marxisme-léninisme, les statuts et le programme du Parti et les lois fondamentales du passage du capitalisme au socialisme dans notre pays.

Il est du devoir de tous les membres du Parti d'étudier pour enrichir le plus possible leurs connaissances générales, de développer leur intelligence et d'aller à l'école en même temps qu'ils poursuivent leur travail.

Il faut également que le Parti fasse publier le plus grand nombre de livres possibles sur la théorie marxiste-léniniste et les mette à la portée de ses membres.

La tâche principale de notre Parti est d'assimiler les bases de la théorie marxiste-léniniste, car sans une telle préparation son activité serait interrompue, sa voie s'obscurcirait et cela pourrait entraîner de graves erreurs qui lui coûteraient très cher à lui et au pays. C'est pourquoi nous devons étudier de toutes nos forces la théorie marxiste-léniniste qui éclaire la voie de notre Parti et la propager le plus possible et sous toutes les formes parmi les masses du Parti.

A cet égard, les publications et la presse du Parti revêtent aussi une grande importance. Elles doivent jouer un rôle essentiel pour nourrir les masses du Parti des matériaux théoriques nécessaires et étendre ainsi encore davantage le travail de propagande dans les rangs des communistes.

Le «Zëri i Popullit» (La voix du peuple) qui, en vertu d'une décision du Comité central, reprendra sa publication comme organe quotidien, doit être, entre les mains du Parti, une arme puissante et saine, qui lui permette de faire connaître sa ligne aux masses, de renforcer son organisation, de se doter de l'expérience nécessaire, pour accomplir au mieux les grandes tâches qui lui incombent et pour élever encore le niveau politique de ses membres.

Conformément à la ligne du Parti et sur la base de la théorie marxiste-léniniste, que la lutte contre les points de vue bourgeois et anti-marxistes soit amplifiée et intensifiée partout, et en particulier dans les écoles. Que sous la direction de notre pouvoir populaire et sous la conduite du Parti, les écoles deviennent, à tous égards, des centres de formation des cadres futurs éduqués solidement selon la théorie marxiste-léniniste. Notre pays a grand besoin de tels cadres. C'est pourquoi il faut lutter de manière à liquider tout ce qui entrave la bonne marche de notre école dans ce sens ; prendre des mesures pour écarter les vieux manuels et les remplacer par de nouveaux, sur la base de l'expérience de l'Union soviétique en adaptant cette expérience à nos conditions.

Porter sa propagande au niveau requis et travailler à élever le niveau idéologique de ses cadres, ce sont là deux tâches des plus importantes du Parti.

Parallèlement, le Parti se voit assigner une autre grande tâche : étudier la situation réelle du pays dans l'optique marxiste-léniniste et généraliser l'expérience nécessaire pour son développement sur la voie de l'édification du socialisme.

Par ailleurs, il convient de renforcer encore le travail de propagande et d'agitation parmi les masses. Nos masses travailleuses et notre peuple tout entier, doivent être éclairés sur les problèmes du pays, sur les problèmes internationaux, comprendre la situation et les tâches qui se posent à eux et se mobiliser pour leur accomplissement. Il est du devoir des organisations du Parti et de chacun de ses membres d'élever le niveau de conscience des larges masses du peuple, de porter la ligne du Parti parmi elles et de les mobiliser pour la mettre en œuvre.

Il importe que toutes les organisations du Parti mènent une propagande et une agitation des plus vastes et systématiques pour expliquer aux masses l'importance des décisions du gouvernement, notamment l'importance du plan d'Etat, pour les mobiliser afin de le réaliser et de le dépasser. Que les membres du Parti donnent l'exemple dans tout ce travail d'envergure et qu'ils s'appliquent à organiser au mieux le travail pour la réalisation et le dépassement du plan d'Etat.

Il faut que notre Parti soit immédiatement légalisé en tant que Parti dirigeant qui, à la tête des masses travailleuses et des organisations de masse, oriente la vie du pays dans l'œuvre d'édification du socialisme. Le maintien du Parti dans un état de semi-clandestinité lui a porté préjudice. Cette situation a affaibli son influence ; elle l'a empêché de se développer, d'accroître son autorité parmi les masses et ses liens avec elles. Il est évident que là où, comme dans notre cas, le rôle politique du Parti diminue, parce que, bien qu'il soit au pouvoir, il se cache sous le couvert du Front démocratique, on voit se créer un terrain favorable à l'apparition de tendances hostiles et très préjudiciables au Parti.

Pour assurer l'existence même de notre Parti et son renforcement, il faut liquider d'urgence tous les points de vue nocifs, anti-marxistes et antiparti qui s'y sont infiltrés. En ce qui concerne l'édification de la démocratie intérieure du Parti, il faut rétablir dans toute leur force les principes marxistes-léninistes de son édification et de sa démocratie intérieure. A cette fin, le Comité central a décidé en premier lieu de convoquer le 1<sup>er</sup> Congrès du Parti, qui examinera toute l'activité du Parti, approuvera ses statuts et son programme et élira démocratiquement le Comité central. A l'issue du Congrès, des élections démocratiques auront lieu dans toutes les organisations.

Par ailleurs, le Comité central a adopté des mesures pour supprimer le cumul des fonctions de secrétaire du Parti à l'organisation et de ministre de l'Intérieur, cette pratique étant tout à fait étrangère à nos principes et ayant porté un grave préjudice au Parti. Il faut absolument faire clairement comprendre que la fonction de ministre de l'Intérieur doit être considérée comme une fonction d'Etat qui s'exerce comme toutes les autres fonctions, sous l'égide et le contrôle du Parti, et ne pas permettre que ce ministre contrôle le Parti comme cela s'est produit dans notre pays.

Notre Parti doit se renforcer du point de vue de son organisation sur la base des principes léninistes de son édification.

Le principe essentiel sur lequel est édifié un parti révolutionnaire, un parti marxiste-léniniste, est celui du centralisme démocratique. Le centralisme démocratique est défini par les traits suivants :

1. — Tous les organes dirigeants du Parti sont démocratiquement élus de bas en haut et ils ne sont ni nommés ni cooptés.
2. — Les organes dirigeants sont tenus de rendre compte périodiquement de leur activité devant les membres qui les ont élus, et de créer toutes les possibilités pour que ne soit pas entravée la participation de ces membres aux débats et à l'adoption des décisions.
3. — Le centralisme démocratique exige nécessairement une discipline de fer, mais consciente, en sorte que la minorité se soumette à la majorité. La discipline de fer implique nécessairement la discussion, la confrontation des opinions.

«Mais une fois la lutte d'opinions terminée, — dit le camarade Staline. — une fois la critique épuisée et la décision prise, l'unité de volonté et l'unité d'action de tous les membres du Parti sont la condition indispensable, sans laquelle on ne saurait concevoir ni parti uni, ni discipline de fer dans le Parti». (*J. V. Staline, Œuvres, éd. alb., t. 6, p. 186.*)

4. — Les décisions des organes supérieurs du Parti sont obligatoires pour les organes inférieurs.

Il est nécessaire de bien souligner qu'il faut, comme nous l'enseignent Lénine et Staline, prendre des mesures pour éliminer toutes les méthodes anti-démocratiques, militaires et policières, les points de vue anti-marxistes et antiparti qui se sont infiltrés dans notre Parti, et instituer la démocratie intérieure dans le Parti.

La démocratie intérieure du Parti est une condition indispensable de l'existence et du renforcement de celui-ci. Elle en raffermi la discipline, mais elle s'oppose aux méthodes militaires et policières.

Tout membre du Parti doit se sentir dans le Parti comme chez soi. Il faut que tous ses droits soient respectés.

Dans le Parti toutes les questions doivent être réglées sur la base de la critique et de l'autocritique. Le membre du Parti a son mot à dire ; il a le droit de critiquer n'importe qui et pour la critique juste qu'il formule il ne doit être l'objet d'aucune répression morale. La participation vivante des membres du Parti aux réunions, la confrontation des opinions, la libre discussion, l'exécution des décisions adoptées, constituent l'essence de la démocratie intérieure du Parti.

Le camarade Staline, expliquant l'essence de la démocratie intérieure du Parti, a dit :

«La démocratie authentique signifie que, dans l'organisation du Parti, c'est la masse qui agit, que la niasse du parti règle aussi bien les affaires du Parti que les questions pratiques générales, que la masse du Parti adopte ses propres décisions et fixe pour tâche à ses organisations de les mettre en œuvre». (*Questions de l'édification du Parti (livre I), Tirana, 1948, p. 57.*)

La démocratie intérieure du Parti renforce son unité, sa cohésion idéologique, sa discipline consciente et le centralisme en son sein.

Le principe de la démocratie intérieure du Parti exige nécessairement une critique et une autocritique saines, bolcheviques. Sans critique et sans autocritique, il est impossible de mettre en œuvre les principes d'organisation léninistes-staliniens de l'édification du Parti.

L'autocritique est une loi du développement d'un parti marxiste-léniniste. Elle est une arme saine entre ses mains, une firme qui le renforce, qui le rend capable de surmonter les difficultés et d'aller de l'avant.

«Seuls les partis qui sont en déclin et qui sont voués à la disparition, — dit le camarade Staline, — peuvent craindre la lumière et la critique. Nous ne craignons ni l'une ni l'autre, noies ne les craignons pas parce que nous sommes un parti qui va toujours de l'avant, qui marche vers la victoire. Voilà pourquoi l'autocritique... est un indice qui montre la force et non pas la faiblesse de notre parti, elle est un moyen de le renforcer et non pas de le désagréger». (*J. V. Staline, Œuvres, éd. alb., t. 7, pp. 123-124.*)

Tout notre Parti, tous ses membres doivent être éduqués suivant cette méthode qui est la méthode d'éducation des cadres dans l'esprit révolutionnaire. Toute autre attitude à l'égard de la critique et de l'autocritique est antimarxiste et indigne d'un communiste. Ne pas accepter la critique, ne pas faire son autocritique, signifie avoir peur, se garder du Parti, ou bien ne pas vouloir reconnaître ses propres erreurs. Ces deux attitudes lui sont préjudiciables. Notre Parti doit s'éduquer dans un esprit révolutionnaire, comme nous l'enseignent Lénine et Staline.

Si la critique et l'autocritique ne sont pas largement développées dans les organisations du Parti, il est impossible de juger correctement les affaires, il est impossible d'aller de l'avant, de le renforcer. L'absence de critique et d'autocritique laisse le champ libre aux méthodes étrangères et antimarxistes dans le Parti, et cela l'affaiblit et le ronge de l'intérieur.

De même, il faut mettre un terme à toutes les méthodes de travail non marxistes dans le Parti en matière d'appréciation des cadres. Il faut apprécier et juger les cadres du Parti à leur travail, aux résultats de leur action, à la manière dont ils ont défendu sa ligne et non pas à partir d'opinions subjectives s'inspirant de préjugés rétrogrades et petits-bourgeois.

Il est indispensable pour notre parti d'instituer l'unité et la méthode du travail collégial dans toutes ses organisations, du sommet à la base. Nous ne pouvons permettre que s'établisse une situation où les problèmes du Parti ne soient pas posés ou qu'ils ne le soient que de manière superficielle, à de simples fins d'information, et qu'ils soient résolus à partir de positions personnelles et isolées.

Les affaires du Parti doivent être toutes réglées sur la base des normes du Parti, sur la base du grand principe du centralisme démocratique. Ce n'est que sur cette base qu'elles pourront l'être correctement. Par contre, tout travail individuel, coupé du Parti, envisagé et jugé non pas dans l'optique de la ligne et des intérêts du Parti, mais sous l'angle des intérêts, des prétentions et des préjugés personnels, engendrera de graves erreurs.

Juger les affaires sous un angle personnel est une méthode de travail primitive pour le Parti et nullement compatible avec les principes d'un parti marxiste-léniniste. Elle procède souvent d'une grande présomption, du mépris et de la violation du centralisme démocratique. Cette méthode supprime la participation du Parti à un vaste et libre débat des affaires. Elle empêche la confrontation des opinions, la critique et l'autocritique, alors que ce devrait être précisément la méthode de travail d'un parti révolutionnaire. Un tel travail individuel, s'écartant des principes fondamentaux d'un parti marxiste-léniniste, fondé sur les jugements personnels, sur des préjugés petits-bourgeois et sur des préventions strictement individuelles et égoïstes ne doit pas être toléré dans notre Parti, car cette méthode est anti-marxiste et mortelle pour celui-ci.

L'élimination d'une telle méthode de travail et l'établissement du travail collégial dans les organes du Parti préserveront et renforceront l'unité des organes dirigeants du Parti et de toutes ses organisations.

De même, il est indispensable que la question de la responsabilité personnelle soit comprise plus correctement et que le sentiment de cette responsabilité s'accroisse chez chaque membre du Parti et notamment chez chaque dirigeant dans l'exercice des fonctions qui lui ont été assignées. Le travail collégial et le respect des principes marxistes-léninistes dans l'activité du Parti auront pour effet de faire mieux prendre conscience à chaque cadre des responsabilités qui lui incombent et lui permettront de mieux réaliser ses tâches conformément aux décisions et à la ligne du Parti.

Il importe d'élever la vigilance révolutionnaire dans le Parti, pour sauvegarder sa ligne, pour le préserver des déformations qui peuvent être apportées à cette ligne, pour le protéger contre les coups des ennemis extérieurs et intérieurs. Le Parti bolchevik de Lénine et Staline nous a donné un éclatant exemple de la manière de sauvegarder l'unité et la ligne du Parti à tout moment face à ses ennemis jurés, aux ennemis du prolétariat. Nous devons suivre l'exemple du Parti bolchevik et renforcer la vigilance révolutionnaire dans notre Parti.

Il faut liquider au plus tôt les méthodes policières de vigilance, qui, en fait, brident la vigilance et ne servent pas à sauvegarder réellement le Parti. C'est ainsi qu'il faut également comprendre l'information dans le Parti. Autrement dit, il n'y faut pas une information policière, mais une information lui permettant de constater clairement comment sa ligne est mise en œuvre, de mettre à nu les déformations et les erreurs, et de prendre à temps les mesures requises. Être vigilant signifie déceler les déformations de la ligne du Parti, dévoiler le travail hostile et antiparti. Il appartient au Parti de faire en sorte que chacun de ses membres prenne conscience que le Parti ne peut être sauvegardé que si l'on préserve la pureté de sa ligne marxiste-léniniste.

On devra renforcer les liens du Parti avec les masses. C'est là non seulement une des tâches essentielles du Parti, mais aussi une condition indispensable de son existence même. Cela veut dire, au premier chef, qu'un membre du Parti doit non seulement vivre parmi les masses travailleuses, les instruire et les diriger, mais aussi leur prêter constamment une oreille attentive, être disposé à écouter leurs suggestions, leurs opinions, savoir s'instruire auprès d'elles, comprendre leurs besoins et leur répondre en temps opportun.



Pendant la période de l'édification du socialisme dans notre pays nous devons attacher une très grande importance au vigoureux développement de la critique et de l'autocritique parmi les masses travailleuses, au contrôle d'en bas. Il est nécessaire qu'elles apprennent à découvrir les défauts et les erreurs dans le travail, qu'elles participent activement à leur rectification. Les membres du Parti doivent avoir bien conscience de cette tâche très importante, car cela est indispensable pour aller de l'avant dans l'édification du socialisme.

Pour renforcer les liens du Parti avec les masses, tous les membres du Parti doivent orienter politiquement celles-ci, les mobiliser pour la mise en œuvre de la ligne du Parti, et faire en sorte que les masses travailleuses s'attachent à cette ligne.

En premier lieu, les organisations du Parti sont tenues de diriger avec plus de fermeté et sans hésitation la lutte de classe, la lutte contre les ennemis de notre voie. Il faut avoir bien conscience qu'au cours de cette période d'édification du socialisme, de transition du capitalisme au socialisme, la lutte de classes ne s'atténue pas. Les ennemis du socialisme, les classes anciennement privilégiées qui ont été frappées par nos réformes et qui le sont constamment, ne cessent pas un instant leur lutte contre notre voie, contre l'édification du socialisme. Les ennemis intérieurs et extérieurs intensifient leur lutte, ils redoublent, sous toutes les formes, leurs efforts pour entraver notre marche vers le socialisme, pour frapper et renverser notre Pouvoir populaire, pour restaurer leur odieux pouvoir capitaliste.

Tout membre du Parti doit vivre parmi les masses travailleuses, combattre en première ligne les ennemis de la classe ouvrière, les ennemis du socialisme, instruire et diriger les masses dans la lutte pour l'édification du socialisme. Tout membre du Parti doit s'assurer la sympathie des masses, gagner leur confiance. Mais pour ce faire, chaque membre du Parti doit se débarrasser de toutes les survivances petites-bourgeoises qui subsistent en lui, de tout défaut, comme l'ambition, l'égoïsme, la vanité, et être un exemple de simplicité. Si l'on se comporte vaniteusement à l'égard des masses, si on les regarde d'en haut et si l'on garde ses distances, on ne peut pas devenir leur dirigeant, on ne peut pas les diriger selon la ligne du Parti, on ne peut pas les instruire et encore moins s'instruire auprès d'elles. De cette façon, les liens du Parti avec les masses se rompent et le Parti va vers sa liquidation, vers son anéantissement.

Il importe que les organisations du Parti intensifient leur travail pour rassembler dans le Front démocratique les larges masses travailleuses, les ouvriers, les paysans pauvres et moyens et les intellectuels patriotes, il faut qu'elles veillent particulièrement à renforcer l'alliance de la classe ouvrière avec la paysannerie pauvre et moyenne, sous la direction de la classe ouvrière, dans la lutte pour la réalisation de la ligne du Parti, pour la marche au socialisme.

Il faut renforcer et accroître parmi les masses du peuple l'amour et le respect pour notre armée, défenseur et garante des frontières du pays, de l'indépendance de la patrie, gardienne fidèle des conquêtes socialistes et des intérêts de notre peuple.

Le Comité central du Parti, à l'issue de la longue analyse faite au XI<sup>e</sup> plénum, a adopté des décisions très importantes, annulant toutes les décisions et les mesures injustes adoptées dans des situations malsaines, et elles ont pour but de renforcer la direction du Parti, de consolider, de vivifier son travail et de l'asseoir sur de justes fondements marxistes-léninistes.

Il est du devoir des organisations du Parti et de chaque membre de déployer le maximum d'efforts pour que, dans l'esprit de cette analyse, ces décisions soient mises en œuvre le plus vite et le mieux possible.